

St. Mark's Library
THE
General Theological
Seminary



Chelsea Square · New York

Society for Promoting
Religion and Learning

Class

949.5

Book

+M48d
v.1

General Theological Seminary Library

CHELSEA SQUARE, NEW YORK

J

PRESENTED BY

Soc'y for Promoting Religion and Learning

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ET SUR L'ART DE BYZANCE

MÉLANGES
CHARLES DIEHL

PREMIER VOLUME

HISTOIRE

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

MÉLANGES CHARLES DIEHL

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ET SUR L'ART DE BYZANCE

MÉLANGES
CHARLES DIEHL

PREMIER VOLUME

HISTOIRE

UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
JAN 15 1931

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28
1930

949.5

M 48d

90759

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY
ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATION



Monsieur CHARLES DIEHL

Professeur
d'Histoire Byzantine à l'Université de Paris.

Membre de l'Institut.

Membre correspondant
de l'Académie Roumaine.

Membre correspondant
de l'Académie des Sciences Russe.

Membre correspondant
de la Real Academia de la Historia.

Membre correspondant
de la Mediaeval Academy d'Amérique.

Membre d'honneur
de l'Académie de Stanislas (Nancy).

Membre d'honneur de la Société Archéologique
d'Athènes.

Membre d'honneur
de la Société Archéologique Russe.

Membre d'honneur de la Society of Hellenic Studies.

Membre d'honneur de la R. Deputazione Veneta
di Storia Patria.

Membre d'honneur de l'Εταιρεία Βυζαντινῶν Σπουδῶν.

Docteur *honoris causa* de l'Université d'Athènes.

Docteur *honoris causa* de l'Université de Belgrade.

Docteur *honoris causa* de l'Université de Bruxelles.

Docteur *honoris causa* de l'Université Harvard.

LISTE DES COLLABORATEURS

ANASTASIJEVIĆ (D.), professeur à l'Université de Belgrade.
ANDRÉADÈS (A.), membre de l'Académie d'Athènes.
BĂNESCU (N.), recteur de l'Université de Cluj.
BRĂȚIANU (G.-I.), professeur à l'Université de Jassy.
BRÉHIER (L.), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.
COLLINET (P.), professeur à la Faculté de Droit de Paris.
DENDIAS (M.), docteur en droit, Paris.
DVORNIK (Fr.), professeur à l'Université Charles IV, Prague.
EBERSOLT (J.), docteur ès lettres, Paris.
FILOV (B.), professeur à l'Université de Sofia.
GAY (J.), professeur à l'Université de Lille.
GRABAR (A.), professeur à l'Université de Strasbourg.
GRABAR (I.), de l'Académie des Sciences de l'Art, Moscou.
GRANIĆ (B.), professeur à l'Université de Skopje.
GRÉGOIRE (H.), président de la Faculté des Lettres de l'Université de Bruxelles.
GUILLAND (R.), professeur au lycée Charlemagne, Paris.
HALPHEN (L.), directeur d'études à l'École des Hautes Études, Paris.
HENRY (P.), directeur de l'Institut français des Hautes Études en Roumanie, Bucarest.
IORGA (N.), correspondant de l'Institut, recteur de l'Université de Bucarest.
JEANSELME (E.), de l'Académie de Médecine de Paris.
JERPHANION (G. DE), professeur à l'Institut Pontifical des Études Orientales à Rome.
LASCARIS (M.), professeur à l'Université de Salonique.
LAURENT (J.), doyen de la Faculté des Lettres de Nancy.

LEFEBVRE DES NOËTTES (Commandant), Bièvres.
LEIB (B.), docteur ès lettres, Reims.
LHÉRITIER (M.), secrétaire général du Comité International des Sciences Historiques, Paris.
MACLER (Fr.), professeur à l'École des Langues Orientales Vivantes, Paris.
MILLET (G.), membre de l'Institut, professeur au Collège de France, Paris.
MITARD (M.), professeur au lycée G. Clemenceau, Nantes.
ECONOMOS (L.), professeur au lycée Marceau, Chartres.
OKUNEV (N.), professeur à l'Université de Prague.
OSTROGORSKY (G.), privat-docent à l'Université de Breslau.
PAPADOPOULOS (J.-B.), professeur à l'Université de Salonique.
PERNOT (H.), professeur à l'Université de Paris.
PETKOVIĆ (V.-R.), professeur à l'Université de Belgrade.
PROTIĆ (A.), directeur du Musée National Bulgare, Sofia.
PUIG I CADAVALCH (J.), président de l'Institut d'Études Catalanes, Barcelone.
RICCI (Seymour DE), Paris.
ROUILLARD (Mlle G.), directrice d'études à l'École des Hautes Études, Paris.
SOTIRIOU (G.), membre de l'Académie d'Athènes.
ȘTEFĂNESCU (J.-D.), docteur ès lettres, Paris.
STRZYGOWSKI (J.), professeur à l'Université de Vienne.
TAFRALI (O.), professeur à l'Université de Jassy.
VASIĆ (M.), professeur à l'Université de Belgrade.
VASILIEV (A.), professeur à l'Université de Madison-Wisconsin.
ZEILLER (J.), directeur d'études à l'École des Hautes Études, Paris.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

S. M. LE ROI DES BULGARES.
S. M. LE ROI DE ROUMANIE.

ACTARIS (Mme E. C.), à Péra-Stamboul.
AGATHON (Y.), à Cimiez-Nice.
AIGRAIN (l'abbé), à Poitiers.
ANASTASIJEVIĆ (D.), professeur à l'Université de Belgrade.
ANDRÉADÈS (André), membre de l'Académie d'Athènes.
ANGELESCO (Dr. C.), professeur.
ARVANITIDI (Georges J.), à Paris.
ASHER et C^o, libraires, à Berlin.
AUBERT (J.-R.), homme de lettres, à Roquebrune-Cap Martin.

BAER (Joseph) et C^o, libraires, à Francfort sur Mein.
BĂNESCU (N.), recteur de l'Université de Cluj.
BÉMONT (Ch), membre de l'Institut, à Paris.
BERBERIAN (H.), à Paris.
BERENSON, à Settignano-Florence.
BERGER-LEVRAULT, libraire, à Paris.
BLANCHET (Adrien), membre de l'Institut, à Paris.
BLOCH (Marc), professeur à l'Université de Strasbourg.
BOTASSIS (Nicolas), amiral, à Paris.
BOUROFF (Athanase), ministre des Affaires Étrangères de Bulgarie, à Sofia.
BRĂTIANU (J.), professeur à l'Université de Jassy.
BRÉHIER (Louis), correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.
BRIÈRE (Gaston), conservateur-adjoint des Musées Nationaux, à Paris.
BULIĆ (Mgr. Fr.), correspondant de l'Institut, à Split (Spalato).

CAGNAT (René), secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à Paris.
CAPAMAGIAN (N.), à Paris.
CARCOPINO (Jérôme), membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris.
CARTELLIERI (Dr. A.), Iéna.
CEDERSTRÖM (Baron C.), à Stockholm.
CHAMPION (H.), libraire-éditeur, à Paris.
CHAPMAN (Conrad), École du château de Laroche-Beaulieu (Dordogne).
CIAPESSONI (P.), recteur du Collège royal « Ghislieri », à Pavie.
CICELLIS (G. P.), à Marseille.
CIHOSCHI (Henri), inspecteur général de l'armée roumaine, à Bucarest.
COLLINET (Paul), professeur à la Faculté de Droit de Paris.
COURTELLY (Mme A. N.), à Péra-Stamboul.
COVILLE (Alfred), membre de l'Institut, à Paris.
CUMONT (Franz), membre associé étranger de l'Institut, à Paris.
CURTIS (Mrs. Allen), à Moscou.

S. M. LE ROI DE YOUGO-SLAVIE.
S. A. R. le prince JEAN-GEORGES, duc de Saxe.

DENDIAS (Michel), à Paris
DEWIT (Albert), libraire, à Bruxelles.
DURRBACH (Félix), membre de l'Institut, à Toulouse.
DUSSAUD (René), membre de l'Institut, à Paris.
DVORNIK (Abbé Fr.), professeur à l'Université Charles IV de Prague.

EBERSOLT (J.), docteur ès lettres, à Paris.
EKNAYAN (Mme A.), à Paris.
ELEFTHEROUDAKIS, libraire, à Athènes.
ESTELRICH (Jean), directeur de la Fondation Bernat Medge, à Barcelone.
EUGENIDI (Et.), à Athènes.
EUMORFOPOULOS (Nicolas A.), à Londres.

FABRI (Ernesto), à Florence.
FALK fils, libraire, à Bruxelles.
FANOIRAKIS (Eymenios), à Candie (Crète).
FLAMMARION, libraire, à Paris.
FLICHE (Augustin), professeur à l'Université de Montpellier.
FOTHADI (Th.), à Saint-Cloud.
FRITZE (C. E.), libraire de la Cour, à Stockholm.

GANSHOF (Arthur), avocat, à Bruxelles.
GANSHOF (François-L.), professeur à l'Université de Gand.
GAY (Jules), professeur à l'Université de Lille.
GEORGIADES BEY (Dr. N.), président de l'Institut d'Égypte, Le Caire.
GEVANESCOUL (Constantin), général de division, commandant le 2^e corps d'armée, à Bucarest.
GLOTZ (Gustave), membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris.
GORAS (Prof. V.), directeur du Lycée Balcescou, à Braïla.
GRANIĆ (Dr. Branko), professeur à l'Université de Skoplje.
GUIDI (Ignazio), membre associé étranger de l'Institut, à Rome.
GUILLAND (R.), professeur au Lycée Charlemagne, à Paris.
GULBENKIAN (Mme), à Paris.
GUNTZ (Antoine), professeur à l'Université de Nancy.

HANOTAUX (G.), membre de l'Académie française, à Paris.
HARTH (Paul), à Paris.
HELMS, libraire, à Paris.
HENRY (Paul), directeur de l'Institut français des Hautes Études en Roumanie, à Bucarest.
HYDES (James H.), à Versailles.

- IMBERTI (E.), libraire, à Turin.
 IORGA (N.), correspondant de l'Institut, recteur de l'Université de Bucarest.
 IRDELE (Pietro), à Rome.
- JAMOT (Paul), conservateur-adjoint au Musée du Louvre, à Paris.
- JEANBERNAT BARTHÉLEMY DE FERRARI DORIA (Emmanuel), avocat, à Marseille.
- JEANROY (Alfred), membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris.
- JOUGUET, membre de l'Institut, Directeur de l'Institut français d'archéologie orientale, Le Caire.
- KALEBDJIAN frères, antiquaires, à Paris.
- KEHR (Prof. P.), à Rome.
- KINGSLEY PORTER (A.), à Cambridge, (E. U.).
- KLINCKSIECK, libraire, à Paris.
- KOECHLIN (Raymond), à Paris.
- KUNDIG, libraire, à Genève.
- KYRIAZI (Damianos), à Paris.
- LABORDE (Comte Alexandre de), membre de l'Institut, à Paris.
- LAGONICO (Th.), à Alexandrie.
- LANSON (G.), directeur honoraire de l'École Normale Supérieure, à Paris.
- LASCARIS (Michel), professeur à l'Université de Salonique.
- LAURENT (J.), doyen de la Faculté des Lettres de Nancy.
- LEFRANC (Abel), membre de l'Institut, à Paris.
- LEIB (B.), docteur ès lettres, à Reims.
- « LES BEAUX LIVRES », à Cannes.
- LHÉRITIER (Michel), secrétaire général du Comité International des Sciences historiques, à Paris.
- LIAPTCHEFF (Andréa), président du Conseil des Ministres, à Sofia.
- LICHTENBERGER (H.), professeur à l'Université de Paris.
- LOMBARD (Alfred), professeur à l'Université de Neuchâtel (Suisse).
- LOREL (C.), à Boulogne-sur-Mer.
- LOWELL (A. Lawrence), Harvard University, Cambridge (E.U.).
- LUCHAIRE (Julien), directeur de l'Institut International de Coopération Intellectuelle, à Paris.
- MACLER (Frédéric), professeur à l'École des Langues Orientales Vivantes, à Paris.
- MADELIN (Louis), membre de l'Académie française, à Paris.
- MARTROYE (F.), docteur en droit, à Paris.
- MAVROGORDATO (Amb.), à Paris.
- MEISSNER (Constantin), ancien ministre, à Bucarest.
- MÉLAS (Léon V.), ministre de Grèce, à Tirana (Albanie).
- MERCATI (S. Giuseppe), professeur à l'Université de Rome.
- MESSAGERIES DU LIVRE, à Paris.
- MÉTAXA (J. N.), ministre de Grèce, à Marseille.
- MICHALAKOPOULOS (André), à Athènes.
- MILLET (Gabriel), membre de l'Institut, à Paris.
- MITARD (M.), professeur au Lycée G. Clemenceau, à Nantes.
- MONTESQUIOU (Comte Blaise de), à Paris.
- MOSCATO et Co, libraires, Le Caire.
- MOURADIAN (Mihran K.), à Sofia.
- NAFILYAN (L.), à Paris.
- NEGIB PACHA BOUTROS GHALI, Le Caire.
- NERSESSIAN (M.), à Paris.
- NERSESSIAN (N.), à Paris.
- NIJHOFF (Martinus), libraire, à La Haye.
- NOAILLES (Pierre), professeur à la Faculté de Droit de Paris.
- ŒCONOMOS (Lysimaque), professeur au Lycée Marceau, à Chartres.
- OLZEWSKI (Georges).
- ORLANDOS (Anastase), professeur, à Athènes.
- PACQUEMENT (Alfred), à Paris.
- PALLIS (Alexandre), à Liverpool.
- PAPADOPOULOS (J.-B.), professeur à l'Université de Salonique.
- PARRA-PEREZ (C.), ministre de Venezuela, à Rome.
- PERNOT (Hubert), professeur à l'Université de Paris.
- PETROVANU (V.), professeur, à Jassy.
- PFISTER (Ch.), membre de l'Institut, recteur de l'Académie de Strasbourg.
- PICARD et Co, libraires-éditeurs, à Paris.
- POINCARÉ (Raymond), membre de l'Académie française, à Paris.
- POLITIS (N.), ministre de Grèce, à Paris.
- POLONSKI (J.), libraire, à Paris.
- PROTIČ (André), directeur du Musée National Bulgare, à Sofia.
- PUIG I CADAFALECH, président de l'Institut d'Études Catalanes, à Barcelone.
- RATIANU (Ch.), à Jassy.
- RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ de Porto.
- RODOCANACHI (E.), membre de l'Institut, à Paris.
- ROUILLARD (Mlle Germaine), directeur d'études à l'École des Hautes Études, à Paris.
- ROMANOS (Athos), ministre plénipotentiaire de Grèce, à Paris.
- ROQUES (Mario), professeur à l'Université de Paris.
- SAJDAD JAN (Dr.), professeur à l'Université de Poznan.
- SALAVILLE (R. P. S.), Directeur des *Échos d'Orient*, à Stamboul.
- SALGUES (Eugène), à Aurillac.
- SÉGRÉDAKIS (Emm.), à Paris.
- SÉRULLAZ (G.), à Lyon.
- SIMEDREA (Fite), évêque auxiliaire, directeur du Saint-Synode, à Bucarest.
- SINAPIAN (G.), à Paris.
- SINIOSSOGLU (A. S.), à Athènes.
- SINIOSSOGLU (M. S.), à Paris.
- SOTIRIOU (Georges), membre de l'Académie d'Athènes.
- ȘTEFĂNESCU (J.-D.), à Paris.
- SWETS et ZEITLINGER, libraires, à Amsterdam.
- SYRIOTIS (Michel A.), avocat à la Cour, Le Caire.
- TACUSSEL (A.), libraire, à Marseille.
- TCHAMKERTEN (N.), à Anvers.
- THALASSINO (Th.), à Paris.
- TOUSSAINT (Robert), à Bois-Colombes.
- TRICOGLU (Jean), Le Caire.
- TWIETMEYER (A.), libraire, à Leipzig.
- VASSILEFF (Grigor), député, à Sofia.
- VENIZELOS (E. K.), président du Conseil des Ministres, à Athènes.
- VIAU Y ZONA, libraire, à Buenos-Aires.
- VINCENZI E NIPOTI, éditeurs, à Modène.
- VOGT (Albert), à Genève.
- VUILLET, libraire, à Rome.
- WEYHE (E.), libraire, à New-York.
- WOESS, professeur à l'Université de Vienne (Autriche).
- ZANICHELLI (N.), libraire, à Bologne.
- ZARIFI (Georges), à Athènes.
- ZARIFI (Léon), à Athènes.

ZARIFI (Stéphane), à Alexandrie.
 ZARIFI (Stéphy), à Marseille.
 ZORN (Mme Emma), à Stockholm.
 ZWEMMER (A.), libraire, à Londres.

Académie Roumaine à Bucarest.
 American Academy in Rome.
 Académie Bulgare des Sciences à Sofia.
 Association pour l'Encouragement des Études Grecques à Paris.

Universiteits-Bibliotheek, Amsterdam.
 Bibliothèque Nationale, Athènes.
 Öffentliche Bibliothek der Universität, Bâle.
 Biblioteca de Catalunya, Barcelone.
 Bibliothèque Nationale, Belgrade.
 Bibliothèque de l'Université, Belgrade.
 University of California Library, Berkeley.
 Preussisches Staats-Bibliothek, Berlin.
 Bibliothèque Orientale de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth.
 Universitäts-Bibliothek, Bonn.
 Bibliothèque de l'Université, Bordeaux.
 Bibliothèque de l'Université de Komensky, Bratislava.
 Staats u. Universitäts-Bibliothek, Breslau.
 Bibliothèque de l'Université Masaryk, Brno.
 Bibliothèque de l'Université Libre, Bruxelles.
 Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Bucarest.
 Bibliothèque de la Fondation Charles I^{er}, Bucarest.
 Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université, Bucarest.
 Cambridge University Library, Cambridge.
 Bibliothèque de l'Université, Clermont-Ferrand.
 Real Biblioteca de El Escorial.
 R. Biblioteca Nazionale, Florence.
 Universitäts-Bibliothek, Freiburg-i-Br.
 Bibliothèque Centrale Universitaire, Fribourg.
 Bibliothèque de l'Université, Gand.
 Universitäts-Bibliothek, Göttingen.
 Bibliothèque de l'Université, Grenoble.
 Universitäts-Bibliothek, Halle.
 Universitäts-Bibliothek, Heidelberg.
 Bibliothèque de l'Université, Helsingfors.
 Bibliothèque de l'Université Égyptienne, Le Caire.
 Bibliotheek der Rijks Universiteit, Leiden.
 Bibliothèque de l'Université, Lille.
 Bibliothèque de l'Université, Louvain.
 Universitäts-Bibliothek, Lund.
 John-Rylands Library, Manchester.
 Biblioteca della R. Università, Milan.
 Bayerische Staats-Bibliothek, Munich.
 Universitäts-Bibliothek, Munich.
 Bibliothèque de l'Université, Nancy.
 Bibliothèque de l'Institut Français, Naples.
 Real Istituto Orientale di Napoli.
 Yale University Library, New-Haven.
 Bodleian Library, Oxford.
 Bibliothèque de l'Institut d'Études Slaves de l'Université de Paris.
 Bibliothèque de l'Université, Paris.
 Bibliothèque de l'Université, Poitiers.

CLARAZ (Georgine), à Lugano.
 DURAND (Paul), à Paris.
 FERRIER (Jean), à Genève.
 GRÉGOIRE (H.), Président de la Faculté des Lettres de Bruxelles.

Biblioteca del R. Istituto di Archeologia e Storia dell'Arte, Rome.
 Bibliothèque de l'Université, Salonique.
 Bibliothèque Nationale et Universitaire, Strasbourg.
 Kungl. Biblioteket, Stockholm.
 Bibliothèque publique, Tunis.
 Kungl. Universitetets Bibliothek, Upsala.
 Generaldirektion der Nationalbibliothek, Vienne.

Columbia University, New-York City.

Direction de la Presse, Ministère des Affaires Étrangères, Sofia.

École Française d'Athènes.
 École Archéologique Française, Jérusalem.
 École Nationale des Langues Orientales Vivantes, Paris.
 École Roumaine à Rome.
 Einkaufsstelle des Börsenvereins der Deutschen Buchhändler, Leipzig.

Faculté des Lettres, Lisbonne.

General Theological Seminary, New-York City.
 Governo delle Isole Egee, Rodi.

Institut Byzantin de l'Université, Belgrade.
 Institut pour l'Étude du Sud-Est Européen, Bucarest.
 Institut Français des Hautes Études en Roumanie, Bucarest.
 Institut Néo-Hellénique de l'Université, Paris.
 Institut de Philologie Roumaine de l'Université de Paris.
 Institut Pontifical des Études Orientales, Rome.
 Institut Archéologique Bulgare, Sofia.
 Istituto di Storia dell'Arte della R. Università, Turin.
 R. Istituto Veneto di Scienze, Lettere e d'Arti, Venise.
 I. Kunsthistor. Institut der Universität, Vienne.

Ministère des Affaires Étrangères de Yougo-Slavie, Belgrade.
 Ministère de la Justice de Yougo-Slavie, Belgrade.
 Ministère de la Justice et de l'Instruction publique de la République Libanaise, Beyrouth.
 Musée National, Belgrade.
 Victoria and Albert Museum, Londres.
 Musée de la Serbie du Sud, Skoplje.

Séminaire d'Histoire Générale de l'Université, Cluj.
 Séminaire Historique de l'Université Charles IV, Prague.
 Séminaire de Philologie Slave de l'Université Charles IV, Prague.
 Seminarium Kondakovianum, Prague.
 Société des Études Byzantines, Athènes.
 Société des Études Arméniennes, Paris.

LISBONNE (René), à Paris.
 LOZI (Ali), au Caire.
 ZEILLER (J.), Directeur d'Études à l'École des Hautes-Études, Paris.

BIBLIOGRAPHIE DE M. CHARLES DIEHL

On a suivi les règles suivantes pour établir la présente bibliographie. L'ordre adopté est l'ordre méthodique. Dans chaque rubrique on a distingué : 1^o Les livres ; 2^o les articles de Revues, brochures, notices ou mémoires, faisant partie de collections, les préfaces ; 3^o les comptes rendus. Ces ouvrages ou articles sont classés par date de publication.

ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE

1. Quo tempore, qua mente scriptus sit Xenophontis libellus qui Πόροι inscribitur. Thesim Facultati litterarum Parisiensi proponebat Ch. DIEHL, Lut. Parisiorum, Berger-Levrault, 1888, in-8^o, 73 pages.
2. Excursions archéologiques en Grèce, Paris, A. Colin, 1890, in-12^o, X, 386 pages, 8 plans, table des plans, 11^e éd. 1927. (Les découvertes de l'archéologie au XIX^e siècle ; Les fouilles de Mycènes, 1876-1888 ; Les fouilles de Tirynthe, 1884-1885 ; Les fouilles de Dodone, 1876 ; Les fouilles de l'Acropole d'Athènes, 1882-1889 ; Les fouilles de Délos, 1873-1888 ; Les fouilles au temple d'Apollon Ptoïos, 1884-1888 ; Les fouilles d'Olympie, 1875-1881 ; Les fouilles d'Éleusis, 1882-1889 ; Les fouilles d'Épidaure, 1881-1887 ; Les fouilles de Tanagra, 1870-1889). Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Montyon.
 - 2 a) Excursions in Greece to recently explored sites of classical interest : Mycenae, Tiryns, Dodona, Delos, Athens, Olympia, Eleusis, Epidauros, Tanagra. A popular accounts of the results of recent explorations by Ch. DIEHL, translated by Emma R. Perkins, with an introduction by Reginald Stuart Poole, LL. D. with nine plans and forty-one illustrations. London, H. Grevel and Co, 1893, in-8^o, XXIV, 408 pages, et un Index des noms propres.
 - 2 b) 'Αρχαιολογικὰ ἐκδρομαὶ ἐν Ἑλλάδι. Μυκῆναι, Τίρυνς, Δωδώνη, ἀκρόπολις Ἀθηνῶν, Δῆλος, ἱερὸν Πτόου Ἀπόλλωνος, Ὀλυμπία, Ἐλεῦσις, Ἐπίδαυρος, Τάναγρα. Σύγγραμμα βραβευθὲν ὑπὸ τῆς Γαλλικῆς Ἀκαδημίας. Μετάφρασις Ἀλεξάνδρου Μ. Καραλή. Ἐν Ἀθηναῖς, Μ. Ι. Σαλιβερός, 1896, in-8^o, δ' et 443 pages, 8 plans.

*
* *

3. Découverte à Rome de la maison des Vestales (lettre adressée de Rome, le 13 novembre 1883, au directeur de la Revue). *Revue Archéologique*, 3^e série, t. III, 1884, p. 82-87.
4. Maurice HOLLEAUX et Charles DIEHL. — Inscriptions de l'île de Rhodes. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, IX, 1885, p. 85-124 (30 inscriptions). *Bulletin de Correspondance Hellénique*, X, 1886, p. 39-65 (20 inscriptions).
5. Charles DIEHL et Georges COUSIN. — Sénatus consulte de Lagina de l'an LXXXI avant notre ère. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, IX, 1885, p. 437-474.
6. Georges COUSIN et Charles DIEHL. — Inscriptions de Cadyanda en Lycie. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, X, 1886, p. 39-63 (20 inscriptions).
7. Charles DIEHL et Georges COUSIN. — Inscriptions d'Alabanda en Carie. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, X, 1886, p. 299-314 (4 inscriptions).
8. Charles DIEHL et Georges COUSIN. — Villes inconnues du golfe Céramique. Kedreai et Idyma. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, X, 1886, p. 423-430.
9. Charles DIEHL et Georges COUSIN. — Inscriptions de Lagina. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, XI, 1887, p. 5-39 et 145-163 (71 inscriptions).

10. Georges COUSIN et Charles DIEHL. — Inscriptions de Mylasa. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, XII, 1888, p. 8-37 (20 inscriptions).
11. Cours d'archéologie. Leçon d'ouverture (Faculté des Lettres de Nancy). *Annales de l'Est*, II, 1888, p. 20-43 (Ce qu'est l'archéologie).
12. Cours d'archéologie. Leçon d'ouverture. Les sujets de genre dans l'archéologie classique. *Annales de l'Est*, III, 1889, p. 37-57. Tirage à part sous le titre : Ch. DIEHL, Cours d'archéologie. Leçon d'ouverture. Faculté des Lettres de Nancy. Nancy, Berger-Levrault, 1888, in-8°, 26 pages.
13. Georges COUSIN et Charles DIEHL. — Inscriptions de Iasos et de Bargylia. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, XIII, 1889, p. 23-40 (7 inscriptions).
14. Georges COUSIN et Charles DIEHL. — Cibra et Eriza. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, XIII, 1889, p. 333-342 (8 inscriptions).
15. Georges COUSIN et Charles DIEHL. — Inscriptions d'Halicarnasse. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, XIV, 1890, p. 90-121 (18 inscriptions et un Appendice : Presqu'île de Myndos, p. 118-121).
16. Bulletin archéologique. *Revue des Études Grecques*, V, 1892, p. 116-132 (Attique ; Grèce du Nord ; Péloponnèse ; Îles de la mer Égée ; Thrace ; Asie Mineure ; Syrie ; Italie et Sicile).
17. Bulletin archéologique. *Revue des Études Grecques*, V, 1892, p. 431-450 (Attique ; Grèce du Nord ; Péloponnèse ; Îles de la mer Égée ; Asie Mineure ; Syrie ; Sicile).
18. Les découvertes de l'archéologie française en Algérie et en Tunisie. *Revue Internationale de l'Enseignement*, XXIV, 1892, p. 97-130 : I. La conquête archéologique de l'Algérie (1830-1881). — II. Le vandalisme contemporain dans l'Afrique du Nord. — III. L'occupation de la Tunisie et l'exploration scientifique de la Régence (1881-1892). — IV. L'organisation du service des antiquités en Tunisie et en Algérie).
19. Note sur l'emplacement de la ville romaine de Lamiggiga en Numidie par M. Ch. DIEHL. Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 3 mars 1893. *Comptes rendus de l'Académie des Inscr. et Bel.-Let.*, 4^e série, t. XXI, 1893, p. 75-79.
20. Bulletin archéologique. *Revue des Études Grecques*, VII, 1894, p. 212-239. (Attique ; Grèce du Nord ; Péloponnèse ; Îles de la mer Égée ; Asie Mineure).
21. Questions archéologiques : Les Antiquités de l'Afrique du Nord à l'Exposition. *Revue Universitaire*, 9^e année, t. II, 1900, p. 138-149. (Chambre funéraire de Carthage ; Tombeau reconstitué d'Hillec-baal, fils d'Avitsatbaal (VII^e siècle) ; Statues grecques de l'Afrique du Nord ; Plan en relief de Timgad (Thamugadi) ; Maquette de la villa des Laberii à Oudna (Uthina) ; Mosaïques ; Monuments byzantins (maquette).
22. Les fouilles de Delphes et l'Histoire de l'art grec. *Revue Universitaire*, 10^e année, t. II, 1901, p. 38-46. (En note : « Cet article est emprunté à l'un des chapitres du volume *En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art*, qui paraîtra prochainement à la librairie Armand Colin.) Voir, dans ce dernier ouvrage : *Les fouilles de Delphes*, V, p. 166-177.
23. Note sur deux inscriptions byzantines d'Éphèse. Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à la séance du 3 avril 1908. *Comptes rendus de l'Académie des Inscr. et Bel.-Let.*, 1908, p. 207-213.

HISTOIRE BYZANTINE

24. Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne. Thèse pour le doctorat, présentée à la Faculté des Lettres de Paris (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. LIII, Paris, E. Thorin, 1888, in-8°, XIX et 421 pages).
25. L'Afrique Byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709). Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, E. Leroux, 1896, in-8°, XV, et 644 pages, 78 gravures insérées dans le texte, et 11 planches hors-texte, 2 cartes hors-texte. Fait partie de : « Description de l'Afrique du Nord entreprise par ordre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ». Table des 78 gravures insérées dans le texte. Table des 11 planches hors-texte. Table des 2 cartes hors-texte.

26. Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle, Paris, E. Leroux, 1901, in-4^o, XL et 696 pages, 209 gravures et 8 planches hors-texte. Fait partie des « Monuments de l'art byzantin, publiés sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ». Liste des principaux ouvrages et articles consultés. Table des gravures. Table des planches hors-texte. Index raisonné des monuments reproduits. Table analytique des matières, des noms de lieux et de personnes.
- 26 a) Justinian i vizantijskaja civilizacija v VI vèkè, s 209 gravjuramij v tekstè i 8 na otdèlnich listach. Perevod s francuzskago. S. Peterburg, Tipografija Altchoulera, Phontanka, 1908, gr. in-8^o, XXXIV et 687 pages. (Traduit du français), sans nom d'auteur. Table des figures. Table des planches. Index des noms d'auteurs. Table des matières.
27. Théodora, impératrice de Byzance, Paris, Eugène Rey, libraire, 1904, in-12, 3^e éd., 314 pages, s. d. Le texte de l'édition de 1904 est « revu et complété » sur l'édition de grand luxe, tiré à un nombre limité d'exemplaires.
- 27 a) Théodora, impératrice de Byzance. Illustré par Manuel Orazi de 60 grandes compositions en couleurs et en or, dont 12 hors-texte, Paris, H. Piazza et Cie (La Librairie d'art), 1904, in-8^o, 261 pages. Édition de grand luxe, publiée à 300 exemplaires tous numérotés.
- 27 b) Teodora, tanssijatar ja keisarinna. Tekijän luvalla ranskankielestä suomennettu. Kustannusosakeyhtiö Kirja, Helsinki, 1927, in-8^o, 224 pages et 10 illustrations hors-texte. (Traduit par Mme Aino Tuomikoski.)
28. Études byzantines, Paris, A. Picard, 1905, in-8^o, VIII et 437 pages, 58 illustrations. Table des illustrations.
 - I. — Pages 1-20. Introduction à l'histoire de Byzance. (Leçon d'ouverture du cours d'histoire byzantine à l'Université de Paris, décembre 1899.)
 - II. — Pages 21-37. Les études byzantines en France au XIX^e siècle. (Publié d'abord dans la *Revue Encyclopédique*, 11 mars 1899, p. 181-184, puis remanié et complété dans la *Byzantinische Zeitschrift*, IX, 1900, p. 1-13.)
 - III. — Pages 38-106. Les études d'histoire byzantine en 1905. L'organisation du travail scientifique et le programme des recherches futures. (Publié d'abord dans la *Revue de synthèse historique*, III, 1901, p. 177-225. Remanié et complété.)
 - IV. — Pages 107-181. La civilisation byzantine : I. Les institutions. (Publié d'abord dans la *Revue Encyclopédique*, 21 juillet 1900, p. 561-565 et 9 figures.) — II. La société. (Publié d'abord dans la *Revue Encyclopédique*, 1^{er} septembre 1900, p. 681-685 et 15 figures.) — III. L'art. (Publié d'abord dans le *Musée d'art*, s. d. [1903], p. 52-58, 19 figures.)
 - V. — Pages 182-197. Byzance et la Papauté depuis le schisme du XI^e siècle jusqu'à la chute de l'Empire. (Publié d'abord dans le *Journal des Savants*, nouvelle série, I, 1902, p. 440-452.)
 - VI. — Pages 198-216. Les monuments de l'Orient Latin. (Publié d'abord dans la *Revue de l'Orient Latin*, t. V, 1897, p. 293-310.)
 - VII. — Pages 217-240. L'Empire byzantin sous les Paléologues. (Leçon d'ouverture du cours d'histoire byzantine à l'Université de Paris, décembre 1901.)
 - VIII. — Pages 241-275. La colonie vénitienne à Constantinople à la fin du XIV^e siècle. (Publié d'abord dans les *Mélanges de l'École de Rome*, III, 1883, p. 90-131, où l'on trouvera des extraits importants du document inédit qui fut l'occasion de l'article.)
 - IX. — Pages 276-292. L'origine des thèmes dans l'Empire byzantin. (Publié d'abord dans les *Études d'histoire du Moyen Age*, dédiées à G. Monod, Paris, 1896, p. 47-60.)
 - X. — Pages 292-306. Sur la date de quelques passages du *Livre des Cérémonies*. (Publié d'abord dans la *Revue des Études Grecques*, t. XVI, 1903, p. 28-41.)
 - XI. — Pages 307-336. Le Trésor et la Bibliothèque de Patmos au commencement du XIII^e siècle (d'après des documents inédits.) (Publié d'abord dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. I, 1892, p. 488-525, où l'on trouve, p. 511-525, le texte de l'inventaire de 1201.)
 - XII. — Pages 337-352. Les origines asiatiques de l'art byzantin. (Publié dans le *Journal des Savants*, nouvelle série, II, 1904, p. 239-251, à l'occasion du livre de Strzygowski : *Kleinasiens, ein Neuland der Kunstgeschichte*, Leipzig, 1903.)
 - XIII. — Pages 353-369. Les mosaïques de l'église de la KOIMHIE à Nicée. (Publié d'abord dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. I, 1892, p. 74-85. Cf. le livre de WULFF, *Die Koimesiskirche in Nicäa und ihre Mosaiken*, Strasbourg, 1903, d'après lequel le texte primitif de cet article a été partiellement modifié.)

- XIV. — Pages 370-391. Les mosaïques du monastère de Saint-Luc. (Publié d'abord dans la *Gazette des Beaux-Arts*, XVII, 1897, p. 37-52. Cf. l'article publié dans les *Monuments Piot*, t. III, 1896, p. 231-246.)
- XV. — Pages 392-431. Les mosaïques de Kahrié-Djami. (Publié d'abord dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, t. XXXII, 1904, p. 353-375 ; et t. XXXIII, 1905, p. 72-84.)
- 28 a) Esquisses sur la civilisation byzantine. Traduction russe et avant-propos de G. Vasjkov. Extrait des *Zapiski* de l'Université de Charkov. Charkov, M. Silberberg, 1903, 47 pages, in-8°. Traduction de trois articles, tirés des *Études Byzantines* : 1^o Introduction à l'histoire de Byzance ; 2^o La civilisation byzantine : I. Les institutions. — II. La société.
29. Figures byzantines. Première série. Ouvrage couronné par l'Académie française. Prix Marcelin Guérin, Paris, A. Colin, in-12, 2 et 343 pages ; 1^{re} éd. : 1906 ; 10^e éd. : 1925. La vie d'une impératrice à Byzance ; Athénaïs, Théodora ; L'impératrice Irène ; Une bourgeoise de Byzance au VIII^e siècle ; La bienheureuse Théodora ; Les romanesques aventures de Basile le Macédonien ; Les quatre mariages de l'empereur Léon le Sage ; Théophano ; Zoé la Porphyrogénète ; Une famille de bourgeoisie à Byzance au XI^e siècle ; Anne Dalassène : une famille de l'aristocratie byzantine au XIV^e siècle.
- 29 a) Bysantinska Gestalter. Blemyndigad öfversättning af A. E. T. Helsingfors, Holger Schildts förlagsaktiebolag, 1919, in-8°, 328 pages. (Traduction de *Figures Byzantines*, 1^{re} série.)
- 29 b) Byzantine Portraits. Translated by Harold Bell, New-York, Alfred A. Knopf, 1927, in-8°, VII-342 pages. (Traduction de *Figures Byzantines*, 1^{re} série, avec en plus : 1^o La sagesse de Cécaumène (The wisdom of Cecaumenus), paru d'abord sous le titre : Un précurseur de La Rochefoucauld à Byzance. Séance publique annuelle des cinq Académies, du vendredi 25 octobre 1912, Firmin-Didot, 1912, p. 27-41. Et réimprimé dans : *Dans l'Orient byzantin*, Paris, 1917, p. 149-166, sous le titre : La sagesse de Cécaumènes. Un précurseur de La Rochefoucauld à Byzance ; 2^o Plan du Palais Sacré, tiré de : Le Grand Palais de Constantinople, par Jean EBERSOLT. Plan dressé par Ad. Thiers, architecte, Paris, Leroux,
- 29 c) Sprska Knijevna Zadrouga. Kolo, XXX, br., 203. Ch. DIEHL. Bizantické Clíky. Prebela s phrant-souskog Olga Kocanovitch. Prva Kniga, Belgrad, 1927. Chtamparija « Mlada Crbja », ouckotchka 6-A., 224 pages. Traduction des dix premiers chapitres de *Figures Byzantines*, 1^{re} série.
30. Figures byzantines. Deuxième série, Paris, A. Colin, in-12, 355 pages ; 1^{re} éd. : 1908 ; 8^e éd. : 1927. Byzance et l'Occident à l'époque des Croisades ; Anne Comnène ; L'impératrice Irène Doukas ; Les romanesques aventures d'Andronic Comnène ; Un poète de cour au siècle des Comnènes ; Princesse d'Occident à la cour des Comnènes : Berthe de Sultzbach ; Agnès de France ; Constance de Hohenstaufen, impératrice de Nicée ; Princesses d'Occident à la cour des Paléologues : Yolande de Montferrat, Anne de Savoie ; Les mariages des derniers Paléologues ; Le roman de Digenis Akritis ; Deux romans de chevalerie byzantine : Belthandros et Chrysantza ; Lybistros et Rhodamnè).
- 30 a) Διγενής Ἀκρίτας, dans « Παναθήναια » XVII, 1908-1909, pages 97-106, traduit par G. Stratègè. — Traduit aussi dans Ἀλήθεια, n^{os} 1450-1453.
- 30 b) Αἱ μυθιστορικαὶ περιπέτειαι τοῦ Ἀνδρονίκου Κομνηνοῦ. (Μετάφρ. Κ.) Παναθήναια II (1910) 17-24 ; 48-56 ; 86-89, (Traduction de *Figures Byzantines*, 2^e série : Les romanesques aventures d'Andronic Comnène).
- 30 c) *Figures Byzantines* : 1^{re} et 2^e séries. (Traduction russe par Mme M. Bezobrasova, Moscou, 1914).
31. Une République patricienne. Venise, Paris, E. Flammarion, 1915, in-12. (Bibliothèque de Philosophie scientifique), VIII, 316 pages (11^e mille, 1928.)
32. Dans l'Orient byzantin, Paris, E. de Boccard, 1917, in-12, VII, 331 pages (Collection d'études d'histoire et d'archéologie). Sanctuaires chrétiens d'Égypte ; A Bethléem ; La cité de Saint-Démétrius ; Le charme de Sainte-Sophie ; Constantinople byzantine ; Constantinople d'Islam ; L'œuvre de Byzance dans l'Italie méridionale ; La sagesse de Cécaumènes ; L'Empire latin de Constantinople ; La princesse de Trébizonde ; En Chypre avec d'Annunzio ; L'illustration du psautier dans l'art byzantin ; Sainte-Marie-Antique, un monument de l'art chrétien au Moyen Age ; Rome reliquaie d'histoire).

33. Byzance. Grandeur et Décadence, Paris, E. Flammarion, 1919 (Bibliothèque de Philosophie scientifique), 343 pages (10^e mille, 1926).
- 33 a) Byzantii. Suurunden aika ja rappentuminen Tekijan luvalla rankankielesta suomentanut Lauri Hirvensalo. Kustannusasakeyhtiö Kirja, Helsinki, 1929, in-8°, 366 pages.
34. Histoire de l'empire byzantin, Paris, A. Picard, 1919, in-12, XI, 247 pages. Ouvrage illustré de 15 planches hors-texte et de 4 cartes. Table des planches hors-texte. Table des cartes (7^e éd., 1924).
- 34 a) Ἱστορία τοῦ Βυζαντιακοῦ κράτους. Κατὰ μετάφρασιν Ἑμμανουήλου Γ. Καμψαμπέλη. Ἐν Ἀθῆναις. Βιβλιοπωλεῖον τῆς Ἑστίας, 1923, in-8°, 271 pages, 16 planches, 4 cartes. (Quelques notes ajoutées par le traducteur.)
- 34 b) History of the Byzantine empire, translated from the french by Georges B. Ives. Princeton. Princeton University Press, 1925, in-8°, IX, 199 pages. (Reproduit l'édition française de 1919, mais sans les cartes.)
35. Choses et gens de Byzance (Collection d'études d'histoire et d'archéologie), Paris, E. de Boccard, 1926, in-12, III, 249 pages. (L'Église et les mosaïques de Saint-Luc en Phocide; Les origines orientales de l'art byzantin; La dernière renaissance de l'art byzantin; L'empereur au nez coupé; Irène Ange, reine des Romains; Byzance dans la littérature.)

*
* *

36. La colonie vénitienne à Constantinople à la fin du XIV^e siècle. *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, 1883, t. III, p. 90-131. Reproduit dans *Études Byzantines*, p. 241-275.
37. Le Trésor et la Bibliothèque de Patmos au commencement du XIII^e siècle (d'après des documents inédits). *Byzantinische Zeitschrift*, I, 1892, p. 488-525. I. Le trésor. — II. La bibliothèque. — III. Le registre des prêtres. Appendice (Texte inédit de l'Inventaire de 1201). Reproduit dans *Études Byzantines*, p. 307-336.
- 37 a) Τὸ σκευοφυλάκιον καὶ ἡ βιβλιοθήκη τῆς Πάτμου κατὰ τὰς ἀρχὰς τοῦ 13^{ου} αἰῶνος. Κατὰ μετάφρασιν Στ. Ι. Τηλίακοῦ. Ἐν Ἀθῆναις ἐκ τοῦ τυπογραφείου Γ. Δεληγιάννη, 1910. (Traduction de l'article ci-dessus.)
38. Rescrit des empereurs Justin et Justinien, en date du 1^{er} juin 527. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, XVII, 1893, p. 501-520.
39. L'Orient byzantin. Carte XVI. Dans : *Atlas de géographie historique*, par F. SCHRADER, Paris, 1893, avec une Notice : Le monde méditerranéen au temps de Justinien; L'Église au temps de Grégoire le Grand; L'Empire byzantin au X^e siècle.
40. Une charte lapidaire du VI^e siècle. Communication faite à l'Académie des Inscr. et B.-L., dans la séance du 26 octobre 1894. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.*, 4^e série, t. XXII, 1894, p. 383-393, avec 2 planches. Tirage à part, 13 pages in-8°.
41. Études sur l'histoire de la domination byzantine en Afrique. Le gouvernement byzantin et les populations indigènes. *Byzantinische Zeitschrift*, IV, 1895, p. 67-91. (En note : « Fragment détaché d'un mémoire étendu sur « l'histoire de la domination byzantine en Afrique », qui sera prochainement publié.)
42. La civilisation byzantine sous le règne de Justinien. (Résumés signés : G. B.). Introduction à l'histoire de la civilisation byzantine. *Bulletin hebdomadaire des Cours et Conférences*. Première année, n° 8, 3 janvier 1895; Justinien, n° 9, 10 janvier 1895, p. 137-141; Théodora, n° 13, 7 février 1895, p. 199-203; Le Palais impérial. La Cour byzantine, n° 14, 14 février 1895, p. 217-221; L'Hippodrome, n° 17, 7 mars 1895; L'Hippodrome (suite et fin), n° 18, 14 mars 1895, p. 281-284; Sainte-Sophie, n° 21, 4 avril 1895, p. 326-330; La Vie religieuse, n° 23, 18 avril 1895, p. 365-368; Athènes et la fin du paganisme, n° 24, 25 avril 1895, p. 381-384; Rome au VI^e siècle. L'Empire et la Papauté, n° 27, 16 mai 1895, p. 426-429; L'art byzantin au VI^e siècle, n° 29, 30 mai 1895, p. 452-455; L'œuvre législative de Justinien. L'administration des provinces, n° 30, 6 juin 1895, p. 477-480; L'œuvre militaire de Justinien. Bélisaire et Narsès, n° 32, 20 juin 1895, p. 500-503; L'Empire et les Barbares, n° 34, 4 juillet 1895, p. 536-539. (Résumés de Cours professés à la Faculté des Lettres de Nancy.)

43. L'origine du régime des thèmes dans l'Empire byzantin. Mélanges d'histoire du Moyen Age, dédiés à Gabriel Monod, Paris, 1896, in-8°, p. 47-60, et tirage à part ; Paris, Léopold Cerf, 1896, in-8°, 16 pages, reproduit dans *Études Byzantines*, p. 276-292.
44. Les études byzantines en France. *Revue Encyclopédique*, 11 mars 1899, p. 181-184, 4 figures. Reproduit dans la *Byzantinische Zeitschrift*, IX, 1900, p. 1-13, et dans *Études Byzantines*, p. 21-37.
45. Introduction à l'histoire de Byzance. Leçon d'ouverture du cours d'histoire byzantine à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 7 décembre 1899. *Revue Archéologique*, 3^e série, t. XXXVI, janvier-juin 1900, p. 45-65. Tirage à part, E. Leroux, 1900, in-8°, 23 pages.
46. Les institutions byzantines. *Revue Encyclopédique*, 21 juillet 1900, p. 561-565 et 9 figures. Réimprimé dans *Études Byzantines*, p. 107-130.
47. La société byzantine. *Revue Encyclopédique*, 1^{er} septembre 1900, p. 681-685, 15 figures. Réimprimé dans *Études Byzantines*, p. 131-152.
48. Figures Byzantines. L'empereur Justinien. *La Grande Revue*, 4^e année, n° 1, 1900, t. I, p. 115-130. Reproduit dans la *Revue du Palais*, 1900, t. XII, p. 115-119.
49. Figures Byzantines. L'impératrice Théodora. *La Grande Revue. Id.*, 1900, t. III, n° 7, p. 102-127.
50. Figures Byzantines. Le Palais et la Cour de Byzance sous Justinien et Théodora. *La Grande Revue. Id.*, 1900, t. IV, n° 12, p. 665-700.
51. Les études d'histoire byzantine en 1901. *Revue de synthèse historique* ; juillet à décembre 1901, t. III, p. 177-225. Réimprimé, mais remanié et complété dans : *Études byzantines*, p. 38-106.
52. La civilisation byzantine à l'époque des Paléologues (xiii^e-xv^e siècles). *Résumés* signés : F.-E. P.
 - I. (Sans titre. Byzance de 1261 à 1453. Byzance, centre commercial, intellectuel et artistique). *Revue des Cours et Conférences*, 10^e année, 1^{re} série, n° 7, 26 décembre 1901, p. 289-296.
 - II. Théodore Métochite. *Id.*, n° 12, 30 janvier 1902, p. 550-559.
 - III. Les mosaïques de Kharié-Djami à Constantinople, *Id.*, n° 15, 20 février 1902, p. 688-695.
 - IV. Les mosaïques de Kharié-Djami (*fin*). *Id.*, 10^e année, 2^e série, n° 25, 3 avril 1902, p. 157-165.
 - V. La renaissance de l'hellénisme. *Id.*, n° 25, 1^{er} mai 1902, p. 370-378.
 - VI. La chute du despotat grec de Morée. *Id.*, n° 26, 8 mai 1902, p. 396-403.
 - VII. Les monuments de Mistra. *Id.*, n° 27, 15 mai 1902, p. 465-473.
 - VIII. L'établissement des Francs en Morée. *Id.*, n° 27, p. 488-496. (En note : « Ces deux leçons doivent se placer avant la leçon sur *La Renaissance de l'Hellénisme*, publiée dans le n° de la *Revue* du 1^{er} mai 1902. »)
 - IX. La reprise de la Morée par les Byzantins. *Id.*, n° 28, 22 mai 1902, p. 496-505.
 - X. La Sainte-Montagne de l'Athos. *Id.*, n° 29, 29 mai 1902, p. 554-560.
 - XI. La vie religieuse au mont Athos. *Id.*, n° 30, 5 juin 1902, p. 577-583.
 - XII. Les peintures du mont Athos. *Id.*, n° 33, 26 juin 1902, p. 755-763.
 - XIII. L'Empire grec de Trébizonde. *Id.*, n° 34, 3 juillet 1902, p. 791-804. (Résumés de Cours professés à la Faculté des Lettres de Paris).
53. Théodora. *Revue de Paris*, 9^e année, t. I (15 janvier 1902), p. 378-393.
54. The byzantine Empire and the crusades. Translated by Mr C. H. C. Wright, of Harvard University. *The International Monthly*. June MDCCCII (vol. V, n° 6), p. 725-744. (Alexis I^{er} Comnène. Manuel Comnène. L'Empire byzantin, de 1095 à 1195).
55. Byzance et la Papauté. C. R. de l'ouvrage de W. Norden : Das Papsttum und Byzanz. Die Trennung der beiden Mächte u. das Problem ihrer Wiedereinigung bis zum Untergang des byzantinischen Reiches 1453, Berlin, 1903. *Journal des Savants*, N. S. I., 1903, p. 440-452. Réimprimé dans *Études Byzantines*, p. 182-197.
56. Deux impératrices de Byzance. La bienheureuse Théodora, *La Grande Revue*, 7^e année, t. II (1^{er} juin 1903), p. 490-522.
57. Deux impératrices de Byzance. Zoè Porphyrogénète. *La Grande Revue. Id.*, t. III (1^{er} juillet 1903), p. 54-87.
58. Sur la date de quelques passages du « Livre des Cérémonies ». *Revue des Études Grecques*, XVI, 1903, p. 28-41. Réimprimé dans *Études Byzantines*, p. 292-306.

59. L'œuvre de Byzance dans l'Italie méridionale. C. R. de l'ouvrage de J. Gay : L'Italie méridionale et l'Empire byzantin, depuis l'avènement de Basile I^{er} jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071), Paris, 1904. *Journal des Savants*, N. S. III, 1905, p. 477-489. Réimprimé dans l'ouvrage : *Dans l'Orient byzantin*, p. 121-148.
60. La civilisation byzantine. (Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, Bibliothèque, Office et Musée de l'enseignement public. (Musée Pédagogique). Service des projections lumineuses. Notices sur les vues), Melun, Imprimerie administrative, 1906, in-8°, 16 pages.
61. Figures byzantines. L'impératrice Irène. *Revue des Deux Mondes*, 76^e année, 5^e période, t. XXXII, 1906, 1^{er} mars, p. 179-202.
62. Les amours d'Andronic Comnène. *Revue de Paris*, 15^e année, t. I, 1^{er} janvier 1908, p. 141-158.
63. Figures Byzantines. Anne Comnène. *Revue des Deux Mondes*, 78^e année, 5^e période, t. XLIII, 1^{er} février 1908, p. 690-708.
64. L'Église grecque et l'hellénisme. La Grèce. Conférences faites sous les auspices de la Ligue (Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme), Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908, in-8°, p. 45-75.
65. Une courte notice sur une princesse byzantine, qui vivait au xv^e siècle (Théodora Comnène). Lecture faite à la séance du 26 juillet 1912 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.*, 1912, p. 346-347.
66. La princesse de Trébizonde. Histoire orientale. *Revue de Paris*, 19^e année, t. V, 1^{er} octobre 1912, p. 635-648. Réimprimé dans *Dans l'Orient byzantin*, p. 203-227.
67. Irène Ange, reine des Romains. *Dépêche d'Orient*, 1912. Réimprimé dans *Choses et Gens de Byzance*, p. 213-229.
68. Catherine ou Théodora, *Byzantinische Zeitschrift*, XXII, 1913, p. 88-89.
69. The Cambridge medieval history, Cambridge, 1913, t. I. Chapter I. Justinian, The imperial restoration in the west, p. 1-24. Chapter II. Justinian's government in the east, p. 25-52.
70. Une vie de saint de l'époque des empereurs iconoclastes. Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à la séance du 12 mars 1915. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.*, 1915, p. 134-150. Tirage à part, Paris, 1915, in-8°, 16 pages.
71. L'hellénisme en Asie Mineure au Moyen Age. *Revue hebdomadaire*, 28^e année, t. III (mars 1919), p. 582-599.
72. Une crise monétaire au vi^e siècle. *Revue des Études Grecques*, XXXII, 1919 (volume du Cinquantenaire), publié en 1921, p. 158-166.
73. Byzance dans la littérature. *La Vie des peuples*, t. III, n° 12 (25 avril 1921), p. 676-687. Réimprimé dans *Choses et Gens de Byzance*, p. 231-248.
74. The Cambridge medieval History. Cambridge, vol. IV, 1923. Chap. I. Leo III and the Isaurian dynasty (717-802), p. 1-26. Chap. II. From Nicephorus to the fall of the Phrygian dynasty, p. 27-48. Chap. XIV. The fourth crusade and the latin Empire, p. 415-431. Chap. XXIII. The government and administration of the byzantine Empire, p. 726-744. Chap. XXIV. Byzantine civilisation, p. 745-777.
75. L'empereur au nez coupé. *Revue de Paris*, 30^e année, t. I (1^{er} janvier 1923), p. 71-94. Réimprimé dans *Choses et Gens de Byzance*, p. 173-211.
 - 75 a) The emperor who lost his nose. Translated by Harold Bell. New-York, 1927, 6 pages blanches, 40 pages, 4 pages blanches. (A la cinquième page blanche, une « Translator's note » indique que le présent article a été connu trop tard du traducteur pour être inséré dans la traduction des *Figures Byzantines* (1^{re} série).
76. De la signification du titre de « proèdre » à Byzance. *Mélanges Schlumberger*, Paris, Geuthner, 1924, t. I, p. 105-117.
77. Le Sénat et le peuple byzantin aux vii^e et viii^e siècles. *Byzantion*, t. I, 1924, p. 201-213.
78. L'Empire romain d'Orient de ses origines à l'avènement de la dynastie macédonienne (395-867). *Histoire générale des peuples*, Larousse, Paris, t. I, 1925 ; chap. II, p. 146-157 ; 18 figures, 1 plan, 1 planche hors-texte. L'Empire d'Orient de 867 à 1261. *Id.*, chap. VIII, p. 223-235 ; 20 figures, 1 planche hors-texte. La fin de l'Empire romain d'Orient, 1261-1453. *Ibid.*, chap. VIII, p. 341-344 ; 5 figures, 1 planche hors-texte.

79. Princesses françaises de Syrie. La reine Mélisende et sa famille. *Revue de Paris*, 33^e année, t. IV (1^{er} août 1926), p. 554-575.
80. Journées révolutionnaires byzantines. *Revue de Paris*, 35^e année, n° 21 (1^{er} novembre 1928), p. 151-172.
81. La société byzantine à l'époque des Comnènes, *Revue Historique du Sud-Est Européen*, 6^e année, n° 7-9, en un seul fascicule, juillet-septembre 1929, p. 197-280 : (I. Les empereurs de la maison des Comnènes; II. Le palais impérial et la vie de cour à l'époque des Comnènes; III. La vie religieuse. Les établissements charitables et l'Assistance publique; IV. L'astrologie, la magie et le goût du merveilleux à Byzance; V. Byzance et l'Occident à l'époque des Comnènes).
82. Remarques sur deux chartes byzantines de Patmos, *Byzantion*, IV, 1927-1928, paru en 1929, p. 1-6.
83. De quelques croyances byzantines sur la fin de Constantinople. *Festgabe A. Heisenberg zum 60. Geburtstag gewidmet*. Byz. Zeitsch., XXX (1929/30), p. 192-196.
84. Préface à : A. Lombard. Études d'histoire byzantine. Constantin V, empereur des Romains, 740-755. (*Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Paris*, fasc. XVI), Paris, Alcan, 1902, p. I-III.
85. Préface à : C. Neumann. La situation mondiale de l'Empire byzantin avant les Croisades. Traduction française, par Renauld et Kozlowski. Extrait de la *Revue de l'Orient Latin*, Paris, Picard, 1905, p. 1-8.
86. Préface à : A. Mansuy. Le monde slave et les classiques français aux XVI^e-XVII^e siècles, Paris, Champion, 1912, p. v-VIII.
87. Préface à : O. Tafrali. Thessalonique au XIV^e siècle, Paris, Geuthner, 1913, p. A-C.
88. Préface à : St. Stanojevitich. Histoire nationale succincte des Serbes, des Croates et des Slovènes. (La Bibliothèque de la Yougoslavie (6). Association nationale des Serbes, Croates et Slovènes), Paris, éd. de la « Yougoslavie », 1918, p. 9-13.
89. Préface à : L. Œconomos. La vie religieuse dans l'Empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges, Paris, E. Leroux, 1918, p. I-III.
90. Préface à : Alfred Rambaud. Études d'histoire byzantine, A. Colin, 3^e éd., Paris, 1922, p. VI-XI.
91. Préface à : Michel Psellos. Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance, 976-1077, t. I, texte établi et traduit par Émile Renauld, Paris, les Belles-Lettres, 1928, p. I-VIII.
92. Préface à : Germaine Rouillard. L'administration civile de l'Égypte byzantine, 2^e éd., Paris, Geuthner 1928, p. VII-X.

* *

93. ATHENAÏS. Geschichte einer byzantinischer Kaiserin, von Ferdinand Gregorovius, Leipzig, 1882, 2^e éd. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 17^e année, 1^{er} semestre, N. S., t. XV, 1883, n° du 15 janvier, p. 44-48.
94. Studien zur byzantinischen Geschichte des elften Jahrhunderts, par W. Fischer, Plauen, 1883. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 17^e année, 2^e semestre, N. S., t. XVI, 1883, n° du 26 novembre p. 426-429.
95. Der Senat im ostroemischen Reiche, par O.-A. Ellissen, Göttingen, 1881, et de *Revue Critique d'histoire littérature*, 17^e année, 1^{er} semestre, N. S., t. XV (1883), n° du 11 juin, p. 465-468.
96. VITO LA MANTIA. Cenni storici su le fonti del diritto greco-romano e le Assise e Leggi dei re di Sicilia, Turin, Naples, Palerme, 1887. *Revue Historique*, t. XLI, 1889, p. 174-176.
97. G. SCHLUMBERGER. Un empereur byzantin du X^e siècle, *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, III, 1890 (1^{er} mai), p. 443-448, 5 illustrations.
98. L. M. HARTMANN. Untersuchungen zur Geschichte der byzantinischen Verwaltung in Italien (540-750), Leipzig, 1889, *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 24^e année, 2^e semestre, N. S., t. XXX, 1890, n° du 6 octobre, p. 175-177.
99. SEGER. Byzantinische Historiker des X und XI Jahrhunderts. I. Nikephoros Bryennios, Munich, 1888, *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 24^e année, 2^e semestre, N. S., t. XXX, 1890, n° du 24 novembre, p. 373-375.

100. KURTH GROH. Geschichte des ostroemischen Kaisers Justin II, nebst den Quellen (565-578), Leipzig, 1889, *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 24^e année, 2^e semestre, N. S., t. XXX, 1890, n^o du 15 décembre, p. 447-450.
101. MIKLOSICH et MÜLLER. Acta et diplomata graeca medii aevi, t. VI, Vienne, 1890. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 25^e année, I (nouvelle série), t. XXXI, 1891, n^o du 23 mars, p. 226-227.
102. L. M. HARTMANN. Untersuchungen zur Geschichte der byzantinischen Verwaltung in Italien (540-750), Leipzig, 1889, *Revue Historique*, t. XLV, 1891, p. 141-144.
103. SEGER. Byzantinische Historiker des X und XI Jahrhunderts. I. Nikephoros Bryennios, Munich, 1888 *Revue Historique*, t. XLV, 1891, p. 144-147.
104. GREGOROVIVS. Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter, von der Zeit Justinian's bis zur türkischen Eroberung, Stuttgart, 1889. *Revue Historique*, t. XLVI, 1891, p. 148-153.
105. K. KRUMBACHER. Geschichte der byzantinischen Litteratur, Munich, 1891. *Revue Historique*, t. XLVII, 1891, p. 393-399.
106. P. BATIFFOL. L'abbaye de Rossano ; contribution à l'histoire de la Vaticane, Paris, 1891. *Byzantinische Zeitschrift*, I, 1892, p. 598-601.
107. OMAN. The Byzantine Empire, London, 1892. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 26^e année, 2^e semestre, N. S., t. XXXIV, 1892, n^o du 5 décembre, p. 405-406.
108. C. NEUMANN. Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzuegen, Leipzig, 1894. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 28^e année, II, N. S., t. XXXVIII, 1894, n^o du 10 décembre, p. 444-445.
109. Le Livre du Préfet ou l'édit de l'empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople, publié pour la première fois par J. Nicole, Genève, 1893. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 28^e année, II, N. S., t. XXXVIII, 1894, n^o du 24 décembre, p. 508-509.
110. Ph. MEYER. Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster, Leipzig, 1894. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 29^e année, II, N. S. t. XL, 1895, n^o du 11 novembre, p. 316-318.
111. Ph. MEYER. Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster, Leipzig, 1894. *Revue des Études Grecques*, VIII, 1895, p. 274-275.
112. C. NEUMANN. Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen, Leipzig, 1894. *Revue des Études Grecques*, VIII, 1895, p. 276-278.
113. SCHLUMBERGER. L'épopée byzantine à la fin du x^e siècle. Guerres contre les Russes, les Arabes, les Allemands, les Bulgares. Luites civiles contre les deux Bardas. Jean Tzimiscès. Les jeunes années de Basile II, le Tueur de Bulgares (969-989). Paris, 1896, *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 39^e année, I. N. S., t. XLIII, 1897, n^o du 17 mai, p. 391-394.
114. HAURY. Zur Beurteilung des Geschichtschreibers Procopius von Cäsarea. Programm des k. Wilhelms-Gymnasiums in München für 1896-1897. München, 1896. *Byzantinische Zeitschrift*, VII, 1898, p. 169-170.
115. A. FERRADOU. Des biens des monastères à Byzance, Bordeaux, 1896. *Byzantinische Zeitschrift*, VIII, 1899, p. 191-193.
116. E. MARIN. De Studio cenobio Constantinopolitano, Paris, Lecoffre, 1897. Les moines de Constantinople depuis la fondation de la ville jusqu'à la mort de Photius (330-898), Paris, Lecoffre, 1897. *Byzantinische Zeitschrift*, VIII (1899), p. 193-196.
117. G. SCHLUMBERGER. Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'Outre-Jourdain, Paris, 1898. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 33^e année, N. S., t. XLVII, 1899, n^o du 15 mai, p. 386-388.
118. L. BRÉHIER. Le schisme oriental, Paris, 1899. *Revue des Études Grecques*, XII, 1899, p. 400-402.
119. G. TESTAUD. Des rapports des puissants et des petits propriétaires ruraux dans l'Empire byzantin au x^e siècle, Bordeaux, 1898. *Byzantinische Zeitschrift*, IX, 1900, p. 200-202.
120. L. BRÉHIER. Le schisme oriental du xi^e siècle, Paris, Leroux, 1899. *Byzantinische Zeitschrift*, IX, 1900, p. 552-554.
121. H. GELZER. Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung (Abhdl. d. phil. — hist. Kl. d. Sächs. Gesellschaft d. Wiss. XVIII, n^o 5), Leipzig, Teubner, 1899. *Byzantinische Zeitschrift*, IX, 1900, p. 677-679.

122. F. CHALANDON. Essai sur le règne d'Alexis 1^{er} Comnène, Paris, Picard, 1900. *Byzantinische Zeitschrift*, XI, 1902, p. 524-526.
123. G. SCHLUMBERGER. L'épopée byzantine à la fin du x^e siècle. Basile II le tueur de Bulgares (909-1025), Paris, 1900. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 37^e année, N. S., t. LV, 1903, n° du 26 janvier, p. 65-66.
124. A. MILIARAKI. 'Ιστορία τοῦ βασιλείου τῆς Νικαίας καὶ τοῦ δεσποτάτου τῆς Ἡπείρου (1204-1261), Athènes et Leipzig, 1898. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 37^e année, N. S., t. LV, 1903, n° du 26 janvier, p. 66-67.
125. G. SCHLUMBERGER. Expédition des Almugavars ou routiers catalans en Orient, de l'an MCCCII à l'an MCCCXI, Paris, 1902. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 37^e année, N. S., t. LV, 1903, n° du 26 janvier, p. 67.
126. A. LOMBARD. Constantin V, empereur des Romains (740-775), Paris, 1902. (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, fasc. XVI). *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 37^e année, N. S., t. LV, 1903, n° du 26 janvier, p. 67-68.
127. G. SCHLUMBERGER. L'épopée byzantine à la fin du x^e siècle. Troisième partie : Les Porphyrogénètes Zoé et Théodora (1025-1057), Paris, 1905. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 39^e année, N. S., t. LX (1905), n° du 26 août, p. 150-157.
128. SÉBÉOS. Histoire d'Héraclius, traduite de l'arménien et annotée par F. Macler, Paris, 1904. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 39^e année, N. S., t. LX (1905), n° du 18 novembre, p. 384-385.
129. R. von SCALA. Das Griechentum seit Alexander dem Grossen (Dans : Helmut. Weltgeschichte, t. V, 1^{re} partie, p. I-II6), Leipzig et Vienne, 1904. *Byzantinische Zeitschrift*, XV (1906), p. 285-287.
130. J. PAROIRE. L'Église byzantine de 527 à 847, Paris, 1905. *Byzantinische Zeitschrift*, XV (1906), p. 287-291.
131. G. SCHLUMBERGER. Campagnes du roi Amaury I^{er} de Jérusalem en Égypte, au XII^e siècle, Paris, 1906. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 41^e année, N. S., t. LXIII (1907), n° du 1^{er} juillet, p. 509-510.
132. N. A. BÉIS. 'Η Τρίπολις πρὸ τοῦ 12^{ου} αἰῶνος, Athènes, 1907. 'Ανέκδοτα βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα, Athènes, 1907. Διόρθωσις εἰς ἀφιερωτήριον τοῦ 1375 ἔτους, Jérusalem, 1907. *Revue des Études Grecques*, XXIII (1910), p. 346-347.
133. J. MASPERO. Papyrus grecs d'origine byzantine. (Dans : Catalogue des antiquités égyptiennes du Musée du Caire), Le Caire, 1910-1913, 2 vol. J. MASPERO. Organisation militaire de l'Égypte byzantine, Paris, 1912. *Revue des Études Grecques*, XXVII (1914), p. 207-208.
134. TAFRALI. Thessalonique au XIV^e siècle, Paris, 1912. TAFRALI. Topographie de Thessalonique, Paris, 1912. *Revue des Études Grecques*, XXVII (1914), p. 222-223.
135. BYZANTION. Revue internationale des Études byzantines, t. I (1924). *Journal des Savants*, 23^e année, N. S., t. XXXIII (1925) (mars-avril), p. 90-91.
136. N. H. BAYNES. The Byzantine Empire, London, 1926. *Journal of Roman Studies* 16 (1926), p. 129-131.
137. G. SCHLUMBERGER. Byzance et Croisades. Pages médiévales, Paris, Geuthner, 1927. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, N. S., t. XCV (1928), n° du 7 juillet, p. 302-304.

HISTOIRE DE L'ART BYZANTIN

138. RAVENNE. Étude d'archéologie byzantine. (Bibliothèque d'Art ancien, Paris, J. Rouam), 1886, in-4°, 80 pages. Ouvrage accompagné de 34 gravures. Table des gravures.
139. Études d'archéologie byzantine. L'église et les mosaïques du couvent de Saint-Luc en Phocide, in-8°, Paris, 1889, E. Thorin, 73 pages, 1 planche. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. LV). Réimprimé dans *Choses et Gens de Byzance*, p. 1-121.
140. L'Art byzantin dans l'Italie méridionale. (Bibliothèque internationale de l'Art) in-8°, Paris, 1894, 267 pages. Table des 31 illustrations. Table des 4 plans. (Réunion d'articles déjà publiés en partie dans les *Mélanges de l'École française de Rome* et le *Bulletin de Correspondance Hellénique*)

141. RAVENNE. (Les Villes d'art célèbres), Paris, 1903, H. Laurens, gr. in-8°, 139 pages. Table des 130 illustrations, 2^e éd., 1928.
142. PALERME et SYRACUSE. (Les Villes d'art célèbres), gr. in-8°, 164 pages, Paris, 1907, H. Laurens, Table des 129 illustrations.
143. Manuel d'art byzantin, Paris, A. Picard, 1910, in-8° XI, 837 pages, 420 figures ; 2^e éd., en deux volumes, t. I, Paris, A. Picard, 1925, in-8°, XV, p. 1-480 ; t. II, 1926, p. 481-946, 448 figures.
144. SALONIQUE. (Les Visites d'art. Memoranda), in-16, Paris, H. Laurens, 1920, 64 pages. Table des 38 planches.
145. JÉRUSALEM. (Les Visites d'art. Memoranda), in-16, Paris, H. Laurens, 1921, 64 pages, 38 figures. Table des 38 figures.
146. CONSTANTINOPLE. (Les Villes d'art célèbres), in-4°, Paris, H. Laurens, 1924, 172 pages, 118 gravures, 3 plans. Table des illustrations.
- 146 a) Constantinopel, door Ch. DIEHL, lid van het Instituut. Bewerkt door Dr. N. J. Singels, oud-Rector van Her Stedelijk Gymnasium te Utrecht. Uitgave van W. J. Thieme et Cie, te Zutphen, 1926.
147. L'Art chrétien primitif et l'Art byzantin, in-4°, Paris, G. van Oest, 1928, 63 pages, 64 planches. Table des planches.

*
* *

148. Peintures byzantines de l'Italie méridionale, I, La chapelle de San Stefano à Soletto. *Bulletin de Correspondance Hellénique* VIII (1884), p. 264-281.
149. La pierre de Cana. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, XIX (1885), p. 28-42. Reproduit dans : Pierre Paris. Elatée. La ville, le temple d'Athéna Cranaia. Paris, E. Thorin, 1891. Appendice IV, p. 299-312.
150. Peintures byzantines de l'Italie méridionale. Les fresques de Carpignano. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, IX (1885), p. 207-219.
151. Le monastère de Saint-Nicolas di Casole, près d'Otrante, d'après un manuscrit inédit. *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, VI (1886), p. 173-188. (Le manuscrit dont il s'agit est le cod. CCXVII b., III, 27, de la Bibliothèque de l'Université de Turin).
152. Peintures byzantines de l'Italie méridionale. Les grottes érémitiques de la région de Brindisi. *Bulletin de Correspondance Hellénique*, XII (1888), p. 441-459, 4 planches (pl. VII-X).
153. Notice sur deux manuscrits à miniatures de la Bibliothèque de l'Université de Messine. *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, VIII (1888), p. 309-322. (Les deux manuscrits sont : le cod. 51, Octoichos du XI^e siècle et le cod. 27, Vies de saints, du XI^e siècle). Tirage à part, Paris, 1888, in-8°, 14 pages. Réimprimé dans : *L'Art byzantin dans l'Italie méridionale*, p. 249-262.
154. Notes sur quelques monuments byzantins de Calabre, I. *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, X (1890), p. 284-302. Tirage à part, Rome, Cuggiani, 1890, in-8° (Rossano. Avec le plan de l'église de San Marco, à Rossano. L'abbaye de Santa Maria del Patir. Avec le plan de l'église abbatiale de Santa Maria del Patir. Santa Severina. Catanzaro. Reggio).
155. Notes sur quelques monuments byzantins de l'Italie méridionale, II. *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, XI (1891), p. 3-52. (Les grottes érémitiques et les chapelles souterraines de la région de Tarente : 1). La gravina de Massafra ; 2). La gravina de Mottola ; 3). La gravina de Grottaglie ; 4). La gravina de Palaggianello, avec le plan de la grotte de Saint-Nicolas, p. 33).
156. Mosaïques byzantines de Nicée. *Byzantinische Zeitschrift*, I (1892), p. 74-85.
157. Mosaïques byzantines de Nicée. *Byzantinische Zeitschrift*, I (1892), p. 525-526.
158. Notes sur quelques monuments byzantins de l'Italie méridionale, III. *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome*, XII (1892), p. 379-405. (Les chapelles souterraines de la Terre d'Otrante : I. Grotte dei Santi Stefani. Avec le plan, p. 381 ; II. Chapelles de Supersano, de Ruffano, de Patù, d'Erchie, d'Ostuni, de Veglie).

159. Rapport sur deux missions archéologiques dans l'Afrique du Nord (avril-juin 1892, et mars-mai 1893), *Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*, t. IV (1893), p. 285-434, 24 planches hors-texte, 23 plans et 4 figures dans le texte. Table des planches. Tirage à part, Paris, 1894, in-8°, 150 pages: (Chap. I. La frontière de l'Ouest et du Sud-Ouest de la Numidie. — Chap. II. La frontière méridionale de la Numidie. — Chap. III. La frontière méridionale de la Byzacène. — Chap. IV. La seconde ligne de défense de la Numidie. — Chap. V. L'occupation militaire byzantine. — Chap. VI. Les forteresses byzantines de la Proconsulaire. — Note).
160. Les Émaux byzantins de la collection Zwénigorodskoi. *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, XIII (1895) (1^{er} avril), p. 287-298, 8 figures, 2 planches, dont une en couleurs (à propos de l'ouvrage de N. KONDAKOFF (Émaux byzantins).
161. Mosaïques byzantines de Saint-Luc. *Monuments Piot*, t. III (1896), p. 231-246, 2 figures et planches XXIV et XXV.
162. Les mosaïques byzantines du monastère de Saint-Luc. *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, XVII (1897), 1^{er} janvier, p. 37-52, 5 figures. Réimprimé dans *Études Byzantines*, p. 370-391.
163. Dans la Dalmatie romaine. Le palais de Dioclétien à Spalato. *La Grande Revue*, 3^e année, t. I (1899), p. 120-142.
- 163 a. Nella Dalmazia Romana, I. Il Palazzo di Diocleziano a Spalato. Supplemento al n. 5, 6, 7, del *Bullettino di archeologia e storia Dalmata*, pubblicato per cura di Fr. Prof. Bulié. Anno XXIII, Spalato, Narodna Tiskara, (1900), p. 1-20.
164. Dans la Dalmatie romaine. Les fouilles de Salone et les origines chrétiennes. *La Grande Revue*, 3^e année, t. III (1899), p. 307-329.
- 164 a. Nella Dalmazia Romana. Gli scavi di Salona e le origini cristiane. Supplemento al n° 10, 11, del *Bullettino di archeologia e storia Dalmata*. Anno XXIII. Spalato, Narodna Tiskara (1900), p. 21-42.
165. L'Art byzantin. *Le Musée d'art*, ouvrage publié sous la direction de M. Eugène Müntz, Paris, Larousse, s. d. (1903), p. 52-58, 19 figures.
166. Les origines asiatiques de l'Art byzantin. *Journal des Savants*, N. S., II (avril 1904), p. 239-251 (à propos du livre de J. Strzygowski. Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte, Leipzig, 1903).
167. Note sur la basilique chrétienne de Segermes. Appendice à : Note sur Henchir-Haratt (Segermes), par M. le capitaine Montalier et M. le lieutenant Monnier. *Bulletin archéologique* (1904), p. 463-466, et pl. LIX-LXII.
168. Un monument de l'Art byzantin au xiv^e siècle. Les mosaïques de Kahrié-Djami (premier article), *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, XXXII (1904), 1^{er} novembre, p. 353-375, 9 illustrations.
169. Note sur le fortin de Ksar-Makouda, près d'Hadjeb-el-Aïoun. *Bulletin archéologique* (1904), p. 360-362, 1 plan.
170. Un monument de l'Art byzantin au xiv^e siècle. Les mosaïques de Kahrié-Djami (deuxième et dernier article). *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, XXXIII (1905), 1^{er} janvier, p. 72-84, 4 illustrations.
171. L'illustration du psautier dans l'Art byzantin. *Journal des Savants*, N. S., V. (juin 1907), p. 298-311 (à propos du livre de J. Strzygowski : Die Miniaturen des serbischen Psalters der königl. Hof-und Staatsbibliothek in München, Vienne, 1906). Reproduit dans l'ouvrage : *Dans l'Orient byzantin*, p. 241-271.
172. Mosaïques de Saint-Démétrius de Salonique. *Journal des Savants*, N. S., VII (février 1909), p. 86-88.
173. Note sur un fermoir de bronze, en forme de croix, découvert à Korbous (Tunisie). *Bulletin archéologique* (1909), pl. CLVII, p. 335-337, et pl. XLVI.
174. Lettre adressée au Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de Salonique, 8 mai 1909, sur « les églises byzantines de Salonique et leurs mosaïques ». (Mission DIEHL et Marcel LE TOURNEAU). *Comptes rendus de l'Ac. des I. e t B.-L.* (1909), p. 351-353 (séance du 14 mai 1909).
175. Ch. DIEHL et M. LE TOURNEAU. Les mosaïques de Sainte-Sophie de Salonique. *Monuments Piot*, t. XVI (1909), p. 39-60, 13 figures, et pl. IV-VI.
176. Le Grand Palais de Constantinople. *Journal des Débats*, 5 novembre 1910.
177. Ch. DIEHL et M. LE TOURNEAU. Les mosaïques de Saint-Démétrius de Salonique. *Monuments Piot*, t. XVIII (1910), p. 225-247, 2 figures et pl. XVI-XXI.

178. Les mosaïques de Saint-Démétrius de Salonique. Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à la séance du 13 janvier 1911. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1911), p. 25-32.
179. Le trésor de Poltava. Communication faite à la séance du 20 septembre 1912 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1912), p. 482-483.
180. Sainte-Marie-Antique. Un monument de l'art chrétien au Moyen Age. *Journal des Savants*, N. S., XI (février 1913), p. 49-56 et 97-105 (mars 1913) (à propos du livre de W. de Grüneisen, Sainte-Marie-Antique, Rome, 1911).
181. Sur la basilique d'Eski-Djouma à Salonique et sa décoration en mosaïques. Lecture faite à la séance du 31 octobre 1913 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1913), p. 516-517.
182. Le Palais et la Cour de Byzance. *Revue des Cours et Conférences* (1914), n° du 5 janvier, p. 313-327.
183. La basilique d'Eski-Djouma et sa décoration en mosaïques à Salonique. *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. XXXV (1914), p. 5-14, 8 figures.
184. Venise (Conférence donnée le 31 janvier 1914, à la Société des Conférences Chateaubriand). *La Revue française, politique et littéraire*, 9^e année, n° 42 (19 juillet 1914), p. 373-377.
185. La destruction de Saint-Démétrius de Salonique. Communication faite à la séance du 16 novembre 1917 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1917), p. 377-380.
186. La dernière Renaissance de l'Art byzantin. *Journal des Savants*, N. S., t. XV (août 1917), p. 361-376. Réimprimé dans : *Choses et Gens de Byzance*, p. 143-170.
187. G. MILLET. Recherches sur l'iconographie de l'Évangile aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, d'après les monuments de Mistra, de la Macédoine et du mont Athos, Paris, 1916. *Journal des Savants*, N. S., t. XV (août 1917), p. 361-376.
188. L'Art en Alsace-Lorraine. *L'Alsace et la Lorraine*, B. Sirven, Toulouse, 1917, fasc. XIV et XV, p. 271-290, 30 figures et 1 plan hors-texte.
189. Ch. DIEHL, M. LE TOURNEAU et H. SALADIN. Les monuments chrétiens de Salonique. (Monuments de l'Art byzantin, publiés sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, IV), in-4°, XI, et 261 pages, 108 figures, et 68 planches. Table des gravures et table des planches contenues dans l'album, Paris, E. Leroux, 1918 (texte par Ch. DIEHL).
190. Salonique. *La Grèce immortelle*, p. 125-153, 1 planche hors-texte, in-16, Genève, éd. d'art Boissonnas, 1919.
191. La France et Constantinople. *Revue Bleue*, 58^e année, n° 9 (1^{er} mai 1920), p. 257-261.
192. A propos d'une inscription grecque de la basilique d'Ererouk (en Arménie). Communication faite à la séance du 16 juillet 1920 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1920), p. 215-218.
193. L'école artistique d'Antioche et les trésors d'argenterie syrienne. *Syria, Revue d'art oriental et d'archéologie*, II (1921), p. 81-95, 6 planches.
194. L'architecture arménienne aux VI^e et VII^e siècles. *Revue des Études arméniennes*, t. I (1921), fasc. III, p. 221-231, 6 planches hors-texte.
195. Les fouilles du corps d'occupation français à Constantinople. Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à la séance du 9 juin 1922. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1922), p. 198-207.
196. Sur quelques étoffes coptes du Musée du Louvre. *Monuments Piot*, t. XXV (1921-1922), p. 105-112, 4 figures et planche XII.
197. L'Évangélaire de l'impératrice Catherine Comnène. Communication faite à la séance du 12 juillet 1922 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1922), p. 243-248.
198. L'Art russe avant Pierre le Grand. *Journal des Savants*, N. S. XX (juillet-août 1923), p. 158-173. (A propos de l'ouvrage de L. Réau. L'art russe, des origines à Pierre le Grand, Paris, 1921).

199. Rapport sur les fouilles du corps d'occupation français à Constantinople. Rapport lu à la séance du 15 juin 1923 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1923), p. 241-248.
 200. Les origines orientales de l'art byzantin. *L'Amour de l'Art*, 1924, p. 90-96, 8 figures. Réimprimé dans *Choses et Gens de Byzance*, p. 123-140.
 201. L'étoffe byzantine du reliquaire de Charlemagne. *Strena Buliciana*. Commentationes gratulatoriae Francisco Bulić ob XV lustra feliciter peracta oblatae a discipulis et amicis, Zagrebiae, Aspalathi (1924), p. 441-447.
 202. Les fresques de l'église d'Abou-Gosch. Communication faite à la séance du 7 mars 1924 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1924), p. 89-96.
 203. La Renaissance de l'art byzantin au XIV^e siècle. *Byzantion*, t. II (1925), p. 299-316. Extrait du *Manuel d'art byzantin*, 2^e éd., t. II, livre IV, chap. I.
 204. Un nouveau trésor d'argenterie syrienne. *Syria*, VII, 2 (1926), p. 105-122, 1 gravure dans le texte et 13 planches (pl. XIX-XXXI).
 205. Antioche et les villes mortes de la Syrie chrétienne. *L'Art vivant* (15 mai 1926), p. 368-371, 5 figures.
 206. Monuments byzantins inédits du XI^e siècle. *Art Studies Medieval Renaissance and Modern*. Cambridge, Harvard University Press, 1927, p. 3-9. (Ivoires byzantins du XI^e siècle. Anastasis de Dresde. Évangélaire de l'École du Phanar à Constantinople ou Évangélaire d'Anne Comnène).
 207. G. DE JERPHANION. Les peintures chrétiennes de la Cappadoce. Les églises rupestres de Cappadoce t. I, première partie, Paris, Geuthner, 1925-1926. *Journal des Savants*, mars 1927, p. 97-109 (2 pl. hors-texte).
 208. Une mosaïque byzantine de Salonique. Communication faite à la séance du 7 octobre 1927 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1927), p. 256-261.
 209. Peinture de Bhadidat en Syrie. Communication faite à la séance du 30 décembre 1927 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1927), p. 328-330.
 210. Les influences de l'Art oriental en Occident. *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*. Number 5, July 1928 (volume I, part VI), p. 685-693. (Rapport présenté au Congrès d'Oslo, section 12, Histoire de l'art).
 211. Une mosaïque de Soueïda. Communication faite à la séance du 15 février 1929 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1929), p. 42-46.
 212. Préface à : *Djelal Essad*. Constantinople. De Byzance à Stamboul, Paris, 1909, H. Laurens. (Les Études d'art à l'étranger), p. I-IV.
 213. J. Ebersolt. Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies, Paris, Leroux, 1910, p. III-VI.
 214. Ernest Hébrard, Jacques Zeiller. Spalato. Le Palais de Dioclétien, Paris, Librairie générale de l'architecture et des arts décoratifs, 1912, p. I-IV.
 215. Le mont Athos (suite de douze eaux-fortes originales et inédites), par Lyc. Kogevinas, Paris, s. d. (1926). A la Belle Édition. (La Préface occupe les sept premières pages non paginées, 6 illustrations).
 216. I. D. Ștefănescu. L'évolution de la peinture religieuse en Bucovine et en Moldavie depuis des origines jusqu'au XIX^e siècle, Paris, Geuthner, 1928, p. V-VII.
 217. La ville sainte de Russie, Kiev. « La mère des villes russes ». Texte, aquarelles et dessins de G. K. Loukomski. Préface de Ch. DIEHL, membre de l'Institut, p. XIII-XV, Paris, J. Danguin, s. d. (1929).
- * * *
218. KONDAKOFF. Histoire de l'Art byzantin considéré principalement dans les miniatures, éd. française originale, t. II, Paris, 1891. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 25^e année, 2^e semestre, N. S., t. XXXII (1891) (30 novembre), p. 403-406.
 219. STRZYGOWSKI. Byzantinische Denkmäler, I, Das Etschmiadzin-Evangelium, Vienne, 1891. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 25^e année, 2^e semestre, N. S., t. XXXII (1891) (7 décembre), p. 426-428.

220. LAMBAKIS. Χριστιανική αρχαιολογία τῆς μονῆς Δαφνίου, Athènes, 1889. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 26^e année, 2^e semestre, N. S., t. XXXIV (1892) (5 décembre), p. 393-394.
221. MORDTMANN. Esquisse topographique de Constantinople, Lille, 1892. *Byzantinische Zeitschrift*, II (1893), p. 145-148.
222. G. CLAUSSE. Basiliques et mosaïques chrétiennes, Italie-Sicile, Paris, 1893. *Byzantinische Zeitschrift*, IV (1895), p. 136-138.
223. STRZYGOWSKI. Orient oder Rom, Leipzig, 1901. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 37^e année, N. S., t. LV (1903) (26 janvier), p. 68-69.
224. HASELOFF. Codex purpureus Rossanensis, Berlin et Leipzig, 1898. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 37^e année, N. S., t. LV (1903), n^o du 26 janvier, p. 69.
225. G. MILLET. Le monastère de Daphni, Paris, 1899. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 37^e année, N. S., t. LV (1903), n^o du 26 janvier, p. 69-70.
226. Général DE BEYLIÉ. L'habitation byzantine, Grenoble et Paris, 1902. *Revue Critique d'histoire et de littérature*, 37^e année, N. S., t. LV (1903), n^o du 26 janvier, p. 70-71.
227. PANČENKO. Catalogue des bulles de plomb de la collection de l'Institut archéologique russe de Constantinople, 1^{re} livraison. Extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique russe*, t. VIII, IX et XIII, Sofia, 1908 (en russe). *Revue des Études Grecques*, XXIII (1910), p. 356-357.
228. Bodgan D. FILOV. L'ancien art Bulgare, Berne, 1919. *Gazette des Beaux-Arts*, 5^e période, 1^{er} février 1920, p. 162-164.
229. L. BRÉHIER. L'Art byzantin, Paris, 1924. *Journal des Savants*, N. S., t. XXIII (1925), p. 181-183.
230. O. M. DALTON. East christian Art, Oxford, 1925. *Byzantinische Zeitschrift*, XXVI (1926), p. 127-133.

HISTOIRE DE L'ART

231. BOTTICELLI. Les Maîtres de l'Art, in-8^o, 176 p., Paris, s. d. (1906). Librairie de l'Art ancien et moderne. Table des 24 planches hors-texte.
232. Le Concours pour le monument de Victor-Emmanuel à Rome. *L'Art*, t. I (1882), p. 41-47.
233. Le Monument de Victor-Emmanuel à Rome. *L'Art*, t. IV (1882), p. 88-94, 6 figures.
234. Le Monument de Victor-Emmanuel à Rome. *L'Art*, t. IV (1882), p. 106-108, 3 figures.
235. La Maison de Rienzi à Rome. *L'Art*, t. III (1882), p. 161-167, 2 figures.
236. Trois miniatures inédites de Giulio Clovio. *L'Art*, t. I (1883), p. 224-230, 2 figures, 1 planche.
237. Les Monuments de l'Orient Latin. Conférence faite lors de la croisière à Jérusalem et « au pays des Croisés ». *Revue de l'Orient Latin*, V (1897), p. 293-310. (Histoire du royaume latin de Jérusalem jusqu'à sa chute en 1291. Les monuments, châteaux-forts, églises, élevés par les Croisés. Chypre et Rhodes (monuments encore debout).
238. L'Histoire et les monuments en Bosnie-Herzégovine. *Revue générale des Sciences pures et appliquées*, 11^e année, n^o 6 (30 mars 1900), p. 316-334, 17 figures : I. L'époque romaine. — II. Le Moyen Age. — III. L'époque turque).
239. Villes mortes d'Orient. L'Art français à Chypre et à Rhodes. *Revue de Paris*, 8^e année, t. II (15 avril 1901), p. 775-800.
240. La Peinture orientaliste en Italie au temps de la Renaissance (premier article). *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. XIX (1906), p. 5-16, 4 figures, 1 planche.
241. La Peinture orientaliste en Italie, au temps de la Renaissance (second article). *Revue de l'Art ancien et moderne*, tome XIX (1906), p. 143-156, 6 fig. et 1 pl.
242. Le Paysage en Italie au xv^e et au xvi^e siècle. Histoire du Paysage en France, in-8^o, Paris, 1908, H. Laurens, p. 55-70, 2 planches. (Le paysage, simple épisode dans l'histoire de la peinture italienne. Le paysage conventionnel du xiv^e siècle. Le goût de la nature au xv^e siècle. Le paysage topographique : les Florentins. Le paysage expressif : les Ombriens. L'esthétique du xvi^e siècle. Le paysage chez les Vénitiens : Titien). (Planches : fragment d'une Pietà (Palais Pitti, Florence). Pinturicchio. Fragment d'une fresque de la Libreria du Dôme (Sienne).

243. GHIRLANDAIO, à propos d'un livre récent. *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. XXV (1909), p. 141-157, 6 figures, 1 planche.
244. Correspondance de Roumanie. Musées et collections de Bucarest. *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. XXIX (1911), p. 235-236.
245. Le couvent de Solovetski. Hommage à Louis Olivier, Paris, 1911, in-4°, sans nom de libraire, p. 88-93.
246. L'Art roumain. La Roumanie. Conférences faites à l'Union française. (Bibliothèque de l'Union française dirigée par Paul Gaultier). Union française, Paris, p. 161-207, s. d. (1917).

IMPRESSIONS DE VOYAGE

247. La Grèce, le mont Athos, Constantinople. Notes et souvenirs de la croisière de « l'Orénoque », Nancy, Berger-Levrault, 1898, VI, 130 pages, 6 figures.
248. En Méditerranée. Promenades d'histoire et d'art, in-12, Paris, A. Colin, 1901, 286 p. (7^e édition, 1925). (Dans la Dalmatie romaine. Le palais de Dioclétien à Spalato. Les fouilles de Salone et les origines chrétiennes. Chez les Slaves de l'Adriatique. Les souvenirs de la France en Dalmatie. En Bosnie-Herzégovine. Les fouilles de Delphes. La Sainte-Montagne de l'Athos. Constantinople : Notes et souvenirs. Villes mortes d'Orient. L'Art français à Chypre et à Rhodes. Jérusalem).
249. Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure. Conférence faite à la Société de géographie de l'Est. *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, t. VIII (1886), p. 245-260 et 400-417.
250. Deux Musées. Saint-Louis de Carthage et le Bardo. *Revue Bleue*, 4^e série, t. I (1894), p. 427-432.
251. La Sicile au Moyen Age. En Sicile. Guide du savant et du touriste, composé par les touristes de la XL^e croisière de la *Revue générale des Sciences*, Paris, 1901. Aux bureaux de la *Revue générale des Sciences*, in-16, p. 189-232.
252. Antiquités de Syracuse. *Ibid.*, p. 519-536.
253. Taormina. *Ibid.*, p. 634-642.
254. En Bosnie-Herzégovine. *La Grande Revue*, 5^e année, t. II (1^{er} mai 1901), p. 343-374 : I. Description. La question religieuse ; II. La question agraire ; III. L'administration autrichienne et la Bosnie-Herzégovine ; IV. La Bosnie et l'Autriche ; V. L'œuvre de l'Autriche en Bosnie.
255. Si Constantinople était ville libre. *Lectures pour tous*, mars 1913, p. 483-494, 9 figures.
256. Venise en Amérique. *Le Gaulois*, jeudi 5 mars 1914. (Sur le musée de Mrs J. Gardner à Fenway Court, à Boston (Mass.).)
257. A l'Abbaye de Jumièges. *Le Gaulois*, mardi 23 juin 1914. (Sur les représentations du « Vray mystère de la Passion », d'Arnoul Greban, adapté par S. La Tourrasse et Gailly de Tourines).
258. Impressions du Maroc. L'Afrique française. *Bulletin mensuel du comité de l'Afrique française et du comité du Maroc*, décembre 1921, p. 399-402.
259. Trois semaines au Maroc. *Revue de Paris*, 29^e année, t. IV (1^{er} juillet 1922), p. 37-57. (Marakkech, Rabat, Fez ; Moulay-Youssef, sultan du Maroc ; El Hadj Thami el Glaoui, pacha de Marakkech. Le professeur de l'Université théologique de Karouine. La politique et l'œuvre française au Maroc).
260. Impressions de Roumanie. *Revue des Deux Mondes*, 94^e année, 7^e période, t. XXI (15 juin 1924), p. 832-846. (A propos du 1^{er} Congrès d'études byzantines (14 avril 1923). Les églises de Bukovine, Jassy, Curtea de Argès. Le monastère de Horez.)
261. Impressions de Coïmbre. *Revue de Paris*, 32^e année, t. I (1^{er} février 1925), p. 555-572. (L'Université de Coïmbre. L'ancienne cathédrale Sainte-Velha, Santa Cruz. Le Musée Machado de Castro. Le jardin botanique. Le couvent de Santa Clara.)
262. Universités et Musées d'Amérique. Tendances nouvelles. *Revue des Deux Mondes*, 98^e année, 15 mai 1928, p. 427-450. (L'illustre doyenne (Harvard). Revenus et libéralités. Nouvelle orientation. La question des sports. Journées de fête. L'Art français en Amérique. Des Musées qui viennent de s'ouvrir : Musée Gardner, à Boston ; Musée Fogg (Université Harvard), de Cleveland ; Musée de San Marino (Californie) ; Metropolitan Museum de New-York).

263. Aux vieux monastères de Serbie. *Revue des Deux Mondes*, 100^e année, 1^{er} avril 1930, p. 655-672. (Skopljé et la vallée du Vardar. L'église de Nagoricino. — Dans la plaine de Kossovo. L'église de Gratchanitsa. — A la frontière d'Albanie. Peé et Detchani. — Les églises royales de Stoude-nitsa. — Dans la vallée de la Morava. L'art serbe au Moyen Age).
264. *Préface* à : Yvonne Vernon. Chine, Japon, Stamboul, Paris, A. Tolmer, 1925, p. 13-15.

PAGES DE GUERRE

265. L'héroïque Serbie. *Lectures pour tous*, 1^{er} février 1915, p. 450-457, 8 figures.
266. A la conquête de Constantinople. *Lectures pour tous*, 15 avril 1915, p. 814-824, 8 figures.
267. La question d'Alsace-Lorraine. *Le Gaulois*, jeudi 16 septembre 1915. (A propos du livre: «La question d'Alsace-Lorraine», de Henri et André Lichtenberger. Brève esquisse des problèmes économiques, sociaux et religieux qui se poseront au moment du retour de l'Alsace-Lorraine à la France).
268. Chez nos alliés. Une visite à la ville éternelle. *Lectures pour tous*, 15 mars 1916, p. 915-923, 8 figures.
269. Lettres d'Angleterre, II. Impressions d'Oxford et de Cambridge. *Revue des Deux Mondes*, 86^e année, 6^e période, t. XXXIV (15 juillet 1916), p. 379-397 (sans nom d'auteur). (Les Universités d'Oxford et de Cambridge pendant la guerre de 1914-1918).
270. La lutte pour l'Adriatique. *Revue des Deux Mondes*, 86^e année, 6^e période, t. XXXV (15 septembre 1916), p. 403-421. (Raisons de la lutte entre l'Autriche, l'Italie et la Serbie dans la mer Adriatique).
271. Bataille de Navarin (20 octobre 1827). Anniversaires historiques à célébrer entre bons Français. *Revue hebdomadaire*, 25^e année, t. X (octobre 1916), p. 12-19. Reproduit dans : *Anniversaires historiques à célébrer entre bons Français*, Paris, Delagrave, in-12 (1917), p. 175-185.
272. Dans Venise bombardée. *Revue des Deux Mondes*, 86^e année, 6^e période, t. XXXVI (15 décembre 1916), p. 878-893. (Mesures prises pour sauvegarder les trésors artistiques de Venise. Dégats subis. La vie à Venise.)
273. Le Monténégro. Communication faite le 13 décembre 1916 à la Société de Sociologie. *Revue internationale de Sociologie*, Paris (1917), p. 86-97.
274. La Guerre à travers les villes mortes de Mésopotamie. *Lectures pour tous*, 15 avril 1917, p. 955-961, 7 figures.
275. Chez les Alpains des Dolomites. Impressions du front italien, *Revue Hebdomadaire*, 26^e année, t. IX (septembre 1917), p. 445-452 (trois lignes censurées à la fin de l'article).
276. La merveille de Salonique anéantie. *Lectures pour tous*, 15 janvier 1918, p. 516-520, 4 figures.
277. Les destructions commises par les Bulgares au cours de l'évacuation de la Macédoine orientale. Communication faite à la séance du 13 décembre 1918 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1918), p. 485-486.
278. Constantinople et la question des Détroits. *Travaux du Comité d'études*, t. II. Questions européennes, Paris, Imprimerie Nationale, 1919, p. 685-708.

QUESTIONS UNIVERSITAIRES

279. De l'organisation d'une licence moderne. Rapport présenté à la Faculté des Lettres de Nancy. *Revue internationale de l'Enseignement*, XXVII (1894), p. 573-577.
280. Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie (session de 1913). *Revue Universitaire*, 23^e année, t. I (1914), p. 93-111.
281. La réforme de l'enseignement supérieur des Lettres. *La France Nouvelle* (1919).
282. Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie (session de 1919). *Revue Universitaire* 29^e année t. I (1920), p. 81-102.

283. Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie (session de 1920). *Revue Universitaire*, 30^e année (1921), p. 161-186.
284. Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie (juillet-août 1921). *Revue Universitaire*, 31^e année, t. I (1922), p. 241-259.
285. Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie (session de 1922). *Revue Universitaire*, 32^e année, t. I (1923), p. 396-410.
286. Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie (session de 1923). *Revue Universitaire*, 33^e année, t. I (1924), p. 97-114.
287. Rapport sur les travaux de l'École française de Rome durant l'année 1922-1923. Lu à la séance du 28 mars 1924 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1924), p. 133-139.
288. L'École française de Rome et les études byzantines. *Studi Bizantini* (Pubblicazioni dell'Istituto per l'Europa Orientale, seconda serie, V), Roma MCMXXV, p. 89-94. (Travaux relatifs à la civilisation byzantine faits par les élèves de l'École française de Rome, depuis l'origine de l'École jusqu'en 1925).
289. Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie (session de 1925). *Revue Universitaire*, 35^e année, t. I (1926), p. 385-402.
290. Rapport sur les travaux de l'École française d'Athènes durant l'année 1924-1925, lu dans la séance du 14 mai 1926 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.* (1926), p. 100-108.
291. Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie (session de 1926). *Revue Universitaire*, 36^e année, t. I (1927), p. 385-402.
292. Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie (session de 1928). *Revue Universitaire*, 38^e année, t. II (1929), p. 385-399.
293. Rapport sur le concours de l'agrégation d'histoire et de géographie (session de 1929). *Revue Universitaire*, 39^e année, t. I (1930), p. 385-400.

ALLOCUTIONS. NOTICES BIOGRAPHIQUES ET NÉCROLOGIQUES

294. Discours prononcé à l'ouverture des conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris (7 novembre 1903). *Revue Internationale de l'Enseignement*, XLVIII (1904), p. 385-395.
295. Allocution de M. Ch. DIEHL, vice-président de l'Association. *Revue des Études Grecques*, t. XXIV (1911), p. VI-XII.
296. Allocution de M. Ch. DIEHL, président de l'Association. Assemblée générale du 2 mai 1912. *Revue des Études Grecques*, t. XXV (1912), p. LIV-LIX.
297. Un précurseur de La Rochefoucauld à Byzance. Institut de France, séance publique annuelle des Cinq Académies du vendredi 25 octobre 1912, présidée par M. Frédéric Masson, Paris, Firmin-Didot, 1912, p. 27-41. Réimprimé dans : *Dans l'Orient byzantin*, p. 149-166, sous le titre : *La Sagesse de Cécauménos ; Un précurseur de La Rochefoucauld à Byzance*.
298. Dans l'ombre du campanile d'Aquilée. Institut de France, séance publique annuelle des Cinq Académies du jeudi 25 octobre 1917, présidée par M. Denys Cochin, Paris, Firmin-Didot, 1917, p. 29-47.
299. Allocution faite comme président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour 1920, à la séance du 30 décembre 1919. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.*, 1919, p. 470-473.
300. Funérailles de M. Marcel Dieulafoy, le samedi 28 février 1920. Discours de M. Ch. DIEHL, président de l'Académie. Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, Firmin-Didot, 1920, 7 p. Cf. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.*, 1920, p. 67-68.
301. Allocution à propos du décès de Imhoof-Blumer, de Winterthur, correspondant de l'Institut. *Comptes rendus de l'Académie des I. et B.-L.*, 1920, p. 67-68.
302. Funérailles de M. l'abbé Lejay, le mercredi 16 juin 1920. Discours de M. Ch. DIEHL, président de l'Académie. Institut de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, Firmin-Didot, 1920, p. 1-6.

303. Allocution à la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 19 novembre 1920. Institut de France. Académie des I. et B.-L., séance publique annuelle du vendredi 19 novembre 1920, présidée par M. Ch. DIEHL, président. Discours de M. le Président, proclamant les prix et récompenses décernées en 1919, Paris, Firmin-Didot, 1920, p. 3-29.
304. Allocution, comme président sortant, prononcée à la séance du 7 janvier 1921 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Comptes rendus de l'Ac. des I. et B.-L.*, 1921, p. 1-3.
305. Allocution prononcée par M. Ch. Diehl, président. Société des Études arméniennes, séance du 20 janvier 1922. *Revue des Études arméniennes*, t. II, fasc. II (1922), p. 372-375.
306. *Ibid.*, séance du 16 juin 1922. *Ibid.*, p. 379-381.
307. *Ibid.*, séance du 26 janvier 1923. *Ibid.*, t. III (1923), p. 133-135.
308. *Ibid.*, séance de 11 janvier 1924. *Ibid.*, t. IV, fasc. II (1924), p. 264-267.
309. *Ibid.*, séance du 23 janvier 1925. *Ibid.*, t. V, fasc. II (1925), p. 219-222.
310. *Ibid.*, séance du 15 janvier 1926. *Ibid.*, t. VI, fasc. II (1926), p. 373-377.
311. *Ibid.*, séance du 7 janvier 1927. *Ibid.*, t. VII, fasc. II (1927), p. 350-353.
312. Discours prononcé à l'occasion de la remise à M. Pfister, recteur de l'Académie de Strasbourg, des *Pages Alsaciennes*. Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 6^e année, n^o 2, décembre 1927, p. 35-37.
313. Allocution prononcée par M. Ch. DIEHL, président. Société des Études Arméniennes, séance du 20 janvier 1928. *Revue des Études Arméniennes*, t. VIII, fasc. II (1928), p. 292-294.
314. Alfred RAMBAUD. *Byzantinische Zeitschrift*, XV (1906), p. 509-511.
315. Karl KRUMBACHER. *Journal des Savants*, N. S., VIII (janvier 1910), p. 37-39.
316. Émile BERTAUX. *Gazette des Beaux-Arts*, 4^e période, XIII (janvier-mars 1917), p. 1-8, 1 portrait, 3 illustrations. Réimprimé dans *Mélanges Bertaux*. Recueil de travaux dédiés à la mémoire d'Émile Bertaux, Paris, de Boccard, 1924, p. 1-9.
317. Gustave SCHLUMBERGER : *Larousse Mensuel*, n^o 275 (janvier 1930), p. 317.

Collaboration à *La Grande Encyclopédie* et au *Dictionnaire Larousse du XIX^e siècle*.

(Bibliographie arrêtée au 1^{er} mai 1930).

Jean EBERSOLT.

Rodolphe GUILLAND.

Les indications chronologiques de Yahya relatives à la guerre de Tzimiscès contre les Russes

La victoire de Tzimiscès sur les Russes a eu des conséquences importantes et durables pour la Russie et pour la Bulgarie, sur le territoire de laquelle se déroula la guerre. En chassant Sviatoslav de l'empire bulgare des Siméonides, qu'il occupait depuis 969, Tzimiscès a réussi, du coup, à détourner des Balkans le péril russe, au moment où il était devenu le plus menaçant et à le refouler au-delà du Pont. En s'emparant, en effet, du territoire bulgare, la jeune puissance russe, de plus en plus avide de conquêtes, s'était ménagée une base d'opérations contre Byzance, non seulement, comme auparavant, par la mer, où les flottilles russes avaient à craindre les escadres du basileus, supérieures en nombre et armées du feu grégeois, mais aussi par le continent, voie la plus sûre et la plus aisée pour faciliter aux Barbares leurs attaques contre Byzance. Par ailleurs, en annexant à l'empire byzantin la Bulgarie, reconquise sur Sviatoslav, Tzimiscès réduisit à néant, pendant deux siècles, le rôle politique de l'ennemi séculaire et le plus dangereux que la Nouvelle Rome avait sur le front balkanique. Ce ne fut, en effet, qu'en 1186, que les "Bulgares slavisés" purent définitivement secouer le joug de la domination byzantine que Tzimiscès leur avait imposé et créer un « second » empire bulgare, leurs soulèvements antérieurs ayant tous échoué.

La chronologie de cette guerre, si importante par ses conséquences, n'est pas encore fixée. Pour ce qui est de l'année 972, toujours préférée par un certain nombre de savants depuis Hase jusqu'à nos jours (1), à l'année 971, acceptée par la plupart des byzantinistes depuis Du Cange (2), j'ai montré ailleurs (3) qu'elle est dénuée de tout fondement. L'unique témoignage de Léon Diacre, sur lequel on s'appuie pour fixer l'année 972, n'a pas le sens qu'on lui prête. En d'autres termes, la date, donnée par Léon Diacre,

(1) Sur la chronologie de Hase, voir son commentaire, dans son édition de Léon Diacre (Bonn, p. 472 ss.). Cette chronologie a été aussi défendue par V. Vasilievskij dans son ouvrage : *Sur l'année de la mort de Sviatoslav Igorevitch* (en russe), Pétersbourg, 1876 (ce livre m'est resté inaccessible), par G. Schlumberger, dans *Jean Tzimiscès, les jeunes années de Basile II*, 2^e éd., Paris, 1925, p. 74, par N. Zlatarski, dans *Histoire de l'État de Bulgarie* (en bulgare), t. II. Sofia, 1927, p. 606, n. 1, par moi-même dans mon étude *L'Hypothèse de la Bulgarie occidentale*, (en serbe), dans *Bulletin de la Société scientifique de Skoplje* (1927), p. 3, n. 3, et par bien d'autres.

(2) Du Cange, *Fam. Byz.*, éd. de Paris, p. 153 et p. 314 (éd. de Venise, 1729, p. 129 et p. 245). Des nombreux savants, qui avaient adopté cette chronologie, citons : Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XVI (éd. de 1773), p. 179 ss.; H. Gelzer, *Abriss der byz. Kaiser-gesch.*, dans Krumbacher, *Gesch. der byz. Literatur*, 1897 (2^e éd.), p. 988 et C. Jireček, *Gesch. der Serben*, t. I (1911), p. 203.

(3) Dans une étude, que j'ai écrite et qui paraîtra dans le *Seminarium Kondakovianum*, III (Prague, 1930).

à laquelle commença cette guerre, savoir le premier printemps après le mariage de Tzimiscès avec Théodora la Porphyrogénète (novembre de la « seconde » année de règne ou seconde année « impériale » de Tzimiscès) ne coïncide pas avec le printemps de 972, mais avec celui de 971. La raison en est que les Byzantins n'ont jamais compté les années de règne ou années impériales de leurs souverains à partir du jour même où ceux-ci avaient revêtu la pourpre, mais bien à partir du premier jour de l'année correspondante du calendrier alors en usage. Si je ne me trompe, jusqu'au VII^e siècle, au moins, on s'en tenait, en faisant ce compte, au calendrier romain, commençant avec le mois de janvier. Mais, dès avant le IX^e siècle, on en était venu, pour différentes raisons, à compter par années d'indiction, celle-ci s'étendant du 1^{er} septembre au 31 août (1). Il est vrai, lorsque les premiers mois de règne d'un prince byzantin ne dépassaient pas six mois et qu'on comptait ce règne par années d'indiction, on ne tenait pas compte de cette première année d'indiction et la suivante était indiquée comme étant sa première année « impériale » (2). Ce n'était pas le cas de Tzimiscès, devenu empereur huit mois avant la fin de l'indiction correspondante. Ses première et seconde années « impériales » sont donc les années « indictionnelles » 6478 et 6479, la première s'étendant du 1^{er} septembre 969 au 31 août 970 et la seconde du 1^{er} septembre 970 au 31 août 971. Dans ces conditions, Tzimiscès n'a pas épousé Théodora en novembre 971 mais en novembre 970 et il n'a pas commencé sa guerre contre les Russes au printemps 972, mais au printemps 971.

Il resterait à montrer le bien-fondé de l'année 971, adoptée sur la base de toutes les autres sources, à l'exception de Léon Diacre, invoqué (à tort, ainsi que nous venons de le voir) en faveur de l'année 972. Ce n'est pas le lieu d'étudier ici un à un les témoignages de chacune des sources se rapportant à cette question fort complexe. Je voudrais seulement montrer avec combien de raison on établit la date de 971 sur la base du témoignage important du chroniqueur arabe du XI^e siècle, Yahya d'Antioche.

Pour ce qui est de la guerre de Tzimiscès contre les Russes, nous rencontrons, dans trois passages de la chronique de Yahya, les indications chronologiques suivantes :

1^o Avant de reconquérir la Bulgarie sur le prince russe Sviatoslav de Kiev, Tzimiscès aurait assiégé trois ans celui-ci à Dristra (Silistrie). Ces mots « trois ans » se retrouvent dans les deux manuscrits de la Chronique de Yahya, qui ont servi de base à l'édition de Rosen ;

2^o Les Arabes, en l'année 360 de l'hégire (4 novembre 970-23 octobre 971), assiègent pendant cinq mois Antioche, que leur avait enlevée Nicéphore II Phocas, prédéces-

(1) Ph. Krug, *Kritischer Versuch zur Aufklärung der byz. Chronologie*, Pétersbourg, 1810, p. 1 et p. 13 ss. L'année impériale à Byzance est un beau sujet qui mériterait d'être traité dans le détail.

(2) C'était, par exemple, le cas de Nicéphore II Phocas, devenu empereur en juillet 963, deux mois seulement avant la fin (31 août) de l'année indictionnelle 6471. En fait, Scylitzès (Cédrene) (Bonn, t. II, p. 372 l. 3) identifie la quatrième année impériale de Nicéphore II Phocas avec la dixième indiction, autrement dit, avec l'année indictionnelle 6475. Dans ces conditions, la troisième, la deuxième et la première année impériales correspondraient aux années indictionnelles 6474, 6473 et 6472, l'année 6471, où Phocas monta sur le trône, ayant été négligée dans le calcul. C'est donc par erreur que le même auteur (Bonn, t. II, p. 361, 14 ss.) compte l'indiction 7, autrement dit l'année indictionnelle 6472, qui correspond à la première année impériale de Phocas, comme étant la deuxième année impériale.

seur de Tzimiscès. Ce dernier, pendant ces cinq mois, se serait trouvé en Bulgarie, occupé à conquérir ce pays ;

3^o De retour de Bulgarie à Constantinople, Tzimiscès aurait quitté de nouveau la capitale pour mener une expédition contre les Arabes de la haute Mésopotamie. Entre le 13 septembre et le 11 octobre 972, il aurait franchi l'Euphrate, près de Mélite, et le samedi 12 octobre, il aurait enlevé Nisibis. Après avoir ravagé le territoire de l'Hamdanide Abou-Taglib et lui avoir imposé, avec un armistice, un tribut annuel, Tzimiscès aurait marché sur Martyropolis et il aurait tenté, mais en vain, de s'en emparer. Finalement, avant de reprendre le chemin de Constantinople, Tzimiscès aurait laissé dans l'un des thèmes byzantins de la haute Mésopotamie, le thème Khansit, l'un de ses officiers avec le titre de Domestique de l'Orient et la mission de reprendre, aussitôt que possible, les opérations contre les Arabes voisins. Après le départ de l'empereur, le Domestique de l'Orient, dès l'année suivante, serait parti assiéger la grande forteresse arabe d'Amida. Mais, entre le 5 juin et le 4 juillet de cette même année 973, il aurait subi une défaite écrasante et il aurait été fait prisonnier par les Musulmans, puis il serait mort en captivité auprès d'Abou-Taglib, entre le 27 février et le 27 mars 974 (1).

D'après Rosen, les « trois années », que Sviatoslav aurait été assiégé par Tzimiscès à Dristra, renseignement donné par le premier des trois textes cités plus haut de Yahya, sont un lapsus calami évident pour « trois mois » (2). A première vue, la chose semble être indubitablement vraie, puisqu'elle est confirmée par le troisième des textes du même chroniqueur faisant entreprendre à Tzimiscès, en 972, une expédition contre les Arabes, et par la Chronique russe, dite Chronique de Nestor, qui déclare que l'expédition de Tzimiscès en Bulgarie contre les Russes commença et prit fin en 971 (3), ainsi que par Léon Diacre, qui écrit que cette expédition, y compris le siège de Dristra, dura quatre mois entiers (4). Mais, d'un autre côté, comme je l'ai prouvé ailleurs (5), le troisième des textes de Yahya, cité plus haut, et où il est question d'une campagne faite en personne par Tzimiscès en 972 contre les Arabes de la haute Mésopotamie, repose sur une erreur. Yahya, en effet, trompé peut-être par l'une de ses sources arabes inconnues, attribue à tort à Tzimiscès même une expédition byzantine, faite en 972 contre les mêmes Arabes et dirigée par le Domestique de l'Orient de Tzimiscès, celui-là même qui, l'année suivante, en 973, allait subir une défaite si écrasante et être fait prisonnier dans la bataille d'Amida, et qui, si l'on en croit certaines sources arméniennes, portait le nom (arménien (?)) de Mleh. D'autre part, les renseignements de la Chronique dite de Nestor et ceux de Léon Diacre sont, comme je l'ai déjà montré

(1) V. R. de Rosen, *l'Empereur Basile le Bulgaroctone. Extraits de Yahya d'Antioche* (en russe), Pétersbourg, 1883, p. 181 et 184. Voyez aussi J. Kratchkovsky et A. Vasiliev, *l'Histoire de Yahya d'Antioche*, *Patrologia Orientalis*, XVIII, 5, Paris, 1924, p. 833.

(2) De Rosen, *op. cit.*, p. 181, n. C.

(3) Je n'ai pu avoir en main que la vieille édition de la *Chronique de Nestor*, par Schlözer, édition contenue dans la traduction russe de son ouvrage sur Nestor, par D. Jazykov, t. III. Pétersbourg, 1819, p. 580 ss. et 602 ss.

(4) Léon Diacre (éd. Bonn, p. 157, 21 ss.), confirmé par les mots *ἐν εὐαριθμῷ χρόνῳ*, brevi admodum tempore, p. 159, 2 s. D'après ce qui précède ce renseignement dans Léon Diacre, les quatre mois en question couvrent la période du printemps jusqu'aux derniers jours de juillet 971.

(5) Voir mon article, *Die Zahl der Araberzüge des Tzimiskes*, dans la *Byz. Zeitschrift*, XXX (Mélanges A. Heisenberg), 1929-1930, p. 400-405.

ailleurs (1), fortement, sinon infirmés, du moins, ébranlés par deux autres témoignages du même Léon Diacre, faisant durer l'expédition de Tzimiscès contre les Russes, de 971 à 973, et même à 974 (2).

Tel a dû être le texte sur lequel s'appuyait, au commencement du XVIII^e siècle, F. Pagi dans ses volumineuses *Critiques des Annales ecclésiastiques du Cardinal Baronius* et où il donnait, lui aussi, comme dates de cette expédition, 971 à 973. Pagi s'appuyait évidemment sur l'un des deux témoignages de Léon Diacre, que nous venons de citer, car Pagi connaissait cet auteur, sinon dans l'original grec, édité plus tard par Hase, du moins dans la traduction latine manuscrite de Combefis (3). La nouvelle chronologie de Pagi, il est vrai, concernant l'expédition en question, après avoir été rejetée, comme invraisemblable, par une aussi haute autorité scientifique que Hase (4), auteur, par ailleurs, de l'autre chronologie encore bien plus invraisemblable et dont nous avons parlé plus haut, ne fut jamais prise au sérieux.

Ainsi, il existait, dès le temps du contemporain cadet de Tzimiscès, Léon Diacre, deux traditions chronologiques de l'expédition de Tzimiscès contre les Russes. L'une la faisait durer quatre mois de la seule année 971, l'autre l'étendait sur deux ou trois années, soit de 971 à 973 ou 974.

Puisqu'il en est ainsi et que, d'autre part, le renseignement, donné par le troisième des passages de Yahya, mentionnant le départ de Tzimiscès, en 972, à la frontière asiatique de l'empire, est inexact, il n'y a plus lieu de corriger avec Rosen, dans le premier passage de Yahya, les « trois années », pendant lesquelles Sviatoslav fut assiégé par Tzimiscès à Dristra, en « trois mois ». Yahya, la chose est évidente, a écrit sciemment, « trois années », sur la foi, sans doute, de l'une de ses sources, qui ne connaissait que la seconde des deux traditions chronologiques, relatives à la campagne de Tzimiscès contre les Russes.

Du reste, ce n'est pas seulement le siège de Dristra, mais aussi toute cette expédition, d'une manière générale, que Yahya prolonge pendant trois années. La première année correspond à l'année 971, au printemps de laquelle toutes nos sources font commencer l'expédition en question et pendant laquelle Yahya, lui aussi, dans le deuxième texte cité plus haut, indique que Tzimiscès fait la guerre en Bulgarie. La troisième année nous est, par suite, donnée d'elle-même : elle devrait coïncider, comme dans le troisième des textes tirés de Léon Diacre, avec l'année 974. Qu'il en soit ainsi,

(1) *Seminarium Kondakovianum*, III (1930).

(2) Qu'il me soit permis de donner ici la teneur de ces deux témoignages. Par l'un d'eux (Léon Diacre, éd. Bonn, p. 159, 7 s., 160, 1 ss., 165, 16 ss.), nous apprenons que, revenu de la Bulgarie reconquise sur les Russes, Tzimiscès ne séjourna qu'un seul hiver à Byzance, et qu'il en repartit le printemps suivant pour sa première campagne contre les Arabes et le printemps de l'année qui suivit pour sa seconde expédition contre les Arabes. Or, ces deux expéditions consécutives ayant eu lieu indubitablement en 974 et 975 (voyez mon travail déjà cité : *Die Zahl der Araberzüge des Tzimiskes*, Byz. Zeitsch., XXX), la date à laquelle prit fin la guerre de Tzimiscès contre les Russes et celle du retour de Tzimiscès de Bulgarie à Byzance, est nécessairement l'année 973. Le deuxième témoignage est celui qui donne l'année 974, comme étant la date à laquelle prit fin la guerre contre les Russes. A l'endroit de son histoire, où il parle de la dernière tentative faite par Sviatoslav, assiégé par Tzimiscès dans Dristra, pour briser les colonnes des assiégeants, Léon Diacre ajoute que ce jour-là était un 24 juillet et un « sixième jour de la semaine », autrement dit, un vendredi. Or, le 24 juillet tomba, en 971, un lundi; en 972, un mercredi; en 973, un jeudi, et en 974, seulement, un vendredi.

(3) A défaut de l'ouvrage de Pagi, je cite la préface de Hase à son édition de Léon Diacre (éd. Bonn, p. xv).

(4) Voyez Léon Diacre (éd. Bonn, p. 473, commentaire de Hase).

la chose ressort clairement de ce qui précède, chez Yahya, le texte déclarant que le siège de Dristra dura trois ans. Après avoir, en véritable *annaliste*, rapporté, dans ce passage, que, pendant sa première année « impériale » (25 décembre 969-31 août 970), Tzimiscès avait fait élire patriarche d'Antioche le moine Théodore et que, pendant sa seconde année « impériale » (1^{er} septembre 970-31 août 971), il avait nommé patriarche de Constantinople un certain Basile, qu'il allait déposer trois ans et un mois plus tard, Yahya passe tout d'un coup à cette année même de la déposition de Basile, autrement dit à la cinquième année « impériale » de Tzimiscès, pendant laquelle il signale l'élévation d'Antoine au trône patriarcal de Byzance, en remplacement de Basile déposé. C'est seulement après la mention de ces événements que vient le texte relatif à l'expédition de Tzimiscès contre les Russes et au siège que Sviatoslav soutint trois ans à Dristra (1).

Dans un récit qui offre manifestement le caractère d'annales, comment expliquer ce silence complet relatif aux événements des troisième et quatrième années « impériales » de Tzimiscès? Pourquoi, d'autre part, Yahya a-t-il attendu jusqu'à la cinquième année « impériale » de Tzimiscès pour parler de son expédition contre les Russes, alors que plus bas (dans le deuxième de ses textes cités), il en parle à propos de l'année 971? C'est évidemment parce qu'il étend cette expédition, y compris le siège de trois ans de Dristra qui en est le fait capital, sur toute la période de la deuxième à la cinquième année « impériale » de Tzimiscès, soit de 971 à 974.

Belgrade.

D. ANASTASIJEVIĆ.

(1) De Rosen, *op. cit.*, p. 180, *Patrologia Orientalis*, XVIII, 5, p. 832 s. (éd. de Yahya, par J. Kratchkovsky et A. Vasiliev, citée plus haut).

Les Juifs et le Fisc dans l'Empire byzantin

L'étude des rapports des Juifs avec l'Empire grec d'Orient est d'un grand intérêt, surtout pour l'étude du judaïsme médiéval, sur lequel Byzance semble avoir influé plus que tout autre État contemporain (1). Pourtant, comme l'avait écrit un juge, aussi compétent que David Kaufmann, du point de vue de l'histoire des Juifs, Byzance était restée une *terra incognita* (2). Après les études du professeur Samuel Krauss (3) et d'autres byzantinologues grecs (4), ce jugement n'est sans doute plus exact. Il reste cependant bien des points à élucider.

La question de savoir si les Juifs étaient soumis à un impôt spécial a été particulièrement négligée. La *Jewish Encyclopedia* n'en souffle mot (5). Elle ne rentrait pas dans le cadre du livre si remarquable de J. Juster sur les Juifs dans l'empire romain (6). Dölger, qui vient d'élucider tant de problèmes fiscaux byzantins, ne fait que l'effleurer

(1) Cf. J. Perles, *Judisch-byzantinische Beziehungen* (Byzantinische Zeitschrift, II, 1893, p. 570 ss.), et surtout professeur Dr Samuel Krauss, *Studien zur byzantinisch-jüdischen Geschichte* (Vienne, 1914, p. 160; dans le XXI Jahresbericht d. Israelitisch-Theologischen Lehranstalt in Wien); v. particulièrement le chap. IV (Kulturgeschichte), p. 99-139, qui débute par ces mots : « In keinem Lande Europas auch in Spanien und Italien nicht waren die Juden so innig mit der Sprache und Kultur ihres Heimatlandes verwachsen als in Byzanz... Kein Land hat in der Sprache, die Poesie, die Liturgie, die rabbinisch-religiösen Schriften der Juden solch tiefe Spuren zurückgelassen als die mittelalterliche Byzanz ».

(2) Cité par Krauss dans sa préface.

(3) J'ai déjà renvoyé à la plus importante, mais il en est beaucoup d'autres et notamment : *Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrash und Targum* (2 vol., Berlin, 1898-1899); *Griechen und Römer* (V^e vol. des Monumenta Talmudica, Vienne, 1914); *Eine byzantinische Abschwörungsformel*, dans les *Mélanges* (en danois Festschrift), David Simonsens (Copenhague, 1923); l'article *Byzance*, dans la *Jewish Encyclopedia*, etc.

(4) Cf. N. A. Bèès, *les Juifs de Lacédémone et de Mistra* (en grec dans le Νουμάς, III, 1905, fasc. 166 : il en a été donné des traductions en anglais et en allemand, mais je ne les ai pas sous la main); du même, *Uebersicht ueber die Geschichte des Judentums von Jannina* (Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher II, 1921, p. 159-177); Simos Menardos, Γόλγοι καὶ Ἑβραῖοι (revue Ἀθηνᾶ, XXII, 1910, p. 417-427). Voyez encore A. Andréadès, Οἱ Ἑβραῖοι ἐν τῷ Βυζαντινῷ Κράτει (Ἐπετηρὶς τῆς Ἐταιρείας τῶν Βυζαντινῶν σπουδῶν, VII, 1927 p. 3-23) et une communication à l'Académie d'Athènes en date du 14 février 1929, sur les Juifs de Crète (cf. Appendice C); la communication de Sp. P. Lambros au Congrès de Stockholm, reproduite dans le volume de *Mélanges*, intitulé Ἐκ τοῦ βορρᾶ (Athènes, 1909); la traduction avec notes des passages intéressant l'Empire byzantin de l'*Itinéraire* de Benjamin de Tudèle, donnée par L. Bellelis, dans la Νέα Ἡμέρα, 9 décembre 1899. Et, puisque nous parlons pour la première fois de Benjamin de Tudèle, qui sera une des bases de cette étude, rappelons qu'il existe de son *Itinéraire* une traduction française de J.-B. Baratier (Paris, 1734), une anglaise de Asher (2 vol., Berlin-Londres, 1840-1841) et une allemande de Grunhüt et Adler (2 vol., Jérusalem-Francfort, 1903-1904); cf. Clermont-Ganneau, *Journal des Savants*, 1905, p. 500 ss.

(5) Elle consacre pourtant un article à Byzance, et deux articles aux impôts : mots *taxation* et *tallage*; cf. la conclusion de cette étude.

(6) *Les Juifs dans l'Empire romain* (2 vol. Paris, 1913). Les pages 280-286, du vol. I, concernent les impôts juifs jusqu'à Justinien. Dans le volume II, p. 385 ss., l'auteur revient sur l'impôt institué au profit du patriarche juif.

en passant (1) et Krauss lui-même ne lui consacre que quelques lignes (2). Elle est pourtant intéressante tant du point de vue fiscal que du point de vue politique et social. A ce double titre, elle devait attirer mon attention dès le moment où j'entrepris une histoire détaillée des finances grecques (3), mes sympathies pour la race juive — naturelles chez un Grec (4) — m'ont amené à la creuser plus profondément. Des raisons multiples m'avaient d'abord amené à penser qu'un impôt judaïque devait indubitablement exister; des doutes me sont ensuite venus qui ont ébranlé l'impression première, sans toutefois la détruire. Ce sont ces raisons pour et contre que je me permets d'exposer ici.

Je le ferai avec une certaine ampleur et sans crainte de citer des textes; le but de cette étude serait d'épuiser — autant que faire se peut — la question fiscale et de fournir les éléments pour une monographie sur les Juifs à Byzance, étudiés du point de vue social et économique.

I

Les arguments qui militent en faveur d'un impôt spécial sur les Juifs sont, entre autres, les suivants : *a*) un argument d'analogie; *b*) les traditions du bas-empire; *c*) des raisons fiscales; *d*) l'existence d'un certain nombre de textes d'origine byzantine, juive et arabe.

a) *L'argument d'analogie* découle du fait qu'une imposition de ce genre se retrouve dans tous les pays entourant l'empire byzantin, qu'ils fussent musulmans (5) ou chrétiens (6). Bien plus, elle fonctionnait aussi dans les colonies vénitiennes établies sur sol byzantin (7). Dès lors, on est amené à se demander comment elle n'aurait pas été

(1) A propos du kapnikon : voyez ses *Beiträge zur byz. Finanzverwaltung* (Leipzig, 1927); cf. A. Andréadès, *Deux livres récents sur les finances byzantines* (Byzantinische Zeitschrift, XXVIII, 1928, p. 287-323, notamment p. 312-322).

(2) Quinze lignes exactement (p. 76); elles sont d'ailleurs précieuses.

(3) Mon histoire des finances grecques sous sa nouvelle forme aura plus de 2.000 pages. La partie concernant les recettes de l'empire byzantin est inédite; le premier volume de l'édition de 1918 ne comprenait que les dépenses.

(4) C'est-à-dire chez un homme appartenant à une race également ancienne et également longtemps persécutée.

(5) Voir Georg Caro, *Sozial und Wirtschaftsgeschichte der Juden im Mittelalter* (2 vol. Leipzig, 1908-1918), t. I, p. 115-7, 124, 272, 274-275, 282; cf. Benjamin de Tudèle, chap. xv *in fine* (on trouvera ce dernier texte plus bas).

(6) Voir les histoires générales du judaïsme, telles celle de Graetz (*Geschichte d. Juden von d. ältesten Zeit bis auf d. Gegenwart*) et de Th. Reinach (*Histoire des Israélites*). Cf. tous les traités généraux de science des Finances, qui font une part à l'histoire (W. Roscher, *Finanzwissenschaft*, I, p. 120; Th. Mayer, dans t. I, p. 213, du *Handbuch d. Finanzwissenschaft* de Gerloff et Meisel) et tous les grands ouvrages qui traitent soit des institutions publiques soit des Juifs en Occident au Moyen Age et à la Renaissance. Plus spécialement, consulter la *Jewish Encyclopedia* (mots *taxation*, *tallage*, et *Spain*); Caro, t. II, p. 44, 135, 238, 250; une série d'articles de Isert Rösel, dans la *Monatschrift f. Geschichte und Wissenschaft d. Judentums*, sous le titre *Die Reichsteuern der deutschen Judengemeinden von ihren Anfängen bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts*, t. LIII (1909), p. 679-708, et t. LIV (1910) p. 55-81, 206-223, 333-347, 462-473; et R. Straus, *Die Juden in Königsreich Sizilien unter Normannen und Staufern* (Heidelberg, 1910), principalement, mais pas exclusivement, les p. 25 ss.

Sans doute, existe-t-il aussi nombre d'études anglaises, françaises et italiennes, mais ayant écrit cet article à Athènes et à Vienne, je n'ai pu les retrouver. Et la mort a empêché mon regretté ami Théodore Reinach de m'envoyer la note qu'il m'avait promise à ce sujet.

(7) Les Juifs Vénitiens, établis sur la Corne d'Or, versaient au Baile 10 hyperpres à son arrivée et 10 autres aux jours des fêtes de saint Marc et de l'Annonciation; de plus, ils offraient, au début de l'hiver, des dons en nature (objets d'habillement), d'une valeur de 4 hyperpres. Cf. Ch. Diehl, *la Colonie vénitienne à Constantinople*, dans *Études byzantines*, p. 250, n. 1; l'auteur renvoie à Filiassi, *Veneti primi et secondi*, t. VI, 2^e part, p. 28. Un impôt d'une pièce d'or par tête se retrouve à Béryte; Caro (1.262) suppose que les Vénitiens y avaient gardé le kharadj turc.

perçue à Byzance où les dispositions vis-à-vis des Juifs ne semblent pas très différentes de ce qu'elles étaient dans le reste de la chrétienté : à preuve la législation de Justilien (1) et de ses successeurs (2).

Les Byzantins auraient-ils été « philosémites » que les choses n'auraient pas changé, attendu que l'idée d'un impôt personnel à payer par des mécréants paraissait aussi naturelle au Moyen Age que la capitation des Météques dans l'antiquité ; ni les uns ni les autres n'avaient droit de cité ; le pays en tolérant leur présence leur dispensait une faveur qu'ils devaient payer (3).

b) *L'Empire romain dans ses derniers siècles* a connu deux et probablement trois impôts judaïques :

1^o Le didrachme établi par Vespasien (4) dont il faudrait peut-être trouver les origines en Égypte (5), et dont on a cherché des survivances dans l'*Opferpfennig* du Moyen Age (6) ;

2^o *L'aurum coronarium* (7). Cette contribution remonte au II^e siècle, et fut établie par les Romains qui, ayant reconnu un patriarche juif, durent lui accorder les moyens de subvenir à ses besoins. Elle était fixe et annuelle ; une dîme et des dons (8) s'y ajoutaient. On aboutissait ainsi à des sommes d'autant plus considérables (9) que le

(1) Voyez Hamilcar Alivisatos, *Die kirchliche Gesetzgebung des Kaisers Justinians* (Berlin, 1913), p. 39 ss. Retenir, du point de vue fiscal, l'amende de trente livres d'or, imposées à tout Juif possédant un esclave chrétien (ibenda, p. 41), et les amendes imposées illégalement d'ailleurs aux Israélites, fêtant Pâques en même temps que les Chrétiens (Procopé, *Anecd.*, XXVIII, 6) ; cf. aussi sur ces points, l'ouvrage plus ancien de Pfanmüller, *Die kirchliche Gesetzgebung Justinians* (Berlin, 1902), p. 30 et 90.

(2) Les textes relatifs aux Juifs, de la législation post-justinienne, ont été réunis par Krauss, p. 62-64 ; plusieurs d'entre eux sont aussi cités et commentés dans Henri Monnier, *Les Nouvelles de Léon le Sage* (Bibl. des Univers. du Midi, fasc. XVII. Bordeaux, 1923), p. 56-58.

(3) C'était si bien là l'esprit de la législation islamique quand elle établit le *kharadj*, que celui-ci n'est payé que par ceux qui croient à des « livres révélés » (chrétiens et juifs). Les païens n'y sont point soumis parce qu'ils ne sont point tolérés. Le nom de *Toleranzgeld* que, d'après Roscher (*loc. cit.*), l'impôt judaïque a pris en Autriche où il a survécu jusqu'au XVIII^e siècle, découle précisément de la même idée. (Pour un autre fondement de l'imposition voir à la fin de cette étude le dernier paragraphe du Post-Scriptum).

(4) Voir sur cet impôt tous les traités généraux sur les finances romaines, tels Humbert, I, 497, Marquardt, 2^e éd., II, p. 202 ; cf., Wilcken, *Grundzüge*, p. 187 et 188 ; la Realencyclopädie, article *Fiscus* par Rostowzew et surtout J. Juster, t. II, p. 280 ss. (riche bibliographie sur la question, p. 280-282). L'impôt fut à plus d'une reprise étendu aux Chrétiens (Renan, *Origines du Christianisme* V, 237-238, 346, etc.), sans cependant qu'il pût être question d'assimilation absolue ; la religion israélite fournissait, en effet, aux autorités romaines un moyen de contrôle inapplicable aux Chrétiens ; voir des détails piquants dans Suétone, *Domit.* chap. XII, *in fine* ; Martial, VII, 35, 82, etc. ; on trouvera ces passages dans Théodore Reinach, *Textes relatifs au judaïsme*, Paris, 1895, p. 333 et 288.

(5) Il existait en Égypte un impôt dû à partir de 3 jusqu'à 60 ans par les hommes libres et les esclaves sans distinction de sexe. Il était de huit drachmes et deux oboles égyptiennes, ce qui correspondait à deux drachmes attiques. Cependant Juster, n. 2, p. 281, n'admet pas son identification (que C. Wessely a soutenue dans plusieurs articles) avec le *fiscus judaicus*, car, dit-il, ce dernier n'était pas dû par les femmes et, en revanche, frappait même ceux qui avaient passé 60 ans. Pour lui, ce *Ἰουδαίων τέλεσμα* était d'origine ptolémaïque. Par contre, il n'admet pas que le *fiscus judaicus* ait été imposé déjà par Pompée ; voir page 280, la longue note où Juster discute les théories de Hirschfeld et de Wilcken et donne une nouvelle interprétation d'Appien (*Syr.*, 50).

D'autre part, la *Jewish Encyclopedia* (mot *taxation*) me paraît à tort déduire du mot *φόροι*, employé par l'Ancien Testament (I, *Macc.*, X, 29), l'existence d'une capitation judaïque dans les états des Séleucides. *Φόρος*, veut dire simplement tribut. Quant à la capitation (*ἐπικεφάλαιον*) elle n'était pas limitée aux Juifs.

(6) Juster (t. I, p. 286) pense que c'est sans preuve aucune ; il renvoie à Stobbe, *Die Juden in Deutschland während des Mittelalters*, p. 31 ss. et à la série d'articles déjà cités de I. Rösel.

(7) Pour ce qui suit, cf. Juster, t. I, p. 287, ss., et t. II, p. 385 ss.

(8) Ceux-ci s'appelaient *ἀπαρχαί*. On sait que ce terme, qui désigne les prémices, avait passé au sens plus général de don à une divinité ; cf. Th. Homolle, mot : *Donarium* dans le *Dictionnaire des Antiquités*, t. III, p. 363-382, surtout p. 365.

(9) Saint Jean Chrysostome dit que le patriarche « τοὺς ἀπάντων πανταχόθεν συνάγων φόρους, ἀπειροὺς κέκτηται θησαυροὺς » (*Contra Judaeos et Gentiles*, 16, dans Migne, *Patr. gr.*, t. XLVIII, p. 835).

patriarche finit, semble-t-il, par abuser de la faculté qu'il avait de fixer le montant de l'impôt (1). L'abolition du patriarcat par Théodose II n'entraîna pas l'abolition de l'impôt. Celui-ci fut maintenu au profit de la « cassette de l'Empereur », mais il conserva cette particularité qu'il était perçu non par des fonctionnaires impériaux, mais, comme par le passé, par les archisynagogues et les presbytères des communautés israélites, qui en répartissaient le montant. Les particularités de la perception furent réglementées par une constitution des Empereurs Théodose et Valentinien (a. D., 429), comprise dans le Code théodosien (16, 8, 29).

3° Un impôt extraordinaire établi par l'Empereur Constance. Cet impôt nous est connu par une épître de l'Empereur Julien qui se vante de l'avoir aboli (2). Et, certes, l'épître en question est aujourd'hui généralement tenue pour fausse (3). Mais son inauthenticité ne constitue pas un argument contre l'existence de l'impôt ; bien au contraire, puisque justement le faussaire n'avait en vue que la suppression ou la diminution des impôts dont il s'occupe (4).

Étant donné que la constitution précitée de Théodose et Valentinien a été reproduite non seulement par le Code de Justinien (I, 9, 17) mais encore par les Basiliques (LX, 54, 30) et le Nomocanon (II, 2), et tenant compte d'autre part du conservatisme byzantin, on semble devoir conclure que les Basileis ont conservé certainement l'un des trois impôts judaïques et peut-être les autres (5).

c) *L'argument fiscal* peut se résumer comme suit : l'Empire byzantin avait d'énormes besoins d'argent. Pour y faire face, il frappait durement ses sujets. Comment aurait-il renoncé — contrairement à ses habitudes — à une source de revenus, que ses prédécesseurs avaient déjà exploitée, alors qu'elle fournissait des ressources à tous les pays environnants, et alors surtout que les Grecs virent, au XIII^e siècle,

(1) Ceci résulte de l'Épître 25 de Julien et des mesures que cet Empereur a prises (ou est censé avoir prises), pour « mettre fin aux injustices que provoquait la perception de l'impôt » (cf. plus bas, le texte grec de cette lettre). Notons que l'Épître se sert du terme hébraïque *ἀποστολή* (c'est là même un argument en faveur de sa fausseté). Les Romains l'appelaient généralement « or coronnaire ». A ce sujet, Godefroy (Paratitlon, au livre XII du Code Théodosien) relève que ce terme désigne trois impôts spéciaux payés respectivement au patriarche, aux satrapes et à l'Empereur.

(2) Voici les passages relatifs de cette lettre (Épître n° 25), d'après l'édition de Joseph Bidez (*Juliani Imperatoris Epistulae, leges, poematia, fragmenta varia*; éd. J. Bidez et F. Cumont, Paris, 1922, éd. Budé), p. 280. Ils méritent à tous égards d'être reproduits :

Πάνυ ὑμῶν φορτικώτερον γεγένηται ἢ ἐπὶ τῶν παρωχηκότων καιρῶν τὸ ζυγὸν τῆς δουλείας τὸ δὴ διαγραφᾶς ἀκηρύκτοισι ὑποτάττεσθαι ὑμᾶς καὶ χρυσίου πλῆθος ἄφατον εἰσκομίζειν τοῖς τοῦ ταμείου λόγοις· ὧν πολλὰ μὲν αὐτοφει ἐθεώρου, πλείονα δὲ τούτων ἔμαθον, εὐρὼν τὰ βρέβια τὰ καθ' ὑμῶν φυλαττόμενα. Ἐτι δὲ καὶ μέλλουσιν πάλιν εἰσφορὰν καθ' ὑμῶν προστάττεσθαι εἰρῆα, καὶ τὸ τῆς τοιαύτης δυσφημίας ἀσέβημα ἐνταῦθα ἐβιασάμην στήσαι, καὶ πυρὶ παρέδωκα τὰ βρέβια τὰ καθ' ὑμῶν ἐν τοῖς ἐμοῖς σκρινίοις ἀποκείμενα, ὥς μηκέτι δύνασθαι καθ' ὑμῶν τινα τοιαύτην ἀκοντίζειν ἀσεβείας φήμην. Καὶ τούτων μὲν ὑμῖν οὐ τοσοῦτον αἴτιος κατέστη ὁ τῆς μνήμης ἄξιος Κωνσταντίος ὁ ἀδελφός, ὅσον οἱ τὴν γνώμην βάρβαροι καὶ τὴν ψυχὴν ἄθεοι, οἱ τὴν τούτου τράπεζαν ἐστιώμενοι, οὓς ἐγὼ μὲν ἐν χερσὶν ἐμαῖς λαβόμενος εἰς βόθρον ὥσας ὤλεσα.

(3) Bidez, *loc. cit.*, p. 279, justifie cette opinion par les observations suivantes : « Eam confecisse videtur homo judæus Veteris Testamenti peritior quam classicarum litterarum. Scriptor hoc consilium habuisse videtur ut popularibus suis immunitatem vel certe remissionem consequeretur tributorum, quæ non tantum publice, sed etiam ipsorum patriarchae iniquo animo pendebant. Præter has litteras aliæ genuinæ Juliani ad judæos exstabant quas fortasse in usum suum falsarius hic noster convertit ». E. Stein, dans sa *Geschichte des Spätromischen Reiches*, t. I (seul paru, Vienne 1928), p. 254, note 1, penche lui aussi vers l'inauthenticité de l'épître, mais il ajoute que l'opinion contraire, soutenue par Ensslin (*Klio* XVII, 119, 189 sq.), n'est pas à rejeter purement et simplement.

(4) Cf. le passage précité de Bidez. Il n'est d'ailleurs pas impossible que Julien ait témoigné quelques faveurs fiscales aux Israélites. Il semble certain qu'il leur adressa des lettres (Cf. Bidez, *loc. cit.*, et p. 192-193).

(5) Juster estime que du moins l'impôt de Constance a dû rentrer en vigueur après la mort de Julien.

l'argent pris aux Juifs employé par les princes d'Occident à soutenir leurs ennemis les Empereurs latins de Constantinople (1) ?

Pour admettre une pareille hypothèse, il faudrait supposer qu'il n'y avait pas de profits à espérer d'un pareil impôt, en d'autres termes, que les Israélites étaient très peu nombreux et très pauvres. Or, leur nombre dépassait sensiblement le chiffre de dix mille (2). Quant à leur situation pécuniaire, si, comme dans l'Italie d'alors (3), ils ne s'étaient encore occupés de commerce et de banque, où ils excellèrent depuis, cela ne veut pas dire qu'ils étaient indigents. De misère, Benjamin de Tudèle n'en relève nulle part; bien au contraire, il parle expressément de la richesse de la communauté juive de Constantinople et son témoignage sur cette dernière est corroboré par Villehardouin, qui qualifie le quartier juif (4) de « moult bonne ville et moult riche »; les détails qu'il donne sur la communauté juive de Thèbes, font supposer une grande aisance (5); d'une manière générale, on présume que les Juifs provinciaux étaient souvent des ouvriers en soie (6), et que ceux-ci formaient une classe privilégiée.

d) *Les textes* : Nous en avons déjà cité un : le passage des Basiliques relatif à l'or coronaire. Le professeur Krauss le passe sous silence, mais il en invoque deux autres : 1^o l'édit de Justinien (7) relatif aux colons (γεωργοί) Samaritains, de qui l'État réclamait un φόρος et une πρόσδοος; 2^o un document, on ne peut plus curieux, relatif au mouvement messianique de 1096 (8), d'après lequel les Byzantins auraient si bien partagé la croyance israélite à une réapparition du prophète Elie, que l'Empereur (Alexis I^{er}) et l'archevêque de Salonique auraient encouragé les Juifs de cette dernière ville à vendre leurs biens pour se joindre à l'appel du prophète et qu'en attendant on aurait cessé de réclamer d'eux la *capitation* et certains impôts extraordinaires (9). Krauss conclut de ces documents que les Samaritains payaient outre les

(1) Je fais allusion au fait que sur l'intervention du pape Grégoire, saint Louis mit une partie du produit de l'impôt juif à la disposition de Baudouin II de Namur, qui quêtait alors des secours en Occident et avait même laissé en gage à Venise la Couronne d'Épines. Cf. M. Stern, *Stellung der Päpste zu den Juden*, 2^e vol., p. 59 (Kiel, 1895).

(2) Cf. Appendice II.

(3) Du XI^e au XIII^e siècle, on voit les Juifs être artisans et ouvriers, principalement ouvriers en soie et teinturiers; voyez Strauss, p. 64 ss.

(4) Celui-ci se trouvait à Péra, au Nord de Galata; aussi tomba-t-il vite aux mains des Croisés. Primitivement les Israélites habitaient à Constantinople même, près du marché au cuivre (Χαλκοπρατεία). Ils en furent expulsés à une date incertaine, mais assez ancienne, sous Théodose II ou sous Justin II.

(5) Les Juifs de Thèbes étaient les ouvriers les plus recherchés pour les industries de grand luxe; leur ville était un centre intellectuel israélite de grande importance.

(6) C'est certain pour Thèbes; on remarquera aussi qu'on rencontre des communautés juives dans des centres cultivant cette industrie (Chio, Corinthe, Patras).

(7) *Nove'le*, 144, chap. II.

(8) Cf. D. Kaufmann, *Eine unbekannte messianische Bewegung unter den Juden ums Jahr 1096*. A paru d'abord dans les *Jahrb. für Geschichte u. Lit.*, Berlin, 1898, a été reproduit dans les œuvres complètes (*Gesamm. Schriften*) de l'auteur, t. II, p. 190-202; a été aussi traduit en anglais dans la *Jewish Quarterly Review*, t. X (ancienne série), p. 139-151.

(9) Les termes dont se sert le texte ne laissent aucun doute quant à la capitation; il s'agit d'un *Kopfsteuer* comme le professeur Krauss l'a écrit (p. 51) et me l'a confirmé oralement. Il en va autrement de la seconde contribution; Kaufmann (l'éditeur du texte), traduit *harter Zensus*; pour Krauss, la traduction littérale devrait être : peines judiciaires (*gerichtliche Strafen*). J'imagine qu'il doit s'agir de quelques *angaries*, de quelques *munera sordida*, imposés aux Israélites. Il suffit de parcourir le Code Théodosien ou le Chrysobulle de Patmos (signé justement par Alexis Comnène) pour se rappeler combien de formes pouvaient prendre les charges extraordinaires.

impôts ordinaires, un impôt spécial (φόρος), et que celui-ci est sans doute l'impôt mentionné au XI^e siècle pour Salonique, soit la capitation.

Son argumentation est renforcée par deux autres textes qu'il pouvait difficilement connaître : 1^o le passage où Ibn Khordadbeh, auteur arabe du IX^e siècle, dit : « Les Juifs et les Idolâtres paient chaque année un dinar par tête (1) » ; 2^o La *Novelle* par laquelle Constantin Monomaque cède au couvent de la Née Monè le κεφαλῆτιδον des quinze familles juives habitant l'île de Chio (2). Ce dernier document, par son caractère officiel, semble trancher définitivement la question, et on comprend qu'il ait suffi à persuader de l'existence d'un impôt judaïque le seul auteur qui en fasse usage pour notre question. Ce qui, dans le Chrysobulle, a le plus frappé Franz Dölger, car c'est de lui qu'il s'agit (3), c'est l'emploi du terme κεφαλῆτιδων qui, équivalent de *capitatio* jusqu'aux temps de Justinien, aurait pris ensuite un sens péjoratif et désignerait la capitation, alliée à une idée de servitude ou tout au moins d'infériorité civile et politique (4). Mais il aurait pu tirer aussi argument du montant de l'impôt indiqué par le texte arabe. Nous savons, en effet, qu'au IX^e siècle le *kaphnikon*, qui passe pour être la capitation ordinaire (5), se montait, au maximum, à deux miliarisia (6) ; or, Ibn Khordadbeh parle d'une pièce d'or qui faisait douze miliarisia.

Ainsi donc les enseignements de l'histoire, la logique et les textes semblent militer en faveur de l'existence d'un « impôt judaïque ». Sur l'un des points du « labyrinthe de la fiscalité byzantine » (selon l'image si juste de Wassilievski), nous atteindrions la certitude. Ne nous hâtons pas toutefois de nous réjouir. La deuxième et la troisième partie de cette étude montreront qu'aucun des arguments invoqués n'a la portée absolue qu'on pourrait croire, et qu'on peut lui opposer d'autres raisons qui ne sont pas sans poids.

II

Voyons d'abord par où pèchent ces quatre arguments :

I. Celui qui se fonde sur l'existence dans presque tous les pays d'un impôt juif est un « argument d'analogie », c'est dire qu'il est éminemment fragile.

(1) *Le Livre des routes et des royaumes*, traduction Barbier de Meynard, dans le *Journal Asiatique*, année 1865, t. I, 480.

(2) Cf. pour détails, appendice A.

(3) Cf. p. 60. Malheureusement, comme je l'ai déjà dit, lui-même ne fait qu'effleurer la question. Quant au silence des autres auteurs, il est attribuable au fait que les Chrysobulles de la Née Monè ont paru dans des publications difficilement accessibles au public occidental (cf. appendice A).

(4) Dölger invoque le passage (p. 480) où Théophane dit que Haroun-al-Raschid avait obligé Nicéphore et son fils à lui verser un κεφαλῆτιδον de trois nomismes, voulant insinuer par là que l'empereur s'était abaissé jusqu'à payer un kharadj au sultan. Dölger aurait pu ajouter que le chiffre donné confirme sa supposition ; selon A. Mez (*Die Renaissance des Islams*, Heidelberg, 1922, p. 41-42), le kharadj était gradué, en principe, de un dinar ; il pouvait aller jusqu'à trois. Nicéphore aurait donc été soumis à une capitation de première classe.

(5) On discute la question de savoir si elle était payée par tous les agriculteurs ou seulement par les serfs.

(6) Il semble avoir été réduit à 1 miliarision par Michel II (cf. Theoph. Cont., p. 57) ; Cédrenus (p. 413) parle d'abolition. Plus tard, il est souvent évalué à 6 miliarisia (cf. dans Mikl. et Müller, t. VI, le praktikon de Patmos).

Il faudrait commencer par indiquer le peuple que les Byzantins auraient imité (1). Seraient-ce les Musulmans ? ce ne fut pas beaucoup leur habitude, du moins en matière législative et financière. Seraient-ce les Occidentaux ? mais, outre que le système fiscal de ces derniers devait leur paraître puéril, il semble que, si les extorsions d'argent de tout temps eurent lieu en Occident, un impôt régulier ne fut introduit qu'assez tard, après les premières Croisades (2) ; c'est seulement aussi à cette date que le IV^e Concile du Latran (1215) imposa aux Juifs l'obligation de se distinguer par un costume spécial.

L'argument d'analogie est encore affaibli depuis que la science moderne a précisé la nature de l'antisémitisme byzantin (3). Tout d'abord celui-ci était beaucoup moins violent qu'on ne l'a prétendu (4). Ainsi, loin de partager l'idée de Grätz (5), dont Roscher avait déjà fait justice (6) et d'après laquelle les persécutions qui se sont déchaînées en Occident avec les Croisades étaient d'origine byzantine, Krauss (p. 67) estime que ce sont les Croisés qui ont contaminé les Byzantins. Il remarque que la situation des Juifs décrite par Benjamin de Tudèle (7) est pire que celle du siècle précédent, quand (vers l'an 1000), Élia de Nisibis pouvait écrire (8) : « Les Romains (Byzantins) admettent beaucoup de Juifs à habiter leurs territoires, les protègent, leur permettent de célébrer leur culte et de bâtir des synagogues (9) ; les Juifs dans cet Empire

(1) Je ne m'arrête pas à l'idée que cet impôt aurait été emprunté aux Byzantins, car je ne l'ai vu jamais soutenir ; au contraire, Straus dit expressément (p. 25) que les Normands de Sicile l'ont emprunté aux Arabes, et Caro (I, 262) formule une hypothèse similaire pour l'impôt perçu par les Vénitiens à Béryte (cf. plus haut).

(2) Il est à peu près impossible de fixer la date où il est apparu.

(3) Voyez, pour détails, A. Andréadès, *Oi 'Eβραῖοι* etc., les pages 10-17 de l'*Ἑπετηρίς* ; cf. J. B. Bury, *A history of the later roman Empire*, 395-565 (2 vol., Londres, 1923), t. I, p. 382.

(4) Ainsi on a attribué aux persécutions la présence de Juifs grecs en Chazarie ; or, l'Arabe Masudi (traduction allemande de Sprenger, I, 404), nous assure qu'on trouvait aussi dans cet état des Juifs, « venus de tous les pays musulmans ». Or, les persécutions ne paraissent guère avoir sévi dans ces pays. Sur les rapports entre Chazars et Juifs cf. Krauss, 150-156, et Bury, 402-408.

(5) L'auteur d'une *Histoire des Juifs* fameuse, mais qui écrivait il y a plus d'un demi-siècle.

(6) Cf. *Die Stellung der Juden im Mittelalter* (Zeitschrift für die Gesamte Staatswissenschaften, t. XXI, 1875, p. 503-526). Cet essai du grand économiste et historien mérite encore d'être lu. L'auteur montre que les persécutions en France et en Italie avaient été de beaucoup antérieures aux Croisades. Si on ne les retrouve pas en Allemagne, c'est que la vie économique ne s'y était pas encore développée et que l'antisémitisme découle surtout de la jalousie commerciale. Si, d'autre part, les Sultans turcs favorisèrent les Juifs, ce n'est pas par grandeur d'âme, mais parce que les Israélites espagnols leur inspiraient moins de méfiance que leurs sujets grecs ou arméniens et que les Turcs sont impropres aux affaires.

(7) Lui-même ne signale nulle part de persécution officielle. Partout les Juifs exerçaient leur culte en liberté ; la théologie hébraïque florissait notamment à Thèbes. Quant à la foule, elle ne maltraitait les Juifs qu'à Constantinople, mais cela n'empêchait pas ceux-ci de s'enrichir ni l'un d'eux d'être le propre médecin de l'empereur. Ce détail montre par surcroît que le canon 11 du Concile de 692 (cf. Rhallys et Potlis, *Σύντ. τ. Καν.* II, 328), défendant aux chrétiens de recourir à un médecin juif était tombé en désuétude, comme probablement d'autres mesures inspirées du même esprit. Est-ce sous l'influence de ce précédent que Manuel Comnène prit des mesures législatives favorables aux Juifs ? Toujours est-il que non seulement sa *Novelle* LV (J. G. R. III, 440-2) épure (selon l'expression de Monnier, *op. cit.*, p. 68, n. 2) le serment judiciaire des Juifs (cf. sur ce point, Janin, dans *Échos d'Orient*, XV, p. 128), mais encore sa *Novelle* LXXX (J. G. R., III, 504) décide que les Israélites jusqu'alors ressortissant de la compétence du « stratège du Stenon », pourront être jugés par n'importe quel tribunal. La suppression d'une juridiction d'exception constituant une faveur manifeste, on s'étonne que Monnier n'y ait pas fait allusion. Il est encore plus surprenant que Chalandon, qui a consacré à Manuel et à son père un ouvrage de 709 pages (Paris, 1912), se borne à la mentionner pour mémoire (p. 632) et surtout qu'il ait négligé de parler des rapports de l'Empereur avec les Juifs, alors que (p. 660-661) il traite de sa politique, également libérale, vis-à-vis des Musulmans.

(8) En syriaque, cf. la page. 42 de la traduction de Horst (Colmar, 1886, sous le titre : *Beweis der Wahrheit des Glaubens*). Le témoignage d'Élia est confirmé par nombre d'autres faits relevés par Krauss (*loc. cit.*).

(9) Déjà, en 412, Théodose II interdit de troubler les services religieux des Israélites et de leur enlever leurs synagogues. Cela n'a pas empêché la chronique d'Ibn Verga d'accuser cet empereur d'avoir expulsé les Juifs de Constantinople.

peuvent déclarer : « je suis juif » sans rencontrer aucune difficulté sur leur chemin.

Incontestablement donc, la situation faite aux Juifs était meilleure en Orient qu'en Occident (1). Quant aux persécutions proprement dites, elles étaient rares (2), et plus spasmodiques que permanentes. Si condamnables qu'elles soient, si contraires qu'elles apparaissent aux traditions dont se réclamait Byzance (3), elles ne permettent de tirer aucune conclusion au point de vue fiscal, car, *contrairement à ce qui se passe en Occident*, elles ont pour but de gagner des âmes et non d'extorquer de l'argent (4). Elles embrassent Juifs et hérétiques (5), elles sont précédées de discussions théologiques entre Empereur et Rabbin, elles marchent de pair avec des privilèges et des dons accordés aux convertis (6), et n'affectent pas les formes hideuses (7) qu'on trouve si souvent dans le reste de l'Europe jusqu'à des époques relativement récentes (8). L'absence de toute arrière-pensée financière dans l'antisémitisme byzantin fait que la législation byzantine a pu fort bien contenir des dispositions trahissant sa suspicion et son mépris pour les Juifs, comme pour les « Hellènes » (païens) ou les hérétiques, sans pour cela décréter un impôt spécial de capitation. Ceci d'autant mieux que : 1^o l'obligation de porter un costume spécial, ou tout au moins un signe distinctif, qui accompagne souvent un impôt spécial, dont elle facilite la perception — les Turcs l'imposèrent aux Rayas (9), le quatrième concile du Latran la décréta pour les Juifs (10) — n'est pas, que je sache, mentionnée à Byzance ; 2^o l'idée que les étrangers et les personnes exerçant des professions méprisables doivent être frappées d'un tribut par tête, conception qui prévaut dans l'antiquité (11), et avec laquelle cadre si bien un impôt judaïque (12), ne s'y retrouve pas non plus, tout au moins de façon nette.

(1) C'est pourquoi Straus (p. 16) attribue le sort tolérable des Juifs de Sicile à l'influence grecque.

(2) De persécutions officielles et générales, on en peut relever quatre : celles d'Héraclius, de Léon III, de Basile I^{er} et de Jean Vatatzès.

(3) Au christianisme et à l'hellénisme, à l'amour évangélique et à la philanthropie athénienne.

(4) C'est pour cela, en partie, qu'elles ne furent pas permanentes. Quand un empereur se convainc qu'en baptisant les Juifs on *blanchissait des nègres* (c'est le terme employé par Constantin Porphyrogénète, dans sa *Vie de Basile I^{er}*, chap. xcvi), il renonçait aux conversions forcées. D'ailleurs, le VIII^e Concile (787) avait, dans son canon 8, posé le principe qu'il vaut mieux que les Juifs restent Juifs, plutôt que sous le masque du Christianisme, ils insultent le Christ.

(5) Ainsi Léon III l'Isaurien s'attaque aux montanistes.

(6) Cf. ce que nous disons dans notre troisième partie de la politique de Basile I^{er}.

(7) En Occident, les expulsions de Juifs étaient accompagnées de confiscations de leurs patrimoines. Toute occasion était bonne pour leur imposer des contributions extraordinaires. Les extorsions proprement dites sont elles aussi constantes. Sur ce sujet, on trouve déjà l'essentiel dans le livre de G.-P. Depping, *les Juifs dans le Moyen Âge* (Paris, 1834). Chacune des études publiées depuis fournit de nouveaux détails. Nulle part, peut-être plus qu'en Angleterre, l'antisémitisme n'eut pour cause l'avarice. A ce propos, on doit ajouter que le dernier ouvrage de Lujo Brentano, *Eine Geschichte der wirtschaftlichen Entwicklung Englands* (2 vol., Iéna, 1928) contient tout un chapitre sur le judaïsme médiéval anglais ; il y combat les idées exprimées dans un livre retentissant, œuvre d'un autre grand économiste allemand, Sombart.

(8) Ainsi, d'autres recherches m'ont amené à étudier la correspondance si curieuse de la maison Fugger (la grande Banque du temps). Publiée par Victor Klarwill (Vienne, 1923), elle a paru, de 1924 à 1926, à Londres, dans une traduction anglaise de P. de Chary et L. Byrne ; elle embrasse les années 1568-1605. A plus d'une reprise, il y est fait mention de persécutions antijuives. Cf. notamment, p. 18 et 231 ; le premier de ces passages décrit l'expulsion des Juifs de Vienne (1572) ; sur cette question, voir aussi Dr Ignaz Schwab, *Geschichte der Juden in Wien, bis zum Jahre 1625* (Vienne, 1913).

(9) Cf. Andréadès, *l'Administration financière de la Grèce sous la domination turque* (Paris, 1910, extrait de la Revue des Ét. grecques).

(10) Cf. plus haut.

(11) Cf. A. Andréadès, *Histoire des finances grecques*, t. I (éd. de 1927), p. 153 ss.

(12) A Palerme, dit la Coutume, on n'a pas le droit de prélever d'impôts extraordinaires sur « les Juifs, les courtisanes, les bouchers et les boutiquiers, *quantumcumque turpem ac sordidam vitam ducant* » (cf. Straus, p. 14 et 101).

II. A la présomption de survivance d'un ou plusieurs des trois impôts judaïques qu'ont connus les premiers siècles chrétiens, on peut répondre que : *a*) le *fiscus judaicus* a disparu avant le transfert de la capitale à Constantinople (1); *b*) l'impôt institué par Constance avait toutes les formes d'une contribution illégale (2) et, par conséquent, il est très vraisemblable qu'il n'a pas été ressuscité après la mort de Julien (3); en tout cas, on n'en trouve pas la moindre trace; *c*) quant à l'*aurum coronarium*, sa survivance dans la législation macédonienne ne prouve absolument rien car — et c'est là un fait sur lequel feu le doyen Monnier insistait avec raison (4) — les Basiliques et même l'Hexabiblos d'Harménopoulos contiennent une foule de dispositions, que nous savons par ailleurs avoir été abolies et qui ne sont reproduites que par suite du psittacisme qui caractérise tous les compilateurs et plus particulièrement les compilateurs byzantins (5).

D'ailleurs les textes (arabe, juif et byzantin) assez rapprochés par la date des Basiliques, qui se réfèrent à un impôt juif, parlent d'une capitation, impôt de quotité, et non d'un impôt global, réparti par les autorités religieuses israélites. Or, du point de vue de la pratique fiscale, si on trouve nombre d'exemples d'une capitation évoluant vers un impôt de répartition, ce fut, entre autres, le cas du kharadj turc en Grèce (6), je ne connais pas d'exemple d'une évolution en sens inverse. Et la chose est très naturelle : il est fort commode de se décharger sur les autorités religieuses ou communales d'une nation assujettie de la répartition et de la perception d'un impôt de capitation, car on s'assure ainsi sans fatigue un revenu fixe; par contre, la renonciation à ces commodités administratives et fiscales n'est pas le propre d'un gouvernement médiéval ou simplement oriental. Si donc le fisc byzantin, toujours prêt à rejeter sur d'autres la charge de la perception des impôts (d'abord par le système de la responsabilité collective, dont l'*épiholè* est une des formes, ensuite par celui de la ferme) si donc le fisc byzantin percevait néanmoins directement une capitation sur les Juifs, il faut supposer que cette prestation était étrangère à l'*aurum coronarium*. Et, dès lors, il faudrait conclure, ou bien que cette dernière contribution n'existait plus que sur le papier, ou bien que les deux contributions ont coexisté. Cette double imposition n'est pas impossible (7) en théorie, mais elle n'aurait pu fonctionner sans être la source de revenus considérables et sans attirer l'attention de Benjamin de Tudèle et des historiens byzantins.

(1) Juster (p. 286) prouve qu'on le rencontre pour la dernière fois dans une lettre d'Origène, datant de 240. Il établit aussi que l'on a eu tort de faire état du Code Théod., 16, 8, 23 (416) : *cum propter evitacionem criminum et pro diversis necessitatibus Judaicae religionis homines obligatos*, se font baptiser, etc. Le mot *necessitas* peut, sans doute, être pris aussi dans le sens d'impôts spéciaux, mais Tillemont (*Histoire des Emp.*, II, p. 628) a eu tort de le lui attribuer en l'espèce, car il s'agit de Juifs *qui pro necessitate, non devotione mentis* embrassent le christianisme.

(2) On l'avait exigée sans l'*indictio* qui régulièrement devait précéder les impôts; cf. les mots διαγραφαις ἀκηρύκτοις de l'Épître 25.

(3) D'autant plus que celui-ci avait pris le soin de brûler les rôles; cf. plus haut le texte de l'Épître 25, περιπαρέδωκα τὰ βρέβια, etc.

(4) On a depuis repris cette idée, en opposant le *droit savant* au *droit réel*.

(5) Cf. toutes les compilations byzantines en général, y compris les compilations juridiques.

(6) Cf. Andréadès, *loc. cit.* C'est ainsi, me semble-t-il, que, malgré le maintien de l'ancien kharadj (*Geria*) arabe, les Juifs de Palerme étaient tenus à une somme fixe (400 tarans, environ 800 francs, en 1239); cf. Straus (p. 26).

(7) A l'époque romaine, les deux impôts n'ont pas coexisté au profit de l'État; quand celui-ci a absorbé l'*aurum coronarium*, la didrachme n'était plus perçue (cf. plus haut). Mais on les voit marcher de pair en Allemagne.

III. L'argument fiscal pourrait être combattu par les considérations suivantes :

a) Il n'est pas exact que les Byzantins aient conservé tous les impôts du Bas-Empire (certains d'entre eux, par exemple, le *chrysargyre* et le *xylelaion* furent certainement abolis) et moins encore qu'ils aient appliqué tous les impôts existants dans les états voisins.

b) Ailleurs, par suite de la multiplicité des impôts judaïques, de l'élévation de leurs tarifs (1), on a pu tirer des Israélites, rien que par les seules voies légales (2), des sommes importantes. Par contre, le plus grand reproche qu'on peut faire aux Empereurs byzantins est seulement d'avoir établi un impôt unique d'une pièce d'or. Comme il appert de l'appendice B, consacré à la question, si cet impôt a vraiment existé, la recette qu'on en pouvait attendre doit être évaluée à 4.000-7.000 nomismes (3). L'équilibre du budget byzantin, même si on ne croit pas que Constantinople seule donnait 106 millions de francs (4), ne dépendait pas de la perception d'une somme équivalant à 60-105.000 francs.

c) Même sans un impôt spécial, l'Empire pouvait tirer des ressources des Israélites. Tout d'abord, ceux-ci pouvaient fort bien payer le *kapnikon*. Ensuite un grand nombre d'entre eux étaient des ouvriers en soie (5) ; c'était là une industrie que le Trésor trouvait assez avantageuse pour dispenser d'impôts ceux qui l'exploitaient (6). C'était de plus une industrie qui était généralement dans les mains de l'État (7) ; dans ce cas, les bénéfices que pouvaient rapporter à l'État-patron des ouvriers aussi experts que les Juifs (8), étaient infiniment supérieurs à ceux qui pouvaient laisser à l'État-fisc un *κεφαλήτιόν*, fut-il d'un nomisme (9).

IV. Quant aux textes, aucun d'eux n'est décisif. Nous avons déjà parlé des doutes qu'on peut avoir sur l'application du passage des Basiliques relatif à l'*aurum coronarium*, qui paraîtrait une survivance du droit savant. La *Novelle* 144 ch. 2, en distinguant le *φόρος* de la *πρόσδοος*, fournit sans doute aux partisans de l'existence d'un impôt spécial un argument encore plus fort que ne le pense Krauss, car l'idée de *φόρος* implique

(1) Cf. les renseignements donnés dans la conclusion de cette étude.

(2) C'est-à-dire indépendamment des extorsions.

(3) Voyez appendice B.

(4) Chiffre donné par Benjamin de Tudèle. Calligas récusait ce témoin, « encore qu'il fût Juif et qu'il parlât d'argent ».

(5) Cf. plus haut.

(6) Remarque de Asher dans ses commentaires à Benjamin de Tudèle (II, 31) ; il renvoie à Gibbon, chap. LIII.

(7) On trouvera sur les industries d'État tout un chapitre dans la partie de mon Histoire, consacrée aux recettes de l'Empire byzantin ; en attendant sa publication, on consultera comme ouvrages récents la conférence de Mr. Sotiriou sur les Étoffes byzantines de soie, et le livre de Axel Persoon, *Staat und Manufaktur in römischen Reiche* (publications de la nouvelle Société littéraire de Lund). Lund, 1923.

(8) Il suffit de se rappeler les bénéfices que tira Palerme des ouvriers en soie juifs que Roger II y transplanta, quand, en 1147, il conquiert provisoirement Thèbes. Pour l'industrie de la soie en Sicile, voir outre Straus, le remarquable ouvrage en deux volumes de Chalandon, *la Domination normande en Italie* (Paris, 1907), t. II, p. 702-705, et les travaux auxquels il renvoie.

(9) Tudèle dit que, dans le palais des Blachernes, s'accumulaient les recettes perçues en argent et en étoffes de soie et de pourpre. Krauss (p. 76) croit qu'il s'agit d'impôts en nature ; il est plus probable que le texte fait allusion aux produits des manufactures impériales, mais le résultat pratique est le même : grands revenus. Dans l'Italie du Sud, les Normands et les Hohenstaufen tirèrent, eux aussi, des ressources considérables de l'organisation monopolistique, imitée de Byzance, des industries de la soie et de la teinturerie. Straus (p. 21) dit que celle-ci avait rendu les Juifs qui s'y employaient « moitié ouvriers et moitié fonctionnaires » ; on peut dire la même chose des ouvriers des manufactures impériales.

dans l'antiquité l'idée de sujétion, l'impôt payé par les citoyens libres étant désigné par le mot *τέλος* ou par *πρόσοδος* (1). Malheureusement, la *Novelle* 144 s'occupe exclusivement des Samaritains, que les Byzantins savaient distinguer des Juifs (2), et dont ils avaient beaucoup plus à se plaindre que de ceux-ci (3).

Les trois autres textes : Ibn Khordadbeh, la *Novelle* du Monomaque et le rapport juif sur le mouvement messianique ne suffisent pas à résoudre le problème : le voyageur arabe peut être représenté comme sujet à caution ; il dit que l'impôt d'un nomisme était payé par les idolâtres aussi bien que par les Juifs ; or, on chercherait, en vain, dans le chapitre du Code Justinien : *De ebreis et coelicolis* (I, 9), un impôt spécial frappant les païens et l'introduction d'un impôt de ce genre par les Empereurs des VI^e-VIII^e siècles reste à démontrer (4). En outre, Ibn Khordadbeh parle d'un impôt par tête, tandis que le *κεφαλητιών* du Chrysobulle de 1049 est un impôt de famille ; les deux textes ne se confirment donc point mutuellement. Bien mieux, le rescrit de Constantin IX peut être interprété comme frappant les Juifs de Chio, non en tant que circoncis, mais en tant que serfs du couvent (5). Et, enfin, en admettant qu'il faille tenir compte de légendes messianiques, il est loisible de supposer que c'est aussi d'une capitation servile (d'un *kaphnikon*) qu'Alexis Comnène aurait dégagé en 1096 les Juifs de Salonique.

III

En résumé, tous les arguments qu'on peut imaginer en faveur de l'existence d'un impôt judaïque, sont discutables. Néanmoins, tous subsistent et spécialement les trois derniers textes gardent beaucoup de leur valeur, car, comme nous l'expliquons dans l'appendice A : 1^o la contradiction entre Ibn Khordadbeh et la *Novelle* de 1049 n'est, en partie, qu'apparente, attendu que les impôts de capitation, étant en fait perçus uniquement sur les hommes adultes, ne diffèrent pas très sensiblement des impositions familiales ; 2^o le mot *κεφαλητιών* ne se retrouve pas dans la liste des impôts, prélevés sur les *paroikoi chrétiens* de la Née Monè.

Qui voudrait nier l'existence de notre impôt ne doit donc pas se borner à discuter les arguments *pour*, il doit aussi avancer des arguments *contre*. Il pourrait, à la réflexion, en trouver trois.

Le premier et le plus puissant d'entre eux est que Benjamin de Tudèle, qui fournit tant de détails sur les Israélites de l'Empire byzantin, ne fait pas allusion à un impôt judaïque, alors que (c'est là le point important) il ne se contente pas de

(1) Cf. Andréadès, *Histoire des finances grecques* (éd. de 1927, t. I, p. 95-97).

(2) Il y avait toute une série de lois dirigées contre les Samaritains et qui ne touchaient pas les Juifs (cf. Krauss, p. 18 ss.).

(3) Dans leurs révoltes, les Samaritains s'étaient livrés à toutes les atrocités imaginables, y compris des massacres en masse ; les destructions d'églises et les insultes à l'Empereur leur étaient aussi habituelles.

(4) Sauf erreur, je n'en ai trouvé nulle part mention.

(5) Voir, pour détails, appendice A.

parler de l'impôt perçu en pays musulmans, mais donne aussi des détails sur son montant (1).

Le second argument est le silence des chrysobulles relatifs aux fondations pieuses. Les Empereurs byzantins, surtout à partir des Commènes (2), avaient pris l'habitude de leur affecter telle ou telle recette publique. Dans les pays, où l'impôt judaïque existait, il était souvent cédé à l'Église. Cette pratique se rencontre notamment en Espagne (3), en France (4), en Italie (5). Comment en Grèce, où il y avait plus de trente localités (6) contenant des Juifs, ne la retrouve-t-on que dans le cas de Chio, où, répétons-le, elle est combinée avec la réduction des Juifs libres à l'état de servage ? (7).

Troisième argument : les chroniqueurs byzantins, dans les deux cas où ils mentionnent des dispenses d'impôts accordées aux Israélites, s'expriment d'une manière qui suppose la non-existence d'un impôt spécial. Je fais allusion aux passages suivants : 1^o le Continuateur de Théophane reproche à Michel le Bègue d'avoir accordé aux Juifs l'immunité fiscale et la liberté (8), et 2^o le même auteur, renforcé par Siméon le Magistre, p. 690 (9), nous représente Basile le Macédonien couvrant de dons et dispensant d'impôts les Juifs se convertissant au christianisme (10). Dans les deux cas, il est parlé, on le voit, d'une dispense générale d'impôts et non d'une dispense d'un impôt spécial (11); et cette mesure est expliquée pour Michel par la prétendue faveur

(1) Chap. xv, *in fine*, il dit textuellement ceci : « Le tribut annuel qu'on paye dans tout l'Empire des Ismaélites pour tout mâle de l'âge de quinze ans et au-dessus, est d'un amire d'or par tête, qui vaut un maraotti et trois quarts d'or. »

D'après Asher (t. II, p. 162), un « maravedi-bueno » valait 2 sh. 3 d.; l'impôt donc était de 3 shillings par tête, mais ceux-ci auraient eu, au xiii^e siècle, une puissance d'achat égale à 15 shillings, en 1840 (quand il écrivait). Caro dit qu'un maravedi d'or vaut 13 marks (t. I, p. 282), mais il n'explique pas si c'est de la valeur interne ou de la puissance d'achat qu'il entend parler.

(2) Cf. Andréadès, *Histoire des finances grecques*, p. 559-560, de l'édit. de 1918.

(3) Cf. Caro, II, 238-250.

(4) La *Jewish Encyclopedia* (mot *taxation*) rapporte qu'en 1212 les impôts juifs de Provence étaient perçus par l'Église d'Arles.

(5) Cf. Straus, p. 27, et Chalandon, *Histoire de la domination normande*, II, 563.

(6) Trente sont mentionnées par le rabbi Benjamin, et celui-ci ne parle que des endroits où il a passé.

(7) Dans un chrysobulle d'Andronic Paléologue, datant de 1321 (cf. sur cet acte, la note 1 de l'appendice B), figurent, parmi les serfs de l'église de Jannina, trois Juifs; mais rien ne permet de dire qu'ils lui aient été cédés par l'État.

(8) « Ὅσῳ δὲ τὴν Χριστοῦ κληρονομίαν ἐπίεζε καὶ οἷόν τις θῆρ ἄγριος κατενέμετο, τοσούτῳ τοὺς Ἰουδαίους ἀνέτους φόρων καὶ ἐλευθέρους ἐδείκνυνεν, ἀγαπωμένους καὶ στεργομένους αὐτῶ τῶν ἄλλων ἀνθρώπων διαφερόντως. (Th. Cont., p. 48.)

(9) Voir aussi la *Novelle* 55 de Léon le Sage; cf. Monnier, *loc. cit.*

(10) Προσθεὶς δὲ καὶ ἀξιομάτων τοῖς προσερχομένοις διανομάς καὶ τοῦ βάρους τῶν προτέρων ἀπαλλάξας φόρων καὶ ἐπιτίμους ἐξ ἀτίμων ποιεῖν κατεπαγγελάμενος. (Th. Cont., p. 341).

Voir sur ces conversions, Rambaud, *Constantin Porphyrogénète* (Paris, 1870), p. 341, et Vogt, *Basile I^{er}* (Paris, 1908), p. 302-304. C'est de cette époque que date probablement la formule d'abjuration qui, publiée au début du siècle, a fait l'objet de plusieurs études. Nous avons déjà cité celle de Krauss. Il faut rappeler encore les deux études de l'éditeur du texte, F. Cumont : *Une formule grecque de renonciation au judaïsme* (Wiener Studien, XXIV, 1902, p. 462-472) et *la Conversion des Juifs à Byzance au IX^e siècle* (Journal du ministère de l'Instruction publique de Belgique, Bruxelles, 1913, t. XXXXVI, p. 8-15). M. Bidez a la bonté de me signaler aussi un autre texte publié par un élève de Cumont, M. de Stoop, dans les *Mémoires de l'Académie flamande*.

(11) Aucune allusion à un impôt spécial n'est contenue non plus dans la formule d'abjuration qui, dans son paragraphe II, énumère toutes les raisons d'intérêt qui auraient pu pousser un Juif au christianisme. On pourra répondre qu'un impôt ne dépassant pas une pièce d'or a pu paraître indigne d'être mentionné. Quoi qu'il en soit, voici ce passage : « Ὁ δεῖνα ὁ ἐξ Ἑβραίων σήμερον προσιών τῇ πίστει τῶν Χριστιανῶν οὐ διὰ τινὰ βίαν ἢ ἀνάγκην ἢ ἐπὶ πείραν ἢ πενίαν ἢ διὰ χρέος ἢ ἐγκλημα κατ' ἐμοῦ κινούμενον ἢ διὰ τιμὴν κοσμηκὴν ἢ εὐεργεσίας τινὰς ἢ χρήματα ἢ πράγματα παρὰ τινος ὑπισχνούμενα ἢ ὅλως δι' οἰανδήποτε ὠφέλειαν ἢ προστασίαν ἀνθρωπίνην, ἀλλ' ὡς ἐξ ὅλης καρδίας καὶ ψυχῆς τὸν Χριστὸν ἀγαπήσας ».

qu'il portait aux Israélites (1), et pour Basile par son souci de les attirer au christianisme. Dans le même ordre d'idées, il convient de rappeler qu'une dispense générale (2), quoique temporaire, était aussi accordée aux Musulmans qui recevaient le baptême et s'établissaient dans l'Empire (3).

Malheureusement il en est de ces arguments comme de ceux militant en sens inverse : aucun d'eux n'a la force qu'il paraît avoir.

Benjamin, s'il a mentionné l'impôt judaïque en pays musulmans, n'en parle pas pour la Sicile où il est plus que probable (4) qu'il fonctionnait déjà de son temps.

Le second argument repose sur la présomption que les Empereurs étaient tenus de concéder aux fondations pieuses l'impôt judaïque plutôt que telle autre recette. C'est là une hypothèse, sinon gratuite, du moins arbitraire, d'autant plus que le revenu que le gouvernement désirait affecter à telle institution charitable pouvait être inférieur ou supérieur à l'impôt payé par les Juifs de la localité la plus voisine.

Le troisième peut être combattu par la double observation que : a) Michel le Bègue est accusé non d'avoir mis les Juifs sur un pied d'égalité avec les Chrétiens par abolition d'un impôt spécial, mais de leur avoir accordé un traitement de faveur, soit l'immunité fiscale et b), qu'en ce qui concerne les convertis, on n'avait pas à leur accorder la dispense de l'impôt judaïque, puisqu'ils cessaient de le payer, par le seul fait du baptême.

De tous côtés donc l'incertitude nous environne. C'est en vain aussi qu'on se tournerait vers la législation vénitienne ou franque dans les îles Ioniennes.

Le texte le plus important est le décret du 22 janvier 1387, par lequel Venise garantit aux Juifs de Corfou l'assimilation fiscale et leur accorde le libre exercice de leur religion. Si ce dernier privilège n'existait pas antérieurement, il aurait fallu induire de cet acte que la sérénissime République concédait des avantages nouveaux et qu'il y avait antérieurement inégalité fiscale, donc impôt judaïque. Mais, comme il est hors de doute que la liberté de culte était déjà un fait consacré, on doit penser que les Israélites ont simplement tenu à assurer le respect de privilèges déjà concédés par la domination franque. Cette précaution n'était pas inutile ; les Juifs de Corfou durent souvent invoquer l'acte de 1387 pour se mettre à l'abri des exigences pécuniaires (5), que Venise manifesta vis-à-vis de ses autres sujets Juifs.

(1) Voir le texte cité plus haut. Michel est présenté par notre auteur (p. 56) comme issu de parents juifs ; cf. Pargoire, *l'Église byzantine de 527 à 847* (2^e éd. Paris, 1905), p. 282. Les partisans des images dépeignent d'ailleurs systématiquement les empereurs iconomaques comme judaïsants (Théophane, p. 404, appelle Constantin V, Ἰουδαίφρον) et les Juifs comme les auteurs du mouvement iconoclaste (l'accusation revient au moins trois fois sous la plume du patriarche Nicéphore). N. Jorga, *les Origines de l'iconoclasme* (Académie Roumaine, sect., hist., II, 1924), juge ces accusations ridicules ; les Empereurs voulaient simplement des sujets « qui paient, qui travaillent, qui écoutent ». Cf. aussi Lombard, *Constantin V* (Paris, 1902), p. 107, et Schenk, *Kaisers Leons Walten in Innern*, B. Z., t. V (1896), p. 272 ss.

(2) Elle portait sur l'impôt foncier et la capitation, les deux seuls impôts directs qui pesaient sur les agriculteurs.

(3) *De Caerimoniis*, p. 695.

(4) Attendu que les Normands l'auraient emprunté à leurs prédécesseurs les Arabes.

(5) Voire de mesures plus graves, par exemple, les expulsions en masse du xvii^e siècle. Les privilèges fiscaux eux-mêmes ne furent pas maintenus sans lutttes. Certains emprunts (par exemple une avance de 3.000 ducats, en 1431) impliquent que leur maintien dut parfois être racheté.

La non-existence d'un impôt judaïque sous les Francs résulte encore : 1^o quoique de façon vague (1), d'un acte du 12 mars 1324, dans lequel Philippe de Tarente (2) énumère les vexations dont ses officiers se rendaient coupables vis-à-vis des Juifs de Corfou, mais ne fait aucune allusion à un impôt spécial ; 2^o du fait qu'aucun impôt de ce genre ne se trouve dans les décrets par lesquels les Vénitiens (à la fin du x^ve et au début du xvi^e siècle) réglèrent le régime fiscal de Zante et de Céphalonie, et qui sont une copie (3) de la législation en vigueur sous les seigneurs francs (en l'espèce, les Tocci).

Le malheur veut que de la non-existence d'impôt judaïque dans les îles Ioniennes, à l'arrivée des Vénitiens, on ne puisse déduire nécessairement aussi sa non-existence du temps des Byzantins, attendu que les xiii^e et xiv^e siècles furent une période pendant laquelle les Israélites de Septanèse devinrent l'objet d'une bienveillance spéciale (4).

IV

De ce qui précède, il ressort assez clairement ceci : On peut invoquer, tant en faveur que contre l'existence d'un impôt judaïque, un certain nombre d'arguments sérieux ; ils méritent tous l'attention, aucun d'eux n'est irréfutable ; il se dégage cependant de trois textes d'origine diverse (judaïque, arabe, byzantine) une présomption en faveur d'une capitation spéciale. De plus, même à défaut d'un texte formel, un impôt judaïque devrait être tenu pour plus que probable, si on arrivait à mieux établir que l'impôt dit κεφαλαιῶν a évolué depuis Justinien et qu'à partir des Iconomaques il fut lié à l'idée de sujétion (5).

Bien entendu, ces conclusions n'ont rien de définitif. L'auteur est un économiste et non un byzantinologue. Il ne prétend pas avoir épuisé toutes les sources. Si un chercheur, mieux qualifié, trouve (6) tel nouveau passage nous fixant sur l'existence de l'impôt ou simplement précisant la nature du képhalition, il sera amplement payé de ses peines. Quant à lui, il a cherché seulement à attirer l'attention sur un sujet inté-

(1) Il vise les vexations ; la perception d'un impôt spécial, mais légal, n'en aurait pas été une.

(2) Ce prince avait épousé Thamar, fille du Despote d'Épire Nicéphore Angélos. Il possédait Corfou et n'hésitait pas à se parer du titre d'Empereur de Constantinople. Sa lettre est conservée à la Synagogue de Corfou et a été commentée par Mustoxidi, *Ἑλληνομνήμων*, p. 486, n. 43.

(3) On en trouvera les preuves concluantes dans notre ouvrage *Ἡ Οἰκονομικὴ Διοίκησις τῆς Βενετοκρατίας ἐν Ἑπτανήσῳ* (2 vol. Athènes, 1914) ; voir notamment, t. II, p. 120 ss. et 164.

(4) Ceci pourrait même expliquer pourquoi la communauté de Corfou, qui ne comptait qu'un membre quand Benjamin de Tudèle visita l'île, était si florissante en 1386 que, sur les six plénipotentiaires qui négocièrent alors la cession volontaire de l'île aux Vénitiens, deux étaient des Israélites. La communauté juive de Corfou a fait l'objet d'une étude de Jean Romanos, homme aussi savant que modeste, dont j'eus le bonheur d'être l'élève au gymnase de Corfou : *Ἡ Ἑβραϊκὴ κοινότης τῆς Κερκύρας* (revue *Ἑστία*, 1891, t. I, n^{os} 24-25 ; traduction dans la *Revue des Études Juives*, t. XXXIII, p. 69-74) ; cf. aussi l'article *Corfu*, dans la *Jewish Encyclopedia*, qui est accompagné d'une bibliographie.

(5) C'est, nous l'avons dit, la théorie de Dölger, mais elle ne se base que sur un passage de Théophane et sur la *Nouvelle* de 1049, susceptible d'une autre interprétation.

(6) Soit dans les archives crétoises conservées à Venise, soit dans les papyrus post-justiniens, soit même dans les sources publiées. (Un texte très important nous a été signalé au cours de l'impression. Nous le commentons dans un Post-Scriptum. Il se trouvait dans un recueil connu et personne ne l'avait mentionné. Il n'y a d'inédit que l'imprimé, disait Faguet.)

ressant, en débroussaillant le terrain, et a voulu surtout réagir contre la méthode, trop souvent appliquée à l'histoire intérieure de Byzance (1), qui consiste à confirmer par les textes des idées préconçues. Quelque fatigue qu'elle cause pour l'écrivain comme pour le lecteur, l'expérience a prouvé qu'il vaut mieux lui préférer celle qui exige qu'on examine textes et arguments sur toutes leurs faces, et qu'au besoin on reconnaisse l'impossibilité d'aboutir à des résultats tangibles.

D'ailleurs, toute étude de législation fiscale, même si elle n'aboutit pas à des conclusions concrètes, comporte, pour ainsi dire involontairement, quelques enseignements généraux. Selon une définition classique, un budget est un miroir; toute recette comme toute dépense reflète un des aspects des conditions sociales, politiques et économiques dans lesquels vit un État. Aussi, malgré la répugnance de son auteur pour les généralisations, il se dégage du présent article la confirmation de l'idée formulée par Krauss (2) qu'au Moyen Âge, les Juifs étaient infiniment mieux traités à Byzance que dans le reste de l'Europe. On a déjà attiré l'attention sur ce que les persécutions, très intermittentes d'ailleurs, visaient à convertir les Israélites, non à leur extorquer de l'argent (3), et on peut inscrire aussi à l'actif des Byzantins qu'elles n'étaient pas accompagnées de massacres.

Le seul fait qu'on puisse discuter le maintien de l'ancien impôt judaïque, qui avait été repris même par les musulmans, n'est pas moins édifiant. A supposer qu'il ait fonctionné, on a vu qu'il n'a pu dépasser une pièce d'or par homme adulte ou encore par famille. Cela est peu de chose en comparaison de la nuée d'impôts qu'on retrouve dans le reste de l'Europe (4), impôts se montant dans beaucoup de pays à des sommes considérables (5), doublés de contributions extraordinaires (6) et, ce qui est pis, de trop fréquentes extorsions (7).

(1) Par exemple, pour préciser le montant du budget, ou l'origine de la petite propriété. Au sujet de cette dernière et de la théorie, dite slave, on lira avec profit G. Ostrogorsky, *Die ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches* (extrait du Vtj. f. Sozialgeschichte, XX, 1927).

(2) Déjà, dans la *Jewish Encyclopedia*, mot *Byzance*.

(3) Le but répugne aux idées actuelles, mais il n'avait rien de déshonorant.

(4) La *Jewish Encyclopedia* (mot *taxation*) retrouve, en Allemagne et en France, douze impôts différents. En admettant que tous n'aient pas été perçus simultanément, ou relèvera néanmoins quatre catégories d'impositions régulières :

1° Les impôts annuels au profit du pouvoir central et des autorités locales (seigneurs et cités);

2° Ceux représentant le prix de la protection du Pape, de l'Archevêque ou de l'Église locale;

3° Ceux correspondant au rachat d'une obligation, par exemple, de fournir des services personnels (*servitium*), de porter un costume spécial ou de demeurer dans une localité déterminée (en Allemagne, le Juif qui voulait voyager versait le *Judengeleitsgeld*);

4° Ceux perçus à l'occasion de certains événements, par exemple : un couronnement (du pape ou du roi).

(5) La *Jewish Encyclopedia* donne des chiffres sur les impôts écrasants en Angleterre (mot *tallage*) ou en Espagne (mot *Spain*).

On pourrait multiplier les exemples : les Juifs de Sicile auraient, au xv^e siècle, sollicité du roi Alphonse la grâce (*sic*) de payer le dixième des impôts; pourtant, Straus (p. 10-11) prouve qu'ils ne pouvaient représenter plus de 3 pour 100 de la population; pour les Vénitiens, cf. l'appendice C.

(6) Notamment à l'occasion de guerres. Cet usage naquit, semble-t-il, avec les Croisades, mais il leur survécut. La *Jewish Encyclopedia* cite le *Thirpfennig* de la guerre hussite. L'histoire fournit d'autres exemples (par exemple à Venise) pour des dates plus récentes encore.

(7) Nous avons signalé plus haut que les expulsions en masse étaient accompagnées de confiscations des patrimoines et qu'elles ont continué à se produire jusqu'au-delà du xvi^e siècle. Les cas individuels d'extorsions étaient fréquents de leur côté. La correspondance précitée de la maison Fugger relate (p. 231), comme une chose toute naturelle, qu'à l'aide de tortures on a enlevé aux Meissel de Prague, 516.250 florins, somme énorme pour l'époque et qui représentait toute leur fortune. Rösel (*loc. cit.*, t. 54, p. 210 ss.) explique, de son côté, comment en emprisonnant leur rabbi (qui finalement mourut en prison), on a pu arracher progressivement aux Juifs de

APPENDICE A

LE ΚΕΦΑΛΗΤΙΩΝ DES JUIFS DE CHIO

Les chrysobulles de la Néa Monè de Chio sont d'une importance primordiale pour l'étude de la fiscalité byzantine (1). Pourtant, ils n'ont jamais été examinés de ce point de vue (2), et, à ma connaissance, Dölger est le seul écrivain qui ait soupçonné le profit qu'on en pouvait tirer pour l'éclaircissement de la question qui fait l'objet de cette étude. Mais, comme lui-même se borne à un renvoi, il nous reste à déterminer si le chrysobulle du Monomaque (3) contient ce témoignage formel que nous recherchons.

L'acte impérial, datant de 1049, commence par expliquer comment la race juive a démérité de Dieu, qui, pour la punir, l'avait soumise à la race chrétienne plus fidèle; aussi l'Empereur, ayant appris que les Juifs de l'île de Chio sont παντάπασι ἐλεύθεροι καὶ μηδαμοῦ ὑποκείμενοι, soumet au couvent les quinze familles juives existant dans l'île (4), et ordonne qu'en signe de sa souveraineté (ἵνα δὲ καὶ δεσπότης τῶν φαμιλιῶν δῆλῃ ἥ) la Néa Monè perçoive annuellement d'elles un κεφαλῆτιών; de plus, ces familles sont dispensées de toute ἐπῆρεια ou ἀγγραρεία (5).

Au premier abord, il semble qu'il s'agisse incontestablement d'une capitation pesant sur les Israélites et sa cession à une institution religieuse milite encore en ce sens, puisque, nous l'avons vu, en Occident cet impôt était souvent cédé à l'Eglise.

Rothenburg jusqu'à 30.000 marks. On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Les terres d'élection de ces pratiques furent, ainsi qu'il a été dit, l'Espagne et l'Angleterre. Au sujet de cette dernière, sir James H. Ramsay, dans son remarquable ouvrage : *The Foundations of England or twelve Centuries of British history*, B. C. 55 — A. D. 1154 (2 vol., Londres, 1898), explique comment le roi d'Angleterre, étant censé le légataire universel de tous les Juifs, Richard Cœur de Lion prit, en 1194, des mesures pour que leurs titres de propriété ne disparaissent pas, au cours des fréquents troubles antisémites; de là, une institution qui devint plus tard l'*Exchequer of the Jews*. Sir James (p. 343) définit celui-ci « un bureau destiné à protéger les Juifs, en attendant le moment de les plumer ». Il renvoie à l'étude de J. M. Rigg, *the Exchequer of The Jews* (Selden Society).

(1) Ils l'emportent même sur ceux de Patmos par l'ancienneté. Constantin Monomaque fonda son couvent quarante ans environ avant qu'Alexis Comnène eût fondé le sien.

(2) Plus généralement ils ont passé à peu près inaperçus. La chose s'explique en partie par le fait que ce cartulaire n'a été compris dans aucune des grandes collections (*Jus Græco-Romanum*, *Acta et Diplomata*, etc.). Il fut publié, avec beaucoup d'autres pièces se rattachant principalement au folklore, par Canellakis (Χιακὰ Ἀνάλεκτα, Athènes, 1890); l'éditeur était un autodidacte qui a rendu de grands services à l'histoire de son île natale, mais qui était dépourvu de méthode critique. Georges Zolotas, gymnasiarque de Chio, a recopié les chrysobulles sur les originaux conservés à Constantinople, et les a compris dans son *Ἱστορία τῆς Χίου*, que sa fille a publiée après sa mort (cf. t. II, Athènes, 1924, p. 253 ss.). Cependant, on doit rappeler que Miklosich et Müller (t. V, appendice XIV, p. 440 ss.), avaient reproduit des fragments des actes dont il s'agit; ils les avaient empruntés à un ouvrage, *Τὰ Νεαμονήσια*, publié à Chio, en 1865; cf. F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches* (Munich, 1925), n° 892. Les lecteurs des *Acta et Diplomata* auraient notamment pu trouver le passage relatif aux Juifs, à la page 443 du volume précité.

(3) On en trouvera le texte dans Canellakis, p. 350-351 et Zolotas, p. 282-283.

(4) Qu'il n'y eut pas d'autres Juifs, cela résulte encore plus clairement d'un autre acte confirmatif en date de 1062 (cf. Zolotas, p. 297-298). Du temps de Benjamin de Tudèle, les Israélites de Chio se montaient à 400 âmes (on a même dit 400 familles; cf. appendice B). L'augmentation est attribuable soit à la vertu prolifique bien connue de la race, soit à une immigration explicable elle-même par le développement de l'industrie de la soie. Celle-ci florissait incontestablement; Zolotas le montre à l'aide de la toponymie, mais il n'a pu déterminer le siècle où elle s'est établie dans l'île.

(5) Les ἐπῆρεια sont, comme les ἀγγραρεία, des charges extraordinaires, mais elles semblent être plus spécialement les prestations en nature (rachetables parfois en argent) au profit de l'armée et des fonctionnaires militaires ou civils de passage. Le second terme désignerait, au contraire, les véritables corvées, qu'elles eussent un caractère civil (routes, ponts, etc.) ou militaire.

Et certes, si le Monomaque avait indiqué le montant de l'impôt et si celui-ci se fût trouvé supérieur à celui du kapnikon ou si, mieux encore, il avait parlé de la cession du « κεφαλητιών des Juifs », l'existence d'un impôt judaïque n'eût plus été en question. Mais hélas ! le document se borne à nous apprendre que l'Empereur transforme des Israélites libres en serfs du couvent et qu'en manifestation de cette sujétion une capitation sera perçue. Bien mieux, l'immunité des charges extraordinaires⁽¹⁾ si importante, n'est pas une compensation accordée aux Juifs, mais bien une faveur accordée au monastère ; nous la voyons réapparaître à propos de πάροικοι chrétiens cédés (1). Elle garantissait les biens du couvent contre la visite de la longue liste des fonctionnaires civils et militaires que, par surcroît de précaution, le chrysobulle juge nécessaire d'énumérer.

Autre chose encore, le κεφαλητιών des Juifs de Chio n'est pas, comme le veut Ibn Khordadbeh, un impôt par tête, mais un impôt familial ; il ressemble au kapnikon perçu sur tous les paroikoi. Il semblerait donc qu'en définitive notre texte non seulement n'établisse pas l'existence d'un ἰουδαϊκὸν τέλοςμα, mais encore qu'il fournisse un argument contre lui (2).

Et pourtant même ceci n'est pas sûr. Le chrysobulle dit que les Juifs étaient ἐλεύθεροι, il ne dit pas qu'ils étaient ἀτελεῖς ; il est possible qu'ils payaient déjà une capitation et que, pour cette raison, leur contribution monacale portait le nom de κεφαλητιών.

L'argument, tiré en passant par Dölger, du nom de l'impôt est renforcé par l'observation que ce terme ne figure pas dans le chrysobulle de 1044 qui concerne les Chrétiens ; il contient pourtant une énumération d'impôts et de charges occupant une demi-page de Zolotas (p. 268) et n'oublie ni le kapnikon, ni l'aérikon, ni la strateia, c'est-à-dire aucune des taxes, que les auteurs (rarement d'accord entre eux) ont identifiées avec la capitation ordinaire, payée par les Chrétiens.

La contradiction avec Ibn Khordadbeh n'est pas de son côté aussi flagrante qu'elle le paraît. Les capitations du Moyen Age n'étaient pas payées par tous ; en pays musulmans y étaient soumis seuls les mâles arrivés à l'âge adulte (3), et, dans l'Empire byzantin, une capitation de caractère militaire « ne pesait que sur le chef de famille (οἰκοκύρις) ; les fils ne payaient qu'autant qu'ils cessaient de vivre à son foyer ». Je reproduis un texte de Machairas relatif à l'île de Chypre (4). Il est loisible de supposer que la capitation judaïque était assise selon les mêmes procédés.

Ainsi les documents relatifs à la Néa Monè peuvent-ils être invoqués aussi bien en faveur de l'existence d'un impôt spécial sur les Juifs que contre elle. Cependant ils plaident plutôt en faveur de la première hypothèse.

(1) Voir le chrysobulle de 1044, donnant le bien de Καλοθήκια acheté 60 livres d'or à la famille Katakalon : on accorde l'immunité aux προσκαθήμενοι πάροικοι, plus à 24 paroikoi nouveaux, dont les noms sont fournis par un acte confirmatif de 1051 ; voir Zolotas, p. 268 et 285.

(2) Argument qui, soit dit en passant, pourrait être invoqué par ceux qui identifient le κεφαλητιών avec le kapnikon.

(3) Ayant plus de 15 ans ; cf. Benjamin de Tudèle, *loc. cit.*

(4) Dans l'édition de Sathas, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, II, 57 ; j'ai commenté ce texte dans le paragraphe IV d'un article publié dans la *Byzantinische Zeitschrift* XXVIII, 1928, p. 312-322 sous ce titre : *Deux livres récents sur les finances byzantines.*

APPENDICE B

DE CE QUE POUVAIT RENDRE UN IMPÔT JUDAÏQUE

Le produit d'un impôt de capitation est d'ordinaire trouvé par une simple application de la règle de trois. Étant donné que Benjamin de Tudèle nous fournit des renseignements statistiques sur le nombre des Juifs de l'Empire et qu'Ibn Khordadbeh nous dit le taux de l'impôt auquel ceux-ci auraient été assujettis, il semble qu'il suffirait de multiplier le premier chiffre par le second pour avoir le total des sommes encaissées.

Ici le problème se complique, attendu qu'aucune des deux données n'est aussi sûre qu'elle le paraît. En effet :

1^o Pour ce qui est de la première, Benjamin de Tudèle donne bien des chiffres pour toutes les villes où il a trouvé des Israélites, mais : *a*) Il a parcouru seulement une partie (grande à la vérité) de l'Empire, et ne parle, par conséquent, pas de plusieurs provinces où nous trouvons un peu plus tard des Juifs et où il y en avait probablement aussi de son temps (1) ; la preuve en est qu'un autre judéo-espagnol Abraham ibn Daud (2), écrivait, un siècle avant lui, qu'on trouve des Juifs dans toutes les îles des mers grecques, depuis Leucade (3) jusqu'à Constantinople ; *b*) Ses chiffres eux-mêmes sont incertains : il énumère tantôt les familles et tantôt les âmes, mais il lui arrive de donner des chiffres, sans préciser s'ils se réfèrent aux premières ou aux secondes (4) ; parfois, enfin, il se borne à énumérer les communautés.

2^o Pour ce qui est de Ibn Khordadbeh, le chiffre d'une pièce d'or par tête n'est confirmé par aucune source byzantine ; de plus, nous venons de voir (Appendice A) que l'impôt auquel il se réfère n'était probablement pas payé par tous.

Aucun calcul précis n'est donc possible. Par contre, avec un peu de bonne volonté, on peut faire les calculs approximatifs suivants :

Les villes où les Juifs paraissent énumérés par tête, sont : Corfou, 1 ; Achéloos (probablement Aitolikon), 2 ; Patras, 50 ; Lépante, 100 ; agriculteurs du Mont-Parnasse, 200 ; Corinthe, 300 ; Thèbes, 2.000 ; Eubée, 200 ; Jabustrissa, 100 ; Robinaka, 100 ; Zeïtun (Lamie) 50 ; Almyros, 400 ; Bissena, 100 ; Salonique, 500 ; Mitrizzi, 20 ; Drama, 100 ; Christopolis, 20 ; Rodosto, 400 ; Gallipoli, 200 ; Kilia, 50 ; enfin, Constantinople, 2.000 : *Total* : 8.513.

(1) Exemples (*a*) l'Épire, où leur présence est mentionnée dans le chrysobulle d'Andronic Paléologue sur les privilèges de l'Église de Jannina, en date de 1321 ; cet acte a été publié successivement par Mustoxidi, Aravatinos, Miklosich et Müller, et en dernier lieu, par Sp. Lambros, dans le *Néος Ἑλληνομνήμων*, XII, 1915, p. 38-40 ; *b*) Le Péloponèse du Sud ; voir l'étude précitée de Bées sur les Juifs de Lacédémone ; cf., sur eux, la *Vie de Nikon*, dans le *Néος Ἑλληνομνήμων* III, 1906, p. 165-166. Les sources mentionnent aussi des savants juifs originaires d'autres villes de l'Empire, notamment de l'Asie Mineure ; cf. Krauss, p. 82. Pour la Crète voir plus bas Appendice C.

(2) Publié par Neubauer, dans *Mediaeval Jewish Chronicles*, t. I, p. 79.

(3) Si Abraham ne commence pas par Corfou, c'est qu'en effet l'antique Corcyre ne contenait pas de Juifs à l'époque (voyez plus haut la note sur la communauté de Corfou). L'unique Israélite que Benjamin y trouva était un teinturier, venu de l'Italie méridionale, pays où la teinturerie était entre les mains des Hébreux (cf. Straus, *op. cit.*).

(4) Cf. sur cette grave difficulté, Krauss, p. 82, et Grunhüt, préface à son édition, p. 13.

Les localités où les chiffres pourraient se référer à des familles, seraient (1) : Arta (2), 100 ; Chio, 400 ; Samos, 300 ; Rhodes, 400. Pour ces trois dernières, Baratier, dans sa traduction française, parle d'individus ; il doit avoir raison, car il est difficile que le nombre des Juifs de Chio ait passé en un siècle (3) de 15 à 400 familles et par conséquent le total des Juifs de cette dernière catégorie ne peut avoir beaucoup dépassé 2.000.

Pour ce qui est des communautés, Benjamin en relève 10 à Mytilène, « plusieurs » en Chypre. Il note aussi l'existence de *Kharaïtes* à Constantinople (500) et en Chypre (nombre indéterminé). Ces Juifs schismatiques, pour lesquels le voyageur a de l'aversion, pourraient être plus nombreux qu'il ne le dit (4), mais le mot « communauté » ne doit pas faire supposer qu'il s'agit d'un grand nombre d'âmes. D'après une source juive (5), l'empire aurait compté plus de *mille* communautés au temps de Basile I^{er}, et il n'y a aucune raison pour qu'il y eut plus de Juifs à Lesbos que dans les îles avoisinantes. Bref, on se montre large si on évalue les Israélites, dont il est question dans ce paragraphe, de 2.000 à 3.000.

Tout ceci donne un total général de 13.000 à 14.000. Les régions, hors de l'itinéraire de Benjamin, n'étant point des centres d'industrie de soie ou de pourpre, les Israélites devaient s'y trouver, surtout à l'état sporadique. Le nombre des Juifs de tout l'Empire *peut donc être évalué* de 15.000 à 20.000 âmes.

Comme, d'autre part, l'impôt, dont parle Ibn Khordadbeh, en admettant qu'il existât, n'était, sans doute, perçu que sur les chefs de famille ou tout au plus sur les mâles adultes (6), soit sur 4.000 à 7.000 contribuables au maximum, à raison d'un nomisme par tête, il devait représenter une recette de 60.000 à 105.000 francs or.

APPENDICE C

JUIFS ET VÉNITIENS EN CRÈTE

Les renseignements que, grâce à M. Noiret (7) à Ét. Xanthoudidès (8) et au professeur Krauss (9), nous possédons sur les Juifs de l'île de Crète, sous le régime vénitien, confirment l'hypothèse d'après laquelle il y avait dans l'Empire byzantin des Israé-

(1) Pour Krauss, qui suit Grunhüt.

(2) Je donne la leçon généralement admise. Pour ma part, j'estime qu'il s'agit de Leucade, où nous savons qu'il y avait des Juifs. J'ai consacré une petite étude à cette question ; cf. *Mélanges Heisenberg, Byz. Zeitsch.*, XXX, 1929-1930, p. 457-462.

(3) De Constantin Monomaque à Manuel Comnène.

(4) On relève des écrivains *Kharaïtes*, originaires d'autres lieux que ceux cités par le rabbi, par exemple : Nicomédie ; cf. Krauss, p. 98.

(5) *La Chronique de Achimaaz de Oria* (1054), découverte par Adolphe Neubauer, à Tolède, et publiée par lui dans ses *Medieval Jewish Chronicles*, t. II, p. 110-132. Les pages concernant l'Empire byzantin ont été reproduites par D. Kaufmann dans la B. Z., VI, 1897, p. 100-105, sous le titre : *die Chronik des Achimaaz aus Oria ueber die Kaiser Basilio I und Leon VI.*

(6) Cf. appendice A.

(7) *Documents inédits pour servir à l'histoire de la domination vénitienne en Crète de 1380 à 1485* (Paris, 1892) ; cf. l'article de M. Lévy, *Revue des Études Juives*, 1893.

(8) Οἱ Ἑβραῖοι ἐν Κρήτῃ ἐπὶ Ἐνετοκρατίας, paru dans la *Κρητικὴ Στοιὰ*, t. II (Herakleion, 1909), p. 209-225 ; l'auteur est l'éminent historien crétois mort récemment.

(9) *Loc. cit.*, p. 76-77 et 88 ss. : Krauss ignore Noiret et Xanthoudidès, mais il renvoie à plusieurs sources juives que ceux-ci de leur côté ne connaissaient pas.

lites en dehors des endroits visités par Benjamin de Tudèle et renforcent la conclusion de cette étude, à savoir que, même si on admet qu'il existait à Byzance un impôt judaïque, celui-ci n'était rien à côté des charges fiscales qui pesaient sur les disciples de Moïse dans les autres pays de la chrétienté.

Et d'abord que des Juifs existassent déjà avant l'occupation vénitienne (1210) ceci, sans être prouvé, peut, à mon sens (1), être induit des faits suivants : 1° Aucun document ne mentionne leur arrivée à une date postérieure ; 2° Les Juifs indigènes ne font pas usage du nom vénitien de *Candie*, mais du nom grec de *Crète* ; ils portent eux-mêmes des noms juifs ou helléniques ; ces noms ne sont que rarement suivis de la mention d'un pays d'origine, preuve qu'ils étaient en majorité des autochtones (2) ; 3° Jesaja de Trani, mort en 1250, et qui, par conséquent, visita l'île au lendemain de la conquête vénitienne, y trouve déjà des Juifs en bon nombre et signale qu'ils accomplissent très négligemment leurs devoirs religieux, se promènent dans les jardins et les faubourgs au lieu d'aller à la synagogue, et s'adressent aux tribunaux chrétiens pour trancher leurs différends (3) ; 4° Les plaintes du voyageur italien dénotent une cohabitation ancienne entre Juifs et Chrétiens. Cette impression est confirmée par l'article 22 du traité entre Venise et Alexis Callergis (4). Après une révolution, qui dura de 1282 à 1299, le chef crétois pose, entre autres, pour mettre bas les armes, la condition que *les Juifs auront liberté d'habiter où bon leur semble*. Cette disposition fait allusion aux ghettos des trois villes dans lesquels les Vénitiens avaient parqué les Juifs, mais elle suppose que les insulaires de l'intérieur avaient dès longtemps l'habitude d'avoir affaire à eux.

Ainsi et jusqu'à preuve du contraire (5), tout indique que les Vénitiens ont trouvé des Juifs dans l'île de Minos. Ce que nous savons des derniers siècles ne porte pas à croire que cette population se soit sensiblement accrue au cours de leur domination. Ainsi, en 1481, le voyageur Mesulam ben Menahem Volterra (6) y trouve 600 familles, soit 3.000 âmes au moins. En 1571, le rapport de Damula (7) nous apprend que Candie compte 800 Juifs et la Canée, 300 ; il ne parle pas de Rethymno ; mais, par un heureux hasard, les tableaux statistiques de Pierre Castrolilaca (8), qui ne mentionnent pas les Juifs des autres villes, en relèvent à Rethymno 80, ce qui donne *un total de 1.160 âmes*. Ce même chiffre se retrouve en 1627 dans le recensement du duc Marc

(1) Il s'agit d'une opinion personnelle : cf. notre communication à l'Académie d'Athènes (janvier, 1929).

(2) Cf. sur ces points Krauss, p. 90, n. 3 et p. 91-92. Des noms de primats, qui figurent sur les statuts de leur communauté, un seul paraît venir d'Italie, deux autres de l'Asie.

(3) Cf. Schechter dans la *Jewish Quarterly Review*, t. IV, p. 95-99.

(4) Cf. revue *Ἀθηναίκα*, t. XI.

(5) Cette preuve peut résulter des archives de Venise, mine dont on ne saurait trop recommander l'exploration au byzantinologue. Cf. une communication que le comte Spyridon Théotoky a faite, en 1926, à l'Académie d'Athènes.

(6) Cf. l'Annuaire Juncz, *Jérusalem*, t. I, p. 212 ss.

(7) Cf. Gerola, *Monumenti Veneti*, vol. II, p. 381.

(8) Ce document, dressé en 1583, et d'une valeur inestimable pour l'histoire de la vénétocratie dans le Levant, est encore inédit. Je l'ai trouvé à la Marcienne (*Codex MCXC*, classe VII), il porte (je respecte l'orthographe) le titre que voici : « *Libro de information delle cose publiche del Regno de Candia e Isolle de Cerigho, Zante, Ceffalonia e Corfu, fatta co' ogni diligentia per me Pietro Castrolilaca, ragionato del Sindicato delli Cl^{mi} S^{ri} Zuane Gritti e Giulio Garzoni et alle sue SS. SS. Cl^{me} appresentato, acciò che possino aver pronto tutto quello che potesse bisognare al Ser^{mo} Dominio per il ghoverno del Levante* ».

Gradenigo (1) ; il correspondait à moins de 1 pour 100 de la population totale qui était de 192.725 (2).

Si, d'ailleurs, la Sérénissime a pu accroître le nombre des Juifs crétois, en 1394, quand elle permit aux Juifs qu'elle expulsa de son territoire (3), de s'installer dans ses colonies, les vexations sans nombre auxquelles elle soumettait les circoncis candiotes n'étaient pas pour encourager leur multiplication. Ainsi quand, en 1412, les Israélites de Rethymno, devenus prospères, se mirent à s'établir sur la place et le marché, le *recteur* (préfet) reçut l'ordre de les obliger à se cloîtrer dans leurs ghettos, à l'exemple de leurs coreligionnaires de Candie et de La Canée. Ceci pourrait même expliquer pourquoi les Juifs rethymniotes que Xanthoudidès évalue (4) à plusieurs centaines, n'étaient plus en 1583 que 80.

L'antisémitisme des Vénitiens semble avoir gagné les insulaires. Tandis que le tableau que Jesaja de Trani donnait au début du XIII^e siècle, implique des rapports amicaux entre les deux éléments, Volterra (5) nous dit qu'à la fin du XV^e siècle les marchands grecs obligeaient les Juifs à acheter les marchandises et les fruits qu'ils avaient pu toucher, considérant pour ainsi dire ces objets comme pollués. En souvenir sans doute des temps anciens, les communautés juives se tournèrent vers le patriarcat oecuménique. Ce ne fut pas en vain. Métrophane III adressa à l'Église de Crète une encyclique d'une grande élévation de pensée (6) ; après avoir rappelé quel est l'esprit des Évangiles, il lance l'excommunication contre celui qui maltraiterait ou simplement calomnierait les Juifs. Venise, elle, se bornait à recommander à ses fonctionnaires de ne les lapider pendant les fêtes de Pâques *qu'avec modération* (7).

Tout ceci suffisait à faire regretter la domination byzantine ; les changements apportés au régime fiscal ont dû, sans doute, augmenter encore les regrets. A la place du besant par famille ou par tête, qu'ils payaient ou ne payaient pas (8), les Juifs ont vu s'abattre sur eux : 1^o un impôt fixe de répartition ; 2^o des impôts extraordinaires pour la construction de navires, la réparation des murs et des ports, et les travaux de voirie ; 3^o des corvées personnelles rachetables en argent ; 4^o des emprunts forcés. Le tout sans préjudice des sommes extorquées par les fonctionnaires ou les grands. Je renvoie pour le détail de ces contributions à Noiret (9) et à Xanthoudidès (10), et me borne à signaler combien leur montant était disproportionné au nombre des contribuables. Les Juifs n'étaient guère plus d'un millier ; malgré cela, l'impôt fixe de

(1) Sur un total de 4.782 âmes pour la ville et de 45.646 âmes pour le district de Rethymno.

(2) *Creta Sacra*, II, 443.

(3) Noiret, p. 142. Une autre expulsion en masse devait avoir lieu deux siècles plus tard pour remercier Dieu de la victoire de Lépante!!!

(4) Il se base sur la prospérité précitée de la communauté. Un autre argument peut être tiré du fait qu'en 1407 on rejeta sur eux la moitié des dépenses de la réfection du port (Noiret, p. 231) ; il serait invraisemblable qu'on eût imposé pareille charge à une communauté qui ne représentait que 22 pour 100 de la population (cf. n. 1).

(5) *Loc. cit.*

(6) Elle a été publiée par Manuel Gédéon, *Κανονικαὶ Διατάξεις*, t. II, p. 70-71 et commentée par L. Belleli dans *Vessilio Israelitico* (Casale), livraison d'octobre-novembre, 1906.

(7) Cf. Noiret, p. 12.

(8) On a déjà montré que l'existence de cet impôt est incertaine.

(9) Pages 13, 26-27, 142-143, 175, 231, etc.

(10) Pages 214-215, bon résumé.

1.000 hyperpres (pièces d'or) fut porté jusqu'à 3.500 (1) ; mais surtout on rejetait sur eux le quart et parfois la moitié des dépenses faites pour les travaux publics, militaires ou civils ; l'obligation de monter la garde sur les remparts était rachetée en 1395 contre 3.000 hyperpres et ainsi de suite.

Sans doute, Venise pouvait arguer que les Juifs d'autres îles de l'Occident, par exemple ceux de Sicile, réclamaient comme une faveur de supporter le dixième des impôts (2), et n'étaient guère mieux traités, mais l'argument confirme encore le libéralisme des basileis grecs (3).

Athènes.

A. ANDRÉADÈS.

POST-SCRIPTUM

Le Dr. Franz Dölger, souvent cité dans le cours de cette étude, a eu la bonté d'en parcourir les épreuves. Il considère que deux des textes cités par nous, comme arguments contre l'existence d'un impôt judaïque, pourraient être invoqués en sa faveur ; puis il indique un troisième texte d'une portée encore plus directe. Les deux textes auxquels je fais allusion sont :

1^o La formule d'abjuration (4). Certes, elle ne parle pas d'impôt spécial, mais elle fait mention de l'ἐπιπρεῖα. Terme qui veut dire « tout ce que réclament les fonctionnaires » et comprend, par conséquence, les impôts.

2^o Le Continuateur de Théophane, p. 341, montre Basile I^{er} « couvrant de dons les convertis et les dispensant des πρότεροι φόροι ». Les « impôts antérieurs » seraient les impôts spéciaux juifs, sans quoi on aurait parlé tout simplement d'impôts.

Dölger observe, d'autre part, que l'argument qu'on peut tirer du silence des chrysobulles serait concluant si ces chrysobulles concernaient des régions où se trouvaient des Juifs. Mais la plupart des actes qui nous sont parvenus regardent Patmos et le

(1) Il fallut une ambassade pour qu'il fût réduit à 2.000. Le montant primitif fait supposer que peut-être au début on conserva le régime fiscal byzantin ; en « sollicitant ce texte », on y trouverait une confirmation du renseignement de Ibn Khordadbeh.

(2) Cf. plus haut.

(3) Le professeur Michel Lascaris me communique, à la dernière minute, un texte qui confirme la théorie du Dr. Dölger. C'est une charte du tsar serbe Uroš (1355-1371 ; c'est le fils de Douchan), en faveur du monastère de Lavra. Ce document, de novembre 1361, qu'il était difficile à un économiste de connaître (conservé dans l'original, à Lavra, et dans une traduction grecque, qui semble être contemporaine ; le texte et la traduction n'en ont été publiés par D. N. Anastasijević qu'en 1922, dans la *Spomenik* de l'Académie Royale, LVI, pp. 7-8), ce document est, cependant, fort important. Il cède, en effet, entre autres, au couvent, « l'emplacement voisin de Saint-Constantin, où habitent des Juifs, versant chaque année τὸ τεταγμένον αὐτῶν τέλος ». Il cède aussi plusieurs propriétés, avec leurs serfs, mais il ne fait pas mention d'un τεταγμένον τέλος versé par ceux-ci. Il semble donc bien que ce document témoigne de l'existence d'un impôt judaïque. Sans doute, le chrysobulle émane d'un souverain serbe ; il est probable, cependant, que l'impôt, dont il parle, est identique à celui levé vingt-huit ans auparavant à Zihna, car il concerne des districts voisins et relevant hier encore, de l'empire grec. Le professeur Lascaris en trouve, du reste, la preuve dans le fait que certains noms de localités ne sont pas des traductions de noms serbes, car ils figurent dans l'original sous une forme grecque (par exemple, entre autres : Siderokastron, « le château de fer », est écrit : Siderokastrê).

(4) Cf., plus haut. Une nouvelle édition vient d'en être donnée par V. V. Bénéchévitch dans la revue *Evrejskaja Mysl*, 1926, p. 305 ss.

Mont-Athos où les Israélites brillaient par leur absence. Par contre, le chrysobulle de Chio en parle et une autre pièce nous apporte un témoignage encore plus formel. C'est le chrysobulle de mars 1333 (Miklosich et Müller, V, 105) par lequel Andronic III Paléologue donne au moine Jacques le petit monastère (μονύδριον) d'Ostrinè (près de Zihna), plus l'église de Sainte-Anastasie, la terre de Tholos et, enfin, « les vingt hyperpres exigés annuellement, à titre d'impôt (1), des Juifs du kastron de Zihna ».

J'avoue que, tandis que les interprétations données plus haut par le Dr. Dölger, me touchent peu par suite de leur caractère conjectural, le chrysobulle de 1333 qui, je le confesse à regret, m'avait échappé, constitue le plus puissant des arguments en faveur d'un impôt judaïque. D'autant mieux que les Juifs dont il parle n'habitaient pas la propriété cédée et ne paraissent pas, comme à Chio, avoir été des serfs (πάροικοι) du couvent d'Ostrinè.

Je dois ajouter pour finir un argument en sens inverse fourni incidemment par un autre savant munichois, M. Walter Lotz, l'éminent professeur de science des finances. Celui-ci m'a fait remarquer que l'impôt judaïque, qui s'est répandu en Europe à partir du Moyen Age, avait, en partie, le caractère d'un droit de patente. En effet, l'interdiction aux Chrétiens du prêt à intérêt avait équivalu à une cession aux Juifs du commerce de l'argent. Ce monopole, on le leur faisait payer. Or, à Byzance, où, nous l'avons vu, les Juifs n'étaient pas des manieurs d'argent et n'exerçaient aucun monopole de droit ou de fait, aucun droit de patente spécial ne pouvait se justifier à leur égard.

(1) Τὰ ἀπαιτούμενα χάριν τέλους ἐτησίως.

Peut-on identifier le *Zamblacus* des documents ragusains ?

Deux documents ragusains de la même époque — première moitié du ^{xiv}^e siècle — font mention des relations économiques que la République entretenait avec les possessions de *Zamblacus*, grand seigneur byzantin de cette époque.

Ce nom apparaît fréquemment dans les sources grecques, après la restauration de l'Empire par Michel VIII Paléologue. Les documents ragusains ne nous disent rien qui puisse nous aider à déterminer la personne de *Zamblacus*, non plus que l'endroit où étaient situés les domaines qu'il possédait. Nous allons donc essayer d'éclaircir ces deux questions.

Voici le texte des deux documents :

A. 1344. « *Die XVI mensis* (Augusti). In *consilio minori*, captum fuit et deliberatum, quod ad hoc ut *Zamblacus* habeat causam bene tractandi mercatores nostros, qui cotidie vadunt ad partes dicto *Zamblaco* subiectas, ad emendum et trahendum de dictis partibus furmentum et aliud bladum pro necessitate civitatis Ragusii et ad hoc ut dictus *Zamblacus* sit nobis benevolus et graciosus pro præsentī anno sicut fuit in præterito, et ad conservandam amicitiam secum, quod e avere communis dentur eidem *Zamblaco* et donentur ypp. sexaginta » (1).

A. 1346. « *Die ultimo Augusti*. In *minori consilio*, sono campane more solito congregato, captum fuit et firmatum de eligendo unum sindicum et ambassiatozem, qui ire debeat cum syndicato et cum commissione que sibi dabitur per dominum comitem et suum minus consilium, qui sindicus ire debeat ad *Zamblacum* pro emendo furmentum pro communi usque in stariis quinque mille et posset expendere usque gross. XX in stario... et ab inde infra sicut melius poterit, et possit expendere de denariis communis pro habendo gratiam a *Samblaco* usque ypp... Si haberet gratiam extrahendi staria quinque millia vel quatuor millia sive tria millia furmenti, qui debeat rescribere de presenti per barcam ante quam iverit quidquid facere potest et expectare responsionem. Et debet habere pro suo salario itineris et omnium expensarum cum uno famulo ypp. XX in mense primo, et postea si staret plus uno mense primo ypp. XL

(1) *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium*. Vol. X. *Monumenta Ragusina*. Libri Reformationum, t. I, Zagrabia, 1879, p. 159.

in mense, et naulum barche itineris et reversionis persone sue et famuli. Clime de Gleya electus syndicus et decessit die VI septembris » (1).

Ce sont surtout les savants russes qui, en étudiant le métropolite Grégoire Tzambalak de Kiev, ont tâché de nous renseigner sur la famille à laquelle il appartenait. A. I. Iatzimirskij nous a donné un grand travail concernant le métropolite (2), où il réunit sur la famille de celui-ci beaucoup d'informations. Mais ces informations sont tout à fait confuses et l'auteur n'a pas essayé d'établir la généalogie de cette illustre famille byzantine.

Le savant grec N. Politis a fait paraître aussi quelques remarques concernant cette famille, à l'occasion de l'Ἐπιτάφιον τοῦ Αὐθεντοπούλου de Jean Eugenikos publié par Ém. Legrand (3). Cependant, il ne fait que mentionner en passant quelques personnages du nom de Tzambalakon indiqués par les historiographes byzantins.

Nous avons nous-même rassemblé des matériaux pour une esquisse historique que nous voulons consacrer à cette famille. Nous nous bornerons pour le moment à présenter les faits qui peuvent jeter quelque lumière sur le personnage dont les documents de Raguse nous parlent et sur l'emplacement de ses domaines, où la République envoyait ses négociants en quête du froment dont elle avait besoin.

* * *

Tout d'abord, nous constatons un fait dans les sources : ce nom de Τζαμπλάκων est le plus souvent accompagné du surnom de Καβαλλάριος. A partir de la restauration de Michel VIII Paléologue jusqu'après la chute de Constantinople nous rencontrons constamment ce surnom. Un personnage du nom de Kaballarios apparaît dès le règne de Constantin IX Monomaque. Parmi les chefs byzantins, qui combattent en 1043 contre les Russes dans les eaux du Bosphore, on cite le patrikios Constantin ὁ Καβαλλούριος stratège des Kibyrrhaiotes, qui périt en luttant bravement avec ses trirèmes (4).

La famille des Tzambalakon était apparentée par les femmes à la dynastie des Paléologues. Il suffit de rappeler à cet égard le fameux Ἀλέξιος Τζαμπλάκων ὁ καβαλλάριος, mentionné en 1396 comme membre du Sénat (5) et identifié à juste titre par M. Treu avec le Τζαμπλάκων ὁ καβαλλάριος du « Voyage de Mazaris en Enfer » (6). Dans un acte du Patriarcat (1399), il est appelé ὁ οἰκεῖος τοῦ κρατίστου καὶ ἀγίου μου αὐτοκράτορι (7).

L'origine du nom de Τζαμπλάκων n'a pas encore été éclaircie. H. Moritz a essayé de nous en expliquer l'étymologie en faisant dériver le nom de ἐκ (ἐξ) + ἀμπλάκημα « der überaus Fehlerhafte » (8), ce qui n'est guère plausible, même pour la forme Ἐξαμπλάκων qui apparaît deux fois.

Quant au mot Καβαλλάριος (cauallarius, cabalarius), il désigne une dignité souvent mentionnée dans les sources du Moyen Age. Les éditeurs des *Acta et diplomata res Alba-*

(1) *Ibid.*, p. 241.

(2) *Grégoire Tzambalak* (en russe), Pétersbourg, 1904.

(3) Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας, t. I, p. 459-461.

(4) Cedrenus, II, 554, 11 ss.

(5) Miklosich-Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, II, 566.

(6) *Mazaris und Holobolos*, B. Z., 1 (1892), p. 91.

(7) *Acta Patriarchatus*, II, 324.

(8) *Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chronisten*, I Teil, 12, II Teil, 53.

niæ mediæ ætatis spectantia l'expliquent de cette façon : « Sub dominio veneto = socii milites rectorum, officium in civitatibus maritimis originis byzantinæ » (1). Les documents attestent de tels dignitaires à Dyrrhachium. Parmi les témoins d'un acte de cette ville, en date du 26 septembre 1359, on trouve un certain Johannes Peretas, καβαλλάριος καὶ προκαθήμενος Δυρραχίου (2). Le terme revient avec le même sens dans le document ragusain 72, du 16 avril 1350, qui fait mention d'un « armiraia de la Vallona et cauallarius eiusdem loci » (3). Le 18 avril 1393, le Sénat vénitien ordonne au capitaine de Dyrrhachium de désigner *cabalarii sex cum uno comestabile* pour veiller à l'ordre public du district (4). Une porte de cette ville était appelée Πόρτα τοῦ καβαλλάρι (5).

Mais le terme était aussi un titre de noblesse, répandu au Moyen Age. N'y aurait-il pas à l'origine de la famille des Tzambakon-Kaballarios une souche occidentale ? Cette hypothèse semble être confirmée par une source grecque : un poème inédit, tiré par feu Lambros du codex 192 du monastère Kosinitza (6) et qui porte le titre : Εἰς τάφον τῶν τέκνων κῦρ Δημητρίου τοῦ Τζαμπλάκωνος ἐν τῇ αὐτῇ μονῇ (τῶν Ξανθοπούλων), nous présente ce Démétrius comme le fils du célèbre despote d'Achaïe, Benedetto (7).

Les Καβαλλάριοι se distinguent de bonne heure par de grands mérites à Byzance et quelques-uns s'allient aux Paléologues. Un Βασίλειος ὁ Καβαλλάριος avait épousé la nièce de l'Empereur Michel VIII Paléologue, Théodora, fille de Marthe (8). Un Ἀλέξιος ὁ Καβαλλάριος, qui avait le rang de δομέστικος τῆς τραπέζης, mourut au service de l'Empereur, en luttant contre le rebelle Andronic Tarchaneiotes. Pachymère l'estime comme ἀνὴρ γεννάδας καὶ ἀνδρικός (9). Un autre membre de la famille, ὁ Καβαλλάριος Μιχαήλ, grand connétable, en combattant pour le même basileus contre Jean le Bâtard, s'écrasa contre un arbre, dans une course folle de son cheval (10). C'est avec l'un de ces braves que doit être identifié ce Τζαμπλάκων, investi du rang de τατᾶς τῆς αὐλῆς, que le basileus mit, avec deux autres dignitaires, au service personnel de son fils Andronic, quand celui-ci épousa (1272) la fille du roi des Hongrois (11).

* * *

Voyons maintenant qui pourrait être le Zamblacus dont parlent les documents de Raguse. A la date où il est mentionné, 1344-1346, ce ne peut être que le célèbre *Arsenios Tzambakon* qui, sous le règne d'Andronic le Jeune (1328-1341), avait le rang de μέγας παπίας. En 1330, il dénonçait à l'Empereur la conspiration de Syrgiannes (12). Au cours des tristes événements de la guerre civile entre Jean V Paléologue et Jean Can-

(1) Voir l'Index du tome II, s. v. καβαλλάριος.

(2) *Acta et dipl. res Albanicæ med. æt. spectantia*, II, p. 36.

(3) *Ibid.*, II, p. 22.

(4) *Ibid.*, II, p. 126.

(5) *Ibid.*, I, p. 56.

(6) Nous exprimons notre reconnaissance à Mme Anna Sp. Lambros, qui a eu l'extrême obligeance de mettre à notre disposition cette pièce.

(7) Πατήρ γὰρ αὐτῷ δεσπότης Ἀχαΐας. Τίς οὐκ ἀκούει τὸν πολὺν Βενεδέτον ; Il s'agit probablement de la célèbre famille génoise Zaccaria, dont les membres furent seigneurs de Phocée, barons et ensuite princes d'Achaïe.

(8) Pachymère, I, 109, 3.

(9) I, 324, 11 ss.

(10) *Ibid.*, I, 411, 20.

(11) *Ibid.*, I, 319, 1.

(12) Cantacuzène, I, 437, 18 ss.

tacuzène, Arsenios Tzambakon prit le parti du dernier et jouit de sa faveur. L'usurpateur l'envoie, en 1342, avec Constantin Paléologue le protosébaste, en ambassade chez les Serbes. Un certain Tzimbanos, des environs de Prosakon, qui les hébergea, les amena enchaînés à Thessalonique, pour les livrer au grand-duc Apokaukos, l'ennemi implacable de Cantacuzène. Le protosébaste fut alors jeté en prison et Tzambakon livré aux risées des chefs des galères et de leurs matelots. Ceux-ci le placent dans une trième, devant tout le peuple de Thessalonique, revêtu des habits de moine qu'il portait d'ordinaire, lui couvrent la tête d'un bonnet persan, le forcent à tenir de ses deux mains des flambeaux allumés et, tout en lui donnant des coups de pieds, ils se prosternent par dérision devant lui, en criant : « Voilà le patriarche de Cantacuzène ! » Après ces insultes, il fut jeté aussi en prison. Apokaukos, content de s'être emparé d'eux, récompensa bien Tzimbanos, « en lui attribuant les maisons et les grands établissements que Tzambakon possédait à Thessalonique » (1).

Ce récit, tiré de l'Histoire de Cantacuzène, est intéressant pour la question qui nous occupe par les renseignements qu'il nous donne sur les possessions de Tzambakon à Thessalonique.

Un document de la Sainte-Montagne, malheureusement tout à fait mutilé, relatif à une confirmation de propriété, fait aussi mention des biens possédés par un Tzambakon auprès de Zihna et Sérres, lieux tout proches de Thessalonique. Le document commence par ces mots : « Παρὰ τοῦ περιποθήτου θεῖου τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν αὐτοκράτορος καὶ βασιλέως κυρίου Μιχαὴλ τοῦ Συργγεῖν (= Συργιάννη) ὡς ἂν παραδώσω δι' ἡμετέρου σιγιλλιώδους γράμματος... ὁσίῳ καὶ ἁγίῳ ἡμῶν αὐτοκράτορι καὶ βασιλεῖ κῦρ Ἰωάννην τὸν Μαργαρίτην ἀπὸ τῆς περὶ τὰς Ζίχνας καὶ τὰς Σέρρας ἀφαιρεθείσης (2) ἀρτίως οἰκονομίας παρὰ τοῦ Τζαμπλάκωνος κυροῦ » (3).

Il ne peut être question dans ce passage que du même Arsenios Tzambakon, car Michel Syrgiannes, mentionné ici comme oncle de l'Empereur, était apparenté à la famille d'Andronic II Paléologue. Il figure comme γαμβρός de cet Empereur dans un acte donné par celui-ci à l'église de Jannina (4). On sait, en effet, que la mère de ce grand ambitieux était de la famille impériale et son père un noble d'origine cumane (5). Le document athonite mentionné ci-dessus ne peut donc provenir que de cette époque, à savoir du commencement du XIV^e siècle, et le personnage de Tzambakon qui y figure ne peut être identifié qu'avec Arsenios. Ce qui mérite d'être retenu de ce document, c'est la mention qu'il fait aussi des possessions de Tzambakon dans la région de Thessalonique.

Mais la famille des Tzambakon eut des relations étroites avec le monastère athonite de Vatopédi, qu'elle combla de ses dons. C'est dans ce monastère que le grand Papias Arsenios chercha un refuge, quand il embrassa, au bout de sa carrière longue et agitée, la vie monacale (6), vers laquelle il s'était toujours senti attiré, puisqu'il

(1) Cantacuzène, II, 256, 19 : οἰκειῶν αὐτίκα καὶ κτίσεων μεγάλων, αἱ Τζαμπλάκωνι ἦσαν ἐν Θεσσαλονίκῃ, κύριον ἀποδείξας.

(2) Nous lirions plutôt ἀφιερωθείσης.

(3) Sp. Lambros, Ἀγιορειτικά, dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, 18 (1924), p. 354.

(4) Νέος Ἑλληνομνήμων, 12 (1915), p. 39 : τὰ δὲ προσεπιδοθέντα αὐτῇ παρὰ τοῦ περιποθήτου γαμβροῦ τῆς βασιλείας μου τοῦ πικιέρνη Συργιάννη τοῦ Παλαιολόγου.

(5) Nicéphore Grégoras, I, 296, 19.

(6) Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς, IV, p. 631. Nous devons les citations tirées de cette publication à l'extrême obligeance de notre ami, M. Phédon Koukoulès.

avait coutume de porter les humbles vêtements du moine. Un acte de ce monastère, daté de 1373, nous présente Arsenios Tzambakon comme originaire de Thessalonique (1). Un χρυσόβουλλος λόγος d'Étienne Dušan, daté du mois d'avril 1348, par lequel le souverain serbe confirme les propriétés du monastère de Vatopédi, fait mention d'un terrain, situé dans la citadelle de Chrysopolis (recte : Christoupolis), et qui avait appartenu au grand Papias Tzambakon (2). Une autre bulle d'or, accordée en 1356 par l'Empereur Jean V Paléologue au même monastère, mentionne une propriété, située à Prinari, ἡτις ἀφιερώθη παρὰ τοῦ ἐν μοναχοῖς Τζαμπλάκωνος κυρ' Ἀρσενίου καὶ τοῦ ἀνταδελφου αὐτοῦ τοῦ μεγάλου δουκός. Un peu plus loin, le même document nous parle d'une autre propriété εἰς τὸ Γαλικόν, donc aux environs de Thessalonique, donnée au monastère par les mêmes seigneurs (3). Démétrius Tzambakon, le grand stratopédarque, mentionné par Cantacuzène parmi les défenseurs de la ville de Phères contre les Serbes (4), et sa femme Eudokie Paléologina Tzambakonissa firent aussi au monastère la donation d'une propriété qu'ils possédaient auprès du même fleuve Galiko, proche de Thessalonique (5). Nous savons aussi que le Tzambakon investi du rang de τατᾶς τῆς αὐλῆς sous Michel Paléologue (1272) était de Christopolis, dans la contrée même où la famille possédait tant de domaines (6).

Tout cela nous montre que les Tzambakon étaient riches et qu'ils avaient des domaines dans le voisinage de Thessalonique. Le personnage le plus remarquable de la famille, vers le milieu du XIV^e siècle, a été, sans aucun doute, Arsenios, le grand Papias. Ses biens étaient situés justement dans une région particulièrement propre à la culture des céréales. Kaméniates pouvait dire en son temps — au X^e siècle — de cette grande plaine, qui s'étend à l'ouest de Thessalonique, qu'elle était presque totalement dépourvue d'arbres et parfaitement propre à l'agriculture ἄξυλον μὲν ὡς τὰ πολλὰ τὴν βλάστην ἔχον, πάσης δὲ γεωργικῆς ἐπιμελείας ἐπιτήδευσιν παρεχόμενον (7). Vers le milieu du XII^e siècle, nous trouvons la même description dans le *Timarion* : ἔστι δὲ ὁ τόπος λόγου ἐπιεικῶς ἔξιος· γεωργοῖς παντοίων σπερμάτων ἀναδοτικὸς ἄμα καὶ τελεσιουργός (8). Toute la campagne de Thessalonique, arrosée par des fleuves, était très fertile, abondante en grains et en troupeaux.

Raguse y pouvait envoyer ses galères pour s'approvisionner. C'est pourquoi, étant donné la situation politique d'Arsenios Tzambakon et ses domaines situés auprès de la grande métropole des Balkans, comme tant de sources l'attestent, il nous est permis de croire que c'est lui qu'on doit identifier avec le Zamblacus, ménagé par la République et avec qui les négociants ragusains étaient en relation.

Cluj.

N. BĂNESCU.

(1) *Ibid.*

(2) M. Goudas, "Εγγράφα τῆς ἐν Ἀθῶν ἱερᾷ μονῆς Βατοπεδίου, dans *Ἑπετηρίς ἑταιρ. βυζαντ. σπουδῶν*, IV (1927), p. 256-257.

(3) *Ibid.*, p. 239-240.

(4) II, 535.

(5) Γρηγ. ὁ Παλαμᾶς, III, p. 437.

(6) Pachymère, I, 319, 1 : καὶ τρίτον τὸν ἐκ Χριστοῦ πόλεως Τζαμπλάκωνα τατᾶν τῆς αὐλῆς αὐτοῦ ἐγκαθίστησιν.

(7) Ed. Bonn, 495, 21.

(8) Tafel, *De Thessal. eiusque agro*, p. 275.

L'Hyperpère byzantin et la monnaie d'or des républiques italiennes au XIII^e siècle

Dans une communication retentissante au VI^e Congrès international des Sciences historiques, à Oslo, M. Henri Pirenne a repris la thèse qu'il a développée dans ses derniers travaux (1) ; il y a fait ressortir, avec un relief singulier, la preuve matérielle d'une décadence économique de l'Europe occidentale, non pas à l'époque des invasions barbares du v^e siècle, mais au moment où l'offensive de l'Islam l'éloigne pour plusieurs siècles de la communauté méditerranéenne. Cette preuve, il la trouve dans la disparition du papyrus, que la chancellerie mérovingienne cesse d'employer, depuis 677, et dans la décadence rapide du commerce de Marseille, dont les vaisseaux sont poursuivis par les pirates musulmans ; mais elle lui est fournie surtout par la réforme du système monétaire, qui, de Pépin le Bref à Charlemagne, abandonne la frappe de l'or et la remplace par celle de l'argent. Le sou d'or devient une monnaie de compte et les deniers d'argent sont désormais les seules monnaies réelles. Il y a là, plus qu'à aucun autre moment de l'histoire de l'Europe occidentale, « un prodigieux affaissement de la circulation et de la richesse » (2). Cette disparition de l'or du marché de la Gaule, il faut l'attribuer à l'interruption du commerce de la Méditerranée, d'autant plus qu'en Italie méridionale la frappe du métal jaune continue, grâce aux relations avec Constantinople, où la monnaie d'or a pu se conserver. La circulation s'affaiblit et l'État finit par abandonner jusqu'au monopole de la frappe du numéraire, qui s'éparpille de jour en jour, à la suite des privilèges accordés aux évêchés, aux églises et aux seigneurs. Le résultat de cette dispersion et de cette variété des espèces est une véritable anarchie monétaire, qui va de pair avec l'anarchie féodale et marque le retour à une prépondérance marquée de l'économie naturelle.

Au xi^e siècle, les *servitia* de l'Empire, sous Henri III, se font surtout en nature ; il n'y a guère que les domaines italiens qui puissent fournir de l'or et de l'argent (3). Pour obtenir vingt livres d'or et vingt marcs d'argent, l'empereur est obligé, en 1044, de vendre à réméré un domaine à l'église de Worms, à laquelle il lui est du reste impos-

(1) Mahomet et Charlemagne in *Revue belge de philologie et d'histoire*, I (1922), p. 77 et ss. ; *Un contraste économique : Mérovingiens et Carolingiens*, *ibid.*, II (1923), p. 223 et ss. Cf. *Bulletin of the international Committee of hist. Sciences* II, 1, mai 1929, p. 62 et ss.

(2) H. Pirenne, *les Villes du Moyen Age*, Bruxelles, 1927, p. 37.

(3) Fr. L. Ganshof, *Quelques aspects de l'histoire de l'Empire au XI^e siècle*, Paris, 1928, p. 37.

sible de rembourser cette somme, preuve évidente que les ressources financières de l'empire germanique sont des plus réduites. « Si l'on admet, ajoute M. Pirenne, et on est obligé de l'admettre, que la réapparition, au XIII^e siècle, de la frappe de l'or, avec les florins de Florence et les ducats de Venise, caractérise la renaissance économique de l'Europe, il est incontestable que l'abandon de cette même frappe au IX^e siècle atteste en revanche une profonde décadence » (1).

Nous n'avons pas à vérifier ici le bien-fondé de cette théorie, qui a déjà soulevé mainte controverse et donnera lieu sans doute à une discussion prolongée, mais il est évident que la nouvelle monnaie d'or des républiques italiennes marque un tournant du développement économique de l'Europe : certains auteurs en font même le point de départ de l'histoire du système monétaire européen (2). C'est ce point du problème que je voudrais préciser davantage, en examinant avec plus d'attention les conditions générales de la circulation et du change qui ont déterminé, au XIII^e siècle, cette nouvelle réforme monétaire.

On attribue généralement la réapparition de la frappe de l'or en Italie à l'influence croissante du commerce avec l'Orient, dont les croisades avaient augmenté l'intensité (3). Le commerce international avait besoin d'une monnaie stable et de bon aloi : la prospérité de Florence, après des guerres victorieuses, aurait déterminé la commune à frapper, en 1252, *la buona moneta d'oro*, le florin qui fut imité un peu partout et qui devint rapidement l'instrument principal des échanges internationaux. C'est, du moins, l'explication que nous donne le chroniqueur Giovanni Villani ; il y ajoute une anecdote caractéristique, qui montre le roi musulman de Tunis frappé de la belle qualité des pièces d'or à la fleur de lis et accordant aux marchands florentins la concession d'un quartier dans sa capitale : la bonne monnaie avait été pour la ville le meilleur des ambassadeurs (4). Le passage des *Annales Januenses* qui mentionne brièvement l'apparition d'une monnaie d'or à Gênes, la même année, est moins explicite (5) ; les Génois passent d'ailleurs pour avoir frappé des « genovini » d'or dès le XII^e siècle, en 1149 (6). La commune concédait, en effet, à cette date, à une Société privée la plupart de ses revenus, parmi lesquels figurait le *redditum de moneta auri*, mais il est difficile de déterminer s'il s'agit d'un droit perçu sur des monnaies étrangères, ou si la ville a vraiment frappé des pièces d'or. On est allé récemment jusqu'à contester l'existence de cette monnaie à Gênes, au XII^e siècle (7) ; en tout cas, il semble que la circulation en ait été assez réduite pour que son apparition éphémère n'ait pas eu de conséquences économiques notables (8). Là comme ailleurs, il faut attendre la deuxième moitié du XIII^e siècle

(1) H. Pirenne, *op. cit. ibid.*

(2) Shaw, *The history of Currency*, p. 2, apud J. Kulischer, *Allgemeine Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters und der Neuzeit*, Munich-Berlin, 1928, I, p. 322.

(3) A. Luschin v. Ebengreuth, *Allgemeine Münzkunde und Geldgeschichte des Mittelalters und der Neuere Zeit*, Munich-Berlin, 1926, p. 42.

(4) *Croniche fiorentine*, L. VI, chap. LIII. Cf. Davidsohn, *Forschungen zur Geschichte von Florenz*, Berlin, 1908, IV, p. 320.

(5) *Annali genovesi di Caffaro e de suoi continuatori*, p. Cesare Imperiale di S. Angelo, in *Fonti per la Storia d'Italia*, 14, t. IV, Rome, 1926, p. 10 : *eodem anno (1252) nummus aureus Janue fabricatus*.

(6) Kulischer, *op. cit.*, p. 321 ; F. Friedensburg, *Münzkunde und Geldgeschichte der Einzelstaaten*, Munich-Berlin, 1926, p. 36.

(7) P. F. Casaretto, *la Moneta genovese* in *Atti della società ligure di Storia patria*, LV (1928), p. 69.

(8) *Ibid.*, p. 70 ; voir la note de M. F. Poggi, p. 71.

pour que la réforme du système monétaire devienne effective. *L'augustal* de Frédéric II, qui précède de vingt ans les monnaies d'or génoises et florentines, a un caractère plus politique encore que commercial. Le portrait de l'empereur couronné de lauriers et l'aigle, qui n'est plus héraldique mais romaine, marquent assez clairement un retour aux conceptions antiques et une renaissance de l'idée impériale (1). Quant au ducat d'or vénitien, dont la frappe est déterminée par une décision du Grand Conseil du 31 octobre 1284 (2), il apparaît dès le début comme le concurrent du florin, qu'il sera aux siècles suivants sur les marchés orientaux. Toutes ces circonstances n'expliquent pas suffisamment pourquoi le commerce international, qui s'était contenté jusque-là de gros d'argent d'une bonne qualité, a trouvé nécessaire de transformer la monnaie de compte en monnaie réelle et de rendre à la circulation des pièces d'or d'un titre et d'une qualité supérieurs. En admettant qu'au VII^e siècle l'invasion arabe ait pu déterminer une interruption du commerce de la Méditerranée occidentale et influencer par là le régime monétaire de l'Europe (3), on trouvera plus difficilement, au « Dugento », l'événement qui aurait marqué d'une façon aussi décisive un renouveau des échanges et des transports et imposé la monnaie d'or aux républiques italiennes. Notre méthode sera donc différente : s'il nous faut chercher des relations de cause à effet, c'est dans un domaine plus limité que nous essaierons de les trouver. Mon but est d'expliquer la reprise de la frappe de l'or au XIII^e siècle par des phénomènes d'un ordre essentiellement monétaire.

I

L'or a-t-il disparu entièrement du marché occidental, à la suite de la réforme carolingienne qui lui substitua la monnaie d'argent? La thésaurisation, qui accompagne toujours les époques de crise, a dû en réduire nécessairement la circulation à des proportions tout à fait modestes. A l'époque précédente, aux derniers siècles de l'Empire romain et sous les rois barbares, l'or avait été drainé vers l'Orient par le commerce des soies et des épices ; mais, aux temps carolingiens, l'économie d'échange faisait place à une économie de consommation (4).

Le régime domanial, dans la conception de M. Pirenne, marquait en Occident l'avènement d'une économie domestique fermée, dans laquelle les produits de chaque domaine suffisaient aux besoins plus restreints d'une société rustique : la vie économique semblait s'être repliée sur elle-même. Dans ces conditions, avec une industrie rudimentaire, une vie urbaine à peu près anéantie par le retour à la terre des seigneurs et des riches, l'emploi de l'or devenait superflu pour les échanges réduits d'un commerce local. Au contraire, dans une autre partie de l'Europe, en Russie méridionale et dans les pays scandinaves, là où les relations avec les marchands byzantins et arabes entretenaient une circulation plus active, ce sont les monnaies byzantines et arabes trouvées entre la Caspienne, la mer Noire et la Baltique qui « marquent comme d'un pointillé

(1) S. Ricci, *Gli augustali di Federico II* in *Studi medievali*, nouv. s., VI (1928), p. 59 et ss.

(2) W. Jesse, *Quellenkunde zur Münz- und Geldgeschichte des Mittelalters*, Halle, S., 1924, p. 87.

(3) Cf. aussi N. H. Baynes, *The Byzantine Empire*, Londres, 1925, p. 214.

(4) H. Pirenne, *les Villes au Moyen Age*, p. 45.

d'or la direction des voies commerciales » (1). En Occident, M. Pirenne reconnaît lui-même qu'une petite frappe d'or a persisté quelque temps en Flandre et à Uzès, « c'est-à-dire précisément dans les régions de l'Empire où, d'une part, les ports de Quentovic et de Durstede et, de l'autre, les Juifs d'Espagne entretenaient encore un certain commerce » (2). Elle a persisté davantage dans le Sud de l'Italie, où le contact avec Byzance et le monde arabe n'a jamais été interrompu. Il y a certainement un rapport direct entre la présence de la monnaie d'or et celle des marchands orientaux à l'époque qui marque l'apogée du régime domanial et de l'économie naturelle dans l'Europe centrale et occidentale.

La raison en est d'ailleurs très simple : c'est l'Orient qui a conservé une monnaie de caractère universel, un « étalon d'or », si l'on peut employer cette expression. Les Arabes ont frappé, dès le XII^e siècle en Syrie, leurs *dinars* d'or et leurs *dirhems* d'argent, dont l'emploi s'est étendu ensuite à tout le Nord de l'Afrique et à l'Espagne (3). Sous le nom de *mancusi*, de *marabutini*, ces pièces d'or ont eu cours dans l'Europe chrétienne du Moyen Age ; les pièces d'argent arabes ont même été imitées en Allemagne et en Angleterre ; et, en 1266, le pape pouvait encore reprocher à l'évêque de Maguelone de frapper des *miliaresi* avec des inscriptions musulmanes (4). Mais il y avait surtout en Orient le prototype byzantin de la bonne monnaie, que les Arabes eux-mêmes avaient pris pour modèle. Leur dinar avec ses divisions d'argent et de cuivre n'était qu'une imitation des monnaies de Byzance, copie servile au point de conserver sur des pièces musulmanes l'effigie de l'empereur et l'inscription grecque plus ou moins déformée (5). On sait que Constantinople avait conservé le sou d'or, le *solidus* de l'empereur Constantin, qui représentait la 72^e partie de la livre (6). « Ce fut le bon *besant* ou sou d'or byzantin, type de la saine monnaie, en général de titre invariable, qui fit la loi sur tous les marchés du monde » (7). On a cru longtemps — on l'affirmait hier encore (8) — que le poids et le titre de cette pièce n'avaient subi que des variations insignifiantes pendant la vie millénaire de l'Empire. Historiens et numismates s'en tenaient au texte de Procope, qui trouvait monstrueux que le roi des Francs eût fait placer son effigie sur des monnaies d'or, alors que le roi des Perses lui-même n'osait le faire (9). Seule la monnaie d'or à l'effigie de l'empereur romain pouvait prétendre à une circulation universelle (10). De même Cosmas, qui avait navigué aux Indes avant de finir ses jours dans un monastère, notait que toutes les nations employaient pour leur commerce la monnaie romaine : « elle est reçue partout, d'un bout de la terre à l'autre : elle est

(1) *Ibid.*, p. 48. Cf. L. Niederle, *Manuel de l'Antiquité slave*, II, Paris, 1926, p. 235-236.

(2) H. Pirenne, *op. cit.*, p. 38, note.

(3) R. Altamira, *The western Caliphate in Cambridge Medieval History*, III, p. 433.

(4) W. Jesse, *op. cit.*, p. 58.

(5) Friedensburg, *op. cit.*, p. 169.

(6) Cf. pour les divisions du solidus (nomisma ou hyperpère), G. Ostrogorsky, *Die ländliche Steuergemeinde des byzantinischen Reiches im X Jahrhundert in Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, XX (1927), p. 63. Pour le poids et le titre exact du solidus, voir maintenant E. Stein, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte in Mitteilungen zur Osmanischen Geschichte*, II, Hanovre, 1925, p. 11 et ss.

(7) P. Boissonnade, *le Travail dans l'Europe chrétienne du Moyen Age*, Paris, 1921, p. 65. Cf. l'opinion contraire de M. Dopsch, *Wirtschaftliche und soz. Grundlagen der europ. Kulturentwicklung*, Vienne, 1924, II, p. 502 et ss.

(8) Friedensburg, *op. cit.*, p. 1.

(9) *De bello gothico*, III, 33. Cf. Jesse, *op. cit.*, p. 1.

(10) Ch. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, Paris, 1901, p. 545.

admiration par tous les hommes et dans chaque royaume, car aucun royaume n'en possède de semblable » (1). C'est en rapprochant ces sources de l'époque de Justinien des textes littéraires de l'Europe occidentale du Moyen Âge, qui mentionnent les « besanz esme-rez » (2), la monnaie internationale par excellence, que l'on est arrivé à des conclusions d'un caractère aussi général.

Mais ce que M. Andréadès a dit fort justement de l'ensemble des revenus publics de Byzance s'applique tout aussi bien à sa monnaie : « Quand on parle de l'empire byzantin on est trop porté à oublier sa très longue durée et ses fortunes diverses. En disant ceci, je ne fais pas allusion à la période des Paléologues, quand l'empire n'était vraiment plus que l'ombre de lui-même, quand sa superficie était réduite et ses recettes plus réduites encore par suite des trop grandes concessions douanières consenties aux étrangers. Le danger des généralisations existe même pour la période antérieure à la IV^e croisade » (3). Dans une étude plus récente, consacrée à la monnaie byzantine, il est revenu sur cette question et a cherché à déterminer d'une façon plus précise le moment où le *solidus*, devenu *nomisma* et puis *hyperpère* à partir du XIII^e siècle, a perdu la valeur absolue qu'il avait eue aux premiers siècles de l'Empire d'Orient, sur le marché mondial. « Si les premiers Paléologues, dit-il, semblent avoir maintenu le taux des monnaies à un niveau satisfaisant, à partir du XIV^e siècle les altérations furent telles que les pièces d'or byzantines, jadis monnaies universelles, perdirent tout crédit (4) ». En 1334, le voyageur arabe Ibn Batoutah mentionnait, en passant par Constantinople, « l'or du pays, qu'on appelle alberberah (hyperpyra) » et il ajoutait que « cet or n'est pas bon ». De plus, on a constaté que, si l'hyperpère valait encore 12 à 13 francs de notre monnaie d'avant-guerre, au moment de la prise de Constantinople par les Latins, si sa valeur à l'époque des Lascaris et des premiers Paléologues était encore de 11 fr. 20, d'après les recherches de Lambros, elle n'était plus, en 1374, que la moitié d'un ducat vénitien, soit environ 5 francs (5). « S'il n'y a pas confusion, conclut M. Andréadès, on peut en induire qu'un faux monnayage sur une grande échelle a dû être pratiqué entre 1328 (date de la déchéance d'Andronic II) et 1374. » La monnaie d'or byzantine aurait donc maintenu le poids et le titre du *solidus* de Constantin jusqu'à l'irréversible décadence de l'Empire au XIV^e siècle.

C'est bien le cas de rappeler que le « danger des généralisations » existe aussi pour la période antérieure à celle des Paléologues. En fait, on a constaté des variations de l'hyperpère (ou du *nomisma*) bien avant l'avènement d'Andronic III. Il y a eu, à Byzance, des crises monétaires dès le VI^e siècle (6), et des altérations du *solidus* peuvent être prouvées au IX^e siècle (7). Dans le dernier quart du XI^e siècle, c'est Nicéphore

(1) *Topographia christiana*, édit. Montfaucon, p. 148.

(2) *La Chanson de Roland*, édit. Bédier, v. 132.

(3) *Le Montant du budget de l'Empire byzantin* in *Revue des Études grecques*, XXXIV (1921), p. 54.

(4) *De la monnaie dans l'Empire byzantin* in *Byzantion*, I (1924), p. 78.

(5) Ch. Diehl, *la Colonie vénitienne à Constantinople à la fin du XIV^e siècle* in *Études byzantines*, Paris, 1905, p. 249, et W. Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the Brit. Museum*, Londres, 1908, pp. 600 et 609.

(6) Ch. Diehl, *Une crise monétaire au VI^e siècle* in *Revue des Études grecques*, XXXII (1919), p. 158 et ss.

(7) E. Stein, *op. cit.*, p. 11 en note. V. aussi A. Andréadès, *Deux livres récents sur les finances byzantines* in *Byz. Zeitschr.*, XXVIII (1928), p. 317, note. Pour les variations monétaires du X^e siècle et le νόμισμα τεταρτηρόν, v. G. Schlumberger, *Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 538, et le *Livre du Préfet*, éd. J. Nicole, Genève, 1893, p. 7-8.

Botaniatè qui a déprécié la monnaie de l'Empire, en laissant à son successeur, Alexis Comnène, une situation financière déplorable. La Trésorerie en a été réduite à des expédients qui sont presque de l'inflation. En 1090, un rescrit de l'empereur réduisit la valeur du nomisma des deux tiers : au lieu de douze *miliarisia*, il n'en valait plus que quatre ; mais les impôts n'étaient réduits que de moitié, différence qui était à l'avantage du fisc (1). Les percepteurs ingénieux, profitant de l'absence de l'empereur, tirèrent de cette mesure d'Alexis des résultats tout à fait imprévus. « Ils feignirent de croire que seules les sommes entières, égales à la nouvelle unité monétaire, devaient être perçues en nouvelle monnaie, c'est-à-dire à raison de quatre *miliarisia* au nomisma, et ils continuèrent à calculer les petites fractions à raison de douze *miliarisia* au nomisma. Ils arrivèrent ainsi à faire payer plus pour la partie que pour le tout, c'est-à-dire que pour un nomisma on payait quatre *miliarisia*, tandis que pour un demi-nomisma, comme on comptait à l'ancien taux de douze *miliarisia* au nomisma, on payait six *miliarisia*, soit, en nouvelle monnaie, un nomisma et deux *miliarisia*. C'est sur ces données que l'on établissait les comptes (2). » L'empereur, à son retour à Byzance, mit fin à cet abus exorbitant, mais l'incident n'en est pas moins caractéristique du désarroi économique et de la confusion fiscale due à l'altération des monnaies, dès la fin du XI^e siècle.

Mais ce n'étaient là encore que des crises passagères. Alexis I^{er} frappa lui-même des monnaies d'or d'un titre supérieur, dès que la situation financière le lui permit, et Jean Comnène passe pour avoir à peu près rétabli la valeur du « bon besant » de jadis. Pendant tout le XII^e siècle et même au XIII^e siècle, après la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, et le démembrement de l'empire grec, la valeur effective de la monnaie d'or paraît avoir été encore de 90 à 75 pour 100 de celle d'autrefois, d'après les recherches de M. Stein (3) qui coïncident en ceci avec les conclusions de M. Andréadès, qu'elles fixent au XIV^e siècle la chute et la dépréciation définitive de la monnaie byzantine.

Il y a pourtant beaucoup d'indices qui font croire à des fluctuations sérieuses du change et à une grave dépréciation monétaire dans l'Empire byzantin déjà au temps des empereurs de Nicée et des premiers Paléologues. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner à nouveau ces renseignements divers, en les groupant dans leur ordre naturel, qui est l'ordre chronologique (4).

II

Il faut d'abord tenir compte du témoignage de Guillaume de Rubruck, le missionnaire franciscain envoyé en 1253 par saint Louis à la cour du Khan mongol ; c'est la relation d'un observateur attentif et très averti, qui ne néglige aucun détail intéres-

(1) G. Ostrogorsky, *op. cit.*, p. 66.

(2) F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I^{er} Comnène*, Paris, 1900, p. 307.

(3) *Op. cit.*, p. 11-12.

(4) Cf. mes *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e siècle*, Paris, 1929, p. 122 et ss.

sant. Sa première rencontre avec les Tatars, en Crimée, lui a laissé une profonde impression : « Quand nos serviteurs, dit-il, montrèrent les hyperpères, ils les frottèrent avec leurs doigts et les portèrent à leur nez pour sentir si c'était du cuivre. » Rockhill, l'éditeur du texte de Rubruck, en conclut avec raison que les monnaies byzantines employées par le voyageur contenaient beaucoup d'alliage (1) ; cela indiquerait une dépréciation sensible de l'hyperpère au temps des empereurs grecs de Nicée, car il paraît à peu près certain que leurs rivaux latins de Constantinople n'ont pas frappé de nouvelles pièces. A cette époque, les monnaies dépréciées ont cours en même temps que les pièces d'or plus anciennes, d'un poids et d'un titre meilleurs : la différence apparaît clairement dans les documents vénitiens. Des actes du 7 mars et du 13 avril 1255 stipulent qu'un cens doit être payé à Constantinople, pendant l'occupation latine, en hyperpères « d'un poids parfait » ou « d'un juste poids » (2), mais il faut bien croire que, là aussi, la mauvaise monnaie a chassé la bonne.

Il y a surtout un passage très important de l'Histoire de Pachymère, « déjà remarqué de tous les auteurs qui ont écrit sur la numismatique byzantine » (3), mais dont on n'a peut-être pas tiré tous les renseignements qui y sont contenus. Il y est pourtant dit très clairement (4) que la dépréciation de la monnaie d'or a commencé déjà sous Jean Doukas (l'empereur Jean III Doukas Vatatzès de Nicée, 1222-1254) ; c'est d'autant plus explicable que ce souverain a été obligé de combattre la crise économique très grave de son règne à coups de décrets somptuaires (5). Après la prise de Constantinople par les Grecs, en 1261, Michel Paléologue ordonna une refonte systématique de la monnaie d'or, pour frapper des pièces qui représentaient, au verso, la Vierge protégeant les murs de la ville reconquise. Y a-t-il eu à cette occasion un relèvement passager de la monnaie byzantine ? A en croire l'historien, ce n'était là au contraire qu'un prétexte pour une nouvelle altération de cette monnaie, qui n'y laissait plus subsister que neuf parties d'or sur vingt-quatre (6). Les actes des notaires génois de Péra confirment ces indications : dans un contrat du 16 juillet 1281, il est question de quarante-sept « vieux » hyperpères, qui en valent cinquante « nouveaux » (7) : il s'agit bien d'une nouvelle émission, d'un poids ou d'un titre inférieur à celui des séries précédentes. Ailleurs, on mentionne des monnaies d'or rognées, « *de taiaturis iyperperorum* » (8) ; c'était une habitude assez générale, au Moyen Âge, de couper ou de rogner les bords des monnaies, afin de soustraire ainsi une certaine quantité de métal, que l'on pouvait refondre ensuite (9), mais ce n'est pas un indice très favorable de la stabilité monétaire dans l'empire byzantin, à cette époque. La plupart des monnaies byzantines mention-

(1) *The travels of William of Rubruck in eastern countries*, édit. W. W. Rockhill, Londres, 1900, p. 88-89.

(2) *Sex yperpera perfecti ponderis ; yperpera auri recti ponderis*, G. Tafel et G. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels u. Staatsgeschichte der Republik Venedig in Fontes Rerum Austriacarum*, XIII, p. 492, 494.

(3) A. Blanchet, *les Dernières monnaies d'or des Empereurs de Byzance* in *Revue Numismatique*, XIV (1910), p. 86-87.

(4) Pachymère, *De Andronico Palaeologo*, édit. Bonn, p. 493-494.

(5) Nicéphore Grégoras, édit. Bonn, I, p. 43.

(6) Stein, *op. cit.*, p. 12 ; C. Chapman, *Michel Paléologue*, Paris, 1926, p. 157, indique quinze parties d'or et neuf d'alliage, mais le texte de Pachymère est formel. La citation (Pach., p. 343) est inexacte.

(7) G. J. Brătianu, *Vicina*, I, in *Bulletin de la section Hist. de l'Acad. Roumaine*, X (1923), p. 171.

(8) *Ibid.*, p. 185, n° 33, 5 ; Luschin von Ebengreuth, *op. cit.* p. 149.

(9) *Vicina, ibid.*, n° 4 et 12.

nées dans ces contrats de la fin du XIII^e siècle sont « à la mesure de Constantinople » (*ad sagium Constantinopolitanum*), mais il y a aussi un hyperpère « à la mesure de Vicina » (1), le port gréco-tatare des bouches du Danube, ce qui prouve que l'on frappait des pièces d'or ailleurs qu'à Byzance, même après le XI^e siècle (2). Il y a enfin les deux traités de commerce entre Byzance et Venise, de 1265 et de 1285 : dans le premier, le prix normal du blé est fixé à 50 hyperpères les cent muids (*kentinarion*), c'est-à-dire un demi-hyperpère le muid, tandis qu'après l'avènement d'Andronic II, vingt ans après, le *kentinarion* vaut cent hyperpères. C'est ce qui a fait supposer à l'historien serbe Stoyan Novakovitch que le prix normal du blé à Constantinople était d'un hyperpère le *modius* (3). Mais M. Andréadès a remarqué, d'autre part, que « l'auteur, malheureusement trop succinct, n'explique pas pourquoi le traité de 1265 fixe le prix courant à la moitié de celui qui a été ultérieurement fixé (en 1285, 1310, 1342 et 1349), et, ce qui est plus important, ne nous renseigne pas sur la valeur réelle de l'hyperpère sous les Paléologues » (4). Des trois explications que nous propose l'économiste hellène — augmentation du prix du blé, principe d'une plus grande liberté commerciale, dépréciation de l'hyperpère — la troisième est assurément la plus plausible : il est, en effet, tout à fait probable, d'après les témoignages contemporains que nous venons d'énumérer, « que l'hyperpère altéré ne représentait plus que la moitié de sa valeur antérieure », et que cette chute de sa valeur, commencée déjà au temps des empereurs de Nicée, n'avait fait que s'accroître pendant le règne de Michel Paléologue ; ceci ferait commencer les « faux-monnayages » de l'empire bien avant 1328. Ce sont les besoins pressants de la trésorerie et les grosses dépenses militaires et navales de ce règne qui ont ramené le gouvernement byzantin à des expédients, qui avaient déjà compromis à plusieurs reprises la stabilité de sa monnaie. Des études récentes sur les opérations financières de Philippe le Bel ont prouvé que les mutations monétaires, si fréquentes à cette époque, n'étaient pas nécessairement des faux-monnayages (5), mais les contemporains byzantins du roi de France semblaient être revenus, sur ce point, aux méthodes désastreuses du Bas-Empire. Cette chute de l'hyperpère des Paléologues ne rappelle que trop celle des monnaies romaines du III^e siècle, la crise monétaire que les réformes de Dioclétien et de Constantin avaient pu arrêter quelque temps, sans pouvoir cependant empêcher la régression économique inévitable du monde romain (6).

Au XIV^e siècle, la valeur de la monnaie byzantine devient de plus en plus incertaine. Andronic II a tenté de relever d'abord le titre de l'hyperpère, au début de son règne : sa monnaie d'or a eu pendant quelques années, 10/24 de fin, au lieu de 9/24 (7). Mais, déjà, en 1302, Venise refuse un paiement en hyperpères, parce qu'ils sont de

(1) Cf. Friedensburg, *op. cit.*, p. 1 : *Seit 1025 wird nur noch in Konstantinopel geprägt.*

(2) Tafel et Thomas, *Urkunden*, III, p. 74, 85, 331.

(3) *Le Prix normal du blé à Constantinople pendant le Moyen Âge et le Code de Stefan Dushan* in *Archiv für slavische Philologie*, XXVII (1905), p. 173-174.

(4) *De la monnaie dans l'Empire byzantin* in *Byzantion*, I, p. 100.

(5) Cf. A. Landry, *Essai sur les mutations des monnaies dans l'ancienne France*, Paris, 1910 (*Bibl. de l'École des Hautes Études*, hist. et philol., fasc. CLXXXV).

(6) F. Lot, *la Fin du monde antique et le début du Moyen Âge*, Paris, 1927, p. 63.

(7) Pachymère, *De Andr. Palaeologo*, p. 494.

mauvais aloi (1). En 1304, la solde des Almugavares catalans et la détresse du Trésor provoquent une dépréciation telle, que la proportion de l'alliage dans les monnaies d'or est de 19/24. L'empereur en est réduit à imposer le cours forcé de ce nouvel « assignat métallique » (2). Cette mesure ne pouvait guère être effective qu'à l'intérieur de l'Empire ; pour les paiements extérieurs, Venise exige, en 1310, des hyperpères « du poids juste et légal de Constantinople, d'une seule et même qualité » ; ce sont là des précisions significatives (3). On en arrive ainsi fatalement, après quelques tentatives de redressement, à une espèce de « stabilisation » de cette monnaie dépréciée : d'après le marchand florentin Pegolotti, qui écrivait, vers 1335, sa *Pratica della Mercatura*, l'hyperpère de 24 carats en contenait 11 d'or fin, 6 d'argent et 7 de cuivre (4). Aussi bien le paiement en espèces s'effectue au poids, en vérifiant les monnaies, *a peso di bilance, sicche*, ajoute Pegolotti, *il pagamento di perperi si fa a peso e non a novero di conto* (5). Il y a dans son tarif jusqu'à sept variétés de monnaies d'or byzantines, de poids et de titre différents : hyperpères de Philadelphie, qui ne valent que douze carats, « vieux » hyperpères aux « trois saints » avec plusieurs effigies impériales, hyperpères plus récents, avec l'effigie de l'empereur à genoux, qui imitent visiblement le nouveau ducat d'or vénitien (6). Sous Jean V, on réduit considérablement le poids de cette monnaie en améliorant le titre : c'est alors la pièce d'or portant l'effigie de saint Jean-Baptiste, d'un type tout à fait florentin. C'est là une des dernières tentatives de réforme monétaire de l'Empire des Paléologues : « le colosse byzantin s'affaissait peu à peu et l'appauvrissement progressif de l'Empire devait fatalement triompher de cet essai de relèvement économique » (7). Désormais, les nouvelles monnaies d'or des républiques italiennes l'emportent sur le marché byzantin ; on y compte l'hyperpère avili διὰ δουκάτων βενετικῶν (8). C'en est fait de l'hégémonie monétaire de jadis : l'étalon d'or a passé de Byzance à Florence et à Venise, et le « bon besant » ne se rencontre plus en Occident que comme figure de blason, en termes d'héraldique (9). C'est à peu près au même moment que le *besant sarrazinas*, la monnaie d'or musulmane qui imitait l'hyperpère, devient elle aussi de plus en plus une monnaie de compte : en 1302, un compte de la douane égyptienne d'Alexandrie évalue les dettes des Vénitiens en « besants », mais en exige le paiement en barres d'or et d'argent massif et en ducats de Venise (10). C'est l'aboutissement de ce long procès qui a donné la supériorité à la monnaie d'or occidentale sur les marchés orientaux, à la fin du Moyen Âge.

(1) Giomo, *Reg. Misti Senato in Archivio Veneto*, XVIII (1879), p. 325 : *Defectus repertus in yperperis imperatoris*.

(2) Cf. Stein, *ibid.*, p. 12 en note, et la Chronique de Muntaner, édit. Lanz, p. 376.

(3) *Diplomatarium Veneto-Levanticum*, édit. G. Thomas, Venise, 1880, I, p. 84.

(4) Cf. A. Nagl, *Die Goldwährung und die handelsmässige Geldrechnung im Mittelalter in Numismatische Zeitschrift*, Vienne, XXVI (1894), p. 63 en note.

(5) Pagnini, *Della Decima e di altre gravzze del comune di Firenze*, Lisbonne-Lucques, 1766, III, p. 23 et ss. (*Pratica della Mercatura*, chap. VIII).

(6) E. Martinori, *la Moneta, vocabulario generale*, Rome, 1915, v^o *iperpero*, p. 220.

(7) A. Blanchet, in *Rev. Numismatique*, XIV, p. 89.

(8) Stein, *op. cit.*, p. 14 en note.

(9) J. d'Eschavannes, *Traité de la science du blason*, p. 72 : « Les besants, figures rondes, représentant les pièces de monnaie et, pour cette raison, toujours de métal. »

(10) *Diplomatarium Veneto-Levanticum*, I, p. 11 : *bizantia XVI m. DCXXIII Karatos XXI in ducatio auri de Venetiis*.

III

Il est évident que la frappe d'or, qu'inaugurent au XIII^e siècle les villes marchandes d'Italie, est contemporaine d'une chute progressive de la monnaie byzantine, qui avait été autrefois un étalon d'or universellement reconnu ; n'y a-t-il pas là plus qu'une simple coïncidence ?

Il faut évidemment tenir compte de toutes les circonstances qui ont pu déterminer la réforme monétaire italienne. L'impulsion vigoureuse donnée au grand commerce par le mouvement d'affaires des Croisades et la fondation des comptoirs de l'Orient latin y est certainement pour beaucoup. On a pu établir à Gênes une différence très sensible entre le commerce d'importation du XII^e siècle, qui était aux mains de quelques grands propriétaires féodaux et de leurs commis, et celui du XIII^e siècle, dont la balance penche de plus en plus vers l'exportation des draps de France, de Flandre et d'Italie, et dont les gains sont partagés entre un grand nombre de petits négociants entrepreneurs et actifs (1). C'est également au XIII^e siècle que les foires de Champagne donnent aux maisons de commerce d'Italie le grand marché international où se règlent chaque année les affaires, dans une sorte de *clearing-house* périodique. Les routes deviennent plus sûres, la navigation prospère, le mouvement commercial et le chiffre d'affaires augmentent de jour en jour. En Asie, l'établissement de l'ordre mongol ouvre aux négociants européens des perspectives nouvelles et facilite les échanges avec l'Extrême-Orient. C'est une Renaissance économique qui annonce celle de l'ère moderne et qui fait pressentir les grandes découvertes géographiques. Il y a là un enchaînement certain de cause à effet. Si Charlemagne est inconcevable sans Mahomet (2), Christophe Colomb l'est bien davantage sans Marco Polo. Une monnaie sûre et de bon aloi devient indispensable à l'économie nouvelle. C'est bien ce qu'indique l'« Image du Monde », le poème didactique rédigé en Lorraine, vers 1248, dont le succès fut d'ailleurs immense à l'époque. « Monnaie », c'est ce qu'on « mène » par « voie ». C'est le nouveau moyen d'échange :

*Une petite rien legiere
Dont chascun hom peust porter
Tant qu'il en peust achater
Ce c'aillors mestiers li seroit* (3).

C'est alors que la prise de Constantinople et le démembrement de l'Empire grec entraînent l'altération de la monnaie d'or byzantine et la chute progressive de sa valeur. L'étalon d'or disparaît au moment même où le commerce international en avait le plus besoin ; ce vide devait être comblé. Nous avons vu de nos jours, au lendemain de la Grande Guerre, l'écroulement des valeurs monétaires qui suivit, dans le Centre et le Sud-Est de l'Europe, le démembrement des Empires ; le dollar devint ainsi, pendant

(1) E. Byrne, *Genoese trade with Syria in the twelfth century* in *American historical Review*, XXV (1920), p. 217.

(2) H. Pirenne, *les Villes du Moyen Age*, p. 28.

(3) Ch. V. Langlois, *la Vie en France au Moyen Age*, Paris, 1927, III, p. 191.

quelques années, le roi du marché européen, imposé par la nécessité de trouver une monnaie stable et une valeur sûre, dans l'universelle confusion des changes. Au XIII^e siècle, après la dépréciation de l'hyperpère, il n'existait plus nulle part une monnaie d'or, d'une valeur certaine et invariable; il fallut donc la créer. C'est pourquoi Frédéric II a tenté d'imposer au grand trafic son *augustal*, dès 1231, sans réussir pourtant à maintenir la valeur de cette monnaie; elle devait être altérée ensuite par le remaniement continu des espèces auquel se livrèrent ses successeurs, les rois angevins de Sicile (1). C'est cette nécessité d'une réforme monétaire que les négociants avisés de Florence paraissent avoir comprise à merveille, en frappant le florin en 1252, et c'est pour faire concurrence à cette nouvelle monnaie d'or que les Vénitiens ont frappé leur ducat, lorsqu'ils furent pleinement convaincus de la chute irrémédiable de la monnaie byzantine. Il y a entre l'altération de l'hyperpère et l'apparition de la monnaie d'or des républiques italiennes une relation plus étroite qu'une simple coïncidence chronologique. Cette hypothèse me paraît établir plus clairement les causes assez obscures de ce phénomène économique capital du XIII^e siècle : la réforme monétaire des villes marchandes d'Italie. Le témoignage des documents vénitiens et génois pourrait être corroboré par les recherches des numismates, qui ne semblent pas avoir étudié jusqu'ici les monnaies byzantines avec toute l'attention que mérite un facteur aussi important de la vie économique du Moyen Age. Seule, une étude de ce genre pourrait confirmer ou infirmer les conclusions, auxquelles nous sommes parvenus dans cet aperçu sommaire.

Il me semble, néanmoins, que ce que l'on peut retenir dès à présent de cette tentative d'explication, c'est que, pas plus au point de vue monétaire qu'au point de vue politique, l'état des Paléologues n'a réussi à maintenir le prestige universel de l'ancien Empire d'Orient. Comme on l'a dit si justement, « ce que conservaient les Paléologues n'était qu'un corps grêle, disloqué, misérable sur lequel se posait une tête énorme, Constantinople » (2). Ce triste lambeau d'Empire n'était plus qu'un État grec local, en marge de l'Anatolie turque, des Balkans serbes et bulgares et des possessions franques de la Grèce et de l'Archipel, un État à peine plus important, au XIV^e siècle, que celui des Comnènes de Trébizonde. La décadence de l'Empire byzantin dans les derniers siècles du Moyen Age présente de curieuses analogies avec celle du monde romain, aux derniers temps du Bas-Empire (3). La faiblesse militaire d'un État, dont la défense est confiée à des mercenaires turcs, alains, mongols, catalans ou génois, rappelle la détresse de Rome, livrée à l'épée des guerriers sarmates et germanes. Ces ressemblances ne sont pas moins curieuses au point de vue économique. Le même procès de décomposition, qui avait failli désagréger, au III^e siècle, le monde romain tout entier, semble se reproduire sur une échelle plus réduite, dans l'Empire byzantin des Paléologues : même désastre monétaire, même crise économique, aggravée encore par les privilèges exorbitants des colonies étrangères, même détresse fiscale et presque mêmes expé-

(1) G. Yver, *le Commerce et les marchands dans l'Italie méridionale au XIII^e et au XIV^e siècle*, Paris, 1903, p. 50 et ss.

(2) Ch. Diehl, *l'Empire byzantin sous les Paléologues* in *Études byzantines*, p. 220.

(3) Stein, *op. cit.*, p. 16.

dients financiers; ce parallélisme historique est facile à étudier. On peut dire que la quatrième croisade a vraiment tué l'Empire d'Orient; l'État grec, qui lui a survécu, n'en est plus qu'un souvenir affaibli.

Il y a eu cependant dans l'Empire byzantin, au XIII^e siècle et même au XIV^e siècle, un mouvement littéraire et artistique que l'on a pu qualifier de Renaissance et qui n'a pas été sans influencer le développement de l'humanisme et des nouvelles écoles de peinture en Italie. Au point de vue économique, l'époque des Paléologues marque, au contraire, une décadence irrémédiable; la crise monétaire en est l'indice le plus frappant. Ce n'est pas à Constantinople qu'il faut aller chercher la renaissance économique de l'Europe, mais dans les cités prospères de l'Italie du XIII^e siècle, qui ont pu prendre en main la frappe du « bon besant », au moment où l'Empire byzantin défaille l'avait laissé tomber.

Jassy.

G. I. BRĂȚIANU.

Sur l'expression

ΟΙ ΕΝ ΤΟΙΣ ΤΟΥΛΔΟΙΣ ΑΠΕΡΧΟΜΕΝΟΙ

« ceux qui partent dans les bagages »

(*Ecloga*, chap. XVIII) (1).

M. Maurice Holleaux a récemment montré (2) comment l'histoire des armées hellénistiques permettait de préciser le sens des expressions quelque peu obscures, ἐν τῇ ἀποσκευῇ, « ceux qui sont dans le bagage », ἡ ἀποσκευή, « le bagage », ou des autres expressions synonymes, que contiennent trois papyrus ptolémaïques, l'un du III^e siècle avant J.-C., les *Dikaionmata*, n° IV (*P. Hal.*, 1) ; l'autre, l'ordonnance de 164 avant J.-C. (*P. Paris*, 63) ; et, enfin, la lettre d'une femme d'Alexandrie à son mari, de 126 avant J.-C. (*P. Bad.*, IV, 48) (3).

Il faut entendre par là, non seulement les choses ou les animaux qui se trouvent dans les bagages de l'armée, mais aussi certaines personnes (domestiques, femmes et enfants des soldats) qui sont rattachées à ces soldats par un lien de dépendance et auxquelles ce lien confère par compensation la protection des soldats et des avantages d'ordre judiciaire qui font d'elles une catégorie privilégiée de personnes.

I

Il n'est pas sans intérêt de constater qu'une expression analogue, ayant le même sens, οἱ ἐν τοῖς τούλδοις ἀπερχόμενοι, se rencontre plusieurs siècles encore après J.-C. dans trois ouvrages juridiques byzantins (4) :

L'*Ecloga* (an. 726 ou 741) (chap. XVIII) : ...κατὰ δὲ τὴν μερίδα τοῦ εὕρισκομένου εἰς τὸν πόλεμον οὕτως ἔστω κατὰ τὸ γεγραμμένον καὶ ἡ μερίς τῶν ἐν τοῖς τούλδοις ἀπερχομένων.

(1) Je remercie sincèrement M. Edwin H. Freshfield, M. A., L. L. D. (Cambridge), le savant traducteur des différentes versions de l'*Ecloga* et du *Procheiros Nomos*, ainsi que M. Mattei G. Nicolau, avocat et professeur à Bucarest, mon élève, du concours qu'ils m'ont apporté dans la préparation de cet article. Je dois aussi adresser des remerciements à MM. Maurice Holleaux, J. Vendryès et R. Eisler, qui m'ont fourni de précieuses indications, lors de la communication faite par moi à l'Association des Études grecques (6 décembre 1928.)

(2) Communication du 19 mars 1926 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, publiée dans la *Rev. des Et. gr.*, t. XXXIX, 1926, p. 355-366.

(3) Sur ce texte, cf. Emil Kiessling, *Die Aposkeuai und die prozessrechtliche Stellung der Ehefrauen im ptolemäischen Ägypten*, dans *A. P. F.*, t. VIII, 1927, p. 240-249.

(4) Pour les dates de composition de ces ouvrages ou pour les dates des histoires, chroniques ou traités d'art militaire cités au cours de l'article, dates encore parfois controversées, nous suivons (sauf exceptions) les indications données par M. Ch. Diehl ou par nous-même dans *The Cambridge Medieval History*, vol. IV, Cambridge, 1923.

L'*Ecloga ad Procheiron Mutata* (xii^e siècle) (chap. xxxiii, § 1) qui suit l'*Ecloga*.

L'*Ecloga Privata Aucta* (xii^e siècle) (chap. xviii) avec la variante : (ἡ μερίς τῶν-εὐρισκομένων).

Ces trois passages se ramènent en somme à un, celui de l'*Ecloga*. Les auteurs de cet ouvrage, les Empereurs isauriens, Léon III et Constantin V, y ordonnent la répartition du butin fait par l'armée de la façon que voici : le sixième appartient à l'État; sur le reste, les officiers qui se sont particulièrement distingués dans la bataille, recevront, à la discrétion du commandant, leur récompense; et, enfin, une part devra revenir à « ceux qui partent dans les bagages ».

Les recueils juridiques byzantins postérieurs parlent, au lieu de « ceux qui partent dans les bagages », du garde préposé aux bagages, du personnage appelé par d'autres textes le τουλδοφύλαξ (1).

Le *Procheiros Nomos* ou *Prochiron* (870-879) (chap. xl) dit :

Κατὰ δὲ τὴν μερίδα τοῦ ἐν τῷ πολέμῳ εὐρισκομένου καὶ ὁ ἐν τοῖς τούλδοις φύλαξ καταλειπόμενος λήψεται ;

L'*Ēpanagōgē* (879-886) (chap. xl, § 93) suit le *Procheiros Nomos*;

L'*Ēpanagōgē aucta* (x^e siècle) (chap. liii, § 1) ajoute (après πολέμῳ) ἐξ αὐτῶν εὐρισκομένου παρόμοιαν (καὶ κ.τ.λ.);

L'*Hexabiblos* d'Harménopoulos (l. II, chap. vi, § 5) reproduit la leçon du *Procheiros Nomos*.

Nous pouvons négliger ces textes pour concentrer notre attention sur leur source commune, l'*Ecloga*.

Le sens de l'expression qui figure dans l'*Ecloga* ne paraît aucunement douteuse, malgré l'hésitation trop scrupuleuse de son traducteur anglais, M. Edwin H. Freshfield (2). Le mot τούλδον — mot de la basse-grécité que nous étudierons (3), — veut dire « bagage » et l'expression entière οἱ ἐν τοῖς τούλδοις ἀπερχόμενοι peut se traduire exactement : « ceux qui partent dans les bagages ». Cette expression correspond d'autant mieux à l'expression des papyrus (*P. Hal.*, 1; *P. Paris*, 63) οἱ ἐν τῇ ἀποσκευῇ (et synonymes) que, comme on le verra plus loin, le mot τούλδον est glosé par ἀποσκευή.

La traduction ainsi faite, le point important est de déterminer ce qu'il faut entendre au juste, à l'époque byzantine, par « ceux qui partent dans les bagages », afin de saisir, si possible, le rapport de sens avec le titre « ceux qui sont dans le bagage » des papyrus ptolémaïques.

En Égypte, aux iii^e et ii^e siècles avant J.-C., la formule visait, comme nous l'avons rappelé, une catégorie de personnes dépendant des soldats, catégorie dont l'existence se justifie par l'organisation même de l'armée hellénistique. Les deux plus anciens papyrus cités supposent, le premier (*P. Hal.*, 1), que des soldats partent d'Alexandrie pour une destination inconnue; le second (*P. Paris*, 63) que des soldats sont, au contraire, envoyés de la χώρα à Alexandrie; dans les deux cas, ces soldats ont

(1) Sur ce terme, voir *infra*.

(2) Edwin H. Freshfield, *A Manual of Roman Law, The Ecloga, etc.*, Cambridge, University, Press, 1926, p. 48; cf. *A revised Manual of Roman Law... Ecloga privata aucta*, Cambridge, 1927, p. 109, (Glossary, v^o τούλδον).

(3) V. *infra*.

« laissé » à domicile les personnes qui constituent « le bagage ». Le troisième papyrus (*P. Bad.*, IV, 48), prévoit la même circonstance, puisque la femme ἀποσκευή qui demeure à Alexandrie écrit à son mari, soldat absent.

Mais, auparavant, dans la période des grandes guerres et d'après les textes des historiens, relevés par M. Maurice Holleaux, lorsque l'armée entrait en campagne, ces personnes étaient emmenées à sa suite comme les choses et les animaux du « bagage »; elles « partaient » avec lui; avant d'être sédentaire, la *smalah* du soldat avait été errante. Le nom ἀποσκευή était cependant resté à la *smalah* sédentaire et avait survécu aux changements qui s'étaient produits avec le temps dans la vie du soldat d'Égypte (1).

A l'époque byzantine, nous allons voir que les « bagages » des soldats contenaient encore des personnes correspondant aux οἱ ἐν τῇ ἀποσκευῇ de l'époque des Lagides, mais le fait frappant est que ces personnes voyageaient avec l'armée, « partaient » avec elle, comme à la période des grandes guerres des Grecs.

Certaines histoires ou certaines chroniques byzantines et surtout les traités militaires byzantins font des allusions aux τοῦλδα, aux « bagages » de l'armée. D'une part, les chroniqueurs Théophane (VIII^e siècle) (2), Théophylacte Simocatta (3), Nicéphore Bryenne (XI^e siècle) (4), Cedrenus (XI^e-XII^e siècles) (5), en racontant les victoires de Tibère, de Maurice ou d'Héraclius, sur les Perses, sur les Scythes, notent que les Empereurs se sont emparés du τοῦλδον de l'ennemi. D'autre part, les traités tactiques ou stratégiques des Empereurs (ou attribués aux Empereurs) Maurice (582-602) (6), Léon VI le Sage (886-912) (7), Constantin Porphyrogénète (912-959) (8), ne dédaignent pas de s'occuper du τοῦλδον byzantin pour suggérer aux chefs les dispositions qu'ils doivent prendre à son égard dans les diverses formations à prévoir : le mettre au milieu de l'armée pendant la bataille (conformément à la tactique préconisée par Végèce); ne pas l'amener imprudemment dans la bataille (pour ne pas l'exposer à être pris par l'ennemi) ou le laisser à l'arrière pendant les marches; enfin, lui donner un chef, le τουλδοφύλαξ (9), dont ils indiquent les pouvoirs.

Parmi ces textes, les plus instructifs, sont les *Tactica* de Léon le Sage, dont un chapitre entier (*const.* X) est intitulé Περὶ τοῦ λεγομένου τοῦλδου (10). Avant ce chapitre, un passage (*const.* IV, § 29) définissait déjà le τοῦλδον et en donnait la composition :

Καὶ τοῦλδον ἐστὶν ἡ ἀποσκευὴ καὶ χρεῖα πᾶσα τῶν στρατιωτῶν, τοῦτ' ἐστὶ παῖδες τε καὶ ὑποζύγια καὶ τὰ λοιπὰ ζῶα καὶ εἴ τι ἕτερον πρῶγμα πρὸς ὑπηρεσίαν τοῦ φορέσάτου ἐπισύρεται.

Dans le chapitre spécial consacré au τοῦλδον, un passage (*const.* X, § 2) donne aussi, mais un peu autrement, la composition du τοῦλδον :

Μήδε πάλιν ἀπρονόητον ἐπιφέρεισθαι αὐτὸ ἐν μάχῃ. συμβαίνει γὰρ καὶ παλλικάρια εἶναι ἐν αὐτῷ χρήσιμα τοῖς στρατιώταις, καὶ τέκνα ἢ συγγενεῖς αὐτῶν.

(1) Cf. M. Holleaux, *loc. cit.*, p. 361-362, 363-365.

(2) Theophanes, p. 215, 400, 410, 426.

(3) Theophylacte Simocatta, II, 4.

(4) Nic. Bryennius, IV, 9 (Migne, *P. G.*, t. CXXVII, col. 185).

(5) Cedrenus, t. I, p. 689, 723, 731; t. II, p. 36 (éd. de Bonn).

(6) Maurice, *Strategica*, V, 3.

(7) Léon, *Tactica*, X, 2, 7, 17, 18, 19 (Migne, *P. G.*, t. CVII, col. 788).

(8) Constantin Porphyrogénète, *Tactica*, p. 32.

(9) Cf. Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, 1688, col. 1589, s. v.

(10) Migne, *P. G.*, t. CVII, col. 788.

Les deux passages sont précieux en ce qu'ils révèlent la présence dans le τοῦλδον, non seulement de « choses (inanimées) », de « bêtes de somme » et « d'autres animaux » (destinés évidemment à la nourriture de la troupe), mais aussi de « personnes » dont il convient de reprendre l'énumération. C'était d'abord des « esclaves » (παῖδες) (selon la *const.* IV, § 29), individus qui correspondent, sans aucun doute, aux « jeunes gens (παλλικάρια), utiles aux soldats » de la *const.* X, § 2; on ne saurait voir en eux que les domestiques des soldats, les « valets d'armée ». C'était ensuite (d'après la *const.* X, § 2) des personnes libres : les « enfants » (τέκνα) et les « parents » (συγγενεῖς) des soldats. Notons que, contrairement aux textes plus anciens (*P. Bad.*, IV, 48), Léon ne fait aucune mention des femmes des soldats, et il y a là une première différence et une première énigme dont la solution nous échappe. Peut-être pourrait-on invoquer ici une raison juridique : dans le mariage romain (*sine manu*, naturellement) et byzantin, la femme n'est aucunement sous l'autorité de son mari, tandis que les personnes englobées dans le τοῦλδον se trouvaient encore, comme leurs prédécesseurs des III^e et II^e siècles avant J.-C., dans la dépendance des soldats : les unes (leurs enfants et leurs parents) leur étant unies par un lien de famille; les autres (les esclaves ou jeunes gens) étant leur propriété ou, s'il s'agissait de παλλικάρια libres, leur étant unis sans doute par le contrat de louage de services.

Au demeurant, il n'y a guère lieu de s'étonner de trouver, dans les « bagages » de l'armée byzantine, des individus, des personnes, puisque l'*Écloga* et ses dérivés déclaraient qu'une part du butin devait aller à « ceux qui partent dans les bagages ».

II

Les remarques exégétiques qui précèdent permettent, nous semble-t-il, de formuler deux conclusions :

1^o On ne peut qu'approuver le traducteur anglais de l'*Écloga*, M. Edwin H. Freshfield (1), quand il rend l'expression de son auteur οἱ ἐν τοῖς τοῦλδοις ἀπερχόμενοι par les termes *The Army Service Corps*, ou, dans le langage militaire français, le « train des équipages », ou le « train » tout court (2). L'analogie est parfaite (comme elle l'était déjà avec les οἱ ἐν τῇ ἀποσκευῇ des papyrus) sous la réserve que le « train » des armées modernes ne renferme plus de « personnes » attachées aux soldats;

2^o Le rapprochement de l'expression contenue dans les recueils juridiques byzantins avec l'expression contenue dans les papyrus cités plus haut présente, à notre sens, un certain intérêt historique en ce qu'il montre la persistance dans le « train » des armées, jusqu'au Moyen Age byzantin, d'une catégorie particulière de personnes, laquelle remonte au temps des grandes conquêtes sous Alexandre et ses lieutenants (3).

(1) *Op. cit.*, p. 48.

(2) M. C. A. Spulber, professeur à l'Université de Cernăuți, *L'Eclogue des Isauriens*, Cernăuți, 1929, p. 77, traduit inexactement : « Ceux qui ont été destinés à la garde des bagages. »

(3) P. Jouguet, *L'Impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient*, Paris, 1926, p. 15-16.

Les textes juridiques byzantins, en parlant de οἱ ἐν τοῖς τούλοις ἀπερχόμενοι, après les papyrus qui parlaient de οἱ ἐν τῇ ἀποσκευῇ, permettent de constater une continuité plus que millénaire dans l'organisation des armées grecques.

Toutefois, d'une pareille continuité et de la synonymie des expressions, on se gardera de conclure à une similitude absolue dans la condition juridique des personnes faisant partie du « bagage ». « Ceux qui sont dans le bagage » au III^e et au II^e siècle avant J.-C. jouissaient d'une condition juridique privilégiée. Quant à « ceux qui partent dans les bagages » au Moyen Age byzantin, le seul texte qui les mentionne, les *Tactica* de Léon, montre bien qu'ils dépendaient encore des soldats — et de là vient qu'ils ont droit à une part du butin — mais les *Tactica* ne révèlent en aucune manière qu'ils possédaient encore des privilèges d'ordre judiciaire. Cette différence profonde s'explique. L'état de la société militaire dans l'Empire byzantin ne ressemblait plus au système si original d'institutions militaires qu'avait connu l'Égypte grecque.

III

Une autre différence doit être mise en lumière. Elle porte sur la façon de rendre le terme de « bagage » : en grec ancien ἀποσκευή, en grec byzantin τούλον. Si les précédentes remarques offraient quelque intérêt pour l'historien, celles qui vont suivre intéresseront peut-être le philologue, ou du moins, rappelleront au philologue qu'il y a là un mot d'origine obscure.

Le mot τούλον ne figure pas dans les dictionnaires courants de la langue grecque, sauf dans Sophocles. Il n'existe plus en grec moderne (1). Il manque au *Thesaurus d'Estienne*. Il est, au contraire, relevé par les éditeurs de Glossaires au XVII^e siècle : Nicolas Rigault (2), Meursius (3), Fabrot (4), Du Cange (5). Avant eux, au XVI^e siècle, Cujas, avec son immense érudition, l'avait expliqué déjà en corrigeant une mauvaise leçon des manuscrits d'Harménopoulos (6). Les sources où puisent ces auteurs sont les histoires, les chroniques, les traités tactiques et stratégiques, les œuvres juridiques (en partie) qui nous ont fourni à nous-même nos renseignements; ce sont aussi les Glossaires grecs dont nous n'avons pas fait état jusqu'ici.

L'emploi du mot τούλον est ainsi attesté de la fin du VI^e siècle (Maurice) au XIV^e siècle (Harménopoulos).

Son sens ne prête à aucune difficulté. Il ressortait clairement déjà du contexte de certains passages des historiens byzantins et de la définition détaillée de Léon le Sage

(1) Comme nous l'apprend une aimable lettre de M. Phédon Koukoulès, professeur à l'Université de Salonique, secrétaire général de la *Société des Études byzantines* d'Athènes, l'un des dirigeants du grand Dictionnaire (en préparation) de la langue grecque vivante et de ses dialectes.

(2) Nic. Rigaltius, *Glossarium τακτικὸν μιζοβάρβαρον*, Lutetiae, 1601, p. 193.

(3) Jo. Meursius, *Glossarium graeco-barbarum*, Lugduni Batavorum, 1614, p. 570.

(4) Fabroti, *Glossarium sive interpretatio obscuriorum verborum Cedreni*, Paris, 1647, et Migne, *P. G.* t. CXXII, col. 1400.

(5) Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, 1688, t. I, col. 1589, ^v18 τούλον, τούλος.

(6) Cujas, *Observationum liber IX* (éd. Fabrot, 1658, t. III, col. 237).

(*Tactica*, const. IV, § 29). Les Glossaires grecs, à leur tour, le précisent en expliquant le terme par des synonymes connus :

τὰ σαγμάρια· τὸ παρ' ἡμῖν λεγόμενον τοῦλδον (Suidas);

ἀποσκευὴ· ἡ τῶν ἐπιτηδείων κομιδὴ, τὸ παρ' ἡμῖν λεγόμενον τοῦρδον (*sic*) (Suidas) (1);

ἀποσκευὴ, κατάστημα, τοῦρδον (*sic*) σαμάριον, σαμαν (Glossae nomicae v^o τοῦλδος) (2).

Τὸ τοῦλδον (plus rarement ὁ τοῦλδος), c'est bien le « bagage ».

Mais, à côté de son sens si clair, il reste autour de ce terme un peu d'obscurité que nous laissons à de plus compétents le soin de dissiper.

D'abord, pourquoi, dans le langage militaire byzantin, le mot d'excellent grec ἀποσκευὴ a-t-il cessé d'être en usage pour faire place à un mot du grec barbare, τοῦλδον ? Faut-il supposer que, ἀποσκευὴ ayant fini par prendre, comme nous l'avons vu, le sens de « bagage sédentaire », après avoir désigné le bagage qui voyage avec l'armée, le « bagage errant, » les Byzantins auraient eu besoin d'un autre mot pour rendre à nouveau l'idée de ce « bagage errant » ?

Ensuite, quelle peut être l'étymologie de τοῦλδον ? τοῦλδον n'est pas un mot grec d'origine; il semble, par sa forme, emprunté au bas-latin *tuldum* (3). Mais, d'où viendrait lui-même ce dernier mot ? Philologiquement, un emprunt au germanique n'est pas impossible. Peut-être est-il permis d'en retrouver le prototype dans le vx. ht. all. *tuld* (moy. ht. all. *tult*) qui s'est conservé dans certains dialectes germaniques du Sud (helv. além. *tult*, bav. *dult*) (4) avec le sens de *Jahrmarkt* et éveille l'idée d'un « marché ambulante ».

Le terme germanique aurait pénétré en latin et en grec à une époque assez haute du Moyen Age, puisqu'il apparaît pour la première fois chez Maurice. L'emprunt par le latin au germanique s'expliquerait assez facilement, soit par la lutte des armées romaines avec les Barbares ennemis (Goths, Vandales et autres) — les armées en conflit empruntent parfois des termes militaires à leurs adversaires, — soit par l'entrée de soldats barbares (Goths, Vandales et Lombards), au temps de Justinien, (5) dans les armées romaines du Bas-Empire (6).

Paris.

Paul COLLINET.

(1) Cf. Du Cange, *loc. cit.*, d'après les *Glossae MSS.*, ex *Cod. Reg.*, 2062, aujourd'hui Bibl. Nat. Paris. Ms. grec 2667, fol. 24^r, col. 1, comme nous l'apprend aimablement notre collègue, M. Pierre Noailles, qui prépare une édition critique des Gloses nomiques.

(2) Otto, *Thesaurus iuris Romani*, t. III, Lugduni Batavorum, 1773, col. 1811.

(3) Du Cange, *Glossarium infimae latinitatis*, t. VIII, p. 205, V^o *tuldum*.

(4) Fried. Kluge, *Etymol. Wörterbuch d. deutschen Sprache*, Strasbourg, 1915, p. 100, v^o *dult*.

(5) Ch. Diehl, dans *Cambr. Med. Hist.*, vol. IV, p. 738. La thèse médiocre de Benjamin, *De Justiniani aetate quaestiones militares*, ne donne aucun renseignement sur la question.

(6) On peut voir un dessin comportant la représentation du τοῦλδον dans l'édition d'Elie, Αλκινοῦ περὶ στρατηγικῶν par Franç. Robortelli, Venetiis, 1552, p. 62-63. Ce dessin est l'interprétation d'un schéma qui se trouve dans les mss. *Neapolitanus gr.* 284, *Vaticanus gr.* 1164, *Parisinus gr.* 2442, lesquels sont à la base de cette partie de la tradition des traités militaires (communication obligeante de M. Dain, directeur d'études à l'École des Hautes Études).

Le roi Manfred de Sicile et la bataille de Pélagonie

Pendant l'automne de 1259 (1), eut lieu la bataille de Pélagonie. C'est à bon droit qu'on la classe parmi les événements les plus importants, non seulement de l'histoire byzantine du XIII^e siècle, mais aussi de l'histoire grecque tout entière. Elle marque, en effet, le point de fléchissement définitif de la puissance épirote et de la puissance des Francs de la Grèce. Ces deux forces y subirent une défaite retentissante. Bien que restés loin de la bataille, les Épirotes n'en ressentirent pas moins les résultats ; après avoir vu sa puissance complètement ébranlée, le despote faillit voir ses États complètement dissous et la cour d'Arta dut renoncer, et pour toujours, aux grands projets d'expansion et de prédominance dans l'Hellénisme que Michel II Ange Ducas caressait depuis longtemps. D'autre part, la victoire, remportée à Pélagonie par Jean Paléologue, fut un coup grave, porté à la principauté franque de Morée ; elle marque le commencement de la décadence de cet État, et c'est dans celle-ci qu'il faut chercher la cause principale des catastrophes survenues ultérieurement ; la capture de Guillaume de Villehardouin et de presque tous les barons moréotes fournit à l'empereur grec le moyen de rentrer en possession de villes et de territoires qui servirent de points de départ pour la reconquête du Péloponèse (2). Enfin, pour l'Empire de Nicée, la victoire de Pélagonie consacra la prédominance définitive de cet État dans l'Orient grec. C'est elle qui prépara et facilita la reprise de Constantinople et la reconstitution de l'ancien Empire, bien que restreint dans ses nouvelles frontières. En effet, les Francs et les Épirotes ayant désormais renoncé à se battre en commun contre l'Empire, — les relations entre les anciens alliés ne se rétablirent jamais, — les Nicéens pouvaient disposer de toutes leurs forces pour s'emparer de ce qui restait encore de l'Empire latin.

Quel fut le rôle joué dans cette bataille par les Siciliens, et, en particulier, par le roi Manfred, tel est le sujet de notre article.

En vue de la lutte décisive à engager contre l'Empire de Nicée, Michel II Ange Ducas avait rassemblé des forces considérables. En dehors des troupes recrutées dans les pays du despotat, il avait pris à sa solde un grand nombre de mercenaires ; il comp-

(1) On ne peut établir la date exacte de cet événement. En tout cas, ce fut quelque temps après l'arrivée des impériaux à Achrida et à Déavolis, événement qui eut lieu, d'après Grégoras (édit. Bonn, t. I, p. 73), peu avant l'équinoxe d'automne (23 septembre). En partant de ce renseignement, certains datent cette bataille du 29 septembre 1259 (Buchon, Hopf, etc.) ; d'autres, d'une façon plus vague, du mois d'octobre (Romanos, etc.).

(2) Cf. G. Phrantzès, édit. Bonn, p. 17, 11 ss.

tait aussi sur les contingents que ses gendres, Manfred, roi de Sicile (1), et Guillaume de Villehardouin, prince de Morée, s'étaient engagés à lui fournir. Il ne fut pas déçu dans son attente : à la tête d'une armée formidable le prince d'Achaïe conduisit en Macédoine les forces des Francs de la Grèce tout entière. Le contingent, envoyé par Manfred, fut beaucoup plus modeste. Il comprenait quatre cents chevaliers (2). Ils portaient, dit Acropolite, des armures excellentes et des cuirasses solides et montaient de beaux chevaux, grands et fiers. Le roi, lui-même, avait choisi ces chevaliers parmi les plus vaillants de l'Allemagne et de l'Italie. Probablement, en vue de rehausser la victoire remportée par les Grecs, Pachymère (3) exagère plus tard, peut-être inconsciemment, le nombre des troupes siciliennes : le despote, dit-il, envoya des navires en Italie, où le roi Manfred avait préparé un corps de trois mille cavaliers allemands, tous braves soldats. Pour concilier les deux chiffres, on pourrait, peut-être, supposer que sur trois mille hommes il n'y eut que quatre cents chevaliers, le reste étant des archers sarrasins.

Après la rupture dans les rangs des alliés, à laquelle l'offense faite à la jolie fille de Taronas ne fut pas étrangère, toute collaboration entre Épirotes et Francs était devenue impossible ; à la veille de la bataille, le despote s'enfuit avec sa suite, et son armée fut dissoute. A la tête des Thessaliens, Jean Ducas, bâtard de Michel II, se séparait en même temps des Francs, avec lesquels il s'était brouillé, et passait à l'ennemi. Le matin du jour suivant, les Français se trouvèrent isolés ; leurs alliés Épirotes n'apparaissaient nulle part. Seuls les Siciliens, fidèles à la parole donnée, restaient à leur place. La bataille s'engagea bientôt, et malgré leur trouble et leur isolement, les Francs se battirent, semble-t-il, vaillamment ; ils ne purent pourtant pas tenir jusqu'au bout et se rendirent enfin aux impériaux. Encore plus lamentable fut le sort du contingent sicilien. Acropolite, témoin presque oculaire de la bataille, raconte au sujet de ces chevaliers quelque chose d'incroyable ; bien que choisis parmi les plus braves, ils se rendirent, dit-il (4), avec leurs armes et leurs chevaux à quatre Grecs parmi lesquels se trouvaient le grand domestikos Aléxis Stratégopoulos et Nicéphore Rimpsas, d'origine « turque ». Si le fait est exact, cet événement témoigne suffisamment du trouble et de la confusion que sema dans les rangs des Occidentaux la tactique grecque. Pourtant, d'après un chroniqueur vénitien, bien postérieur, il est vrai, Marino Sanudo Torsello (5), la plupart des chevaliers allemands furent tués, les autres maltraités et pillés, de sorte qu'il ne s'en échappa que très peu. Mais ce qui est plus étrange, c'est que, plus tard, Nicéphore Grégoras, se faisant l'écho de récits contemporains, raconte ce qu'Acropolite n'osa pas écrire, à savoir que le roi de Sicile aurait participé à la

(1) Voir sur la reine Hélène, femme de Manfred, et sa tragique destinée, notre étude : 'Ελένη Ἀγγελίνα Δούκαινα βασίλισσα Σικελίας καὶ Νεαπόλεως dans *Ἡπειρωτικά Χρονικά*, t. I, p. 219-294.

(2) Acropolite, éd. Heisenberg, I, 168, 5 ss. ; Anonyme, *Σύν. Χρον.*, chap. LXXXI.

(3) Ed. Bonn, I, 83, 5 ss.

(4) Ed. Heisenberg, I, 170, 19 ss. ; Anonyme, *Σύν. Χρον.* chap. LXXXI. S'il ne s'agissait pas d'un historien très bien renseigné et assez consciencieux, on croirait se trouver en présence d'une légende analogue à celle de la chanson populaire moderne : *Μετροῦνται οἱ Τοῦρκοι, τὰ σκυλλιά καὶ λείπουν τρεῖς χιλιάδες* ; *μετροῦνται τὰ Ῥωμαῖο-πούλλα καὶ λείπουν τρεῖς λεβέντες*.

(5) Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, p. 107. Torsello qualifie de *Tedeschi* les chevaliers, pour la plupart allemands, envoyés par Manfred. C'est le même nom que leur donne Pachymère (édit. Bonn, I, 83, 5. ss.).

bataille et failli même être fait prisonnier. C'est à grand'peine, dit-il (1), qu'il parvint à s'échapper avec un tout petit nombre de chevaliers de sa suite.

Cette nouvelle est-elle exacte ? Tout d'abord, il convient de signaler que, Grégoras excepté, aucun chroniqueur byzantin ne la confirme. Au contraire, tous sont d'accord pour dire que le roi de Sicile se borna à envoyer des secours à son beau-père. C'est ce que dit également Marino Sanudo Torsello (2). Une seule exception à rapprocher de Grégoras, parmi les chroniqueurs italiens, est Matteo Spinelli di Giovenazzo, du moins d'après certains de ses commentateurs. Contemporain de la bataille de Pélagonie, Spinelli raconte, dans ses *Diurnali*, ce qui suit : Alli 10 de Luglio venne lo conte... et condusse tutti li Saracini in campagna di Roma per ordine de re Manfredo. Lo settembre detto anno, re Manfredo andao in Romagnia et tutta la voltao sottosopra. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner l'autorité de Matteo Spinelli, en tant que source historique de son temps ; il suffit de rappeler que, depuis longtemps, sa valeur est fort discutée à cause des inexactitudes et des erreurs chronologiques qui se trouvent dans ses *Éphémérides* (3). Ce qui nous intéresse ici, c'est que le principal commentateur de Spinelli, M. le duc de Luynes (4), comprend le passage déjà cité de la façon suivante : « En 1259, dit-il, le comte Percivallo de Oria partit pour faire la guerre dans les États pontificaux ; la même année, Manfred passa en Romanie pour assister son beau-père et son beau-frère contre Michel Comnène Paléologue (*sic*). Le prince d'Achaïe fut pris par les vainqueurs, et Manfred ne s'échappa qu'avec peine. Nous avons des pièces diplomatiques de Manfred, continue M. de Luynes, datées du camp près de Pescara, au mois de juillet 1259, et d'Orta, le 18 novembre ; les unes appartiennent à l'époque où le roi faisait les préparatifs de son expédition, les autres de l'époque où il était de retour dans ses États (5). »

L'opinion de M. de Luynes n'est pas exacte ; elle est toute personnelle. Aucun de ceux qui, à notre connaissance, s'occupèrent de l'histoire grecque ou italienne de cette époque, ne soutient quelque chose d'analogue (6). On n'a pas prêté beaucoup attention au passage de Spinelli (7). Pourtant, si l'on prend en considération ce qui est dit

(1) Ed. Bonn, I, 75, 8. Des auteurs postérieurs, tel Athanase Scléros (Κρητικός πόλεμος, dans C. Sathas), Ἑλληνικά Ἀνέκδοτα II, 301 ss. (v. 480 ss.), reproduisent ce que dit Grégoras.

(2) *Loc. cit.*, p. 107 : *Avuti dal re Manfredi 400 uomini d'armi tedeschi*.

(3) On y reconnaît facilement des transpositions et des erreurs, imputables probablement aux copistes. Cf. Tafuri, dans Muratori, *Script. Rev. Italic.*, VII, 1059 ss. ; Del Giudice, dans *Archivio storico per le prov. napoletane*, V (1880), p. 56 ; J. Ficker, dans *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, III, 368.

(4) *Commentaire historique et chronologique sur les éphémérides intitulées : Diurnali di messer Matteo di Giovenazzo*. Paris, 1839. Intéressé au grand drame dont le sujet est la splendeur et la chute des Hohenstaufen, le duc de Luynes s'attacha à rétablir dans leur ordre chronologique primitif les deux cent neuf articles contenus dans la Chronique de Spinelli, si intéressante pour l'histoire de cette époque. Cf. J. Huillard-Bréholles, *Notice sur M. le duc de Luynes*, Paris, 1868, p. 47.

(5) *Loc. cit.*, p. 189 et s. Cf. *Introd.*, p. 57-58 ; et : *Dates des Diurnali restituées*, p. 232. Comme il résulte de pièces diplomatiques, Manfred se trouvait, en mars 1259, à Orta ; le 4 avril, à Foggia ; le 20 mai, à Trani ; en mai, à Lucera ; en juin, au camp près de Lago Pesole (c'était le lieu où il se reposait) ; en juillet, au camp près de Pescara ; le 18 novembre, à Orta. Au mois de septembre 1259, il se trouvait en Pouille.

(6) Voir, par exemple : Buchon, *Recherches sur la principauté de la Morée*, etc., p. 168 ; *Recherches et matériaux*, etc., p. 175 (où il fait mention de l'opinion du duc de Luynes) ; Capasso, *Historia diplomatica Regni Siciliae*, p. 188 ; Cherrier, *Histoire de la lutte des papes et des Empereurs*, etc., III, 88, n. 1 ; Del Giudice, *Archivio storico*, etc., III, 30 ; Böhmer, *Regesta imperii. V. Die Regesten des Kaiserreichs unter Philipp*, etc. (éd. Ficker), I, 870, etc.

(7) D'ailleurs, seuls les manuscrits de Paris ou de la famille de Gesualdo continuent à la fin de ce passage, à partir des mots : *Lo settembre*.

par un chroniqueur grec, peu éloigné de ces événements, Grégoras, on doit convenir qu'une pareille rumeur, relative à une prétendue défaite de Manfred en Grèce, pourrait être répandue par les Grecs et plus encore par les Guelfes, en Italie même, et que de cette rumeur Matteo di Giovenazzo, lui-même parmi les plus fervents des Guelfes, pouvait être la victime, sinon l'auteur.

Mais que le bon roi de Sicile, chanté par Dante (1), comme

biondo..., e bello, e di gentile aspetto,

ne participa point à la bataille livrée dans la plaine de Pélagonie, ceci est démontré de plusieurs façons. D'abord, les chroniqueurs grecs, notamment Acropolite, homme d'État contemporain, qui ne laisse passer aucune occasion de manifester sa haine contre les Latins, ne fait pas allusion à un tel événement. Les chroniqueurs italiens ne disent pas le contraire. La même chose est prouvée, à mon avis, par le texte de Matteo Spinelli lui-même. En effet, le passage déjà cité est loin d'avoir le sens que M. de Luynes lui a prêté. Certes, si l'on fait attention aux mots dont le chroniqueur se sert, on ne manquera pas de remarquer, qu'en parlant de cette prétendue expédition d'outre-mer, Spinelli n'emploie pas le terme qui semble être le plus convenable ; au lieu d'*andao*, ce qui signifie la marche par terre, il aurait dû écrire *passao* (2). Puis, vient un argument historique, c'est que le roi de Sicile en aucun cas ne pouvait bouleverser la Grèce, et ne se proposait de le faire, pour la raison toute simple, que la Grèce dans la laquelle il est censé se trouver, n'est que l'Épire, et plus généralement, les États de son beau-père (3). Même, si l'on admettait l'impossible, à savoir que Manfred voulut, lors de sa défaite, mettre à sac la patrie de son épouse, il n'en aurait pas le temps nécessaire, car la défaite de Pélagonie eut pour résultat l'occupation de l'Épire par les Nicéens. Puis, mettre à sac, avec quatre cents chevaliers, « toute la Grèce », comme on croit qu'il faut entendre le passage de Spinelli, serait impossible.

Le malentendu vient surtout de l'homonymie qui existe entre les termes géographiques *Romania* (Ῥωμανία), par lequel on désignait les pays grecs, et *Romagna* (chez le chroniqueur qui écrit dans le dialecte de l'Apulie : *Romagnia*), s'appliquant aujourd'hui encore au pays situé entre Rimini et Ravenne, et comprenant les provinces actuelles de Ravenne, de Forlì, et, en partie, de Bologne et de Ferrare (4). Pourtant, il ne faut pas perdre de vue qu'en parlant des pays de l'Empire grec, les chroniqueurs occidentaux se servent surtout du terme *Romania*, tel que ce mot était prononcé

(1) *Divine Comédie, Purgatoire*, chant. III, 107. Ricordano Malespini dit également de Manfred ce qui suit (Muratori, *Script. Rev. Italic.*, VII, 978) : *...fu bello del corpo come il padre... fu largo, e cortese, e lieto, sicch'era molto amato, e grazioso, e tutta sua vita era epicura.*

(2) C'est le verbe que le chroniqueur emploie chaque fois qu'il veut signaler une expédition ou un voyage par mer ; ainsi, par exemple (Muratori, *Rev. Italic. Script.*, VII, 1079) : *Alli 14 di Marzo 1254, lo Prencipe Manfredo passao in Sicilia* ; et, plus loin, pour indiquer son retour de Sicile : *Lo mese di Maio, passao lo Prencipe Manfredo et andao in Capitanata*. Également (*loc. cit.*, 1089) : *Lo Maio sequente, lo Re se ne andao a Taranto, e dalà se ne passao in Sicilia*, etc.

(3) Dans son *Istoria Fiorentina* (Muratori, *loc. cit.*, VIII, 978), Ricordano Malespini se sert du mot *Romania* (et non pas *Romagna*) pour désigner l'Épire : *Per moglie ebbe la figliuola del Dispoto di Romania*.

(4) Le terme était probablement d'origine byzantine, et signifiait la Ῥωμανία de l'Italie. Comme auparavant les Empereurs, les exarques byzantins avaient établi leur siège à Ravenne, la ville qui, d'après Alberti, portait le nom de *Romagna* ou *Romandiola* (petite Rome), appliqué plus tard à la circonscription tout entière.

par les Grecs, et non pas de celui de *Romagna*, de sens bien différent. C'est de cette dernière qu'il s'agit ici.

Mais quelle est donc cette expédition de Manfred « in Romagna » ? Le chroniqueur guelfe parle ici, nous semble-t-il, de la guerre menée par le roi de Sicile contre les Guelfes de la Lombardie et de l'Émilie. Il n'aurait à parler que de victoires remportées par les Gibelins, et c'est pour cela qu'il est très bref. On sait qu'après la destruction de la ville d'Aquila (1), Manfred revint en Pouille, pour s'y reposer (2). C'est après cela que, comme le dit Malaspina (3), « extendit potentiae suae (de Manfred) robur ad Ligures, fimbrias dilatat ad Tuscos, et vicinitate suarum virium concutit Marchianos. » Dans la marche d'Ancône, en Toscane, et dans les provinces avoisinantes, Romagne, Lombardie, il y avait un grand parti de Gibelins ; fidèles toujours à Frédéric II, lorsqu'il vivait, ils firent appel, en 1259 (surtout les Gibelins de la Marche d'Ancône), à Manfred et celui-ci, ne voulant pas démentir les espoirs fondés sur lui, intervint en leur faveur. C'est alors qu'il nomma vicaire royal, dans la Marche, le comte Percivallo de Oria et qu'il expédia en Lombardie, en qualité de vicaire et de commandant en chef des forces gibelines le marquis de Pallavicini ; le comte de San Severino, frère utérin du roi, fut nommé vicaire royal en Toscane. Les vicaires du roi remportèrent des victoires partout, et la plupart des villes de la Marche, de l'Émilie et de la Lombardie firent alors leur soumission, notamment celles de Crémone, de Pavie, de Plaisance, de Brescia et plusieurs autres (4). Comme le cruel tyran, Ezzelino da Romano, refusait de se soumettre à Manfred, le vicaire royal en Lombardie, marquis de Pallavicini, marcha contre lui et, avec l'aide des troupes de Crémone, remporta une victoire décisive (5). De son côté, Percivallo de Oria attaqua les États pontificaux (6) avec le titre de gouverneur de la Marche, du duché de Spolète et de la Romagne (7). Il mit à sac et détruisit la ville de Camerino (8), puis il marcha vers le Nord. En Lombardie, le fils de Frédéric II put remporter une grande victoire à l'endroit même où, autrefois, les troupes de Parme avaient mis le feu au camp de son père. C'est à la suite de cet événement, dit Malaspina (9), que les villes de Crémone, de Pavie, de Plaisance et d'autres firent leur soumission au roi de Sicile. Mais le plus grand succès des Gibelins fut, sans doute, la victoire remportée par le comte de San Severino, à Montaperti, sur les Florentins qui voulurent s'emparer de Sienne (10).

(1) Voir sur la date de cet événement, notre étude 'Ελένη 'Αγγελῖνα Δούκαινα, etc., *loc. cit.*, p. 241.

(2) Sabba Malaspina (Muratori, *Script. Rev. Italic.* VIII, 800) ; cf. l'Anonyme, continuateur de la Chronique de Jamsilla (v. sur cet auteur, Muratori, *loc. cit.* VII, 493), chez Muratori, *loc. cit.*, p. 586.

(3) *L. c.* p. 800 ; cf. l'Anonyme, *l. c.* p. 586.

(4) Sabba Malaspina, *loc. cit.*, 800 ss. ; Anonyme, *loc. cit.*, 586 ss. ; cf. Malespini, *loc. cit.*, 997 ; la Chronique du Moine de Padoue (*Monachus Patavinus*), Muratori, *loc. cit.*, t. VIII, 713, raconte qu'en 1260, Manfred était devenu, par droit de guerre, le maître de la Marche et de la plus grande partie de la Toscane. Ce fut surtout le résultat de la grande victoire remportée sur les Florentins, après laquelle, d'après la même Chronique, *princeps cum parte sua illam potentissimam obtinuit civitatem* (Florence) *et cum ipsa pariter fere sibi totam Tusciam subjugavit*.

(5) Malaspina, *loc. cit.*, 801-802 ; Anonyme, *loc. cit.*, 587.

(6) Urbani IV ep. chez Martene, *Thes. nov.*, II, 82 ss.

(7) Benigni, I, Pr., 32, 32 chez Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, IV, 443, n. 4.

(8) Malaspina, *loc. cit.*, 801 ; Anonyme, *loc. cit.*, 587.

(9) *Loc. cit.*, 801 ; Anonyme, *loc. cit.*, 587.

(10) Malaspina, *loc. cit.*, 802 ; Anonyme, *loc. cit.*, 587-588. C'est après cet événement que Malaspina signale le mariage de Manfred avec la fille de Michel II. Cet événement est antérieur, mais le chroniqueur est loin de suivre un ordre chronologique dans la citation des différents faits. Cf. Capasso, *loc. cit.*, 176, not. 3, 177 ; Del Giudice, *loc. cit.*, III, 53.

La Romagne ne pouvait échapper au sort des autres provinces ; les Guelfes y étant trop forts, les Gibelins ne négligèrent pas de profiter de leur victoire. Le Moine de Padoue raconte que le marquis de Pallavicini, une fois maître de la Romagne, s'empara de la personne de l'archevêque de Ravenne qu'il tint prisonnier à Brescia ; c'est en vain que le pape demanda la mise en liberté de ce prélat ; celui-ci parvint pourtant à s'échapper et à se réfugier à Mantoue (1).

C'est à cette époque qu'il faut placer l'expédition de Manfred en Romagne, dont Spinelli parle si vaguement, comme s'il voulait éviter d'en faire mention. C'était l'époque de l'effondrement des Guelfes, parti auquel il appartenait lui-même. Le roi Manfred ne put l'emporter sur ses adversaires ; il devait succomber plus tard. Mais, pour ce qui est de l'époque de la bataille de Pélagonie, occupé par ses campagnes en Romagne et dans les contrées voisines, Manfred n'avait guère le temps de se rendre en Grèce ; il semble même n'avoir jamais mis le pied sur le territoire de la Romanie, tout au moins dans les circonstances que Matteo Spinelli est présumé relater.

Paris.

Michel DENDIAS.

(1) Muratori, *loc. cit.*, VIII, 709-710.

La lutte entre Byzance et Rome à propos de l'Illyricum au IX^e siècle

I

On connaît le bouleversement qu'a provoqué dans l'organisation ecclésiastique le décret de Léon l'Isaurien, enlevant l'Illyricum à la juridiction des papes et le subordonnant à celle des patriarches de Byzance. Ce décret impérial répondait d'ailleurs au désir secret des patriarches byzantins qui voyaient avec déplaisir les papes exercer les droits patriarcaux jusqu'aux portes de Constantinople. Il s'agissait donc d'un conflit dont les origines remontaient assez haut. L. Duchesne nous a déjà donné une courte histoire de l'Illyricum dans l'ancienne Église (1), et les différentes phases de cette lutte dans l'antiquité nous sont ainsi connues. On sait également combien la rivalité entre papes et patriarches à propos de la juridiction sur ce territoire a contribué à envenimer les esprits entre les deux Églises et à rendre définitif leur désaccord.

Bien des détails pourtant ont encore échappé à l'attention des historiens. On connaît surtout très peu l'influence qu'a exercée cette rivalité au IX^e siècle sur la conversion des Slaves et on sera peut-être surpris d'apprendre que cette influence s'est fait sentir en partie dans l'histoire des apôtres des Slaves, Cyrille et Méthode. La création du diocèse de Pannonie, notamment, n'a été que le dernier écho de ces conflits entre Byzance et Rome à propos de l'Illyricum. La création de ce diocèse éphémère — il a disparu à la mort de saint Méthode, son unique titulaire — a paru si surprenante et invraisemblable qu'on a souvent contesté jusqu'à son existence. Son rôle est d'ailleurs très obscure et, de fait, nous ne pouvons le comprendre que si nous l'étudions à propos de la lutte pour l'Illyricum.

Dans mon livre, *les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle* (2), j'ai ébauché pour la période considérée une esquisse de l'histoire de cette lutte. La chose est pourtant si peu connue et si curieuse à constater, qu'elle mérite, il me semble, une étude à part.

Pour mettre en lumière ce détail de l'histoire de l'Église au IX^e siècle, et, pour montrer son intérêt quant aux relations entre Rome et Byzance à cette époque, il nous

(1) L. Duchesne, *Histoire ancienne de l'Église*, Paris, 1911, I, p. 259 et ss., II, p. 227 et ss., 283 et ss. Voir l'article de Vailhé dans le *Diction. de Théol. cath.*, Paris, 1923, III, Église de Constantinople, p. 1350 et ss. Cf. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jhten*, Berlin, 1915, p. 237 et ss.

(2) Paris, 1926, Travaux publiés par l'Institut d'Études slaves, IV, p. 201 et ss.

faudra remonter un peu plus haut et résumer l'histoire de l'Illyricum ecclésiastique (1). Les origines de la question illyrienne remontent au IV^e siècle. On sait, qu'en 379, Gratien détacha de l'Empire occidental les diocèses civils de Dacie et de Macédoine pour les remettre à l'empereur d'Orient Théodose. Cette situation devint définitive en 388 (2), à la suite d'un nouveau partage entre le fils de Gratien, Valentinien II et Théodose. Ce changement dans l'administration civile devait avoir de graves conséquences pour l'administration ecclésiastique. Les provinces de ces deux diocèses, c'est-à-dire, la Mésie première, la Dacie Ripuaire et Intérieure, la Dardanie, la Prévalitane, les deux Épires, la première et la Seconde Macédoine, l'Achaïe et la Crète relevaient directement — au point de vue ecclésiastique — de l'évêque de Rome. Elles ressortissaient donc du patriarcat romain, bien que le titre de patriarche n'ait été employé que plus tard. Or, il était évident que désormais les provinces illyriennes allaient subir de plus en plus l'influence de l'évêque de Byzance, qui avait l'avantage de siéger dans la capitale de l'Empire et dont les prétentions commençaient à inquiéter les papes. Pour contrecarrer cette attraction de la part de Byzance et faciliter les relations entre ces provinces et Rome, le pape Damase jugea bon d'installer en Illyricum un représentant personnel. Il choisit Acholius, évêque de Thessalonique. Sous les papes Sirice et Innocent, cette institution se précisa. Les droits qu'exerçaient les évêques de Thessalonique, sont surtout énumérés dans les lettres du pape Innocent à Anysius et à son successeur Rufus. Les vicaires du pape consacraient et confirmaient les métropolitains, présidaient les conciles provinciaux d'Illyricum et jugeaient en première instance toutes les questions ecclésiastiques soulevées dans leur vicariat, sauf bien entendu recours à Rome (3).

Cette solution du problème était la meilleure qu'on pût envisager. On peut même dire qu'elle était ingénieuse. Car, en conservant leur suprématie sur l'Illyricum, les papes opposaient au rival dangereux qu'était pour eux l'évêque de Constantinople, un autre prétendant, le vicaire de l'Illyricum, évêque de Thessalonique, la plus importante ville de l'Empire d'Orient après Byzance. En stipulant que les droits des vicaires devaient être renouvelés chaque fois qu'un changement se produirait au siège de Rome, comme à l'évêché de Thessalonique, les papes se mettaient en garde contre tout accroissement de l'esprit d'indépendance des évêques de Thessalonique et renforçaient les liens qui unissaient ces derniers à Rome.

(1) Pour les détails, on peut consulter : L. Duchesne, *les Églises séparées ; l'Illyricum ecclésiastique*, Paris, 1905 ; Leproskij, *Istoria Thessalonikskago ekzarchata*, Saint-Petersbourg, 1901 ; J. Zeiller, *les Origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris 1918 ; Vailhé, *Annexion de l'Illyricum au patriarcat œcuménique*, *Échos d'Orient*, vol. X, 1911, p. 16 et ss. ; O. Tafrali, *Thessalonique des origines au XIV^e siècle* Paris, 1919.

(2) Zeiller, *loc. cit.*, p. 5.

(3) La lettre de Sirice à Anysius (Mansi, *Concil. amplis. col.*, VIII, col. 750) : ...etiam dudum huiusmodi literas dederamus, ut nulla licentia esset sine consensu tuo in Illyrico episcopos ordinare præsumere. Le pape Innocent à Anysius (*Ibidem*, col. 751) : Cui etiam antecessores tanti et tales viri prædecessores mei episcopi, id est, sanctæ memoriæ Damasus, Syricus ..atque supra memoratus vir Anastasius ita detulerunt, ut omnia quæ illis partibus gererentur, sanctitati tuæ, quæ plena iustitiæ est, traderent cognoscenda : meam quoque parvitatem hoc tenere iudicium, eamdemque habere voluntatem te decet recognoscere... Innocent à Rufus (*ibidem*) : ut prudentiæ gravitati quæ committendam curam causasque, si quæ exoriantur, per Achaïæ, Thessaliæ, Epiri veteris, Epiri novæ, et Cretæ, Daciæ Mediterraneæ, Daciæ Ripensis, Mœsiæ, Dardaniæ et Prævali ecclesias Christo Domino annuente censeam... Arripe itaque, dilectissime frater, nostra vice per suprascriptas ecclesias, salvo earum primatu, curam : et inter ipsos primates primus, quidquid eos ad nos necesse fuerit mittere, non sine tuo postulent arbitratu.

Il restait encore à l'Empire d'Occident une partie de l'Illyricum, l'Illyricum occidental, c'est-à-dire les provinces de Norique, de Pannonie et de Dalmatie. La ville la plus importante de cette partie de l'Illyricum était Sirmium. Sirmium, ancienne résidence impériale, devait garder, même au point de vue religieux, un grand prestige. Le titulaire de ce siège, Anemius, pouvait, en effet, au concile d'Aquilée (1), en 381, tenir ce langage hautain : *Caput Illyrici nonnisi civitas est Sirmiensis : ego igitur episcopus illius civitatis sum*.

En Occident, l'organisation métropolitaine s'était développée beaucoup plus tard qu'en Orient, de sorte que nous n'avons pas de témoignages sur la hiérarchie ecclésiastique jusque dans le haut Moyen Age. Malgré cela, nous pouvons penser que le fait d'être résidence impériale donnait, en réalité, à Sirmium une certaine préséance par rapport aux autres évêchés illyriens. Cette importance a été accrue par le rôle qu'a joué Sirmium dans les querelles théologiques du iv^e siècle, à propos de l'arianisme. Ce qui rehaussait le prestige de Sirmium aux yeux des gens du haut Moyen Age, c'était sa tradition qui reliait Sirmium à l'époque apostolique. On croyait généralement que la chrétienté de Sirmium avait été fondée par Epaenetos et Andronique, dont parle saint Paul dans son Épître aux Romains (XVI, 5, 7, 14) (2). On sait que ces revendications étaient légendaires, mais elles n'en renforçaient pas moins l'influence et l'importance de l'Église de Sirmium. Nous verrons, plus loin, combien ces légendes étaient ancrées dans les esprits.

Il est impossible de dire jusqu'où s'étendait le prestige des évêques de Sirmium. Il est possible qu'avant le partage de l'Illyricum, il se soit manifesté aussi sur les évêchés voisins en Mésie et Dacie (3) ; mais, après le partage, il n'en pouvait certainement plus être question. La revendication d'Anemius au concile d'Aquilée paraît indiquer, qu'il se rendait compte des conséquences de ce changement et qu'il voulait maintenir ses droits.

Après le partage, Sirmium gardait certainement encore son prestige en Illyricum occidental. Mais, bientôt, la situation commença à changer. Des peuplades barbares firent leur apparition dans l'Illyricum occidental (4). Bientôt, la Pannonie et le Norique étaient perdus en grande partie, de sorte que Sirmium, la capitale de l'ancien Illyricum, se trouva à quelques pas de la frontière de l'Empire. Citadelle avancée, la ville était exposée à de nouvelles invasions barbares.

D'autre part, Sirmium, qui représentait le reste de l'Illyricum occidental, était trop près des frontières de l'Empire d'Orient. Il est donc parfaitement possible que le pape Zosime ait voulu chercher d'autres liens pour rattacher cette partie de l'Illyricum à son patriarcat. Afin de compléter le système imaginé par Damase, il a pu envisager la création d'un autre vicariat pour cette partie de l'Illyricum. Mais il n'a pas songé à Sirmium : son choix s'est porté sur Salone. J. Zeiller dans son article, *Une ébauche*

(1) Voir les actes de ce concile dans la *Patrologie de Migne, P. L.*, XVI, col. 916-939.

(2) Salagius, *De statu ecclesiae panonicae*, Quinque-Ecclesiis, 1777-1781, vol. II ; Farlati, *Illyricum sacrum*, Venetiis, vol. VII, p. 454 et ss. ; Zeiller, *loc. cit.*, p. 31 et ss.

(3) Voir Farlati, *loc. cit.*, VII, p. 462, 464. Sur les évêques de Sirmium, *ibidem*, p. 465 et ss. ; Salagius, *loc. cit.*, III, cap. 1, p. 1-109 ; Zeiller, *loc. cit.*, p. 143 et ss.

(4) Sur ces invasions, voir Bury, *History of the later Roman Empire*, London, 1923, p. 271 et ss.

de vicariat pontifical sous le pape Zosime (1), a discuté cette question. Au premier abord, la chose peut paraître pour le moins surprenante, mais si nous tenons compte de la situation dans cette province ecclésiastique et de la manière d'agir et de voir de Zosime, il faut admettre que le projet devient vraisemblable.

Il est donc parfaitement possible que nous ayons dans la lettre de Zosime à Hesy-chius, évêque de Salone (2), un projet de nouveau vicariat pour l'Illyricum occidental. Les conclusions de Zeiller sont parfaitement autorisées, d'autant plus que nous constatons, sous le pontificat de Zosime, un fait en partie analogue — la création d'un autre vicariat pour la Gaule à Arles.

Les successeurs de Zosime n'ont pas suivi la même voie. Le nouveau vicariat n'est resté qu'une ébauche. Néanmoins, cet essai est intéressant et il prouve, une fois de plus, l'intérêt que portaient les papes à cette région de leur patriarcat.

D'ailleurs les événements ont prouvé que les craintes du pape Zosime étaient parfaitement justifiées. Sirmium et ce qui restait des provinces pannoniennes furent rattachés à l'Empire oriental, entre les années 424 et 437. On ne sait pas si ce changement portait aussi sur le Norique et la Dalmatie. Le *praefectus praetorio Illyrici* eut probablement depuis ce moment sa résidence à Sirmium (3).

Cette situation ne dura pas. En 448, les Huns brisèrent la résistance de l'armée impériale et Sirmium fut détruit. Le siège de la préfecture du prétoire dut être transporté à Thessalonique. Ainsi tout l'Illyricum oriental, avec ce qui restait de l'Illyricum occidental, était réuni sous le même régime politique.

En ce qui concerne le fonctionnement du vicariat, les craintes des papes à l'égard des évêques de Constantinople s'étaient également trouvées justifiées. Le titulaire de Constantinople, Atticus, avait obtenu de l'empereur Théodose la publication d'une loi datée du 14 juillet 421 (4), d'après laquelle les évêchés de l'Illyricum oriental devaient passer dans l'obédience de l'évêque de Constantinople. Cette loi figure, en effet, dans le code théodosien, preuve que Proclus, qui gouvernait alors l'Église de Constantinople, persistait dans les revendications d'Atticus. Elle trouva même place dans le code justinien (5), mais elle resta lettre morte. Les papes réussirent à maintenir leur suprématie sur l'Illyricum et ne tinrent aucun compte de la loi de Théodose.

De même, le schisme d'Accace (484-519) montra, une fois de plus, l'attraction dangereuse que Constantinople exerçait sur les provinces grecques de l'Illyricum. Les évêques de Thessalonique adhérèrent au schisme, se conformant ainsi à l'attitude de l'épiscopat byzantin. Ils cessèrent d'être vicaires du pape. D'ailleurs, malgré ces complications, les papes réussirent à maintenir les relations, au moins avec les provinces latines de l'Illyricum, et, finalement, la cause des pontifes romains l'emporta.

Il est curieux de remarquer que, vers la même époque, l'évêque de Salone rentrait en scène comme prétendant à une sorte de vicariat pour remplacer les vicaires déchus, les titulaires de Thessalonique. Pourtant le titre d'archevêque, attribué par Denys

(1) *Revue Historique*, 1927, p. 326-332.

(2) Migne, *P. L.*, vol. XX, col. 669-673 ; Jaffé, *Regesta*, Lipsiae, 1885, n° 339, I, p. 50.

(3) Duchesne, *Illyricum ecclésiastique*, p. 240. Au moins la *Novelle XI* de Justinien semble l'affirmer.

(4) O. Seeck, *Regesten der Kaiser und Päpste*, Stuttgart, 1919, p. 345.

(5) *Cod. Theod.*, XVI, 2, 45 ; *Cod. Just.*, XI, 21.

le Petit à Symmaque, évêque de Salone, est discutable (1), de sorte qu'il n'est pas permis d'en tirer des conclusions précises.

Le dernier grand changement dans l'organisation ecclésiastique de l'Illyricum est dû à l'intervention de l'empereur Justinien. On connaît l'histoire de l'élévation de Justiniana Prima, bourgade natale de l'empereur. La nouvelle cité devait en même temps devenir le siège de la préfecture et gouverner au point de vue ecclésiastique tout le diocèse de Dacie et ce qui restait de la Pannonie (*Novelle XI*, publiée le 14 avril 535) (2). Suivant l'arrangement intervenu plus tard entre l'empereur et le pape Vigile, le vicariat de l'Illyricum fut partagé entre Justiniana Prima et Thessalonique. Désormais, d'après la *Novelle 131* du 18 mars 545 (3), le titulaire de Justiniana Prima devait avoir sous sa juridiction les évêques des deux Dacies, de Prévalitane, Dardanie, Mésie Supérieure, et Pannonie (4). Sirmium ne compte plus. Nous pouvons supposer que la ville avec ce qui restait de la Pannonie fut subordonnée au moins nominalement à Justiniana Prima. En 582, enfin, Sirmium succomba sous les coups des Avars (5). Sa gloire disparut pour toujours.

La nouvelle situation en Illyricum dura jusqu'au début de VII^e siècle. Le vicariat de Justiniana Prima fonctionna tant bien que mal. Nous trouvons dans les actes des papes de cette époque un nombre de preuves qui permettent de constater que le vicariat de Justiniana Prima n'était pas resté dans le domaine de la théorie (6). Mais ses jours étaient comptés. Nous perdons toute trace de Justiniana Prima après l'année 602. Les invasions avars et slaves portèrent un coup terrible aux provinces danubiennes. Les Slaves semèrent même la dévastation et le désordre jusqu'en Épire, en Achaïe, et dans le Péloponèse jusqu'aux hauteurs du Taygète. Pendant cette triste période, une des plus tristes de l'histoire de l'Empire byzantin et de l'Église orientale, seuls, quelques sièges épiscopaux survécurent dans les provinces les plus exposées. Thessalonique les dominait tous. Malgré cette dévastation de l'Illyricum, l'idée de la suprématie directe des patriarches de Rome sur ces contrées ne fut pas oubliée. Nous en trouvons un curieux écho dans la demande adressée par l'empereur Héraclius au pape Honorius et tendant à l'envoi de prêtres dans les contrées qui, jadis grecques, étaient habitées maintenant par des païens, Croates et Serbes. C'est bien à tort que cette demande d'Héraclius, rapportée par Constantin Porphyrogénète (7) a été souvent mise en doute par des historiens slaves (8). L'empereur Héraclius, n'avait agi que confor-

(1) Zeiller, *loc. cit.*, p. 380 et ss.; cf. Bulić-Berwaldi, *Kronotaxa Solinskih biskupa*, Zagreb, 1912, 1913, p. 46-50.

(2) *Corpus juris civilis*, III, Novellæ, Novella XIII. Castelliano, viro beatissimo, episcopo Primæ Justinianæ, éd. Schoell, Berlin, 1904, p. 94.

(3) *Ibidem*, p. 665 et ss.

(4) Bury, *loc. cit.*, II, p. 360 et ss.; Duchesne, *l'Illyricum eccles.*, p. 239 et ss. Sur Justiniana Prima, voir les publications les plus récentes de B. Granić, *Die Gründung des autokephalen Erzbistum von Justiniana Prima durch Kaiser Justinian I*, *Byzantion*, II (1925), p. 123-140; G. Novak, *Kde ležela Justiniana Prima* (Où se trouvait Just. Pr.), *Sborník Bělehrádu*, Praha, 1928, p. 47-57.

(5) Voir E. Stein, *Studien für Geschichte des byzant. Reiches*, Stuttgart, 1919, p. 109-113; sur les rapports de Byzance avec les Avars et les Slaves à cette époque voir Hauptmann, « Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI^e siècle », *Byzantion*, IV, p. 173-170.

(6) Surtout dans les lettres de Grégoire le Grand. Gregorii Papæ Registrum, *Mon. Germ. Hist.*, Ép. Berlin, 1887, 1891; ép. III, 6, V, 3, XI, 29, XII, 20; Zeiller, *loc. cit.*, p. 389 et ss.

(7) Voir plus loin.

(8) Surtout par Jireček, *Geschichte der Serben*, Gotha, 1911, I, p. 172. Voir, sur ce sujet, Dvornik, *les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, p. 73.

mément aux traditions séculaires, consacrées par des lois et des arrangements entre ses prédécesseurs et les papes.

• Quel fut le sort de l'Illyricum occidental ? Les débris de l'organisation ecclésiastique de ces contrées étaient abandonnées à eux-mêmes. L'éclat de Sirmium qui tenait ces évêchés dans sa dépendance, s'était évanoui pour toujours. Une tendance s'y manifesta bientôt : se rallier à un centre qui fût plus franchement situé en Occident et qui, grâce à sa position, fût plus à l'abri des invasions, le siège métropolitain d'Aquilée. Siscia, il est vrai, paraît avoir subi l'attraction de Salone, dont l'importance allait croissant et qui avait montré à plusieurs reprises sa volonté de remplacer dans une certaine mesure Sirmium déchu. Les autres évêchés, Aguontum, Virunum, Celeia, Teurnia de Norique, Scarbantia et Aemona de Pannonie, se rangeaient derrière Aquilée.

Mais cette situation dura peu. Bientôt de nouveaux envahisseurs s'annoncent — les Avares et les Slaves. On trouve les dernières traces de vie de cette organisation ecclésiastique dans les actes du concile de Grado, tenu en 579. Voici les titulaires qui avaient signé les actes de ce concile : Leonianus de Tiburnia, Aaron d'Aguontum, Patricius d'Aemona, Virgile de Scarbantia (1).

Puis plus rien. Le flot avaro-slave poussa — au début du VII^e siècle — jusqu'en Dalmatie. Toute cette province florissante fut détruite, la puissante Salone mise à sac ; la population, effrayée, chercha refuge dans les îles et derrière les murs du palais de Dioclétien à Spalato.

Nous trouvons un dernier vestige de l'ingérence directe des papes en Dalmatie sous le pontificat de Jean IV. Le pape était d'origine dalmate et s'intéressait naturellement d'une façon spéciale au sort de ce malheureux pays. On sait qu'en 641-642, il envoya l'abbé Martin en Dalmatie et en Istrie pour recueillir les reliques des saints dans les églises détruites par les Avares et les Slaves. La mission de Martin remporta un plein succès (2). Mais, après elle, nous n'entendons plus parler de rien. La catastrophe qui a balayé l'ancien ordre de choses dans ces contrées fut si violente que, même les villes côtières, qui avaient sauvé leur existence, ne se relevèrent que très lentement.

Ce qui restait encore de l'Illyricum oriental fut enlevé aux papes par le décret de Léon l'Isaurien, le premier empereur iconoclaste, vers 731 (3). En réponse à l'excommunication lancée contre lui par les papes Grégoire II et Grégoire III, Léon III détacha du patriarcat romain toutes les provinces qui restaient sous la domination byzantine,

(1) *Mon. Germ. Hist., Scriptores Langob.*, p. 393. Jean de Celeia et Patricius d'Aemona prirent en outre part au synode qui se tint à Marano dans le Frioul (581-590), au sujet des Trois Chapitres (Zeiller, *loc. cit.*, p. 395). Virunum, Teurnia et Aguontum paraissent avoir existé encore en 591, car les suffragants du patriarcat d'Aquilée parlent de ces villes dans une lettre adressée à l'empereur Maurice. J. Friedrich « Die ecclesia Augustana in dem Schreiben der istrischen Bischöfe an Kaiser Mauritius vom J. 591 », *Sitzungsber. d. k. bayr. Akad., phil., hist. Kl.*, 1906, p. 327-356.

(2) Duchesne, *Liber pontificalis*, I, p. 330 : « Johannes natione Dalmata... temporibus suis misit per omnem Dalmatiam seu Istriam multas pecunias per sanctissimum et fidelissimum Martinum abbatem propter redemptionem captivorum qui depredati erant a gentibus. Eodem tempore fecit ecclesiam beatis martyribus Venantio, Anastasio, Mauro et aliorum multorum martyrum, quorum reliquia de Dalmatis et Istria adduci præceperat et recondidit eas in ecclesia suprascripta iuxta fontem Lateranensem. » Cf. Bulié, « Sv. Venancije prvi biskup solinsk », *Vjestnik hrv. archeol. društva*, Zagreb, N. S. XV, p. 68.

(3) Théophane, *Chronographia*, 6224, Bonn, I, p. 631 ; de Boor, p. 410 ; Dölger, *Corpus der griech. Urkunden*, München, 1924, t. I, p. 36.

c'est-à-dire l'Illyricum, l'Italie du Sud, la Sicile et la Crète, et les rattacha au patriarcat byzantin. Le dernier acte de juridiction pontificale dans l'Illyricum oriental fut l'intervention du pape Vitalien dans l'affaire de Jean, évêque de Lappa. Ses lettres à Paul, évêque de Crète, en témoignent en 668 (1).

II

Telle a été l'évolution de l'Illyricum jusqu'au VIII^e siècle. En attendant, le calme commence à se rétablir dans les provinces dévastées, mais il faudra laisser s'écouler bien du temps avant de pouvoir songer à une réorganisation ecclésiastique.

Sur le territoire de l'ancien Illyricum occidental, les Avars étaient les maîtres. Il fallut l'entrée en scène de nouveaux acteurs, les Francs, pour changer définitivement cet état de choses et pour faire renaître dans cette région la vie religieuse. La puissance des Avars, déjà affaiblie par l'insurrection de leurs vassaux, les Slaves, sous la conduite de Samo (vers 623) et par l'échec subi sous les murs de Constantinople (626), mais toujours établie d'une façon redoutable dans la plaine de Hongrie et de Sirmium, fut brisée complètement et définitivement par Charlemagne dans deux expéditions (791 et 795-796) (2). Les Slovènes et les Croates qui habitaient le territoire de l'ancien Norique, des Pannonies et même de la Dalmatie, devinrent sujets du roi des Francs. Sirmium devint également franc. La situation commençait ainsi à s'éclaircir.

Mais il fallut d'abord faire agir Charlemagne. En effet, avant de pouvoir aborder les problèmes d'ordre ecclésiastique, il fallut régler plusieurs questions d'ordre politique. Après la défaite des Avars, Charlemagne entre en guerre avec l'Empire byzantin. La guerre traîna jusqu'en 812. La première phase se termina par la paix de Königshofen (803), d'après laquelle l'empereur Nicéphore cédait à Charlemagne l'ancienne province de Dalmatie, habitée par les Croates. Il se réservait seulement la suprématie sur Venise ainsi que sur les îles et les villes côtières dalmates. L'essai de Charlemagne d'étendre sa suprématie, même sur le reste des possessions byzantines (en 806), échoua, et le traité d'Aix-la-Chapelle (812) confirma celui de Königshofen (3).

Ces questions politiques réglées, on pouvait songer à une réorganisation ecclésiastique. Ici, encore, c'est Charlemagne qui prit l'initiative. Les Avars, après la défaite infligée par Erich, margrave de Frioul, avaient exprimé aussitôt leur désir de devenir chrétiens (4). Salzbourg devint archevêché et métropole de la Bavière (5), et son rôle fut désormais de s'occuper des nouveaux sujets de l'Empire. Alcuin, dont on connaît

(1) Jaffé, *Regesta*, I, n. 2090, 2091, 2092, 2093, p. 236; Mansi, XI, 16-19. Deux lettres à Paul: une à Vaanès « cubiculario et imperiali chartulario », une à Georges, évêque de Syracuse.

(2) Sur la domination avare, voir L. Hauptmann, *Politische Umwälzungen unter den Slovenen vom Ende des VI. Jh. bis zur Mitte des IX. Jh.*, *Mitteilungen des Institutes für österreichische Geschichtsforschung*, 1915, XXXVI, p. 229 et ss. *Idem*, « Postanek in razvoj frankovskih mark ob srednji Donavi », *Časopis za slov. jezik, književnost in zgodovino*, Ljubljana, II, 1929, p. 210 et ss.

(3) Sur ces événements, consulter l'étude de G. Manojlović, « Jadransko pomorje u svjetlu istočno-rimske povijesti », I, *Rad. jugoslav. Akademije*, kn. 150, 1902, p. 1-102.

(4) Kos, *Gradivo za zgodovino Slovencev v srednjem veku*, Ljubljana, 1902, n^o. 291.

(5) Jaffé, *Regesta*, I, 2495, 2496, 2498, 2503, 2521, p. 308-310.

le rôle à la cour de Charlemagne, entra aussitôt en pourparlers avec Arno, évêque de Salzbourg, et Paulin, patriarche d'Aquilée. Avec Arno, la chose fut facile. En 796, il accompagna Pépin dans son expédition contre les Avars, et s'occupa de la christianisation du pays conquis entre Raabe et Drave (1). Paulin, lui, se fit prier. Deux lettres que lui adressa Alcuin sur cette affaire, restèrent sans réponse. Enfin, à la suite de la troisième, il se laissa persuader et promit son concours (2). On lui confia surtout les Slovènes de la Craine. Après la mort de Paulin (en 802), son successeur Ursus réclama tout le territoire qui, autrefois, avait été soumis à la juridiction d'Aquilée. Charlemagne s'interposa et décida que désormais la Drave séparerait le territoire de Salzbourg de celui d'Aquilée. Mais, comme après la mort d'Ursus (807), le litige entre les deux villes avait repris, Charlemagne intervint encore une fois et publia, en 811, le fameux capitulaire qui trancha la question pour toujours en confirmant la décision antérieure (3). Le christianisme poussa des racines assez solides parmi les Slovènes et les Croates, évangélisés par les missionnaires francs. Le prince des Slovènes de Carantanie, Borouth, et le prince des Croates panoniens, Vojnomir, durent accepter le christianisme (4). La christianisation fit bientôt de si grands progrès parmi les Croates qu'on dut procéder à la création d'un évêché spécial pour eux. Ce fut l'évêché de Nin sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

Même sur la côte dalmate, la situation s'éclaircissait, mais non au profit du Saint-Siège. D'après Jireček (5), le décret de Léon III, enlevant les évêchés de l'Illyricum au pape, ne s'étendait-il pas à la Dalmatie; néanmoins, les évêchés des villes côtières furent obligés par la suite de suivre l'évolution politique et de se rallier à Byzance. D'ailleurs, la supposition de Jireček peut difficilement être soutenue. Spalato fut érigé en évêché, comme héritier de Salone, vers le milieu du VIII^e siècle (6), et la côte dalmate étant byzantine, il releva par la force des choses du patriarcat de Constantinople (7). En effet, Pierre, le premier évêque de Spalato, après la catastrophe que nous connaissons, relevait de Byzance. C'est là une nouvelle perte pour Rome. Le reste de l'ancien Illyricum, qui se conserva malgré tout, était au moins pour le moment perdu pour les papes.

En ce qui concerne les autres contrées, elles se réorganisèrent au point de vue ecclésiastique; mais, malgré la victoire de l'orthodoxie, elles restent attachées au patriarcat byzantin. Le décret de Léon III est la seule chose que l'Église de Byzance avait conservée des luttes iconoclastes et qu'elle était décidée à défendre à tout prix. Les populations slaves dont la conversion a été peut-être ébauchée avant les luttes

(1) De Conversione Bogoariorum et Carantanirum libellus, *Mon. Germ. Hist., Script.*, XI, p. 6.

(2) *Mon. Germ. Hist.*, Ep., IV, 143; Kos, *loc. cit.*, n° 299.

(3) Böhmer-Mühlbacher, *Regesta imperii*, Innsbrück, 1899, I, p. 206, n. 461 (448).

(4) Voir Šišić, *Geschichte der Kroaten*, I, p. 60 et ss. Id., *Povijest Hrvata*, Zagreb, 1925, p. 300 et ss.

(5) Jireček, « Die Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters », *Sitzungsberichte d. k. Akad. der Wissenschaften, Phil. hist. Klasse*, vol. XLVIII-XLIX, Wien, 1902, p. 46. Voir, plus haut, ce que nous avons dit sur le rattachement du Norique et de la Dalmatie à l'Empire d'Orient.

(6) Voir Bulić-Berwaldi, *loc. cit.*, p. 116 et ss.

(7) Nous ne trouvons, en effet, aucune trace de rapports entre Rome et les villes dalmates avant 879. Aussi, la lettre de Jean VIII, qui date de cette année-là, et dont nous aurons l'occasion de parler plus loin, laisse-t-elle supposer dans les rapports entre Rome et la Dalmatie une longue interruption, due aux invasions. *Mon. Germ. Hist.*, Ep. VII, 157. Voir ce qu'a dit Šišić, *Povijest Hrvata*, p. 681 et ss., sur la juridiction de Byzance sur la Dalmatie.

iconoclastes — on ne sait pas jusqu'à quel point on peut ajouter foi au récit de Constantin Porphyrogénète (1), — rejetèrent le christianisme, après avoir reconquis leur liberté.

III

Tant qu'avaient duré les luttes iconoclastes, les réclamations des pontifes romains au sujet de l'Illyricum avaient été moins fréquentes, car il y avait d'autres biens encore plus importants à sauvegarder. Pourtant, le pape Adrien I^{er} réclame, dans sa lettre expédiée en 785 à Irène, la restitution du patrimoine de Calabre et de Sicile et les « consecrationes archiepiscoporum seu episcoporum, sicut olitana constet traditio, Romanae dioecesis existentes ». Naturellement, à Byzance on n'a donné aucune suite à cette intervention. Adrien s'en plaint amèrement dans la missive adressée à Charlemagne après 787 : « Dudum quippe quando eos (l'empereur Constantin et Irène) pro sacris imaginibus erectione adhortati sumus, simili modo et de dioecesi tam archiepiscoporum sanctae catholicae et apostolicae Romanae ecclesiae, quas tunc cum patrimoniis nostris abstulerunt, quando sacras imagines deposuerunt et nec responsum quodlibet exinde dederunt : et in hoc ostenditur, quia ab uno capitulo ab errore reversi, ex aliis duobus in eodem permaneant errore » (2). Mais, vers le milieu du IX^e siècle, la situation change. La lutte reprend dans d'autres conditions et sous d'autres aspects. La position des papes n'est pas facile, car ils doivent réclamer des provinces, devenues tout à fait byzantines, aux patriarches, avec lesquels ils veulent néanmoins rester en bonnes relations.

* * *

C'est l'énergique pape Nicolas I^{er} qui inaugure une nouvelle et dernière phase dans la lutte pour l'Illyricum. On connaît l'intrépidité déployée par ce grand pontife pour défendre les droits de son Siège. Selon toute vraisemblance, il commença par revendiquer le pouvoir sur l'ancien Illyricum occidental. Car c'est ainsi que nous devons, me semble-t-il, expliquer la fondation d'un évêché indépendant pour les Croates dalmates, innovation qui n'est pas tout à fait claire. Un fragment de lettre de Nicolas semble faire remonter cette fondation au moins à l'année 852 et les listes de donation des princes croates Trpimir (852) et Mutimir (892) semblent indiquer que l'évêché aurait existé peut-être même avant 852 (3).

(1) Sur la christianisation de ces Slaves, voir Constantin Porphyrogénète, *De admin. imp.* chap. 29, Bonn, p. 128, 129; *ibid.*, chap. 31, Bonn, p. 148 :

ὁ δὲ βασιλεὺς Ἡράκλειος ἀποστείλας καὶ ἀπὸ Ῥώμης ἀγαγὼν ἱερεῖς, καὶ ἐξ αὐτῶν ποιήσας ἀρχιεπίσκοπον καὶ ἐπίσκοπον καὶ πρεσβυτέρους καὶ διακόνους, τοὺς Χρῳβάτους ἐβάπτισεν. Ibidem, ch. 32 (Bonn, p. 153) : οὗς (τοὺς Σέρβλους) ὁ βασιλεὺς πρεσβύτας ἀπὸ Ῥώμης ἀγαγὼν ἐβάπτισε, καὶ διδάξας αὐτοὺς τὰ τῆς εὐσεβείας τελεῖν καλῶς αὐτοῖς τῶν χρόνων πίστιν ἐξέθετο.

Sur leur défection, Theophanes Continuatus, De Basilio Macedone, chap. 52, Bonn, p. 288, 289 : οἱ πλεῖστοι δὲ τὴν ἐπὶ πλέον ἀπόστασιν ἐνδεικνύμενοι καὶ τοῦ θείου βαπτίσματος ἑαυτοὺς ἡλλοτριώσαν, ὡς ἂν μηδὲν ἐνέχυρον τῆς πρὸς Ῥωμαίους φιλίας καὶ δουλώσεως ἔχοιεν. Il est difficile de dire jusqu'à quel point ces rapports sont vrais. Mais ils semblent correspondre en tout cas à quelque réalité.

(2) Jaffé, *loc. cit.*, I, n° 2448, I, p. 299 ; Mansi, *Amplis. concil. col.*, XIII, 808.

(3) Voir plus loin la lettre. Les donations dans les *Documenta historiae chroaticae periodum antiquam illustrantia* de F. Rački, Zagreb, 1877, nr. 2 et 12, p. 3, 14.

En effet, nous relevons une indication relative aux débuts de l'Église de Nin dans les actes du concile de Spalato de 928. On y dit notamment : *Nonensis vero ecclesia non episcopum antiquitus sed archipresbyterum sub (iuris) dictione episcopi habuisse dignoscitur* (1). Il est probable que les patriarches d'Aquilée ont envoyé d'abord dans le pays croate des chorévêques, suivant en cela la méthode de leur collègue de Salzbourg (2), qui a mis à la tête du clergé de Nin un archiprêtre, soumis à la juridiction d'Aquilée.

On peut donc imaginer deux hypothèses. Il se peut que la lettre du pape (3) se rapporte à la fondation de l'évêché de Nin. Dans ce cas, nous avons ici une preuve que Nicolas réclamait le droit de fonder un nouvel évêché sur le territoire de l'ancien Illyricum. Sans se soucier d'Aquilée, dont les prêtres avaient travaillé longtemps dans les pays et qui l'avaient christianisé, le pape subordonna cet évêché directement à Rome.

Si l'évêché de Nin a été fondé par les métropolitains d'Aquilée, la lettre du pape apparaît comme un blâme, parce qu'il a été fondé *sine apostolicæ sedis nutu* ; ce qui équivaut à une réclamation du Saint-Siège au sujet du territoire de l'ancien Illyricum (4).

En tout cas, même si nous ne voulons pas donner une telle valeur à ce fragment de lettre de Nicolas, nous verrons plus loin qu'un de ses successeurs, Jean VIII, le fit et qu'il réclama énergiquement le droit des papes de consacrer directement les évêques de Nin.

Si nous pouvons exprimer quelques doutes, en ce qui concerne son initiative en Dalmatie, nous pouvons du moins voir, d'une façon tout à fait claire, quels ont été ses sentiments à l'égard de l'ancien Illyricum oriental. Il le proclama hautement dans la lettre qu'il a adressée, en 860, à l'empereur Michel, en protestation contre l'élévation de Photios au patriarcat de Constantinople. Le passage mérite d'être cité en entier (5) :

« Oportet enim vestrum imperiale decus, quod in omnibus ecclesiasticis utilitatibus vigere novimus, ut antiquum morem, quem nostra ecclesia habuit, vestris temporibus restaurare dignemini, quatenus nostra sedes per episcopos vestris in partibus constitutos habuit, videlicet Thessalonicensem, qui Romanæ sedis vicem per Eperum veterem Eperumque novam atque Illyricum, Macedoniam, Thessaliam, Achaïam, Daciam ripensem, Daciam mediterraneam, Misiam, Dardaniam et Prævalim, beato Petro apostolorum principi contradicere nullus præsumat ; quæ antecessorum nostrorum temporibus, scilicet Damasi, Siricii, Innocentii, Bonifacii, Cælestini, Xysti,

(1) Rački, *loc. cit.*, n. 150, p. 195.

(2) Nous connaissons plusieurs de ces chorévêques qui travaillaient parmi les Slovènes : Modest (vers 770), Otton (vers 830), Oswald (vers 860). Voir Kos, *loc. cit.*, I, p. 356, 357 ; II, p. 125, 132 (n. 166), 144 (n. 188) ; cf. *Mon. Germ. Hist.*, Ep. VI, p. 660.

(3) *Mon. Germ. Hist.*, Ep. VI, p. 659 : « Ecclesia, id est catholicorum collectio, quomodo sine apostolicæ sedis instituetur nutu, quando iuxta sacra decreta nec ipsæ debent absque præceptione papæ basilicæ noviter construi, quæ ipsam catholicorum intra semet amplecti catervam dinoscuntur ? »

(4) M. Perojević dans son article « Ninski biskup Thedozije », *Prilog Vjesniku za archeologiju i historiju dalmatinsku*, god 1922, Spalato, p. 6, 18, prétend que Nin était toujours attaché à Aquilée. Cette opinion ne me paraît pas justifiée. Il se peut que cet évêché ait été fondé par Aquilée et qu'on ait longtemps conservé cette tradition à Nin, mais les papes réclamaient la juridiction directe sur cet évêché. Cela résulte de la lettre du pape Nicolas I^{er} et surtout de celles de Jean VIII. Voir plus loin.

(5) *Mon. Germ. Hist.*, Ep. VI, p. 438, 439.

Hilarii, Simplicii, Felicis atque Hormisdæ sanctorum pontificum sacris dispositionibus augebatur. Quorum denique institutiones ab eis in illis partibus destinatas per nostros missos, ut rei veritatem cognoscere queatis, vestræ augustali potentiæ dirigere curavimus. Præterea Calabritanum patrimonium Siculumque, quæ nostræ ecclesiæ concessa fuerunt et ea possidendo obtinuit et disponendo per suos familiares regere studuit, vestris concessionibus reddantur, quoniam irrationabile est, ut ecclesiastica possessio, unde luminaria et concinnationes ecclesiæ Dei fieri debent, terrena quavis potestate subtrahantur ; sed domui Dei restituta meritum redditoris multiplicent et suscipientis votum spiritualis desideriis lucris exerceatur. Inter ista et superius dicta volumus, ut consecratio Syracusano archiepiscopo nostra a sede impendatur, ut traditio ab apostolis instituta nullatenus vestris temporibus violetur ».

Cette réclamation énergique correspond tout à fait à la mentalité de Nicolas, qui ne connaissait pas de compromis quand il s'agissait des droits de son Siègle. La lutte pour l'Illyricum est alors reprise. Mais si nous examinons froidement la réclamation du pape, nous ne pouvons pas dissimuler qu'elle ne vient pas tout à fait à propos. La situation s'était radicalement transformée en Orient. L'état de choses introduit par Léon l'Isaurien existait depuis plus d'un siècle et la tradition d'autrefois qui, d'ailleurs, a été toujours sujette à contestation de la part des patriarches de Constantinople, était tombée dans l'oubli. L'Église byzantine, si éprouvée par les invasions slaves pendant les deux siècles passés, commençait à se ressaisir et à se réorganiser. Elle devait compter sur elle-même dans cette œuvre difficile. Aussi ne peut-on pas s'attendre à ce que les patriarches et les empereurs byzantins aient abandonné facilement aux papes les provinces byzantines, autrefois soumises au patriarcat romain (1). La victoire de l'orthodoxie n'y a rien changé. Nous avons vu quelle a été, à ce propos, pendant le concile de Nicée (785) la mentalité de Constantinople. On sait que la lettre que le pape Adrien I^{er} y a envoyée, ne fut même pas lue en entier devant le concile (2). Parmi les passages supprimés figurait, entre autres, la réclamation du pape à propos des patri-moines enlevés par Léon III et de son droit à consacrer tous les évêques et archevêques de tout son diocèse, c'est-à-dire de l'Illyricum.

La même chose arriva à Nicolas I^{er}. La réponse de Michel III, en 865, est pleine d'insultes à l'adresse du pape. Sa requête, en ce qui concerne l'Illyricum, ne fut pas jugée digne d'une réfutation (3). Nicolas d'ailleurs paraît avoir compris. Du moins ne répéta-t-il plus sa demande d'une façon aussi explicite dans les lettres, qu'il adressa plus tard à Constantinople (4). Dans sa longue réponse aux insultes de Michel III, il ne parle des privilèges du Siègle de Rome que d'une façon générale, sans préciser ce qu'il avait en vue (5). Il avait compris qu'il aurait été imprudent d'exciter davantage les esprits des gens de Constantinople, car des intérêts plus importants étaient en jeu — l'unité de l'Église, la primauté du pape. Il préféra agir.

(1) Voir sur cet effort de réorganisation des provinces dévastées, Dvornik, *loc. cit.*, p. 80-98.

(2) Cf. Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, Paris, 1910, III, p. 748 et ss.

(3) Mansi, XV, 187-216 ; Dölger, *Corpus der griechischen Urkunden*, München, 1924, t. I, p. 56.

(4) *Mon. Germ. Hist.*, Ep. VI, p. 441 et ss.

(5) *Ibidem*, p. 456 et ss.

C'est ainsi qu'il eut la satisfaction de voir revenir au patriarcat romain une partie au moins de l'Illyricum oriental, les provinces occupées par les Bulgares. L'empressement avec lequel il répondit aux demandes de Boris-Michel nous montre l'intérêt qu'il avait pour ce pays et la satisfaction avec laquelle il voyait son rêve se réaliser partiellement, malgré les efforts de l'empereur et du patriarche. La prévenance du pape et sa réponse paternelle à toutes les requêtes bulgares, si naïves fussent-elles (1), remplirent Boris de joie, au moins pour quelque temps.

Tout s'annonçait donc bien. On pouvait espérer constituer en Bulgarie une base pour la conquête de l'Illyricum tout entier ou au moins des parties occupées par les Slaves.

On comprend donc l'empressement avec lequel Nicolas, rongé par la maladie, mais toujours actif, avait invité les deux frères grecs Constantin et Méthode à Rome. On l'avait probablement informé de la présence à Venise de ces Grecs qui étaient à la recherche d'un consécrateur pour leurs disciples. Craignant de les voir se tourner vers Constantinople, il s'empressa de les inviter à se rendre à Rome, où ils pourraient trouver ce qu'ils cherchaient.

La prévenance témoignée par Adrien II, le successeur de Nicolas, à l'égard des missionnaires de Moravie, s'explique tout autrement, si nous la considérons du point de vue romain. Elle correspond parfaitement à la tendance, qui s'était manifestée à Rome déjà sous Nicolas 1^{er}, d'étendre le plus possible le patriarcat et de faire échec à Byzance. La peur de Byzance a certainement influencé la décision favorable du pape, en ce qui concerne la liturgie slave. On entend l'écho de ces craintes et des luttes avec Byzance, notamment dans le passage suivant de la lettre par laquelle le pape reconnaissait la liturgie slave : « Eux (Constantin et Méthode), *apprenant que vos pays appartenaient à notre Siège apostolique, n'ont rien tenté de contraire aux canons*, mais sont venus auprès de nous, apportant les reliques de saint Clément (2). »

L'intérêt de l'affaire était d'autant plus grand que le prince Kocel, qui gouvernait la Pannonie sous la suprématie allemande, avait exprimé le désir que son territoire fût rattaché à l'évêché qu'on devait fonder pour Méthode. On aurait ainsi regagné une partie de l'Illyricum occidental. Il aurait été certainement plus avantageux pour le Saint-Siège de rattacher ce territoire directement à Rome sans passer par l'épiscopat allemand qui commençait à devenir quelquefois encombrant. Pourtant, une telle décision a paru trop hardie, et c'est pour cela qu'Adrien envoya Méthode chez Kocel avec la lettre mentionnée, sans l'avoir consacré évêque, pour qu'il entre en contact avec les princes slaves intéressés (Kocel, Rastislav de Moravie et son neveu Svatopluk). Il devait voir sur place comment la chose pouvait être organisée.

(1) *Ibidem*, p. 568 et ss.

(2) Vita Methodii, chap. VIII, F. Pastnek, *Dějiny slov. apoštolů Cyrilla a Methoda*, Praha, 1902, p. 228; *Mon. Germ. Hist.*, Ep., VI, p. 763. Voir Dvornik, *loc. cit.*, p. 201 et ss. Ces mots paraissent justement prouver l'authenticité de ce passage de la *Vie*. On voit que l'auteur était parfaitement au courant des sentiments qui à ce moment dominaient l'opinion de la chancellerie pontificale. « Ces Grecs n'ont pas violé les canons comme leurs compatriotes qui ont détaché du patriarcat romain tout l'Illyricum. » C'est ce qui me fait croire que ce passage est peut-être la traduction ou un extrait de la lettre authentique.

La *Vita Methodii* (1), qui relate ce voyage est donc très bien renseignée. Ce récit ne contient rien d'in vraisemblable ; au contraire, il correspond tout à fait à la situation, telle qu'elle était au IX^e siècle.

Les pourparlers entre Méthode et les princes slaves ayant abouti, Méthode retourna à Rome, accompagné de vingt nobles de Kocel. La campagne de Louis le Germanique contre Rastislav (868-869), — peu heureuse pour les Allemands, — le fait que Louis se laissa absorber par les affaires de l'héritage de Lothaire et sembla abandonner les régions de l'Est, l'espoir d'être protégé par le pape (dont ils s'exagéraient peut-être la puissance), sont probablement les raisons qui ont décidé les princes slaves et surtout Kocel à demander au pape une réorganisation ecclésiastique de leur pays (2).

Quand Méthode arriva au printemps de 870 à Rome, il trouva le pape consterné par une fâcheuse nouvelle qu'il venait de recevoir de Bulgarie. Boris, exaspéré par le refus répété du pape de lui donner un patriarche ou au moins un archevêque de son choix, se tournait de nouveau vers Byzance. Il fut naturellement accueilli avec une joie extrême par l'empereur Basile et le pieux patriarche Ignace. La conscience de Boris — très délicate paraît-il, sur certaines questions, au moins — fut tranquillisée par une décision du concile de Constantinople, habilement introduite par les Byzantins (3).

On comprend le désappointement d'Adrien. La plus belle conquête que son prédécesseur lui avait léguée, était perdue. Byzance s'implantait de nouveau dans cette partie de l'ancien Illyricum. Dans sa déception, le pape cherchait les moyens de ramener les Bulgares à l'obédience de Rome. Rien d'étonnant qu'il ait reçu avec joie Méthode qui lui apportait de si bonnes nouvelles. L'idée lui vint d'utiliser la personne de ce Grec pour atteindre son but. Sa personnalité, la liturgie slave qu'il avait créée et le voisinage de la Moravie par rapport à la Bulgarie lui semblaient tout à fait susceptibles de faire revenir les Bulgares. Il pensait pouvoir réussir en installant dans leur voisinage un diocèse slave, avec des privilèges que même les Byzantins ne pouvaient accorder aux Bulgares.

Il fut donc décidé de donner au diocèse, qu'on préparait pour Méthode, la plus grande étendue possible, afin de le rendre limitrophe de la Bulgarie. Pour donner à cette création un fondement juridique, le pape — toujours fidèle à la politique de ses prédécesseurs — jugea bon de restaurer l'ancien ordre de choses dans cette partie de l'Illyricum occidental. C'est pourquoi il ressuscita le diocèse de Sirmium.

Nous apprenons sa création uniquement par le récit de la *Vita Methodii*. Et encore ce récit est-il bien laconique : « Kocel reçut Méthode avec grand honneur et le renvoya au pape accompagné de vingt hommes, tous nobles, avec charge de le prier de l'ordonner évêque de Pannonie, au siège de saint Andronique, l'un des soixante-dix disciples. Ce qu'il fit » (4).

Le dénouement est donc bien surprenant. Mais, si nous tenons compte de la politique papale à l'égard de l'Illyricum, il est tout à fait logique. Ainsi réapparaît sur le champ de bataille entre Byzance et Rome, à propos de l'Illyricum, l'ancien Sirmium,

(1) Chap. vi, I, Pastrnek, *loc. cit.*, p. 227 et ss.

(2) Comparer ce que j'en dis dans mon livre, *les Slaves, Byzance et Rome*, p. 204 et suiv.

(3) Mansi, XVI, 10 et ss.

(4) *Vita Methodii*, chap. viii, *loc. cit.*, p. 230.

surgissant presque comme un *deus ex machina* (1). Il est curieux de constater quel prestige cette ville avait conservé aux yeux de Rome même, quoique sa gloire eût disparu depuis longtemps.

Nous ne pouvons douter de cette création du diocèse de Sirmium. Même si nous hésitions à ajouter foi à ce récit — trop court malheureusement — de la *Vita Methodii*, nous pourrions nous référer à d'autres documents, dont l'authenticité paraît aujourd'hui incontestable, les lettres du successeur d'Adrien, Jean VIII.

On connaît le sort de ce premier et unique titulaire du nouveau diocèse pannonien. Adrien avait raison d'hésiter et de s'instruire avant la fondation du nouveau diocèse, car cette fondation touchait aux prétendus droits de l'épiscopat allemand qui travaillait dans ces contrées depuis plusieurs dizaines d'années. Les évêques allemands, alarmés par cette démarche inattendue du pape, rédigèrent, vers 870, un mémoire spécial, destiné probablement à Louis le Germanique dont ils voulaient attirer l'attention sur le danger qui les menaçait, et peut-être aussi au pape. On réussit à provoquer un revirement politique dans les pays slaves, en excitant Svatopluk contre Rastislav. Méthode, à peine rentré dans son diocèse, fut pris, jugé sans égard pour les règles canoniques par les évêques allemands et emprisonné (2).

A Rome, on s'intéressait à son sort, car on demanda de ses nouvelles à Arno, évêque de Freisingen, comme il résulte de la lettre de Jean VIII à cet évêque, mais ce n'est qu'après une captivité de deux ans et demi que le pape apprit le triste sort du métropolitain. Jean VIII se montra très énergique. Méthode dut être rétabli dans ses droits par ceux-là mêmes qui les avaient violés.

Mais, chose curieuse, quoique le pape ait pu se convaincre qu'il serait difficile de réaliser l'idée de son prédécesseur, il persista dans la même voie. Il suivit la ligne de conduite, tracée par le grand pape Nicolas I^{er}. Dans les lettres concernant le diocèse de Pannonie, nous trouvons quelques détails précieux sur le caractère et la fondation de cette organisation ecclésiastique.

Dans la lettre que le légat Paul d'Ancône, chargé du règlement de l'affaire devait remettre à Louis, nous lisons notamment (3) : *Inter cætera, multis ac variis manifestisque prudentia tua poterit iudiciis comprehendere Pannonicam dioecesim ab olim apostolicæ sedis privilegiis deputatam, si apud excellentiam tuam iustitia Dei locum, sicut decet, invenerit. Hoc autem synodalia gesta indicant, hoc ystorie conscripte demonstrant. Verum quia quibusdam hostilium turbationum simultatibus impediens illuc ab apostolica sede non est diu exponere directus antistes, hoc apud ignaros venit in dubium...*

« *Nemo autem de annorum numero resultandi sumat fomentum, quia sancte Romane, cui Deo auctore servimus, ecclesia privilegiaque in firma Petri stabilitatis petra suscepit, nullis temporibus angustantur, nullis regnorum partitionibus prejudicantur. Sed et Romane leges divinitus per ora piorum principum promulgate rerum eius prescriptionem nonnisi post centum annos admittunt.* »

(1) Ce détail me paraît une nouvelle preuve de l'authenticité du récit de la *Vita Methodii*. L'auteur de la *Vie* était merveilleusement au courant et justement sa brièveté plaide en faveur de sa sincérité.

(2) *Vita Methodii*, chap. ix, Pastrnek, *loc. cit.*, p. 230 et ss.

(3) *Mon. Germ. Hist.*, Ep. VII, p. 280, 281.

L'instruction donnée au légat n'est pas moins énergique et claire (1) : a) « Ipse nosti, o gloriosissime rex, quod Pannonica dioeceses apostolicæ sedi sit subiecta, licet bellica clades eam ad tempus ab illa subtraxerit et gladius ad horam hostilis subduxerit. Verum reddita ecclesiis pace reddi debuerunt et iura, quæ cum pace reddita tyrannicus unicuique furor ademerat. Id ipsum sancto papa Leone in decretis canonicis, cum de reintegrando nuptiarum fœdere scripserat, innuente ac dicente : remotis malis, quæ hostilitas intulit, unicuique id, quod legitime habuit, reformetur. »

« Nam non solum inter Italiam ac ceteras Hesperiae provincias verum etiam intra totius Illyrici fines consecrationes, ordinationes et dispositiones apostolica sedes patrare antiquitus consuevit sicut nonnulla regesta et conscriptiones synodales atque ipsarum quoque plurima ecclesiarum in his positarum monumenta demonstrant. »

b) « *Item*. Si de annorum numero forte causatur, sciat Ludovicus rex, quia inter christianos et eos, qui sunt unius fidei, numerus certus affixus est. Ceterum ubi paganorum et incredulorum furor in causa est, quantalibet prætereant tempora, iuri non præiudicat ecclesiarum. »

Le pape défend donc la juridiction directe du patriarche romain sur la Pannonie. On voit même dans l'instruction que le pape donne à Paul une allusion à l'affaire des évêques qui ont — contre toutes les prescriptions du droit canon — osé juger et condamner Méthode : « Præsertim cum inter archiepiscopos causa versetur et conveniens non sit, ut inter utrumque alius nisi patriarcha iudex inveniatur (2). »

De même, Carloman reçoit une lettre dans l'affaire du diocèse de Pannonie (3) : « Reddito ac restituto nobis Pannoniensium episcopatu, liceat fratri nostro Methodio, qui illic a sede apostolica ordinatus est, secundum priscam consuetudinem libere, quæ sunt episcopi gerere. »

Ces lettres remplacent pour nous la charte de fondation — ou plutôt de renouvellement — du nouveau diocèse. Jean VIII maintient la création de son prédécesseur dans toute son étendue ; il nomme Méthode, dans ses lettres de cette époque, archevêque de Pannonie, il lui reconnaît même la dignité de légat auprès des peuples slaves (4), dignité qu'Adrien lui avait conférée. Il ne fait qu'une concession aux réclamations du clergé allemand : il retire le privilège de la liturgie slave. Mais il tient tellement à cette nouvelle création et il attribue une si grande importance à l'œuvre de Méthode qu'il revient plus tard sur sa décision et renouvelle le grand privilège.

Malheureusement, il nous est très difficile d'indiquer les limites de cette nouvelle création ecclésiastique. Nous n'avons que quelques indices, d'après lesquels nous pouvons essayer de les fixer. D'abord la *Vita Methodii* nous parle du siège de Saint-Andronique et nomme ainsi Méthode, héritier de Sirmium. Jean VIII insiste surtout sur la

(1) *Ibidem*, p. 284.

(2) Le pape reproche également à Anno, évêque de Freising, d'avoir usurpé les droits du patriarche en jugeant Méthode ; *Mon. Germ. Hist.*, Ep. VII, p. 286 : « Usurpasti enim tibi vices apostolicæ sedis et quasi patriarcha de archiepiscopo tibi iudicium vindicasti. » Méthode aussi a pleinement conscience de défendre les droits du Siège de Rome. Il dit à ses adversaires et juges, qui l'accusent d'avoir usurpé leur territoire : « Si je savais qu'il fût à vous, je l'évitais, mais il appartient à saint Pierre. » *Vita Methodii*, chap. ix, Pastrnek, *loc. cit.*, p. 230.

(3) *Mon. Germ. Hist.*, Ep. VII, p. 281.

(4) Nous apprenons que Méthode était légat par les lettres de Jean à l'évêque Hermanrich et à Anno « legatione apostolicæ sedis ad gentes fungentem », *ibidem*, p. 286.

Pannonie. Nous savons, en outre, que le territoire de ce diocèse devait comprendre le pays de Kocel et de la Moravie. Était-ce donc tout le territoire sur lequel s'étendait autrefois le prestige de Sirmium ? Nous nous heurtons à de grandes difficultés, car nous ne connaissons même pas l'étendue de l'ancien diocèse de Sirmium.

En tout cas, je crois qu'il faut éliminer tout l'ancien Illyricum oriental. L'époque où Sirmium pouvait se vanter d'être *caput totius Illyrici* était trop éloignée et il est invraisemblable de songer à une telle possibilité au IX^e siècle, après tant de changements et de bouleversements.

Il faut, en outre, éliminer les territoires où existait une organisation ecclésiastique. Ce sont, je crois, l'ancienne province de Norique et de Dalmatie. En Norique, Salzbourg rivalisant avec Aquilée, travaille depuis longtemps. En Dalmatie existe un évêché croate de Nin et des évêchés sur le littoral. N'oublions pas que le pape insiste surtout sur la dénomination « diocèse de Pannonie », *archiepiscopus pannoniensis*, etc.

Nous pouvons donc, avec juste raison, limiter ce diocèse au territoire de l'ancienne Pannonie avec Sirmium. Il touchait au Sud le territoire de la Croatie dalmate, qui avait son évêché national à Nin.

Il est possible, sinon très probable, que sa juridiction s'étendit également sur le territoire de l'ancienne Moesie supérieure, car, parmi les lettres de Jean VIII, nous en trouvons une, adressée au prince Mutimir. En voici la teneur (1) : « *Joannes episcopus Montemero duci Sclavinicæ. Admonemus te, ut progenitorum tuorum secutus morem, quantum potes ad pannoniensium reverti studeas diœcesim. Et quia iam illic, deo gratias, a sede beati Petri apostoli episcopus ordinatus est, ad ipsius pastoralem recurras sollicitudinem.* » Nous aurions été très reconnaissant à Jean VIII s'il avait précisé d'une façon plus claire le territoire que gouvernait ce Mutimir. S'il est vrai, comme certains le prétendent, qu'il gouvernait la Croatie pannonienne, on aurait ici une preuve que le diocèse de Méthode comprenait ce pays et que le pape, connaissant les difficultés de la situation, jugeait préférable de lui adresser une missive spéciale pour l'encourager à se joindre au nouveau diocèse. S'il s'agit, en effet, d'un prince serbe, on comprend encore mieux pourquoi le pape lui envoie cette lettre, car il n'était pas évident, au premier abord, que son territoire fût partie du nouveau diocèse (2). Il était situé, en partie au moins, sur le territoire de l'Illyricum oriental. Je serais plutôt enclin à croire qu'il s'agit ici d'un prince serbe et que le territoire de Sirmium faisait partie du pays gouverné par Kocel (3).

(1) *Mon. Germ. Hist.*, Ep. VII, p. 282. Voir mon livre précité, p. 260.

(2) Perojević, *loc. cit.*, p. 14 et ss. affirme que la lettre en question avait été adressée à Mutimir, frère de Zdeslav, et que le pape s'efforçait de liquider ainsi le conflit entre les partis byzantin et franco-romain en Croatie dalmate. Cette conjecture me paraît très fantaisiste et sans fondement. C'est avec raison que Šišić, *Povijest Hrvata*, p. 342 la rejette. On comprend, en effet, beaucoup mieux ces questions si on les étudie du point de vue de la politique générale des papes.

(3) En ce qui concerne le sort de Kocel après 873, voir Šišić, *Geschichte*, I, p. 95 et ss. et *Povijest*, p. 357. La thèse contraire est soutenue par Hauptmann, « *Mejna grofija Spodnje panonska* », *Razprave*, Ljubljana, 1923, p. 311 ss. Cf. mon livre, p. 226 et ss. En tout cas, rien ne nous autorise à supposer que les Allemands ont mis Kocel à mort après les événements de 870. Le pape Jean VIII lui adressa, en 873, une lettre, dont nous possédons un fragment (*Mon. Germ. Hist.*, Ep. VII, p. 282). Les évêques allemands ont seulement menacé Kocel, d'après la *Vita Methodii* (chap. x, *loc. cit.*, p. 231), de sévir contre lui, s'il ne modifiait pas sa politique à l'égard de Méthode. Mais ils auraient difficilement pu avoir l'audace de le mettre à mort après l'énergique intervention du pape en faveur de Méthode.

Résoudre ce problème d'une façon définitive, vu le manque d'autres documents plus précis, serait téméraire. Le pape, ne l'oublions pas, s'efforçait certainement d'étendre le diocèse pannonien le plus possible vers le Sud pour sauver le maximum de territoire de l'ancien Illyricum (1).

On croit, en général, que ce diocèse n'était qu'une création sans fondement et que Méthode n'a plus pu mettre pied en Pannonie après son retour en Moravie. Il est vrai que son œuvre rencontrait bien des difficultés qu'il nous est impossible d'exposer en détails ici. Malgré tout, il serait exagéré de dire que ce diocèse était simplement un enfant mort-né. Nous pouvons supposer, avec quelque vraisemblance, que Méthode avait travaillé même dans le Sud de la Pannonie. C'est dans ce sens qu'il faut expliquer, probablement, le passage du chapitre XIII de la *Vita Methodii*. Le biographe y dit : « Leur malice (des ennemis de Méthode), n'en avait pas encore assez, de sorte qu'ils propageaient ces propos : L'empereur, lui aussi, est monté contre lui. S'il tombait entre ses mains, il n'en sortirait pas vif ». Suit l'invitation, adressée par Basile à Méthode, de venir à Constantinople (2).

On comprend les bruits qui couraient sur Méthode, si on les situe dans un endroit où les intérêts byzantins pouvaient être en conflit avec ceux de Méthode. Il paraît impossible que ces bruits aient pu courir en Moravie où l'empereur byzantin n'avait rien à faire. En effet, les intérêts byzantins et ceux du diocèse de Méthode se mêlaient dans le Sud, près de Sirmium. Ils s'y mêlaient surtout, si, comme il paraît sûr (3), Sirmium à cette époque (vers 880) appartenait aux Bulgares. La Bulgarie, comme on le sait, était dans l'obédience de Constantinople. Dans le voisinage de Sirmium, à Belgrade, se trouvait un évêque, ordonné par des Grecs. Des missionnaires grecs, qui travaillaient dans ce pays nouvellement conquis par les Bulgares, étaient bien surpris d'y trouver un compatriote, qui revendiquait ce pays pour son diocèse. De là, les bruits dont parle la *Vita Methodii*. Dans ce cas, le voyage de Méthode à Constantinople devient tout à fait compréhensible et même logique, car il avait à régler des questions touchant des intérêts communs. D'après la légende, il en sortit avec honneur. Car l'empereur combla tous ses désirs, en lui accordant tout sans rien lui refuser ; après l'avoir embrassé et lui avoir donné de riches cadeaux, il l'accompagna solennellement à son siège, ainsi que le patriarche.

On voit ici encore Méthode défendre son droit, avec son énergie habituelle, même à l'égard de ses compatriotes et finalement il l'emportera comme il l'a emporté à Rome.

Le diocèse de Pannonie n'était pas une création théorique. Il fonctionnait comme il pouvait. Méthode était peut-être obligé d'éviter la partie à l'Ouest de la Pannonie, proche de Salzbourg où travaillaient les évêques allemands, car il aurait été dangereux de tomber encore une fois entre leurs mains. Mais il travaillait certainement dans le Sud, où l'influence du clergé allemand n'était pas bien implantée.

On ne sait pas ce qui serait arrivé, si le revirement, qui s'ensuivit en Moravie et

(1) Le pape paraît avoir été très bien renseigné sur ces contrées. En 778, il écrit à Boris, à propos d'un évêque de Belgrade, Serge, slave de naissance. *Mon. Germ. Hist.*, Ep. VII, p. 60.

(2) Pastrnek, *loc. cit.*, p. 234.

(3) Hauptmann, *Mejna Grofija Spodnjepanonska, Razprave*, I, Ljubljana, 1923, p. 347 et ss. Les Francs, d'après Hauptmann, ont perdu Sirmium entre 873-879.

à Rome après la mort de Méthode (885), n'avait pas détruit l'œuvre de ce Grec intrépide, que le génie de son frère lui avait léguée, car le prince de la Grande Moravie, Svatopluk, commençait à se tailler de gros morceaux en Pannonie et les ajoutait à son royaume.

IV

Les soucis à propos de la Pannonie n'absorbaient pas toute l'activité de Jean VIII. Il fit l'impossible pour compléter son œuvre de récupération et de réorganisation de l'Illyricum. Dans ses nombreuses lettres on voit, comme dans un kaléidoscope, tous ses efforts, tous ses espoirs et même toutes ses déceptions. En première ligne, il veut affermir l'œuvre de Nicolas en Dalmatie. Cette phase de la lutte pour l'Illyricum au IX^e siècle est mieux connue ; aussi pouvons-nous nous limiter à résumer les principaux faits (1).

Pendant que Jean s'efforçait de réorganiser la Pannonie et de ramener les Bulgares à son patriarcat, les Byzantins prirent l'offensive sur le point où il s'y attendait le moins, en Croatie dalmate. Depuis l'avènement de Basile, le prestige de Byzance s'était beaucoup accru sur le littoral adriatique et dans les pays voisins. Grâce à son intervention, les tribus slaves les plus réfractaires — comme les fameux pirates, les Narentains — furent baptisées. Le point culminant de l'influence byzantine dans les Balkans est l'année 878. Cette année-là, Zdeslav, fils de Trpimir, qui s'était réfugié à Constantinople, avait renversé les fils de Iljko qui y gouvernaient alors, et s'était proclamé prince avec, bien entendu, l'appui de Byzance. A Rome, on ne se doutait pas du danger, qui menaçait les intérêts du Saint-Siège. Car, tôt ou tard, le changement politique aurait été suivi par un regroupement, dans le domaine ecclésiastique. L'évêché de Nin serait devenu byzantin (2). Heureusement pour Rome, cet état de choses ne dura pas longtemps, et l'opposition contre l'intrus vint même de la part de l'Église croate. L'année suivante, Zdeslav fut tué et Branimir prit le pouvoir. Le pape avait de quoi remercier l'évêque élu de Nin, Théodose, le prince Branimir et le peuple croate (3).

A cette occasion le pape réclame d'une façon explicite la juridiction directe sur l'évêché de Nin. Il dit notamment dans la lettre adressée à Théodose : ...« ne in quamlibet partem aliam declines, et contra sacra venerabilium patrum instituta episcopatus gratiam recipere quæras... sed... ad gremium sedis apostolicæ, unde antecessores tui diuinæ legis dogmata melliflua cum sacræ institutionis forma summique sacerdotii honore sumpserunt, redeas quatenus et ipse ab apostolica sede... episcopalem consecrationem per nostræ manus impositionem... percipias. » Cette réclamation de Jean VIII est donc plus claire que celle de Nicolas dont nous avons parlé plus haut. Aux yeux de la politique des papes, Nin n'est qu'une partie de l'ancien Illyricum occidental.

(1) Pour les détails, voir Šišić, *Geschichte der Kroaten*, p. 98 et ss. ; *Povijest Hrvata*, p. 360 ss., 376 ss. ; Dvornik, *loc. cit.*, p. 216-233.

(2) Voir plus haut.

(3) Voir les lettres adressées à Théodose, Branimir et au peuple croate, dans *Mon. Germ. Hist.*, Ép., VII, p. 157 et ss.

Nous ne savons pas si Théodose a été vraiment consacré par le pape lui-même. La lettre que le pape Étienne V a adressée à Théodose en 886-887, semble indiquer que Théodose a été sacré par le patriarche d'Aquilée (1). Le pape lui reproche assez amèrement d'avoir par là fait préjudice aux droits du Saint Siège : « in ipso tuæ ordinationis inicio deliquisse te non modicum audimus. Nam cum pie memorie decessor tuus hominem excessisse dicitur, ad Aquilegensem diceris convolasse ecclesiam et exinde consecrationem suscepisse, quam in sede beati Petri apostolicis debueras manibus petere. » Si cette réclamation du pape Étienne est justifiée — on sait que ce pape n'a pas été toujours très bien renseigné — nous devons supposer que Théodose s'était expliqué devant Jean VIII ou qu'il a agi avec son consentement, car Jean VIII parle de lui après sa consécration, dans les lettres à Branimir et à Boris sans amertume.

En tout cas, une chose paraît claire. Les papes, fidèles à leur politique à l'égard de l'Illyricum, réclamaient la juridiction directe sur Nin, sans se soucier des prétentions d'Aquilée comme ils le faisaient à l'égard de la Pannonie et des évêques allemands. C'est ainsi, me semble-t-il, qu'on peut expliquer ces problèmes de l'histoire ecclésiastique de la Croatie dalmate, problèmes dont la solution embarrasse beaucoup les historiens croates (2).

Ce succès en Croatie encouragea Jean VIII à essayer de ramener les évêchés byzantins du littoral. Mais la lettre qu'il avait adressée au métropolitain de Spalato, resta sans effet. Même si elles l'avaient voulu, ces villes du littoral n'auraient pas pu écouter cet appel, car les escadres de Basile, qu'elles avaient vues plusieurs fois croiser dans l'Adriatique, leur donnaient à réfléchir. Malgré la tentative de Théodose de Nin, qui se fit élire aussi évêque de Spalato, la Dalmatie du littoral n'entra dans l'obédience romaine qu'en 925.

Encore moins heureux furent les efforts du pape pour regagner la Bulgarie. Il avait inauguré ses réclamations par une lettre à Boris-Michel, écrite en 872 ou 873. Dans cette lettre, assez violente (3), il le menaçait d'excommunication, s'il persistait à adhérer à Constantinople. Une autre lettre partit pour la Bulgarie en 874-875. Une missive identique arriva à Basile, qui devait expédier Ignace à Rome (4). Un acte de politesse de la part de Boris, qui lui envoya des présents et une ambassade, encouragea le pape et lui donna un certain espoir.

En avril 878, le pape expédia en Bulgarie deux évêques qui devaient liquider l'affaire. Ils étaient porteurs de lettres destinées à Boris, à son conseiller intime, Pierre, et à un autre prince bulgare. Ils devaient même aller à Constantinople pour transmettre une lettre menaçante à Ignace, à l'empereur et au clergé grec (5). La lettre, destinée à Ignace, est très instructive. La teneur rappelle d'une façon surprenante les instructions que le pape avait données, en 873, à son légat Paul d'Ancône et la lettre que celui-ci devait transmettre à Louis le Germanique, dans l'affaire du diocèse de Pannonie.

(1) Rački, *Documenta*, p. 187.

(2) Voir Šišić, *Povijest Hrvata*, p. 386 et ss. ; Perojević, *loc. cit.*, p. 10 et ss. Cf. Dvornik, *loc. cit.*, p. 257 et ss., 308 et ss.

(3) *Mon. Germ. Hist.*, Ep., VII, p. 277.

(4) *Ibidem*, p. 294, 296.

(5) *Ibidem*, p. 58-67.

Les papes y emploient les mêmes arguments que dans les lettres de 873 : « Nullus autem ignorat regionem Bulgarum a sanctæ memoriæ Damaso papa, et deinceps usque ad paganorum irruptionem a sedis apostolicæ præsulibus, quantum ad ecclesiasticæ provisionis attinet privilegium, moderatam. Præsertim cum hoc nonnulla scripta, sed præcipue diversorum pontificum Romanorum res gestæ in archivis antiquitus nostræ reservantur Ecclesiæ, clarius attestentur. De his autem quæ bellica clades et gravissimi hostilitatis incursus intulisse noscuntur, nil præstantius sentiendum est quam quod clarissima Ecclesiæ tuba, sanctus videlicet Leo nostræ sedis, antistes edocuit et decrevit, cum ait : Adhibenda, inquiens, curatio est, ut vulnera quæ adversione hostilitatis illata sunt, religionis maxime ratione sanentur. Qui statu rerum, auxiliante Domino, in meliora converso iterum dicit : Remotis malis quæ hostilitas intulit, unicuique id quod legitime habuit, reformetur ; omnique studio procurandum est ut recipiat unusquisque quod proprium est... ». Il menaçait le patriarche d'excommunication s'il ne révoquait pas, dans le délai d'un mois, tout le clergé grec de la Bulgarie. Heureusement la mort de saint Ignace (23 octobre 877) simplifia la situation.

Une dernière tentative fut faite par Jean VIII qui, après la mort d'Ignace, posa comme condition de la reconnaissance de Photios, l'abandon de la Bulgarie par les Grecs. Il paraît que cet arrangement eut quelque succès. Du moins, Jean ne se plaint plus de Photios, comme il se plaignait d'Ignace (1).

Mais ce fut en vain. Boris ne voulait plus entendre parler de Rome. Satisfait de l'impression que son coup de théâtre avait provoqué à Rome, où l'on ne voulait pas suivre ses fantaisies, il resta fidèle à l'Église de Byzance. Jean VIII se rendait compte qu'il n'y avait plus rien à faire pour regagner tout l'Illyricum oriental, car nous ne trouvons dans ses nombreuses lettres aucune réclamation à ce sujet. Il se bornait à gagner de nouveau la Bulgarie. Mais, là aussi, il n'enregistra que des échecs. Après sa mort, le changement trop fréquent des pontifes et la décadence de plus en plus prononcée de la papauté empêchèrent la continuation de la lutte.

Ainsi se termina cette dernière phase de la lutte pour l'Illyricum. On en resta où on en était au début du ix^e siècle. On avait enfin réussi à sauver l'Illyricum occidental, mais l'Illyricum oriental était perdu pour toujours.

Prague.

F. DVORNIK.

(1) Comparer l'étude de E. Amann sur Jean VIII, dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, Paris, 1924, VIII, col. 601 et ss. Nous ne pouvons pas examiner ici les conclusions très spirituelles, quoique un peu hardies, au premier abord, d'Amann. Une chose paraît sûre : après cet arrangement, Jean VIII et Photios restèrent en bons rapports.

Sur les fonctions et les dignités du Vestiarium byzantin

Dans l'ancien Orient le despotisme des gouvernements a toujours tendu à des centralisations complètes, à l'absorption de l'individu dans une forme plus générale. La domination du monarque absolu s'étendait sur toute chose et sur toute créature. Le souverain maintenait son prestige par l'étalage d'un luxe éblouissant et par des effets de mystère : répétition du même geste solennel, attitudes marquant la continuité rigide du même sentiment, cérémonial compliqué se déroulant suivant des règles fixées par la tradition, formules impersonnelles, répétées à satiété comme par des automates. L'esprit des Orientaux ne se lassait pas de ce manque absolu de fantaisie, de cette absence de tout détail familial et cordial, où le regard puisse se reposer et se distraire.

Comme tous les peuples orientaux, les Byzantins ont eu le sens du solennel, du mystérieux. La vie journalière de la cour était réglée dans tous ses détails par une étiquette rigide. Les fonctionnaires et les dignitaires, qui devaient assister aux cérémonies du Palais, recevaient des instructions minutieuses sur le genre de costume qu'ils devaient revêtir pour se présenter à la cour. Les souverains eux-mêmes se conformaient à des règlements compliqués, qui leur prescrivaient de changer plusieurs fois de costume pendant la même cérémonie, comme des acteurs au cours d'une représentation théâtrale. Il est vrai que les amples vêtements que l'on portait alors se prêtaient plus que les nôtres à ces changements.

L'étalage de ces costumes officiels avait pour but de frapper l'imagination et de rehausser la pompe et la magnificence de l'Empire. Aussi l'art vestimentaire prit-il dans ces milieux palatins un essor considérable. Objet de grand luxe, le costume (*vestis*, βέστιον) a contribué à donner à la cour byzantine l'éclat et le prestige des vieilles monarchies de l'Orient asiatique.

* * *

Tout ce qui touchait à la personne du basileus revêtait un caractère sacré. La garde-robe impériale (*vestis sacra*, βεστοσάκρα) fut de bonne heure un des services les plus importants du Palais. Au ^{ve} siècle, elle est dirigée par un comte (*comes*) (1). Elle comprend un nombreux personnel. Les βεστοσακράνοι prennent part aux funérailles de

(1) Cf. *Codex Theodosianus*, XI, 18, 1, éd. Mommsen, p. 605.

l'Empereur Zénon (1). Les vestitores (βεστίτορες, βεστήτορες) portent la croix au moment de la proclamation de Léon I^{er} (2).

Au VI^e siècle, l'office de la garde-robe (*schola vestis sacræ*) (3) comprend des eunuques, chargés de préparer les vêtements de cérémonie (4). Lorsque l'ambassadeur perse est reçu à la cour, les dons qu'il remet à l'Empereur sont portés à la garde-robe, où les βεστοσακράνοι en font l'estimation (5). Dès cette époque, on conservait dans ce local des costumes et des objets précieux. Les vestitores y gardaient les couronnes impériales. Sous le règne de Justinien, au cours d'une procession à l'Hebdomon, ils commirent la faute de perdre la couronne du basileus, qui fut heureusement retrouvée plusieurs mois après (6). La charge de vestitor ne s'obtenait pas sans formalités ni garanties. On devait adresser une demande (*petitorium*), qui était inscrite sur un registre par le chartulaire de l'office (χαρτουλάριος τῆς σχολῆς). Le candidat n'était admis que si sa demande était signée par l'Empereur lui-même (7).

Au VIII^e siècle, les vestitores prenaient part à la promotion du César et du nobilissime. Leur rôle consistait à déployer la chlamyde devant les souverains, qui revêtaient le nouveau promu de son insigne (8). Un rôle analogue leur était assigné au couronnement de l'Empereur. Après les prières habituelles, le patriarche prenait la chlamyde et la fibule et les donnait aux vestitores, qui avaient le privilège d'agrafer le costume du nouveau souverain (9).

Au cours des grandes cérémonies et des processions solennelles, les vestitores revêtaient les souverains de leur costume d'apparat et le leur enlevaient suivant les prescriptions d'un cérémonial rigide et méticuleux (10). Au IX^e et au X^e siècle, ils portent aussi pendant les grandes processions des objets précieux : les couronnes impériales, enfermées dans des boîtes cylindriques (11), la « verge de Moïse » et la croix, qui prenaient place en tête du cortège (12). Ils faisaient partie du nombreux personnel attaché au service particulier du souverain. Ce personnel était composé d'eunuques, qui avaient à leur tête le deuterios du Grand-Palais (13).

(1) Cf. *De cerimoniis aulae byzantinae*, I, 92, p. 422.

(2) Cf. *Cer.*, I, 91, p. 414.

(3) Cf. *Codex Justinianus*, XII, 25, 3, éd. Krueger, p. 465.

(4) Cf. Corippus, *De laudibus Justiniani minoris*, III, v. 214 ss., p. 193.

(5) Cf. *Cer.*, I, 89, p. 407.

(6) Cf. Théophane, *Chron.*, an. 6041, éd. de Boor, t. I, p. 226.

(7) Cf. *Cer.*, I, 86, p. 390 ; J. E. Dunlap, *The office of the grand chamberlain in the later roman and byzantine Empires*, New-York, Londres, 1924, p. 219.

(8) Cf. *Cer.*, I, 43, p. 220, 224 ; I, 44, p. 227. Sur ces textes voir Ch. Diehl, *Sur la date de quelques passages du Livre des cérémonies* dans *Études byzantines*, Paris, 1905, p. 293 ss.

(9) Cf. Goar, *Euchologium sive rituale Graecorum*, Paris, 1647, p. 925 ; A. A. Dmitrievskij, *Description des manuscrits liturgiques*, t. II, Kiev, 1901, p. 59, 60 (en russe).

(10) Cf. *Cer.*, I, 1, p. 9, 25 ; I, 9, p. 62, 68, 69 ; I, 10, p. 72 ; I, 17, p. 101 ; I, 23, p. 129, 135, 136 ; I, 26, p. 146 ; I, 27, p. 149 ; I, 32, p. 176 ; I, 48, p. 244, 249 ; I, 64, p. 289, 290 ; I, 66, p. 298, 300 ; I, 68, p. 305, 308 ; I, 70, p. 342, 346 ; I, 72, p. 361, 362 ; II, 9, p. 543.

(11) Cf. Cleatorolion de Philothée, *Cer.*, II, 52, p. 724, J. B. Bury, *The imperial administrative system in the ninth century with a revised text of the Kletorolion of Philotheos* (The British Academy. Supplemental Papers I), Londres, 1911, p. 144.

(12) Cf. *Cer.*, I, 1, p. 6, 7, 10 ; I, 23, p. 129, 130.

(13) Le deuterios, qui occupait le sixième rang dans la hiérarchie des eunuques, avait sous ses ordres un nombreux personnel ; cf. Cleatorol, *Cer.*, II, 52, p. 724, 725 ; Bury, *op. cit.*, p. 127, 144, 145. A ce service étaient attachés, entre autres, les préposés aux vêtements de parade (οἱ ἐπὶ τῶν ἀλλαξιμῶν), qui aidaient aussi l'Empereur à revêtir son costume de cérémonie et transportaient le vêtement impérial à l'endroit où le souverain devait le mettre ; cf. *Cer.*, I, 1, p. 7, 18, 25 ; I, 24, p. 137 ; J. Ebersolt, *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, Paris, 1917,

Cependant, le mot vestitor ne désigne pas toujours une fonction palatine, réservée à des eunuques, mais aussi une dignité d'ordre sénatorial (1). Au IX^e et au X^e siècle les vestitores sont mentionnés parmi les personnages de rang sénatorial (συγκλητικοί), qui avaient le privilège d'être reçus à la cour et d'assister aux cérémonies et aux processions impériales (2). La distinction honorifique de vestitor figurait parmi les dignités inférieures. Dans l'ordre hiérarchique, elle occupe la troisième place, à partir du rang le moins élevé (3). Ainsi la dignité de vestitor a puisé son origine dans une des fonctions palatines réservées aux eunuques.

*
* *

Les noms des fonctions et des dignités, dérivés du latin *vestis*, ont été multiples et variés. La garde-robe impériale elle-même a subi au cours des siècles des transformations importantes. Au IX^e et au X^e siècle, elle est devenue le Vestiarium impérial privé (οἰκειαστὸν βασιλικὸν βεστιάριον), où l'on conservait des objets précieux, en or et en argent, plats, service de table, des vêtements et des étoffes de prix, des objets nécessaires à la vie de tous les jours, lampes, horloges, produits pharmaceutiques, chaussures épées, livres, etc. (4).

p. 51 ss. Ces fonctionnaires sont nettement distingués des vestitores, qui étaient aussi eunuques. D. F. Bjeljaev, *Byzantina*, I (*Mémoires de la Société impériale russe d'archéologie*, t. V, Pétersbourg, 1892, p. 165, 167, 172, en russe), a affirmé à tort que les vestitores n'étaient pas eunuques, en citant deux textes, où il était spécifié que l'empereur ne met jamais sa couronne devant des hommes barbus ; cf. *Cer.*, I, 18, p. 109 ; I, 66, p. 298. Mais, d'après les passages parallèles, les vestitores n'assistent jamais à cette partie de la cérémonie. Ils interviennent seulement pour revêtir l'Empereur de son costume d'apparat et s'éloignent ensuite, leur rôle étant terminé. Les femmes des vestitores, mentionnées dans un texte du *Livre des cérémonies*, sont les épouses de ceux qui possédaient non la fonction, mais la dignité de vestitor ; cf. *Cer.*, I, 9, p. 67 : βεστιτῳρίσαι.

(1) Une transformation analogue se produisit pour les *silentiarii*. Une classe sénatoriale de silentiaires honoraires fut créée sous le règne de Théodose II, en 437. Les silentiaires, qui prenaient leur retraite, étaient admis parmi les sénateurs (*inter senatores*) et jouissaient de cet honneur sans exercer de fonction (*honore curiæ sine aliqua functione*) ; cf. *Codex Theodosianus*, VI, 23, 4, éd. Mommsen, p. 273 ; Bury, *op. cit.*, p. 25.

(2) Cf. *Cer.*, I, 38, p. 193 ; I, 48, p. 246 ; Clelorol., *Cer.*, II, 52, p. 712, 720, 752, 758, 759 ; Bury, *op. cit.*, p. 37, 136, 142, 161, 164, 165. Cet ordre sénatorial doit être distingué du Sénat proprement dit, ἡ σύγκλητος (βουλὴ), la haute assemblée, qui s'occupait des affaires de l'État. Sur le Sénat voir récemment, J. B. Bury, *The constitution of the later roman Empire*, Cambridge, 1910, p. 7 ; Ch. Diehl, *Le Sénat et le peuple byzantin aux VII^e et VIII^e siècles* (Byzantion, t. I, 1924, p. 201 ss.).

(3) Cf. Clelorol., *Cer.*, II, 52, p. 708 ; Bury, *op. cit.*, p. 134. Les vestitores honoraires (ἄπρατοι) ou sénatoriaux (συγκλητικοί) sont mentionnés parmi les subordonnés du maître des cérémonies (ὁ ἐπὶ τῆς καταστάσεως) ; cf. Clelorol., *Cer.*, II, 52, p. 720, 736, 737 ; Bury, *op. cit.*, p. 142, 153. Le titre de vestitor fut porté par de nombreux personnages parmi lesquels les uns étaient des dignitaires, les autres des fonctionnaires. Ioulianos, Cosmas, Étienne portent le seul titre de vestitor ; cf. Théodore Stoudite, *Epist.*, II, n° CXIV (Migne, *P. G.*, t. 99, p. 1380) ; K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, Munich, 1897, p. 179 ; G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, p. 603. Le titre est associé à celui de silentiarios sur deux sceaux, attribués aux VI^e-VII^e siècles et aux VIII^e-IX^e siècles. Il est associé à celui d'hypatos sur le sceau, attribué au VIII^e siècle, de Théophylacte ; cf. *Ibid.*, p. 602, 603, 604. Le titre de vestitor se rencontre aussi sur des sceaux de fonctionnaires de l'administration des provinces : Joseph, vestitor, epoptès de Nicopolis et ἐπὶ τοῦ Πελοποννήσου ; Christophore, vestitor impérial et anagrapheus des douze îles ; cf. *Ibid.*, p. 180, 181, 194. La lecture des sceaux des dignitaires et des fonctionnaires du Vestiarium présente parfois des difficultés. Ainsi, sur les sceaux de Argyre et de Jean, patrice, protonotaire des Anatoliques, on lira vestitor plutôt que vestite ; cf. *Ibid.*, p. 267, 605. Le terme βεστήτης, qui ne se rencontre pas dans les textes, doit être écarté. Sur le dessin reproduisant le sceau de Pierre Servlias, on lit seulement βεστι, abréviation qui peut ne pas être celle de vestitor ; cf. *Ibid.*, p. 190.

(4) Cf. *Cer.*, II, 50, p. 698 ; App. ad. lib. I, p. 465, 466, 478 ; Clelorol., *Cer.*, II, 53, p. 789, Bury, *op. cit.*, p. 178 ; *Cer.*, II, I, p. 519 ; I, 34, p. 179 ; Constantin Porphyrogénète, *de Themat.*, I, p. 15. On peut identifier le Vestiarium privé de l'Empereur avec le Carianos, où l'on conservait, au X^e siècle, des vêtements de soie et un service en argent ciselé ; cf. Theophan. Contin., III, 43, p. 139, 140 ; *Cer.*, II, 15, p. 582, 592. L'impératrice avait aussi un Vestiarium dans le palais de Théophile ; cf. Theophan. Contin., III, 43, p. 145. Basile I^{er} avait construit de solides bâtiments dont l'un était utilisé comme Vestiarium ; cf. Theophan. Contin., V, 90, p. 336 ; J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des cérémonies*, Paris, 1910, p. 89, n. 7, 97, n. 5, 114, 116, 117, 140. En ce qui concerne ce dernier bâtiment, il est difficile de spécifier s'il s'agit du Vestiarium privé ou du Vestiarium public.

A côté de ce Vestiarium privé, il existait, au IX^e et au X^e siècle, un Vestiarium public (μέγα, βασιλικὸν βεστιάριον). C'est de là que fut tiré le matériel nécessaire à l'armement de la flotte, au moment de l'expédition de Crète, en 949 (1). A la tête de ce service, se trouvait le chartulaire (χαρτουλάριος τοῦ βεστιαρίου) (2), qui pouvait ajouter à sa fonction plusieurs titres honorifiques (3). Il avait sous ses ordres de nombreux fonctionnaires parmi lesquels figurent les notaires (νοτάριοι) et le chef de la Monnaie (ἀρχωντῆς χαραγῆς) (4). Ce grand Vestiarium était, à cette époque, un arsenal, un vaste dépôt, où l'on conservait aussi des provisions de métal précieux. Plus tard, il deviendra une administration centrale, où seront réunies les ressources financières de l'Empire (5). Ce grand service était administré par des fonctionnaires publics, qui n'étaient pas eunuques.

*
* *

Au Grand-Palais, l'Empereur avait à son service un nombreux personnel, qui se recrutait parmi les eunuques. Au nombre de ces derniers, se trouvaient non seulement les vestitores, subordonnés au deuterios, mais aussi le protovestiarios de l'Empereur (πρωτοβεστιάριος τοῦ βασιλέως, τοῦ δεσπότη), qui occupait le deuxième rang dans la hiérarchie des eunuques (6).

(1) Cf. *Cer.*, II, 45, p. 672, 676 ; *Cletorol.*, *Cer.*, II, 52, p. 738 ; Bury, *op. cit.*, p. 95, 96, 155.

(2) Cf. Tacticon, rédigé au milieu du IX^e siècle sous le règne de Michel III et de sa mère Théodora, dans V. Benechevitch, *Die byzantinischen Ranglisten nach dem Kletorologion Philothei und nach den Jerusalem Handschriften zusammengestellt und revidiert* (Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher, t. V, 1926, p. 127) ; *Cletorol.*, *Cer.*, II, 52, p. 714, 719, 731 ; Bury, *op. cit.*, p. 137, 141, 149.

(3) Cf. G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 603, 604 ; Michel, hypatos, silentiaire et chartulaire du Vestiarium impérial, sceau attribué aux VIII^e-IX^e siècles. B. A. Pantchenko, *Catalogue des bulles de plomb* (Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople, t. IX, 1904, p. 364, en russe) : sceau, attribué aux VIII^e-IX^e siècles, d'un patrice, protospathaire et chartulaire du Vestiarium impérial. Dans le *Cletorologion* de Philothée des titres de protospathaire, d'anthypatos et de patrice sont associés à celui de chartulaire du Vestiarium ; cf. *Cer.*, II, 52, p. 729, 731 ; Bury, *op. cit.*, p. 147, 149. Parmi les sceaux du Musée de Constantinople se trouve celui de Nicéphore ἐπὶ τοῦ βεστιαρίου, χαρτουλάριος ; cf. J. Ebersolt, *Sceaux byzantins du Musée de Constantinople* (Extr. de la *Revue numismatique*, 1914, p. 69). Ce personnage appartenait au Vestiarium impérial en qualité de chartulaire, mais il n'était pas vraisemblablement le chef de cette administration. Parmi les fonctionnaires, subordonnés au chartulaire du Vestiarium, se trouvait, en effet, un chartulaire, cf. *Cletorol.*, *Cer.*, II, 52, p. 719 ; Bury, *op. cit.*, p. 141. Par contre dans le texte où est décrite la réception de l'émir d'Émet, en 946, le personnage appelé ὁ τοῦ βεστιαρίου, qui est accompagné de ses notaires (νοτάριοι), doit être le chef du Vestiarium. Sur le sceau, attribué au IX^e siècle, de Léon Scélros, le titre de magistros est accompagné des mots ἐπὶ τοῦ βεστιαρίου ; cf. Schlumberger, *op. cit.*, p. 603. Le titre élevé que porte ce personnage permet d'attribuer ce sceau au chef de cette grande administration.

(4) Cf. Tacticon de Michel III et de Théodora dans Benechevitch, *loc. cit.*, p. 142 ; *Cletorol.*, *Cer.*, II, 52, p. 719, 752 ; Bury, *op. cit.*, p. 141, 161. Les notaires du Vestiarium pouvaient porter d'autres titres ; cf. Pantchenko, *loc. cit.*, t. XIII, 1908, p. 101 : sceau, attribué aux X^e-XI^e siècles, de Léon, protoascretis et notaire du Vestiarium impérial. Dans le *Cletorologion* de Philothée le titre de spathaire est associé à la fonction de notaire impérial du Vestiarium ; cf. *Cer.*, II, 52, p. 735 ; Bury, *op. cit.*, p. 152.

(5) Cf. F. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jahrhunderts* (Byzantisches Archiv, t. IX, 1927, p. 15, 27-29).

(6) Cf. *Cletorol.*, *Cer.*, II, 52, p. 725 ; Bury, *op. cit.*, p. 145 ; Du Cange, *Gloss. med. et inf. graec.*, s. v. ἀβεστιάριος a traduit : a veste. Le mot est en réalité l'abréviation courante de protovestiarios. Gretser et Goar, *Comm. in librum G. Codini de Officiis*, éd. Bonn, p. 246, ont également mal traduit le mot : abestiarius. Dunlap, *op. cit.*, p. 246, a placé à tort le protovestiarios et les vestitores sous les ordres du deuterios du Grand Palais. En réalité, seuls les vestitores étaient subordonnés au deuterios. Le protovestiarios occupe le deuxième rang dans la hiérarchie des eunuques, après le parakimomène. Le deuterios n'occupait que la sixième place. Suivant Dunlap, *loc. cit.*, et Bury, *op. cit.*, p. 96, 125, le protovestiarios serait le chef du Vestiarium impérial privé. D'après Dölger, *op. cit.*, p. 32, ce personnage étant eunuque, il n'est pas vraisemblable qu'il ait été à la tête de la garde-robe impériale privée, qui aurait été administrée par l'idicos ; cf. *Ibid.*, p. 36, 37. On peut remarquer cependant que le protovestiarios du basileus était chargé de fournir au souverain certains objets, qui étaient tirés du Vestiarium impérial privé ; cf. *Cer.*, App. ad lib. I, p. 465, 478.

Ce personnage, attaché au service « particulier » de l'empereur, faisait partie de sa suite de « familiers » et l'accompagnait dans ses déplacements (1). Au Grand-Palais, il jouait un rôle dans les cérémonies. Il distribuait, à la fête des Broumalia, les largesses impériales aux dignitaires (2). Il pouvait posséder la haute dignité de patrice. Tel fut le cas de Théodose, protovestiarios de Léon VI (3).

Au XI^e siècle, le protovestiarios occupe toujours le deuxième rang parmi les personnages attachés au service particulier de l'empereur (4). En cette qualité, Basile Malesis fut fait prisonnier par les Turcs, en même temps que Romain IV Diogène, à la bataille de Mantzikert (1071) (5). Le protovestiarios prend aussi part aux processions (6), et aux cérémonies du Palais. A l'avènement de Nicéphore III Botaniatè, il reçoit et présente les nombreux personnages que le nouvel empereur venait de promouvoir (7).

Le titre ne désigne pas toujours une charge conférée uniquement à des eunuques (8). Il est porté, au XIII^e siècle, par Georges Mouzalon, un des grands personnages de la cour de Théodore II Lascaris, empereur de Nicée (9); par Michel Tarkhaniote, neveu de Michel VIII Paléologue (10). Avec le temps, le titre descend de plusieurs degrés dans l'ordre hiérarchique. Au XIII^e siècle, il figure au quatrième rang (11); au milieu du XIV^e siècle, il n'occupe que la sixième place (12). Mais il est encore porté par des membres de la famille impériale, notamment par Andronic Paléologue, neveu de l'empereur Andronic II (13). A la cour du XIV^e siècle, le protovestiarios joue encore un rôle important dans les cérémonies. Il signale la présence de l'empereur. Il lui présente la couronne et le costume d'apparat. Lorsque le basileus en est revêtu, il prévient les assistants, qui attendent le moment où l'empereur a pris place sur son estrade. Après le troisième signal, les rideaux sont tirés, et le basileus apparaît, salué par les accla-

(1) Cf. Constantin Porphyrogénète, *De admin. imperio*, 51, p. 234; *Cer.*, II, 18, p. 603; App. ad lib. I, p. 484.

(2) Cf. *Cer.*, II, 18, p. 605.

(3) Cf. Georges moine, *de Leone*, 14, p. 855; Cedrenus, t. II, p. 257; Constantin Porphyrogénète, *de Them.*, I, p. 33. Les empereurs Théophile, Michel III, Basile I^{er}, avaient chacun un protovestiarios à leur service; cf. Georges moine, p. 791, 831, 845; Léon Gram., *Chron.*, p. 214, 258; Theophan. Contin., V, 65, p. 305. D'autres personnages avaient à leur service un protovestiarios, qui doit être distingué du protovestiarios de l'empereur régnant. Un protovestiarios faisait partie du personnel de l'empereur associé, du César, du domestique des Hicanates; cf. Georges moine, p. 830, 846, 847; Léon Gram., p. 244.

(4) Cf. Cedrenus, t. II, p. 480. A l'avènement de Constantin VIII, la première charge d'eunuque est conférée, au parakimomène Nicolas, la seconde au protovestiarios Nicéphore.

(5) Cf. *Ibid.*, t. II, p. 701.

(6) Cf. *Ibid.*, t. II, p. 516.

(7) Cf. Michel Attaliatè, *Hist.*, p. 275; Dunlap, *op. cit.*, p. 231.

(8) On sait que le chroniqueur Jean Skylitzès avait le titre de protovestiarios; cf. Cedrenus, t. I, p. 5; K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 365. Le successeur du patriarche Michel Cerouliarios, Constantin Lichoudis, qui monta sur le trône patriarcal, en 1059, était proedros et protovestiarios; cf. Cedrenus, t. II, p. 644. Andronic Doucas était protoproedros, protovestiarios et grand domestique; cf. F. Miklosich et J. Müller, *Acta et diplomata græca mediæ ævi*, t. VI, Vienne, 1890, p. 4, an. 1073.

(9) Cf. Nicéphore Grégoras, *Hist.*, III, 3; VIII, 3, t. I, p. 62, 293; Georges Acropolite, *Annales*, 60, 75, p. 131, 165. Les titres de Georges Mouzalon étaient les suivants : grand domestique, protosébaste, protovestiarios, grand stratopédarque.

(10) Cf. Codinus, *de Officiis*, II, p. 8.

(11) Cf. Georges Acropolite, *Ann.*, 21, p. 37. L'ordre hiérarchique est alors le suivant : despote, sebastocrator, grand domestique, protovestiarios, etc.

(12) Cf. Codinus, *de Off.*, II, p. 8; cf. p. 6-9. A cette époque, l'ordre hiérarchique se présente ainsi : despote, sebastocrator, César, grand domestique, panhypersébaste, protovestiarios, etc.

(13) Cf. Cantacuzène, *Hist.*, I, 43, t. I, p. 211.

mations (1). Même à cette époque, le titre de protovestiarioris n'est pas purement honorifique. Il comporte des obligations auliques. Comme autrefois, le protovestiarioris prend une part active aux cérémonies de la cour et vit dans l'intimité du souverain.

*
* *
*

Les fonctions et les dignités du Vestiarium ne sont pas restées figées dans un cadre immuable. Ainsi le vieux mot latin, vestitor, est tombé, avec le temps, en désuétude. Georges Cedrenus, qui relate le même fait que le chroniqueur Théophane, la perte, par la faute des vestitores, de la couronne de Justinien I^{er}, au cours d'une procession à l'Hebdomon, emploie le mot βεστιαρῖται pour désigner les mêmes personnages (2). Les vestiarites étaient attachés au service particulier du souverain. Au milieu du XI^e siècle, ils étaient chargés de transmettre les lettres impériales (3). Choisis parmi les soldats les plus braves, ils étaient, d'après Anne Comnène, les serviteurs les plus dévoués de l'Empereur (4). Ils devinrent par la suite des agents de l'administration des finances, tout en conservant une organisation militaire (5).

Leur chef, le protovestiarite (πρωτοβεστιαρῖτης) est mentionné à plusieurs reprises, au XIII^e et au XIV^e siècle, à la cour des Empereurs de Nicée, puis à celle des Paléologues (6). Ce personnage, qui était pourvu d'un commandement militaire, occupait, au milieu du XIV^e siècle, le dix-neuvième rang dans la hiérarchie palatine. Son grade est, à cette époque, inférieur à celui du protovestiarioris, qui avait la sixième place (7). Comme ce dernier, il remplit un rôle dans les cérémonies du Palais. Quand l'Empereur avait pris place dans la salle de réception, le protovestiarite introduisait les personnages

(1) Cf. Codinus, *de Off.*, VI, p. 49-53 ; A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenseit* (Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philos.-philol. und histor. Klasse. 10. Abhandl., 1920, p. 85 s.) ; M. A. Andréeva, *Sur la cérémonie de la Prokypsis* (Seminarium Kondakovianum, t. I, Prague, 1927, p. 162 ss., en russe.)

(2) Cf. Théophane, *Chron.*, an. 6041, éd. de Boor, t. I, p. 226 ; Cedrenus, t. I, p. 658. Le mot apparaît dans le *Livre des cérémonies*. Les σαπωνισταί βεστιαρῖται ou σαπωνισταί τοῦ βεστιαρίου, blanchisseurs du Vestiarium privé, de l'empereur, sont mentionnés dans la cérémonie de la réception des ambassadeurs Sarrasins, venus de Tarse, en 946 ; cf. *Cer.*, II, 15, p. 578 ; Bjeljaev, *Byzantina I* (*loc. cit.*, p. 174). Le mot βεστιαρῖτης est donné comme synonyme de χοσβαῖτης ; cf. Du Cange, *Gloss. med. et inf. graec. et lat.*, s. v. ; Reiske, *Comm. ad Const. Porph. De cer. aulae byz.*, t. II, p. 487. Mais cette glose est fautive. Les χοσβαῖται faisaient partie du Vestiarium public, non du Vestiarium privé. Ils étaient subordonnés au chartulaire du grand Vestiarium ; cf. *Cer.*, I, 46, p. 234 ; I, 54, p. 269 ; Cleorol., *Cer.*, II, 52, p. 719, 738 ; Bury, *op. cit.*, p. 141, 155. Cette glose peut s'expliquer par le fait que ces fonctionnaires appartenaient au Vestiarium dont on a confondu les deux départements distincts.

(3) Cf. Michel Cerouliaris, *Epist.*, III, 3 (Migne, *P. G.*, t. CXX, p. 784). Les vestiarites sont mentionnés plusieurs fois, à côté des μανδράτορες, dans les diplômes des années 1074 et 1079 ; cf. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. V, p. 137, 143 ; t. VI, p. 23.

(4) Cf. Anne Comnène, *Alexias*, IV, 4, éd. A. Reifferscheid, t. I, p. 138.

(5) Cf. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. IV, p. 230, 251, 252, 282 ; Dölger, *op. cit.*, p. 16, 20, 31.

(6) Cf. Georges Acropolite, *Ann.*, 60, p. 131. Sous le règne de Théodore II Lascaris, le protovestiarite Andronique fut nommé grand domestique. Cf. *Ibid.*, 75, 77, p. 165, 170 ; Georges Pachymère, *de Michael Palaeologo*, I, 20, VI, 19, t. I, p. 63, 466 ; *de Andronico Palaeologo*, III, 9, 13, t. II, p. 210, 220, 231 ; Nicéphore Grégoras, *Hist.*, VI, 8, t. I, p. 195, 200 ; Cantacuzène, *Hist.*, IV, 19, t. III, p. 135 ; Schlumberger, *op. cit.*, p. 605 ; sceau de Georges protovestiarite ; Ebersolt, *loc. cit.*, p. 33 ; sceau de Galénos, primicier impérial, protovestiarite, grand domestique.

(7) Cf. Codinus, *de Off.*, II, p. 8, 9. Le protovestiarite est nommé dans les cérémonies du Palais avec le grand hétériarque ; cf. *Ibid.*, V, p. 34.

du rang le plus élevé. Si, pendant la réception, une affaire urgente devait être communiquée au souverain, seul le protovestiarite pouvait le faire. A la fin de la cérémonie, il donnait le signal du départ (1). Lorsqu'un festin était donné au Palais, il se tenait à la porte de la salle et introduisait les convives (2). Il est à la cour le serviteur du souverain (3).

*
* *

Au milieu du ^{xiv}^e siècle, il existait encore au Palais un Vestiarium où l'on conservait les vêtements impériaux (chaussures, costumes de parade) et des objets précieux (vaisselle d'or et d'argent) (4). Ce local est analogue au Vestiarium privé, tel qu'il existait aux ^{ix}^e-^x^e siècles.

Dans les derniers temps de l'Empire, subsistait également un Vestiarium public, administré par le προκαθήμενος τοῦ βεστιάριου, qui s'occupait du service des revenus et des dépenses. Ce chef de l'administration financière était subordonné au protovestiarite et occupait le soixante et unième rang dans la hiérarchie palatine (5). Ainsi, dans les derniers temps de l'Empire, le Vestiarium se composait encore de deux départements distincts. Par contre, les titres de ceux qui étaient attachés à ces deux administrations, ne sont plus les mêmes qu'autrefois.

*
* *

Parmi ces noms, les uns disparaissent ou se transforment. D'autres sont créés, qui dérivent toujours du latin *vestis*. Ainsi, le titre de βέστης apparaît au ^x^e siècle, sous le règne de Jean I^{er} Tzimiscès (6). Il est porté soit seul (7), soit accompagné de

(1) Cf. *Ibid.*, V, p. 34, 35.

(2) Cf. *Ibid.*, VII, p. 55, 56, 59.

(3) Cf. *Ibid.*, V, p. 34 ὑπηρέτης τῆς παραστάσεως.

(4) Cf. *Ibid.*, V, VI, VII, p. 31, 53, 62. Ce βεστιάριον est appelé aussi ἀλλαξιμάριον, lieu où étaient gardés les costumes de cérémonie (ἀλλάξιμα). Dans un autre local, le βουχαρεῖον, étaient conservées les armes et la couronne du basileus ; cf. *Ibid.*, V, VI, p. 31, 49, 50.

(5) Cf. Codinus, *de Off.*, II, V, p. 11, 41 ; Dölger, *op. cit.*, p. 16, 30, 31. Ce fonctionnaire est probablement le même que le chef du Vestiarium impérial (ὁ τοῦ βασιλικοῦ βεστιάριου ἄρχων), qui se tient auprès de l'Empereur et lui passe les pièces d'or, lorsque le basileus, le jour de son couronnement, distribuait des largesses aux autorités et au peuple de la capitale, en signe de réjouissance ; cf. Codinus, *de Off.*, XVII, p. 98. Le προκαθήμενος τοῦ βεστιάριου doit être distingué du βεστιάριος, qui occupe le soixante-deuxième rang dans la hiérarchie palatine ; cf. Codinus, *de Off.*, II, p. 11. Lorsque l'empereur partait en expédition, le vestiarios commandait le navire, qui suivait le bâtiment impérial ; cf. *Ibid.*, V, p. 41, 42. Sous le règne d'Andronic II Paléologue, Georges Mouriscos, qui remplissait auprès de l'empereur la fonction de vestiarios, était chargé, en cette qualité, de pourvoir à l'entretien des navires du souverain ; cf. Georges Pachymère, *de Andronico Palaeologo*, VI, 10, 34, t. II, p. 496, 556. Le titre de vestiarios se rencontre sur le sceau, attribué à l'époque des Comnènes, d'Épiphanes Artavasde ; cf. Schlumberger, *op. cit.*, p. 623. Comme au ^x^e siècle, un lien existait entre le Vestiarium et le service naval. Mais, au ^{xiv}^e siècle, le mot βεστιάριος a complètement changé de sens. Anciennement il désignait, non pas un fonctionnaire, attaché au service du souverain, mais un simple tailleur (βαφεύς) ; cf. Théodore Stoudite, *Iambi* (Migne, *P. G.*, t. 99, p. 1785).

(6) Cf. Cedrenus, t. II, p. 379, 433. Les vestai ont été identifiés à tort avec les vestitores ou avec les vestiarites ; cf. Du Cange, *Gloss. med. et inf. graec.* ; Sophocles, *Greek Lexicon*, s. v. ; E. Renauld, *Lexique choisi de Psellos*, Paris, 1923, p. 23. Dölger, *op. cit.*, p. 35, pense que le titre de vestis est identique à celui de vestarque, et cite le cas de Michel Iasitis, appelé une fois vestis, ailleurs vestarque ; cf. Cedrenus, t. II, p. 557, 559. Dans de nombreux textes et sur de nombreux sceaux les deux titres sont nettement distingués.

(7) Cf. Schlumberger, *op. cit.*, p. 602, 605, 616, 660, 699 ; Pantchenko, *loc. cit.*, t. IX, 1904, p. 344, 393 ; t. XIII, 1908, p. 101, 113 ; Ebersolt, *loc. cit.*, p. 70.

plusieurs autres, par de nombreux personnages du ^x^e siècle. Il fut conféré à des stratèges, à des gouverneurs de province (1). Il fut aussi donné à des personnages, qui possédaient parfois deux et même trois autres titres et qui ne résidaient pas tous à Constantinople, mais aussi dans les provinces (2). Le grade supérieur était celui de πρωτοδέστης (3).

Un autre titre, souvent mentionné au ^x^e siècle, est celui de vestarque (βεστάρχης). Il fut octroyé, avec plusieurs autres, à Michel Psellos (4), à des fonctionnaires de l'administration centrale (5), et à des personnalités marquantes (6). Il fut conféré aussi à des fonctionnaires de l'administration des provinces, et même aux ducs de Sardique et de Vaspouracan (7). Au-dessus des vestarques, se trouvait le premier vestarque (πρωτοβεστάρχης) (8). Ces titres de vestis, protovestis, vestarque, protovestarque, ont puisé probablement leur origine dans une fonction palatine. Ils ont contribué à faire rayonner le prestige de la cour byzantine dans les régions les plus lointaines.

*
* *

Conformément au système des anciennes monarchies orientales, des fonctions de pure domesticité sont devenues des dignités conférées à des fonctionnaires politiques et à des militaires. Il en résulte que le même mot peut désigner soit une fonction, soit une dignité. Dans l'ordre hiérarchique, ces fonctions et ces dignités palatines ont subi, au cours des siècles, des transformations profondes. Les mots, qui les désignent, changent parfois de sens. Des termes nouveaux apparaissent, d'autres disparaissent ou se transforment. Ces changements incessants ont eu pour conséquence de compliquer les rouages du vaste système administratif, qui constituait l'armature de l'Empire.

Les Byzantins eux-mêmes se rendaient compte des difficultés à démêler les fils de cet écheveau embrouillé. Un fonctionnaire qui passa sa vie à la cour de Constantinople, Philothée, rédigea, sous le règne de Léon VI le Sage, un traité des festins

(1) Cf. Michel Attaliat, *Hist.*, p. 22, 116 ; Cedrenus, t. II, p. 555, 557, 558, 574, 675.

(2) Cf. Schlumberger, *op. cit.*, p. 111, 162, 163, 262, 269, 305, 309, 310, 518 ; Pantchenko, *loc. cit.*, t. VIII, 1903, p. 204, 226 ; t. XIII, 1908, p. 150 ; Ebersolt, *loc. cit.*, p. 21, 24, 27, 41, 69 ; Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. V, p. 2 (an. 1045) ; t. VI, p. 49, 50, 54 (an. 1088). Nicéphore dont le nom était inscrit sur la mosaïque du narthex dans l'église de la Dormition, à Nicée, était patrice, préposite, vestis et grand hétériarque ; Cf. Ch. Diehl, *Les mosaïques de Nicée*, dans *Études byzantines*, Paris, 1905, p. 366.

(3) Cf. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. VI, p. 51, 54, 55 (an. 1088) ; Schlumberger, *op. cit.*, p. 464 : sceau de Nicolas, protovestis, juge de l'Hippodrome et chartulaire impérial. Sur le sceau de Nicéphore on lira protovestis, plutôt que protovestiarios, cf. *Ibid.*, p. 602. L'abréviation est la même que sur le sceau de Nicolas.

(4) Cf. Michel Psellos, *Chronographie*, éd. E. Renauld, t. I, Paris, 1926, p. xv ; E. Renauld, *Lexique choisi de Psellos*, p. 23.

(5) Cf. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. V, p. 1 (an. 1045) ; t. VI, p. 50, 51, 54 (an. 1088) ; Ebersolt, *loc. cit.*, p. 70.

(6) Cf. Michel Ceroularios, *Edictum synodale* (Migne, *P. G.*, t. CXX, p. 745) ; Jean d'Euchaïta, *Versus iambici XXXVII*, (*Ibid.*, t. CXX, p. 1155). Le titre est porté soit seul, soit accompagné de plusieurs autres ; cf. Michel Attaliat, *Hist.*, p. 34, 56 ; Cedrenus, t. II, p. 678 ; Schlumberger, *op. cit.*, p. 150, 155, 463, 603, 605 ; Ebersolt, *loc. cit.*, p. 21, 70.

(7) Cf. Cedrenus, t. II, p. 663 ; Schlumberger, *op. cit.*, p. 170, 189, 240, 431.

(8) Cf. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. VI, p. 49, 54, 55 (an. 1088) ; Schlumberger, *op. cit.*, p. 605 ; Ebersolt, *loc. cit.*, p. 70. Jean Cinname, *Hist.*, III, 17, p. 126, mentionne le titre de πρωτοβεστιάρχος, faute de copiste sans doute.

impériaux, où il dressa la liste des fonctionnaires et des dignitaires, en les classant suivant l'ordre de préséance. Il avoue lui-même la confusion qui régnait dans ces milieux palatins, par suite des changements continuels que provoquaient la disparition d'anciens titres et la création de nouveaux. C'est pour remédier à cette ignorance et fixer les divisions et subdivisions de cette immense hiérarchie qu'il avait entrepris son travail. Et on le croira volontiers quand il affirme que son petit livre était le fruit d'un grand savoir (ἐπιστήμη) (1).

Jean EBERSOLT.

Paris.

(1) Cf. *Cletorolog.*, *Cer.*, II, 52, p. 702, 703, Bury, *op. cit.*, p. 131.

Le patriarche Nicolas le Mystique et son rôle politique

Nous connaissons mal l'histoire des patriarches de Byzance, sauf de rares exceptions, et l'on est trop porté à ne voir en eux que les dociles exécuteurs de la volonté impériale. Sans doute, un patriarche, qui prétendait résister au basileus, pouvait être si facilement brisé, qu'il fallait, pour risquer pareille aventure, une énergie peu commune. Mais le chef suprême de l'Église byzantine jouissait d'un tel prestige, son autorité morale était si haute, ses moyens d'action étaient si variés qu'il pouvait grouper autour de lui, en cas de conflit, plus de partisans qu'on ne le croit ; et si l'autorité impériale elle-même était plus ou moins menacée, plus ou moins fragile, qui sait quel rôle était amené à jouer l'évêque de la capitale, dans cet Empire, où les troubles de la capitale avaient de telles conséquences, et pouvaient entraîner de tels bouleversements ? Nous savons que certains patriarches ont joué, dans des périodes de crise, un rôle décisif. Lorsque l'empereur Héraclius songe un instant à transporter en Afrique le siège de l'Empire, c'est l'énergie du patriarche Sergius, ce sont ses conseils et son appui qui décident Héraclius à ne pas abandonner Byzance. Quatre siècles plus tard, lors du déclin de la puissance byzantine après le grand éclat que lui a donné la dynastie macédonienne, c'est le fameux Michel Cérulaire qui, sous le règne de Constantin Monomaque, et lors de la révolte de Léon Tornikios (1047), soutient le courage du basileus, prêt à fléchir. Après la mort de Constantin Monomaque et celle de Théodora (1055-1056), on sait quelle est l'activité du même patriarche dans les troubles qui préparent l'avènement d'Isaac Comnène : c'est Michel Cérulaire qui l'appelle à Byzance et le fait proclamer basileus (1057). Il est vrai que l'entente n'a pas duré et qu'une soudaine disgrâce a bientôt suivi le triomphe du patriarche. Nous connaissons assez bien l'histoire de Michel Cérulaire, comme celle de son précurseur Photius, parce que tous deux, auteurs d'un schisme célèbre, ont été l'objet d'études spéciales. Il vaudrait la peine d'étudier de plus près l'histoire d'autres patriarches, et de chercher dans quelle mesure ils ont pu exercer une action sur le gouvernement de l'Empire.

Il est vrai qu'en Orient la distinction du temporel et du spirituel est, à bien des égards, mieux observée que dans l'Occident chrétien. Je l'ai rappelé ailleurs : c'est un scandale, pour les Orientaux du XI^e siècle, de voir les évêques d'Occident exercer une autorité temporelle et conduire au besoin des armées (1). Les pouvoirs militaires

(1) Cf. mon livre sur *les Papes du XI^e siècle et la chrétienté*, 1926, p. 162.

et la haute administration de l'Empire, si bien organisés à Byzance, sont mal disposés à subir le contrôle du clergé, dans un domaine qui n'est pas strictement le sien ; d'ailleurs, les affaires proprement religieuses, le gouvernement intérieur de l'Église occupent trop complètement le patriarche pour qu'il soit disposé à se mêler d'autre chose : on peut dire qu'en temps normal, et quand l'autorité impériale est bien assise, la plupart des patriarches n'ont guère dû songer à intervenir activement dans les affaires purement civiles, dans la politique étrangère ou dans la conduite des armées. Mais ces périodes normales sont si souvent interrompues par des troubles, ou des révolutions de palais, les points de contact, à Byzance même, sont si fréquents par la force des choses entre la cour impériale et la plus haute autorité religieuse de l'Empire que plus d'un patriarche a pu être amené à une action politique, plus ou moins éloignée de ses attributions proprement religieuses.

C'est le cas d'un patriarche de la première moitié du x^e siècle, que ses démêlés avec l'empereur Léon VI, à propos de son quatrième mariage, ont rendu célèbre. Nicolas, dit le Mystique (ce qui veut dire, à peu près, « secrétaire intime » du basileus), parent de Photius, a été élevé au patriarcat par Léon VI en 901 ; mais ayant refusé de reconnaître le quatrième mariage du basileus avec Zoé Carbonopsina (la mère de Constantin Porphyrogénète), et lui ayant interdit l'entrée de la grande église (Sainte-Sophie), il est bientôt forcé de se démettre (907) (1). C'est le patriarche Euthymios qui le remplace. La publication de la vie d'Euthymios, éditée par de Boor (2), a mis dans un jour assez fâcheux le rôle de Nicolas le Mystique. Lorsqu'il s'est présenté lui-même comme le défenseur inflexible du droit canonique et de la morale chrétienne, victime uniquement de son intransigeance et de sa rigueur, il a singulièrement embelli la réalité. Il ne semble pas qu'à l'origine du conflit il ait poussé si loin l'intransigeance ; il n'est pas douteux, d'autre part, que le basileus avait une arme contre lui, et que le patriarche s'était gravement compromis, lors de la révolte d'Andronic Doukas, dont il avait favorisé la tentative ; il nous apparaît, dès lors, comme un ambitieux très remuant, dont les intrigues peuvent, à juste titre, inquiéter le pouvoir impérial. Ses relations intimes avec le frère et successeur de Léon, Alexandre, qui semble avoir été un assez triste personnage, ne sont pas faites pour donner de lui une idée plus favorable. On sait qu'il a profité de l'avènement d'Alexandre (912) pour rentrer en grâce et reprendre la dignité patriarcale, après que son rival, le patriarche Euthymios, a été déposé et chassé. Les mauvais traitements, infligés alors à Euthymios, sont dus peut-être à des serviteurs trop zélés. Mais l'attitude de Nicolas, l'acharnement qu'il met à poursuivre sa vengeance, semblent bien justifier ce qu'a écrit M. Diehl : « Si l'intelligence était chez lui supérieure, l'âme, en revanche, était un peu basse. » Un an plus tard, Alexandre meurt, laissant le trône à son neveu, le jeune Constantin VII, alors dans sa septième année. Mais Alexandre, très hostile à l'impératrice Zoé, a eu soin de constituer, par testament, un conseil de régence, dont la présidence est confiée au patriarche. Les autres tuteurs, créatures

(1) Voir l'étude de M. Ch. Diehl : les Quatre mariages de Léon le Sage (*Figures byzantines*, 1^{re} série 1908, p. 197). Sur le sens de « le Mystique », voir les notes de Goar, dans le commentaire de Codinos. On dit couramment Nicolas « le Mystique ». Mais Léon Grammaticos écrit avec plus de précision : le patriarche Nicolas, étant « Mystique » du basileus (μυστικός ὁν τοῦ βασιλέως).

(2) Vita Euthymii, édit. de Boor, Berlin, 1888.

d'Alexandre, le magistros Étienne, le magistros Jean Elada, un autre Jean, un certain Euthymios ; enfin deux Slaves d'origine, Basilitzès et Gabrielopoulos, récemment promus par la faveur du basileus à de hautes fonctions, ne jouent qu'un rôle de second ordre. C'est le patriarche Nicolas qui prend à sa charge l'administration du Palais, le gouvernement des affaires publiques et de tout ce qui touche le pouvoir impérial.

Chose étrange ! c'est à l'insu de Nicolas que cette haute mission lui aurait été confiée. Selon les chroniques byzantines, au lendemain de la mort d'Alexandre, avant de connaître les volontés dernières du basileus défunt, Nicolas conspire avec un chef militaire, Constantin, fils d'Andronic, « domestique des scholes », ou chef de la cavalerie impériale, qui, se croyant sûr de l'appui du patriarche, cherche à soulever en sa faveur les troupes de la capitale. Puis, brusquement, les nouveaux régents prennent les mesures nécessaires pour arrêter la révolte ; un combat s'engage dans les rues ; Constantin est vaincu et tué (1). Cependant le roi des Bulgares, Syméon, dont les propositions de paix avaient été repoussées par Alexandre, se préparait à rentrer en campagne. Il vient, à la fin de l'été, assiéger Constantinople, ou du moins une partie de l'enceinte (2) ; puis, constatant la force des murailles, jugeant insurmontables les difficultés de l'entreprise, il se décide à négocier de nouveau. Le patriarche Nicolas, Étienne et le magistros Jean, emmenant avec eux le jeune empereur, vont jusqu'aux Blachernes s'entendre avec les envoyés bulgares. Puis les deux fils de Syméon sont reçus au Palais impérial, où ils dînent avec le basileus. De son côté, le patriarche a une entrevue avec Syméon ; mais le souverain bulgare et ses fils s'en retournent bientôt chez eux, comblés de présents, sans qu'aucun traité ait été conclu ; manifestement, la tentative de paix a échoué.

Sur ces entrefaites, le jeune basileus, ayant réclamé la présence de sa mère, éloignée du Palais depuis le règne d'Alexandre, l'impératrice Zoé rentre en scène : avec elle, ce sont les adversaires du patriarche qui reprennent le dessus, et, à leur tête, le parakimomène Constantin. Le conseil de régence, d'ailleurs très divisé (3), est facilement dissous, et la réaction contre le patriarche va si loin que Zoé ne songe plus qu'à s'en débarrasser, au besoin par l'assassinat. « Nicolas réussit à échapper aux meurtriers, se réfugie dans Sainte-Sophie, où il reste enfermé pendant vingt-deux jours. Un compromis intervient : Nicolas promet de ne plus paraître au Palais sans y être mandé » (4). Ce n'est donc qu'une demi-disgrâce : et si le patriarche est écarté provisoirement des affaires publiques, nous allons voir qu'il ne tardera pas à se rendre indispensable.

La guerre bulgare recommence : l'impératrice décide de faire la paix avec les

(1) Telle est la version commune de Léon Grammaticos, Cedrenus, Skylitzès, Zonaras. Mais, d'après l'auteur de la *Vie de Basile le jeune*, le conseil de régence est déjà constitué, quand le peuple de la capitale, furieux des ravages « des barbares » se soulève contre le patriarche. Celui-ci se décide alors à écrire à Constantin. Puis, par un brusque revirement, Nicolas et ses complices lui ferment les portes du Palais (*Patrologie grecque*, t. CIX, col. 653-666).

(2) « Depuis les Blachernes jusqu'à la Porte d'Or » (Léon Grammaticos, p. 291 ; Théoph., Cont. I. VI, p. 385.)

(3) Leur gouvernement, dit Zonaras, était une polyarchie, plutôt qu'une monarchie (Zonaras, édit. Dindorf t. IV, p. 52 (l. XVI, 15-16). C'est sur le conseil de Jean Elada que Zoé renvoie les autres tuteurs (Léon Grammaticos, p. 292).

(4) Ch. Diehl, *loc. cit.*, p. 211.

Sarrasins et de transporter en Europe toutes les troupes d'Asie Mineure. Mais les Bulgares sont vainqueurs ; la situation de l'Empire s'aggrave singulièrement ; les chefs de l'armée et de la flotte sont en désaccord. Ici commence à entrer en scène le patrice et drongaire de la flotte, ou grand amiral, Romain Lécapène ; il a été envoyé d'abord vers le Danube, pour porter secours au chef des troupes de terre, le stratège Léon Phocas. Par malheur, il se trouve en conflit avec un certain Jean Bagas ou Bogas, qui s'était fait fort d'assurer l'alliance des Petchénègues, voisins et rivaux des Bulgares sur la côte Nord de la mer Noire (1). Les Petchénègues, arrivés sur le Danube, ne sachant à qui entendre, s'empressent de rentrer chez eux. Quand Romain Lécapène et Jean Bogas reviennent à Constantinople, la querelle continue, et les accusations les plus graves sont formulées, dans l'entourage de l'impératrice, contre l'amiral. Mais il trouve aussi des défenseurs. Même un précepteur du jeune basileus conseille à celui-ci d'appeler auprès de lui Romain Lécapène, et de solliciter son appui, pour tenir en échec le parakimomène Constantin. Zoé, inquiète de ces intrigues, se retourne vers le patriarche et d'autres notables. Le jeune basileus, dont l'initiative personnelle est ici mentionnée pour la première fois, réclame auprès de lui, dans le Palais, le patriarche Nicolas et le magistros Étienne, et prétend gouverner avec eux sans sa mère, qui est mise en demeure de s'éloigner. Zoé proteste, réussit par ses larmes à émouvoir son fils, qui demande alors que sa mère reste auprès de lui. En tout cas, Nicolas est parvenu, de nouveau, à imposer ses conseils et sa tutelle : c'est le basileus et le *patriarche*, qui, redoutant la révolte de Léon Phocas, se décident à nommer un nouveau « domestique des scholes » (2). Cependant Romain Lécapène envoie des députés au Palais, pour expliquer et justifier sa conduite. Le patriarche désapprouve ces manœuvres, et manifeste sa méfiance à l'égard de l'amiral. C'est malgré lui que Romain Lécapène, se décidant à agir, fait avec sa flotte une démonstration hostile ; ses amis entrent au Palais de vive force ; le patriarche en est de nouveau chassé... provisoirement. Romain Lécapène prête serment de ne rien tenter contre le basileus : il est bientôt créé « magistros » et « grand hétériarque » ; sa fille est fiancée au basileus. Le patriarche Nicolas apparaît de nouveau, pour bénir le mariage et couronner les nouveaux époux, en même temps que Constantin reconnaît à Romain Lécapène le titre de « basileopator ». Quelques mois plus tard, Romain Lécapène, associé à l'Empire, reçoit le diadème impérial de son gendre et du patriarche (3).

C'est alors que l'autorité toute-puissante de Romain Lécapène rétablit l'union dans l'Église byzantine, par la réconciliation imposée aux anciens partisans d'Euthymios (mort en 917) et à ceux de Nicolas. C'est la fin du schisme, mais aussi le triomphe de Nicolas, qui se montre inflexible dans la défense des principes canoniques et la condamnation de la tétragamie. Ainsi les dissentiments entre le patriarche et Romain Lécapène n'ont pas eu de suite : Nicolas joue encore un rôle actif dans les négociations qui s'engagent, après une nouvelle attaque bulgare, avec Syméon. Celui-ci, qui campe aux portes de Constantinople, a demandé qu'on lui envoie le patriarche, et

(1) Ce personnage doit être identifié avec Bogas, stratège de Cherson, qui, d'après une lettre du patriarche au roi des Bulgares, se plaint que les Bulgares intriguent avec les Petchénègues contre l'Empire (cf. plus loin).

(2) Léon Gramm., p. 298-299 ; Théoph. Cont., p. 392.

(3) Léon Gramm., p. 304 ; Théoph. Cont., p. 398 ; Cedrenus, t. II, p. 293.

un certain nombre de notables, pour s'entretenir avec eux des conditions possibles de la paix. Après cet entretien, et lorsque des otages ont été échangés entre les deux camps, le souverain bulgare manifeste l'intention d'avoir une entrevue avec le nouveau basileus. Mais il faut encore qu'il étale sa force, et cherche à intimider les Grecs, en faisant ravager les environs de Byzance. Romain Lécapène et le patriarche se rendent au sanctuaire des Blachernes, où est conservée une précieuse relique, le voile de la Vierge : Romain en couvre sa tête, avant de se rendre au lieu fixé pour l'entrevue avec Syméon. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur cette entrevue solennelle, ni sur le grand discours attribué par les chroniques byzantines à Romain Lécapène. On sait que le souverain bulgare renonce, dès lors, à enlever Byzance de vive force et qu'il se contente du tribut payé par l'Empire (924). La mort du patriarche Nicolas (925) devait suivre de peu la fin de la guerre bulgare.

Tels sont les renseignements que nous donnent les chroniques byzantines (1) sur le rôle politique du patriarche Nicolas le Mystique, durant son second pontificat (913-925). Mais ces indications peuvent être complétées par une autre source, singulièrement précieuse : c'est le recueil des lettres de Nicolas, conservé dans un manuscrit du Vatican, et publié par le cardinal Mai (2). Ces lettres sont connues depuis longtemps, et déjà Baronius, dans ses *Annales Ecclésiastiques*, en a cité d'importants fragments ; plus près de nous, Hergenröther, dans son grand ouvrage sur Photius, les mentionne à plusieurs reprises. Elles méritent, nous semble-t-il, une nouvelle et plus large étude. Aucune de ces lettres, il est vrai, n'est datée ; mais plusieurs d'entre elles font des allusions assez claires à des faits connus par ailleurs, pour qu'il soit possible de dire, avec une précision suffisante, à quelle époque elles se rattachent. Les vingt-six lettres adressées à Syméon « archôn » des Bulgares (on sait que l'orgueil byzantin se refuse à lui donner un autre titre que celui de chef ou commandant) sont, presque toutes, postérieures à la mort de Léon et d'Alexandre (912-913). La plupart ont été écrites pendant la minorité de Constantin VII, un petit nombre après l'usurpation de Romain Lécapène. Le patriarche a connu Syméon à Byzance ; il le traite comme son « fils spirituel » ; il s'étonne qu'un souverain, si plein de sagesse, ait tenté une nouvelle expédition contre un enfant, un orphelin innocent (3), — allusion évidente à la campagne entreprise peu après la mort d'Alexandre. Il lui reproche d'avoir oublié les traités conclus entre Romains et Bulgares ; il se vante d'avoir défendu Syméon dans les conseils de la couronne, quand on l'accusait d'aspirer à la tyrannie, c'est-à-dire de vouloir profiter des troubles d'une minorité, pour s'emparer de la capitale et du pouvoir suprême. Dans une autre lettre, Nicolas rappelle au souverain bulgare l'entrevue qu'ils ont eue l'année précédente et les promesses qu'il a reçues (4).

Un peu plus tard — sans doute au moment de sa demi-disgrâce — le patriarche se plaint que les grands chefs de l'armée aient agi, sans le tenir au courant de leurs

(1) Cf. Léon Grammaticos, le Continuateur de Théophane, Syméon Magister, Cedrenus et Zonaras. Sur les rapports entre Byzance et les Bulgares au début du x^e siècle, voir A. Rambaud : *l'Empire grec au X^e siècle, Constantin Porphyrogénète*, 1870, p. 317-342, et le livre posthume du même auteur : *Études sur l'histoire byzantine*, 1912, p. 257-284.

(2) *Patrologie grecque*, t. CXI, col. 9-392.

(3) *P. G.*, t. CXI, col. 48 (lettre V).

(4) *Idem*, col. 50-52 (l. V) et col. 61 (l. VIII).

projets ! Lui-même leur a vivement reproché de n'avoir pas admis dans leurs conseils l'évêque de la ville impériale ; ils ont déclaré à Nicolas que l'envoi d'une armée s'expliquait uniquement par des raisons défensives. Plusieurs stratèges lui ont appris les projets hostiles des Bulgares ; celui de Cherson, ce Jean Bogas, qui s'est trouvé en conflit avec Romain Lécapène, les accuse d'avoir excité leurs voisins, les Petchénègues, à faire la guerre à l'Empire (1).

La lettre quatorze est évidemment postérieure au couronnement de Romain Lécapène, puisque le patriarche annonce à Syméon la fin du schisme de l'Église byzantine et le rétablissement de l'union. De nouveau, des projets d'entrevue sont ébauchés : Nicolas, tout en se plaignant de son grand âge et des fatigues qui l'accablent, est tout disposé à venir trouver Syméon (2). Dans une autre lettre, il fait l'éloge du nouveau basileus Romain, placé par Dieu sur le trône impérial. Il engage le souverain bulgare à faire alliance avec lui, et même à unir par un mariage les deux familles. Mais d'autres lettres, probablement antérieures à la précédente, nous montrent clairement l'ambition persistante de Syméon : il entend profiter des troubles de la capitale, des divisions entre les notables et les grands chefs, pour *s'imposer lui-même* comme basileus. Il prétend ne pas reconnaître l'usurpation de Romain Lécapène et forcer les notables ou le Sénat à le reconnaître lui-même. Le patriarche proteste avec indignation contre ces projets. Il a reçu une lettre du souverain bulgare, où celui-ci dénonce le rôle néfaste des eunuques, cause, selon lui, de tout le mal. Nicolas se défend d'avoir rien de commun avec eux, et reconnaît la justesse de ces reproches. Nous savons (par la chronique de Cedrenus) que c'est justement à l'époque où les troupes byzantines viennent de subir une grave défaite, où Syméon, exalté par ses victoires, pense plus que jamais à réunir toutes ses forces contre Byzance, que les eunuques exercent à la cour une influence toute-puissante : c'est aussi le moment où le retour de Zoé au Palais provoque l'éloignement provisoire du patriarche. Il n'est pas douteux, qu'aux yeux de Nicolas, les eunuques ont largement contribué à sa demi-disgrâce (3).

Mais tout cela est passé. Romain Lécapène n'a pas à descendre du trône, où il est monté par l'ordre de Dieu : la folle ambition de Syméon a rêvé un bouleversement impossible. Qu'il se décide à traiter avec Romain comme avec le basileus légitime ; qu'il fasse connaître clairement les exigences raisonnables des Bulgares, c'est-à-dire le poids d'or, les vêtements ou étoffes, l'étendue de terres qu'ils réclament et qu'on peut leur céder, sans porter à l'Empire un dommage intolérable (4). Cependant Syméon hésite longtemps à reconnaître le nouveau basileus. A une lettre qui lui est adressée peu après le couronnement de Romain Lécapène, il répond en écrivant non aux empereurs, mais au Sénat, et le patriarche s'étonne de cette inconvenance. A ce moment, arrivent à Byzance des envoyés du pape Jean X, qui sont chargés d'aller jusqu'en Bulgarie, pour travailler, eux aussi, au rétablissement de la paix. Sous prétexte qu'ils courent le risque d'être arrêtés en route ou maltraités, le patriarche déclare qu'il a

(1) *Idem*, col. 68-72 (I. IX).

(2) *Loc. cit.*, col. 97-105 (XIV).

(3) *Loc. cit.*, col. 108 et ss. (XVI), col. 121 et s. (XVIII). Cf. Cedrenus, t. II, 288.

(4) *Loc. cit.*, col. 125 (XIX).

fait parvenir à Syméon la lettre du Saint-Siège, mais qu'il a retenu les ambassadeurs (1). Nous reviendrons plus loin sur les relations du patriarche avec Rome; notons-le dès maintenant : comment ne pas voir dans cet aveu du patriarche qu'il a retenu les ambassadeurs romains l'indice de sa méfiance sur le caractère véritable de leur mission ? Sans doute, la jeune église bulgare, en voie de développement et d'organisation, était-elle devenue, non sans quelques hésitations, la fille spirituelle de Byzance, tout en cherchant à maintenir une certaine autonomie. Mais le patriarche ne pouvait ignorer les efforts tentés, moins d'un demi-siècle avant cette ambassade, par les successeurs du pape Nicolas I^{er} pour rattacher directement à Rome la nouvelle chrétienté slave. Il est vrai qu'au début du x^e siècle les papes semblent avoir pris leur parti des faits accomplis : la meilleure preuve en est qu'ils ne songent plus à entrer directement en contact avec les Bulgares — comment, au reste, auraient-ils pu le faire, depuis que le Nord de la péninsule des Balkans et la plaine danubienne étaient occupés par les Magyars païens ? — et qu'ils s'adressent à Byzance elle-même pour recommander leurs ambassadeurs et les faire passer en Bulgarie. Mais qui pouvait assurer le patriarche qu'en dehors des lettres officielles, qu'ils étaient chargés de transmettre, les envoyés du Saint-Siège n'eussent pas une mission plus confidentielle, comme celle de rétablir, d'une manière ou de l'autre, les relations ébauchées au temps du roi Boris ?

Syméon se décide enfin à reconnaître Romain Lécapène et à lui écrire, en se déclarant prêt à rétablir entre Byzance et les Bulgares une paix honorable. Mais ces manifestations verbales cachent encore bien des dissentiments, des rancunes et des haines. Le patriarche insiste, revient à la charge, fait entrevoir à Syméon qu'on n'a plus peur de lui, qu'au besoin, s'il ne cède pas, le nouveau basileus est assez fort pour former contre les Bulgares une ligue redoutable entre Russes, Petchénègues, Alains, Turcs d'Occident, tous les peuples barbares, qui habitent le littoral de la mer Noire, depuis le royaume bulgare jusqu'au Caucase. Il prétend avoir supplié Romain Lécapène de ne pas soulever contre les Bulgares cette nouvelle tempête ; mais il ne peut répondre de l'avenir, et s'efforce de convaincre Syméon qu'un péril redoutable et imminent menace son royaume (2). C'est au tour des Byzantins de chercher à intimider leurs adversaires. Il semble que depuis l'avènement de Romain Lécapène les lettres du patriarche au roi des Bulgares aient quelque chose de plus ferme et de plus résolu. Il sent, derrière lui, la volonté d'un chef, et rien ne laisse deviner dans cette correspondance que l'usurpation du grand amiral byzantin ait été, au moins à l'origine, mal vue du patriarche.

Les relations de Nicolas avec « l'ancienne Rome » ont à la fois un caractère religieux et un caractère politique. Il ne s'agit pas seulement de maintenir et de remettre en vigueur l'unité chrétienne, souvent compromise par des schismes, et rétablie depuis les premières années du x^e siècle. La cour byzantine, depuis que son influence politique s'est accrue et fortifiée au Sud de la péninsule, où elle a des sujets et des vassaux Latins, tient, plus que jamais, à rester en bons termes avec le Saint-Siège. Lors du conflit de la tétragamie, le basileus défunt avait cherché à se servir de Rome, qui avait couvert de son approbation l'exil de Nicolas et l'avènement du patriarche Euthymios. Nicolas,

(1) *Loc. cit.*, col. 176-180 (XXVIII).

(2) *Loc. cit.*, col. 149-157 (XXIII).

à peine rétabli, a cherché par une longue lettre à justifier sa conduite et à se faire reconnaître par le Siège de Rome, sans rien désavouer des principes canoniques, dont la défense obstinée a été la cause — du moins officielle — de sa disgrâce. C'est sur l'ordre même du nouveau basileus (Alexandre, frère de Léon) qu'il envoie à Rome ce long et véhément plaidoyer, où percent, en plus d'un passage, sous les formules de déférence, la rancune et la colère contre les Romains, complices de ses ennemis, le dédain du prélat byzantin, qui tient en médiocre estime la science canonique et l'énergie de caractère des Romains de cette époque (1). Il ne paraît pas que Rome ait répondu à la lettre de Nicolas ; huit ans plus tard (en 921) le patriarche, écrivant au pape Jean X, se plaint du silence de Rome : « Souvent, écrit-il, sinon par lettres, au moins par les religieux de toute sorte ou les laïques qui venaient de Rome ici même, nous avons demandé que des délégués de l'Église Romaine viennent auprès de nous pour éteindre avec nous et notre Église toute trace des scandales passés... Voilà la *neuvième année* que nous avons été rétablis, et rien ne nous est parvenu, aucun témoignage ne nous a été apporté à ce sujet » (2). Une autre lettre, qui est à peu près de la même époque, peut-être postérieure de quelques mois, rappelle au même pape les troubles qui ont divisé l'Église byzantine il y a *quinze ans* (la disgrâce de Nicolas est de 907) : « Nous cherchons, ajoute-t-il, à rétablir l'union fraternelle, qui existait autrefois entre nous, ... à faire en sorte que votre nom sacré soit mentionné dans les saints diptyques. » Le basileus a envoyé un haut fonctionnaire, auquel le patriarche joint un prêtre de la Grande Église, « pour apprendre au pape ce qui a été fait à Byzance, et solliciter son approbation ». En demandant au pape d'envoyer des légats, le patriarche manifeste son désir de voir désigner pour cette mission un certain évêque Jacques, qui a déjà eu l'occasion de venir à Byzance (3).

De ces lettres de Nicolas, écrites vers 921 ou 922, il résulte que, pendant la minorité de Constantin et jusqu'à l'usurpation de Romain Lécapène, toute relation officielle est interrompue entre Rome et le patriarche. C'est seulement après le rétablissement officiel de l'union — imposée par Romain Lécapène — entre les anciens partisans d'Euthymios et ceux de Nicolas, que le patriarche s'est tourné de nouveau vers le pape. Ici encore, c'est par la volonté de Romain Lécapène, et d'accord avec lui, que Nicolas s'efforce d'obtenir, pour cette œuvre d'union, l'approbation explicite de l'ancienne Rome. Mais l'absence de relations officielles dans la période antérieure (913-921) ne prouve pas l'interruption de toutes relations : il y a eu toujours, par la force des choses, entre l'Italie et Byzance, par suite entre la ville de Rome et Byzance, bien des allées et venues. Parmi les divers stratèges ou gouverneurs de thèmes, avec lesquels Nicolas est en correspondance, se trouve le stratège de « Longobardie » Nicolas, que le patriarche félicite de ses victoires (4). Il s'agit évidemment de Nicolas Picingli, qui, en 915, a pris part à la lutte contre les Sarrasins, établis à l'embouchure du Garigliano, et a joué dans la victoire finale, qui amène la disparition du camp sarrasin, un rôle décisif. Cette lettre du patriarche, qui doit être de 916 ou 917, nous apprend que son influence n'avait pas été étrangère, quelques années plus tôt, à l'envoi en Italie de ce nouveau stra-

(1) *Loc. cit.*, col. 195 et ss. (XXXII).

(2) *Loc. cit.*, col. 257 (LVI).

(3) *Loc. cit.*, col. 248 et ss. (LIII).

(4) *Loc. cit.*, col. 371 (CXLIV).

tège, parti un peu malgré lui pour cette contrée lointaine (1). Ce ne sont pas les seuls rapports du patriarche avec l'Italie byzantine : j'ai mentionné ailleurs son intervention curieuse en faveur d'un prince lombard, vassal de Byzance, accusé de complicité dans le meurtre d'un stratège et de rébellion contre le basileus. Ce Lombard — Landolf de Capoue — a réussi à faire voir les choses sous un autre jour : il sollicite le patronage du patriarche et pousse l'audace jusqu'à se proposer lui-même pour devenir gouverneur du thème italien ; le patriarche se déclare prêt à soutenir cette demande, si Landolf donne des preuves satisfaisantes de sa loyauté envers l'Empire (2). Nous ignorons si le patriarche a poursuivi ses démarches ; en tout cas, les choses en restèrent là ; Byzance était encore assez forte pour ne pas confier ses plus hautes charges en Italie à des princes indigènes, plus ou moins suspects.

Le grand intérêt des lettres de Nicolas, quelle qu'en soit la date, c'est de nous montrer comment les relations du patriarche s'étendent depuis l'extrémité occidentale de l'Empire — pays qui échappe en partie à son autorité religieuse — jusqu'à l'extrémité orientale, la région du Caucase. Nicolas s'adresse au nouveau prince des Abasges, lui envoie ses condoléances pour la mort de son père, qui fut un vassal fidèle de l'Empire, et l'engage à suivre son exemple (3). Il le loue du zèle qu'il a montré pour la conversion du peuple voisin des Alains ; un archevêque grec a été d'ailleurs envoyé chez ces Alains, et se plaint que le patriarche communique trop rarement avec lui (4). Non loin de là se trouve le pays des Khazars, dont la minorité chrétienne réclame la présence et les services d'un évêque : c'est l'évêque — ou archevêque — de Cherson, qui est chargé de se rendre chez eux et de voir ce qu'il est possible de faire ; le patriarche l'engage à trouver sur place l'homme qui remplira les conditions nécessaires et à l'envoyer à Byzance, pour qu'il y reçoive la consécration épiscopale (5). Des confins de l'Empire au sud du Caucase, une autre ambassade est venue trouver le patriarche : c'est celle du prince d'Arménie, à propos de la succession du « catholicos », ou chef suprême de l'Église arménienne, mort récemment. Le patriarche veut profiter de l'occasion pour qu'on mette à la tête de l'Église d'Arménie un prélat, qui donne toute garantie à l'orthodoxie byzantine et rétablisse l'union, troublée depuis tant d'années, cette union que Photius avait cherché à rétablir (6). L'ensemble de lettres, que nous venons de citer, ne peut pas être daté avec précision ; les détails qu'elles nous donnent, nous apportent, malgré tout, une contribution utile à la connaissance plus complète de notre personnage. Il n'est pas possible ici de séparer l'activité proprement religieuse du patriarche de son rôle politique : en travaillant pour l'Église et l'orthodoxie byzantine, il travaille aussi pour le prestige de l'Empire.

Parmi les correspondants de Nicolas, se trouvent, à côté de divers hommes d'église, plusieurs hauts fonctionnaires, militaires ou civils : les stratèges d'Hellade, du Péloponnèse, du Strymon, des Anatoliques, un spathaire et juge ou « critès » de Paphlagonie (7).

(1) *Loc. cit.*, 371 (CXLIV).

(2) *Loc. cit.*, col. 285 et ss., 288 et ss., (LXXXII-LXXXV). Cf. Gay : *l'Italie méridionale et l'Empire byzantin* (1904), p. 203.

(3) *Loc. cit.*, col. 236, 241 (XLVI et LI).

(4) *Loc. cit.*, col. 245 et ss., 352 (LII, CXXXIII).

(5) *Loc. cit.*, col. 268 (LXVIII), col. 324 (CVI).

(6) *Loc. cit.*, col. 361 et ss. (CXXXIX).

(7) *Loc. cit.*, col. 220, 221, 340, 345, 389 (XXXIV, XXXV, CXXI, CXXVII, CLXI).

La plus curieuse de ces lettres est celle que Nicolas adresse au patrice Philothée : ce nom nous rappelle celui de l'artocline Philothée, dont une œuvre est insérée dans le livre des Cérémonies de Constantin Porphyrogénète. Le patriarche a reçu les clercs de la métropole de Nicée, qui se plaignent que les prêtres et les diacres, attachés au Sanctuaire, soient inscrits sur les registres de l'armée; il adjure le patrice de faire respecter les privilèges du clergé (1).

Notons enfin les lettres adressées par le patriarche à deux souverains musulmans : l'émir de Crète et le khalife de Bagdad. Dans une première lettre adressée au « très-illustre émir », Nicolas se plaint que les Sarrasins de Crète aient attaqué l'île de Chypre, qui était en paix avec eux et leur payait régulièrement tribut. Ici, les allusions faites par le patriarche au rôle d'Himérios, mis par Léon le Sage à la tête de la flotte byzantine et chargé de combattre les Sarrasins, nous reportent aux premières années du x^e siècle, c'est-à-dire aux débuts du patriarcat de Nicolas, *avant* sa première disgrâce (901-906). Une autre lettre, impossible à dater, rappelle à l'émir que déjà le patriarche Photius, en qui Nicolas vénère son père spirituel, a été l'ami de son père (2).

Au contraire, la lettre adressée au « très-noble et très-illustre allié de l'Empire, souverain de la nation sarrasine » (le khalife de Bagdad), mentionne — au pluriel — ceux qui possèdent actuellement la dignité impériale : il s'agit évidemment des empereurs Romain Lécapène et Constantin, ce qui nous reporte à la période 921-925. « Un bruit incroyable, dit le patriarche, est venu jusqu'à nous : on dit que tu te prépares à maltraiter les Chrétiens, qui sont tes sujets ; on a faussement prétendu que la mosquée des Sarrasins, à Byzance, aurait été détruite par ordre impérial, que les Sarrasins, habitants de Byzance, auraient été convertis de force. » Le patriarche proteste contre ces faux bruits, qu'il ne fallait pas croire et vante la libéralité du pouvoir impérial (3).

En résumé, la plus grande partie de cette correspondance se rapporte au second pontificat de Nicolas le Mystique (912-925). Elle nous aide à mieux saisir, dans son ensemble, le rôle politique du patriarche. En fait, c'est surtout pendant la minorité de Constantin que ce rôle a été, par la force des choses, le plus actif. On a vu comment ce grand ambitieux, en dépit de toutes les haines qu'il a provoquées, en dépit des oppositions violentes qui se dressent contre lui, réussit à rentrer au Palais, à se rendre indispensable, et continue, même après l'usurpation de Romain Lécapène, qui s'est faite malgré lui, à tenir une place importante dans la conduite des affaires, comme le prouve sa participation active aux négociations engagées avec le roi des Bulgares. Ce sont surtout les lettres, adressées à Syméon, roi des Bulgares, qui aux brèves indications données par les chroniques nous permettent d'ajouter bien des détails caractéristiques. Mais quelle que soit l'influence et l'activité du patriarche, surtout en période de troubles, on ne voit pas qu'il arrive à des résultats vraiment décisifs. Pour en finir avec la menace bulgare et rétablir une paix durable, il faudra qu'un nouveau basileus, Romain Lécapène, ait réussi à s'imposer à tous et que l'autorité impériale soit restaurée dans toute sa force.

Lille.

Jules GAY.

(1) *Loc. cit.*, col. 377 (CL).

(2) *Loc. cit.*, col. 28 et 36 (I et II).

(3) *Loc. cit.*, col. 309 (CII).

L'acte de fondation d'un monastère dans les provinces grecques du Bas-Empire au V^e et au VI^e siècle ⁽¹⁾

A l'origine, les monastères se trouvaient en dehors de toute emprise juridique. C'étaient des associations privées d'une espèce à part, dont la situation et les relations n'étaient juridiquement déterminées ni vis-à-vis de l'Église, ni vis-à-vis de l'Empire romain.

Au fur et à mesure que se développa l'institution de monastères, leur influence croissante sur la population des alentours, et l'ingérence de plus en plus fréquente et importante de ce facteur dans les affaires ecclésiastiques et politiques obligèrent l'Église et l'État à définir, en principe, leur situation relativement aux monastères et au clergé régulier et à établir des règles juridiques particulières, permettant de régulariser les relations de part et d'autre. C'est l'Église qui, la première, au quatrième concile œcuménique de Chalcédoine, s'appliqua à résoudre la question des relations avec les monastères; ce concile établit une suite de canons réglementant l'organisation, la vie des couvents et leurs rapports avec l'Église; les décrets du concile œcuménique de Chalcédoine eurent pour effet de réunir étroitement les monastères et le clergé régulier au corps de l'Église; ils faisaient désormais partie de son organisation, avec, il est vrai, une large autonomie; mais dans toutes les questions importantes, ils étaient soumis à la juridiction des autorités ecclésiastiques compétentes (2).

Avant le concile de Chalcédoine, la question de la fondation et de l'établissement des monastères n'avait pas été juridiquement résolue; n'étant déterminée par aucune règle de droit et en dehors du contrôle ecclésiastique, elle se trouvait du ressort de

(1) Les sources que nous avons employées ici sont les suivantes : *Codex Theodosianus* in éd. Th. Mommsen et P. M. Meyer, *Codex Justinianus* in éd. P. Krüger, *Imp. Justiniani Novellæ* in éd. C. E. Zachariæ à Lingenthal et les Vies de moines citées dans mon article intitulé *Die rechtl. Stellung und Organisation der griech. Klöster nach dem justin. Recht* (Byz. Ztschr., 29 (1929), 6 ss.) Voir spécialement les études suivantes : Leclercq, *Cénobitisme*, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, publ. par Cabrol, I, col. 3047 ss.; von Zhishman, *Das Stifterrecht in der morgenländischen Kirche*, Wien, 1888; Nissen, *Die Regeln des Klosterwesens im Rhömærrreich bis zum Ende des IX. Jahrhunderts*, Hambourg, 1897; Pfannmüller, *Die kirchl. Gesetzgebung Justinians hauptsächlich auf Grund der Novellen*, Berlin, 1902; Knecht, *System des Justin. Kirchenvermögensrechtes*, Stuttgart, 1905; A. Πετραδάκος, *Οἱ μοναχικοὶ θεσμοὶ ἐν τῇ ὁρθόδοξῳ ἀνατολικῇ ἐκκλησίᾳ* I. Ἐν Λειψίᾳ, 1907; Alivisatos, *Die kirchl. Gesetzgebung des Kaisers Justinian I*, Berlin, 1913.

(2) Can. Chal. 4, 6, 7, 8, 16, 18, 23, 25.

personnes particulières ou de groupes de telles personnes qui pouvaient, à ce point de vue, se comporter comme bon leur semblait. La fondation d'un monastère et d'une association conventuelle apparaît d'ordinaire comme une phase avancée du développement de la vie monastique ; dans la plupart des cas, la vie commune plus étroite avec un moine remarquable par son ascétisme et ses qualités individuelles et la formation autour de lui d'un groupe de religieux, qui voulaient vivre à ses côtés comme des disciples avec leur maître, a été le point de départ de la formation progressive d'une association ultérieurement établie sur une base juridique ; dans celle-ci une règle, rarement fixée par écrit, a déterminé les détails de la vie de cette association, d'une part, et les droits et devoirs de ses divers membres, d'autre part. Il est plus rarement arrivé que le commencement de la vie d'un groupe monastique en commun ait coïncidé avec le moment de la fondation d'un monastère et qu'ils aient constitué un seul et même acte.

Primitivement, avant la législation du concile de Chalcédoine, la fondation d'un monastère est un acte qui, les monastères eux-mêmes n'étant des institutions reconnues *de jure* ni par l'Église, ni par l'Empire romain, ne possède en tant que tel aucun caractère juridique et ne peut donc avoir aucune conséquence de cette espèce relativement aux relations extérieures.

Ainsi, un monastère, une association conventuelle ne représentent, avant le concile de Chalcédoine, aucune personne juridique et ne peuvent avoir de droits ; leurs rapports avec le monde extérieur n'ont aucune base juridique ; aussi ne peut-il exister entre le monde extérieur et un monastère des relations de droit ; les seules relations qui les unissent sont des relations de fait. Ce n'est qu'avec la législation du concile de Chalcédoine, qui lie expressément la fondation d'un monastère à l'approbation de l'évêque dont il dépend et subordonne le monastère à la juridiction dudit évêque (canon 4), que le monastère devient une institution officiellement reconnue dans le cadre de l'organisation ecclésiastique, et seulement comme tel acquiert le caractère de personne juridique qui, d'après les dispositions du législateur, jouit des mêmes facultés juridiques que les autres institutions ecclésiastiques (1).

Sous le règne de Justinien, le législateur romain sanctionna les dispositions du quatrième canon du concile de Chalcédoine, relativement à la fondation des monastères et les compléta par des ordonnances encore plus détaillées (2).

Au point de vue de la législation canonique et impériale, la condition juridique essentielle de la fondation d'un monastère ou d'une association conventuelle est

(1) Sur le monastère, en tant que personne juridique et sur ses caractères juridiques dans le droit du Bas-Empire, cf. Knecht, *System des Iustinianischen Kirchenvermögensrechtes*, p. 56. Sur la situation juridique et les habiletés des institutions ecclésiastiques en général, cf. Czyhlarz — San Nicolò, *Lehrbuch der Institutionen des römischen Rechts*, Wien — Leipzig, 1921, p. 96; Törs, *Römisches Recht*, Berlin, p. 54; Cuq, *Manuel des institutions juridiques des Romains*, 2^e éd. Paris, 1928, p. 116; Salleilles, *l'Organisation juridique des premières communautés chrétiennes*, 1912. — Le premier acte législatif prouvant d'une façon évidente que l'État considère le monastère comme une institution de l'Église avec les droits corporatifs est la constitution des empereurs Théodose II et Valentinien III de l'année 434 (Cod. Théod. V, 3, 1 — Cod. Iust. I, 3, 20). Le passage final de la même constitution est d'une importance décisive : *ita ut, si qua litigia ex huiusmodi petitionibus in iudiciis pendent, penitus sopiantur nec liceat petitori post huius legis publicationem iudicium ingredi vel oeconomis aut monachis aut procuratoribus inferre molestiam ipsa petitione antiquata et bonis quae relicta sunt religiosissimis ecclesiis vel monasteriis, quibus dedicati fuerant, consecratis* (Cod. Theod. V, 3, 1, 21).

(2) *Nov.*, 13 c. 1 (a. 535), 87 c. 1 (a. 538) et 151 c. 7 (a. 545).

l'approbation formelle de l'autorité ecclésiastique compétente sur le territoire de laquelle le nouveau monastère doit être fondé. Le droit d'autorisation de cet acte fondamental est laissé au pouvoir discrétionnaire de l'évêque du lieu. Les textes qui nous ont été conservés dans les actes législatifs de l'Empire, ceux du droit canon et ceux des hagiographes ne nous apprennent pas avec certitude si la demande d'approbation pour la fondation d'un monastère était faite par écrit ou seulement de vive voix. Nous manquons également de témoignages matériels immédiats sur le point de savoir si la question des ressources matérielles assurées au futur monastère jouait un rôle dans l'approbation de sa fondation ; on sait que cette question était prévue par la législation de Justinien lors de l'érection des temples et de la fondation des institutions ecclésiastiques charitables. D'après les *Novelles* de Justinien (13, chap. 1 ; 87, chap. 1 et 151, chap. 7), l'autorisation épiscopale était indissolublement liée à la cérémonie religieuse que l'évêque célébrait après la remise de ladite autorisation et qui consistait en trois actes : procession jusqu'à l'emplacement du futur monastère, bénédiction de cet emplacement et érection d'une croix sur le terrain. Cette cérémonie religieuse, considérée comme rendant publique l'approbation épiscopale, donnait à l'acte de la fondation son plein pouvoir juridique et le rendait effectif (1). Cette fonction juridique et religieuse faisait certainement, comme le prouve le contexte des *Novelles* citées, partie des *iura reservata* de l'évêque du lieu et se trouvait comme telle liée au caractère épiscopal. Les décrets précités de l'Empereur Justinien, qui interdisent la fondation indépendante de monastères, avaient, comme il ressort de la *Novelle* 87, chap. 1, pour objet principal de rendre impossible la fondation d'institutions ecclésiastiques et temples hétérodoxes (2). L'acte d'approbation épiscopale de la fondation d'un monastère ou d'une association conventuelle portait, sans aucun doute, aussi l'autorisation d'élever un temple public attenant au monastère ; il est peu probable qu'il ait fallu, pour cela, une autorisation épiscopale particulière, d'autant plus que la construction du temple était d'ordinaire effectuée en même temps que celle du couvent proprement dit ; mais il devait certainement y avoir un acte spécial de consécration de l'Église du couvent (3).

Dans la fondation d'un monastère, comme dans la création de toute fondation en général, l'essentiel est le but de cet acte ; car ce but contient la volonté du fondateur, qui doit être exécutée. Le but de la fondation d'un monastère n'est pas limité dans sa durée ; au contraire, il est conçu comme devant durer indéfiniment. Cette fondation est un acte de droit canon par lequel plusieurs personnes s'associent en une

(1) *Nov.*, 87, c. 1., μηδενὶ παρῆρσιαν εἶναι μηδὲ μοναστήριον μηδὲ ἐκκλησίαν μηδὲ εὐκτήριον οἶκον ἀρχεσθαι οἰκοδομεῖν πρὶν ἂν ὁ τῆς πόλεως θεοφιλέστατος ἐπίσκοπος παραγενόμενος εὐχὴν τε ἐν τῷ τόπῳ ποιήσαιο καὶ σταυρὸν πῆξαιο δημοσίαν ἐκείσῃ προόδον ποιησάμενος καὶ τὸ πρᾶγμα φανερόν ἅπασι καταστήσαιο (éd. Zachariæ a Lingenthal, I, p. 488-489).

(2) Πολλοὶ γὰρ ὑποδύμενοι κτίζειν δῆθεν εὐκτηρίους οἴκους τὰς ἑαυτῶν θεραπεύουσι νόσους, οὐκ ὀρθοδόξων ἐκκλησιῶν κτίσται γενόμενοι ἀλλὰ σπηλαίων ἀτόπων (éd. Zachariæ a Lingenthal, I, p. 488-489). Bien avant, immédiatement après le concile œcuménique de Chalcédoine et sans doute sous l'influence des décisions dogmatiques du même concile, la législation d'État a jugé nécessaire de prendre des mesures contre la fondation des monastères par des familles religieuses hétérodoxes, ce qui ressort du texte de la loi des empereurs Valentinien III et Marcien de l'année 455 (Cod. Iust. I, 5, 8, 3).

(3) Cf. *Cyr. vita s. Euthymii* (éd. J. Loppin in *Anal. gr.*, I, p. 31-32). L'archevêque de Jérusalem Juvénal vient avec sa suite dans la laure de Saint-Euthyme et ἐγκαινίζει τὴν ἐκκλησίαν τῆς λαύρας. D'après la nov. 100, chap. 11 (éd. Zachariæ a Lingenthal, II, p. 21), on voit que tout monastère ne possédait pas son église.

unité organique ayant pour but la vie monastique en commun ; ladite organisation se réalise de la manière suivante : à la réserve de certains droits que garde le couvent, le pouvoir suprême appartient à une des personnes associées, comme au chef du monastère.

Comme fondateur de monastère, on trouve constamment un homme d'une individualité forte et originale, et qui appartient presque toujours au couvent, dont il est, dans la plupart des cas, le premier supérieur. Il est plus rare qu'un monastère soit fondé par quelqu'un qui, une fois la fondation achevée, reste en dehors du cadre dudit couvent, mais se réserve un certain droit d'intervention dans sa direction, droit qui se traduit d'ordinaire par la nomination du supérieur. La décision de fonder un monastère résulte le plus souvent de motifs spirituels, religieux, propres au futur fondateur ; exceptionnellement, elle est due à la suggestion des personnes qui forment son entourage (1). Le sujet juridique, lors de l'acte de fondation d'un monastère, est presque toujours une seule personne ; il est rare que ce soit un groupe de religieux ou de laïcs (2).

Le but essentiel de la fondation d'un monastère est d'ordre religieux ; c'est le salut des âmes des membres du couvent (3). Outre cette fin principale, nous trouvons dans des cas concrets de fondation de monastères d'autres buts spéciaux exprimés, de nature secondaire. Ces fins particulières sont, par exemple, monastico-didactiques (éducation systématique, en vue de la vie monastique solitaire indépendante) (4), ou disciplinaires (réunion de moines vivant jusque-là séparés et leur association en vue d'un contrôle plus strict et efficace de leur vie) (5).

En ce qui concerne les ressources matérielles nécessaires à la construction des monastères, nous ne trouvons dans les légendes hagiographiques du ^v^e et du ^{vi}^e siècle que de rares renseignements sur les moyens dont disposaient les fondateurs. Les lois de l'Empire et les canons ecclésiastiques de cette époque sont également muets sur ce point. Cependant, les récits de fondation de monastères, contenus dans les textes hagiographiques, permettent de conclure indirectement qu'à de rares exceptions près, les conditions matérielles se trouvaient déjà données par la nature elle-même. Tout d'abord, il n'était pas alors nécessaire d'acheter un terrain spécial pour construire le monastère ; on employait d'ordinaire à cette fin, en l'élargissant tout alentour, le lieu qu'avait occupé le fondateur dans le désert ou loin des habitations, ou bien un terrain quelconque, voisin de ce lieu et commode à cet usage. Un tel endroit n'avait été la propriété de personne, mais seulement la jouissance (*usus fructus*) du fondateur ou n'avait été la propriété ni la jouissance de personne (6). Les matériaux de cons-

(1) Cf. *Theodori encomion in s. Theodosium* (éd. H. Usener, *Der hl. Theodosios*, Leipzig, 1890, p. 29) : μοναστήριον δέλμασαι παρηνώχλουν.

(2) *Vita s. Alexandri Akoimeti* (éd. Em. de Stoop [Patrol. Orient. 6, 3] Paris, 1911), p. 36-37 et 59.

(3) *Gerontii Acta graeca s. Melaniae iun.*, *Anal. Boll.*, 22 (1903), p. 29 : καὶ ἄλλας ψυχὰς σώσαι σὺν αὐτῇ προηρημένη ; *Theodori encomion in s. Theodosium* (éd. H. Usener, *Der hl. Theodosios*, p. 289), ἐνετύγχανον ὥστε καὶ αὐτοῖς τῆς εἰς σωτηρίαν ὁδοῦ γενέσθαι καθηγεμόνα, τούτου τε ἕνεκα μοναστήριον δέλμασαι παρηνώχλουν.

(4) *Cyr. vita s. Joannis Silentiaris*, *A. A. S. S.*, Maii, t. III, p. 17 : συνέβη κτίζεσθαι... κοινόβιον πρὸς τὸ ἐκεῖσε τοὺς ἀποτασσομένους τῷ βίῳ τὴν μοναχικὴν πρότερον εἰς αὐτὸ παιδεύεσθαι εἶθ' οὕτως εἰς τὴν λαύραν οἰκεῖν τὸν κοινοβιακὸν κανόνα ἀκριβῶς δεχθέντας.

(5) *Cyr. vita s. Sabbae* (éd. J. B. Cotelerius, *Ecclesiae graecae monumenta*, III, Paris, 1686, p. 262).

(6) Il est arrivé parfois, à la vérité, que la construction de cellules monastiques ou de colonnes ait violé, le droit de propriété d'autrui, comme ce fut le cas avec saint Daniel le Stylite, qui érigea sa colonne sur un terrain appartenant à un certain Gélanie (*Vita s. Danielis Stylitæ*, éd. H. Delehaye, *les Saints Stylites*, Bruxelles-Paris, 1923, p. 27).

truction nécessaires se trouvaient d'ordinaire plus ou moins près de l'emplacement choisi, tandis que la main-d'œuvre était fournie par les membres du nouveau couvent. Quant aux ressources matérielles nécessaires à l'existence et à l'entretien du couvent, il était très rare que le fondateur y consacrat son argent ou ses biens fonciers. Presque toujours, les moines eux-mêmes cultivaient le terrain avoisinant le monastère, si bien qu'on y voyait bientôt se développer l'agriculture — en premier lieu, la culture des céréales et surtout l'horticulture — qui étaient le plus nécessaires au couvent (1).

Le caractère durable de la fondation d'un monastère exige que le fonds ne soit pas dépensé ni entamé, mais qu'on y emploie seulement les revenus (2). Ce caractère durable a, d'autre part, pour conséquence, que la transformation d'un monastère, en une institution profane (séculière) est rendue impossible et formellement interdite, car le but assigné au monastère par son fondateur serait par là détruit (3). Les textes qui nous sont parvenus ne nous renseignent ni sur la suppression du monastère ni sur les formalités accomplies en pareil cas, tandis que nous avons un exemple authentique de l'abandon volontaire et indépendant d'un monastère par ses moines (4).

Skoplje (Yougoslavie).

B. GRANIĆ.

(1) Les sources n'indiquent pas que les monastères grecs du v^e et du vi^e siècle aient, à l'instar de certains couvents d'Égypte, fait commerce de leurs produits. Une fois les besoins du couvent satisfaits, l'excédent de ressources de celui-ci servait tout d'abord à des fins charitables, surtout à la nourriture des indigents; il arrivait, en cas de famine, qu'un monastère nourrît des provisions amoncelées dans ses magasins la population entière du village environnant (*Theodori encomion in s. Theodosium*, éd. Usener, p. 37).

(2) L'aliénation des biens d'un monastère est, d'une manière générale, interdite et ne peut être autorisée que dans des cas exceptionnels. Cf. *Const. Leonis I et Anthemii*, a. 470, *Cod. Iust.*, I, 2, 14 et 17 et *Nov. Iustin.*, 148 c.6 (éd. Zachariæ a Lingenthal, II, p. 250-252).

(3) *Can. Chalc.*, 24; *Nov.*, 148, c. 7 : ἐπειδὴ δὲ ἔγνωμεν παρὰ τινων γίνεσθαι καὶ ἐκποιήσεις μοναστηρίων ἐπὶ τῷ ταῦτα ἀπὸ ἱερατικοῦ σχήματος εἰς ἰδιωτικὴν διαγωγὴν μετασχηματίζεσθαι, καὶ τοῦτο ἐπὶ πᾶσι τρόποις κωλύομεν (éd. Zachariæ a Lingenthal, II, p. 254).

(4) Les moines du monastère fondé par Rufin abandonnent leur couvent après la mort de leur fondateur et supérieur, et retournent en Égypte : καὶ ἔμεινεν λοιπὸν τὸ μοναστήριον ἔρημον, ὡς μὴ φαίνεσθαι ὅτι μοναστήριον ἦν, ἀλλὰ γὰρ καὶ δαίμονα εἰσελθόντα κατοικεῖν ἐν αὐτῷ. *Callinici vita s. Hypatii*, éd. Seminarii Philologorum Bonnensis sodales, Lipsiæ, 1895, p. 18.

Mahomet et le Monophysisme

On a souvent dénoncé le monophysisme comme le « fourrier de l'Islam ». Comment l'« hérésie » de la nature unique de Jésus-Christ rompit l'unité de la chrétienté orientale, et finit par désagréger l'Empire lui-même, en détachant la masse des Coptes et la majorité des Syriens d'un gouvernement qui ne se résignait pas à sacrifier Chalcédoine, c'est ce que les historiens de Byzance ne se lassent pas de nous montrer. Le schisme et la persécution, le fanatisme des dissidents et la « terreur catholique » préparèrent, a-t-on dit, les monophysites d'Égypte et de Syrie à recevoir les Arabes en libérateurs. Il y a quelque exagération dans des expressions comme celle-là. Mais personne, je crois, ne songe à nier que ces dissensions religieuses facilitèrent, en effet, la conquête musulmane.

On connaît la théorie favorite de M. Henri Pirenne, d'après laquelle le caractère spécial de la civilisation occidentale, depuis le VII^e siècle, serait dû au grand fait de l'invasion arabe, et la formule lapidaire qui résume cette théorie : *Mahomet a fait Charlemagne*. Nous pourrions dire à notre tour que, si « Mahomet fit Charlemagne » Eutychès avait fait Mahomet.

Cette relation est, au fond, le sujet du présent article. Mais nous la prenons ici comme on le verra, dans le sens précis d'une parenté entre certain monophysisme et la « christologie » de Mahomet ; et c'est seulement dans ce sens théologique qu'elle avait besoin d'être mise en lumière. Au reste, l'unique « originalité » de ce petit travail consiste dans le rapprochement de quelques faits et de quelques textes fort connus. Le hasard a voulu que les critiques aient négligé de tirer de ces faits et de ces textes la conclusion qui s'en dégage naturellement et qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire. Nous aurions hésité peut-être à la formuler nous-même, par scrupule d'empléter sur des domaines étrangers aux études byzantines proprement dites, si M. C. Nallino l'un des meilleurs connaisseurs de la littérature arabe et de l'Islam, n'avait admis, comme très vraisemblable, le résultat essentiel de nos recherches, ou plutôt de nos observations. Notre savant collègue, M. Michelangelo Guidi, a bien voulu relire pour nous les textes originaux. Nous devons à son amitié des remarques et aussi des critiques dont nous avons tenu grand compte. Fort de telles approbations, nous sommes heureux d'offrir cette modeste note au maître de l'histoire byzantine. Aussi bien, elle ne fait guère que compléter, sur un point, le tableau magistral de la politique religieuse de Byzance en pays sémitique au VI^e siècle, que Charles Diehl a tracé dans son admirable *Justinien*.

* * *

On a beaucoup écrit sur les rapports de l'Islamisme en formation avec la tradition juive et chrétienne : et ce problème, celui des sources juives et chrétiennes du Coran, est l'un des plus ardemment controversés de l'histoire des religions (1).

Beaucoup d'auteurs insistent sur l'ignorance de Mahomet, et voudraient nous faire croire que tout ce qui, dans le Coran, est juif ou chrétien, remonte à une tradition orale, déjà tout à fait dénaturée par des informateurs illettrés de l'espèce la plus vulgaire. On a l'impression, dit l'un d'eux (2) « que le Prophète n'a entendu les histoires bibliques que sous la forme de contes de nourrice, *in der Kinderstube*, et que ces contes, l'homme mûr les a retrouvés ensuite dans de lointains souvenirs d'enfance ».

Nous pensons, au contraire, que Mahomet, à diverses époques, s'est minutieusement informé des croyances des Juifs et des Chrétiens. Si le choix qu'il a fait parmi les récits bibliques, canoniques et apocryphes, nous paraît aujourd'hui arbitraire et déconcertant, il faut songer que ces emprunts, dans la pensée de Mahomet, devaient confirmer sa propre doctrine, en marquant les rapports de celle-ci avec une tradition que le Prophète invoque, tout en la dépassant.

Dans certains cas, les sources de Mahomet sont connues avec précision. Il a emprunté à l'Évangile arabe de l'Enfance du Sauveur (3) le premier miracle de Jésus Enfant, façonnant avec de la boue un oiseau et soufflant dessus pour lui donner la vie.

Quant à la table toute servie qui descend du ciel pour les Apôtres, n'est-il pas évident qu'il faut y voir un souvenir de la vision de Pierre à Joppé, rapportée dans les Actes des Apôtres, plutôt qu'un « reflet sans dignité de la cène ? » (Surate, V, 112.)

Mais il y a une preuve bien plus certaine de la science de Mahomet, je veux dire de son information, parfois très étendue et très consciencieuse, des choses chrétiennes. Dès la période meccaine, dès ce temps où, d'après quelques auteurs, son ignorance des « gens du Livre » et de leurs *credos* serait énorme et puérile (4), le Prophète a traité une légende chrétienne en pleine connaissance du sujet.

La dix-huitième surate du Coran, intitulée : *La Caverne*, écrite à la Mecque, entre 620 et 630, nous expose l'histoire des *Sept Dormants* (5). Nous ne pouvons tout reproduire ici, de ce qui dans ce chapitre du Livre sacré, concerne les confesseurs d'Ephèse. Mais voici les passages les plus caractéristiques de la Surate :

Verset 8. — *Crois-tu que ceux de la Caverne et d'AR-RAQÎM (الرقيم) soient l'un de nos signes merveilleux ?*

(1) Les Islamisants nous excuseront d'avoir borné à l'essentiel nos citations. Il était inutile de multiplier les références aux commentaires anciens du Coran ou aux ouvrages des savants modernes qui se sont attachés à faire l'histoire critique de ce livre sacré; car nous étions résolus à ne retenir que des faits incontestables et incontestés. Nous avons renoncé à nous servir de tout ce qui est suspect, légendaire ou douteux, comme de faire état de dates trop précises obtenues par conjecture, même lorsqu'elles paraissaient favoriser notre thèse.

(2) P. Michaël Huber, *Die Wanderlegende von den Siebenschläfern*, Leipzig, 1910, p. 320.

(3) Tischendorf, *Ev. apocr.*, c. XLII, p. 203-204. Cf. les textes et la bibliographie dans A. Palmieri, article *Coran* du *Dict. de théologie catholique*.

(4) On n'entend pas nier naturellement qu'il ait commis, en effet, de monstrueuses bévues, comme la confusion des deux Maries.

(5) Nöldeke, *Geschichte des Qorâns*, p. 47, 102 sqq., 142 sq.

Verset 10. — *Et nous les endormîmes (litt. nous frappâmes leurs oreilles) dans la caverne pour de nombreuses années.*

Verset 11. — *Ensuite, nous les réveillâmes afin de savoir lequel des deux partis calculait le mieux le temps de leur séjour.*

Verset 17. — *Et tu les eusses crus réveillés, bien qu'ils dormissent. Et, en effet, nous les tournions à droite et à gauche. Et leur chien était couché sur le seuil, les pattes étendues...*

Verset 18. — *Et nous les réveillâmes, afin qu'ils s'interrogeassent mutuellement... Ils dirent : Nous avons passé un jour, ou une partie de jour... Votre Seigneur (1) sait le mieux combien de temps vous avez passé ici...*

Verset 20. — *Et ainsi nous les fîmes connaître (c'est-à-dire, nous révélâmes leur histoire à leur peuple) afin qu'ils (leurs compatriotes) reconnussent que la parole d'Allah était vraie et qu'il n'y a aucun doute sur l'heure (de la résurrection). Comme ils se querellaient entre eux au sujet de l'événement (2), ils (une partie d'entre eux) dirent : « Construisez un édifice au-dessus d'eux, afin que ceux qui sont encore vivants y habitent. Leur Seigneur sait très bien ce qui en est à leur sujet. Mais ceux dont la cause avait triomphé (c'est-à-dire, ceux qui estimaient que, cette fois, les jeunes gens s'étaient rendormis dans la mort, ou ceux dont la foi dans la résurrection n'avait jamais chancelé), dirent : « Nous bâtirons au-dessus d'eux un oratoire » (3).*

Verset 21. — *Vraiment, ils diront (les uns diront) : Ils étaient trois, et le quatrième d'entre eux était leur chien. Et (d'autres) diront : Cinq — et le sixième était leur chien. Et ils diront (encore) : Sept, et le huitième était leur chien. Dis : « Mon seigneur est celui qui connaît le mieux leur nombre, peu de gens le connaissent.*

Verset 24. — *Et ils demeurèrent dans leur caverne trois cents ans et neuf années encore.*

Verset 25. — *Dis : Allah sait le mieux combien de temps ils ont passé dans la Caverne. Il connaît le secret du ciel et de la terre. Regarde-le, écoute-le.*

Tout cela a l'air bien mystérieux, bien nébuleux, et pourtant, rien de plus transparent que les procédés, rien de plus clair que les intentions de Mahomet, pour quiconque a pris la peine d'étudier la question des Sept Dormants, et de comparer les variantes et les motifs de la légende chrétienne. La tradition islamique elle-même nous donne à entendre que Mahomet, avant de dicter cette surate, s'était soigneusement préparé. D'après Ibn Ishaq, les Coréischites, à l'instigation des Juifs, auraient posé au Prophète trois questions embarrassantes, dont la première était : « *Quels sont les hommes morts jadis, dont on raconte tant de choses merveilleuses ?* » Mahomet promit de répondre le lendemain, mais ayant oublié d'ajouter « s'il plaît à Dieu », il fut puni de cette

(1) C'est-à-dire, notre seigneur.

(2) On peut aussi rattacher cette phrase à la précédente : qu'il n'y a aucun doute sur l'heure (de la résurrection), alors qu'ils se disputaient entre eux au sujet de la chose. (M. M. Guidi préfère cette interprétation.)

(3) M. M. Guidi entend comme suit ce passage difficile : *E una parte di essi [cioè quelli che credevano che non fossero resuscitati e che non fossero un segno di Dio] dissero : Costruite sopra di essi una casa [perchè i viventi, gli abitanti del paese la abitano, non avendo il luogo nulla di sacro]. Ma Dio è assai bene informato circa di loro [e questo è un inciso contre questi infideli]. Ma gli altri, la cui causa avea trionfato, dissero : Costruite [invece] un oratorio.*

présomption, et de la manière qui pouvait lui être le plus sensible. Il fut privé d'inspiration pendant deux semaines. Le quinzième jour, l'archange Gabriel lui dicta la surate. Même en pays musulman, les esprits forts ou les modernistes sentent très bien que Mahomet a dû mettre à profit ces quinze jours pour faire une véritable étude comparative des différentes versions de ce roman hagiographique.

On peut dire, en effet, que Mahomet *sait tout* des Sept Dormants. Ajoutons qu'il parle ici pour les Chrétiens, encore plus que pour les « ignorants » de la gentilité arabe. Dès le verset 8, il emploie une expression qui rappelle aux lecteurs, ou si l'on veut aux auditeurs chrétiens de la légende, un trait essentiel de celle-ci. Dans toutes les formes, sans exception, que prend cette histoire, dans toutes les langues où on l'a traduite ou rédigée, — grec, syriaque, copte, abyssin, arabe, latin, — les deux points qui résument et symbolisent en quelque sorte le miracle sont, en effet, la *Caverne du martyr, du sommeil et de la mort* des adolescents, et la *tablette* (1) qui servit à les identifier et à certifier par conséquent le miracle. Cette « inscription » avait été glissée par un notaire chrétien entre deux pierres au moment où, sur l'ordre de Decius, l'on emmurait les confesseurs; elle fut découverte lors de la visite des autorités aux Dormants réveillés. Mahomet, en deux mots, a touché ces deux points dès le verset 8. Il savait, naturellement, que les « gentils » n'entendraient pas الرقيم, *ar-raqîm* (2), mot qui pourtant n'a pas d'autre sens que *l'écrit, l'inscription*, et cela, faute de connaître la légende. Et, en effet, n'ayant pas pris la peine de rapprocher le huitième verset de la dix-huitième surate des innombrables versions de la légende chrétienne, commentateurs anciens (3) et modernes du Coran, lexicographes arabes de tous les temps, philologues d'hier et d'aujourd'hui ont fait et ne cessent de faire sur *ar-raqîm* les hypothèses les plus aventureuses. Aux scholiastes intelligents et bien informés qui ont entendu *raqîm* au sens naturel, s'opposent des (4) interprètes qui voient dans ce mot un nom : a) de montagne ou de vallée; b) de ville ou de village; c) du chien des Dormants. J'en passe, mais il faut finir par une conjecture récente, qui m'a été vantée par un arabisant très connu comme une correction absolument sûre du texte coranique : *Raqîm* serait une déformation de *Daqis* (Dekios), le nom de l'empereur Dèce...

* * *

Ici donc, comme ailleurs, la précision de l'érudition chrétienne de Mahomet est à deux fins. Aux « gens du Livre » elle devait recommander le Prophète comme merveilleusement informé de leurs légendes, de leurs doctrines, de leurs mystères, et les

(1) Il y a deux tablettes dans la majorité des versions.

(2) Du verbe *raqama*, inscrire, graver.

(3) Il y a des exceptions. Certains exégètes ont parfaitement connu et utilisé, avec un sens critique très aiguisé, les divers points de la légende chrétienne, et très bien expliqué *ar-raqîm*. Mais, en général, les Musulmans et Islamisants les ont négligés.

(4) J'avais écrit : la majorité des interprètes. M. M. Guidi observe : *Mi sembra non completamente esatto affermare che la maggioranza degli interpreti spiegano al raqîm con significato differente da tavoletta. Sta di fatto che il commentario popolarissimo dei due Gelâl dà come unica spiegazione tavoletta; nel commento di At-Tabarî questa stessa è data come migliore; negli altri commenti più noti, come per esempio al Beidâwî, an-Nîsâbûrî, ecc., la spiegazione tavoletta è sempre data a parità con le altri. A favore di quella cane si cita spesso un verso di Umayya b. abî Šalt.*

préparer à accepter ce qu'il révélait de nouveau et même de contraire à leur propre croyance : ainsi les devins antiques commencent par deviner les secrets du passé, après quoi leurs prophéties sont admises de ceux qui ont pu contrôler leur clairvoyance.

Aux autres, ces allusions insaisissables, ces termes mystérieux ne faisaient qu'accroître le ton de la Révélation.

Ce qui frappe ensuite dans ces vingt versets de la dix-huitième surate, c'est la manière dont Mahomet se joue et triomphe des contradictions mêmes de la légende. Ces contradictions étaient si graves qu'elles avaient fini sans doute par alarmer la foi des simples. Ici encore, Mahomet parle aux Chrétiens, mais du ton supérieur et dédaigneux de l'inspiré qui oppose la vérité révélée, dans toute sa pureté, aux hésitations balbutiantes d'une tradition corrompue. Ce qui choquait et ce qui choque encore le plus, dans la légende chrétienne, ce sont les divergences des différentes versions au sujet du temps passé dans la caverne : deux cents ans, trois cent cinquante ans, etc. Allah et Mahomet savent le vrai nombre ; le verset 24 mettra fin (1) aux disputes des Chrétiens là-dessus, disputes auxquelles les versets 11, 18, 25 font de claires allusions. Une autre pierre de scandale était l'incertitude où l'on était sur le nombre même des Dormants. Ici Mahomet (verset 21), qui semble préférer le chiffre de sept (plus le chien), se contente de rappeler ces controverses, sans se prononcer formellement (2). Mahomet connaît aussi l'Église qui s'élevait sur la crypte des Dormants, et que les archéologues autrichiens viennent de découvrir (3).

Mais ce qui est plus remarquable encore, c'est que Mahomet va jusqu'à faire sienne la *moralité* de cette édifiante histoire. Dans toutes les versions — sauf l'homélie de Jacques de Sarug — le miracle se produit à point nommé pour convertir les tenants d'une hérésie qui nie la résurrection ; et nous croyons même, pour notre part, que ce roman théologique, lequel fait corps avec l'histoire miraculeuse, constitue un acte de naissance, assez bien daté, de la légende elle-même, qui a dû être lancée au temps où les Monophysites « orthodoxes », les Sévériens, étaient scandalisés des nouveautés de Philoponos (4),

(1) Encore que le verset 25 semble, à cet égard, formuler une sorte de réserve.

(2) Le chien s'appelle d'ordinaire *Qitmir* : un nom inexplicable. Le Syrien Jacques de Sarug (mort en 521), — mais l'homélie des Sept n'est peut-être pas de lui — mentionne un *gardien* des Huit, car les Martyrs, chez lui, sont au nombre de huit. Mahomet a remplacé ce *gardien* par un *chien*. Pourquoi ? Tout simplement, d'après moi, pour *harmoniser* deux des principales variantes de la légende. Tantôt les martyrs étaient sept, tantôt huit. Le système de Mahomet expliquerait comment, dans les *huit* dormants, il n'y avait que *sept* jeunes gens. — Ce chien ne se rencontre jamais ailleurs que dans le Coran et la tradition influencée par le Coran. Il y a une exception, réelle ou apparente. Le pèlerin, connu sous le nom de Théodose, nous dit (vers 530) : *In provincia Asia civitas Epheso ubi sunt septem fratres dormientes* ET CATULUS VIRICANUS AD PEDES EORUM (éd. Geyer, *Itinera hierosolymitana*, dans le Corpus eccl. latin de Vienne, 1898, p. 148). *Viricanus* est évidemment corrompu, et les premiers éditeurs (notamment Gildemeister) avaient pensé à *warraqm* du Coran, pris pour un nom de chien par certains commentateurs. On date communément de 530 l'opuscule de Théodose ; mais nous ne croyons pas qu'on ait pris garde que tous les éditeurs, Geyer comme Gildemeister, considèrent que la notice sur Éphèse fait partie d'*additions postérieures*. Dans ces conditions, une influence arabe ne peut être niée *a priori*. — Sinon, il faut : a) déclarer fortuite la ressemblance frappante entre *Viricanus* et *warraqm* ; b) admettre que le chien a, très tôt, fait partie de la tradition locale d'Éphèse ; c) que telle est l'origine du chien du Coran.

(3) J. Keil, dans *Jahreshefte des Oesterreichischen archäologischen Instituts*, XXIV (1928), *Beiblatt*, 1-19.

(4) Sur Philoponos cf. Jean Maspéro, *Histoire des Patriarches d'Alexandrie*, p. 209. — Je sais que la légende est considérée comme plus ancienne. Mais le plus ancien témoin, Jacques de Sarug (mort en 521) n'est, sans doute, pas l'auteur de l'homélie qu'on lui attribue (cf. P. Peeters, *Analecta Bollandiana*, XLI, p. 374, n. 2) ; quant à Théodose, auteur du *De situ terræ sanctæ*, je l'ai pareillement récusé (note 2). Les archéologues autrichiens semblent pencher pour une date relativement ancienne de l'église (fin du v^e siècle). Mais M. J. Keil dit formellement, dans son rapport, qu'il admet cette date parce que la légende serait antérieure à l'an 500.

négateur de la résurrection (vers 570 ?) : le premier témoin, tout à fait sûr, de la légende, est Grégoire de Tours (vers 584). Mais je n'insiste pas là-dessus. Ce n'est pas mon dessein de résoudre cette redoutable énigme : l'origine de la légende des Sept Dormants. Ce qui nous intéresse ici, c'est que Mahomet, préoccupé, lui aussi, d'établir la réalité de la résurrection, fut frappé de la valeur probante de l'argument que fournissait la légende. Et il s'en servit comme les chrétiens les plus orthodoxes. C'est le thème des premiers mots du verset 20 : nul doute que tout ce passage n'ait grandement édifié les chrétiens d'Arabie, qui se souvenaient certainement, vers 620, de la querelle et du scandale provoqués, un demi-siècle et trois quarts de siècle auparavant, par l'origénisme et le traité de Philoponos sur la Résurrection. Aux chrétiens qui, dans leur immense majorité, devaient avoir en horreur ces hérésies, Mahomet apparaissait comme un allié. Il était difficile d'imaginer propagande plus habile (1).

* * *

La tactique employée par Mahomet dès la période meccaine, à propos des Sept Dormants et de la Résurrection — lorsqu'il demandait tout au plus aux Chrétiens, rares dans le Hedjaz, de lui servir de témoins ou de garants, il la reprendra plus tard après l'hégire, à Médine, avec l'intention avouée de séduire et de convertir les groupes chrétiens du Nord et du Centre de l'Arabie, et surtout la chrétienté compacte, ardente, héroïque, qui occupait le Yémen : la chrétienté himyarite, de Nagrân (Nedjrân) et de Safar. Emprunter aux croyances des Chrétiens nombre de traits caractéristiques, parler à leur cœur et à leur imagination, mais aussi à leur curiosité ; marquer sa supériorité sur eux en leur révélant la solution de questions controversées par eux-mêmes : telle était cette tactique. C'est moyennant cette captation de bienveillance que Mahomet pouvait ensuite rejeter, du Christianisme, ce qui était absolument inconciliable avec sa doctrine, comme la filiation divine et la divinité même de Jésus. On sait comment il a fait témoigner contre ces dogmes Jésus lui-même, comment il s'est fait annoncer par le Messie...

Mais en un temps où Mahomet avait renoncé définitivement à rallier les Juifs, jadis si ménagés, il va aussi loin que possible dans la voie des honneurs spéciaux décernés au Christ. Le point culminant de cette *christologie* presque chrétienne (2) sera atteint dans la quatrième surate, antérieure de peu d'années à la mort de Mahomet et qui, en tous cas, date d'une époque où le Prophète comptait sur l'adhésion en bloc, des Arabes chrétiens à sa doctrine.

Voici ce texte fameux, aussi hostile aux Juifs que favorable aux Chrétiens :

Surate IV, verset 154. — « *Mais ils ont violé leur pacte, ils ont nié les signes de Dieu, ils ont mis injustement à mort les prophètes, ils ont dit : « Nos cœurs sont incirconcis », Oui, Dieu a mis le sceau sur leurs cœurs. Ils sont infidèles : il n'y en a qu'un petit nombre qui croient.* »

(1) Je ne dis rien ici des autres thèmes traités dans la dix-huitième surate ; suivant le mot de Nöldeke-Schwally, ils appartenaient à la « littérature universelle » de cette époque (légendes de Moïse et d'Alexandre).

(2) K. F. Gerok, *Versuch einer Darstellung der Christologie des Korans*, Hamburg, 1839.

155. — *Et outre leur impiété, il y a encore leur calomnie odieuse à l'égard de Marie.*

156. — *Ils disent: Nous avons mis à mort le Messie, Jésus fils de Marie, l'apôtre de Dieu.* Non, ils ne l'ont pas tué, ils ne l'ont pas crucifié, *walākin šubbiha lahum*. Et ceux qui disputaient là-dessus ont été eux-mêmes dans le doute. Ils ne le savaient pas de science certaine, ils ne le savent que d'opinion. Ils ne l'ont point tué réellement. Dieu l'a élevé à lui, et Dieu est puissant et sage... »

Laissons de côté, d'abord, les mots que j'ai transcrits de l'arabe *ولكن شبه لهم*, au lieu de les traduire, parce qu'il y a doute sur leur signification précise, et que je ne veux pas, en indiquant d'emblée ma traduction, imposer du premier coup mon interprétation. On le voit, les Juifs sont durement traités dans cette surate. Quant aux Chrétiens, ils devaient être édifiés de certaines paroles de Mahomet, notamment de celles qui concernent l'Ascension glorieuse du Messie (cf. Sur. III, 48, V. 109). Bien que, d'après Mahomet, Jésus ne soit pas Dieu, il n'est pas non plus mortel, du moins dans ce passage (en contradiction avec d'autres) (1). En niant sa mort sur la croix, en constatant son ascension, en annonçant sa seconde présence, sa *δευτέρα παρουσία*, Mahomet lui fait la part aussi belle qu'il le pouvait sans se convertir lui-même au Christianisme. On ne trouve dans ce chapitre aucune négation brutale de la divinité ou de la filiation divine. Mahomet a dicté cette surate à son heure la plus « christophile ». D'où vient cependant qu'aujourd'hui des Chrétiens paraissent surtout choqués de cette affirmation que le Christ n'est pas mort sur la croix ? De ce que le mystère de la Rédemption, essence même du christianisme, s'en trouve effacé. Certains critiques modernes, comme Mikhaïlov (2) estiment que telle est ici l'intention du Prophète : écarter la Rédemption. Mais qui ne voit que pour Mahomet, la divinité du Christ ne pouvant être admise, la Rédemption est hors de cause ? Tout ce morceau de la quatrième surate est composé avec une habileté raffinée pour séduire les Chrétiens ; le tentateur a choisi les formules les plus ambiguës, les plus fallacieuses ; il a voulu plaire aux croyants, non les scandaliser. Cette négation de la mort sur la Croix ne doit pas, dans ce contexte, sonner comme un blasphème, ce doit être un artifice de propagande.

Mais, pour en déterminer exactement la valeur, il nous faut peser les mots *ولكن شبه لهم* *walākin šubbiha lahum*. Le traducteur Kazimirski nous donne ici la vulgate exégétique, sous forme d'une version qui paraît d'abord peu littérale : *mais un homme qui lui ressemblait fut mis en sa place*. Il me semble que cette traduction est influencée par la glose du texte sacré. Les commentateurs racontent, en effet, des histoires de substitution, et ils donnent le nom de diverses personnes qui auraient été crucifiées par les Juifs au lieu de Jésus. *Walākin* veut dire *mais* ; restent les deux mots *šubbiha lahum*, dont le second signifie *à eux, pour eux*. *Šubbiha* est le passif du verbe *šabbaha*, à la troisième personne du singulier (masculin ou neutre). Ce verbe, à l'actif, a le double sens de *rendre semblable* et de *rendre obscur, incertain, illusoire* : et ce passif pourrait se traduire *quelqu'un (ou quelque chose) fut rendu semblable*, ou plus

(1) Cf. sur ces contradictions, et en général sur toute la christologie du Coran, outre les ouvrages cités de Gerok et de Mikhaïlov, A. Palmieri, art. Coran du *Dict. de théol. cathol.*, col. 1790 ; J. Flemming, *Neutestamentliches aus dem Koran* ; E. Hennecke, *Handbuch zu den nt. Apokryphen*, Tübingen, 1904, p. 165-171 et les très judicieuses observations de Tor Andrae, dans le mémoire qui sera cité plus loin.

(2) *Les Récits du Coran touchant les personnes et les faits du N. T.* (en russe), Kazan, 1895.

simplement *la chose fut rendue incertaine ou obscure pour eux (lahum)*. La première version, combinée avec le commentaire, aboutit à la paraphrase courante dont Kazimirski donne la formule presque canonique en français : *quelqu'un qui lui ressemblait fut mis en sa place* (1). La seconde, qui est, pensons-nous, la vraie, équivaut à ceci : *Ils furent le jouet d'une illusion*. Savary avait admirablement rendu l'idée en écrivant : *Un corps fantastique a trompé leur barbarie*. En grec, en effet, on dirait ἐφαντάσθη ou plus simplement encore ἔδοξεν αὐτοῖς. C'est d'ailleurs peut-être ainsi qu'a compris au XIV^e siècle, l'empereur Jean Cantacuzène (2).

Cette interprétation est confirmée par le contexte : « Ceux qui controvers(ai)ent à ce sujet sont en plein doute (*lafī šakkin*) ; ils ne le sav(ai)ent pas de science certaine, mais seulement d'opinion (ou par conjectures). » Comme dans la dix-huitième surate, Mahomet fait allusion, ici, à des controverses *entre chrétiens*. Si nous avons si longuement analysé le début de la dix-huitième surate, c'était surtout pour que cette conclusion s'imposât d'elle-même au lecteur. Ces controverses portaient sur la Passion. Pour certains chrétiens, la Passion avait été réelle ; pour d'autres, elle n'avait été qu'une apparence, et les mots arabes suggèrent tout naturellement les mots grecs φαντασία, δόξα, εἰκασία, δοξασία. Mahomet, comme dans la dix-huitième surate, s'érige en arbitre, et donne raison à ces derniers, en précisant peut-être leur doctrine. Il ajoute, ce qui est d'une netteté absolue : *Ils ne l'ont pas tué réellement* (*jaqīnan*, يَقِينًا).

Depuis longtemps, des commentateurs chrétiens ont, à propos de cette théorie de la Passion, prononcé le mot de *docétisme*. C'est, en effet, très exactement, une théorie docète qui est exprimée par les mots *šubbiha lahum* et *mā qatalūhu jaqīnan* (« ils furent le jouet d'une illusion » et « ils ne l'ont pas tué réellement »). Et l'on a rattaché cette doctrine à l'enseignement des anciennes sectes docètes. Mais il est inutile de faire, à cette occasion, étalage d'érudition héréséologique (3). Seule, devrait entrer en ligne de compte une croyance vivante à l'époque de Mahomet. C'est pourquoi il y a lieu d'examiner la foi des Chrétiens arabes, vers l'an 630. Mahomet, en parlant de l'illusion de la Passion, a voulu plaire à certains d'entre eux.

* * *

La seule communauté chrétienne vraiment puissante et organisée était à cette époque, dans la Péninsule, nous l'avons dit, l'Église des Homérites, la chrétienté de Himyar et spécialement de Nagrân (Nedjrân) (4). Mahomet l'a toujours estimée.

(1) M. Michelangelo Guidi a bien voulu relire pour nous la plupart des commentateurs arabes à ce passage. La vulgate exégétique, nous écrit-il, est à peu près celle-ci : « la ressemblance de Jésus fut transférée à quelqu'un ». Les exégètes sont embarrassés par une question grammaticale. Quel est le sujet de *šubbiha* ? L'un d'eux répond : « Ce ne peut-être Jésus, mais la personne qui lui fut substituée. » Ainsi l'idée de la prétendue substitution est invoquée pour expliquer la phrase même d'où on prétend la tirer !

(2) Καὶ κατὰ φαντασίαν ἔδοκει τὸν Χριστὸν σταυρωθῆναι. Nicétas, au IX^e siècle, avait traduit : ὁμοιώθη αὐτοῖς (Migne, PG, 105, p. 733 ; cf. *ibid.*, la réflexion de Cantacuzène).

(3) Cf. Mikhaïlov, Gerok, Palmieri *l. l.*

(4) Aigrain, article *Arabie*, dans le *Dict. d'hist. et de géographie eccl.*, sous la direction de Mgr Baudrillart, Paris, Letouzey, p. 1233-1234 ; L. Duchesne, *Églises séparées*, p. 319 sqq.

Dans la quatre-vingt-cinquième surate (de la Mecque) il s'était fait pour ainsi dire l'hagiographe d'Aréthas et des martyrs de Nedjrân jetés par leur persécuteur dans la fosse de feu.

Bientôt les Nedjranites enverront à Mahomet une ambassade ; une dispute religieuse aura lieu qui aboutira tout au moins à la promulgation, en faveur de ces Chrétiens du Sud-Ouest, d'une sorte de privilège. Or, quelle était la nuance christologique de cette communauté, vers 630 ?

On n'apprendra rien à personne en répétant que les chrétiens Himyarites étaient monophysites. Cela est prouvé de plus d'une manière ; mais la preuve de loin la plus décisive, est le texte classique relatif aux martyrs de Nedjrân. Siméon de Beit-Arsâm, dans sa lettre fameuse (1) à Siméon de Gabula (524), recommande ces martyrs et leurs frères survivants *exclusivement* aux églises en communion avec la sienne, c'est-à-dire aux églises monophysites, comme celles de Tarse, de Césarée de Cappadoce, d'Edesse.

C'est que l'évangélisation du Yémen, seulement entamée sous Constance au IV^e siècle, par l'Arien Théophile, avait commencé sérieusement sous le règne d'un empereur monophysite, Anastase (491-518). Et le véritable apôtre des Homérites ou Himyarites fut probablement Silvanus, oncle de l'historien monophysite Jean Διακρινόμενος (2).

Les textes qui voudraient nous présenter les Homérites comme des orthodoxes, sont des faux patents. Tout le roman hagiographique de Grégentios, évêque de Taphar (Safar), législateur des Homérites et interlocuteur victorieux du « dialogue avec le Juif Herban », est une de ces fabrications d'époque relativement tardive. Cette fiction, que Mgr Duchesne avait très sévèrement, mais très justement qualifiée, alors qu'elle n'était que fort insuffisamment connue, est condamnée sans appel (3) depuis que M. Vasiliev en a publié des fragments étendus d'après un manuscrit du Sinaï (4). L'auteur, entre autres détails forgés avec une rare audace, a imaginé (sous Justin !) un certain archevêque d'Alexandrie Protérius, homonyme du patriarche catholique du V^e siècle (451-457), à moins qu'il n'ait post-daté de soixante-dix ans ce même prélat. L'intention du faussaire est évidente : il s'agit de purifier la source de la chrétienté de Nedjrân et de démontrer du même coup l'orthodoxie du martyr Aréthas et de ses compagnons. Quant à saint Grégentios, Mgr Duchesne avait mille fois raison de douter de son existence (5). Ajoutons qu'un document syriaque, publié récemment (6), et où n'apparaît

(1) I. Guidi, dans les *Atti* de l'Académie des *Lincci*, anno 278 (1880-1881), serie 3^a, *Memorie della Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, seduta del 24 aprile 1881.

(2) Cf. Duchesne, *l. l.*, Théodore le Lecteur, II, 58. Les διακρινόμενοι étaient les « hésitants », ceux qui hésitaient à accepter le Concile de Chalcédoine. Telle est la véritable acception du terme que Jean Maspéro a eu le tort de rejeter.

(3) P. Peeters, *Analecta Bollandiana*, XXXI (1912), p. 109.

(4) A. Vasiliev, *Žitie svjatago Grigentija episkopa Omiritskago*, *Vizantijskij Vremennik*, XIV (1907), p. 23-38.

(5) Protérius devient chez Métaphraste Astérius, ce qui ne vaut pas mieux. M. Vasiliev lui-même, qui a une tendance naturelle à s'exagérer la valeur du texte publié par lui, ne méconnaît point que certains détails de la vie de Grégentios rappellent fâcheusement l'histoire de Grégoire d'Agrigente.

(6) Axel Moberg, *The Book of the Himyarits. Fragments of a hitherto unknown Syriac book = Skriftar utgivna av kungl humanistiska Vetenskapssamfundet i Lund*, 1924. Cf. P. Peeters, *Analecta Bollandiana*, XXXI (1912), p. 109.

d'ailleurs aucune tendance dogmatique — document d'après lequel on nous propose de récrire toute l'histoire des Himyarites — n'a guère plus d'autorité que les « actes » de Grégentios.

Le monophysisme des Homérites, en tous cas, est incontestable. Les chrétiens arabes d'ailleurs, sous quelque domination qu'ils se trouvent, qu'ils se rattachent à l'Empire comme les Ghassanides, ou à la Perse, sont jusqu'au VIII^e siècle, en immense majorité de cette confession (1).

Mais nous pouvons être plus précis. Dans le monophysisme même, il y eut plus d'une dissidence. La plus célèbre est celle qui sépara, vers 520, de la communion de Sévère d'Antioche réfugié en Égypte, et du patriarche Timothée d'Alexandrie, une masse considérable, d'aucuns disent même la majeure partie des fidèles. Il s'agit de l'hérésie de Julien d'Halicarnasse. Cet évêque eut une dispute retentissante avec Sévère. Le premier affirmait l'incorruptibilité du corps du Christ, le second sa corruptibilité. Les partisans de Sévère ont reçu, en conséquence, le nom de Phthartolâtres; leurs adversaires sont les Aphthartolâtres, Aphthartodocètes, Julianistes ou Phantasiastes.

Julien d'Halicarnasse, monophysite « d'extrême gauche » était bien dans la logique d'une doctrine qui reconnaissait en Jésus une seule nature, divine, après l'incarnation. Il lui répugnait, dans ces conditions, d'admettre que le corps « théandrique » fût exposé à la corruption. Sévère, qui soutenait la thèse contraire, faisait, à ses yeux, figure de Nestorien ou tout au moins de dyophysite, de Chalcédonien. Nous savons bien que des théologiens modernes (2) ont pris la défense de Julien, qui n'aurait pas, néanmoins, nié la réalité de la Passion, et qui n'aurait été « docète » et « phantasiaste » que dans les libelles de ses adversaires.

En tous cas, Sévère ne s'est pas fait faute de représenter ainsi la doctrine de son ennemi : « Si, dit-il, Emmanuel fut immortel avant la résurrection, comme a osé le dire Julien, la mort rédemptrice a été une apparence et une vaine φαντασία. Car c'est à un corps mortel qu'il appartient de mourir ». Et ailleurs : « Voici que tu te mets à t'enfoncer dans une autre fange, celle de Valentin, de Manès et d'Eutychès, qui disent que le Christ a souffert comme dans une apparition menteuse de nuit ». Et, dans son *Contra Apologiam Juliani* : « Julien appelle apparence la vérité; il tient les songes du docétisme; il a été pris par le diable dans les rets de la φαντασία de Manès ».

De bons esprits estiment que l'ἀφθαρσία professée par Julien devait le mener, malgré qu'il en eût, à ces excès (3). Pour en absoudre Julien il faudrait admettre qu'Eutychès lui-même n'était pas eutychien, lui qui, poussé à bout, finit par confesser un instant, devant le synode de Flavien, que « le corps du Christ nous est consubstantiel ». Toute la tendance de la doctrine de Julien, qui se révèle encore dans l'*aphthartodocétisme in*

(1) Cf. en dernier lieu, les textes réunis par Ed. Sachau, dans *Abhandlungen der preussischen Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse*, 1919, surtout pages 68 sqq. M. Sachau ne cite pas une seule communauté arabe nestorienne avant Mahomet. Bien entendu, les convertis de S. Euthyme (évêché des « Parembolae », en Palestine) s'étaient ralliés au Concile de Chalcédoine.

(2) René Draguet, *Julien d'Halicarnasse et sa controverse avec Sévère d'Antioche*, Louvain, 1924.

(3) Voyez surtout P. Peeters, dans *Analecta Bollandiana*, XLIII (1925), p. 424.

extremis de Justinien, mérite bien cette épithète de *phantasiaste* qui est restée accolée à son nom. Et, sans doute, ses sectateurs intransigeants n'avaient-ils ni les scrupules, ni surtout l'habileté sophistique du maître, qui devait éviter d'encourir le reproche adressé à Eutychès réprouvé par les anti-chalcédoniens comme par les défenseurs du Concile.

Or, le succès de cette doctrine julianiste dans les masses monophysites fut foudroyant et formidable. En 838 (535), à la mort du patriarche Timothée, l'impératrice Théodora ayant fait introniser Théodose, monophysite, mais monophysite modéré, ami de Sévère d'Antioche, les « moines et la plèbe » se soulevèrent et élurent un phantasiaste, disciple de Julien, l'archidiaque Gaïanos. Julien en personne fut l'un des évêques consécrateurs (1). Gaïanos fut expulsé d'Alexandrie par les autorités. Mais Justinien, dans toute sa gloire, ne put maintenir Théodose sur le trône patriarcal. Ensuite, ce fut la « terreur catholique » ; des prélats à poigne, plus soldats que moines, imposèrent l'orthodoxie ou tout au moins le silence ; mais, en 565 encore, les Phantasiastes se trouvèrent les plus forts et consacrèrent un certain Elpidios. On cite encore, vers 575, un patriarche julianiste nommé Dorothee, et un autre du nom de Ménas sous Héraclius (2).

Quant aux pays de mission, surtout dans le sud-est monophysite, ils furent immédiatement atteints par le julianisme tout-puissant en Égypte, et Michel le Syrien peut dire (3) que l'hérésie se répandit « dans le pays des Romains, des Perses, des Indiens, des Kouchites (Abyssins), des *Himyarites*, des Arméniens ». Le succès le plus éclatant du julianisme fut remporté en Arménie (4). « Vers 550, la puissante église d'Arménie se déclare d'accord avec les Julianistes de Syrie, et les prend sous sa protection. »

On vient de voir que les Himyarites furent touchés par la mission julianiste. Mais ce texte n'est pas le seul.

Michel le Syrien nous apprend encore (5) qu'un moine phantasiaste, nommé Sergios, ordonné évêque par Eutropios, ordonné lui-même par feu Procope, évêque julianiste d'Éphèse, fut pendant trois ans pasteur des Himyarites. Il se donna ensuite un successeur, nommé Moïse, et retourna à la pratique de l'ascétisme. Un autre évêque ordonné par Sergios, Théodore, périt en Arabie dans un tremblement de terre (6). Bien entendu, l'on identifie ce Sergios, évêque phantasiaste des Homérites, avec Serge-Bahîra, le légendaire inspirateur chrétien de Mahomet. La chronologie n'y ferait pas obstacle, mais je préfère ne pas m'aventurer dans cette redoutable « question ». Il me suffit d'avoir prouvé qu'il y avait vers le début du VI^e siècle, une hiérarchie julianiste au Yémen. Et c'est d'ailleurs au moment où le julianisme était le plus fort en Égypte qu'une expé-

(1) Jean Maspéro, *Histoire des patriarches d'Alexandrie*, p. 115. L'expression *populi et monasteria* est de Liberatus.

(2) Jean Maspéro, *l. l.*, p. 214, 232, 244.

(3) II, p. 251, trad. Chabot.

(4) R. Draguet, *l. l.*, p. 261 et la référence.

(5) Ed. Chabot, II, p. 264.

(6) Cf. F. Nau, *Annales du Musée Guimet*, t. 40, p. 214 sqq., 224.

dition éthiopienne restaura la chrétienté de Nedjrân décimée par la persécution.

Certains faits donnent à penser que la majorité des Nedjrânites restèrent phantasiastes jusqu'à Mahomet et même beaucoup plus tard (1). Le calife Omar, on le sait, voulut purger la péninsule arabique de Juifs et de Chrétiens. Malgré le privilège qui couvrait les Nedjrânites, les protégés de Prophète, il les expulsa. Les Nedjrânites allèrent s'établir en Mésopotamie, *vicino a Kuſa, nel luogo che indi prese il nome di Nag'rân di Kuſa* (2).

Là, le catholicos nestorien Timothée (780-823, dates de Sachau) s'occupa d'eux pour les convertir au Nestorianisme. Il les trouva infectés de l'hérésie de Julien (3), les catéchisa, leur donna un évêque du nom de Hadbešabba (Kyriakos).

* * *

Les vaillants chrétiens de Nedjrân furent donc, sans doute, depuis le VI^e siècle jusqu'aux VII^e-VIII^e siècles, en majorité ou tout au moins en grande partie, julianistes ou aphthartodocètes. En tout cas, la controverse avait été portée chez eux. Mahomet qui les connaissait bien, — cela est prouvé par la mention qu'il fait de leurs martyrs, par la tradition relative à l'ambassade et au traité passé entre Nedjrân et lui, par d'autres traditions encore que je ne veux pas alléguer parce qu'on les conteste (4), — Mahomet, qui s'efforça de les gagner à la foi nouvelle, devait être averti de ces disputes religieuses relatives à la Passion, comme il est informé des moindres variantes de l'histoire des Sept Dormants.

Il est impossible de ne pas voir, dans le verset 156 de la quatrième surate, une allusion à la christologie *phantasiaste* des Julianistes. En l'adoptant pour ainsi dire, en confirmant de tout son prestige le *credo* d'une secte chrétienne puissante et probablement dominante en Arabie, *Mahomet tendait la main à l'extrême gauche du Monophysisme*. Le phantasiasme (5) de Julien d'Halicarnasse lui avait paru un « terrain » sur lequel la *fusion* pourrait se faire entre la doctrine nouvelle et le christianisme arabe.

(1) Tor Andrae, *Der Ursprung des Islams und das Christentum*, Upsala 1926 (*Kyrkohistorisk Årsskrift*, 1923-1925), surtout 1923, p. 166-172, pense que les chrétiens d'Arabie furent « nestorianisés » par l'invasion perse. Le texte suivant cité par nous va contre cette théorie, et prouve dans tous les cas que la nestorianisation fut superficielle.

(2) I. Guidi, *Atti de l'Ac. des Lincei*, anno 278 (1880-1881), *serie 3 memorie della classe di Scienze morali, storiche e filologiche, seduta del 24 aprile 1881*, p. 15, note 1.

(3) I. Guidi reproduit un passage de la lettre du *Catholicos*, publié par Mgr Khayyât, *Éléments de lecture et morceaux choisis*, Mossoul (1889), p. 152. Cf. Duchesne, *l. l.*

(4) Un évêque de Nedjrân, Kuss-ben Saïda, aurait prêché devant Mahomet enfant (mais cf. Lammens, *le Berceau de l'Islam*, I, p. 253 note); un Nedjrânite monophysite aurait prétendu qu'il y avait trois dormants, etc.

(5) Notre thèse peut être acceptée par les théologiens qui, comme M. René Draguet, estiment calomnieuse l'accusation de « phantasiasme » dirigée contre les Julianistes. Ceux-ci passaient pour tels : cela suffit pour expliquer l'intention de Mahomet. — Elle se concilie, d'autre part, avec la théorie de M. Tor Andrae sur la propagande nestorienne faite en Arabie chrétienne sous le couvert de la domination perse : Mahomet aurait alors paru voler au secours de la christologie monophysite des Chrétiens indigènes de la péninsule, contre le *credo* officiel des Églises de Byzance et de Perse. Et son calcul aurait été non seulement religieux, mais encore et surtout politique.

Il ne réussit pas de son vivant. Les Nedjrânites ou certains d'entre eux avaient beau croire, tant leur foi dans le Christ divin était ardente, que la Passion théandrique n'avait pu être qu'une apparence : ils ne pouvaient se rallier au prophète qui niait la divinité du Christ et la Trinité (huitième surate).

Mais si Mahomet n'avait pu attirer à l'Islam tous les chrétiens du Yémen, sa profession de docétisme, qui répondait aux aspirations profondes et secrètes de l'« âme monophysite », n'a peut-être pas été étrangère au triomphe du Coran parmi les populations de la Syrie et surtout de l'Égypte.

Bruxelles.

Henri GRÉGOIRE.

La Correspondance inédite d'Athanase, Patriarche de Constantinople (1289-1293 ; 1304-1310)

En 1289, le moine Athanase remplaçait sur le trône patriarcal Grégoire de Chypre. Athanase nous est connu, d'abord et surtout, par l'historien Georges Pachymère (1) puis, par Nicéphore Grégoras (2), enfin, par une *Vie* anonyme et contemporaine (3). Cette *Vie*, écrite en forme de Vie de Saint (4), et la même, vraisemblablement, que celle dont Boivin regrettait la perte (5), renferme d'intéressants et nouveaux détails sur la vie d'Athanase, surtout avant son pontificat, et confirme, en général, pour le reste, les renseignements de Pachymère et de Grégoras (6).

Né au début du XIII^e siècle, à Andrinople ou à Androusa, et baptisé sous le nom d'Alexis (*Vie*, chap. II), Athanase se rend à Thessalonique, où il se fait moine et change son nom d'Alexis contre celui d'Acace (*id.*, chap. III). Il visite, successivement, l'Athos, Jérusalem, les monastères des monts Latros, Auxence et Galisios. Il séjourne huit années au monastère Saint-Lazare sur le mont Galisios et s'entraîne à l'ascétisme en même temps qu'il dévore les livres de la riche bibliothèque du monastère (*id.*, chap. VIII). Il change, de nouveau, son nom d'Acace contre celui d'Athanase et il est fait diacre et prêtre (7). Revenu à l'Athos, Athanase n'y fait qu'un court séjour, car le

(1) *Hist.*, Andronic Paléologue, I, 107-108 ; II, 13-16, 21-24 ; III, 24 ; IV, 34, 36 ; V, 1, 2, 6, 20 ; VI, 1, 2, 21 ; VII, 8, 10, 17, 23, 27, 28.

(2) *Hist.*, VI, 5, 7 ; VII, 1, 9.

(3) Publiée par le R. P. Delehaye, d'après le cod. gr. *Barber.* 583, dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* de l'École française de Rome, XVII, (1897), p. 39-75. Ce même cod. contient aussi (p. 250-260) un *Éloge* d'Athanase, œuvre, également anonyme et contemporaine. « Cette pièce insipide et encombrante », chargée de lieux communs, comme tous les *Encomia*, ne renferme aucun renseignement intéressant, au dire du R. P. Delehaye, qui n'a pas jugé bon de la publier.

(4) Le R. P. Delehaye a supprimé tous les développements oratoires ; A. Papadopoulos-Kerameus a publié le texte complet dans *Deux Vies de patriarches œcuméniques du XIV^e siècle, les saints Athanase I et Isidore I*, Saint-Petersbourg, 1905, p. 1-51.

(5) Nic. Grégoras, éd. de Bonn, t. II, p. 1192.

(6) Joseph Calothetos (L. Petit, *Joseph Calothetos*, Dict. de Théol. cath., VII, col. 1522, Paris, 1925), a écrit aussi une *Vie* d'Athanase, différente de la *Vie* du Barber. 583 et contenue dans le cod. 28 du monastère de Saint-Athanase à Leucasie. Elle est publiée dans le *Μέγας Συναξαριστής*, au 28 octobre, dans l'éd. C. Doukakakis, Athènes, 1895, p. 455-464.

(7) Dans l'une de ses *Lettres* (*Par. S. gr.* 1516, fol. 138 r^o), Athanase dit de lui-même : ἀλλὰ γε Φίλιππος εἶμι καὶ αὐτὸς ἐπίκλην Συρόπουλος. Le cod. *Par. Gr.* 137, fol. 20 r^o contient la note marginale : « Hic scriptor hoc loco ait se vocari Philippum, cognomento Syropulum », et La Porte du Theil (*Par. S., Gr.* 971, fol. 109) écrit, à ce propos : « On pourrait croire que son vrai nom était Philippe et qu'il était surnommé Syropoule, d'après une note marginale qui l'indique. » Cette *Lettre* est postérieure à 1289. Rien dans la *Vie*, qui nous renseigne le mieux sur les différents noms portés par Athanase, ne permet d'expliquer ce passage de la *Lettre* d'Athanase. A quoi Athanase fait-il allusion ?

nouveau patriarche Beccos (1279) trouble profondément l'Église byzantine par sa politique d'union avec Rome. Athanase repart pour le mont Galisios, où il confère avec les moines sur la conduite à tenir vis-à-vis de Beccos; puis, il se rend au mont Ganos, où il s'entoure de disciples (*id.*, ch. xiv). Il venait de quitter le mont Ganos, quand, en 1289, on le nomma patriarche de Constantinople (1). Athanase refusa tout d'abord, puis accepta. On connaît, par Pachymère et par Grégoras, son pontificat et l'on sait comment, par deux fois, Athanase dut, en 1293 et en 1310, abdiquer devant l'hostilité du clergé, des grands, peut-être du peuple. Retiré une seconde fois et pour toujours, dans son monastère de Xérolophos (2), il mourut, « âgé d'environ cent ans, épuisé par une longue maladie et par la vieillesse, et le corps presque entièrement paralysé ». (*Vie*, chap. xxxi). Outre des monastères (3), quatre églises, élevées par Athanase, témoignent de son passage sur le trône patriarcal : l'une à la Trinité Vivifiante, la seconde au Christ Sauveur, où les restes du patriarche furent déposés, la troisième à la Vierge, la quatrième « aux deux taxiarques des puissances célestes », aux saints archanges Michel et Gabriel (4).

Si intéressante que soit cette *Vie*, elle nous apprend fort peu de choses sur les deux pontificats d'Athanase. Trois manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, qui contiennent une partie de l'œuvre d'Athanase, comblent en une certaine mesure cette lacune. Ce sont : le *Par. Gr. S.* 516, du x^v^e siècle, le plus riche, le *Par. Gr.* 137, du xvi^e siècle, moins complet et plus fautif, et le *Par. Gr.* 1351 A, du x^v^e siècle, seul à nous transmettre certains *Grammata* et bien plus correct que les deux manuscrits précédents. Presque toutes les *Lettres* d'Athanase sont inédites ; elles sont adressées, à quelques exceptions près, à Andronic II Paléologue ; quelques-unes sont envoyées à des évêques, nommément désignés ; un très petit nombre au clergé, en général, ces dernières sous forme de catéchèses.

Pachymère et la *Vie* sont les seuls à nous parler des *Lettres* d'Athanase. Grégoras n'en dit rien. Faisant allusion à l'intervention d'Athanase en faveur du peuple, Pachymère déclare que le Patriarche « exprimait franchement sa pensée dans les *Lettres* qu'il adressait au monarque (5) ». La *Vie* est plus explicite. A propos de la science d'Athanase, l'auteur écrit : « Témoins les livres de ses *Lettres*, dont les unes ont été envoyées au monarque, les autres à des personnages puissants » (chap. xx). Et, plus loin, en parlant du don de prophétie, attribué à Athanase : « Bien des fois, il prédit l'avenir aux monarques, en leur envoyant par écrit des prophéties. Celles-ci sont inédites,

(1) *Vie*, chap. xviii. Pachym. (*Andr.* II, 13, p. 139), prétend qu'Athanase se trouvait à Byzance et qu'il était l'un des familiers de l'empereur. Voir le sceau patriarcal d'Athanase : K. Regling, *Byzantinische Bleisiegel*, III, *Byz. Zeitschr.*, XXIV (1925), p. 103-104.

(2) *Vie*, ch. xxvi et Grégoras, *Hist.*, VII, 9, p. 258-259.

(3) Le chap. xviii de la *Vie* laisse supposer qu'Athanase aurait fondé sur le mont Ganos un monastère, appelé Νέα Μονή. Mais, comme le remarque le R. P. Delehaye (p. 62, n. 1), « les textes ne sont pas formels à cet égard ». Le même chapitre permet de supposer l'existence d'un second monastère, fondé par Athanase ; et, à ce propos, le R. P. Delehaye renvoie, en note (p. 62, n. 2), à Miklosich-Müller, *Acta et Diplomata*, t. I, p. 281, où est édité un acte de 1348, mentionnant οἱ ἐν τῇ σεβασμῇ μονῇ τοῦ ἐν πατριάρχαις ἀγιοτάτου κυροῦ Ἀθανασίου ἀσκούμενοι μοναχοί. Enfin, un troisième monastère serait celui de Xérolophos, à moins qu'il ne se confonde avec le second. Cf. sur les monastères d'Athanase : J. Pargoire, *les Monastères doubles chez les Byzantins*, *Échos d'Orient*, IX (1906), p. 25.

(4) La *Vie* est le seul document, semble-t-il, à nous faire connaître les églises, bâties par Athanase.

(5) Pachym., *Andr.*, VI, 1, p. 461.

dans les livres de ses *Lettres* et celui qui les lira admirera ce grand homme; (il verra) combien il était grand dans les prophéties et les preuves qu'il adresse à l'empereur, grâce à la crainte qu'il avait du Roi des Cieux et au respect qu'il lui témoignait » (chap. xxvii). Possédons-nous toutes les *Lettres* d'Athanase? Les catalogues actuels de manuscrits n'en signale pas d'autres que ceux de la Bibliothèque Nationale de Paris. Mais ce n'est pas une preuve suffisante. Les *Lettres* d'Athanase, d'autres même que celles que nous avons peuvent se cacher dans les recueils de *Lettres* anonymes, nombreux et non encore explorés (1). Les manuscrits de Paris, en tout cas, ne contiennent certainement pas la totalité des *Lettres* d'Athanase. Plusieurs faits le prouvent. D'abord, deux passages de la *Vie*. L'un est celui qui vient d'être cité en dernier lieu et où il est question des « prophéties envoyées par écrit » à Andronic II Paléologue. On n'en trouve point dans les *Lettres* des manuscrits de Paris, à moins qu'on ne prenne pour des prophéties les phrases nombreuses des *Lettres*, où Athanase avertit Andronic II de la colère divine, qui va s'appesantir sur Byzance. L'autre passage est plus précis. « Parmi elles (les *Lettres*), dit l'auteur, il se trouve deux catéchèses, comme composées en forme de Lettres, qui rendent aux lecteurs d'aussi grands et d'aussi nombreux services que ceux que je sais avoir personnellement aussi retirées d'elles. L'une a pour début : « L'asservissement de la race et les autres manifestations de la colère divine, qui a éclaté à cause de nos péchés »; l'autre commence ainsi : « C'est un brillant festin, dans les Évangiles, nous le savons et nous croyons » (chap. xx). Or, ces deux *Lettres-catéchèses* ne se trouvent pas dans les manuscrits de Paris. D'un autre côté, parmi les huit *Lettres* sur la résidence des évêques, publiées en latin seulement par Migne (2), il n'y en a que six qui se lisent dans les manuscrits de Paris : les *Epistolæ* II et III, adressées à l'évêque d'Apamée, manquent. Le manuscrit, qui a servi de base pour la traduction, est-il perdu, existe-t-il encore, mais où ? Il n'est pas possible, semble-t-il, de répondre, pour le moment, à ces questions. En tout cas, la Collection des *Lettres* d'Athanase, dans les manuscrits de Paris, n'est pas complète.

Nous y lisons 126 *Lettres* ou *Grammata*, dont 18 seulement, y compris la *Novelle*, sont éditées (3). Le *Par. S. Gr.* 515 en compte, à lui seul, 121 (fol. 120 r^o-225 r^o) ; le *Par. Gr.* 137 (fol. 16 r^o-111 v^o), l'ancien codex *Tellerius-Rem. Regius* 1890, 2, cité par Boivin dans ses *Notes sur l'Histoire* de Grégoras (4), en compte 86 (5), qui figurent toutes dans le *S. Gr.* 516, y compris la *Novelle*. Le *Par. Gr.* 1351 A (fol. 296 r^o-337 r^o) en renferme 7, dont une, qu'on lit aussi dans le *S. Gr.* 516 (l'*Epistula* V, publiée en latin, par Migne),

(1) Je dois à l'obligeance du R. P. Laurent de savoir qu'il existe, à la Vaticane, un manuscrit, fort beau, de 274 folios, du xiv^e siècle, contenant la Correspondance et de nombreux traités ascétiques d'Athanase. Le R. P. Laurent, qui vient d'étudier ce manuscrit, publiera sous peu une étude sur lui et prépare l'édition de la Correspondance d'Athanase.

(2) Migne, *Patr. Gr.* CXLII, col. 513-528. *Athanasii C. P. patriarchæ de necessaria episcoporum residentia epistolæ octo*, Latine edidit Turrianus ad calcem libri *De residentia pastorum*, Florentiæ 1537.

(3) Migne, *Patr. Gr.* CXLII, col. 471-528. Précédée d'une *Notitia*, tirée de Banduri (*Imperium Orientale*, II, 962-999), donnant la suscription de 84 *Lettres* d'Athanase et le texte grec, accompagnée d'une traduction latine de 10 lettres et le texte latin seulement de 8 lettres, sur la résidence des évêques. La *Novelle* est éditée dans Migne, *id.*, t. CLXI, col. 1064-1067 (texte grec seulement), n^o XXII, des *Constantinopolitanorum imperatorum Novellæ Constitutiones* (1220-1453).

(4) Éd. Bonn, t. II, p. 1189-1196, 1206, 1208, 1212-1215, 1295.

(5) Et non 84, comme l'indique Banduri. Migne, *id.*, col. 471-480.

et la *Novelle*. Il faut ajouter à ces manuscrits, le *Par. S. Gr.* 971 (fol. 109-157), collection de Notes de La Porte du Theil. Celui-ci, qui préparait, peut-être, une étude sur Athanase, a recopié les renseignements sur le Patriarche, tirés de Pachymère, de Grégoras et de Phrantzès (1), et il a transcrit, d'après le *Par. Gr.* 137, vingt et une *Lettres* d'Athanase, sans annotation et en se contentant de souligner les phrases, assez nombreuses, mal établies et peu compréhensibles du texte grec.

Les *Lettres* d'Athanase mériteraient d'être publiées intégralement (2). A la différence en effet, de bien des *Correspondances* d'auteurs byzantins, celle d'Athanase ne comprend pas de lettres banales, mais offre, au contraire, une riche moisson de renseignements de valeur sur Athanase et surtout sur l'Église byzantine, à cette époque.

Nous voudrions essayer de montrer, par quelques exemples, l'importance de cette *Correspondance*, et le grand intérêt qu'elle offre pour l'histoire de l'Église byzantine, au début du xiv^e siècle.

* * *

Athanase, nous dit Grégoras (3), « était un homme étranger à toute culture ». Les *Lettres* du Patriarche montrent combien ce reproche est peu justifié et combien Grégoras est moins impartial que Pachymère, qui, si sévère soit-il pour Athanase, ne le taxe nulle part d'ignorance. Assurément, Athanase n'est pas un styliste ; il n'est pas, comme Grégoras, sensible au style périodique, au balancement harmonieux des propositions, à la chute cadencée des phrases. Mais Athanase, dont le fond de la langue est essentiellement formé par le grec des Septante, est nourri des Pères et des Écritures. Il suffira de lire, pour s'en convaincre, les *Lettres*, *Par. Gr.* 1351 A, fol. 298 r^o-312 r^o et fol. 315 r^o-324 r^o. En fait, Athanase avait beaucoup étudié. Un passage de la *Vie* nous l'apprend. « Il trouva des livres, comme il disait, fort nombreux, fort beaux, fort différents de sujets et inconnus de la plupart (Galisios était assez riche en livres de cette espèce) ; il les lut tous trois fois, certains même quatre fois, non pas une fois, comme quiconque de ceux qui sont esclaves de la paresse » (chap. VIII). L'œuvre d'Athanase, du reste, est la meilleure preuve qu'il n'était pas ignare. Sans parler des *Lettres*, où affluent les souvenirs des Pères et des Écritures, son œuvre canonique, représentée par sa *Novelle* et par les nombreuses prescriptions, disséminées dans sa *Correspondance*, montre qu'il était loin d'être sans instruction.

Sans doute, certaines de ces prescriptions ne font qu'en reproduire d'autres antérieures. Par exemple, les prescriptions relatives aux conditions exigées pour être prêtre (*Par. Gr.* 1351 A, fol. 312 r^o, 312 v^o), piété, honnêteté, chasteté (4) ; aux pénalités à infliger aux assassins (*Par. Gr.* 1351 A, fol. 321 r^o), ou au mariage auquel Atha-

(1) *Chronique*, I, 4 (éd. Bonn, p. 25) et 56 (*id.*, p. 31).

(2) Ce que notait déjà le R. P. Delehaye, *op. cit.*, p. 64, n. 1.

(3) *Hist.*, VI, 5, p. 180. Pachymère, plus impartial que Grégoras, ne fait nulle part un semblable reproche à Athanase. Et pourtant, Pachymère était très lié avec le patriarche d'Alexandrie, Athanase, l'un des adversaires les plus irréductibles d'Athanase de Constantinople. Cf. La lettre adressée par Pachymère à Athanase d'Alexandrie, lorsque ce dernier résidait alors à Rhodes, où il resta jusqu'à l'abdication d'Athanase de Constantinople, en 1293 (*Cod. Par. Gr.* 996, fol. 275 r^o-276 v^o).

(4) Cf. *Epistula V*, Migne, P. G., CXLII, col. 524 C. Voir Léon le Sage, *Nov.* 3.

nase consacre de nombreuses pages : observance des degrés de parenté (*Par. Gr.* 1351 A, fol. 313 r^o et 321 r^o) (1), défense faite aux jeunes époux de cohabiter avant la bénédiction religieuse (*id.*, fol. 314 v^o, 321 r^o et 322 r^o) (2), amende ou excommunication prononcées contre ceux qui contractent un second ou un troisième mariage (*id.*, fol. 321 r^o et 321 v^o) (3), peines dont sont passibles les séducteurs (*id.*, fol. 321 r^o) (4) et les infanticides (*id.*, fol. 322 v^o). Mais il est d'autres mesures prises par Athanase, qui sont nouvelles : telles sont celles qu'ont trait aux héritages. Désormais, lorsqu'une personne mariée meurt sans enfant, les églises et les monastères recueillent un tiers de la succession, le conjoint survivant un tiers, et les parents du défunt un tiers (5). Dans le cas où, soit le mari, soit la femme, meurt, en laissant un enfant, si cet enfant décède peu après, un tiers de la succession est attribué aux églises et aux monastères, un tiers au conjoint survivant et un tiers aux parents du conjoint prédécédé (6). La nouveauté et l'intérêt de la décision d'Athanase proviennent du fait que la présence d'un enfant ne modifie pas la dévolution successorale, à condition que l'enfant ne vive pas trop longtemps. En fait, depuis Constantin Porphyrogénète, le tiers des successions était attribué aux églises et aux monastères (7); quant au droit successoral de la femme, le conjoint, dans l'ancienne législation, n'héritait pas de son conjoint décédé (8). Ce fut Léon VI le Sage, qui, par la *Novelle* 106, étendit la capacité d'hériter de la femme (9). Athanase n'était donc pas un ignorant.

Ce n'est pas le seul détail que les *Lettres* permettent de rectifier ou de compléter. Nommé Patriarche, en 1289 (10), un peu contre son gré (11), Athanase trouvait l'Église en proie aux troubles des Arsénites (12) et à une grave crise de discipline intérieure; la situation sociale, par ailleurs, n'était guère brillante : le peuple de la capitale succombait sous des exactions de toutes sortes. Athanase, nous montrent ses *Lettres*, estima que son devoir était de rétablir l'unité et l'ordre dans l'Église et, par fidélité à l'esprit de l'Évangile, de se faire le défenseur des opprimés.

*
* * *

Athanase est, avant tout, un homme d'action. Les paroles ne sont rien; seuls, les actes comptent. S'adresse-t-il aux évêques, c'est d'action qu'il parle. « Sans les actes, la foi est un cadavre. » Ἐργῶν χάρις εἶναι τὴν πίστιν νεκράν (13) (*Par. Gr.* 1351 A,

(1) Cf. *Epistula V*, Migne, *id.*, col. 524 D. Rapprocher Léon le Sage, *Nov.* 24 et *Basiliques*, liv. XXVIII, 5.

(2) Cf. Léon le Sage, *Nov.* 85.

(3) Cf. *id.*, *Nov.* 90.

(4) Rapprocher, Athanase, *Novelle*, Migne, P. G., CLXI, col. 1066 A, γ'.

(5) Athanase, *Novelle*, *id.*, col. 1065 C, α'.

(6) *Novelle*, *id.*, *id.*, col., 1066 B, δ'.

(7) Zachariæ von Lingenthal, *Jus Græco-Romanum*, col. III, *Nov.* 13, chap. v.

(8) Justinien, par la *Novelle* 53, avait, dans une certaine mesure, modifié cette règle.

(9) Voir aussi sur cette question, Rhallis et Potlis, *Σύνταγμα τῶν κανόνων*, t. III, et H. Monnier, *les Nouvelles de Léon le Sage*, Bordeaux, 1923.

(10) Le cod. Athous 950 (Vatopedi 88), qui est un Euchologe, daté de 1475, renferme aux folios 208-211 une pièce adressée par Athanase, selon la coutume, aussitôt après son élection, aux empereurs. Ἐτέρα (εὐχή) Ἀθανασίου Πατριάρχου Κ/πόλεως, εὐχή ἣν μετὰ τὴν χειροτονίαν λέγει εἰς τοὺς βασιλεῖς ἄρτι πρῶτως κατὰ τὴν ἀρχιερέων συνήθειαν εἰσελθόν. Peut-être cette prière fut-elle prononcée par Athanase, lors de sa première élection.

(11) Pachym., *Andron.*, II, 13, p. 139-140. Cf. *Vie*, chap. XVIII et XIX.

(12) Pachym., *id.*, I, 21 et ss., II, 13.

(13) Jc. 2, 26, b. Cf. Didachè, 17, 20.

fol. 332 r^o). Même langage, quand il s'adresse à Andronic II. « Ne confonds pas seulement par des paroles le péché des schismatiques. » (μη λόγοις μόνον ἐλέγχῃς τὴν κακίαν τῶν σχιζομένων) (S. Gr. 516, fol. 126 r^o); et ailleurs : « Ne te contente pas de briser en paroles l'hérésie, mais par des actes énergiques anéantis-la. » Μη λόγοις μόνον τὴν κακίαν καταθράύῃς, ἀλλ' ἔργοις ἀνδρείοις αὐτὴν ἐξολοθρεῦσον (S. 516, fol. 127 v^o). Plus psychologue que ne le laisse entendre Grégoras, Athanase connaît fort bien le caractère d'Andronic II. Celui-ci « aime Dieu et les fêtes religieuses » (*id.*, fol. 168 v^o) et il est tout dévoué à l'Église. Il sait « honorer la religion, lui faire rendre justice, la respecter, rechercher ce qui est son intérêt et lui remettre, comme un cadeau, ce qui lui est dû » (*id.*, fol. 222 r^o). Fort de sa connaissance du caractère de l'Empereur, fort aussi du respect aveugle que ce dernier lui témoigna toujours (1), Athanase tint étroitement Andronic II sous son influence. Il lui rappelle, un peu brutalement, qu'il ne doit rien préférer à la puissance et à l'honneur de l'Église (*id.*, fol. 228 r^o), et que, si Dieu l'a fait Empereur, ce n'est qu'à la condition qu'il observerait la justice (*id.*, fol. 150 v^o et 216 v^o). Aussi adresse-t-il très souvent à Andronic II des *Grammata* pour lui signaler des abus ou des injustices. Sans y avoir été invité, il fait connaître à l'Empereur les malheurs, qui s'abattent sur les orthodoxes, aussi bien à Byzance qu'en dehors de la capitale (*id.*, fol. 120 r^o). Bien plus, il vient trouver Andronic pour les lui exposer (*id.*, fol. 130 r^o).

Toutefois, si l'Empereur était tout dévoué à Athanase, il n'en était pas de même de son entourage, qui, comme le haut clergé, se rebellait plus ou moins ouvertement contre le Patriarche. Aussi, bien des *Lettres* n'étaient pas examinées, bien des démarches restaient vaines. Athanase s'en plaint amèrement et vivement à Andronic II. Ceux qui sollicitent des faveurs de la part d'un prince le font, dit-il « ou dans l'intérêt de leurs amis ou de leurs parents, ou pour recevoir des cadeaux ou pour atteindre une vaine gloire ». « Si donc, c'est pour l'une de ces raisons que nous te supplions, lorsque nous supplions ta Majesté impériale et divine de nous rendre un service, je t'en prie, ne nous écoute pas du tout » (*id.*, fol. 201 v^o) (2). En fait, « poussé irrésistiblement par la crainte de Dieu et par mon affection pour toi, nous t'adressons ces requêtes. Τῷ δέει τῷ πρὸς ἐκεῖνον (Θεόν) καὶ τῷ φίλτρῳ δὴ τῷ πρὸς σὲ ἀσκέτως κινούμενοι, ἀναφέρομεν ». Sans doute (Athanase est le premier à le reconnaître), il lui arrive, parfois, de soumettre à Andronic II des placets, sans égard pour sa gloire terrestre (S. Gr. 516, fol. 170 r^o) et il est même importun. « Quand bien même j'ai l'air d'être insupportable et importun, je te supplie, à nouveau et je tombe à tes pieds : laisse-moi et te dénoncer (les abus) et examiner. » Εἰ δὲ βαρὺς φαίνομαι ἐνοχλῶν, δέομαι πάλιν καὶ τοῖς σοῖς προσπίπτω ποσὶν ἵνα ἐάσῃς με καὶ μὴνύειν καὶ βλέπειν (*id.*, fol. 150 r^o). Car, ajoute-t-il, « tu ne saurais trouver personne qui t'aime autant que moi, qui fasse sienne ta joie et sien ton salut, ni qui, autant que moi, compatisse aux ennuis qui t'arrivent ou qui, autant que moi, ait soin de ta renommée et de ton salut, bien que plus d'un feigne de t'aimer. » Οὐ γὰρ εὔρες τινὰ ὡς ἐμὲ φιλοῦντά σε καὶ τὴν σὴν εὐφροσύνην οἰκείαν ποιούμενον καὶ τὴν σωτηρίαν, οὐδὲ τὸν ἐν τοῖς ἐπερχομένοις ἀνιστοῦντά σοι ἢ τὸν δόξης

(1) Pachym., *Andr.*, IV, 36; V, 2; VI, 21; VII, 10, 23. Cf. Grégoras, *Hist.*, VII, 1.

(2) Cf. S. Gr. 516, 133 r^o, 137 r^o, 169 v^o, 172 r^o.

καὶ σωτηρίας τῆς σῆς κηδόμενον ὡς ἐμέ, εἰ καὶ πολλοῖς σχηματίζεται τὸ φιλεῖν (*id.*, fol. 171 v°).

Aussi proteste-t-il véhémentement auprès d'Andronic II, parce qu'il laisse ses *Lettres* sans réponse (*id.*, fol. 225 r°), ou parce qu'il ne choisit parmi ses requêtes « qu'un petit nombre, qui sont insignifiantes et qu'il laisse de côté le plus grand nombre, qui sont importantes » (*id.*, fol. 202 r°), ou encore parce qu'il ne le reçoit pas. Il faut lire la *Lettre* (*id.*, fol. 132 v°), remplie de colère et d'amertume, où il écrit à Andronic II qu'il lui fait perdre son temps, qu'il a dû revenir, plein de confusion de n'avoir pas été introduit auprès de l'Empereur, et que, pourtant, il a attendu six jours à Chora, et qu'il a bravé la fatigue et le froid inutilement. Combien de fois, lui dit-il ailleurs (*id.*, fol. 174 r°), « ta Majesté impériale et divine a-t-elle ordonné à l'Hétériarque, quand nous te dénoncions quelque illégalité commise par l'un de tes sujets, de venir avec moi pour faire apparaître la vérité ou pour faire une juste et impartiale mise au point ? »

Si docile qu'ait été Andronic II, on comprend qu'il fut parfois excédé des réclamations incessantes d'Athanase, et que, surtout vers 1293, cédant à la pression des ennemis du Patriarche, il ne lui témoigna pas toujours la déférence à laquelle il l'avait habitué. Trois *Lettres*, de cette époque vraisemblablement, le montrent clairement. Dans la première (*id.*, fol. 140 r°-140 v°), Athanase s'étonne qu'au sujet de certaines questions, qu'il a soumises à l'Empereur, ce ne soit pas directement, mais par des intermédiaires que celui-ci lui a fait connaître son avis. « Quand bien même, ajoute-t-il, ceux qu'on m'a envoyés sont sûrs, intègres et sympathiques, je n'admets pas du tout que, pour des questions de ce genre, on mette sa confiance en eux, à moins qu'ils ne s'imaginent aussi qu'il y a un désaccord entre moi et ta Majesté impériale et divine » (*id.*, fol. 140 v°). La seconde *Lettre* est encore plus caractéristique. « J'ai l'air de parler dans le vide, écrit-il, et de prononcer des paroles qui se perdent dans l'air ; cela nous accable d'un chagrin insupportable, d'autant plus, hélas ! qu'à la suite de tous ces abus, notre situation est critique ». Ὡς δοκεῖν κενολόγους ἡμᾶς καὶ εἰς ἀέρα λαλεῖν, ἀφορήτῳ λύπῃ κατακρατούμεθα, καὶ μᾶλλον ὡς ἰσταμένων, φεῦ, ἐκ τοιούτων τῶν ἡμετέρων ἐπὶ ξυροῦ (*id.*, fol. 160 v°-161 r°). Et il conclut : « Si ce que je dis est vrai, je te demande de ne pas jeter par la porte ces lettres » (*id.*, fol. 163 r°). Enfin, la troisième *Lettre* laisse éclater toute l'indignation d'Athanase : « Comment ne pas nous indigner d'être dédaigné, alors qu'on ajoute foi plus qu'à nous, ô malheur ! à des gens qui portent leur conscience dans leurs talons. » Πῶς οὐ δυσχερανοῦμεν ὑπερορώμενοι, πιστευομένων ὑπὲρ ἡμᾶς, ὧ συμφορᾶς, τῶν ἐν ταῖς πτέρναις φορούντων τὴν εἴδησιν.

Le dévouement d'Athanase pour Andronic II et la famille impériale était, certainement, très grand et sincère ; mais il était un peu indiscret. Athanase intervenait sans retenue dans la vie privée du souverain et dans celle des siens. Ses *Lettres* sont, à cet égard, fort intéressantes. Laissons de côté les deux qu'il adresse à Michel IX Paléologue et qui ne renferment que des généralités, l'une (*S. Gr.* 516, fol. 131 r°-131 v°), où il l'engage à ne pas s'adonner aux plaisirs sensuels ; l'autre (*id.*, fol. 144 v°-146 r°), où il l'exhorte à se conduire en bon chrétien et à ne pas prêter l'oreille aux flatteries. La *Lettre*, qu'il envoie à « la Despoina Marie », femme de Michel IX (*id.*, fol. 146 r°-147 r°), et qui fut écrite entre 1295 et 1300, est plus intéressante, parce

qu'elle semble indiquer que la princesse d'Arménie (1) paraît avoir sincèrement travaillé à la pacification religieuse. « Quant à l'union pacifique de l'Église, dit-il, tu t'en occupes beaucoup, je le sais. » Ὅτι δὲ καὶ τῇ τῆς ἐκκλησίας εἰρηνικῇ ἐνώσει πολλὴν μετέρχεσθαι σε μανθάνω τὴν μεταχείρισιν (fol. 146 r^o). Mais ce sont surtout les *Lettres*, adressées à Andronic II qui sont importantes.

On sait qu'Andronic II, resté veuf de la princesse Anne, en 1280 (2), avait épousé, en 1284, Irène, fille de Guillaume VI, marquis de Montferrat et de Béatrix de Castille (3). Ambitieuse et de caractère violent, le désaccord se mit rapidement entre elle et son mari. Elle voulait surtout assurer à ses enfants (4) des privilèges, au moins égaux à ceux qui étaient réservés aux enfants du premier lit, l'Empereur Michel IX et le Despote Constantin. Lassé de ses réclamations perpétuelles, Andronic II finit par négliger Irène, qu'il aimait beaucoup cependant, et celle-ci s'enfuit à Thessalonique (5). Trois *Lettres* d'Athanase sont adressées à Andronic II, au sujet de sa séparation de corps d'avec Irène. Elles semblent dater des premiers temps du désaccord et montrent qu'Athanase paraît avoir fait tous ses efforts pour rapprocher les deux époux. D'après la première, Athanase, qui regrette de ne pas « connaître exactement ce qui se passe » (fol. 197 r^o), une fois sa surprise exprimée, nous apprend qu'il n'a pas tout d'abord franchement engagé Andronic à reprendre la vie commune; il le fait aujourd'hui et il le supplie, ainsi que l'impératrice, « de rester fidèles à la douceur, d'apaiser leur douleur et de demander à Dieu de leur accorder de s'entendre. » Puis, il reconforte Andronic, qui semble, les premiers temps, avoir souffert de l'éloignement d'Irène : « Rappelle ta sainte âme à l'espoir, écrit-il, et ne la laisse pas, elle que Dieu a parée de tant de qualités, par pusillanimité être submergée, plus qu'il ne le faut, par le découragement et par les chagrins. » Τὴν σὴν ἀνακτᾶσθαι ἀγίαν ψυχὴν πρὸς τὸ εὖελπι, καὶ μὴ τοσούτοις τοῖς ἀγαθοῖς πρὸς Θεοῦ κοσμηθεῖσαν καταδέχου δι' ὀλιγοψυχίαν ἀθυμίαις καὶ λύπαις ὑπὲρ τὸ δέον βαπτίζεσθαι (fol. 197 v^o). N'étant arrivé à aucun résultat, vraisemblablement, Athanase écrit de nouveau à l'Empereur : « Je t'écris, comme je l'ai déjà fait, au sujet de la Despoina, la compagne que Dieu t'a donnée, afin d'obtenir le respect dû au mariage et d'exiger la sagesse due par tout orthodoxe » (fol. 223 v^o). Athanase, du reste, ressent « une grande douleur, causée par les critiques qu'on chuchote contre l'Empereur » προσεῖναι μεγάλην παραλύτησιν ἐκ τοῦ ψιθυρίζειν τινὰς τὰ ἐπίψογα ἔνεκεν βασιλείως (fol. 224 r^o). A quoi Athanase fait-il exactement allusion? Rien dans les sources contemporaines ne permet de répondre à cette question (6). Quoi qu'il en soit, voyant que ses *Lettres* n'aboutissaient à rien, Athanase en écrivit une troisième à Andronic, où, après lui avoir rappelé que « tout le monde doit faire preuve d'affection et de respect, à plus forte raison, les Empereurs orthodoxes » (fol. 224 v^o),

(1) Sur Marie, sœur du roi d'Arménie, mariée à Michel IX Paléologue, en 1295, et appelée Xénè par les Byzantins, cf. Pachym., *Andr.*, III, 5 et 6, et surtout Grégoras, *Hist.*, VI, 8; VIII, 11; IX, 10, qui a prononcé son oraison funèbre (*id.*, X, 6.)

(2) Pachym., *Michel Pal.*, VI, 28.

(3) *Id.*, *Andron.*, I, 33.

(4) Sur Yolande de Montferrat, devenue Irène Paléologine, voir Ch. Diehl, *Figures Byzantines*, 2^e série, Princesses Latines à la cour des Paléologues, I, p. 226-245.

(5) Pachym., *Andr.*, V, 5, et Grégoras, *Hist.*, VII, 5.

(6) Cf. Grégoras, *Hist.*, VII, 5, p. 234-236, qui parle du désaccord entre Irène et Andronic II.

il lui dit : « Aussi, je crois nécessaire de venir ici, si ta Majesté impériale et divine me l'ordonne, soit à Chora, soit à l'église de Tous les Saints, à moins que tu ne me pries de venir plus vite. La cause ? Afin de ne pas laisser ta raison se troubler pour songer à ce qui a trait à la bonne entente et à la paix avec l'épouse que Dieu t'a donnée et à tout ce qui ménage aux époux l'affection et l'union. » Ἐνεκεν τούτου, ἀναγκαῖον νομίζω ἔλθεῖν με αὐτόθι, εἰ τοῦτο κελεύσει ἡ ἐκ Θεοῦ βασιλεία σου, ἢ ἐν τῇ Χώρα ἢ ἐν τῷ τῶν Ἀγίων Πάντων ναῷ, πλὴν εἰ κελεύεις ταχύτερον. Ἡ δὲ αἰτία μήπως καὶ θορυβῇται ὁ λογισμὸς ἵνα τὰ πρὸς ὁμονοίαν καὶ εἰρήνην φροντίσης τῆς πρὸς Θεοῦ σοὶ δοθείσης συζύγου (*id.*). Les efforts d'Athanase devaient rester inutiles. Irène mourut sans s'être rapprochée d'Andronic (1).

Athanase s'occupa aussi des fils d'Andronic. Dans l'une de ses *Lettres* (S. Gr. 516, fol. 224 v^o-225 r^o), il rappelle à l'Empereur qu'il doit compte à Dieu de la conduite de ses enfants. Ainsi, il lui signale la mauvaise conduite du Despote Constantin, « qui circule, en armes, dans une voiture, la nuit, en compagnie du fils de l'éparque » (fol. 230 r^o) et fait du scandale (2). Mais il a l'air de s'être intéressé, surtout, au Despote Jean, l'un des trois fils qu'Irène avait donnés à Andronic.

Ce dernier avait marié, en 1304, son fils Jean avec la fille de son ministre favori, Nicéphore Chumnos (3). Or, ce mariage déplut fort à Irène, qui entra dans une violente colère, car elle avait rêvé pour Jean, comme d'ailleurs pour ses deux autres fils, Théodore et Démétrius, une alliance princière (4). Une *Lettre* (fol. 211 r^o-213 v^o) d'Athanase nous fait connaître les tractations d'Irène pour essayer de donner à son fils Jean l'épouse que son orgueil estimait digne de lui. Irène aurait songé à envoyer le Despote Jean en Italie pour le marier, vraisemblablement, avec quelque princesse de ce pays. Ce projet parvint aux oreilles d'Athanase. Aussitôt, il écrivit à Andronic II qu'on apprend « que le Despote Jean, contraint par sa très chère mère et Despoina, avec l'agrément de ta Majesté impériale et divine, va quitter Byzance pour aller chercher un royaume chez les Francs (5) ». Athanase se plaint qu'on ne l'ait pas tenu au courant (fol. 221 v^o) et il exprime la crainte de voir le Despote abjurer l'orthodoxie. « Qui est assez confiant, lui écrit-il (fol. 212 r^o), pour assurer que, jeune comme il l'est, il conservera une foi intacte dans un pays étranger, habité par des Barbares, qui pis est, par une nation foncièrement orgueilleuse et égarée d'esprit ? » Quels avantages Andronic retirera-t-il de voir son fils régner sur un peuple non orthodoxe ? Ne met-il pas en péril la personne et l'âme de son fils et la sienne même ? (fol. 212 v^o). On objectera peut-être à Athanase : « C'est pour ne pas chagriner sa mère la Despoina » (*id.*). Mais il est des cas où il faut avoir le courage de faire de la peine à ses parents. Aussi engage-t-il Andronic II à écouter ses conseils, à « s'attacher avec une profonde affection à son très cher fils (fol. 213 r^o) ». Mais il ajoute qu'il n'est pas bon de mettre en présence, pour le moment, la mère et le fils, car il redoute que le Despote « ne l'écoute

(1) *Id.*, *id.*, VII, 5, p. 240; cf. aussi, Ch. Diehl, *op. cit.*

(2) Sur Constantin le Despote, cf. surtout Grégoras, *Hist.*, VIII, 2, 3, 11, et IX, 10. Voyez aussi Ch. Diehl, *Figures Byzantines*, 2^e série, Princesses Latines à la cour des Paléologues, p. 241-242.

(3) Pachym., *Andron.*, V, 5, et Grégoras, *Hist.*, VII, 5, p. 241. Cf. V. Laurent, *Une princesse byzantine au cloître*, *Echos d'Orient*, XXXIII (1930), p. 28-60.

(4) Pachym., *Andron.*, VII, 18, p. 598-599, et surtout Grégoras, *Hist.*, VII, 5. Cf. aussi Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 237-241.

(5) Voir le passage cité par Boivin, Grégoras, *Hist.*, éd. Bonn, tome II, p. 1208.

pas comme mère et ne la respecte pas comme Despoina (*id.*) » et n'aille jusqu'à l'insolence. Lettre intéressante et qui confirme ce que nous savons du caractère difficile d'Irène.

Trois autres *Lettres* en sont aussi la preuve, en même temps qu'elles nous renseignent sur la cupidité et l'avarice de l'impératrice. D'après la première, Irène aurait témoigné une certaine mauvaise humeur contre le Despote Jean, empêché, semble-t-il, par Andronic II de voir sa mère. Aussi Athanase presse-t-il l'Empereur d'envoyer Jean à sa mère dès qu'il jugera le moment favorable, « parce qu'il est naturel qu'une mère ait plaisir à voir ses enfants et parce que Dieu prescrit aux enfants de respecter leurs parents » (fol. 213 v^o). Et cependant Irène n'était pas tendre pour son fils. Dans une *Lettre*, antérieure, semble-t-il, au mariage du Despote, Athanase révèle à Andronic II que le Despote Jean lui a confié qu'il ne sait ce qu'il deviendra, « si l'on ne pourvoit pas, comme le veut son rang, à ses dépenses et à celles de sa maison » *εἰ καὶ μὴ ἀναλόγως πρὸς τοὺς ἐξόδους αὐτῷ τῆς ζωῆς καὶ τοῦ ἀξιώματος καὶ τῶν ὑπ' αὐτὸν ἐξ οἰκονομίας τινὸς προνοεῖται* (fol. 214 r^o). Il a prié le Patriarche d'adresser une supplique à sa mère, « la très pieuse Augousta », pour lui demander de prendre soin de son fils, comme il le faut. Athanase, du reste, qui ne veut pas prendre l'initiative de la démarche, demande à l'Empereur de lui indiquer ce qu'il doit dire et comment le dire (fol. 214 v^o). Une autre *Lettre*, enfin, écrite peu de temps après la mort du Despote, en 1308, est une nouvelle preuve de la cupidité d'Irène. Des hommes, écrit Athanase, se sont présentés à lui; ils déploraient l'indigence qui les écrasait et suppliaient qu'on leur vînt en aide (fol. 222 v^o). Le synode se joint au Patriarche pour demander à Andronic II de remédier à cet état de choses et de venir en aide à ces hommes « tiraillés par la faim et la pauvreté même, auxquelles ils ne peuvent échapper » (*ἀνάγκη λιμοῦ καὶ πενίας ἀποσπωμένους αὐτῆς*) (fol. 223 r^o).

Ainsi, Athanase, obéissant à son désir de faire régner la justice et regardant comme son devoir de rappeler leurs obligations aux époux et aux parents, n'hésitait pas à pénétrer dans la vie privée des souverains. Mais il y avait, dans sa conduite, du reste, autant, semble-t-il, d'affection sincère que de désir de dominer l'Empereur. Ce sont les mêmes mobiles qui expliquent sa politique religieuse et sa politique sociale.

* * *

Au moment où Athanase montait sur le trône patriarcal, l'Église byzantine était encore fort troublée. La discipline intérieure s'était relâchée et les désordres, nés de la politique d'union de Beccos et de Michel VIII Paléologue et des désordres des Arsénites, n'étaient pas encore apaisés. Athanase voulut rétablir l'ordre et l'unité dans l'Église qui lui était confiée. Malheureusement, Athanase était et resta un ascète. Il voulait plier tout le monde à la règle très dure à laquelle il se pliait lui-même, et, comme le note très justement Pachymère (1), il n'avait pas appris dans les cloîtres l'art de gouverner les hommes. Les mesures, excellentes et justifiées prises par lui, échouèrent,

(1) Pachym., *Andron.*, II, 16, p. 151-152.

parce qu'il se montra trop inflexible et parce qu'il ne tint pas assez compte qu'il avait affaire à des hommes (1).

Les évêques et les moines furent, pour le Patriarche, un sujet de préoccupations constantes. Les évêques avaient pris l'habitude de résider à Constantinople et de ne se rendre dans leurs diocèses que rarement (2). Athanase voulut les contraindre de vivre au milieu de leurs fidèles. En dehors des huit *Lettres*, publiées par Migne, sept autres inédites (3) traitent du même sujet. « Il ne m'est pas possible, dit Athanase (S. Gr. 515, fol. 140 v^o) de supporter plus longtemps ici le séjour des évêques : c'est une chose illégale et qui n'apporte la paix ni à ta Majesté ni à l'Église. » (ὡς ἀδύνατον ἐπὶ πλέον τὴν τῶν ἀρχιερέων ἐνταῦθα διατριβὴν ὑποφέρειν με· οὔτε γὰρ ἔννομον οὔτε εἰρήνην τῇ βασιλείᾳ οὔτε τῇ ἐκκλησίᾳ). Deux raisons l'obligent à forcer les évêques à quitter la capitale, « même contre leur gré » (fol. 142 v^o). La première, c'est que leur devoir leur impose de résider dans leur diocèse pour défendre les orthodoxes contre tous les dangers qui les menacent. Aussi proteste-t-il contre la présence de l'évêque de Crète, qu'il renvoie (fol. 142 r^o) et céplore-t-il les malheurs, qui se sont abattus sur les chrétiens d'Ancyre et sur ceux de Pisidie, parce que leur évêque n'était pas au milieu d'eux (fol. 176 v^o) (4).

A cette première raison, s'en ajoute une autre, autant sinon plus impérieuse que la précédente. L'existence, menée par les évêques à Byzance, n'avait rien d'exemplaire. « Qui ne croit, s'écrie Athanase (fol. 201 r^o), que ce n'est pour un gain coupable, pour recevoir des présents, pour se reposer ou par amour du luxe qu'ils (les évêques) séjournent dans la capitale ? » « Je vous en prie, écrit-il ailleurs (*Par.* 1351 A, fol. 335 v^o-336 r^o), n'imites pas certains de ceux qui se contentent de porter le titre de pasteurs et s'inquiètent fort peu de leur troupeau et de leur charge pastorale, mais qui ne rêvent que d'une table bien garnie, de mulets à la démarche douce, d'une existence molle et efféminée, d'une gloire vaine, du monde, de ses plaisirs, du désir d'amasser de l'argent (5) ». La même plainte revient dans une autre *Lettre* (S. Gr. 516, fol. 134 r^o), où il déclare qu'« aujourd'hui les évêques ne se trouvaient et ne se trouvent ici que pour banqueter, se livrer à des actes répréhensibles et fomenter des troubles » (πῶς σήμερον οἱ ἀρχιερεῖς εἰς οὐδὲν ἕτερον ἠύρισκοντο καὶ εὕρισκονται ὧδε, εἰ μὴ εἰς συμπόσια καὶ αἰσχίσματα καὶ εἰς παραχάς). Et encore : « Certains pénètrent ici sans nécessité, mais pour intriguer quand et comme ils veulent, pour enseigner aux autres à être insolents, à ne pas remplir leur ministère, ni à se parer du vêtement, digne de l'Église; leur esprit est toujours porté à critiquer, à grogner, à propos de charges et de libéralités, dont ils ne sont jamais las et au sujet desquelles, comme si on les lésait gravement, ils gémissent bruyamment. » (οὐ κατὰ χρέος, κατὰ δὲ χάριν εἰσερχομένων ὅτε βούλονται καὶ ὡς βούλονται, καὶ ἄλλους ἐκδιδασκόντων τὸ αὐθαδέες, τὸ μήτε ὑπηρεσία ἀποπληροῦν, μήτε στολῇ ἀρμοδίῳ τῇ ἐκκλησίᾳ καθωραϊξέσθαι, ἀλλὰ πρὸς μέμψεις καὶ γογγυσμούς τὴν διάνοιαν ἔχοντες

(1) *Id.*, et Grégoras, *Hist.*, VI, 5.

(2) Grégoras, *id.*, p. 182.

(3) S. Gr. 516, fol. 134 r^o-134 v^o; fol. 140 r^o-140 v^o; fol. 140 v^o-141 v^o; fol. 142 r^o-142 v^o; fol. 159 v^o-160 v^o; fol. 174 v^o-176 v^o; et fol. 201 r^o-201 v^o.

(4) Cf. Migne, *P. G.*, tome CXLII, col. 518 D.

(5) Cf. Grégoras, *Hist.*, VI, 5, p. 183.

ένεκεν ὀφφικίων καὶ βόγας ὑπὲρ ὧν οὐ κεκοπιάκασιν [καὶ] ὡς ἀδικούμενοι τὰ μέγαλα κατασθενάζουσι).

Certains évêques s'inquiétaient, sans aucun doute, un peu trop des avantages temporels. Même quand ils siègent comme juges (1), écrit Athanase (fol. 160 r^o), ils songent à leurs vignobles. Et que dire du métropolite de Bitzya, qui loue par an 800 pièces d'or les biens de l'Église? Que dire de celui de Sardes? « N'a-t-il pas ici un vignoble, des attelages, un jardin, des ateliers et des bénéfices? » (fol. 141 r^o). Ἀκούω γὰρ ὡς ὁ Βιτζύνης εἰς ὀκτακόσια ἐξεδίδου κατ' ἔτος τὰ τῆς ἐκκλησίας. Τί δὲ ὁ Σάρδεων; Οὐχὶ ἀμπελῶνα ἔχει ἐνταῦθα καὶ ζευγηλατεῖον καὶ κῆπον καὶ ἐργαστήρια, πρὸς τοῦτοις καὶ ἀδελφάτα; Certains même, d'après un passage d'une *Lettre-catéchèse* (Par. 1351 A, fol. 320 v^o) quittaient l'Église, car Athanase rappelle au clergé qu'il est interdit d'abandonner l'Église pour une charge civile ou militaire. Mais le zèle d'Athanase était trop inquisitorial (2) et la manière forte, qu'il employait, ligua contre lui les évêques, qui réussirent à le faire abdiquer. Athanase, du reste, se rendait compte le premier de cette hostilité. « Que font-ils ici, écrit-il (S. Gr. 516, fol. 141 r^o), sinon qu'après avoir abandonné leur Église, ils tiennent des réunions contre le Patriarche? » Et ailleurs : « Pourquoi les évêques aiment-ils résider dans la capitale? C'est qu'ils prennent plaisir à nommer et à déposer des Patriarches; car, si le même restait trop longtemps en fonction, tout irait trop bien. Et le fait s'est produit bien souvent depuis la reprise de Constantinople (3) ». Inobservance des devoirs pastoraux, goût de l'intrigue, amour du luxe, passion de l'argent, tels sont les défauts qu'Athanase essaya, mais en vain, de corriger chez les prélats. Son action aussi énergique à l'égard du clergé régulier n'aboutit pas à de meilleurs résultats.

Athanase rappelle, au moins, dans l'une de ses *Lettres* (Par. 1351 A, fol. 333 v^o) « de ne pas croire qu'il suffit de se faire couper les cheveux et de s'habiller de noir pour faire son salut » (ἐκ τοῦ κεῖραι τὴν τριχὰ καὶ μελανειμονῆσαι καὶ μόνον τὴν σωτηρίαν νομίζειν). Bien des moines, en effet, respectaient peu la règle monastique. Comme de tout temps, mais peut-être plus que jamais, un grand nombre d'entre eux erraient alors dans les villes (4). Athanase voulut leur imposer l'obligation de rester dans le monastère auquel ils étaient attachés et frappe d'excommunication ceux qui s'échappaient pour se réfugier dans un autre cloître ou chez un particulier (5). Par ailleurs, il rappelle qu'il ne saurait tolérer l'existence de monastères mixtes (Par. 1351 A, fol. 319 v^o) (6), et il frappe d'une peine ecclésiastique l'higoumène du monastère patriarcal d'Apamée, coupable de cohabiter avec une femme depuis longtemps et il réunit son monastère au monastère voisin « de la Reine du monde, la Mère de Dieu, la Bienfaisante » (τὴν δὲ μονὴν τῇ μονῇ τῆς τοῦ κόσμου Δεσποίνης καὶ Θεομήτορος τῆς Εὐεργετίδος, ὥντως γειτονεύουση

(1) Andronic II avait conféré à Athanase, nous apprend Pachymère (*Hist. Andron.*, VII, 10, p. 582) sous son premier patriarcat, le droit aussi de juger tous les procès civils.

(2) Voyez par ex., ce que raconte Pachym., *Andron.*, II, 16.

(3) Migne, P. G., tome CXLII, col. 517 D.

(4) Rapprochez ce que dit Grégoras, *Hist.*, VI, 5, p. 183.

(5) S. Gr., 516, fol. 219 r^o. Cf. Par. 1351 A, fol. 321 v^o et Migne, *id.*, *id.*, col. 525 A. Cf. *Novelle*, Migne, *id.*, CLXI, col. 1066 C, 8'.

(6) Sur les prescriptions d'Athanase, relatives aux monastères mixtes, cf. P. Steph. Hilpisch, *Die Doppelklöster. Entstehung und Organisation*, Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens, Heft 15, Münster i. W., 1928, et, surtout, J. Pargoire, *Les monastères doubles chez les Byzantins*, Échos d'Orient, IX, (1906) p. 25.

διέγνωμεν διὰ γράμματος παραδοῦναι) (S. Gr. 516, vol. 199 v^o). Athanase fit tous ses efforts pour rétablir la discipline dans les monastères, car, disait-il (fol. 209 v^o, 210 r^o) : « Parmi les charges, incombant à celui qui dirige l'Église, la plus importante semble être la surveillance des établissements religieux. » Les mesures, prises par lui, étaient salutaires, comme le remarque Grégoras (1), mais, appliquées avec une rigueur maladroite, elles furent vite abandonnées.

Toutefois, un danger plus redoutable encore menaçait l'Église byzantine. C'était le schisme. Athanase s'efforça de le conjurer, mais la dureté de sa direction spirituelle ne fit que l'aggraver. Dans une longue *Lettre* (S. Gr. 516, fol. 184 r^o-189 v^o), il a fort bien défini le schisme, qui désolait alors l'Église. « J'ai appris de source sûre, dit-il (fol. 185 r^o), qu'un schismatique a vu le Sauveur même attaché sur sa croix, sa chair divine déchirée en cinq parties. Celui qui le vit poussa un gémissement aigu. Comme il demandait qui avait osé pareil forfait : « C'est vous, dit le Sauveur, qui vous êtes rendus semblables à Arius, autant que vous le pouviez, à cette différence près, que lui a déchiré ma tunique, tandis que vous, comme tu le vois, vous avez déchiré ma chair. » On comprendra, comme je le dis, que la première mutilation, c'est l'union avec les Italiens; la deuxième, c'est l'affaire des Arsénites; la troisième et la quatrième, l'attitude des Égyptiens et des Tyriens, ainsi que de tous ceux de là-bas qui se sont ligüés avec eux contre nous pour la ruine de ce qui est bien; la cinquième, cette brillante troupe de mauvais prêtres, avec leur levée en masse faite pour votre malheur et pour la ruine de l'Église. » (Καὶ μὴν ἐν βεβαίῳ μοι ἤκουσται ὡς ὤφθη τῶν σχιζομένων τινὶ αὐτὸς ὁ Σωτὴρ, κρεμάμενος ἐν σταυρῷ, διεσπασμένης ἐν μέρεσι πέντε τῆς ἁγίας αὐτοῦ σαρκός. Ἀνοιμώξαντος οὖν γοερὸν τοῦ ὀρώντος καὶ τὸν τολμηρὸν τοῦ φρικωδοῦς ζητοῦντος : « Ὑμεῖς, τὸν Σωτῆρα φάναι πρὸς τὸν ζητοῦντα, Ἀρεῖω ὁμοιωθέντες εἰς δύναμιν, πληρὸν ὅσον ἐκεῖνος μὲν τὸν χιτῶνα μου, ὑμεῖς δὲ τὴν σάρκα, ὡς ὁρᾷς, διεθήκατε ». Καὶ ὑπολάβοι τις ἄν, ὡς ἐγὼ φημί, τὴν πρώτην ῥῆξιν τὴν μετὰ τῶν Ἰτάλων ἔνωσιν· δεύτεραν, τὴν τῶν Ἀρσενιακῶν, τρίτην δὲ καὶ τετάρτην, Αἰγυπτίων καὶ Τυρίων καὶ ὅσοι ἐκεῖθεν σὺν τούτοις πρὸς ἡμᾶς ἐνεδήσαντο ἐπὶ καταστροφῇ τοῦ καλοῦ· πέμπτην πρὸς τούτοις, τὸν λαμπρὸν ὄρμαθὸν τῶν κακῶν (cod : καλῶν) ἱερέων καὶ τὸν διεγχευμένον αὐτῶν ἐπὶ σφετέρῳ κακῷ καὶ ἐπὶ καταλύσει τῆς ἐκκλησίας συνασπισμόν. »

Sur le premier point, les tentatives d'Union des Églises, la *Correspondance* d'Athanase nous renseigne peu. La cause de l'Union avait, cependant, conservé ses partisans, qui ne restaient pas inactifs. Car, dans cette même *Lettre*, Athanase s'emporte contre « l'arrivée en toute hâte à Rome de l'impie Théoctiste et de ceux qui lui ressemblent » (ἡ τοῦ θεοστυγοῦς Θεοκτίστου καὶ τῶν ὁμοίων ἐκείνων σπουδαῖα πρὸς Ῥώμην ἄφιξις) (fol. 188 r^o). Et, dans une autre *Lettre* (fol. 138 r^o-138 v^o), il anathématise « tout dogme, toute doctrine qui n'est pas conforme aux prescriptions et aux dogmes de la sainte Église de Dieu, catholique et apostolique (2) ». Des Arsénites, Athanase ne dit rien (3). Mais, il est plus explicite sur les trois derniers points. C'est qu'il s'agit du schisme, causé, en partie, sans qu'il s'en rendît clairement compte, par son austérité et par sa méconnaissance des hommes.

Les Égyptiens ? Il s'agit du Patriarche Athanase d'Alexandrie. Pachymère (4)

(1) Grégoras, *Hist.*, VI, 5, p. 184.

(2) Cf. aussi fol. 129 r^o, où Athanase félicite Andronic II d'avoir purgé l'Église des éléments latinophiles.

(3) Athanase ne parle qu'accidentellement des Arsénites, dans ses *Lettres*. On n'y trouve aucune allusion à ce que raconte Pachymère, *Andron.*, VI, 2, p. 477-479.

(4) Pachym., *Andron.*, V, 20, et surtout *id.*, VII, 8.

parle assez longuement de l'hostilité de ce dernier contre Athanase de Constantinople, et Grégoras (1) rapporte l'apologue perfide que le Patriarche d'Alexandrie raconta, dit-on, pour dissuader Andronic II, en 1304, de rappeler Athanase sur le trône patriarcal. Athanase de Constantinople prend vivement à partie Athanase d'Alexandrie. Il proteste contre « la faveur impériale et contre celle des sénateurs », qui comblent ce dernier de cadeaux; il flétrit sa bassesse d'âme qui, par flatterie, laisse remplacer dans le monastère du Grand-Champ (ἐν τῇ μονῇ τοῦ Μεγάλου Ἀγροῦ) (2) l'image du Christ par celle de l'Empereur, et il l'accuse de tolérer des élections irrégulières, auxquelles participent « non seulement des prêtres, mais aussi des évêques, comme c'est l'habitude chez les Alexandrins, dans la maison d'un certain Paul Choraulos » (οὐχ ἱερεῖς μόνον χειροτονησάντας ἕξω τοῦ δέοντος ἀλλὰ καὶ ἐπισκόπους, ὡς ἔθος Ἀλεξανδρεῦσιν ἐν οἴκῳ Παύλου Χοραύλου τινός) (fol. 186 r^o). Athanase adresse, du reste, les mêmes reproches à l'évêque de Tyr. Sa conduite tend à la perte de son âme, à la ruine de ceux qui le fréquentent et de ceux qui l'écoutent, ainsi qu'à « la destruction par une guerre sourde et par une guerre ouverte, comme nous le voyons, de l'Église, laissée sans secours » (fol. 185 v^o). A l'imitation du Patriarche d'Alexandrie, « il destitue des prêtres, admet dans le catalogue des orthodoxes ou en rejette ceux qu'il lui plaît et il s'insurge contre le synode et contre le Patriarche d'ici » (fol. 186 v^o). D'ailleurs, le Patriarche d'Alexandrie et l'évêque de Tyr n'étaient pas les seuls schismatiques. Cette même *Lettre*, qui date du second patriarcat d'Athanase, montre que bien des prélats se révoltaient contre l'autorité trop tyrannique du Patriarche de Byzance. Le Patriarche d'Antioche, celui de Jérusalem (fol. 187 v^o), les évêques de Sardes (*id.*), de Chalcédoine, de Pergame (fol. 188 r^o), entre autres, sont nommément accusés par Athanase.

A cette hostilité des évêques s'ajoutait celle de ceux qu'Athanase appelle les « xylotes » (ξύλωτοι). Ce sont des hommes, dit-il (*Par.* 1351 A, fol. 299 v^o), « qui résistent à la volonté divine, moines pour la plupart, afin, après s'être cachés sous la toison de la brebis et s'être mêlés aux brebis qui pâturent, de pouvoir détruire les brebis du troupeau du Christ. Ils ont les apparences de la piété, mais ils nient sa puissance ». (ῥακενδυτοῦντες οἱ πλεῖστοι, ὡς ἄν, τὸν λύκον ἐν τῷ κωδίῳ συγκρύπτοντες καὶ τῇ νομῇ τοῖς προβάτοις ἀνυπόπτως ἀναμιγνύμενοι, τοῦ Χριστοῦ τῆς ποιμνῆς τὰ πρόβατα διαφθείρωσιν, ἔχοντες μόρφωσιν εὐσεβείας, ἡρνημένοι δὲ ταύτης τὴν δύναμιν). « Ils vivent dans la mollesse, ajoute-t-il, s'inquiètent peu des excommunications des lois canoniques et de l'interdiction de fréquenter les schismatiques. » (*Ibid.*) Contre eux, Athanase écrit une longue *Lettre-catéchèse* (*Par.* 1351 A, fol. 298 r^o-312 r^o), où il réunit, pour les confondre, les canons des différents synodes, relatifs aux schismatiques (prêtre refusant de reconnaître l'autorité de son évêque, évêque qui se sépare de son métropolitain, évêques qui n'obéissent pas à leur Patriarche) (3) et où il cite saint Basile, saint Grégoire de Naziance, saint Jean Chrysostome et Épiphanes de Chypre (4).

(1) Grégoras, *Hist.*, VII, 1, p. 216-217.

(2) Sur le monastère du *Grand Champ*, donné par Michel VIII Paléologue à l'Église d'Alexandrie et qu'Athanase lui enleva, cf. Pachym., *Andr.*, II, 5, p. 203.

(3) 6^e canon du synode de Gangre, 33^e du synode de Laodicée, 11^e du synode de Carthagène (fol. 302 v^o); canons 13, 14 et 15 des I^{er} et II^e synodes œcuméniques (fol. 303 v^o-304 r^o), 5^e canon du synode d'Antioche (fol. 304 v^o).

(4) Fol. 305 v^o-310 r^o. Voyez aussi des citations de Méthode, patriarche œcuménique (fol. 305 r^o), d'Ignace (fol. 305 v^o). Contre les xylotes, voyez aussi la *Lettre*, S. 516, fol. 138 v^o.

Athanase lutte donc de toutes ses forces pour ramener l'union dans l'Église. Il avait l'appui d'Andronic II et il le remercie vivement du zèle qu'il témoigne pour faciliter la paix religieuse (*S. Gr.* 516, fol. 230 v^o-231 r^o). Athanase l'invita bien à se montrer impitoyable pour les schismatiques (fol. 146 v^o-147 v^o), dont l'attitude lui semblait causée par la passion du pouvoir et le désir de faire des nominations comme ils l'entendaient (*Par.* 1351 A, fol. 309 v^o); à la fin, toutefois, Athanase fit appel à la raison et au cœur des coupables : « Soyez à mes côtés, écrit-il (*id.*, fol. 308 r^o), montrez que vous faites partie du troupeau des brebis du Christ. Songez que Dieu n'est pas le Dieu du désordre et de la guerre, mais le Dieu de la paix et de l'ordre. » (ὥς οὐκ ἐστὶ Θεὸς ὁ θεὸς ἀκαταστασίας καὶ μάχης, ἀλλ' εἰρήνης καὶ τάξεως), et : « Jusques à quand sévira chez vous cette guerre déraisonnable et cette résistance diabolique ? » (μέχρι καὶ τίνος κρατήσῃ μέσον ὑμῶν τοιαύτη παράλογος στάσις καὶ διαβολικὴ ἔνστασις) (*id.*, fol. 308 v^o). Ce n'est pas, du reste, pour le plaisir d'imposer sa volonté qu'Athanase lance cet appel à l'union. « Nous ne mettons pas notre point d'honneur à triompher », dit-il (*id.*, fol. 309 r^o), et il le répète : « Ce n'est pas en maître absolu que nous vous (les schismatiques) lançons ces prescriptions; nous avons été nommés pour enseigner la parole divine, non pour exercer le pouvoir et faire acte d'autocrate » (οὐ δεσποτικῶς τοῦθ' ὑμῖν ἐπιτάττομεν· εἰς διδασκάλιον προεχειρίσθημεν, οὐκ εἰς ἀρχήν, οὐδ' εἰς αὐθεντίαν) (*id.*, fol. 310 v^o). Au reste, s'ils ne veulent pas écouter ses appels désintéressés, « nous sommes prêts, continue-t-il, à céder le pouvoir à celui que vous voudrez, pourvu que l'Église reste UNE. Mais, si nous avons été nommés régulièrement, persuadez ceux qui ont été illégalement élus de se laisser déposer » (ἔτοιμοι παραχωρῆσαι τῆς ἀρχῆς ὅτω ἂν βούλησθε, μόνον ἐκκλησία ἔστω μία· εἰ δὲ ἡμεῖς ἐννόμως γεγενήμεθα, πείσατε καταθέσθαι τοὺς παρὰ νόμους ἐπὶ τὸν θρόνον ἀναβεβηκότας) (*id.*, fol. 311 v^o).

La pureté d'intentions d'Athanase ne semble pas pouvoir être mise en doute; mais la rigidité de son caractère et la maladresse de ses collaborateurs firent échouer son noble projet. Il apporta les mêmes qualités et les mêmes défauts dans sa politique sociale.

* * *

Athanase aimait le peuple, écrit Pachymère (1). Et, de fait, il aima beaucoup les humbles. Son dévouement pour eux se manifesta de deux manières. Il essaya d'arracher le peuple aux vices où il se complaisait et il prit sa défense contre ceux qui l'opprimaient.

« Nous sommes pleins de toutes les injustices, pleins de luxure, de cupidité, de perversité, de jalousie, pleins d'hypocrisie et du goût des querelles, vicieux, médisants, dédaigneux, confessant que nous connaissons Dieu, mais le niant par nos actes violents, imposteurs, inventeurs de péchés » (*Par.* 1351 A, fol. 298 v^o-299 r^o). Ce tableau, un peu poussé au noir, est cependant, dans l'ensemble, conforme à la réalité (2). La débauche s'étalait au grand jour. Athanase excommunie ceux qui vivent de la pros-

(1) Pachym., *Andron.*, VI, 1, p. 461.

(2) Cf. aussi *S. Gr.* 516, fol. 210 v^o-211 r^o, et Migne, *P. G.*, CXLII, col. 512-513.

titution (1). Il proteste contre les établissements de bains mixtes (*Par.* 1351 A, fol. 314 v^o), il essaie de lutter contre le jeu et l'ivrognerie par la menace d'amendes (*id.*, fol. 320 v^o), il défend sévèrement de chercher à connaître l'avenir par « les présages, la divination par le feu, l'observation des astres » (*id.*, fol. 322 r^o), et il interdit aux femmes de s'arrêter aux carrefours auprès des diseurs de bonne aventure et des bateleurs, montreurs d'ours ou de serpents (*id.*, fol. 314 r^o) (2). Il s'inquiète même de la toilette des orthodoxes, leur rappelant qu'ils ne doivent pas porter de vêtements à l'étrangère ou trop lâches, ni se soigner les cheveux comme les femmes (*id.*, fol. 313 r^o).

Athanase voyait surtout la cause de la corruption des mœurs dans le fait que les Byzantins se détournent de plus en plus de la religion. « Ce qui m'effraie, écrit-il (*S. Gr.* 516, fol. 152 v^o), c'est de voir comment s'en est allée la scrupuleuse observance des préceptes religieux ». « Parce que nous méprisons complètement la religion, dit-il, ailleurs (*id.*, fol. 184 v^o), nous sommes perdus (3) ». On venait bien toujours à l'église, mais l'on ne respectait plus le saint lieu. Quand on se rend dans une église, dit-il (fol. 159 r^o), ce n'est pas « pour venir se vautrer dans l'enceinte des édifices sacrés et pour festoyer comme dans les lieux d'ivrognerie », ni « pour s'y adonner aux plaisirs du ventre ». Et, il renouvelle l'interdiction de faire du commerce et de cohabiter avec une femme à l'intérieur de l'enceinte des églises (*Par.* 1351 A, fol. 321 r^o). On vient à l'Église pour prier ; autrement, Athanase en interdit l'accès. Et il n'hésite pas à le faire à l'endroit des femmes de l'aristocratie byzantine (*S. Gr.* 516, fol. 156 r^o). Il leur refuse l'accès des galeries supérieures à Sainte-Sophie, car ce n'est pas par piété qu'elles y viennent, mais « par vanité, par le désir d'étaler leurs bijoux ; leur attitude est hautaine et insolente avec leurs parures d'or et de pierres précieuses ». Elles ignorent qu'on ne saurait être loué, « quand on recherche les moyens de ne pas rester debout avec le reste des fidèles pour prier avec eux, mais qu'on se tient au-dessus de la foule, au-dessus même des prosternations » (τῷ ἐκζητεῖν μὴ κοινῶς πεποιῆσθαι τὴν στάσιν τῷ ἐπιλοίπῳ λαῷ τοῦ συνεύχεσθαι, ἀλλ' ὑφοῦ παρὰ τοὺς πολλοὺς καὶ αὐτοῦ τοῦ προσκυνήματος ὑπερθεῖν) (4).

Prier souvent et en commun est le moyen le plus efficace, d'après Athanase (*Par.* 1351 A, fol. 334 r^o-334 v^o), pour élever moralement le peuple et pour attirer la miséricorde de Dieu sur Byzance. Aussi, nombreux sont ses appels pour contraindre tout le monde à la prière. Il reprend, en les aggravant, les prescriptions relatives au repos dominical (5) ; il veut qu'on consacre le dimanche à la prière (6), qu'on ferme, à partir du samedi soir, les ateliers, les établissements de bains, les cabarets, et qu'on frappe d'une amende les délinquants (*S.* 516, fol. 155 r^o). Pendant la Passion, tout le monde doit venir prier à Sainte-Sophie : le peuple et surtout Andronic II, ou, s'il est empêché, son fils le Despote (7). Emporté par son zèle religieux, Athanase va jusqu'à demander

(1) *Par.* 1351 A, fol. 321 r^o Cf. *Novelle*, Migne, CLXI, col. 1065 D-1066 A, β'.

(2) Cf. *Novelle*, *id.*, col., 1066 C-D ζ'. Léon le Sage condamnait déjà toutes ces pratiques par la *Novelle* 65.

(3) Cf. *id.*, fol. 231 v^o, 233 v^o et *Par.* 1351 A, fol. 334 r^o et 334 v^o.

(4) C'est pour la même raison, le respect qu'on doit à l'Église, qu'Athanase interdit qu'on accole des maisons aux églises (*S.* 516, fol. 182 r^o et 182 v^o) et qu'il exige qu'il y ait une distance de douze pas séparant d'une église une maison particulière (*id.*, fol. 164 v^o).

(5) Léon le Sage, *Novelle* 54.

(6) *S.* 516, fol. 155 r^o et *Par.* 1351 A, fol. 312 v^o. Cf. *Novelle*, Migne, P. G., CLXI, col. 1066 C-D ζ'.

(7) *Id.*, fol. 152 v^o, 154 r^o, 166 r^o, 166 v^o, 167 r^o, 167 v^o, 168 r^o et 193 r^o.

à Andronic II de suivre « pieds nus une procession avec les saintes Images, l'âme pleine de componction » (ἐξέλθωμεν καὶ γυμνοὶ τῷ ποδὶ μετὰ τῶν θείων εἰκόνων ἐν κατανύξει λιτάζοντες) (*id.*, fol. 192 v^o). Le même manque d'esprit de mesure se retrouve dans ses prescriptions relatives au jeûne du vendredi (*Par.* 1351 A, fol. 314 r^o et 336 r^o) et surtout à celui du carême, exigeant qu'on l'observât « en paroles et en actes » (*id.*, fol. 332 r^o-332 v^o), en ne buvant que de l'eau, en s'interdisant le poisson et en passant la nuit en prières (*id.*, fol. 314 r^o-314 v^o et 332 v^o) (1). Athanase n'avait qu'un tort : c'était de considérer Byzance comme un vaste monastère. Et, cependant, il voulait sincèrement le bien du peuple, comme le montrent ses nombreuses interventions contre ses oppresseurs.

Le peuple de Byzance, en effet, n'était pas heureux. Les guerres extérieures, les ravages de la Grande Compagnie catalane (2), les désordres intérieurs avaient fait empirer la situation économique. Par ailleurs, l'injustice et l'illégalité régnaient partout (3). « J'ai vu, écrit Athanase (*S. Gr.* 516, fol. 156 v^o-157 r^o), l'un tout en larmes l'autre maltraité, celui-ci les vêtements ensanglantés, celui-là se lamentant parce qu'on lui enlevait ce qui lui appartenait, un autre souffrant du despotisme, surtout des fonctionnaires, qui devraient rendre la justice à ceux qui sont lésés, quels qu'ils soient sans parler de ceux qui ont échappé, à moitié morts, des mains des Italiens, et qui ensuite, sans pitié, sont dépouillés par leurs frères de race. » Homme d'action, Athanase défendit énergiquement les humbles et les faibles.

Il prie Andronic II d'exiger des fonctionnaires qu'ils connaissent exactement leurs droits, mais aussi ceux des autres (*id.*, fol. 149 r^o). Il veut qu'il annonce à chacun d'eux ceci : « Fais bien attention à la manière dont tu as l'intention d'agir, car le Patriarche va enquêter, dans la crainte que tu n'agisses avec injustice et non comme je le prescris. » (Πρόσεχε πῶς μέλλεις ἐνεργεῖν, ὅτι ὁ Πατριάρχης μέλλει ἐρευνᾶν μήπως ἀδίκως ἐνεργῇς καὶ οὐχ ὡς ὀρίζεται ὑπ' ἐμοῦ (*id.*, fol. 138 r^o). Grâce aux nombreux moines, qui lui servaient d'agents de renseignements, Athanase n'ignore presque rien (4). La haute situation du délinquant ne l'empêche pas d'adresser à l'Empereur son rapport (ἀναφορά), comme il appelle, en général, le *Gramma* qu'il lui envoie. Il proteste, ici, contre les racoleurs qui ont embarqué sur le vaisseau du Grand-Duc plus de rameurs qu'il n'en fallait et qui n'ont relâché ceux dont ils n'avaient pas besoin que contre de l'argent (*id.*, fol. 129 v^o). Là, il accuse le Préposé au Caniclée d'abuser de son pouvoir (fol. 149 v^o-159 r^o) ; ailleurs, il avertit le Grand Dioecète, convaincu d'avoir lésé un malheureux, qu'il exigera de le voir restituer jusqu'au dernier sou (fol. 141 v^o-142 r^o) ; ailleurs encore, c'est le grand Primicier de la cour, dont il veut punir la cruauté (fol. 135 r^o). Quand les gens puissants trafiquent de la justice, dit-il, il est impossible de les remettre dans le droit chemin, sans colère (ἡνίκα τὸ δίκαιον ἀπεμπολήθη παρὰ τοῖς προέχουσιν, ἀδύνατον μὴ ἐπάγεσθαι παιδείαν τὴν ἐξ ὀργῆς) (fol. 137 v^o).

(1) Cf. *Novelle*, Migne, P. G., CLXI, col. 1067 A-B, 1' et *id.*, t. CXLII, col. 524 D.

(2) *S. Gr.* 516, fol. 148 v^o. Voir surtout Pachym., *Andron.*, VI, 4 et 26, et Grégoras, *Hist.*, VII, 3.

(3) *Lettres*, *id.*, fol. 127 v^o, 130 r^o, 182 v^o, 183 r^o et *Par.* 1351 A, fol. 300 v^o-301 r^o.

(4) Athanase rendait la justice dans le couvent du Grand Logariaste (Pachym., *Andr. Paléol.*, VI, 10, p. 583).

Accorder à chacun ce qu'exige l'équité, voilà la maxime qu'Athanase veut mettre en pratique. Aussi intervient-il en faveur d'un certain Glycys, entraîné, malgré lui, dans un complot contre l'Empereur (fol. 226 v^o-228 r^o) et implore-t-il la clémence d'Andronic II en faveur de gardiens qui ont laissé échapper un certain Patzis (fol. 165 r^o). Un pauvre homme a insulté un personnage puissant ; il se repent ; qu'Andronic lui pardonne (fol. 230 v^o) (1). Le même sentiment de compassion le fait intervenir au profit des prisonniers de guerre et demander avec insistance à Andronic II d'assurer la sécurité du peuple dans la capitale.

« On trouve, dit-il (fol. 139 v^o), à l'intérieur de la ville, une foule énorme de prisonniers de guerre, et il faudrait que les gens qui ont des ressources leur viennent en aide, chacun de la manière qu'il préfère. » (Εὐρίσκονται δὲ καὶ ἐντὸς τῆς πόλεως αἰχμάλωτος λαὸς πολὺς, καὶ ἐν δέον ἵνα συναντιλήψωνται οἱ δυνάμενοι, ἕκαστος καθὼς προαιρεῖται) et il demande que l'on prenne chez soi autant de prisonniers que l'on peut jusqu'à la moisson ou que l'on donne ce que l'on veut. Il voudrait savoir aussi, s'il doit envoyer à chaque archonte un rapport sur cette question ou si l'on doit les réunir au Palais et leur lire le rapport qu'il a rédigé (*id.*). Quant à la sécurité du peuple dans Byzance, Athanase demande d'abord à Andronic II de se montrer plus souvent sur les remparts et aux portes de la ville (*id.*, fol. 135 r^o), puis, d'interdire formellement, « surtout aux Latins, de pénétrer en armes dans la ville » (τῆς πόλεως εἴσω μηδένα μεθ' ὅπλων εἰσερχεσθαι καὶ μάλιστα τῶν Λατίνων (fol. 135 v^o). Par ailleurs, il le supplie « de maintenir, avec l'aide de Dieu, la sécurité dans la ville, qui tient pour nos ennemis les Almugavars et, de toutes ses forces, de s'occuper qu'on la voie délivrée de ces gens. » (Ἀναφέρω δεόμενος ἵνα μετὰ Θεοῦ τηρῇται ἡ Πόλις ἐν ἀσφαλείᾳ, πολεμίους λογιζομένη ἡμῶν τοὺς Ἀμογαβάρους, καὶ, ὡς δύνάμις, φροντίσαι τούτων ἐλευθέραν δειχθῆναι) (fol. 148 v^o). Enfin, il signale à l'Empereur, « les maisons et les boutiques des faubourgs qui ont été saccagées » (fol. 183 r^o) et il le prie d'intervenir pour mettre fin à ces faits (2).

Mais c'est surtout la question des vivres qui préoccupa Athanase. Pachymère consacre quelques mots (3) au trafic des vivres, auquel se livraient les riches et il montre Athanase inquiet de leurs agissements. La *Vie* est plus circonstanciée sur ce point, car le chapitre xxv lui est entièrement consacré. Une famine épuisait le peuple de la capitale (4). « Les rues et les ruelles étaient remplies de gens épuisés et terrassés par la faim ; beaucoup gisaient en plein air, étendus sur des immondices. » Athanase se fit pressant auprès d'Andronic II pour enrayer ce fléau. Neuf *Lettres* (5) nous renseignent sur l'action du Patriarche. « Tandis que nous parcourions dernièrement les rues, écrit-il (*id.*, fol. 193 v^o), un pauvre nous demandait une chose, un autre une autre

(1) Cf. ses interventions en faveur d'un nommé Sicelos (*id.*, fol. 221 r^o-221 v^o), d'un nommé Eniotès, un pauvre honteux (*id.*, fol. 178 v^o-179 r^o).

(2) Sur les querelles fréquentes à Byzance, notamment entre Latins (Génois et Vénitiens), cf. Pachym., *Andron.*, III, 20, et Grégoras, *Hist.*, VI, 11.

(3) Pachym., *Andr.*, VI, 1, p. 460-461.

(4) La chose était fréquente à Byzance, soit par suite des guerres continuelles, soit par suite de cyclones, comme celui que mentionne Pachym., *Andr.*, III, 28.

(5) S. Gr., 516, fol. 193 v^o-194 v^o; 194 v^o-195 v^o; 195 v^o-196 r^o; 200 r^o-201 r^o; 214 r^o-216 r^o; 220 r^o-220 v^o; 225 r^o-226 r^o; 226 v^o; 229 v^o-230 r^o.

chose. Aujourd'hui, tous, sans exception, gémissent à propos du blé; tous, peu s'en faut, me supplient, les larmes aux yeux, de l'empêcher de sortir de la capitale et m'enchaînent par des serments, pour que, de préférence à toute autre demande, j'adresse à ta Majesté impériale et divine une requête à propos du blé. » Car, ajoute-t-il (fol. 194 v^o), « pour lutter contre ce fléau (l'accaparement des vivres), ce n'est ni un fonctionnaire, ni un prêtre, ni un lévite qui apportera le remède, mais seule ta Majesté impériale et divine. » (Πρὸς ταύτην τὴν νόσον, οὐκ ἄρχων, οὐχ ἱερεὺς, οὐ λευίτης ἐπάξει τὴν ἰατρείαν, ἀλλὰ μονὴ ἡ ἐκ Θεοῦ βασιλεία σου). Il insiste pour qu'on frappe d'une amende les coupables (fol. 196 r^o) ; il supplie Andronic II de ne pas oublier ses requêtes (1) et il l'avertit que désormais il le contraindra à examiner sérieusement la question du blé et celle de sa vente « à un prix équitable » (*id.*, fol. 200 r^o). Il lui signale aussi qu'on n'a pas inquiété « ceux qui ont eu l'audace de s'emparer de 1.800 médimnes de blé », malgré ses rapports (*id.*, fol. 215 v^o). Il lui suggère de désigner, en quelque manière, un Commissaire aux vivres, chargé de surveiller tout ce qui a trait à l'approvisionnement de la capitale. A son avis, pour remplir cette charge, personne ne lui paraît « plus honnête ni plus sûr que Dermokaïtos, le sévaste » (*id.*, fol. 220 r^o) (οὐκ οἶμαι εὐρεῖν εὐλαβέστερον καὶ πιστότερον Δερμοκαῖτου τοῦ σεβαστοῦ), à qui il conviendrait, du reste, d'adjoindre deux des démarques, Antiochitès et Ploumès (fol. 225 v^o) (ἐξελέγησαν οὖν παρ' ἡμῶν εἰς τοῦτο δύο ἐκ τῶν δημάρχων, Ἀντιοχίτης λεγόμενος καὶ Πλουμιῆς). Andronic II semble avoir donné, en partie, satisfaction à Athanase, car celui-ci le remercie (*id.*) des ordres lancés pour « surveiller les boulangers, de manière à connaître qui exerce cette profession, combien l'exercent, dans quelles conditions ils achètent et revendent les bateaux qui amènent le blé et les vivres », pour empêcher le stockage et pour veiller à ce qu'on n'emploie pas de faux poids (*id.*). Il incite l'Empereur à frapper sans considération de personne, sans céder à la faveur, à l'amitié, aux présents « ceux qui vendent le blé à prix d'or, en y mélangeant de la paille ou du blé complètement pourri » (οἱ καὶ ἐπάρατοι ἐπιμίσγοντες ἄχυρα ἢ σῖτον διασαπέντα) (fol. 194 v^o), et qui font subir de lourdes pertes à l'État. La fortune des Romains est, en effet, presque complètement passée entre les mains des Latins, « qui se rient de nous dans leur arrogance et nous méprisent au point que, pleins d'outrecuidance, ils prennent les femmes de nos concitoyens comme gages du blé qu'ils nous livrent » (fol. 220 v^o). Et Athanase menace Andronic II, s'il montre de la tiédeur, d'excommunier solennellement les profiteurs. « Je rassemblerai, dit-il (fol. 230 r^o), le peuple, je prononcerai, du haut de la tribune, l'excommunication et l'anathème contre tout marchand de blé au détail » (συναθροίσαι βούλομαι τὸν λαὸν, ἀφορισμὸν ἀπ' ἀμβώνος καὶ ἀνάθημα ἐκφωνῆσαι σιτοκαπήλῳ παντί).

Athanase ne se contenta pas, du reste, d'écrire. Il agit. Il se reproche, dans l'une de ses *Lettres* (fol. 220 v^o-201 r^o) son bien-être relatif, alors que les pauvres, « sont épuisés et ruinés par la famine et par le froid ». Il souffre de ne pouvoir donner autant qu'il le désirerait. Et il indique les mesures qu'il veut prendre. Il voudrait faire distribuer de la bouillie de gruau aux miséreux. Le bois lui faisant défaut, il prie l'Empereur

(1) Cf., *id.*, fol., 194 v^o et 195 v^o, où il dit à l'empereur : « Je te supplie de m'écouter, quand bien même on ne m'a pas appris à m'exprimer comme il faudrait ! »

de faire donner les ordres nécessaires pour qu'on lui en envoie. La *Vie* confirme ce détail (1) et nous apprend, en outre, qu'Athanase fit faire des distributions de vin, de vêtements et de chaussures.

*
* *

On voit l'intérêt que présente la *Correspondance* d'Athanase. Assurément, on aurait aimé trouver parmi ses *Lettres*, des renseignements sur ses deux abdications, en particulier. Trois d'entre elles ont trait à ces événements, mais elles ne nous apprennent pas grand'chose. La première (S. 516, fol. 121 r^o-123 r^o), relative aux écrits, cachés par lui à Sainte-Sophie, lors de sa première abdication, et anathématisant ses ennemis (2), confirme le récit de Pachymère, tout en montrant qu'Athanase ne céda pas immédiatement; la seconde (*id.*, fol. 221 v^o-222 v^o) et la troisième (229 r^o-229 v^o) ont trait à Niphon, métropolite de Cyzique, qui lui succéda, en 1310, et font allusion à des faits secondaires et peu clairs.

Le moment n'est, peut-être, pas encore venu d'écrire l'histoire d'Athanase; il faudrait, en effet, avant tout, retrouver le manuscrit complet de ses *Lettres*. Toutefois, la *Correspondance*, telle qu'elle est contenue dans les codd. Par. apporte bien des matériaux nouveaux pour écrire cette histoire. Elle confirme Pachymère sur bien des points, elle le rectifie et le complète sur d'autres. Instruit, vivement épris de justice, consacrant toute sa vie, toute son action à refaire de l'Église byzantine une Église forte dans l'ordre et l'union (3), Athanase se trompa sur les moyens à employer : son rigorisme fit échouer des réformes excellentes et urgentes (4), mais sa bonne volonté semble incontestable. Il reste l'une des figures les plus intéressantes du xiv^e siècle byzantin et il mériterait qu'on lui consacrat une étude détaillée.

Paris.

Rodolphe GUILLAND.

(1) Athanase avait fait installer, à différents endroits de la capitale, de grands chaudrons, où il faisait cuire un mélange de blé et d'huile qu'il distribuait de ses propres mains. L'*Éloge* (cod. Barber. gr. 583, f. 255 r^o) nous apprend qu'il avait partagé la capitale, dans cette intention, en quatre districts (τετραμερῶς τὴν βασιλεύουσαν διελκῶν).

(2) Cf. Pachym., *Andron.*, II, 23, p. 170-173, et Grégoras, *Hist.*, VI, 7, p. 191-192.

(3) Cf. les *Lettres*, S. 516., fol. 169 r^o-169 v^o; 173 v^o; 177 v^o-178 r^o.

(4) On le vit bien avec son successeur Niphon, qui toléra, à nouveau, tous les abus contre lesquels Athanase avait lutté (Grégoras, *Hist.*, VII, 9.).

Le rôle des « Latins » dans l'histoire intérieure de Constantinople à la fin du XII^e siècle

La facilité avec laquelle, lors de la quatrième croisade, Constantinople tomba aux mains des « Latins » ne s'explique pas seulement par la désorganisation de l'Empire grec après la mort de Manuel Comnène. On a déjà maintes fois relevé l'importance du rôle joué par les agents des grandes républiques maritimes d'Italie — ceux de Venise, en particulier — et par les représentants de leurs maisons de commerce dans la préparation de la conquête (1). Mais parler, à ce propos, de mainmise économique, comme on le fait d'ordinaire, ne suffit pas. Il est essentiel, croyons-nous, d'ajouter qu'un tel flot d'Occidentaux s'était peu à peu déversé sur la capitale que, lorsque les premiers vaisseaux de la croisade vinrent mouiller sous ses murs, elle était dans une large mesure déjà, devenue colonie latine.

Quelles furent les troupes que les croisés trouvèrent en face d'eux, quand ils passèrent à l'attaque? Des Grecs, sans doute, mais surtout des gens de leurs pays. Écoutons l'historien grec Nicéas (2) nous raconter leur premier assaut, le 17 juillet 1203 : ce sont des Pisans qui gardent l'enceinte dans les parages où il se trouve et qui sont chargés d'arrêter l'ennemi. Reportons-nous à Villehardouin (3), témoin oculaire, tout comme Nicéas, et nous verrons le même office confié le même jour, dans un secteur voisin, à des détachements anglais et danois.

Ces détails, déjà significatifs par eux-mêmes, prennent leur pleine valeur si on les rapproche de ce que les textes nous révèlent de l'infiltration latine à Constantinople dans les vingt dernières années du XII^e siècle. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de grouper ici les quelques renseignements que, de ce point de vue, l'on y peut glaner.

* * *

Rappelons d'abord ce qu'était, dans ses traits généraux, la situation de l'Empire byzantin vers 1180, au moment où mourut Manuel Comnène (4).

(1) Il faut toujours en revenir sur ce point à l'ouvrage fondamental de W. Heyd, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, édition française, par Furcy Raynaud (Leipzig, 1885-1886, 2 vol. in-8°, réimprimés tels quels en 1923), t. I.

(2) *Nicetas Choniatae Historia*, éd. E. Bekker (Bonn, 1835, in-8°, dans le *Corpus scriptorum historiae byzantinae*), p. 720.

(3) Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, éd. N. de Wailly (Paris, 1882, in-4°), § 171 et 185; éd. É. Bouchet (Paris, 1891, 2 vol. in-8°), t. I.

(4) Outre l'ouvrage de Heyd, cité plus haut, voir Francesco Cognasso, *Partiti politici e lotte dinastiche in Bisanzio alla morte di Manuele Comneno*, dans les *Memorie della Reale Accademia delle Scienze di Torino*, 2^e série, t. LXII (1912), 2^e partie, p. 213-317. En dehors des chroniques, on sait que les documents essentiels sont réunis

Dans les contrées les plus profondément grecques, la ruine de l'activité économique des habitants, après les guerres de défense ou de magnificence imposées soit par la nécessité, soit par l'ambition des empereurs, avait laissé le champ libre aux brasseurs d'affaires, accourus de tous les points de l'horizon, spécialement d'Italie, à leurs courtiers, à leurs commis, à tous ces chercheurs d'argent, à tous ces aventuriers qui s'abattaient sur un pays dès qu'il s'avère incapable de se mettre lui-même en valeur.

Constantinople avait toujours été une ville cosmopolite ; mais, à force d'y accroître l'étendue des « concessions » étrangères, qui, comme on l'a revu de nos jours dans le lointain Orient, comprenaient des rues entières et des quartiers échappant à l'administration et à la juridiction impériales, les Comnène avaient inconsciemment sapé dans leur capitale même les bases de leur pouvoir. Les visiteurs de la seconde moitié du XII^e siècle sont presque tous frappés du nombre démesuré d'étrangers qui y résident pour leurs affaires : ils l'évaluent à plusieurs dizaines de mille, peut-être soixante mille (1), peut-être davantage, occupant les meilleurs emplacements, tant en ville que dans le port. Les meilleurs quais, le long de la Corne d'Or, sont pour eux. Ils ont leurs églises nationales, leurs maisons communes. Ils ne se mêlent pas à la population grecque, qu'ils irritent par leur sans-gêne et qui les accuse, bien entendu, de l'exploiter honteusement. D'où la violence de la poussée populaire contre eux, au printemps de l'année 1182, quand l'autorité d'un empereur fort vient à manquer.

Il est inutile de refaire une fois de plus le récit des scènes sanglantes dont Byzance fut alors le théâtre (2). Bornons-nous à souligner le caractère extraordinairement mélangé de la foule qui, dans ce cas, comme au cours des troubles des années qui suivent, participe à l'insurrection. C'est la populace d'un grand port, devenu le rendez-vous de toutes les nations d'Europe et d'Asie : ainsi que dans la classe bourgeoise des commerçants, l'élément grec a fini par y tenir peu de place ; ceux qui, un jour d'émeute, font la loi, c'est un ramas de gens sans aveu, débardeurs, ouvriers du port et des faubourgs, matelots, soldats de toute provenance, embrigadés pêle-mêle dans les rangs de l'armée impériale, sans même savoir parler le grec, et qui se vendent indifféremment à l'un ou à l'autre.

Pour n'avoir pas su se ménager l'appui de cette clientèle peu recommandable, Marie, veuve de Manuel Comnène, va être précipitée du pouvoir en 1183 et bientôt mise à mort, ainsi que son fils Alexis ; pour lui avoir déplu, l'usurpateur de 1183, Andronic Comnène (3), cousin de Manuel, va être quelques mois après, en 1185, traité avec une incroyable sauvagerie : la barbe et les cheveux arrachés, les dents brisées, un œil crevé, une main tranchée, insulté, souffleté, frappé à coups de poings et de bâtons, arrosé d'ordures, on le promène à califourchon sur un chameau galeux, puis

dans les deux grands recueils suivants : le t. I des *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig mit besonderer Beziehung auf Byzanz und die Levante*, publ. par G. L. F. Tafel et G. M. Thomas (Vienne, 1856-1857, 3 vol. in-8°, formant les t. XII-XIV des *Fontes rerum austriacarum*) et *Documenti sulle relazioni delle città toscane coll'Oriente cristiano et coi Turchi fino all'anno MDXXXI*, publ. par Gius. Müller (Florence 1879, in-4°, de la collection des *Documenti degli archivi toscani*).

(1) C'est le total indiqué par Eustathe de Thessalonique, éd. Bekker (Bonn, 1842, in-8°, dans le *Corpus scriptorum historiae byzantinae*), p. 394. Eustathe prétend même que ce total est inférieur à la réalité.

(2) On le trouvera dans les ouvrages de Heyd et de Cognasso cités plus haut.

(3) Est-il nécessaire de rappeler aux lecteurs du volume, où ce mémoire est inséré, le joli essai dont ce personnage a été l'objet de la part de M. Diehl lui-même, au deuxième volume de ses *Figures byzantines* (Paris, 1908, in-12) ?

on le lapide, on l'ébouillante, on le pend par les pieds au Cirque, on s'acharne sur son malheureux corps sanguinolent, on lui enfonce des épées dans la bouche et dans le dos et finalement on le déchiquette avec une fureur de cannibales.

*
*
*

Or, quels sont les auteurs de ce drame ? Quels sont les ouvriers, les soldats, les matelots impliqués dans les troubles des années précédentes ? Qui les pousse ? — Consultons les chroniqueurs, et nous verrons sans cesse revenir sous leur plume des noms « latins ».

Voici d'abord l'archevêque de Tyr Guillaume, un Latin lui-même. Son témoignage ne semble pas suspect. Il nous a conservé le souvenir (1) des intrigues nouées au lendemain de la disparition de Manuel par la fille du défunt *basileus*, la « porphyrogénète » Marie, et par son jeune époux Rénier de Montferrat (2), un Lombard, fils du marquis de Montferrat. Il nous les montre tous deux complotant contre l'impératrice régente, la Française Marie d'Antioche, qui, de son côté, leur oppose ses « Latins » (*Latini*), grâce à l'appui desquels elle l'emporte, jusqu'au jour où arrive d'Asie Andronic, « traînant avec lui une cohue de troupes recrutées parmi les peuples barbares » (3).

Un autre archevêque, mais un Grec celui-là, Eustathe de Thessalonique, parlant des mêmes faits, n'est pas moins affirmatif : il nous montre, lui aussi (4), l'impératrice Marie et, d'accord avec elle, le protosébaste Alexis, faisant appel aux « Latins » (οἱ Λατῖνοι) pour tenter d'arrêter Andronic.

Mais, de tous, le plus précis et le plus complet est Nicétas Acominatos (5). Il est vrai que la partie de son œuvre qui nous intéresse ici est relativement tardive puisqu'il écrit après la chute de Constantinople ; il est vrai aussi que sa haine contre les croisés victorieux est de nature à l'égarer parfois rétrospectivement sur le compte des Occidentaux ; mais, pour les dernières années du XII^e siècle, c'est presque toujours un témoin oculaire ; il a été mêlé de près aux événements qu'il rapporte, sa mémoire paraît sûre et, si l'interprétation qu'il donne des faits dont il est le narrateur est contestable, la réalité de ces faits ne peut, dans la plupart des cas, être sérieusement mise en doute. Or il n'est guère de page où il ne fasse intervenir des Occidentaux dans son récit. La « porphyrogénète » Marie n'est pas seulement l'épouse d'un seigneur lombard, elle recourt, pour sa défense, nous dit-il, à des « hoplites italiens » (Ἰταλιώτας ὁπλομάχους) (6). Il est d'accord avec Eustathe, dont il s'inspire, et avec Guillaume de Tyr, dont il ne connaît pas l'œuvre, pour présenter la régente comme soutenue par

(1) Guillaume de Tyr, *Historia Hierosolymitana*, XXII, 6 (au t. I des *Historiens occidentaux* du *Recueil des historiens des croisades*, publ. par l'Académie des inscriptions et belles-lettres).

(2) Sur lequel on peut glaner quelques renseignements dans F. Savio, *Studi storici sul marchese Guglielmo II ed i suoi figli* (Turin, 1885, in-8°).

(3) Guillaume de Tyr, XXII, 11 : « Innumeras barbararum nationum secum trahens copias ».

(4) Eustathe de Thessalonique, éd. Bekker, p. 394-395.

(5) Sur la valeur de son témoignage, nous nous bornerons à renvoyer à Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, 2^e éd., p. 281 s.

(6) Nicétas, éd. Bekker, p. 303.

une « garde latine » (Λατινικὸν δορυφορικόν) (1). Un peu plus loin, il met en scène le protosébaste Alexis essayant de barrer le passage du Bosphore à Andronic Comnène avec une flotte dont les équipages ont été en partie recrutés parmi les « Latins de nations diverses résidant à Constantinople » (τῶν κατὰ πόλιν διαφορογενῶν Λατίνων) (2) ; puis le même personnage arrêté au palais impérial et placé sous la surveillance d'un détachement de « Germains » (φρουρὰ Γερμανῶν) (3).

Car Andronic, le prétendu champion de l'idée nationale dans l'Empire, n'échappe pas plus que ses adversaires, les protecteurs attitrés des étrangers, à la nécessité de s'appuyer sur ces indésirables, qu'il déclarait vouloir éliminer. Il a, lui aussi, au dire de Nicéas, une nombreuse garde de « barbares » (ἐκ βαρβάρων ἰλῶν) (4), ce qui doit s'entendre surtout des mercenaires d'Occident, et c'est Nicéas qui, à ce propos, note que ces troupes bigarrées, à qui incombe la défense de l'Empire byzantin, sont composées d'hommes qui ignorent jusqu'au sens des mots grecs (5).

*
* *

Manifestement, dès 1185, l'Empire est la proie des étrangers. Le nouveau triomphateur, Isaac l'Ange, ne se maintient d'abord que grâce à eux. Assiégé dans sa capitale, quelques mois après son avènement tumultueux, par un de ses généraux, Alexis Branas — qui s'appuie d'ailleurs lui-même sur des troupes d'auxiliaires « allemands » (ἐξ Ἀλεμανῶν συμμαχικόν) (6) et « latins » (ἐκ τοῦ Λατινικοῦ πεζικοῦ) (7) — il ne l'emporte que grâce à un Italien, dont il vient de faire son beau-frère, Conrad de Montferrat, frère de ce Rénier que l'empereur Manuel avait, quelques mois avant de mourir, jugé bon de donner comme époux à sa fille Marie (8). Conrad lève à Constantinople des bandes de « Latins » (Λατίνων) et d'Asiatiques, les arme et marche à leur tête contre le général rebelle, qui est tué (1186) (9). Mais, bien entendu, sitôt la victoire acquise, ces soldats improvisés se mettent à piller, à brûler, à massacrer. Toute la nuit, ils s'en donnent à cœur joie ; le lendemain aussi. Les ouvriers grecs ripostent en se jetant sur les maisons et les entrepôts des commerçants latins, qui doivent défendre leurs quartiers en élevant des barricades. Pendant une journée entière on s'égorge ainsi dans les rues, et quand, au matin du troisième jour, la lassitude fait tomber les armes des mains des combattants, l'autorité de l'empereur paraît à peu près nulle au milieu de ces bandes étrangères auxquelles il doit son salut (10).

Il s'abandonne mollement à son sort, menant joyeuse vie, étalant un luxe insolent, sans se soucier de la ruine du pays. Les « Latins » tiennent de plus en plus de place dans l'État : après le Lombard Conrad de Montferrat, parti en Terre Sainte, c'est

(1) Nicéas, p. 310.

(2) Nicéas, p. 321.

(3) Nicéas, p. 323.

(4) Nicéas, p. 418.

(5) Nicéas, p. 418 : « ... καὶ τὰ πλεῖστα μὴδ' ἐπαίοντων Ἑλληνίδος φωνῆς. »

(6) Nicéas, p. 490.

(7) Nicéas, p. 493.

(8) Sur ce Conrad, voir la brochure de Théodor Ilgen, *Markgraf Conrad von Montferrat* (Marburg, 1880, in-8°), et F. Savio, *op. cit.*

(9) Nicéas, p. 499.

(10) Nicéas, p. 504-505.

un Vénitien, Dositeo, qui devient le personnage important (1). Il arrive même à se faire élever à la dignité de patriarche de Constantinople, où il ne peut, il est vrai, se maintenir, tant le scandale est grand (2). Mais on sent poindre le moment où les Latins seront les maîtres — et la haine impuissante des Grecs s'en accroît d'autant.

Un groupe de quelques-uns d'entre eux, et non des moins notables (car on comptait dans leurs rangs des membres des plus grandes familles byzantines) tente, en 1195, une restauration nationale (3). Ils ont avec eux une femme, la belle Euphrosyne Doucas, très libre d'allure et de mœurs, mais intelligente et énergique (4), et que laisse faire son mari, Alexis Ange, le propre frère de l'empereur Isaac. Celui-ci est renversé, on lui crève les yeux, on le jette en prison et on lui substitue Alexis et sa femme. C'est elle qui règne réellement, tandis que son faible époux ne demande qu'à continuer une vie tranquille d'oisiveté et de plaisirs. Mais le mouvement national avorte : comme les caisses sont vides, les charges sont mises à l'encan, et de nouveau il n'y en a plus que pour les « coureurs de carrefours et de places publiques », pour « les changeurs et les colporteurs » (5), c'est-à-dire pour la masse cosmopolite — « même des Scythes et des Syriens », dit Nicéas (6) indigné, — où l'élément latin l'emporte de beaucoup.

Aussi la désorganisation de l'Empire par les étrangers se poursuit-elle sans arrêt. Il n'y a plus d'armée nationale ; il n'y a plus de marine : le « duc de la flotte » a, sans vergogne, mis au pillage les navires confiés à sa garde, allant, raconte encore Nicéas, jusqu'à en vendre les ancres, les cordages et les voiles (7). Contre les corsaires qui commencent à infester la mer Égée, il faut faire appel aux navires des « Latins », en particulier, à ceux des Pisans (8). Constantinople se trouve hors d'état de soutenir un siège. Nul ne l'ignore — sauf l'empereur, qui ne sait rien, même pas que sa femme le trompe effrontément et qu'il est la risée de ses sujets. « Il était au courant des affaires de l'Empire à peu près autant, écrit Nicéas (9), que doivent l'être les habitants du pays de Thulé, à l'autre bout du monde ! »

Aussi s'explique-t-on son incrédulité lorsqu'un beau jour de juin 1203, on vint lui annoncer qu'une grande flotte de « Latins » s'apprêtait à franchir les Dardanelles. Il accueillit la nouvelle par un éclat de rire, la traitant de fable grotesque (10). Mais quand il dut se rendre à l'évidence et qu'il fallut assurer en toute hâte, contre ces Latins du dehors, la défense des remparts, on s'aperçut qu'il n'y avait plus guère dans Constantinople que des troupes latines.

Dans ces conditions, la victoire des croisés ne pouvait faire doute.

Paris.

Louis HALPHEN.

(1) Nicéas, p. 529.

(2) Nicéas, p. 532.

(3) Tout ce qui suit est connu par Nicéas, p. 593 et ss.

(4) On connaît le petit croquis que M. Diehl a tracé de cette « élégante » du XII^e siècle, dans un article sur *Irène, reine des Romains*, dernièrement réimprimé (Ch. Diehl, *Choses et gens de Byzance*, Paris, 1926, in-12, p. 219 et ss.).

(5) Nicéas, p. 639 : « Οὐ μόνον τολῦν οἱ ἐν τριόδοις καὶ ἀγοραῖς καὶ κολλυδισταὶ καὶ πραταὶ τῶν ἑθνῶν σεβαστοὶ ἐτιμῆθησαν..... »

(6) *Ibid.* : « ... ἀλλὰ καὶ Σκύθαι καὶ Σύροι ».

(7) Nicéas, p. 716.

(8) Voir Heyd, *op. cit.*, t. I, p. 238-239, et le recueil de Müller, *Documenti sulle relazioni delle città toscane...* (cité plus haut), en particulier, le n^o 44.

(9) Nicéas, p. 639.

(10) Nicéas, p. 716.

Sur un aide-mémoire de thérapeutique byzantin contenu dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris

(Supplément Grec 764)

Traduction, notes et commentaires

Le *Cod. Paris. Supplément grec 764* (1), contient une vaste encyclopédie médicale (2) qui se compose d'une série de traités formant un ensemble de 725 articles (fol. 37 r^o-116 v^o). Le troisième traité de cette collection est un formulaire de thérapeutique (fol. 84 r^o-88 v^o, art. 343-400) qui, jusqu'à ce jour, n'a pas attiré l'attention des érudits et des médecins, bien qu'il offre, à plus d'un titre, un réel intérêt. Aussi avons-nous essayé de le traduire et de le commenter.

Deux autres manuscrits, d'après nos recherches, reproduisent ce même formulaire avec des variantes, des interpolations et des lacunes : le *Cod. 2091*, papier du xve siècle, de la Bibliothèque Nationale, et le *Cod. Barocc. 150* d'Oxford (3). Ce dernier contient de nombreux vocables empruntés au langage populaire, et l'analyse philologique permet de lui assigner une date plus récente.

Les premières recettes du formulaire sont rangées dans un ordre relatif : elles ont trait aux affections de la tête et des organes des sens, de la cavité buccale, des viscères (maladies du tube digestif, du foie, de la rate, des reins, des organes génitaux), puis règne le plus grand désordre et les prescriptions se suivent sans aucun lien logique, comme si elles avaient été inscrites au jour le jour, au point que des recettes contre la sciatique et la podagre, des topiques calmants, fondants ou révulsifs voisinent ou alternent avec des formules contre les fièvres (la quotidienne, la tierce et la quarte),

(1) Ce manuscrit (bombyc., 203 folios) se compose de quatre cahiers, non reliés, contenus dans un étui en carton. Il est fort endommagé ; un certain nombre de mots sont rongés en totalité ou en partie et beaucoup de marges tombent en poussière. — D'après Coxe, ce manuscrit est du début du xve siècle ; d'après M. Omont, il serait du xive.

(2) Τὰ εὐποριστά « remèdes usuels ».

(3) Dans le cours de ce travail, nous désignons le *Cod. Paris. Suppl. grec 764* par la lettre P ; le *Cod. Paris. grec 2091*, par P¹ et le *Cod. d'Oxford, Barocc. 150* par O.

les hémorroïdes, l'hydropisie... Enfin, la dernière partie, mieux coordonnée, comprend des recettes relatives aux affections des oreilles, de la luette et des voies respiratoires (gargarismes, béchiques, fumigations); dans un exposé rationnel, elles auraient dû être intercalées entre les formules qui s'adressent aux lésions sensorielles et celles qui concernent les organes internes.

En tête du formulaire, dans les trois codices, on lit le titre suivant dont le sens sera discuté plus bas :

[Fol. 84 r^o] RECETTES THÉRAPEUTIQUES COLLIGÉES PAR DIFFÉRENTS MÉDECINS
ET CONFORMES A LA LISTE AFFICHÉE DU XÉNON.

Contre le mal de tête :

Sécher du lierre, ou bien même (1) le piler à l'état frais (2), le faire macérer dans de l'huile et le passer au travers d'une étoffe (3). Oindre le front et les tempes.

Autre : Brûler un os de cerf (4) et le broyer dans de l'huile de roses. Oindre (5).

Contre le mal de tête et la migraine :

Faire macérer du cresson dans du vinaigre et de l'huile de roses, en composer un cérat. Oindre complètement [la tête].

Autre : Piler du tournesol (6) et de l'oliban; reprendre avec du vinaigre. Oindre le visage et les tempes (7).

Contre la congestion (8) de la tête :

Faire tiédir de l'huile de roses avec du vinaigre. Oindre toute [la tête]. [User] de sureau de même et d'huile de même (9).

Décoction (10) contre le scotome :

Faire cuire de l'aneth, de l'hysope et de la lavande (11) dans de l'eau. Donner à boire en plusieurs fois (12). Couvrir la marmite pendant la cuisson.

Autre : Mettre dans une marmite du bois d'aneth, un peu de miel et de l'eau. Cuire. Donner à boire, soir et matin.

Lotion (13) contre le mal de tête :

Mettre dans une marmite du vin vieux, du myrte, du romarin, de la racine de ronce, de la grenade, des raclures de lotus (14), des baies de cyprès. Cuire jusqu'à réduction

(1) Dans O : *ou bien même* est omis.

(2) Χλωρόν.

(3) ὀθονίῳ δὲ διαδήσας, dans P; — ὀθονίῳ δὲ διηθήσας, dans P¹; — ὀθονίῳ δὲ διηθήσας, dans O.

(4) λάφου dans P¹.

(5) Dans O cette autre formule fait défaut.

(6) σκορπίουρον, litt. queue de scorpion.

(7) Dans P¹ et O on lit : oins le front et les tempes.

(8) ζέσιν, litt. ébullition.

(9) C'est-à-dire : user pareillement de l'huile de sureau. — Dans O on lit : βάμακον. Ce mot ne se trouve pas dans le glossaire de Du Cange.

(10) Ἀπόζεμα.

(11) Dans P : στοιχάδα; dans O et P¹ : στυγάδα.

(12) δίδου, indique une action qui se répète.

(13) Περίχυμα.

(14) Dans P : ἀνακαμά; dans O : ἀνακακαβέ. — Gl. de Du Cange : Ἀνακακαβέα, λωτὸς τὸ δένδρον, *Lotus arbor* in Lexico MS ex. Cod. Reg. 1843.

au tiers. Ensuite, piler ensemble de la myrrhe, de l'oliban, du mastic, du ladanum, du natron (1), du *κηρομάραρον* (2); agglomérer le tout et le mettre en réserve. Au temps de l'emploi, après avoir pris un bain, chauffer [84 v^o] la lotion et la répandre sur toute la surface de la tête.

Si le patient ne veut pas se baigner, répandre sur la tête les poudres sèches (3).

[*Topique*] *ophthalmique* :

Faire bouillir un œuf, en piler le jaune. Ajouter du safran pourpré (4), de l'essence de roses au miel (5), du moût cuit, du suc de consoude et d'amarante. Imbibé un peu de coton et l'appliquer sur les yeux là où il y a une inflammation aiguë (6).

Contre le trachome des yeux :

Mettre de la gomme ammoniacque (7) dans de l'eau de pluie (8); la faire macérer et ensuite la piler. L'appliquer sur les yeux.

Contre le prurit des yeux :

Griller et piler l'écorce d'une grenade acide (9); la mettre dans du vin. Lotionner les yeux à l'extérieur (10). Appliquer un bandage.

Contre le catarrhe des yeux (11) :

Piler de l'oliban, du mastic, de la myrrhe, de la farine de fève dans un blanc d'œuf(?) (12) Faire une onction sur le front et couvrir avec de l'étoupe.

Contre l'hémorragie de la narine :

Griller de la coquille d'œuf, la piler, la mettre dans un roseau et la souffler dans le nez.

Autre : Piler de la pyrite de cuivre (13) et faire de même (14).

Autre : Piler soigneusement de la graine de moutarde et trois noix sèches. Faire un emplâtre, l'appliquer sur le front et l'écoulement cessera.

Contre la sécheresse de la narine :

Oindre l'intérieur du nez avec de [l'huile de] sureau (15).

[*Collutoire*] *pour la bouche* :

Lorsque la bouche a été endommagée par un pugilat : piler du miel rosat (16) avec

(1) *νίτρον*, carbonate de soude, parfois aussi sulfate de soude. — « C'est par erreur que la plupart des éditeurs, des auteurs grecs et latins traduisent ces mots [*νίτρον*, *nitrum*] par nitre ou salpêtre, substance presque inconnue dans l'antiquité, et qui apparaît seulement à partir du VII^e siècle à Constantinople, avec le feu grégeois dont elle était la base ». Marc. Berthelot, *Collect. des anc. alchimistes grecs*, avec la collab. de Ch.-Ern. Ruelle, 1888, t. I, introd., p. 263.

(2) S'agit-il de la cire blanche et brillante ?

(3) Dans O la dernière phrase fait défaut. — La rédaction de cette formule est obscure. Si le malade ne veut pas user de la lotion, on se contente de lui saupoudrer la tête avec le mélange pulvérulent.

(4) *κρόκον ἀληθινόν*.

(5) *ρόδοσταγμα*.

(6) *πυρώδης φλεγμονή*.

(7) *ἀμμωνιακόν*, antispasmodique tiré de *Dorema Armeniacum*.

(8) Dans P : *ὕδωρ ὁμβρίου*. Dans P¹ et O : *ὕδωρ τοῦ ἀέρος*, litt. : eau de l'air, c'est-à-dire : du ciel.

(9) *ρόιδιου ἔξιλον*.

(10) *ἐπάνω*, c'est-à-dire : sur les paupières.

(11) *Εἰς ῥευματίζομένους ὀφθαλμούς*, mot à mot : pour les yeux souffrant d'un écoulement.

(12) Dans P : *μετὰ λεπτοῦ*; dans O : *μετὰ τὸ λεπτόν*, sans doute au lieu de *λευκόν*.

(13) *χαλκίτις*, minéral de cuivre, pyrite de cuivre, d'après Marc. Berthelot, (*loc. cit.*), t. I, introd., p. 243.

(14) C'est-à-dire : insuffler la poudre dans la narine à l'aide d'un roseau.

(15) Dans P : *ζάμβάκιν*; dans O : *ζάμβασα*.

(16) *ρόδόμελι*.

de l'eau de roses au miel (1); passer au travers d'une étoffe, exprimer et faire tiédir. Donner pour lavage et bain de bouche (?) (2).

Contre les ulcérations de la bouche (3) et du corps en général :

Griller du papyrus et de l'écorce de saule; les piler avec du poivre; mélanger cette poudre avec du miel et faire un onguent. Enduire l'endroit [atteint] et le [mal] cessera immédiatement.

Poudre dentifrice :

Faire cuire dans de l'eau du myrte, du romarin, des feuilles de laurier, de l'ellébore noire (4). Mettre dans un vase le jus de la décoction (5); agiter; ajouter de l'orpiment (6); dessécher au soleil et mettre en réserve. Au temps de l'usage, laver au préalable (7) la bouche avec du vin et appliquer cette poudre sèche sur les gencives et sur les dents.

Pour celui qui crache du sang :

Faire boire avec du vinaigre du suc de menthe, ou bien celui du plantain, ou celui de la prêle de la même façon (8).

Contre la douleur de la langue :

Mastiquer une feuille d'olivier et garde-la sur ta langue.

[85 r^o] *Épithème relâchant pour un ventre resserré (9) :*

Piler de la guimauve, de la camomille, du calament, de l'absinthe, de la graine de lin. Mettre ces substances dans une marmite, ajouter du moût cuit et des jaunes d'œuf. Faire bien cuire. Enduire le ventre (10); mettre en outre de l'étaupe [recouvrir] d'une étoffe et attacher [le tout].

[Remèdes] pour les intestins (11) :

Piler du mastic, du *costus* (12), du pouliot, des baies de laurier, les lier avec du jaune d'œuf. Faire une onction sans retard (?) afin que [le malade] ne soit pas atteint de dracontiasis (13).

Autre : Faire bien cuire du millet (14) avec du vin. Donner à boire, au lit, encore avec du vin.

(15) *Autre :* Chauffer de l'huile de lentisque avec du vin vieux; faire une onction

(1) ῥοδόσταγμα.

(2) Dans P¹ et O : ἵνα ἐγκρατῇ αὐτό, au lieu de : καὶ ἐγκρατεῖν αὐτὸ dans P.

(3) Dans P : βρωτ... ; dans O : βρωτῆρα; dans P¹ : βρωτῆρας.

(4) κάρη. On trouve dans le Gl. de Du Cange : καρπίν, ὁ μέλας ἐλλέβορος et καρπόν, *elleborus*.

(5) τὸν ζωμὸν τοῦ ἀφεψήματος. Ce membre de phrase n'existe pas dans O.

(6) ἀρσενικόν. — Dans P¹ : ἀρσενίαν. —

(7) πρόκλυζε dans P ; πρόκλυζε dans O.

(8) C'est-à-dire avec du vinaigre.

(9) Dans P : ἐπεχομένην ; dans O : ἐὰν οὐ ποιῇ ἡ κοιλία ; dans P¹ : ἐὰν οὐ ποιῇ ἡ κοιλία.

(10) τὸ σπλάγχνον, les entrailles.

(11) κοιλιακά. — Dans P¹ il existe ici une grande lacune qui commence après la phrase : les lier avec un jaune d'œuf, et se poursuit jusqu'à l'article : *Épithème contre les douleurs d'estomac*...

(12) κόστος, plante aromatique. On en distinguait de trois qualités d'après la provenance : la première de l'Arabie, la seconde de l'Inde, la troisième de la Syrie (*Diosc.*, I, 15) ; Théophr. (*Hist. plant.*, IX, 7) cite le *costus* parmi les espèces qui entrent dans la composition des onguents.

(13) Litt. afin qu'il ne dracontiasse pas : δρακοντιᾶ. — La *dracontiasse* est causée par un ver nématode, le dragonneau ou ver de Guinée, qui vit en parasite dans la peau et le tissu cellulaire.

(14) πίστος, synonyme de κέγχρος.

(15) Dans O la formule suivante est intercalée ici : *Autre*. Piler de la graine de πεντάευρον (sorte de plantain), la mélanger avec de l'eau. Donner à boire.

dessus, devant et derrière. [Faire] de même avec du nard. En ce qui concerne la nourriture des malades souffrant du ventre : du riz (1), du millet, de la semoule, des fèves, des lentilles et des œufs cuits dans du vinaigre.

Contre l'induration des entrailles :

Cuire du pain au miel, l'étaler sur une étoffe et l'appliquer comme un emplâtre.

Autre : Piler de la graine de lin et de la farine d'orge, cuire avec du moût cuit. En appliquer un cataplasme sur les entrailles. [Faire] de même pour toute induration.

[Remèdes contre] les maladies du foie et la pleurésie :

Piler des amandes amères, du costus et de la cannelle. [Mélanger] avec de l'eucraton (2) et donner à boire à ceux qui ont la fièvre. A ceux qui n'ont point la fièvre, donner [un mélange de ces substances] avec du vin.

Autre : Piler un hexagion (3) de graine de persil. [Faire un mélange] semblable (4) et le donner à boire.

Piler du σέλινον (5), c'est-à-dire (6) du ῥάσδον (7). [Faire un mélange] semblable et le donner à boire.

(8) *Autre :* Faire macérer de l'absinthe dans du vin miellé, puis faire cuire. A donner à boire aux hépatiques et à ceux qui souffrent de l'estomac. [Cette recette] est bonne aussi contre les frissons.

Pour le foie :

Piler trois racines de persil avec de l'ail. A donner à boire avec du bon vin (9). [Cette recette] convient aussi à ceux qui ont de la dysurie.

Sachets (10) pour les pleurétiques :

Mettre dans une marmite, à l'état complètement sec, de l'orge, du millet, de la feuille de laurier, du sel, du pouliot. Bien chauffer. Verser dans une serviette (11). Chauffer le côté rien qu'avec cela (?) (12).

Autre : Chauffer de même rien que du gros sable de rivière ne contenant pas de terre (13) [et le mettre sur le côté].

[Topiques] pour le foie :

Piler des feuilles de chou (14); ajouter du miel; bien cuire jusqu'à consistance épaisse (15); étaler sur un linge; appliquer sur le foie.

(1) Dans O on lit : ὀρίζειν, peut-être pour ὀρίζιν, riz. Mais ὀρίζειν signifiant prescrire, on pourrait traduire ainsi : prescrire du millet, de la semoule, des fèves...

(2) Εὐκράτον, boisson chaude contenant du poivre, du cumin et de l'anis.

(3) Dans P, ἑξάγων ; dans O, ἑξάγωνα.

(4) C'est-à-dire, selon le cas, avec de l'eucraton ou avec du vin.

(5) Dans P, σέλινον ; dans O, σελήγιον : s'agit-il de la pivoine (?)

(6) Dans P, ξ ; dans O, τοῦτ' ἔστι.

(7) ῥάσδον, synonyme de σύμφυτον : la grande consoude. — Il n'y a aucune affinité entre le persil (*petroselinum sativum*) de la famille des ombellifères et la grande consoude (*symphyton officinale*) de la famille des borraginées.

(8) Dans O, la formule suivante est intercalée ici : *Autre*. Cuire de la centaurée et la donner à boire pareillement.

(9) Construction incorrecte. Le sens est sans doute le suivant : prendre dans du bon vin trois racines de persil pilées avec de l'ail.

(10) σάκελλοι.

(11) μαδίλιον, du latin *mantile*, *mantele*.

(12) κατὰ μέρος. — Ces deux mots ne figurent pas dans O.

(13) Dans O : Chauffe de même rien que du sable de rivière, et qu'il soit gros et non mélangé de terre.

(14) Dans P : κρομβόφυλλα ; dans O : κρομβόφυλλα, feuilles d'oignon (?).

(15) ἕως οὗ δέξεται πάχος.

Contre la douleur d'estomac :

Mettre dans une marmite du pouliot (1) et du vin vieux et chauffer l'[estomac] (2) avec deux éponges, l'une après l'autre.

Épithème contre la douleur d'estomac et contre toutes les maladies de l'estomac :

Piler du calament grillé, du pouliot (3), de la graine d'agnus castus (4), des baies de laurier (5), de la graine de lin, de la marjolaine, du fenu-grec (6), de l'origan [85 v°], de la farine d'orge (7) ; passer au tamis les unes et les autres de ces substances ; ajouter du vin miellé, du beurre, de l'huile de laurier, de l'huile de camomille ; appliquer en frottant avec les deux mains (?) (8).

[Médicaments] pour la rate (σπληνικά) :

Prendre de l'orpiment (9), de l'oliban, des poignées de feuilles de chou (litt. des feuilles de chou entassées) (10), piler le tout, l'appliquer et le maintenir avec un bandage pendant trois jours. Enlever alors le cataplasme et donner un peu de vinaigre aigre à avaler.

Autre : Dépouiller complètement de son écorce un saule près de ses racines ; cuire bien [l'écorce] dans du vin ; réduire au tiers (11). A donner à boire pendant sept jours (12).

Épithème splénique :

Cuire de la farine d'orge avec du vinaigre ; faire une espèce de colle (13) ; appliquer.

Autre : Broyer de la racine de câprier avec du vinaigre, ajouter de la chaux éteinte et du vinaigre ; faire un cataplasme qui sera maintenu en place pendant six heures (14).

Autre : Prendre du vinaigre fort et des feuilles de calament ; bien cuire ; ajouter de la farine d'orge ; cuire de nouveau et faire un cataplasme.

Des onguents :

Faire macérer de la gomme ammoniacque et de l'oliban dans du vinaigre ; triturer (15) ; prendre [de cela] et enduire la rate ; mettre par-dessus de l'étope.

(1) Dans P : γλίχωνα ; dans O : βλισκουνι.

(2) τοῦτον. — Dans O : τὸν στόμαχον.

(3) Dans P : γλίχωνα ; dans O : γλιχόνην ; dans P¹ : γλιχόνιν.

(4) ἄγνος.

(5) Sens incertain. — Dans P¹, on lit en entier : δαφνόκοκκα.

(6) Mot en grande partie effacé. — Dans P¹, on lit : τήλην.

(7) En haut du fol. 85°, on croit lire : ἀφονι suivi d'une abréviation ; dans P¹ et O : on lit ἀμφοτέρα. — Dans O, l'énumération des substances est la suivante : ... de la graine d'agnus castus, de la marjolaine, du fenu grec, de l'origan, de la farine d'orge.

(8) ἀμφοτέραις.

(9) ἀρσενικόν ; — dans O : ἀρσενίκην.

(10) Dans P : ἐκνενησμένα ; dans O : ἐξενισμένα.

(11) Dans P : καὶ ἀποτριτώσας ; ces mots n'existent pas dans O.

(12) Dans P¹ et O il y a ensuite deux autres formules qui ne se trouvent pas dans P.

Autre. — Piler un hexagion de gomme d'ammoniacque, le faire macérer et le donner à boire avec du vin. *Autre.* — Dissoudre de l'ammoniac dans de l'huile, broyer de l'écorce de câprier ; mélanger [le tout] ; faire des pilules, les faire prendre ; [le malade] se couchera sur la rate.

(13) κόλλαν.

(14) Dans O le nombre d'heures n'est pas mentionné.

(15) Dans O faire macérer de la gomme ammoniacque et ayant réduit en fumée (?) (καπνίσας) de l'oliban dans du vinaigre...

Contre toute douleur intérieure et contre les empoisonnements (1) :

Mêler en agitant du sureau avec de l'εὔκρατον et donner à boire (2); ou bien, triturer de la graine de rue, telle qu'elle est avec son tégument, et la donner à boire avec de l'εὔκρατον.

[Médicaments] pour les reins (νεφριτικά) :

Triturer du satyrion (3); le mettre dans du vin, le faire chauffer et le donner boire dans le bain avec un récipient de bain (?) (4).

Autre : Cuire de la camomille jusqu'à réduction au tiers, triturer du galanga (5) et du ζαδόαρ (6), dans de la décoction de camomille; faire boire pareillement dans le bain des follicules de séné (7).

[Topiques] chauds pour les reins (8) :

Faire bouillir du son et du pouliot (9); exprimer avec une étoffe; chauffer l'endroit [malade].

Diurétiques :

Laver la racine de chiendent, la cuire dans de l'eau et faire boire [la décoction].

Autre : Cuire de la mauve; l'assaisonner avec de l'huile et des aromates (10); donner à boire le jus et que le malade (11) mange aussi la mauve [elle-même].

Autre : Cuire de la rave avec du poireau, du persil, de la roquette; cuire [le tout] avec des aromates et de l'huile; donner à boire. Que le malade (?) (12) mange aussi les légumes frais (13).

Autre : Faire bien cuire des pois-chiches et donner à boire de la même manière.

Autre : Mettre dans une marmite de la rue, des cloportes, c'est-à-dire des mille-pattes (14); les bien cuire avec de l'huile et enduire la vessie. Mettre le reste dans de la laine, l'appliquer et la maintenir sur la vessie avec un lien.

Lavement (?) (15) contre la sciatique :

Triturer de la centaurée, de la camomille, du bois d'aneth, de la racine de

(1) Εἰς πάντα πόνον τὸν ἐντὸς καὶ εἰς φαρμάκωμα.

(2) A la suite de cette formule, il en existe une autre dans O : *Autre*. — Triturer des noisettes et donner à boire avec de l'εὔκρατον.

(3) Plante de la famille des orchidées, ayant à sa base deux tubercules ressemblant à des testicules. D'après Dioscoride (III, 124), qui la décrit, sa racine bulbeuse est de saveur douce et agréable dans les aliments. On la donne utilement, dit-il, dans du vin noir et sec (ἀύστηρῶ), contre l'opisthotonos. Elle est aphrodisiaque.

(4) Dans P¹ et O la rédaction est un peu différente : Triturer du satyrion; le mettre dans du vin; le faire chauffer, le boire dans le bain ou même sans [prendre] de bain.

(5) γαλαγγά, *Cyperus Babylonius*, hodie etiam galanga, una rayz aromatica, caliente y seca, en tercero gradu, grande secadora de saliva, in Dict. Medico Hispanico (Gl. de Du Cange).

(6) ζαδόαρ dans P; ζαδωάρ dans O.

(7) ζηνόφυλλον dans P; ζηλόφυλλον dans O. — ζινόφυλλον, *Zenæ folium* in Gl. Du Cange. — Dans P¹ et O : Cuire de la camomille jusqu'à réduction au tiers; triturer du ζαδωάρ et du χαλγάν avec de la camomille, donner à boire pareillement au bain. Prendre du ζηλόφυλλος et le donner à boire.

(8) πυρία νεφρική.

(9) βλισκούνη. — On trouve dans le Gl. de Du Cange : βλησκούνη *pulegium* = γληχών.

(10) ἀρτυσίον dans P; ἀρτυσίας dans P¹; ἀρτηρίας dans O : Lire ἀρτυσίας.

(11) ὁ πάσχων.

(12) ὁ πάσχων sous-entendu.

(13) Dans O : Mange aussi des légumes frais.

(14) Dans P : ἀκατίδας ἤγουν κουβαρίδας. Dans P¹ et dans O : ἀκατίδας ἤγουν κουβαρίδας.

(15) ἐνεμα dans P et P¹ : ce mot veut dire *clystère*; mais toutes les formules placées sous la rubrique : ἐνεμα auf la première ne peuvent être que des *liniments*. — Dans O : ἐναιμον : *hémostatique*, qui ne peut convenir ici.

figuier sauvage, du fenu-grec, du son (?) (1); bien cuire le tout; ajouter du miel dans la bassine, du natron au lieu de sel et du beurre au lieu d'huile; brasser (?) (2) soigneusement; prendre de la décoction de jus des plantes (3) autant qu'il en sera besoin et traiter (4) [86 r^o] le ventre, sans que [le liquide] soit ni très froid, ni très chaud. Faire la même chose pour les néphrétiques (5).

Autre : Triturer de la poix sèche et du soufre natif; ensuite, chauffer du miel de façon qu'il devienne très épais; enduire la hanche; répandre par-dessus de la poudre sèche, couvrir d'une étoffe et maintenir avec un lien; ne pas enlever [cet emplâtre] avant qu'il se détache de lui-même.

Autre : Bien cuire des feuilles d'ail; les appliquer sur la hanche et les maintenir avec un lien.

Autre : Chauffer de l'huile de laurier; enduire et couvrir avec de la laine (6). [Faire] de même avec de l'huile de rue. Elle est aussi utile contre toute [sorte de] douleur.

Pour les organes génitaux (7) quand ils sont enflés :

Cuire des lentilles dans de l'eau et du vinaigre fort jusqu'à conversion en un bon chyle; le piler et en faire un cataplasme avec une étoffe; l'appliquer sur la partie [malade] et le maintenir avec un lien.

Autre : Piler de la terre de kimolos (8), la prendre avec du vinaigre et enduire.

Autre : Piler du *solanum vivax* (9) et de la coriandre; ajouter du moût cuit et du jaune d'œuf; faire un cataplasme. En cas d'inflammation (10) ou de traumatisme, faire un onguent [composé] de litharge d'argent (11) avec du vinaigre ou du jaune d'œuf bouilli, ainsi qu'il a été dit plus haut.

S'il y a une plaie (12) sur le membre viril (13) :

Faire l'onguent de la litharge d'argent avec du vinaigre, l'appliquer sur l'endroit [malade] et il guérira.

Contre les indurations de toutes sortes :

Prendre de la farine d'orge et de la résine pilée; les cuire avec du vin dans une marmite; en faire une espèce de colle; l'appliquer sur [l'endroit malade], et rapidement [l'induration] se résorbera (14) ou bien disparaîtra en s'étalant (15).

(1) πίτῃ, peut-être pour πίτυρον : son, ou pour πίτυος : pin. Dans P¹ : πίτυρα. Dans O : πίτηρα (pour πίτυρα : son).

(2) ἀνακόψας.

(3) Dans P¹ et O : l'ordre est plus logique, prendre du jus de la décoction des plantes, etc.

(4) λάτρευε.

(5) La première ligne du fol. 86 r^o est rongée en plusieurs endroits, mais on peut la reconstituer à l'aide de P¹ et de O.

(6) Dans O : oins et applique (ἄλειψε καὶ ἐπιθεῖ) et mets dessus de l'huile de rue. La rédaction de P paraît préférable.

(7) ἀναγκάια = virilia.

(8) Argile blanche ou grisâtre (Marc. Berthelot, *loc. cit.*, t. I, introd., p. 267).

(9) ἀείζωνον στρύχνον. — La rédaction, dans P¹ et dans O ferait croire que ἀείζωνον et στρύχνον sont deux plantes différentes.

(10) πυράκτωσις.

(11) « Ce sont, à proprement parler, les écumes d'argent [spumæ argenti] produites à la surface du métal; la scorie est le résidu qui reste au fond » (Marc. Berthelot, *loc. cit.*, t. I, introd., p. 266).

(12) πληγή.

(13) μόνιον.

(14) σωρεύσει.

(15) σκορπίσει. Dans P¹ et O, σωρεύω et σκορπίζω sont au présent.

Autre : Piler de la graine de lin et la cuire dans de l'eau; faire de la même façon un cataplasme (1).

[*Emplâtres*] *révulsifs* (?) (2) :

Piler de la résine sèche, la faire bouillir et la malaxer; l'appliquer sur [le point malade] et la couvrir d'une étoffe (3).

Autre : Mettre dans une marmite de la cire, dissoudre de la résine broyée, de la cire appelée *πρόπολις* (4), de l'encens, du styrax (5) et de l'huile sacrée de Sainte-Zénaïs (6); dissoudre le tout, répandre sur un marbre et malaxer; faire de petites barres (7) et les mettre en réserve. Au moment de l'usage, les étendre sur une étoffe et appliquer sur [la région malade]. L'emplâtre porte le nom de Sainte-Zénaïs.

(8) [*Onguent*] *contre les traumatismes* :

De la cire, de la résine, du galbanum (9), du sel ammoniac (10), de la térébenthine, de l'huile, de la graisse (11) de volaille et d'oie, de la moelle de cerf, de la myrrhe, de l'oliban, du mastic; triturer le tout, dissoudre les graisses dans l'huile et la cire; incorporer [dedans] les poudres sèches; faire cuire [le tout] et confectionner un onguent; en faire usage.

Contre une excroissance de chair (12) :

Mettre une éponge sèche et non encore utilisée (13) sur l'excroissance de chair et la fixer avec une étoffe.

Autre : Répandre sur l'excroissance du vert-de-gris (14); attacher avec une étoffe. Faire de même pour la pyrite de cuivre (15), (16) s'il y a une carnosité ayant dans la profondeur un ulcère sordide (17) et qu'il ne bourgeonne pas (18) [86 v^o], faire un médicament détersif (?) (19) [composé] de miel avec de la charpie (20). En imbiber une étoffe et l'appliquer (21).

(1) Dans P¹ et O, est intercalée ici cette autre formule qui n'existe pas dans P. : Pétrir de la pâte [de pain] avec du miel; appliquer sur [l'endroit malade].

(2) *ἐκσυρτικά*, de *ἐκσύρω* (?) : tirer dehors.

(3) Dans O : l'attacher avec une étoffe.

(4) *πρόπολις*. Dans P¹ : *πρόπολιν* : *πρόπολις*, cire avec laquelle les abeilles bouchent l'entrée des ruches.

(5) Dans P, *κουτζούβριν*; dans O, *κουτζούμβριν*. — Dans le Gl. de Du Cange, appendice : *κουτζούμπερ*, τὸ *στυράκιον*, in *Lexico MS ex. Cod. Reg.* 1843.

(6) *ζηναΐδος*.

(7) *ρίγλια*.

(8) Dans P¹ et O, le titre est : Autre onguent [contre les] traumatismes.

(9) *χαλβόνη*, gomme-résine fournie par une ombellifère.

(10) τὸ *ἀμμωνιακόν*. D'après Marc. Berthelot, ce mot a désigné deux substances très différentes : 1^o le carbonate ou le chlorure de sodium dont le clivage est facile suivant des directions droites (*Diosc.*, V, 125) lorsqu'il est chauffé sur une lame de métal, sans répandre de fumée (Pseudo-Aristote, Manget, *Bibl. chemica*, I, p. 648); 2^o le chlorhydrate d'ammoniaque par sublimation (Manget, *loc. cit.*, p. 645). Le sel ammoniac sublimable est indiqué expressément dans un passage d'Avicenne (XI^e siècle). Il aurait même été connu au IX^e siècle.

(11) *ἀξύγγιον*.

(12) *εἰς ὑπερσάρκωμα*.

(13) *ἔθικτον*, litt. intacte.

(14) *ιάριν*.

(15) *χαλκίτην*, pour *χαλκίτιν*.

(16) Dans P¹ et O : *Autre*. — [Faire] de même avec des baies de myrte, *μυρσίνην*.

(17) *ῥυπαρίαν* : sorte d'ulcère sordide, d'après Dioscoride.

(18) *ἀναστήση*, mot reconstitué d'après O.

(19) *ῥυπτικόν* dans P, dans O : préparer l'eucratoméli; puis, imbiber des étoffes cardées et appliquer.

(20) *ξανθῶν*. Ne faudrait-il pas lire *ξανθῶν*? *ξανθή* signifie : soufre et eau d'argent; in *glossis Chymicis* MSS d'après Du Cange, s. v. *ξανθή*. — *ξανθόν* et *ξανθή* est le nom d'un médicament sec, employé pour produire une croûte et pour arrêter le sang. Cf. Paul d'Égine, *loc. cit.*, VII, ch. XIII.

(21) Dans O : s'il y a une chair qui est au fond (*κάτω*) de [l'ulcère] sordide et qu'elle ne se relève pas, faire de l'eucratoméli, et ensuite en imbiber des étoffes cardées, *ξανρά*. Appliquer sur [la plaie].

Pour faire bourgeonner la chair (1) :

Appliquer de la résine sèche; ou bien, faire de la charpie (2) d'une fine étoffe de lin (3) et bourrer (4) la plaie (5).

Contre l'hémorragie :

Piler de la pyrite de cuivre (6), la mettre sur [la plaie]; ou bien, piler de l'aloès et agir de la même façon; ou bien, prendre de l'orpiment (7) et agir de la même façon; ou bien piler et mettre de l'alun feuilleté (8), ou bien du calament, soit chacune de ces substances séparément, ou bien toutes ensemble; en faire une poudre sèche et, au temps [où il convient d'en faire] usage, la prendre et s'en servir (9).

Autre : Prendre du plâtre (10), le bien piler jusqu'à ce qu'il devienne pulvérisant (11); le mélanger ensuite avec de la farine de froment, de celle qui se trouve dans les angles latéraux de la meule (12) où le blé est moulu; agglutiner le tout avec du blanc d'œuf; en prendre avec des poils de lièvre et l'étaler : ce médicament excelle à arrêter l'hémorragie (13).

Contre le gonflement des pieds :

Faire du salpêtre épais (?) (14) avec de l'eau chaude; en puiser [pour le verser sur] les pieds; couper aussi les ongles et bien gratter les talons; piler du sel et du cumin, y ajouter de l'huile, en prendre pour oindre les pieds, les enduire soigneusement et couvrir d'une étoffe, car la matière sort en abondance par les pores invisibles (15).

Contre la podagre :

Faire de l'œnocollon (16), l'étaler sur une étoffe, verser et étaler sur [l'œnocollon] un jaune d'œuf et appliquer sur [le pied]; ou bien, cuire de la farine d'orge avec du vinaigre et appliquer (17); ou bien, cuire une cigogne avec ses ailes (18), recueillir l'huile obtenue par sa décoction et oindre les pieds et les mains (19); ou bien, appliquer sur [les mains et les pieds] des algues marines (20).

(1) πρὸς τὸ ἀναβιβᾶσαι σάρκα.

(2) ξάνας, de ξάινω, carder.

(3) λινοῦν (?)

(4) ἀναγόμεωσον.

(5) Dans O : *Autre*. — Faire de la charpie d'une étoffe fine de lin et bourrer (ἀναγόμεωσον) la plaie.

(6) χαλκίτην.

(7) ἀρσενικόν.

(8) στυπτηρία σχιστή. « Dans le langage des alchimistes grecs, ce mot s'applique non seulement à notre alun plus ou moins pur, mais à l'acide arsénieux provenant du grillage des sulfures; cette signification est donnée dans les textes d'une façon très explicite ». Marc. Berthelot, *loc. cit.*, t. I, introd., p. 67.

(9) Dans O : Après : « Piler de la pyrite de cuivre, la mettre sur [la plaie] », la rédaction est la suivante : *Autre*. — Piler du calament de la même façon, chaque [substance] séparément ou toutes ensemble, en faire une poudre sèche et, au temps [où il convient d'en faire] usage, la prendre et s'en servir. *Autre*. — Piler de l'aloès, agir de la même façon, ou bien de l'alun feuilleté. Le texte dans O est ici en désordre et moins complet.

(10) γύψον, plâtre, gypse. En ce sens, Marc. Berthelot, *loc. cit.*, t. I, introd., p. 243.

(11) χνώδης.

(12) ἐν ταῖς πλαγίαις τοῦ μύλου γονίαις.

(13) Dans P¹ et O cette recette fait défaut.

(14) ἄλμην δασεῖαν.

(15) Dans P¹ et O : car [le remède] entr'ouvre les pores, et la matière sort par les pores invisibles. C'est le suintement de l'eczéma.

(16) οἰνόκολλον, probablement mélange de vin et de gomme.

(17) Dans O : applique de la farine d'orge avec du vinaigre.

(18) πελαργὸν σύμπτρον.

(19) Dans O : *Autre*. — Bien cuire une cigogne avec ses ailes, etc.

(20) βρύα θαλάσσης.

(1) *Autre* (2) : Piler d'abord de l'oignon blanc (3), soit un, soit deux, selon la quantité du médicament; ensuite, mettre dans la marmite de la farine d'orge, de la graisse de porc, du vin et de l'huile de roses; ajouter à ces substances l'oignon pilé; faire un cataplasme et l'appliquer sur le pied. Ce [cataplasme] est tout à fait indispensable (4), même si le [podagre] a une inflammation (5) avec tuméfaction, s'il a une induration excessive et un gonflement à la suite d'une fluxion (6). En ce qui concerne l'oignon, après qu'il a été finement pilé, il doit être bien cuit dans du vin; et une fois que ce vin a été cuit, il faut le mettre dans le cataplasme en train de cuire.

Pour les fractures des os ou des mains ou des pieds (7) :

Broyer des coquilles et des [morceaux de] marbre; ajouter un peu de poix de galbanum (8), du mastic, de l'oliban, de la résine (9) et de l'aloès. Faire un emplâtre et l'appliquer, [alors qu'il n'est] pas complètement bouillant, sur l'os brisé; [cet emplâtre] est indispensable.

Contre l'inflammation :

Piler du *πιτύκιον* (10), mouiller l'endroit [malade] avec du vinaigre et répandre dessus le *πιτύκιον* (*sic*); enduire (87 r^o) l'endroit [malade] avec du miel, appliquer le *πιτύκιον* et mettre dessus des feuilles de chou (11), attacher avec une étoffe (12); ou bien enduire d'abord l'endroit avec du miel et répandre dessus du sel fin.

Contre les frissons : à savoir en particulier la quotidienne, la tierce et la quarte (13).

Piler de la rhubarbe avec de la cannelle, faire macérer avec du vin et donner à boire à deux reprises (?) (14). [Faire] de même avec de l'eucraton; ou bien, piler un laiteron (15) tout entier et ajouter de l'eau bénite (16), exprimer bien au travers d'une étoffe et donner à boire (17); (18) ou bien, mettre de la mithridate dans du vin et donner à boire; [faire] la même chose pour les refroidissements de la surface du corps (19); de même, les autres remèdes donnés pour les frissons périodiques sont ordinairement d'un grand profit.

(1) Dans P¹ et O cette recette fait défaut.

(2) ἕτερον (?), puis le mot suivant est illisible.

(3) ἄσπερον : mot byzantin venant du latin *asperum*, rugueux. Il a pris le sens de « blanc », parce que la monnaie d'argent, quand elle est neuve, est rugueuse au toucher.

(4) ἀναγκαῖον.

(5) φλεγμονή.

(6) βεύματος.

(7) Dans P¹ et O cette formule fait défaut.

(8) χαλβάνου πίσσαν ὀλίγην.

(9) ῥίτυν, abréviation de ῥητίνη.

(10) Mot dont la signification nous échappe. — Dans P¹ *πιτύκην*, dans O *πυτίκιον*.

(11) *κραμβφ*^υ pour *κράμβης φύλλον*. Dans P¹ et O : *κραμβόφυλλα*.

(12) Dans O : *Autre*. — Enduire l'endroit, puis répandre dessus le *πυτήκιον*, appliquer dessus des feuilles de chou et attacher avec une étoffe; ou bien, etc.

(13) Dans O : après la *quotidienne*, les mots *la tierce et la quarte* sont omis.

(14) ἀποδιπλώσας. Dans O : ὑποδιπλώσας.

(15) *ζοχίον*. Anonymus Medicus, MS, lib. I, de *diæta* : κακόχυμα δέ εἰσι ἐσχάτως διὰ ἄγρια λάχανα, ἡγουν ἀγριομάρουλιν, καὶ ζογία, καὶ πικρίδες, καὶ τὰ ὅμοια. Le *ζοχίον* est donc classé à côté de la laitue sauvage et de la chicorée. — Dans O : *ζογγόν* (?) Voir *Gloss.* de Du Cange, appendix, s. v. *ζογγός*.

(16) ἀγίασμα.

(17) Dans O : *Autre*. — Piler un laiteron tout entier, etc.

(18) Dans O : est ici intercalée la formule suivante. *Autre*. — Cuire de la germandrée, du *πόλιον* [sorte de germandrée] et de la scolopendre dans de l'eau et, après réduction au tiers, donner à boire; cuire de l'absinthe (*ἀψινθαίαν*) avec de l'eau tiède, donner à boire; donner à boire de la même manière de la centaurée.

(19) περιεψ[υ]γμένα σώματα, litt. pour les corps refroidis à la surface.

Contre les frissons périodiques (1) :

Couper deux doigts (2) d'aristoloche, longue de taille, et la piler finement; ajouter une demi-cuillerée de miel (3) et un verre d'[eau] chaude (4); mélanger le [tout], agiter et donner à boire; ou bien, piler menu de la graine d'arroche (5), la mettre dans du miel et la donner à boire avec de l'eucraton; ou bien, piler onze et même treize amandes amères et faire du thassogala (6), le donner à boire au sortir du bain, coucher le patient sur la serviette de bain (7), et après des heures, des chymes épais se volatilisent (8).

Pour les hémorrhoides externes :

Cuire de l'aloès dans de l'eau, faire une onction; ou bien, dissoudre de la thériaque dans de l'eau, faire une onction; appliquer avec modération ces mêmes [traitements] pour les hémorrhoides internes (9).

(10) *Autre* : Prendre une carapace de tortue, briser de cette carapace trois morceaux de la grandeur d'une pièce de monnaie (11), envelopper chacun d'eux dans de la laine non lavée; les mettre dans [de l'huile] de cèdre, afin qu'ils s'en imbibent bien; apporter [un brasier] de charbons (12) ardents et éclatants, y mettre chacun des os (13) et placer le [brasier] sous un tabouret de manière que le malade assis reçoive la fumée. Envelopper [le brasier] de toutes parts, afin que la fumée ne se répande pas au dehors. Faire trois fois [cette fumigation]; elle est utile aussi pour des hémorrhoides internes.

(14) *Autre* (remède) tout à fait utile lorsqu'elles sont enflammées :

Piler de l'aloès duveteux (?) (15); piler ensuite de la laitue (16); ajouter son jus à l'aloès pour [en faire un] onguent; en enduire ces [hémorrhoides] (17).

Autre : Piler avec soin du blanc de céruse (18); ajouter du blanc (19) d'œuf et de l'eau de roses au miel; faire une onction.

Autre : Mettre une sangsue dans un vase à orifice circulaire (20), l'appliquer au voisinage des hémorrhoides externes afin qu'elles sucent [le sang] et immédiatement

(1) Dans O : *Contre les vomissements*. Dans P¹ : la formule a pour titre : *Vomitifs*, et il existe une très notable lacune qui commence après ces mots : « Piler même de la graine d'arroche » et qui se prolonge jusqu'à l'article, intitulé : « *Recettes pour faire sortir la pituite*. »

(2) Le huitième du pied grec : 0 m. 0370.

(3) μέλι κοχλιαρίου τὸ ἥμισυ.

(4) Litt : ajouter de [l'eau] chaude dans un verre ; ὕδωρ est sous-entendu.

(5) Dans O : *Autre*. — Piler menu de la graine d'arroche, etc.

(6) θασσόγαλα, dont le sens nous échappe.

(7) σάβανον.

(8) Dans O : la réduction est un peu différente ; bois-le, lorsque tu veux sortir du bain ; couche-toi sur les serviettes de bain (σάβανα) et, après quelque temps, des chymes épais se volatilisent. (νεμοῦνται, pour ἀνεμοῦνται).

(9) Dans O : dissoudre de la thériaque, faire une onction, de même pour les hémorrhoides internes.

(10) Un renvoi en marge, indéchiffrable, et d'une main probablement différente.

(11) νομίων.

(12) καρβάνια.

(13) C'est-à-dire des fragments de carapace de tortue.

(14) Dans O cette formule et la suivante font défaut.

(15) χνοώδης.

(16) μαρούλιον.

(17) ταύτας, sous-entendu : ἐξοχάδας.

(18) ψιμύθιον, céruse, Marc. Berthelot, *loc. cit.*, t. I, introd., p. 266.

(19) ἄσπερον.

(20) ῥογίον στρογγυλόστομον. Dans O : ῥογὴν στρογγυλόστομον.

(fol. 87 v^o) l'hémorroïde se flétrira (1). Pareillement l'usage des sangsues est utile pour des brûlures (2) des pieds et des mains.

(3) *Autre* : Lorsqu'elle commence [l'hémorroïde], donner à boire du salpêtre épais (?) (4) avec de l'eau tiède (5). Lorsqu'elle [l'hémorroïde] commencera à faire saillie, cuire de la lentille (6) dans de l'eau de façon qu'elle devienne un bon suc (7), mettre ce suc dans une étoffe de lin et filtrer (8), bien exprimer, transvaser et ajouter du miel au suc et du nard indien (9), cuire à nouveau et donner à boire au malade, parce que ce médicament fait sortir tout ce qui est cacochyme.

(10) *Pilules purgatives de Galien* :

De l'aloès (11) un hexagion (12), un hexagion de scammonée, un hexagion de suc d'absinthe, un demi-hexagion (13) de citrouille, mélanger ces [substances] dans du suc de choux, faire des pilules et en faire usage.

Purgatif pour les hydropiques :

Un hexagion de persil sauvage, trois hexagia d'anis, trois hexagia de cuscute du thym (14), trois drachmes et demi (15) de feuilles d'olivier-nain, du miel en quantité suffisante.

Recette pour faire sortir la pituite (16) :

Prendre du pouliot, de l'origan, des raisins secs sauvages, des [pruneaux] secs (17), du jujube, des figues sèches (18), des raisins secs, du miel, du moût cuit, du vinaigre; cuire [le tout] et le donner pour faire sortir la pituite et pour se gargariser (19).

Contre le catarrhe (20) *qui, d'après quelques-uns, est appelé doux (?)* (21) [et qui a son siège] soit dans la tête, soit dans une autre partie du corps :

Piler de la litharge d'argent, ajouter de l'huile de roses et du vinaigre, faire un onguent et en user. Si le flux est abondant (22), piler [des baies] de myrte (23), en

(1) ῥήσσεται, litt. se retirera. Dans O : ῥύσσεται, pour ῥύσεται.

(2) ἀποκαύματα.

(3) Dans O : deux formules sont intercalées avant celle-ci : *Autre*. — Piler le long ἀτύριον [pour σάτύριον, plante excitante de la famille des orchidées], le donner à boire avec du vin. *Autre*. — Piler le long ἀτύριον, le donner à boire avec de l'eau tiède.

(4) ἄλμην δασεῖαν.

(5) χλιοῦ. Dans O χλιαροῦ.

(6) Dans O au lieu de φακήν, on lit l'abréviation de κεφαλήν.

(7) ἵνα χυλωθῇ καλῶς.

(8) ὕλισον.

(9) στάχος.

(10) Dans O est intercalé ici le passage suivant. Il y a une herbe, la [plante] à grande feuille, ἡ μεγάλόφυλλος. Elle pousse près des rivières. Faire macérer sa racine et donner à boire. Avec elle, assaisonner (?) les aliments.

(11) S'agit-il de *sel* ou d'*aloès*? Le manuscrit P. porte ἄλς' et O αλ' Nous adoptons le sens d'*aloès* à cause de l'abréviation de O et de l'esprit doux dans les deux manuscrits, et surtout parce que l'aloès a naturellement sa place dans une formule de pilules purgatives.

(12) Dans P : ἐξ' ἴτον, dans O : ἐξ' ἄλ'.

(13) Dans O : κολοκύνθος τὸ ἥμισυ.

(14) ἐπίθυμον.

(15) δραχμάς dans P¹ et O.

(16) στήλη εἰς ἀποφλεγματισμόν. — Dans P¹ : στεῖλλει ἀποφλεγματισμούς; dans O : στήλη ἀποφλεγματισμόν.

(17) ψυκτά.

(18) Dans P et O : ἰσχάδια; dans P¹ : ἀσχάδια.

(19) καὶ ἀναγαγαρίζειν, ces mots manquent dans O.

(20) ῥέον : écoulement ou catarrhe ?

(21) γλυκύ.

(22) Dans P et P¹ : εἰ δὲ πολλὰ καταστάσει; dans O : εἰ δὲ πολλὰ καταστήσει. Cette dernière leçon est obscure.

(23) Dans P : μυρσίνην, dans O : σμύρνην, myrrhe.

étaler la poudre sèche. [Employer] pareillement du céromarmaron (1) à l'état sec (2).

Recettes otiques pour les oreilles bouchées :

Mettre du moût cuit dans une coquille d'œuf, chauffer et faire une onction (3).

Autre : Piler de la cannelle de bonne qualité, rien que le cœur (4), prendre un jaune d'œuf et le verser sur de l'étaupe, saupoudrer [l'étaupe] avec la cannelle et introduire dans l'oreille.

Autre : Quand l'oreille est atteinte d'une inflammation externe (5), faire de l'huile de roses mélangée d'œuf, ou bien de l'huile de lis mélangée d'œuf, ou bien du beurre mélangé d'œuf (6), l'appliquer, couvrir [d'étaupe] et fixer avec une étoffe. [Faire] de même pour les nerfs (7) [douloureux].

(8) *Contre les affections de la luette* (9) :

Lorsque la luette descend [trop bas], piler de l'alun astringent et appliquer tout autour [de la luette] (10); ou bien, piler du sel avec un peu de poivre et appliquer tout autour. Veiller à ce qu'il n'y ait pas d'inflammation.

[Fol. 88 r^o] *Gargarismes* (11) :

User d'abord d'un mélange d'eau et de vinaigre, et ensuite d'hydrorosat (12), et aussi de l'essence parfumée (13).

Autre : Laver soigneusement quarante (14) feuilles de mûrier sauvage, réduire au tiers [par la cuisson ?], se gargariser.

Autre : Mettre dans une marmite (15) une grenade entière, la cuire dans du vin jusqu'à ce qu'elle soit à point, la retirer, la piler à fond, l'étaler sur un linge et l'appliquer sur la région [malade].

Autre : Mettre un bulbe de lis dans une feuille de chou, l'en envelopper et mettre un lien. Enfouir ce [nouet] dans de la cendre chaude, retirer après cuisson le bulbe de lis, ajouter [à celui-ci] des figues sèches et du beurre (16), piler et faire un emplâtre (17), étaler sur un linge et appliquer sur la région [malade].

(1) Voir p. 149.

(2) Dans P : κατὰ ξηροῦ, dans O : κατὰ ξηρῆς; dans P¹ : κατὰ ξερῆς.

(3) Cette formule semble avoir été effacée dans O. A cette place, sur une ligne et demie, on aperçoit des traces de caractères indistincts.

(4) καρδία.

(5) ἔξω φλεγμονήν.

(6) Dans P : ὀρορόδινον ἢ ὀροσούσσουν ἢ ὀροβούτυρον; dans O : αὐγορόδινον ἢ αὐγοσούσσουν ἢ αὐγοβούτυρον. La langue du manuscrit d'Oxford est bien plus « moderne » que celle du manuscrit de Paris suppl. 764.

(7) νεῦρα. Mot de sens imprécis qui désigne aussi bien les ligaments articulaires et les tendons des muscles que les nerfs proprement dits.

(8) Ici est intercalée dans P¹ et O la formule suivante : *Autre*. — Piler du natron, ajouter du beurre et mélanger, incorporer dedans de l'oignon blanc, faire tiédir et verser dans l'oreille [la partie liquide ?].

(9) Dans P et P¹ : κοινωνικά, qui est incompréhensible; dans O : κινονικά, contre les affections de la luette.

(10) Dans P : περιάπτου; dans O : παράπτου, toucher légèrement.

(11) ἀναγαργαρισμοί.

(12) ὕδροροσάτον.

(13) τὸ διὰ μύρου; dans P¹ : τὸ διάμορον; dans O : τὸ διάμορον, la mûre. Cette leçon est préférable.

(14) Dans P et O : μ', dans P¹ : τεσσαράκοντα.

(15) χόιτραν, pour χύτραν. — Dans P¹ et O : χύτραν.

(16) Dans P¹ et O : βούτυρον en toutes lettres; dans P, en abréviation.

(17) Dans O : ὡς ἐμπλαστρον; — dans P et P¹ : ὡς est omis.

(1) *Autre* : Mettre du beurre et du miel dans un verre, en faire un mélange intime (2), le chauffer et le donner à boire.

Béchiques (3) :

Mettre dans une marmite de l'huile d'aneth, de l'huile de rue, de l'huile de camomille, du beurre qui détend les nerfs (?) (4), de l'onguent *martiatum* (5), le tout étant chauffé et dissous, enduire la poitrine et le thorax; allumer (?) des touffes de laine, les faire fumer (?) (6) et appliquer.

Autre : Mettre du fenu-grec dans de l'eau; quand le fenu-grec éclatera en faisant du bruit (7), jeter l'eau (8) et la remplacer par une autre eau chaude, ajouter du pouliot et des figes sèches, cuire jusqu'à ce que le fenu-grec soit dissous, ensuite filtrer dans un linge et au filtrat ajouter du nard indien, du miel, de la cannelle, cuire de nouveau et donner à boire.

Autre : Cuire du galbanum (9) dans du vin et donner à boire.

Autre (10) : Éplucher et piler des pignons (11), des pistaches, des amandes, ajouter de l'hysope, de la gomme adragante, du safran vrai (12); incorporer du miel et donner à manger, matin et soir.

(13) *Contre la dyspnée* :

Piler de l'oliban, le chauffer dans de l'eau et le donner à boire (14).

Autre : Faire bouillir deux keratia (15) d'ἀφρόνιτρον (16) avec du miel (17), laisser tiédir et donner à boire.

Autre : Faire frire avec du miel des escargots terrestres et donner à boire.

Autre (18) : *Fumigations* (19).

Entasser et enfiler ensemble des noix fraîches lorsqu'elles sont comme des noi-

(1) Dans P¹ et O sont intercalées ici les deux recettes suivantes : *Autre*. — Faire infuser (?) ζεματίσας des δμόκυκλα, les exprimer, chauffer l'endroit malade : *Autre*. — Piler de la graine de persil, ajouter un jaune d'œuf; en faire usage. — A la suite de cette formule, dans P¹ : *Autre*. — Ayant allumé (?) des étoupes (στύπας) et les ayant fait fumer, chauffe l'endroit [malade]; s'il y a un catarrhe de la tête, fais-en usage et enfume la tête.

(2) Sens interprétatif : ἀναλύων. — Dans O : ἀναλύσας.

(3) Βηχικά.

(4) βουτυρόν νευροχλαστικόν.

(5) Dans P et P¹ : μαρκιάτον; dans O : μαρκίλατον. — Cf. Alex. de Tralles (*De l'infl. de l'estomac*) et P. d'Égine, VII, 18.

(6) ἐπικαπνίσας. — Il s'agit d'un μοχα : l'étope, qui brûle lentement au contact de la peau et provoque une forte révulsion.

(7) ψοφήσει dans P. — Dans P¹ : ψοφίση; dans O : ψοφίσει.

(8) ἀπόχυσον αὐτήν, dans les trois manuscrits, probablement pour αὐτό.

(9) χαλβάνην dans P et P¹; cette formule manque dans O. — On lit ici dans O et P¹ la formule suivante : Cuire du poireau avec du miel et du vin et donner à boire.

(10) Dans O au lieu de : *Autre*, on lit : *Recette de choix*, τὸ ἐκλεκτόν.

(11) [κοκ]κώναρια (?) — Dans P¹ et O : κουκουνάρια.

(12) κρόκον ἀληθινόν.

(13) Ici est intercalée, dans P¹ et O la recette suivante : *Autre*. — Mélanger et pétrir de l'opium, du styrax, du suc d'asa foetida (σαγάπηνον), du galbanum et de l'iris; faire des pilules et les donner à prendre.

(14) Dans P¹, donner pareillement à boire de la myrrhe.

(15) Dans P et O κῆ; dans P¹ κεράτια.

(16) ἀφρονιτροῦ, pour ἀφρονιτροῦ. — D'après Marc. Berthelot (*loc. cit.*, t. I, introd., p. 263, 1888) ἀφρός νίτρον, ἀφρόνιτρον = *spuma nitri*. Le νίτρον ou natron est du carbonate de soude, parfois du sulfate de soude; ἀφρόνιτρον est donc de l'écume de bicarbonate ou de sulfate de soude, ajoute Marc. Berthelot; dans certains cas, ce devait être du nitre vrai.

(17) Dans O et P¹ μελίκρατον au lieu de μέλι.

(18) ἑτερον (?); dans O ἕλλον; dans P¹ ἕλλο.

(19) κάπνισμα.

settes, les dessécher, les piler avec de la racine de pas d'âne (1) et de l'orpiment feuilleté (2); mettre du mastic dans une marmite, le faire dissoudre; lorsque le mastic aura été dissous, ajouter alors les autres poudres sèches et aussitôt après verser [la préparation] sur un marbre, la diviser en petits fragments et les mettre en réserve. Au temps de l'usage, au sortir du bain, faire allumer un réchaud. Mettre un des fragments de la taille d'une grosse noisette sur les charbons, couvrir d'un entonnoir et recevoir (fol. 88 v^o) la fumée tout en avalant du vieux vin pur (3). Faire de nouveau une fumigation (4) aussi prolongée que possible et la renouveler une troisième fois.

Autre : Couper [un morceau] d'une éponge vierge de la grosseur d'une noix, le plonger (5) dans de la véritable résine de cèdre, l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait été imbibé, le mettre ensuite dans un vase ventru (6), le brûler jusqu'à ce qu'il se transforme en charbon, le pulvériser et le donner à boire avec du vin (7).

Contre le flux (8) *de la tête, des mains et des pieds, etc* (9) :

Prendre de la farine d'orge et de la poix pulvérisée, les cuire dans du vinaigre, étaler sur une étoffe, appliquer et immédiatement la partie malade sera soulagée.

Poudre sèche stomachique que l'on boit avec du vin (10) :

Prendre du cumin et de l'anis, parties égales, de la graine de persil, la moitié moins (?) (11), piler, ingérer et avaler par-dessus du vin.

Autre : Piler de la menthe sèche et l'incorporer dans du miel, avaler [cet électuaire] (12).

Pour ceux qui ne peuvent pas retenir (13) *la nourriture* :

Piler de la menthe sèche, donner à boire avec du vin.

Siccatis (14) *contre le flux de tête* (15) :

Des ricins (16), de l'écorce de grenade (17) : deux onces (Γο β̄) de chaque; de la grande aristoloche, de la fleur de lentisque, des roses sèches, du myrte : une once (Γο ᾱ) de chaque; piler et tamiser; faire usage.

Contre une brûlure produite par de l'eau chaude :

Onction de blanc d'œuf (18); onction de raisin sec sauvage dans un bain ou au

(1) χαμαιλεύκη.

(2) σχιστοῦ.

(3) ἐπιβρόφῳ οἶνον παλαιόν ἄκρατον. Seul, ce dernier mot subsiste dans O, les trois premiers sont tombés.

(4) καπνίζου.

(5) ψάψας pour βάψας.

(6) Dans P : εἰς ἀγγεῖον γαστρινόν; dans O : εἰς γαστρίον; dans P¹ : γαστρίν.

(7) Il est presumable que le malade inhalait la fumée dégagée pendant la carbonisation de l'éponge; sinon il n'y aurait pas de fumigation.

(8) ῥεῦμα.

(9) Dans O et P¹ le titre est le suivant : s'il y a un flux de la tête, des mains, des pieds ou d'une autre partie.

(10) Rédaction défectueuse.

(11) Dans P et O abréviation de ἥμισυ. — Dans P¹ ἥμισυ en toutes lettres.

(12) ἐκλείχειν.

(13) κατέχοντας.

(14) ἀναξηραντικά.

(15) Dans O le titre manque.

(16) κίκιδια.

(17) σίδεια pour σίδια.

(18) Dans O la rédaction est la suivante : Le blanc d'œuf, quand il est employé en onction, calme la démangeaison.

soleil; ou bien [onction] de roses sèches et de natron (1). Pareillement, onction de raisin sec et de vinaigre (2).

Sel (3) *préparé par saint Grégoire le Théologien*; il a les vertus suivantes : il préserve (4) des maux d'yeux jusqu'à la vieillesse, du mal de dent, de la toux, de la chute des cheveux. Il aiguise l'esprit; il donne une vue perçante; il s'oppose à la pituite, à la bile, au chyme, à la podagre, aux [affections] de la rate. Sa composition est la suivante : hysope de Crète = 1 once; du cumin d'Éthiopie = 1 once et demie; sel ammoniac = 2 onces; scammonée = 3 onces; gingembre = 1 once et demie; graine de persil = 1 once et demie; pouliot de montagne (5) = 3 onces; persil sauvage de Macédoine = 1 once et demie; sylphium = 1 once (6); ammi = 1 once; sel ordinaire (7) = 2 onces (?) (8); poivre = (?) once (9); nard (10) = une once et demie (11). Couper toutes ces substances, les passer au tamis; en faire usage dans les mets à volonté.

*
* *

I. — Comme tous les formulaires byzantins, celui dont on vient de lire la traduction s'inspire de l'ancienne pharmacopée grecque. Il reproduit même des formules classiques, entre autres celles de la thériaque et du mithridate, des pilules de Galien. Mais la plupart des recettes qu'il contient, sans être originales, ne sont pas copiées textuellement dans d'autres manuels thérapeutiques. En général, elles sont assez simples et ne renferment qu'un petit nombre de substances, alors que les préparations polypharmques étaient généralement en honneur.

Les ingrédients qui entrent dans leur composition sont empruntés aux trois règnes. Comme il est de règle, les substances végétales sont de beaucoup les plus nombreuses. Outre une foule de plantes à propriétés anodines et les aromates, tels que la myrrhe, l'oliban, le nard, la cannelle, le cumin, l'anis, le poivre... (qui constituaient le fond de l'ancienne thérapeutique, on remarque des produits végétaux dont les vertus énergiques, sont connues depuis l'antiquité : l'ellébore noir, le *solanum vivax*, l'aloès, la rhubarbe, la scammonée. L'opium n'y occupe qu'une très modeste place (12).

Les remèdes d'origine minérale, beaucoup moins nombreux, sont représentés par le natron ou carbonate de soude (νίτρον), et le nitre du salpêtre (ἀφρόνιτρον), l'orpiment (ἀρσενικόν), la céruse (ψιμύθιον), la pyrite de cuivre (χαλκίτης), le soufre natif (θεῖον, ἄπυρον), la litharge d'argent, le sous-acétate de cuivre impur ou verdet (ῥαριν), l'alun lamelleux (στυπτηρία σχιστή).

Quant aux produits d'origine animale, ils se réduisent à la corne de cerf, aux escar-

(1) νίτρον.

(2) Dans O : s'en servir dans le bain.

(3) Ἀλάτιον.

(4) Litt. : il ne fait pas des maux d'yeux, etc.

(5) γλίχωνος ὀριγάνου, leçon défectueuse. Dans O : γλίχωνος ὀρεινοῦ; dans P¹ : γλίχωνος ὀρίνο.

(6) Dans O : 1 once et demie.

(7) Au lieu de κοινοῦ, O donne κινικοῦ qui n'offre aucun sens.

(8) Une demi-once, d'après O. — Dans P¹ : sel ordinaire, 2 onces.

(9) Une demi-once, d'après O. — Dans P¹ : poivre, 2 onces.

(10) φύλλον.

(11) D'après O : 2 onces ; — Dans P¹ : 1 once et demie ?

(12) Cf. pilules contre la dyspnée.

gots terrestres, aux cloportes ou mille-pattes, à la carapace de tortue, à la coquille d'œuf, et enfin aux sangsues appliquées sur les parties enflammées.

Les parties des plantes (tiges, racines, feuilles, fleurs ou fruits) sont employées telles qu'elles se trouvent dans la nature, sous forme de décoction ou de macération, car l'alchimie était impuissante à isoler les principes actifs des végétaux. De même les substances minérales utiles sont mélangées à des matériaux inertes, ce qui rend difficile l'évaluation des doses et rend le résultat thérapeutique aléatoire.

Les excipients en usage sont les huiles confectionnées avec différentes plantes (roses, sureau, camomille, lis, laurier, rue, lentisque...); les préparations à base de miel et non de sucre (miel rosat, hydrosat, vin miellé); la gomme adragante, le vin, l'œnocollon (vin gommé), le moût cuit, l'axonge, la graisse d'oie, la moelle de cerf, la cire, l'œuf, rarement le beurre.

Les médicaments qui figurent dans l'aide-mémoire de thérapeutique sont administrés sous toutes les formes connues des anciens : poudres inertes ou actives; — topiques calmants ou résolutifs (cataplasmes, liniments, onguents et emplâtres); — révulsifs (farine de moutarde, sachets de sable chaud); — caustiques chimiques ou fer rouge; — décongestifs (sangsues); — collutoires, dentifrices, gargarismes; — fumigations; — pastilles, pilules et potions; — vomitifs, purgatifs, etc.

La plupart des formules appartiennent à la médecine rationnelle, quelques-unes seulement relèvent de la magie ou de l'hagiothérapie (1).

II. — Il est difficile d'assigner une date à l'aide-mémoire de thérapeutique. Il ne paraît pas être emprunté à Galien et aux compilateurs, tels que Oribase, Alexandre de Tralles, Paul d'Égine, Mesué (Jean Damascène). Cependant, certains noms de plantes médicinales, — s'ils n'ont pas été ajoutés postérieurement à la rédaction primitive, — tendent à prouver que ce petit traité de thérapeutique n'a pas été rédigé avant le IX^e ou le XI^e siècle. Ainsi le mot *ζηνόφυλλον* (Cod. P) ou *ζηλόφυλλος* (Codd. P¹ et O), follicule de séné, ne se trouve ni dans Alexandre de Tralles (VI^e siècle), ni dans Paul d'Égine (VII^e siècle), ni dans Mesué (IX^e siècle). Il paraît figurer pour la première fois dans l'ouvrage de Nonnus (X^e siècle) (2). D'autre part, la racine appelée *ζαδόαρ* (Cod. P) ou *ζαδώρα* (Codd P¹ et O) était inconnue des anciens Grecs, tout au moins sous ce nom; mais, du temps de Mesué, on la désignait ainsi couramment (3). Enfin, dans une formule de fumigation contre la toux, figure l'orpiment, *ἀρσενικόν*, dont Dioscoride et Galien avaient proscrit l'usage interne (4).

III. — L'aide-mémoire de thérapeutique n'est pas isolé. Dans les trois manuscrits il est intercalé entre des ouvrages dont les auteurs sont connus. Dès lors, ne pourrait-on pas l'attribuer avec vraisemblance à l'un d'eux ?

(1) Exemples : piler soigneusement *trois* noix sèches...; piler *trois* racines de persil...; briser en *trois* morceaux une carapace de tortue; piler 11 ou même 13 amandes...; laver soigneusement 40 feuilles de mûrier...; piler un laiteron tout entier et ajouter de l'eau *bénite*, *ἀγίασμα*, eau consacrée que les orthodoxes boivent à la fête de l'Épiphanie.

(2) Theopanis Nonni epitome... édit. Steph. Bernard, t. II, chap. CLXXXIII.

(3) Zedoaria radix nunc vulgo nota, veteribus vel incognita, vel alio nomine scripta. — Ioannis Mesuæ Damasceni, *de re medica libri tres*, Iacobo Sylvio interprete, Parisiis, 1561. Interpretatio vocum aliquot in Mesuæ antidotario.

(4) Cf. fumigations contre la dyspnée.

Dans le Cod. P., au fol. 37 r^o, sous le titre de τὰ εὐποριστά, « remèdes usuels », commence une vaste encyclopédie médicale qui se termine au fol. 116 v^o. Elle est précédée d'une table des matières très étendue qui comprend 725 articles. Il suffit de la parcourir pour se convaincre que la compilation se compose d'ouvrages juxtaposés, mais qui ne sont pas nécessairement liés entre eux.

Ils se succèdent dans l'ordre suivant :

1^o Un précis de pathologie médicale (art. 1-258). Suivant la coutume des anciens, l'auteur adopte la division topographique. Il décrit successivement les maladies de la tête, de la poitrine, de l'abdomen et des membres, mais il ne suit pas toujours fidèlement son plan ;

2^o Un recueil de formules (art. 259-342) classées de la façon suivante : purgatifs (art. 260-269) ; antidotes, la thériaque et le mithridate (art. 273-306) ; les huiles médicamenteuses (art. 307-320) ; les poudres sèches (art. 321) ; les potions (art. 322) ; le diospolite humide (art. 233) ; les préparations à base de miel (art. 324-327) ; les emplâtres (art. 328-342) ;

3^o Le manuel ou aide-mémoire de thérapeutique (art. 343-400) dont nous recherchons l'origine ;

4^o Un guide de diététique (art. 401-428) ;

5^o Un traité des aliments (art. 429-494) tirés du règne végétal ou du règne animal ;

6^o Une description sommaire des Tropes ou Saisons et du régime qu'il convient de suivre dans chacun d'eux (art. 395) ;

7^o Après quelques articles, sans rapports entre eux, et vraisemblablement interpolés : traitement de la rétention d'urine (art. 396), fabrication du sel (art. 397), lotion pour la tête (art. 398) ; traitement de la douleur de l'estomac (art. 499), commence, à l'article 500, une pharmacopée ou traité de l'art de préparer les médicaments, qui se poursuit jusqu'au dernier article de l'encyclopédie médicale (art. 725). Parmi les formules qui figurent dans cette longue liste, bon nombre sont désignées soit par le nom de leur auteur (la Sacrée de Galien, l'emplâtre de Démétrius, médecin de Thessalonique), soit par le nom de l'homme illustre qui en fit usage (le Mithridate, préparations de Néron, d'Adrien, oxymel et antidote de Julien), soit par une épithète qui résume leurs caractères organoleptiques (« la noire », « la verte », « l'agréable », « l'amère », « la dorée », « la clé odorante »), ou leur vertu thérapeutique (la « Santé », « l'Invincible », « l'Immortalité », « l'Égale des Dieux »).

A la table des matières fait suite (fol. 44 r^o) une dédicace dans laquelle l'auteur indique le plan qu'il suivra et le but qu'il se propose d'atteindre : « O Empereur très grand, par la grâce de Dieu, Constantin, désireux de compléter les abrégés qu'a fait exécuter (1) ta Divinité, je me suis empressé de parcourir, selon ma capacité, avec concision et clarté tout à la fois, la médecine entière, sans rien omettre de ce qui est nécessaire, exposant dans la mesure de mes forces, chacune des maladies ; d'abord, j'ai expliqué leurs causes, ensuite j'ai donné les signes qui les feront facilement recon-

(1) τὰς προσταχθείσας ἐπιτομὰς.

naître, puis le traitement par lequel nous les guérirons toutes grâce à notre art. J'ai commencé d'abord par la tête, car c'est là que réside le sanctuaire de l'âme douée de raison » (1).

L'ouvrage de NONNUS, édité par Jérémias Martius (2) et, plus tard, par Étienne Bernard (3), d'après le Cod. d'Augsbourg, est précédé du même exorde ayant pour titre : « A l'empereur Constantin Porphyrogénète, vue d'ensemble en abrégé de tout l'art médical par Theophanès Nonnus » (4).

Il nous paraît donc établi : 1^o que l'auteur du premier traité de la compilation médicale contenue dans le Cod. P. supplément grec 764 est Nonnus ; 2^o que l'empereur auquel cet ouvrage est dédié est Constantin Porphyrogénète (945-959).

Il semble qu'entre le précis de pathologie et le recueil de formules, qui commence par la rubrique « du miel de Pont » (art. 259), la ligne de démarcation soit nette. Or, il n'en est rien. D'une part, dans le Cod. Vindob. D qui contient un manuscrit de Nonnus conforme aux 259 premiers articles du Cod. P., mais disposés dans un ordre différent, l'article du formulaire intitulé « du miel du Pont » est reporté dans le corps même du traité de pathologie, entre l'article : « du lait qui se transforme en fromage dans l'estomac » et l'article « des personnes mordues par un homme ou par un chien ». D'autre part, dans le manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg, édité par Jérémias Martius, figurent à la suite du précis de pathologie les treize premiers articles du recueil de formules, et l'ouvrage se termine par l'article (l'emplâtre « la dorée ») qui correspond à l'article 329 du Cod. P. Il est donc très vraisemblable que le formulaire fait aussi partie de la collection de Nonnus.

Après l'aide-mémoire de thérapeutique, le quatrième ouvrage, comme il a été dit plus haut, est un guide de diététique (fol. 88 v^o-93 v^o). Il est précédé d'une dédicace au basileus, sans doute Constantin Porphyrogénète. Le présent traité, dit l'auteur, est aussi (καί) une œuvre commandée par ta prévoyance, conçue par ta pensée géniale, inspirée par ta philanthropie impériale, Constantin, Empereur Très Grand. L'auteur prend la précaution de dire qu'il emploiera des mots barbares et corrompus (βαρβάρους καὶ διεφθαρμένους), non par ignorance du grec ancien, mais pour être mieux compris de ceux qui n'ont pas reçu la culture classique. Il y a tout lieu de croire, d'après cette préface, que le guide de diététique est l'œuvre de Nonnus.

En résumé, les sections I et II de l'encyclopédie médicale contenue dans le Cod. P. font certainement partie de la collection de Nonnus. Quant à la section IV, elle est très vraisemblablement de même provenance.

Des trois dernières sections de l'encyclopédie médicale contenue dans le Cod. P., nous ne ferons qu'une brève description, car elles ne fournissent aucune donnée qui puisse être utilisée pour préciser l'origine et l'auteur de l'aide-mémoire de thérapeutique.

(1) τῆς λογικῆς ψυχῆς.

(2) NONNI medici clarissimi de omnium particularium morborum curatione..., liber nunc primum in lucem editus..., per Hieremiam Martium... Argentorati, 1568.

(3) THEOPHANIS NONNI epitome de curatione morborum..., recensuit J. O. Steph. Bernard., t. I et II, Gothæ et Amstelodami, 1794-1795.

(4) Θεοφάνους Νόννου πρὸς Κωνσταντῖνον τὸν πορφυρογέννητον βασιλέα σύνοψις ἐν ἐπιτομῇ τῆς ἰατρικῆς ἀπάσης τέχνης.

La section V est un traité des aliments (fol. 93 v^o-97 v^o) passés en revue dans l'ordre suivant : céréales, graines potagères, fruits, légumes herbacés, quadrupèdes, volailles, poissons, crustacés, sélaciens et, en dernier lieu, cétacés. Ce traité est manifestement un résumé du *περὶ τροφῶν δυνάμεως* de Galien. L'ordre des matières est exactement celui adopté par cet auteur.

La sixième section, des quatre saisons ou tropes (fol. 97 v^o), comprend vingt lignes en tout. Elle s'inspire de la doctrine hippocratique.

La septième section est une pharmacopée très étendue (fol. 97 v^o-116 v^o) dans laquelle on relève de nombreux mots étrangers au grec classique (1).

Dans le Cod. P¹, le traité qui précède immédiatement l'aide-mémoire de thérapeutique (fol. 58 v^o-77 r^o) est une synopsis ou abrégé qui concerne les remèdes (*βοηθήματα*), les *ἐλίγματα* (?), les pilules (*τροχισκοί*), les huiles, emplâtres et autres médicaments. Après l'aide-mémoire, commence (fol. 86 r^o), un traité en deux livres, sur la diète, dédié à l'empereur Constantin [Porphyrogénète] : « Ce [travail], dit-il, est aussi l'œuvre de ta prévoyance, de ta géniale pensée et un ordre de ta philanthropie, très grand empereur Constantin, pour que les particuliers connaissent, à l'égal des sophistes et des [hommes] versés [dans la science], l'emploi des régimes les meilleurs et les plus usités et pour que, d'autre part, ils sachent comment se garder des régimes qui leur sont contraires ». Ces deux traités qui encadrent l'aide-mémoire paraissent être de Nonnus.

La place occupée par l'aide-mémoire dans les Cod. P. et P¹ est donc un élément de présomption qu'on pourrait faire valoir pour l'attribuer à cet auteur; mais ce n'est pas un argument décisif. Il l'est d'autant moins que l'examen du Cod. O ne plaide pas en faveur de cette hypothèse. En effet, dans ce manuscrit, l'ordre des traités n'est pas le même. L'aide-mémoire occupe le sixième rang; le cinquième est ainsi désigné par H. O. Coxe (2) : *Oribasi liber de medicamentis simplicibus, compositionibus et mixturis... secundum ordinem alphabeti, necnon de modo capiendi volucres et pecudes*. Le septième traité est la synopsis des médicaments de Nonnus qui, dans les Codd. P. et P¹, est placée avant l'aide-mémoire. Ainsi donc, l'ordre de la synopsis est interverti et le traité qui précède l'aide-mémoire est d'Oribase.

Il semble donc que ce traité dont nous cherchons l'origine est, en quelque sorte, une pièce détachée qui ne fait pas corps avec ce qui précède et ce qui suit. Affirmer que l'aide-mémoire est de Nonnus serait une assertion d'autant moins justifiée qu'il ne figure pas dans d'autres manuscrits contenant la compilation de Nonnus, par exemple les Codd. P. grec 2303 et Coislin 335.

IV. — Le titre placé en tête de l'aide-mémoire, dans les trois manuscrits, mérite d'être commenté. Peut-être nous donnera-t-il la solution du problème.

(1) *νουνούφερ* (nénuphar) ; *ῥοδοσάχαρ* au lieu de *ῥοδόμελι* ; *ῥοδοσάχαρ* au lieu de *ῥοδόμελι* ; *ιοζουλάπιον*, julep de violettes ; *ῥοιδοζουλάπιον*, julep de grenades ; *μηλοζουλάπιον*, julep de pommes ; *κιδωνοζουλάπιον*, julep de coings ; *σχισθάμπαρ*, ambre feuilleté. — Une lacune commence dans la moitié inférieure du fol. 114 v^o et se poursuit dans toute l'étendue du fol. 115 r^o.

(2) Henricus O. Coxe, *Catalogi Codicum Manuscriptorum bibliothecæ Bodleianæ, Oxonii, MSS. græci*, Cod. Barocc., 150.

Vainement on s'efforcerait de faire une traduction littérale de cette phrase obscure (1); elle n'aurait aucun sens. On est donc réduit à en donner une interprétation conjecturale. H. O. Coxe, dans le catalogue des manuscrits grecs (*loc. cit.*), désigne ainsi l'aide-mémoire de thérapeutique : *Medicamenta ex variis medicis collecta secundum ordinem Zenonis* [d'après l'ordre de Zénon].

Coxe commet ici une erreur matérielle ; du médecin Zénon de Chypre, le maître d'Oribase, du basileus Zénon, il ne peut être question. D'ailleurs les trois manuscrits portent un ξ suivi d'un ε, et non un ζ suivi d'un η. D'autre part, aucun personnage de marque, à la période byzantine, ne porte le nom de Xénôn (Ξένων). Enfin, l'accentuation de ξενῶνος prouve que ce mot ne peut désigner qu'un hospice ou un hôpital.

Si nous relevons cette inadvertance, c'est que le titre rectifié de l'aide-mémoire fournit une notion intéressante et peu connue. Elle donne la preuve, en effet, que les hôpitaux byzantins conservaient dans leurs archives des formules thérapeutiques. Élargissant cette hypothèse on est conduit à supposer qu'ils étaient pourvus d'une bibliothèque médicale. C'était sans doute la règle, car nous pouvons en citer plusieurs exemples.

Le dernier feuillet d'un manuscrit de la Laurentienne, considéré par Ant. Cocchius comme l'archétype de la collection des chirurgiens grecs de Nicétas, à cause de son format et de la richesse de ses enluminures (2), porte une mention peu lisible et mutilée que cet érudit a ainsi restituée : « Le présent livre appartient au Ἰατρεῖον de l'hôpital des Quarante-Martyrs. Il est composé de 325 feuillets, mois de mai... indiction VI. » Cocchius suppose que ce manuscrit a d'abord appartenu à la bibliothèque du fameux orphanotrophe élevé ou du moins considérablement agrandi par Alexis Comnène, et que, plus tard, il fut acquis par l'hôpital des Quarante-Martyrs, fondé par le basileus Isaac l'Ange à la fin du xii^e siècle. Dans ce codex figure tout ce qui a été écrit sur les fractures, les luxations et les plaies, sur les amputations, les appareils et les bandages par les médecins les plus illustres, notamment par Hippocrate, Galien, Héliodore, Archigène, Antyllus, Asclépiade de Bithynie, Héraclé, Apollonius de Citium, Soranus, Oribase, Rufus d'Éphèse, Paul d'Egine... C'est, en quelque sorte la somme de la chirurgie grecque tout entière.

Le Cod. Paris. grec 2510 porte au bas du fol. 139 r^o, à l'encre rouge, la souscription suivante : « Le présent ouvrage a été achevé en l'an 6892 (i. e. 1384 de notre ère), 7^e indiction, de la main de Jean Staphidas qui le consacra au saint établissement charitable (τῷ εὐαγεῖ ξενῶνι) ». Ce manuscrit contient : fol. 21 r^o-fol. 22 r^o, un petit réceptaire ; — fol. 84 v^o-fol. 86 v^o, un traité des aliments dédié au très honorable et très savant Psellos ; — fol. 100 r^o-116 r^o, un réceptaire dans lequel est intercalé un calendrier fol. 105 v^o-107 v^o ; — viennent ensuite des recettes βάρβαροι contenant toutes de l'asphalte ; — fol. 125 r^o, un traité de Galien sur les médicaments complexes ; —

(1) Θεραπευτικαὶ ἰατρεῖαι συνθεῖσαι πρὸς διαφορῶν ἰατρῶν κατὰ τὴν ἐκτεθεῖσαν ἀκολουθίαν τοῦ ξενῶνος.

(2) Pluteus LXXIV, codex VII, d'après Bandini, *Catal. Codic. Græc. Bibl. Laurent.*, Florence, 1770, t. III, col. 53 sq. — Tandis que, d'après Cocchi, l'archétype de la Laurentienne serait de la fin du xi^e siècle ou du commencement du xii^e siècle, M. Omont le place au xi^e siècle et M. H. Schöne (*Apoll. von Kitium*), au ix^e siècle ou dans la première moitié du x^e siècle.

fol. 137^r0-139^r0, un antidotaire à la fin duquel on lit la dédicace de Jean Staphidas. C'est le seul traité qui soit écrit de sa main. Les autres sont d'une écriture différente et paraissent avoir été reliés postérieurement avec l'antidotaire, car ils sont montés sur onglet; en sorte que du manuscrit primitif de J. Staphidas il ne subsiste probablement que les fol. 137^r0-139^r0 (1).

Le Cod. Paris. grec 2315 porte fol. 23^v0, en lettres rouges : « Le présent livre a été consacré au charitable et divin hôpital (ξενῶνι) de [Saint-] Pantéléémon, grand parmi les martyrs et guérisseur (ιαματικοῦ), lequel [hôpital] se trouve près [de l'église] de Saint-Basile, grand parmi les hiérarques. Le livre est en tout point conforme à l'ancien original (2) de cet hôpital. L'original du présent livre a été terminé en l'an 6892 [i. e. 1384 de notre ère], au septième mois de la main de Jean Staphidas qui le consacra au charitable hôpital. » Ce manuscrit est des plus composés quant à la matière (papier ou parchemin), les marges et l'écriture. La phrase d'attribution du fol. 23^v0 appartient à un cahier qui commence au fol. 21^r0, lequel est blanc, ainsi que les fol. 21^v0, 22^r0 et ^v0 et 23^r0. Au cahier précédent, les fol. 20^r0 et ^v0 et 19^v0 sont également blancs. L'attribution est suivie au fol. 24^r0 d'une rubrique de la main de J. Staphidas. Presque tout le reste du manuscrit jusqu'au fol. 370^v0 paraît avoir été écrit par ce copiste (3).

Ces ouvrages qui résumaient toutes les connaissances médicales et chirurgicales pouvaient être consultés non seulement par les médecins de l'hôpital, mais aussi par ceux qui étaient chargés d'instruire les étudiants dans l'école annexée à l'établissement. La charte de fondation du Pantocrator (4) nous apprend, en effet, que Jean II Comnène, pour constituer une pépinière d'habiles praticiens, avait créé un emploi de professeur (διδάσκαλος). Il avait pour mission d'enseigner l'art médical aux fils des médecins attachés au νοσοκομεῖον. Ce haut fonctionnaire était rétribué comme le νοσοκόμος ou directeur, afin qu'il se consacrât tout entier à sa tâche.

V. — L'aide-mémoire de thérapeutique, composé de quelques feuillets, seulement, était-il déposé dans la bibliothèque d'un hôpital? C'est peu vraisemblable. Que nous dit le titre? que les formules ont été ajoutées les unes aux autres (συντεθεῖσαι) par différents médecins, et qu'elles ont été exposées ou affichées conformément à la

(1) L'attribution de l'ensemble d'un codex à un établissement d'assistance peut être considérée comme certaine si le traité qui porte une dédicace, ainsi que les autres traités, se suivent sans aucun blanc et que sur un même folio un traité s'achève et qu'un autre commence. Cette attribution n'est que vraisemblable, lorsqu'un traité finit au bas du verso d'un folio et qu'un autre débute en haut du recto du folio suivant. On conçoit, en effet, que ces deux traités aient pu être primitivement indépendants et juxtaposés dans la suite. Toutefois, s'ils sont l'un et l'autre de la même main, si les marges sont pareilles, si le papier ou le parchemin est de même format et de même qualité, il y a quasi-certitude qu'ils ont une origine commune et qu'ils ont tous deux appartenu à la même bibliothèque médicale.

(2) ἐκ τοῦ πρωτοτύπου τῷ παλαιῷ τοῦ αὐτοῦ ξενῶνος. — Cet original fait partie du Cod. P. grec 2510.

(3) Voici l'énumération de son contenu : fol. 24^r0-51^v0, antidotes et pastilles ; — fol. 51^v0-62^v0, préparation des emplâtres ; — fol. 62^v0-64^v0, préparation des huiles ; — fol. 64^v0-68^r0, fragment de Paul d'Égine sur les succédanés ; — fol. 68^r0-71^r0, lexique botanique ; — 71^v0 des médicaments simples ; — 72^r0-76^r0 de la structure du monde et de l'homme ; — fol. 76^v0-94^v0, synopsis des βοηθήματα ; fol. 95^r0-370^v0, grande encyclopédie divisée en 895 articles embrassant la thérapeutique tout entière, la diététique, le régime suivant les saisons et se terminant par un petit poème sur les urines. La fin du manuscrit (fol. 371-400) est sans lien aucun avec ce qui précède, elle est d'une autre main : certaines parties sont même écrites en latin.

(4) Dmitrievskij, *Τυπικά*, t. I, p. 656-702, in-8°, Kiev, 1895.

liste du *xénon* (κατὰ τὴν ἐκτεθεῖσαν ἀκολουθίαν τοῦ ξενῶνος; litt. : conformément à la série ou la succession [des formules] du *xénon*) (1).

À l'époque actuelle, dans la salle de consultation de nos hôpitaux, il existe un tableau sur lequel sont consignés un certain nombre de médicaments, usuels et préparés d'avance, que les médecins peuvent prescrire sans ordonnance et qui sont délivrés aux malades par la pharmacie de l'établissement. Une commission composée des médecins de l'hôpital arrête cette liste des médicaments dont ils ont reconnu l'efficacité. On peut légitimement supposer que les praticiens des νοσοκομεῖα de Byzance suivaient déjà cette ligne de conduite. L'aide-mémoire de thérapeutique serait leur œuvre commune. En cela réside l'intérêt de cet opuscule. Sans doute, il n'est pas original en ce sens que les auteurs de ces recettes en ont puisé les éléments dans la médecine grecque ancienne, mais il n'est pas non plus un emprunt littéral aux écrits d'Hippocrate, de Galien et des Arabes.

Les travaux byzantins relatifs à l'art de guérir sont d'une telle indigence qu'on doit tirer de l'oubli même ce qui n'est pas neuf et inédit, pour peu qu'aux connaissances transmises par l'antiquité s'allie l'expérience personnelle. Vainement on chercherait dans cette longue suite de siècles qui se succèdent depuis la fondation de Constantinople jusqu'à sa chute un réel effort du médecin pour se dégager de la tradition, une velléité d'indépendance et de libre examen. L'art de guérir à Byzance était à ce point stationnaire que, trois ou quatre siècles après sa rédaction, l'épitomé de Nonnus était encore copié et par suite en usage. Si l'on voulait ne tenir compte que des ouvrages originaux, il n'y aurait rien à enregistrer et la page consacrée à cette période plus que millénaire resterait blanche. Combien de fois le chercheur en quête d'un fait nouveau a-t-il cru le découvrir enfin dans quelque passage d'un manuscrit! Combien de fois son espoir a-t-il été déçu, car il n'a pas tardé à retrouver la source ancienne où le prétendu fragment original avait été copié presque mot pour mot!

Paris.

E. JEANSELME.

(1) Costomiris (*Rev. des Études grecq.*, t. IV, 1891, p. 100-101) ajoute, après avoir signalé l'aide-mémoire de thérapeutique : « Il serait difficile de dire si le réceptaire *xénodochial* faisait partie de la collection de Nonnus, parce qu'il n'y a là que des recettes sans aucun préambule permettant de reconnaître le style. Toutefois, l'affirmative nous paraît probable... ». — Estienne donne entre autres sens du mot *ἐκθεσις*, celui d'*exemplarium*, et le mot *exemplarium* pourrait avoir le sens de *copie*, dit Costomiris. Il propose donc de traduire aussi le titre du réceptaire *xénodochial* : « Médications thérapeutiques par différents médecins, conformément à la copie, κατ' ἀκολουθίαν, du *xenodochium*. »

Le patriarcat de Peć a-t-il été reconnu par l'Église de Constantinople en 1375 ?

En érigeant l'archevêché autocéphale de Peć au rang de patriarcat en 1346, Étienne Douchan provoqua, comme on sait, une rupture entre l'Église serbe et le patriarcat œcuménique; le patriarche Calliste prononça l'anathème contre le nouvel empereur, contre le patriarche de Peć et son clergé (1). Ce conflit ne fut définitivement réglé qu'en 1375, sous le prince de Serbie Lazare, lorsque les deux Églises se furent officiellement réconciliées et que l'anathème fut révoqué (2).

La plupart des historiens modernes s'accordent à croire qu'à cette occasion le patriarcat œcuménique reconnut le patriarcat de Peć; il suffit de renvoyer aux deux livres classiques de Jireček et de Stanojević, ainsi qu'aux récents travaux du professeur R. Grujić (3).

La principale source sur la réconciliation du patriarcat œcuménique et de l'Église serbe, en 1375, est l'œuvre de l'archevêque Daniel et de ses continuateurs, les *Vies des rois et des archevêques serbes*. Il faut y ajouter la vie du patriarche de Peć Ephraïm, rédigée en 1400 par l'évêque Marc, ainsi que la vie du moine Isaïe, un des principaux agents de cette réconciliation. Le manque total de sources grecques sur cet événement n'a rien d'étonnant. En effet, si les actes du patriarcat œcuménique de 1315 à 1401 nous sont parvenus, c'est avec des lacunes importantes; en particulier, les actes des années 1373 à 1379 ne se sont pas conservés. Quant aux sources narratives, le dernier quart du XIV^e siècle est précisément pour Byzance une époque qui n'a laissé aucune œuvre historique.

Selon le continuateur de Daniel, le prince de Serbie, Lazare, ayant finalement

(1) Jireček, *Geschichte der Serben*, I, Gotha, 1911, p. 387 et 389.

(2) Quelques années auparavant, en 1371, le despote serbe Uglješa, seigneur de la région autour de Drama et de Serrès, soumit l'Église de ses États au patriarche de Constantinople; toutefois, cette soumission ne regardait que les territoires qui étaient sous la domination d'Uglješa et n'impliquait pas l'Église de Peć. Miklosich et Müller, *Acta Patriarchatus*, I, p. 553-555 et 558-564; cf. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 432.

(3) Jireček, *Geschichte der Serben*, II, p. 116; du même, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien*, IV (*Denkschriften Wien. Akad., ph.-hist. Klasse*, LXV, 1919), p. 46; Stanojević, *Istorijska srpskoga naroda*, 3^e éd., Belgrade, 1926, p. 177; Grujić, *Pravoslavna Srpska Crkva*, Belgrade, 1920, p. 30; du même, article sur le patriarcat de Peć dans Stanojević, *Narodna enciklopedija*, III, 1927, p. 373.

obtenu le consentement du patriarche de Peé, Sabbas IV, envoya à Constantinople, d'accord avec la veuve de Douchan, Élisabeth, et avec la noblesse serbe, le moine athonite Isaïe, accompagné de quatre autres religieux. Les envoyés serbes furent reçus avec honneur par l'empereur Jean V Paléologue et par son fils Manuel, par le patriarche Philothée et le saint synode. Le patriarche et le synode, ayant délibéré, décidèrent de révoquer l'anathème prononcé contre le tsar et le patriarche de Serbie et tous les autres, morts et vivants, et d'accueillir de nouveau les prélats et les religieux serbes dans la communion de l'Église orthodoxe. « Mais il y eut quelque chose de mieux encore, et ceci grâce à kyr Isaïe qui était fort aimé du patriarche ; en effet, le patriarche et le synode donnèrent aux Serbes le droit d'avoir non seulement un archevêque, mais même un patriarche indépendant et qui ne fût soumis à personne ; ils n'exigèrent qu'une chose : la promesse que si, à l'avenir, les Serbes devenaient forts et acquéraient de nouveau des terres grecques, ils ne remplaceraient pas les métropolitains grecs. » Le patriarche et le synode adjoignirent aux envoyés serbes deux religieux grecs, lesquels arrivés avec eux en Serbie proclamèrent le pardon des empereurs Étienne et Uroš et des patriarches Joannice et Sabbas (ce dernier était mort sur ces entrefaites le 29 avril 1375) et de tous les autres, et entrèrent en communion avec le clergé serbe. « Et la joie fut grande, car les membres s'unirent de nouveau avec la tête, et l'Église recouvra sa dignité » (1).

Déjà, en 1871, l'illustre historien de l'Église russe, E. Golubinskij, exprima ses doutes sur la véracité de ce récit, mais sans préciser davantage (2) ; quelques années plus tard, l'archimandrite Hilarion Ruvarac fit de même, mais lui aussi tout à fait incidemment et sans indiquer ses raisons (3). C'est ce qui explique pourquoi Golubinskij et Ruvarac ne furent pas suivis par la grande majorité des érudits, qui continuèrent à prêter foi au récit du continuateur de Daniel.

Cependant, un examen plus approfondi de la question montre que les doutes de Golubinskij et de Ruvarac étaient tout au moins fondés. Disons tout de suite que les détails sur la reconnaissance du patriarcat de Peé par le patriarche œcuménique et le synode ne se retrouvent pas dans les deux autres sources serbes mentionnées plus haut. Ni la Vie du patriarche de Peé Ephraïm (1400), ni la Vie du moine Isaïe ne disent nulle part que le titre de patriarche a été reconnu au chef de l'Église serbe ; ces deux sources ne parlent que de « l'union » des deux Églises (4). Le récit du continuateur de Daniel est donc l'unique source sur cette prétendue reconnaissance du patriarcat de Peé. On objectera peut-être que cette reconnaissance est aussi mentionnée dans la compilation historique serbe du XVIII^e siècle basée sur les *Chroniques*, restées inédites, du comte Georges Branković (1645-1711) et connue sous le nom de *Rodoslovlje serbskij carei* (5). Mais tous les détails que ce *Rodoslovlje* donne sur la reconnaissance du patriarcat de Peé, en 1375, sont empruntés précisément à l'œuvre

(1) Daniel, *Životi kraljeva i archiepiskopa srpskich*, éd. Daničić, Zagreb, 1866, p. 381-383.

(2) Golubinskij, *Kratkij očerk istorii pravoslavnykh cerkvej*, Moscou, 1871, p. 475.

(3) Ruvarac, *O knezu Lazaru*, Novi Sad, 1888, p. 141.

(4) Vie du patriarche Ephraïm, publiée par Novaković dans *Starine* de l'Acad. Youg. de Zagreb, XVI, 1884, p. 38, et par Vuksan dans la revue *Lovčenski Odjek*, I, 1925, p. 93. Vie du moine Isaïe, publiée par Dučić dans *Glasnik srpkog učenog društva*, LVI, 1884, p. 76.

(5) *Glasnik*, XXI, 1867, p. 255.

de Daniel et de ses continuateurs, comme l'a remarqué déjà, en 1867, l'éditeur de cette compilation, Panta Srećković (1).

Malheureusement il ne nous est parvenu aucune lettre du patriarche de Constantinople adressée au chef de l'Église serbe, entre 1375 et le milieu du xv^e siècle, époque à laquelle, selon toute probabilité, l'Église serbe fut soumise à l'archevêché d'Achris (2). Mais une source négligée jusqu'ici par les historiens modernes pourrait, dans une certaine mesure, remplacer le manque de documents : il s'agit de l'Ἐκθεσις νέα, manuel de chancellerie, contenant entre autres les formules protocolaires des lettres du patriarche de Constantinople. Ce manuel a déjà été publié trois fois : par Goar, dans son édition de Codinus dans la Byzantine du Louvre, en 1648 (l'édition de Goar a été reproduite dans la *Patrologie grecque* de Migne, t. CVII, p. 401-418) ; par Rhallès et Potlès dans leur *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, t. V (Athènes, 1855), p. 497-508 ; enfin, par Jean Franel, mais d'une manière assez défectueuse, dans son travail : *Un manuel de Chancellerie du XIV^e siècle. Étude philologique et historique*, annexée au *Rapport du Gymnase de La Chaux-de-Fonds sur l'exercice 1911-1912*, La Chaux-de-Fonds, 1912.

Le manuel en question a été rédigé au mois de septembre 1386, donc peu d'années après la prétendue reconnaissance du patriarcat de Peć. La date de la rédaction de l'Ἐκθεσις νέα ne fait aucun doute ; non seulement elle est donnée par trois manuscrits (3), mais, surtout, elle correspond parfaitement à tous les personnages historiques mentionnés dans ce manuel de chancellerie.

Voici quelle est, d'après ce manuel, la formule des lettres du patriarche de Constantinople au chef de l'Église serbe :

Ἀγιώτατε ἀρχιεπίσκοπε Πεκίου καὶ πάσης Σερβίας, ἐν ἀγίῳ Πνεύματι ἀγαπητὲ ἀδελφὲ τῆς ἡμῶν μετριότητος καὶ συλλειτουργγέ. εὐχομαι τῷ Θεῷ...

La formule est la même dans les éditions de Goar (4), de Rhallès et Potlès (5) et de Franel (6). Mais le manuscrit Parisinus grec 2671, ayant servi de base à l'édition de Franel, porte en marge la note suivante qui manque dans les éditions de Goar et de Rhallès et Potlès : σημείωσαι δὲ ὡς τὸν νῦν ὄντα Πεκίου τὸν κύριον Σπυρίδωνα, ὡς ὄντα τρισεπίσκοπον οὐ γράφουσι νῦν συλλειτουργγόν. Spyridon était, en effet, patriarche de Peć en 1386 (7). Le mot τρισεπίσκοπος est expliqué par Ducange, qui ne le connaît que par notre Ἐκθεσις, *episcopus trium episcopatum* (8) ; il n'est pas impossible que Spyridon administrât en même temps trois évêchés, par exemple l'évêché de Peć, celui de Žiža et un autre ;

(1) *Ibid.*, p. 253-254, en note.

(2) Sur l'époque à laquelle l'Église serbe fut soumise à l'archevêché d'Achris cf. notre récent travail, *Joachim, métropolite de Moldavie et les relations de l'Église moldave avec le patriarcat de Peć et l'archevêché d'Achris au XV^e siècle* dans *Bulletin de la section historique de l'Acad. Roumaine*, XIII, 1927, p. 153-157.

(3) Dans le manuscrit du métropolite Gerasime, ayant servi à l'édition de Rhallès et Potlès et aujourd'hui perdu, *Σύνταγμα* V, p. 497 ; dans le manuscrit Parisinus grec 2671 ayant servi à Franel ; dans un manuscrit du monastère de Dionysiou qui n'a pas encore été étudié ; cf. Lampros, *Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἀγίου Ὁρους ἐλληνικῶν κωδίκων*, I, Cambridge, 1895, n° 3753, p. 366.

(4) Migne, P. G., CVII, p. 417.

(5) *Σύνταγμα*, V, p. 498.

(6) P. 10.

(7) Il est mentionné dans les sources serbes pour la première fois en 1379 et pour la dernière en 1389 : cf. Jireček, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien*, IV, p. 46 et 47.

(8) *Appendix ad Glossarium mediæ et infimæ Græcitatatis*, p. 190.

il est cependant plus probable que le mot *τρισεπίσκοπος* signifie un prélat ayant *successivement* occupé trois évêchés différents (1).

Toujours est-il que, d'après l'Ἐκθεσις, dix ans après la prétendue reconnaissance du patriarcat de Peć, le patriarche de Constantinople écrivait au chef de l'Église serbe en l'appelant archevêque. On objectera peut-être que, selon l'édition de Franel, le patriarche de Constantinople appelait archevêque aussi le patriarche de Trnovo, tandis qu'on sait que le titre de patriarche fut reconnu à ce dernier en 1235 par le patriarche de Constantinople, résidant alors à Nicée (2). Nous avons été nous-même assez dérouté au début par cette circonstance, d'autant plus que, selon les éditions de Goar et de Rhallès et Potlès, dans la formule des lettres au patriarche de Trnovo, ce dernier est appelé patriarche et non pas archevêque (3). Mais nos doutes ont été levés par une photographie du Parisinus grec 2671, qui a servi de base à l'édition de Franel, photographie que nous devons à l'obligeance de M. H. Omont, membre de l'Institut. Dans ce manuscrit, la formule des lettres au chef de l'Église bulgare est, en effet : Ἀγιώτατε ἀρχιεπίσκοπε Τορνόβου καὶ πάσης Βουλγαρίας, ἐν ἀγίῳ Πνεύματι ἀγαπητὲ ἀδελφὲ τῆς ἡμῶν μετρίότητος καὶ συλλειτουργέ· εὐχομαι τῷ Θεῷ..., mais au-dessus du mot ἀρχιεπίσκοπε est écrit de la même main le mot πατριάρχᾱ (4). Ce qui montre que le copiste du manuscrit a lui-même corrigé son lapsus. Franel a négligé de signaler cette importante correction dans son édition, dont plusieurs autres négligences ont déjà été remarquées par P. Marc (5).

Il est donc hors de doute que, selon l'Ἐκθεσις νέα rédigée en 1386, le patriarche de Constantinople, dans ses lettres au chef de l'Église bulgare, lui donnait le titre de patriarche, tandis qu'il appelait *archevêque* le chef de l'Église serbe dans ses lettres à ce dernier.

On pourrait à la rigueur admettre que le patriarcat de Constantinople sans reconnaître expressément au chef de l'Église serbe le titre de patriarche lui permettait cependant de se servir de ce titre non pas dans ses relations avec les autres Églises orthodoxes, mais dans sa propre Église. En effet, les chefs de l'Église serbe, entre 1375 et le milieu du xv^e siècle, signent les actes émanant de leur chancellerie en se donnant le titre de patriarche (6). Un cas analogue est celui du métropolite de Thessalonique qui a droit au titre Παναγιώτατος, mais seulement dans son propre diocèse.

Toutefois, il nous semble plus sûr de conclure que le patriarcat de Constantinople se borna, en 1375, à rétablir les relations avec l'Église serbe et ne reconnut pas au chef de cette dernière le titre de patriarche; mais les chefs de l'Église serbe continuèrent, après 1375, à être appelés patriarches dans leur Église et à signer avec ce titre les

(1) Ce qui était contraire aux Canons. Cf. Milasch, *Das Kirchenrecht der morgenländischen Kirche*, 2^e éd., Mostar, 1905, p. 369.

(2) La reconnaissance du patriarcat de Trnovo par le patriarcat oecuménique ne fait aucun doute; elle est témoignée par Acropolite, éd. Heisenberg, p. 50-51, par le patriarche Calliste, *Acta Patriarchatus*, I, p. 436-439 et par un récit bulgare ajouté au célèbre *Synodikon* du tsar Boril, éd. Popruženko, Sofia, 1928, p. 84-87; cf. Drinov, *Istoričeski pregled na bulgarskata cirkva* dans ses œuvres complètes, édit. de l'Acad. Bulgare, II, p. 79-81 et Vasiljevskij, *Obnovlenie bolgarskago patriaršestva pri carě Ioanně Aseně II*, *Journal du Ministère russe de l'Instruction publique*, t. 285, mars-avril 1885, p. 208-214.

(3) Migne, P. G., CVII, p. 417; Σύνταγμα, V, p. 498.

(4) Parisinus grec 2671, fol. 388.

(5) *Byz. Zeitsch.*, XXII, 1913, p. 232-233.

(6) Cf. Jireček, *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien*, IV, p. 46, n. 3.

actes émanant de leur chancellerie, sans le consentement du patriarcat œcuménique, tout comme après 1346. En effet, selon le continuateur de Daniel, l'empereur Douchan lui-même essaya, vers la fin de son règne, d'obtenir son pardon et de rétablir les relations avec le patriarcat œcuménique, mais il se heurta à la résistance de ce dernier *sana radi i gradov*, ce qu'il faut probablement traduire en tenant compte de ce qui précède : *à cause du titre [de patriarche] et des villes [dont Douchan avait chassé les métropolitites grecs]* (1). Si le patriarcat de Constantinople refusa de faire cette concession au puissant empereur, on ne voit pas pourquoi il l'aurait faite une vingtaine d'années plus tard (à l'époque du démembrement de l'Empire de Douchan), aux Serbes de 1375, qui, eux, étaient obligés pour des raisons psychologiques, si finement analysées par Novaković (2), de rechercher à tout prix le rétablissement de la communion avec le patriarcat œcuménique.

Salonique.

Michel LASCARIS.

(1) Daniel, p. 381.

(2) *Narodne tradicije i kritička istorija*, dans la revue *Olađžbina*, V, 1880, p. 220-222.

Byzance et les origines du sultanat de Roum

Le sultanat de Roum, c'est-à-dire le sultanat de Romanie ou du pays des Romains fut établi en Asie Mineure aux dépens de l'Empire byzantin, dans le dernier quart du XI^e siècle, par des princes turcs de la famille de Seldjouk.

Ce sultanat n'existait pas en 1071, lorsque la victoire du sultan Alp-Arslan sur l'empereur Romain Diogène à Manzikert, au nord du lac de Van, assura aux Turcs Seldjoucides la liberté de promener à leur guise leurs incursions dans toute l'Asie Mineure. Mais il était bien vivant lorsque les croisés s'emparèrent de Nicée, sa capitale, en 1097. A quelle époque fut-il constitué, entre ces deux dates ?

Pas de réponse à cette question dans Ibn Bibi, le plus ancien historien national des Seldjoucides de Roum. Il est, en effet, postérieur de deux siècles aux faits, puisqu'il écrivait vers 1281. Aussi a-t-il avoué ne rien connaître sur cette histoire avant 1192. Il s'est donc excusé (éd. Houtsma, p. XIV) de ne rien dire sur la conquête turque de l'Asie Mineure.

Il y a moins de prudence et plus de renseignements chez les Persans Hamd Allah Moustaufi (mort vers 1340) et Mirkhond (mort vers 1498), chez les Arabes Ibn el Athir (mort en 1233) et Aboulféda (mort en 1331), chez les Syriens Michel (mort en 1199) et Aboulfaradj (mort en 1286). Comme ils sont tous très postérieurs aux événements, ils ont puisé leurs affirmations dans des traditions dont nous ne pouvons pas contrôler la valeur ; mais le résultat de leur compilation n'est pas très heureux. A titre d'exemple, notons que, selon Moustaufi, p. 191, « la troisième branche des Seldjoucides a gouverné le pays de Roum depuis 480 » (année de l'hégire qui commence le 8 avril 1087), alors que nous savons pertinemment par Anne Comnène que Soliman était installé à Nicée dès 1081. Ce que nous racontent les auteurs orientaux est donc très imprécis, trop souvent faux et contraire aux faits ; on ne peut guère se fier à leurs données sur l'origine du sultanat de Roum.

Nous sommes un peu mieux renseignés par les historiens grecs. Les uns, comme Attaliatès et Skylitzès, sont des contemporains, qui ont pu voir de près les événements, et que leur situation mit à même de les bien connaître. D'autres, comme Nicéphore Bryenne et Anne Comnène, sont nés vers l'époque où les Seldjoucides s'établirent en Asie Mineure ; ils n'ont donc pas assisté à la conquête, mais ils en ont connu et entendu les témoins, et surtout, appartenant à la famille impériale, ils eurent le moyen d'être bien documentés. Et pourtant, aucun d'eux n'a prodigué les précisions sur la

défaite de son pays et sur la perte de l'Asie Mineure. Le plus souvent, ces auteurs ont préféré ou se taire ou rester dans le vague. Ce qui n'empêche pas leurs affirmations, si peu nombreuses et si imprécises qu'elles soient, de ne pas toujours être concordantes.

Au total, l'installation des Turcs Seldjoucides en Asie Mineure et la fondation du sultanat de Roum nous sont mal connues ; « c'est la période la plus obscure de toute l'histoire musulmane » (Le Strange, *The lands of the eastern caliphate*, 1905, p. 140), parce que les sources font défaut ou sont insuffisantes. On trouvera dans ce qui suit un exposé aussi exact que possible de ce que renferment ces matériaux tels qu'ils nous sont parvenus.

*
* *

Dès 1070, il y eut un Seldjoucide (Attaliates, p. 141, 142; Bryenne I, c. 11; Skylitzès, p. 688; rien sur lui dans les sources musulmanes) au service grec. Ce prince pillait une partie du thème arméniaque, lorsqu'il vainquit et prit Manuel Comnène, envoyé contre lui. Puis il passa presque aussitôt aux Byzantins, gagné et conduit par son prisonnier, car il était en révolte contre le sultan auquel il prétendait disputer l'Empire. Comme il était sous la menace d'une armée, que le sultan envoyait contre lui, il se décida à abandonner ses troupes, à partir avec son prisonnier et à passer seul aux Grecs, dont l'empereur soutiendrait sans doute ses prétentions au trône. Son nom était Chrysoscule selon les Grecs, Kurt selon Jorga (*Osm. Reich*, I, p. 74), Guédrîdj ou Kroudj selon Matthieu d'Edesse, s'il faut identifier le récit des Grecs avec celui de Matthieu (c. 101), où un Seldjoucide de ce nom se révolta en 1069-1070 contre Alp-Arslan et passa dans le pays des Romains. C'était un homme jeune, petit comme un nain et aussi laid que pouvait le paraître aux Byzantins un féroce barbare de sa nation. Il reçut de l'empereur, avec le titre de proèdre, l'ordre de marcher contre les Turcs avec Manuel Comnène, dont la mort rapide en Bithynie lui fit un grand chagrin. Chrysoscule servit encore Nicéphore Botaniatès au début de sa révolte en 1077 (Bryenne, III, 15); c'est lui qui décida Soliman le Seldjoucide à trahir Michel VII et à laisser Nicéphore Botaniatès arriver jusqu'à Nicée (*id.*, c. 16). Après quoi, on ne trouve plus trace de ce prince; désormais c'est Soliman qui est au premier plan.

Soliman était proche parent du sultan Alp-Arslan, dont il était le cousin, issu de germain par son père Koutoulmich. Ce dernier, en effet, était un petit-fils de Seldjouk, le fondateur de la dynastie, dont Togrul Beg, le père d'Alp-Arslan, était aussi un petit-fils (Weil, *Chalifen*, III, 97). On sait que chez les Seldjoucides la parenté n'a jamais assuré la concorde; Koutoulmich ne fit pas exception à cette règle. Sans doute, il servit le chef de sa famille en maintes circonstances, encore qu'il ne faille pas, avec Nicéphore Bryenne (I, 10), et surtout avec Cédrenus (p. 570 et 606), le faire agir dès 1047-1048 en Mésopotamie, puis en Arménie dans la province byzantine de Médie, puis se révolter prématurément et s'enfuir dans une « Arabie », qui est tout simplement le pays de Mésopotamie occupé par les Arabes (ceci ressort du rapprochement entre Cédrenus, p. 570 et p. 606), enfin, venir dans l'empire en 1078 pour se mettre au service grec (Cédrenus) ou pour en occuper les provinces (Skylitzès, p. 732, Aboulfarajd, *Syr.*,

276-277). Weil a établi (III, 87, 90, 91, 97, 99, 102, 104, 105), par le rapprochement avec les sources orientales, que Cédrenus a fait, en ce qui concerne Koutoulmich, de fortes erreurs sur les événements et sur leur chronologie ; il l'a même vu en plusieurs circonstances où il n'a point paru. Néanmoins, il n'est pas douteux que Koutoulmich a fini par une révolte à l'avènement d'Alp-Arslan ; il a été par lui battu et pris à Raï, en janvier 1064 (Weil, III, p. 104-105 ; Hammer, *Empire ottom.*, I, 27).

Ses fils, qui étaient au moins cinq (Skylitzès, p. 732), et dont nous avons les seuls noms de Mansour et de Soliman (Bryenne, IV, 2, p. 130), ne semblent pas avoir beaucoup souffert de la conduite de leur père. L'opinion générale, parmi les auteurs chrétiens, est bien qu'ils seraient venus sur le sol grec en révoltés, fuyant le chef de leur peuple et de leur famille, auquel ils avaient voulu arracher une partie de sa puissance (Skylitzès, p. 732 ; Attaliatès, p. 266 ; Aboulfaradj, *Syr.*, p. 276-277). Cette tradition est, sans doute, venue de ce que, une fois dans l'Empire, les princes seldjoucides se mirent au service des Grecs et en révolte fréquente contre leur chef le sultan ; d'où l'affirmation que les princes seldjoucides se sont réfugiés dans l'Empire pour échapper à leur souverain et qu'ils ont fait fortune non pas contre les Grecs, mais à leur service (mêmes références que ci-dessus). Cependant la tradition grecque sait aussi (Skylitzès, p. 732) ce qu'on raconte surtout en Orient (Michel, III, 172 ; Weil, III, 137), à savoir que les fils de Koutoulmich sont venus en Asie Mineure après une transaction, qui a mis fin à leur lutte contre le sultan. Un accord aurait eu lieu entre eux sur l'intervention du calife ; Mirkhond a raconté (p. 231) que le médiateur fut le vizir Nizam al Moulk.

Cet accord fut fait aux dépens de l'Empire grec, que le sultan aurait abandonné en partie à ses cousins, fils de Koutoulmich, en même temps qu'il envoyait son frère Toutouch enlever aux émirs Arabes et aux Fatimites la Mésopotamie occidentale et la Syrie (Mirkhond-Vüllers, p. 96 ; Weil, III, 126). Il est, en effet, certain que Mélik Chah a voulu assurer à sa maison toute l'Asie occidentale, qu'il a eu un plan d'ensemble pour cette opération et qu'il a notamment confié à des princes de sa famille la direction des troupes et des émirs, qui agissaient plus ou moins à leur guise. Dans l'exécution de ce plan, il attribua aux fils de Koutoulmich le territoire qui menait au Bosphore. Voilà comment ces princes sont devenus les fondateurs du sultanat de Roum.

Mais cet accord avait suivi des dissensions et des querelles ; il ne fut pas le prélude d'une collaboration loyale, franche et durable. Les fils de Koutoulmich furent bientôt poursuivis par le sultan. Selon Hammer, I, 27 (d'après Djénabi, xvi^e siècle), Mansour, qui était l'aîné, fut attaqué sur l'ordre de Mélik Chah par l'émir Boursouk, qui le défit et le tua ; après quoi, Nizam al Moulk, le célèbre vizir, sauva Soliman et lui fit confier le commandement des opérations contre Roum. Voilà qui est clair, net et bien ordonné. Mais on se prend à douter de l'exactitude du récit de Hammer, en lisant dans Aboulfaradj (*Syr.*, p. 277) que l'action de Boursouk contre Mansour (Aboulfaradj dit contre Koutoulmich) est postérieure à 1078, alors que, d'après Hammer, cette action est antérieure à l'envoi de Soliman en Asie Mineure, c'est-à-dire bien antérieure à 1078. D'autre part, Bryenne, IV, 2, sait qu'en 1078 les Turcs présents à Nicée avaient pour chefs les fils de Koutoulmich ; en les nommant, il nous donne le nom de Mansour avec celui de Soliman. Dès lors, on comprend mal la suite chronologique des faits ou leur enchaî-

nement logique : si, en 1078, Mansour et Soliman étaient ensemble au service grec, si Mélik Chah put alors faire tuer Mansour, avec la complicité de l'empereur Nicéphore Botaniatès, comment Soliman a-t-il dû la vie à Nizam al Moulk, et surtout comment a-t-il alors reçu le commandement des armées seldjoucides de Roum, puisqu'il était déjà au service de l'empereur « romain » ? Évidemment nous sommes en présence d'une tradition, qui a mêlé et confondu les faits et leur chronologie. Il est difficile d'en tirer autre chose que ceci : parmi les fils de Koutoulmich venus en Asie Mineure, Mansour disparut le premier ; ce fut, dit Aboulfaradj, par l'action d'une armée qui, envoyée contre lui par le sultan, n'en passa pas moins aux autres fils de Koutoulmich. Tout cela semble bien confirmé par Attaliatès, p. 266, lequel signale que les fils de Koutoulmich, en se louant au prétendant Nicéphore Botaniatès, « ont concilié à celui-ci une force qui leur était opposée ». Il faut, en outre, rappeler ici que Soliman devait bientôt marcher victorieusement vers l'Est et enlever par la force à la domination directe de son souverain la Cilicie, Antioche et le Nord de la Syrie. Il est donc bien certain que les Seldjoucides de Roum furent vite en conflit avec le chef de leur famille.

Ils eurent aussi, au début, des concurrents et des émules nationaux dans la conquête de l'Anatolie byzantine. On nous signale vers cette époque — et précisément en 1074 — la présence en Asie Mineure d'un autre chef Turc important, nommé Ortok (Chandon, *Comnènes*, I, 31 ; Laurent, *Byz. et les Turcs*, 96). C'est lui que l'empereur Michel VII appela à son aide jusque dans Chrysopolis, lorsqu'il fut menacé par l'entente du Franc Roussel avec le César Jean Ducas. Soliman ne paraît pas dans cette affaire.

Mais, dès 1078, il restait bien le seul chef de sa maison à la tête des Turcs de l'Asie Mineure. Il sut y profiter des dissensions entre les Grecs et se faire rapidement des alliés dans le pays. Ce furent d'abord les paysans de race étrangère qui avaient été à diverses époques transplantés et établis de force en Asie Mineure : Vlaques, Slaves, Syriens et autres ; puis, tous ceux que l'orthodoxie grecque persécutait, Arméniens en tête ; puis, tous les mécontents de la campagne, de l'armée, de la haute administration ; tous les aventuriers ; tous ceux qui n'ont rien à perdre dans des bouleversements de ce genre. Il semble que Soliman n'a pas dédaigné cette sorte d'alliés (Attaliatès, p. 306).

Mais il eut vite de bien plus hauts personnages à qui vendre ses services. Soliman se loua d'abord à l'empereur Michel VII Ducas contre le prétendant Nicéphore Botaniatès. Après quoi, ce dernier fit plaider sa cause auprès de lui par le Turc Chrysoscule, qui était à son service ; par cet intermédiaire, Nicéphore Botaniatès acheta la retraite de Soliman et put entrer dans Nicée (Bryenne, III, c. 16). Et là-dessus Attaliatès s'attendrit : « les fils de Koutoulmich, dit-il (p. 266-267), en louant leurs services à Nicéphore Botaniatès, se sont conduits en fidèles serviteurs ; ils ont fléchi le genou devant l'empereur ; ils ont promis de l'accompagner sur la route de la capitale ; ils se sont joints complètement et loyalement aux soldats byzantins, réalisant ainsi la prophétie, qui réunit les brebis avec le loup, les panthères avec les chevreaux ».

Nicéphore Botaniatès a amené ses Turcs, avec ses soldats nationaux, sur le Bosphore, à Chalcédoine, en face de Constantinople (Attaliatès, p. 267 ; Bryenne, IV, 2). En cette année 1078, il y avait un temps considérable qu'on n'avait pas vu de troupes

impériales à Chalcédoine et à Chrysopolis ; sous l'empereur Michel, au moins depuis qu'il avait pris Ortok à son service, les Turcs avaient établi leur repaire dans cette dernière ville ; tout le pays avait été abandonné ; il était comme inaccessible (Attaliatès).

Les Turcs, fils de Koutoulmich, campés à Chrysopolis avec leurs bandes, en qualité de mercenaires au service de Nicéphore Botaniatès, furent par lui traités fort libéralement. Les émirs étaient appelés à Constantinople pour y saluer l'empereur en fidèles sujets ; ils y recevaient des distributions quotidiennes et généreuses, si bien que de joyeux bruits de fête se faisaient entendre au camp turc de Chrysopolis (Attaliatès, 276-277). C'est, sans doute, vers ce moment-là que l'empereur Nicéphore Botaniatès a fait protonobilissime le Turc Zachas, alors tout jeune (Anne, VII, 8, p. 366).

Soliman servit encore Nicéphore Botaniatès après son avènement ; lorsque ce prince eut à lutter contre Nicéphore Bryenne, il fit appel à Soliman et à son frère Mansour, alors chefs des Turcs « vivant à Nicée de Bithynie » (Bryenne, IV, 2). Ces auxiliaires arrivèrent à temps, sur le champ de bataille de Calavrya pour assurer la victoire d'Alexis Comnène. Peu après, on voit Nicéphore Botaniatès cherchant à réprimer les incursions des Turcs et de leurs alliés byzantins, et envoyant des troupes contre Nicée (Attaliatès, 307) : c'est que les Seldjoucides de Bithynie ont, dès lors, passé au service de Nicéphore Mélissène. Celui-ci, en effet, beau-frère d'Alexis Comnène, voulut, en 1080, renverser Nicéphore Botaniatès. Il traita avec Soliman, qui aurait la moitié des villes et des provinces enlevées à Botaniatès. Le fait est que Nicéphore Mélissène ouvrit aux bandes turques les villes d'Asie Mineure, dont Cyzique et Nicée ; si bien qu'ils furent rapidement les maîtres des cités de Phrygie et de Galatie. Pendant les deux ans que dura la révolte de Nicéphore Mélissène, Soliman, au service de ce prétendant, put s'établir en fait de la Cilicie à l'Hellespont (Anne, I, 4, p. 25, VI, 11, p. 312 ; *Syn. Sathas*, p. 184).

Jusqu'alors les Turcs, amenés dans les villes de la côte comme auxiliaires des Byzantins, avaient campé hors de ces villes, sous leurs tentes, derrière un véritable retranchement, avec un fossé ; ce fut encore le cas, en 1078, pour Chrysopolis (Attaliatès, p. 277) et pour Nicée (*id.*, p. 266 ; Sölch, dans *Byz. Neugr. Jahrb.*, I, 1920, p. 285, interprète dans le même sens Anne, III, 11, p. 178). On les voit alors escorter les messagers impériaux (Attaliatès, p. 269-272) et remplacer un peu partout les soldats de Byzance. Mais, depuis 1080, les Turcs se sont établis à l'intérieur même des villes où ils ont agi au nom de l'empereur ou d'un prétendant. Dans ces conditions, Soliman put faire de Nicée sa capitale (Anne, III, 11, p. 178) ; il y était le représentant tout-puissant du pouvoir impérial. A ce titre, il établit aussi un péage sur le Bosphore. Personne ne pouvait alors lui résister, pas même Alexis Comnène, lorsqu'il fut devenu empereur ; car il dut avant tout conquérir ou garder les provinces d'Europe même, que lui disputaient des compétiteurs plus ou moins avoués et qui subirent la terrible attaque des Normands.

Au lieu donc de repousser les Turcs d'Asie Mineure, Alexis Comnène fut très heureux de les prendre à son service. Suivant une vieille tradition qui remontait à l'Empire romain, il attribua aux barbares le terrain dévasté par eux et il les employa comme auxiliaires. Il concéda donc au Turc Soliman le territoire sur lequel il était établi ;

il en fixa la limite au fleuve Dracon (Anne, III, 11, p. 181) dans la direction de Nicomédie et du Bosphore. Selon la conception byzantine, Alexis n'a pas par là accepté le Dracon comme limite entre son État et un État turc souverain; il a seulement forcé le Turc Soliman à s'établir sur le territoire byzantin, comme tant d'autres fédérés avant et après lui, et à promettre que ses bandes ne dépasseraient pas le Dracon dans la direction de Constantinople; Alexis n'a pas limité l'empire vers les Turcs, mais, dans l'empire, le pays occupé par les Turcs de Soliman et concédé à ceux-là seuls. Moyennant quoi, ces Turcs furent requis chaque année par Alexis, et vinrent en fait à son appel, contre l'invasion normande.

Cependant Soliman n'envisageait pas sa situation comme on le faisait à Constantinople; il parlait et agissait en Asie comme un souverain indépendant; il était le maître absolu sur le territoire occupé par lui; dans Nicée, sa capitale, l'empereur ne pouvait plus rien que par son intermédiaire et avec son assentiment. Il paraît même que Soliman se mit, dès lors, à ne pas tenir beaucoup plus compte des ordres du sultan Mélik Chah, son parent et son souverain, que de ceux du faible empereur de Constantinople. Il a notamment pris, sans l'aveu de Bagdad (Wilken, *Rerum ab Alexio*, p. 237), le titre de sultan.

Au reste, avec ou sans ce titre, Soliman était bien devenu un chef d'État avec son territoire, ses revenus, son armée et son autonomie effective : en 1081, le sultanat de Roum existait; il avait Nicée pour capitale et Soliman le Seldjoucide pour fondateur et pour premier souverain.

Nancy.

J. LAURENT.

Le système d'attelage du cheval et du bœuf à Byzance et les conséquences de son emploi

Pour comprendre l'attelage byzantin du cheval et du bœuf, il est bon de jeter d'abord un coup d'œil sur l'attelage antique tel qu'il fut constitué définitivement, à partir du IV^e millénaire.

*
* *

Le système antique d'attelage du cheval présentait les trois caractères suivants : traction *par la gorge, dispositif de front des animaux, absence de la ferrure à clous*. Le harnachement comprenait cinq organes : le *collier*, le *joug*, la *sangle*, le *timon* et le *frein du cheval* (fig. 1). Le collier, principal organe du traction, était une bande de cuir souple qui cravatait l'encolure, et prenait tout son appui sur le cou, à l'endroit même où la trachée artère passe directement sous la peau. Il était lié au joug au-dessus du garrot.

Le *joug*, organe de traction, de gouverne et de reculement, était une barre de bois flexible, chevillée et liée en croix à la partie antérieure du timon et qui reposait sur le garrot des chevaux timoniers.

La *sangle*, organe de gouverne et de reculement, ceinturait le cheval en arrière des coudes et se reliait au joug, au même point que le collier.

Le *timon*, organe de traction, de gouverne et de reculement, était une longue barre de bois élastique, fixée d'une part à l'essieu sous le plancher du char, et, d'autre part, au joug.

Le *frein* était un mors de bridon avec deux guides par cheval, en sorte que le conducteur du quadriges avait huit guides en mains.

Les deux chevaux placés sous le joug, à droite et à gauche du timon, participaient seuls à la traction ; les chevaux extérieurs, quand il y en avait, ne leur étaient reliés que par une longe fixée au mors.

Quand l'attelage se portait en avant, les chevaux timoniers tiraient sur leur collier, *par la gorge*, comme un chien sur sa laisse, entraînant le joug, le timon et le char. Aussitôt que l'effort de traction s'accroissait, la pression du collier menaçait d'étrangler le cheval, ce qui l'obligeait à redresser l'encolure pour la raffermir, dans l'attitude qu'on lui voit sur les documents figurés antiques.



FIG. 1. — Schéma de l'attelage antique.

Quand l'attelage tournait, ralentissait ou reculait, la sangle, le joug et le timon, solidaires entre eux, transmettaient au char le mouvement des chevaux.

L'attelage antique du cheval, ainsi limité à deux animaux non ferrés et tirant par la gorge, suffisait à traîner de légers véhicules, mais était incapable d'un rendement sérieux.

* * *

L'attelage antique du bœuf se composait comme celui du cheval, de deux animaux non ferrés, disposés de front sous le joug. Toutefois, l'organe essentiel de traction du bœuf, le joug de cornes ou de garrot encore en usage aujourd'hui, captait beaucoup mieux la force de l'animal que le collier de gorge, en sorte que, dans la campagne, en terrain meuble, l'effort de traction du bœuf dépassait de beaucoup

celui du cheval; c'est pourquoi on pouvait l'employer au labour à l'exclusion totale du cheval.

Par contre, sur les terrains durs, rocailleux, et pour la traction sur route, l'absence de ferrure enlevait au bœuf le bénéfice que lui conférait son joug et ramenait son rendement utile au même taux que celui du cheval.

Quel était donc ce rendement ? On pourrait l'évaluer approximativement d'après les dimensions des chars, toujours très faibles sur les documents figurés antiques. On pourrait tenir compte du résultat des expériences de 1910, au cours desquelles nous pûmes constater qu'un attelage à deux chevaux harnachés du collier antique, subit une gêne respiratoire sérieuse à partir d'un effort de traction de 500 kilogs. Mais il y a mieux, deux textes heureusement conservés, l'un grec, l'autre latin, nous offrent, à cet égard, toutes les précisions désirables.

Xénophon écrit, en effet, au livre VI de la *Cyropédie*, que le poids total, voiture comprise, traîné par l'attelage normal de deux bœufs, équivaut à vingt-cinq talents (1), ce qui donne, pour le chargement seul, un poids de 480 kilogs environ.

Neuf siècles environ plus tard, en 438, le *de cursu publico* du Code théodosien ou règlement des messageries impériales, fixe le chargement des plus fortes

voitures de transport, attelées indifféremment de chevaux, de mulets ou de bœufs, au poids maximum de 1.500 livres, soit 492 kilogs. Ces textes connus, mais demeurés jusqu'en 1911 (2) lettre morte pour le lecteur moderne, établissent avec une netteté sans réplique que le rendement utile sur route du plus puissant attelage antique atteignait à peine celui que fournit à lui seul, de nos jours, un simple poney, voire même un âne.

Fait capital et gros de conséquences, car la pénurie de force motrice animale et par suite de toute force motrice, entraînait l'obligation impérieuse de faire un appel constant et sans réserve au moteur humain. Les bas-reliefs égyptiens et assyriens, sur lesquels on voit les équipes humaines peiner sous le bâton et le poignard, donnent une idée des corvées qui leur incombaient au lieu et place de l'animal défaillant. Ces corvées étaient si nombreuses et si dures, que seul le travail forcé pouvait en assurer l'exécution permanente. C'est pourquoi nous considérons l'institution de l'esclavage antique, comme un corollaire fatal de la faiblesse de la force motrice animale. Byzance, dont la loi prolonge la loi romaine, plia jusqu'au bout l'esclave à son rôle de bétail humain; il importe donc de savoir si, dans l'Empire grec, la pénurie de force motrice



FIG. 2. — Itala de Quedlinbourg. Berlin.

(1) Il s'agit là, d'après le témoignage d'Ernest Babelon, du talent euboïque ou attique de 26 kg. 160.

(2) *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 2^{me} trim. 1911.

animale était la même que partout ailleurs dans le monde antique. Les documents figurés ne laissent à cet égard aucun doute, car l'attelage du système antique, tel que nous l'avons décrit, s'y trouve seul représenté.



FIG. 3. — Monastère du Pantocrator. Mont Athos.
Ms. gr. 61.

Des ix^e-x^e siècles le quadriga, vu de face du célèbre saint Grégoire de Naziance ms. gr. 510 de la Nationale, sur lequel tous les détails du harnachement antique, joug à deux chevaux, timon, colliers de gorge, sont nettement distincts; les trois quadriges du ms. gr. 923 à la Nationale; le quadriga du ms. grec 61, au monastère du Pantocrator, au Mont Athos (fig. 3); les biges du coffret en os de Cluny (fig. 4); les quadriges du coffret en ivoire conservé à Sens, au trésor du Chapitre; le quadriga de l'Octateuque du Vatican, ms. gr. 746 (fig. 5). A partir du viii^e siècle, le mode d'attelage du collier subit un léger changement sur les documents byzantins. On voit apparaître, en effet, sur le dos du cheval de trait une sellette fixée par la sangle, et sur laquelle repose le joug, au lieu de reposer sur le garrot (fig. 5, 6, 7, 8). Le point d'attache du collier se trouvait ainsi

Voici parmi les documents des v^e-vi^e siècles, le bige de l'Itala de Quedlinbourg (fig. 2) harnaché de la sangle et du collier de gorge; les biges également attelés à l'antique des peintures 22-55 et 58 de l'Iliade de l'Ambrosienne à Milan; l'attelage antique à six chevaux de front, d'un bige byzantin de la collection de Clercq; le quadriga, vu de face, d'une étoffe byzantine du musée de Berlin, dont le joug à deux chevaux, les colliers de gorge, le timon et le frein sont clairement visibles; les quadriges de la mosaïque de Barcelone, où l'on voit également tous ces organes du harnachement antique; les quadriges de la fontaine de l'hippodrome de Constantinople, d'après le dessin de Texier.

Du vii^e siècle, le bige du char d'Élie, dans le *Cosmas Indicopleustès*, mss. gr. 699 du Vatican.



FIG. 4. — Coffret byzantin. Musée de Cluny.

reporté en arrière ce qui l'abaissait un peu sur l'encolure, lui donnant en partie, l'aspect d'une bricole moderne, dont il n'avait pas l'efficacité. En l'absence des traits, en effet, le collier byzantin soumis à la traction oblique de haut en bas provenant du joug, remontait forcément sur la gorge, sans toucher les épaules.

Un autre dispositif plus rare (fig. 4), nous montre le collier de gorge fixé à la sangle sur le côté, ce qui lui donnait encore, au repos, une certaine ressemblance avec la bricole moderne ; mais encore une fois, sans les traits, la traction du joug, agissant à la fois sur le collier et la sangle, remontait le collier sur la gorge et, de plus, coinçait les épaules entre le collier et la sangle.



FIG. 5. — Octateuque du Vatican. Ms. gr. 746.

L'usage de la sellette se généralisa, non seulement sur les documents byzantins, mais gagna les Indes, où l'attelage antique à sellette était encore en usage, il y a quarante ans, aux frontières de l'Afghanistan, pour les biges de la Tonga, voiture légère des postes.

L'usage du collier fixé par côté à la sangle fut aussi pratiqué par les Sassanides.

La modification apportée au collier antique par les Byzantins ne fut pas un acte isolé ; ainsi que nous l'avons démontré ailleurs (1), elle appartient au contraire à la nombreuse série des essais tentés au cours des siècles, en vue d'améliorer le système d'attelage antique et son rendement. Mais tous les essais demeurèrent stériles jusqu'aux premiers Capétiens.

C'est alors que survient, en Occident, un événement capital : l'apparition de l'attelage moderne, dont le système entièrement nouveau repose sur l'emploi du *collier d'épaules*, du *dispositif en file des animaux* et de la *ferrure à clous*.

Cette invention géniale d'un inconnu apportait au monde un moteur à grand



FIG. 6. — Bibliothèque Marcienne. Venise. Ms. gr. 479.

(1) *La force motrice animale à travers les âges*, Berger-Levrault, 1924.

rendement, capable de remplacer avantageusement la machine humaine dans l'exécution des plus durs travaux. Ce précieux agent révolutionne l'industrie des transports; devant lui le débile attelage antique se raréfie, puis disparaît ainsi qu'un



FIG. 7. — Octateuque de Smyrne.

organe inutile, et d'un mouvement parallèle, l'esclavage s'étiole et meurt en Occident. Au XII^e siècle, la transformation est acquise, mais au profit des seuls Latins.

Chose étrange, en effet, tandis que ces derniers s'emparaient du nouveau et puissant moteur, que les Serbes eux-mêmes l'adoptaient, ainsi qu'en témoigne une peinture du psautier serbe du XIII^e siècle à Munich, en dépit de la domination latine qu'elle subit au XIII^e siècle, Byzance demeura fidèle au système antique de l'attelage du cheval. Elle avait cependant appliqué à cet animal, dès le IX^e siècle, la ferrure à clous qui apparaît en même temps sur les documents grecs et latins (fig. 5) et figure vers 900, d'après l'empereur Léon, parmi les objets d'équi-

pement de la cavalerie. Mais la ferrure ne suffit pas à conférer à l'attelage moderne toute sa puissance, il lui faut aussi le collier d'épaules et le dispositif en file. Ces éléments sont introuvables sur les documents grecs et c'est pourquoi, nous le répétons,



Fig. 8. — Bibliothèque nationale. Paris.
Ms. gr. 2736.

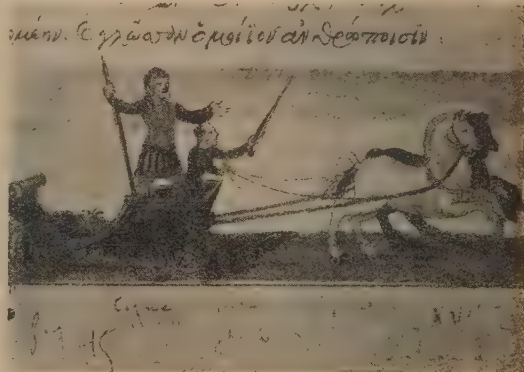


Fig. 9. — Bibliothèque nationale. Paris.
Ms. gr. 2737.

l'attelage du cheval n'eut jamais qu'un rendement infime pendant toute la durée de l'Empire.

Considérons, en effet, les biges du ms. gr. 479 de la Marcienne à Venise (fig. 6), celui de la Cynégétique d'Oppien, également à la Marcienne, documents du X^e siècle,

ceux du saint Grégoire de Naziance à Jérusalem ; ceux du Cosmas Indicopleustès du couvent du Sinaï, ms. du ^{xi}^e siècle ; les nombreux biges et le quadriges (fig. 7) de l'Octateuque de Smyrne, début du ^{xiii}^e siècle ; les biges du ms. gr. 1128 de la Nationale et celui de l'histoire de Skylitzès à Madrid, ^{xiv}^e siècle ; les biges du ms. gr. 2736, de la Nationale, ^{xv}^e siècle, et toutes les représentations grecques d'attelages antérieures à 1453, nous n'y trouverons aucune trace du collier moderne ni du dispositif en file.

C'est seulement après la chute de Byzance que les artistes grecs, réfugiés en Occident, semblent avoir connu le système d'attelage moderne et l'ont représenté avec son collier d'épaules, ses traits, notamment sur les biges de la Cynégétique d'Oppien, ms. gr. 2737 de la Nationale, document du ^{xvi}^e siècle (fig. 9).

Remarquons, accessoirement, qu'à partir du ^{ix}^e siècle, on voit apparaître, sur les documents figurés byzantins, le mors de bride à branches et à gourmette, qui remplace le mors de bridon et facilite la conduite du cheval (fig. 4 et 5) ; on voit aussi sur nombre de ces documents le timon s'allonger exagérément, pour former ressort, dans le but, semble-t-il, d'atténuer les cahots, comme sur les figures 6 et 8.

Peut-être faut-il voir dans la « volanta », voiture à deux roues et à longs branards, que l'on retrouve en Espagne et à Cuba, un souvenir persistant de ce char byzantin.



FIG. 10. — Bibliothèque nationale. Paris.
Ms. gr. 2736.

*
* *

L'attelage byzantin du bœuf, exactement semblable à celui que représentent les documents figurés antiques à travers les civilisations et les âges, se composait uniformément de deux bœufs disposés de front, sous le joug, avec une préférence marquée, pour le joug de garrot. Tels sont les attelages des ms. grec 925, ^x^e siècle, à la Nationale ; de la Cynégétique d'Oppien du ^x^e siècle, ms. gr. 479 de la Marcienne ; du ms. gr. 533 de la Nationale, ^{xi}^e siècle ; de l'Octateuque du Sérail, ^{xii}^e siècle ; du manuscrit serbe de la Stadtsbibl. de Munich, ^{xiii}^e siècle ; du ms. gr. 134 à la Nationale, ^{xiii}^e siècle ; du ms. gr. 2736 (fig. 10) de la Nationale, etc.

Bien que les Byzantins aient appliqué la ferrure à clous au cheval dès le ^{ix}^e siècle, il ne semble pas qu'ils aient jamais su l'appliquer au bœuf.

Ce dernier ne pouvait donc fournir à Byzance, qu'un rendement très faible, celui que lui attribuait le *de cursu publico*, soit 492 kilogrammes.

L'Empire grec ne connut donc jamais le précieux moteur qui transforma le

monde latin à partir du x^e siècle, et l'aiguilla vers les conquêtes techniques, économiques et sociales modernes.

C'est pourquoi il fut dans l'obligation de faire jusqu'à sa chute un appel constant au travail forcé. Il serait vain de reprocher à la Byzance chrétienne d'avoir conservé l'institution néfaste qui rongea la société antique; elle obéissait simplement à la force des choses.

Les conquérants du nouveau monde ne durent-ils pas, comme elle, observer cette loi de fer, pour exploiter l'immense domaine dont ils convoitaient les richesses? Ils ne trouvèrent, en effet, ni chevaux, ni bœufs en débarquant en Amérique, et ce manque de force motrice les acculait aux mêmes difficultés dont avaient souffert les anciens. C'est pourquoi, en dépit des facteurs moraux, ils plièrent les indigènes et les noirs importés au rôle de bête de somme.

Le travail forcé ne sévit-il pas de nos jours encore, sous l'euphémisme de portage, dans les régions équatoriales d'Afrique, privées de chevaux et de bœufs par la piquûre de la tsé-tsé?

Ce sont les mêmes effets, dérivés de la même cause.

Bièvres.

C^t LEFEBVRE DES NOËTTES.

Contribution à l'étude des manuscrits et du texte de l'*Alexiade* d'Anne Comnène

Mystérieuse affaire que celle de la première édition de l'*Alexiade* ; le sort semble s'acharner sur l'œuvre de la pauvre princesse Anne Comnène : les écrits des Byzantins illustres sont presque tous publiés, que l'histoire si captivante du grand basileus Alexis, n'est pas encore imprimée. On sait en France qu'il existe un ouvrage sur ce sujet, et qu'il comprend quinze livres ; mais impossible de le découvrir. Enfin, par bonheur, à la fin du xvi^e siècle se rencontrent à Toulouse un grand érudit, Pierre du Faur de Saint-Jorri (1), et un bon manuscrit dont le possesseur est Jacques Cujas (1590) ; à peine ont-ils pris contact l'un avec l'autre, que le premier meurt (1600), et que le second disparaît sans laisser de traces. Une édition est mise en vente à Munich, en 1610, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg ; mais D. Hoeschel n'a réussi qu'à mettre au jour un épitomé en huit livres et la curiosité du public, un moment apaisée, se réveille plus exigeante. Le chancelier Seguier découvre enfin un théologien, doublé d'un érudit et d'un exégète, Pierre Poussines (2), qui depuis sa jeunesse s'est épris des Muses byzantines, et qui, aidé par le vénérable archevêque de Toulouse, Charles de Montchal (3), bibliophile et savant, possesseur d'une des plus belles bibliothèques de l'époque (4), s'est livré à des recherches, infructueuses du reste, pour dépister le fameux manuscrit perdu. Poussines est arraché soudain à ses travaux d'Écriture Sainte, et un peu à contre cœur cette fois, ramené devant Anne Comnène par le chancelier, un de ces puissants à qui on ne résiste pas (1649).

Il a, pour travailler la première édition complète d'Anne Comnène, un apographe

(1) Pierre Du Faur, seigneur de Saint-Jorri, était premier président au parlement de Toulouse quand il mourut d'apoplexie au palais en rendant un arrêt le 18 mai 1600 ; il avait publié plusieurs ouvrages, entre autres des commentaires sur le droit. Voir Moreri.

(2) Les travaux du P. Poussines (Pierre), sur les « chaînes » de saint Mathieu (1646), le rendaient plus apte que personne à éditer un texte grec. En 1649, il était professeur d'Écriture Sainte : déjà à cette date, il était plutôt un érudit et un éditeur de textes. Voir : Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* ; ou Moreri, *Le Grand Dictionnaire historique*, nouvelle et dernière édition, Paris, 1759, t. VIII, p. 534 ss.

(3) Mgr de Montchal a été un protecteur des belles lettres. Voir P. G. 131, 65-66, ou bien la préface des « chaînes » de saint Mathieu (1646) et de saint Marc (1673).

(4) A plusieurs reprises, Poussines utilise des manuscrits de la bibliothèque de l'archevêque Ch. de Montchal. Voir par exemple : P. Possinus s. j. *Symbolorum in Mathaeum*, Tolosæ, 1646, ou du même, *Catena græcorum Patrum in Evangelium secundum Marcum*, Romæ, 1673.

curieux, un hybride copié par Luc Holstein sur un codex du cardinal Barberini, et dont les lacunes seront comblées ensuite par un codex de Florence (1). Encore le texte offert n'est-il pas complet et Poussines, tout en recourant à l'épitomé d'Hoeschel pour lui emprunter l'introduction, déplorera des passages défectueux et difficiles à lire. Mais l'éditeur trouve qu'Anne Comnène aussi bien que ses lecteurs ont assez patienté, et, plutôt que de les laisser plus longtemps devant le texte estropié d'une *Alexiade* abrégée, il se décide à publier sa version, accompagnée d'un *glossarium annæum* (1651). Surtout il y joindra une traduction latine qui ne trouve son excuse que dans la hâte de sa fabrication (2). Poussines avait eu le tort de vouloir sacrifier à deux idéals à la fois : la période latine et Anne Comnène, qu'il appelle « la dixième Muse » et la « Pallas de la Grèce byzantine » (3).

Cependant un professeur de droit de Toulouse, Antoine Dadin de Hauteserre, par amitié pour Poussines, ne cessait de rechercher le manuscrit de l'*Alexiade*, qui avait appartenu à Jacques Cujas. Il le retrouve enfin et le passe aussitôt au P. Poussines. Celui-ci décrit ainsi le codex dans sa préface aux œuvres de Nicéphore Bryennios (1661) (4). « Liber erat e charta lintea perantiquus, et manus transmarinæ, quem statim evolvens avidissime, in eo reperilibros quindecim Alexiadis Annæ integros, nec paucis locis ab eo exemplari unde nostra jam tum prodierat editio, diversos. Præfatio, quam ex Hoeschelianis excerptis sumpsimus, deerat; sed exhibebat ejus loco bene longum opus, ἀνετίγραφον, ἀνώνυμον, ἀκέραιον. » Ce texte mystérieux était justement l'histoire écrite par Nicéphore Bryennios, dont l'épouse, notre Anne Comnène, avait prétendu donner une continuation.

Cependant il fallut rendre le précieux document qui n'était que prêté. Mais un ami de notre érudit, le sénateur Puget, de Toulouse, devinant les regrets du savant obligé de se séparer d'un manuscrit avant de l'avoir complètement exploité, se mit en devoir de l'acheter à tout prix et de l'offrir généreusement à Poussines. Celui-ci collationna aussitôt les variantes de l'*Alexiade* et les inscrivit en marge de son livre : « Cujus hac mira opportuna liberalitate mihi commoditas abundavit conferendæ jam editæ Alexiadis cum illo manu antiqua descripto ejus exemplari; et ex ea collatione non modo lacunas editionis explendi omnes, sed diversas quoque lectiones facile bis mille in libri mei editi ora notandi » (5). Malheureusement jusqu'ici, ni le manuscrit contenant à la fois les œuvres de Nicéphore Bryennios et d'Anne Comnène, ni le texte imprimé annoté par Poussines, encore conservé au collège des Jésuites de Toulouse en 1759, n'ont pu être retrouvés; aussi bien la nouvelle édition, promise à la fin de la préface de 1651, et qui devait tenir compte des variantes du codex retrouvé, n'a jamais vu le jour. « Postremo iidem ipsi libri quindecim, partim universi recensebuntur ope codicis optimi, cujus recentissime nobis inopinata ostentata spes est, partim

(1) D'après Fabricius-Harles, t. VII, la copie dont se servait Poussines était faite sur trois manuscrits : on ne sait pas sur quel fondement s'appuie F. H., p. 727, pour faire cette affirmation. Voir la préface de Poussines, *P. G.* 131, 66-67.

(2) Cf. lettre du P. Poussines au chancelier Seguier; *Lectori* du même; lettre de D. Hoeschel, *Viris nobilibus et illustribus*. On trouvera ces documents réunis dans le t. CXXXI de la *P. G.*, de Migne, c. 60-70.

(3) « La quatrième grâce et la dixième muse », *Prodromos*, à propos d'Anne Comnène, *P. G.* 133, 1401.

(4) *P. G.* 127, 15.

(5) *P. G.* 127, 18.

in locis obscurioribus, collatione aliorum scriptorum, et cætera ejus generis accurate, pro captus ac tenuitatis nostræ modulo illustrabuntur » (1).

Quand parurent au XIX^e siècle (2), les éditions de Bonn, de Leipzig, la pénurie des manuscrits dont souffraient les premiers éditeurs, avait pris fin. Cependant le manuscrit parfait se fait toujours désirer, malgré le bilan respectable des codex : deux épitomés et une huitaine de manuscrits se répartissant derrière deux chefs de file. Toute la question se réduit à savoir ce que l'on peut bien tirer de cet inventaire, et quelle importance mérite chaque manuscrit.

Nous parcourrons donc ces différents codex en essayant d'apprécier leur valeur et de voir quel secours ils apportent à l'étude du texte de l'*Alexiade*.

Les épitomés ont cet intérêt particulier qu'ils sont les seuls à nous conserver intégralement l'introduction d'Anne Comnène à l'histoire de son père. Nous en possédons deux manuscrits : le *Vaticanus Graecus* 981 et le *Monacensis* 355. Seul, ce dernier a été étudié : c'est un grand in-folio de papier, du XV^e siècle, recouvert de cuir blanc avec des fermoirs de bronze. Il compte 148 pages ; les lettres sont petites, mais nettes ; on relève des lacunes fréquentes, mais caractéristiques à noter, intentionnelles : à dessein, le manuscrit a gardé des blancs dont la dimension est calculée pour contenir un mot, une syllabe, des lettres, que l'on avait sous les yeux, mais que, pour une raison ou pour une autre, l'on ne pouvait retranscrire. Au demeurant, le codex est parfaitement conservé, et malgré l'encre pâlie des titres, on peut encore lire ceux-ci bien qu'à grand'peine. Quant à l'en-tête du premier livre, il n'existe pas : la place est restée en blanc. C'est le codex divisé en huit livres qui a été édité en 1610 par D. Hoeschel.

Un autre épitomé existe dont on n'a presque rien dit : c'est le *Vaticanus* gr. 981. Dans la pensée que ce codex apporterait peut-être quelques informations nouvelles, je l'ai consulté spécialement, et je n'ai pas été déçu.

Ce manuscrit a déjà été décrit (3) : c'est un in-quarto du XIII^e-XIV^e siècle ; il compte 249 folios en papier. A partir du folio 170, on a collé sur le texte, pour le protéger, un transparent qui rend la lecture d'autant plus difficile que certains passages sont détériorés. En tête du manuscrit on lit : « Zonaræ, Choniati, Georgii Acropoliti historiæ ». Il n'est fait aucune mention d'Anne Comnène ; mais les catalogues suppléent à cette lacune en signalant également l'*Alexiade*. Celle-ci commence au folio 197 r^o. Le manuscrit est particulièrement endommagé dans la partie qui contient l'histoire d'Alexis Comnène, et l'on s'explique les mesures de précaution qui rendent pénible, sinon impossible, la lecture de certains passages ; souvent des mots sont tronqués ; des lettres ou même parfois plusieurs syllabes ont disparu.

Mais ce codex présente un intérêt capital : les lacunes du *Monacensis*, lacunes nettement voulues, correspondent toujours à un passage où le manuscrit du Vatican est si détérioré qu'il est devenu illisible. Cependant d'ordinaire, on arrive à déchiffrer dans ce dernier quelques lettres de plus ; et surtout, indice plus caractéristique encore,

(1) P. G. 131, 69.

(2) Fabricius-Harles (VII, p. 728) donne quelques détails sur les tentatives faites pour de nouvelles éditions. Il renvoie notamment à la dissertation de J. Conr. Füssli sur l'*Alexiade*, et à la « Bibliotheca Hagana » de Nic. Barkey.

(3) Cf. *Byz. Zeitsch.*, 1892, t. I, p. 202 ss.

là où jusqu'ici les éditeurs signalaient une leçon illisible dans le manuscrit de Munich, quand on recourt au manuscrit du Vatican, on s'aperçoit qu'une ligne entière de ce manuscrit a été sautée. N'est-ce pas qu'il y a eu copie du *Vaticanus* par le *Monacensis*, copie faite d'une façon prudente par un copiste circonspect, mais aussi pressé sans doute, puisqu'il n'a pas eu le temps de se relire et que jusqu'ici le texte était demeuré amputé d'une ligne.

Encore un confirmatur : nous remarquons dans le codex de Munich l'absence de tout titre au début du livre I, et pourtant l'espace nécessaire à cet effet est laissé en blanc. Or, dans le *Vaticanus* 981, ce titre est illisible : le copiste, fidèle à sa consigne, aura donc laissé la place voulue dans le *Monacensis* sans oser faire de conjecture. Notons enfin que les fautes d'orthographe, nombreuses dans le manuscrit de Munich, sont moins fréquentes dans celui de Rome. Cependant une question pourrait se poser encore avant de conclure définitivement à la copie de l'un par l'autre : c'est celle des taches qui rendent maintenant illisibles dans le *Vaticanus* certains mots transcrits intégralement pourtant dans le *Monacensis*. Mais l'état du *Vaticanus* rend suffisamment compte des lacunes du *Monacensis* sans qu'il soit besoin de faire une autre hypothèse.

Terminons en relevant une curiosité intéressante propre à l'épitomé du Vatican : celui-ci ne contient plus seulement huit livres comme l'épitomé de Munich, mais neuf. Au folio 244 r^o, on lit bien ἐνατος. Le livre VIII résume alors les livres VIII, IX, X de l'ouvrage complet, et le reste est contenu dans le dernier livre intitulé IX^e.

Signalons encore un manuscrit qui est seul avec les deux épitomés à nous donner le début de l'introduction : c'est le *Parisinus* græcus 400, volume de mélanges contenant des écrits d'auteurs profanes, de Pères de l'Église ou d'écrivains anonymes. Or, la table de ce codex porte : folio 171 : « Prologus Alexiadis ab Anna Comneno conscriptæ », et, comme de juste, dans le texte on lit à l'endroit indiqué : « Προλόγος τῆς Ἀλεξιάδος. » C'est le début de l'introduction avec quelques variantes intéressantes, qui est interrompue au verso du même folio, dès la troisième ligne. De ce manuscrit de Paris, on ne peut presque rien tirer pour l'*Alexiade*.

Par conséquent, de ce qui précède ne retenons que les deux épitomés, et concluons à l'intérêt majeur du *Vaticanus* gr. 981, qui désormais mérite la préférence sur le *Monacensis* 355.

Si les épitomés jouent un rôle de premier ordre quand il s'agit d'établir le texte de la préface, qu'ils sont seuls à nous conserver intégralement, ils sont moins utiles pour le reste de l'ouvrage qu'ils nous livrent tronqué, et ils cèdent la place à une série d'autres manuscrits ; nous en connaissons cinq. Parmi ceux-ci, il y en a deux d'incontestable valeur, un *Florentinus* et un *Coislinianus*.

Le manuscrit de Florence, du XII^e siècle, a servi de base à l'édition de A. Reifferscheid, dans la collection Teubner (1). C'est un grand in-quarto en parchemin qui, d'après Lange, aurait été écrit ou tout moins revu par Anne elle-même (2). Le

(1) Leipzig, 1884, 2 vol.

(2) *Recueil des Historiens des Croisades; Historiens grecs*, t. I, 1875, p. vi. La même préface renvoie à Bandini et note que Schopen, p. XII, n'est pas de cet avis.

Coislinianus, du ^{xii}^e siècle également, a été suivi par L. Schopen dans la « Byzantine » de Bonn (1). Les éditeurs ont exploité, en majeure partie, le manuscrit de Paris, non pas directement, mais en se servant du travail de Montfaucon qui en avait publié les variantes (2). Ces deux manuscrits sont assez connus du point de vue extérieur ou descriptif pour qu'il me suffise de renvoyer aux travaux de Schopen ou de Reifferscheid. Quant à déterminer leur valeur intrinsèque, et à donner la préférence à l'un ou à l'autre, celui-là seul pourra se le permettre qui aura retravaillé lui-même une édition de l'*Alexiade*. Aussi bien devrait-on souhaiter dans ce cas que le *Coislinianus* ne fût plus seulement jugé par les variantes de Montfaucon, mais utilisé directement, comme l'ont fait du reste les éditeurs des *Historiens grecs des croisades*, pour la partie qu'ils ont donnée de l'*Alexiade*.

Restent encore trois codex, tous trois à Rome dans la bibliothèque Vaticane : l'un en un seul volume, deux autres chacun en deux volumes. Ils sont plus récents ; il s'agit d'expliquer leur origine et de déterminer leur valeur.

Commençons par le *Vaticanus græcus* 1438, manuscrit du ^{xvi}^e siècle, grand format, de 392 folios, en papier, transcrit par un copiste à la belle écriture. En tête, sur une feuille à part, on peut lire : « Annæ Comnenæ Alexias. Ἀλεξιάς. Emptum ex libris cardinalis Sirleti » (3). L'incipit, par le sens incomplet de la phrase, montre que le début du manuscrit est mutilé : « μᾶλλον τοῦτον κατέτλους (sic) ἐκεῖνον ἅμα μὲν καὶ τὴν ταχίστην... » (4).

Le desinit (fol. 391 v^o) est le suivant : « μὴ καὶ ἀναγράφοντες τὰ λυπηρὰ (lacune) ἐμπικραίνοιμεθα ».

Enfin, au recto du folio 392, on peut lire en grandes lettres rouges : « Τέλος σὺν Θεῷ τοῦ παρόντος βιβλίου ».

Plusieurs pages sont restées en blanc au début du manuscrit : elles attendaient, sans doute, la transcription de la partie manquante. Aussi lit-on sur l'une d'elles : « Quæ hic desunt in proximo libro, vide in impresso sub n^o 6152. Cæterum in impresso plurima desunt quæ ex hoc manuscripto supplenda sunt. » Il va sans dire qu'il s'agit là de l'édition imprimée d'Hoeschel ; car l'édition de Poussines, loin d'être complétée par le présent manuscrit, peut, au contraire, en combler les lacunes à plusieurs endroits (5).

Signalons encore des scolies, écrites à l'encre rouge ou noire, en marge du texte ; — plusieurs lacunes sont voulues : le copiste a laissé en blanc l'espace nécessaire à la transcription des mots difficiles. Le texte lui-même du manuscrit est écrit à l'encre noire, tandis que les titres et les lettres initiales, quand ils sont transcrits, sont en rouge.

(1) Le premier volume est de 1839 ; le deuxième volume, publié par Reifferscheid, en 1878, bénéficie déjà des variantes du *Florentinus*.

(2) « Nous avons aussi mis à profit le manuscrit de Coislin, dont Montfaucon a donné une collation très inexacte. » (*Hist. gr. des crois.*, t. I, p. vi.) De fait, on voit dans l'apparat critique que souvent il faut rectifier les leçons de Montfaucon (p. 3, 5, 8, 9....)

(3) Krumbacher, d'après Miller, parle d'un manuscrit de l'*Alexiade*, aujourd'hui perdu, qui aurait appartenu au cardinal Sirlet ; ne serait-ce pas celui-là ? Cf. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e éd. Munich, 1897, p. 278.

(4) *Alexiade* I, 16, éd. Reifferscheid, Leipzig, 1884, p. 53, ligne 30.

(5) Cf. éd. de Bonn, I, p. xxii.

Ce manuscrit du ^{xvi}e siècle semble bien être une copie du *Coislinianus* (du ^{xii}e siècle) avec lequel il s'accorde de tout point : même incipit brusque, même desinit, même texte avec certaines incorrections ou certaines fautes, mêmes lacunes surtout à la fin, à cette différence près que dans le manuscrit de la bibliothèque coislinienne, beau codex en parchemin, très bien écrit, avec de belles enluminures, les derniers feuillets sont endommagés, tandis que dans le *Vaticanus* les omissions de mots sont voulues : elles correspondent nettement aux passages détériorés, et par le fait illisibles, du manuscrit de Paris.

Les manuscrits Barberini 235-236 ont servi de base à l'édition de Poussines : on se souvient que le bibliothécaire, qui en envoya la copie en France, eut soin cependant de combler les lacunes avec un manuscrit de Florence, et que la préface fut empruntée à l'édition d'Hoeschel. Les deux codex, de grand format, contiennent, le premier, c'est-à-dire le Barberini 235, 169 folios et les huit premiers livres de l'*Alexiade* ; le second, 257 folios et les sept autres livres. Le titre lui-même est suggestif et éclaire toute l'histoire de ce manuscrit : « Alexiados libri XV ab Anna Comnena de rebus ab Alexio Comneno imperatore ejus patre gestis scripti, digesti in duos tomos, e codice Vaticano sub numero MCCCCXXXVIII transcripti. In quo Vaticano multa desunt in libro primo quæ supplenda sunt ex impresso. » Cette note suffit à prouver que le texte de l'*Alexiade* des manuscrits Barberini a été copié sur le *Vaticanus* 1438 ; en effet, nous retrouvons le même incipit et le même desinit. A la fin du tome II (cod. 236), on peut lire en noir la même inscription que dans le *Vaticanus* græcus : Τέλος σὺν Θεῷ τοῦ παρόντος βιβλίου.

En marge du texte, on trouve des mots oubliés ou corrigés, soit des interprétations proposées pour combler les lacunes. Évidemment le copiste avait fait de nouvelles fautes, absentes dans le *Coislinianus* ou le *Vaticanus*, mais reproduites dans l'édition de Poussines ; plusieurs cependant sont corrigées en marge des manuscrits Barberini, par conséquent à une époque postérieure à l'édition française (1).

Il nous reste à parler de l'*Ottobonianus* græcus du ^{xvii}e siècle, ou plus exactement des deux codex 131 et 137 ; le codex 137 contient les cinq premiers livres ; le codex 131 les autres ; ils sont écrits à l'encre noire.

Le codex 137, qui doit donc être considéré en premier lieu, contient 190 folios. Il ne porte aucun titre, sinon la mention, au folio 1 : « Unus ex codicibus bibliothecæ Altempsianæ a Paulo quinto manu regia exceptis, nunc vero a Joanne Angelo ab Altaemps duce propriis sumptibus fidelissime ex originalibus transumptis ut bibliotheca ptna (= paterna) tanto honore jam decorata non careret græce. » Puis, en marge : « Liber cujus non reperitur titulus. »

Le codex 131, de 597 folios, a comme titre : « Tractatus de Bello. — Anonimus sine principio. » Suit alors la même mention que dans le codex 137 : « unus ex codicibus... » Puis, en marge, au folio 1 : « Discursus bellicus ; liber sine titulo et auctore. »

L'incipit de tout le texte est donc à rechercher dans le codex 137 : c'est identiquement celui du *Vaticanus* græc. 1438, avec les mêmes fautes ; le desinit, à la

(1) Sur les erreurs communes au manuscrit Barberini et à l'édition de Poussines, cf. éd. de Bonn, I, préface.

fin du codex 131, est également celui du *Vaticanus* avec la même mention : « τέλος σὺν Θεῷ... »

Quelques indices accusent la parenté évidente de ce codex avec le *Vaticanus* 1438. Dans ce dernier manuscrit, au début du livre VI, l'enluminure du T est omise, ainsi que le titre (fol. 89 v^o). Le copiste de l'*Ottobonianus* 131 a copié servilement, sans compléter le T, d'où ce début erroné : « οὐ μέντοι βρυενίου » (1).

On retrouve identiquement, dans le texte, les mêmes lacunes que dans le *Vaticanus*; quelques-unes des notes marginales de celui-ci sont reproduites. Mais il est intéressant de noter qu'elles sont annoncées dans le texte par un renvoi; enfin, les iotas sont souvent pointés, non plus de deux points, mais d'un seul. Ainsi donc, voilà une filiation de manuscrits qui nous paraît évidente : en tête, le *Coislinianus*, puis le *Vaticanus* gr. 1438 transcrit sur le précédent ou sur une copie identique; puis les deux Barberini copiés sur le *Vaticanus* gr. 1438; enfin, les deux *Ottoboniani* copiés eux-mêmes sur le *Vaticanus* gr. 1438. Seuls, parmi les manuscrits donnant le texte presque complet, restent en présence le *Coislinianus* et le *Florentinus*, notoirement différents, comme l'ont suffisamment montré les précédents éditeurs de l'*Alexiade* (2).

Pour être complet, rappelons enfin qu'il existe encore un texte de l'*Alexiade*, connu sous le nom d'« Apographe de Leyde ». Jean-Frédéric Gronovius, pendant son séjour en Italie (1641), copia, en se faisant aider, l'ouvrage d'Anne Comnène. Il commença par transcrire en entier un manuscrit appartenant à Luc Holstein : ce manuscrit commence comme le *Coislinianus*, le *Vaticanus* et ses dérivés, par ces mots : μᾶλλον τοῦτον. Il se termine de même par la leçon : « μὴ καὶ ἀναγράφοντες »... Mais Gronovius trouva ensuite un autre manuscrit, un *Florentinus*, sans doute celui que nous connaissons, car il a le même incipit caractéristique. Ce nouveau codex permit au savant de faire précéder sa première copie de dix-neuf autres folios, contenant tout le premier livre, et les dernières lignes de l'introduction; de plus, ce texte étant meilleur, à partir du folio 20, furent ajoutées des notes marginales donnant les variantes intéressantes du manuscrit de Florence.

Il ressort de l'histoire même de l'apographe que celui-ci ne présente aucun intérêt : c'est un dérivé des deux originaux connus, que nous possédons encore, le *Florentinus* et un manuscrit romain; mais mieux que le manuscrit romain, nous avons le *Coislinianus* de Paris qui est plus près de la source, sinon la source même (3).

Bref, comme nous avons vu que l'épitomé de Munich dérive lui-même de l'épitomé du Vatican, il reste à étudier, à qui s'intéresse au texte de l'*Alexiade*, le *Vaticanus* gr. 981 (épitomé) à cause de l'introduction; le *Florentinus*, seul à nous donner le

(1) Incipit du codex 131.

(2) Cf. en particulier la préface de A. Reifferscheid, p. VII-VIII. La différence des incipit et des desinit est aussi un indice caractéristique; voir ci-dessous.

(3) *Catalogus librorum manuscriptorum qui inde ab anno 1741 bibliothecæ Lugduno Batavæ accesserunt*, descriptis J. Geel. Lugduni Batavorum, 1852, p. 20. « Apographum est J.-F. Gronovii, qui ipse scripsit, fol. 1-75 et fol. 161-245. Intermedia sunt alius manus. Plenissime et accuratissime hunc librum descripsit editor Alexiadis, L. Schopenus in Præf. p. ix ss. quibus nihil est quod necessario addi debeat. Scripserat Gronovius ad Ant. Clementium a. 1665, in epistola quam libro de Sesterciis addidit, p. 681. » « Narro tibi me Romæ partim mea, partim multo auro redempta manu descripsisse Alexiadem Annæ Comnenæ, et quia mendosum erat exemplar, cum Florentino ob hanc ipsam causam in eam urbem quam jam videram reversum, contulisse. » « Hic autem pretiosus liber anno 1776 in distractione librorum Gronovianorum venditus est uno floreno. »

texte intégral du livre I^{er} presque complètement (1); le *Coislinianus*, seul à nous donner la fin du livre XIV et le livre XV en entier, encore que les derniers folios soient bien mutilés par endroit (2).

Il nous reste à signaler les variantes du *Vaticanus* gr. 981 qui peuvent intéresser l'introduction de l'*Alexiade* et en éclaircir, sinon en améliorer le texte. Ces variantes justifient en plusieurs occasions les conjectures heureuses qu'avaient faites certains savants byzantinistes aux prises avec les difficultés des leçons du *Monacensis*.

A. = Épitomé de Munich (græc. 355), originaire d'Augsbourg;

F. = Florentinus, manuscrit de la Laurentienne;

P. = Parisinus græc. 400;

C. = Coislinianus 311;

V. = Vaticanus;

Hoeschel.

Poussines.

Schopen (éd. Bonn).

Reifferscheid (éd. Teubner).

N. B. — Je renvoie à cette dernière édition pour les références.

3,3. [Le temps engloutit ce qui est insignifiant] ὅπου μὲν οὐκ ἄξια λόγου πράγματα. Éd. Teubner λιθίου; Hoeschel λίθου; V. λόγου; P. ὅσα μὲν οὐκ ἄξια μνήμης... Reifferscheid conjecture ληκυθίου parce que le manuscrit d'Augsbourg a λιθίου et parce que la princesse Anne aime le style ampoulé (p. IX). Il me semble préférable de s'en tenir à la leçon suivie par V. et conjecturée par Schopen.

3,5. Ἄλλ' ὃ γε λόγος ὁ τῆς ἱστορίας. A. et V. et Reifferscheid omitt. δ. P. ὃ γε λόγος ὁ τῆς ἱ.

3,8. τὰ ἐν αὐτῷ γινόμενα. Reifferscheid, γενόμενα; A. V. γινόμενα; P. καὶ τὰ ἐν αὐτῷ γενέσει.

3,12. οὐ γραμμάτων οὐκ ἄμοιρος [non seulement ne suis pas étrangère aux belles lettres].

Hoeschel, A. et V. om. οὐ. Reifferscheid, P. οὐ.

4,8. τούτας δὲ λέξουσα.

Hoeschel λέξασα; A. λε...σα; V. λεξο.σα.

Crusius et Reifferscheid avaient conjecturé λέξουσα. Ce qu'on peut lire de V. confirme la conjecture; l'espace laissé en blanc par A. rend tout à fait improbable la leçon de Hoeschel et de Poussines.

4,10. πρᾶγμα τηλικούτον.

Hoeschel et Reifferscheid τηλικούτο; A. et V. τηλικούτον.

4,21. ἐκεῖνον, ἀλλὰ διὰ τῆν. V. confirme la conjecture de Hoeschel.

4,24. ἐποφθαλμιῶντες.

Ce qu'on peut lire de V. ἐποφθαλμιω... confirme la conjecture de Reifferscheid.

(1) Toute la préface manque; il n'en reste que les trois dernières lignes, « τοῖνον ἐνθένδε τῆς ἱστορίας » (Teubner, p. 8, ligne 24); — le manuscrit s'arrête vers la fin du livre XIV : « καὶ τὰς δυνάμεις ἀπάσας » (Teubner, vol. II, p. 256, ligne 5).

(2) Le texte de ce manuscrit ne commence qu'à la fin du livre I : « μᾶλλον τοῦτον τὸν κατάπλου ἐκείνου » (Teubner, p. 53, ligne 30).

Schopen : ἐποφθαλμιάσαντες ; Hoeschel s'est borné à reproduire le texte de A. avec ses lacunes.

4,25. ἔχον ὑπὸ βασκανίας.

Conjecture de Hoeschel, confirmée par V.

4,26. ὅταν γάρ τις τὸ τῆς ἱστορίας ἥθος.

Il semble qu'on puisse lire τις (conjecture de Hoeschel) sur V.

5,19. συνεστράτευσε δ' Ἰωάννη τῷ αὐτοκράτορι ἐμῷ ἀδελφῷ καὶ κατ' ἄλλων μὲν βαρβάρων καθιστάντι στρατίαν καὶ δὴ καὶ κατὰ τῶν Σύρων ἐξορμημένῳ καὶ πάλιν ἐπὶ νόμῳ ἔχοντι τὴν Ἀντιόχου πόλιν.

Il faut ainsi restituer le texte, d'après V. Schopen s'est bien aperçu qu'il y avait dans le texte de Hoeschel une lacune.

Sur cette expédition de Nicéphore Bryennios avec Jean Comnène, l'expédition d'Antioche (1137-1138), voir F. Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel I Comnène*, chap. VII. Chalandon fait mourir Nicéphore avant l'entrée de Jean Comnène à Antioche, laquelle n'eut lieu qu'en 1138. D'après le texte de l'*Alexiade* ainsi restitué, Nicéphore n'aurait-il pas assisté à la prise d'Antioche ?

5,26. βραχύ τι. Confirme la conjecture de Hoeschel et de Crusius.

6,1. ἀπὸ Διογένους. On peut lire encore dans V. Διογε... ce qui confirme la conjecture de Crusius.

6,11. βοτανιάτου V.

6,15. τοῦμῳ πατρὶ V. et A.

6,25. καὶ πόνοι ἀνένδοτοι. Confirme la conjecture de Crusius.

6,27. ἐξεστράτευεν V. Confirme la conjecture de Hoeschel.

7,4 et 5. ὅτι... ὅτι V. comme A.

7,5. ἀνολίξοι V. Confirme la conjecture de Nækius.

Par contre, on retrouve dans V. plusieurs fautes que Reifferscheid relève dans A., au paragraphe III : ἀλλὰ τὰ (5, 21) ; ἐνθεῖναι (5, 25) ; τὰ (6,5) ; θήσαιτο (6,7).

7,7. γενομένη V. Confirme la conjecture de Schopen.

7,27. καταναγκάσει V. Cette leçon semble préférable. Schopen a conjecturé καταναγκάσαι ; A. καταναγκάση.

8,2. ὡς ὄντως V.

Confirme la conjecture de Hoeschel ; A. ὄντας.

8,6. καὶ τὰ καθ' ἡμέραν πυρσά V. Il n'y a aucune lacune ; A. πυρός. Reifferscheid conjecturait une lacune devant πυρός.

8,13. καὶ τὸ τοῦ καίσαρος πένθος V. confirme la conjecture de Hoeschel ; A. τῇ.

B. LEIB.

Reims.

L'histoire byzantine dans l'histoire générale

Quand on a été l'élève enthousiaste de M. Charles Diehl, et qu'on n'a pas cessé par plaisir de suivre ses travaux ; quand naguère on a préparé une thèse d'histoire ancienne ; quand on a vécu des mois à Athènes, sous l'œil des dieux et aussi dans les archives grecques ; quand on s'est laissé éblouir par la vision de Constantinople ; enfin quand on s'est appliqué à approfondir l'étude de la question d'Orient, l'on a beau être un spécialiste de l'histoire moderne, un certain jour l'enseignement du maître aimé et vénéré vous reprend avec le goût des études anciennes, la tradition de l'hellénisme et le recul de la question d'Orient vous entraînent vers le passé le plus lointain.

L'histoire, telle que nous la concevons aujourd'hui, intégrale et universelle, se présente comme un courant continu, qui nous ouvre les plus larges horizons. Peut-on comprendre l'histoire de l'Orient moderne si l'on ignore l'ancien Orient ? Peut-on parler d'une histoire générale de ce qu'on appelle à tort ou à raison le Moyen Age, si l'on ne tient pas compte de Byzance et du monde oriental ?

L'histoire de Byzance, isolée comme on l'a montrée trop longtemps, découpée en monographies, perdue dans les intrigues et les querelles religieuses, sans la possibilité d'y trouver un seul fil conducteur, constituait pour l'histoire générale comme un obstacle infranchissable. Renouvelée depuis peu par d'admirables travaux, dont plusieurs sont dus à notre illustre maître, l'histoire byzantine semble appelée maintenant à prendre définitivement sa place dans l'histoire générale (1).

(1) M. Diehl avait présenté, en 1903-1904, dans la *Revue de l'Orient latin*, l'étude capitale de Carl Neumann, parue en 1894, sur la situation mondiale de *l'Empire byzantin avant les Croisades* ; M. Diehl a écrit, depuis lors, entre autres études, son *Histoire de Byzance*, et son ouvrage sur *Byzance : Grandeur et décadence*, qui situe si parfaitement Byzance dans l'espace et dans le temps. M. F. Uspenskij a montré lui aussi la part de Byzance à l'histoire universelle, dans son *Histoire de l'Empire byzantin*, malheureusement si difficile à consulter. M. N. Jorga a dégagé le rôle éminent de Byzance dans le second volume de son *Essai de Synthèse de l'Histoire de l'Humanité*. Nous citerons encore essentiellement l'ouvrage de M. Halphen, *les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle*, 1926 ; celui de M. Lot, *la Fin du Monde antique et le début du Moyen Age*, 1927 ; celui de M. Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches, vom römischen bis zum byzantinischen Staate*, 1928 ; la traduction anglaise de l'histoire de M. Vasiliev, *History of the Byzantine Empire*, t. I, 1928, avec une bibliographie abondante et tout à fait au point ; enfin les *Selected Essays* de J. B. Bury, réunis et publiés en 1930 par M. H. Temperley, et où l'on retrouve, avec une étude de l'histoire byzantine entre 976 et 1057, l'introduction qu'il a écrite pour le vol. IV de la *Cambridge Medieval History* (1923), intitulée *The Eastern Roman Empire*.

I . — HISTOIRE INTERNE

L'histoire byzantine dans le prolongement de l'histoire romaine
et aussi dans la continuité de l'histoire du Proche Orient

Que l'histoire byzantine ne puisse se suffire à elle-même, rien ne le montre mieux que ses origines.

S'il peut paraître difficile de la confondre absolument avec l'histoire romaine à partir d'une certaine époque (1), si elle doit garder son nom, si l'Empire que l'on appelle byzantin est lui-même de très bonne heure plus byzantin qu'il n'est romain (2), il n'est pas douteux que, comme Montesquieu l'indiquait déjà, l'histoire byzantine apparaît tout à fait dans le prolongement de l'histoire romaine (3).

L'histoire byzantine et l'Empire byzantin n'existeraient même pas au moins jusqu'au temps des croisades (4); si l'on en croyait les Byzantins eux-mêmes, qui n'ont cessé jusqu'à cette époque et même plus tard de regarder vers leur passé, de vouloir se considérer et surtout se faire considérer comme les héritiers directs des anciens Romains (5).

Si l'on remonte à la période de transition entre ce qui est proprement l'histoire romaine et ce qu'on appelle le plus souvent l'histoire byzantine, on reconnaît aisément que l'événement de 476 ne marque ni la fin de l'une, ni le commencement de l'autre (6), on peut être disposé à admettre, avec M. Stein, l'existence d'une période prébyzantine (7), mais surtout on remarque que le nom d'histoire romaine, au moins à partir du III^e siècle, est plutôt conventionnel et ne recouvre pas, tant s'en faut, toute la réalité. Ce nom ne semblerait devoir être employé que dans la mesure où il peut servir à désigner l'ensemble de l'histoire de tous les peuples plus ou moins dominés par Rome. Or, le temps est venu pour ces histoires particulières, qui n'existaient naguère qu'en profondeur, de paraître à la surface (8).

Il semble alors, comme M. Lot l'a écrit, que la *Cité antique*, que Rome est devenue,

(1) A partir de la seconde moitié du VI^e siècle, d'après Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*; à partir de l'avènement des Comnènes, d'après Bussell, *The Roman Empire*.

(2) On parle des mêmes institutions; mais les noms anciens recouvrent des réalités nouvelles. Cf. Neumann, *op. cit.*, p. 133.

(3) Les ouvrages que nous avons cités dans notre première note en font la démonstration une fois de plus. Le titre que Stein a donné à son ouvrage est caractéristique. *Geschichte des spätromischen Reiches*. Voir aussi Vasiliev, *op. cit.* p. 34; Jorga, *Formes byzantines et réalités balkaniques*, p. 12. Peu nombreux sont ceux qui à l'exemple de Paparrigopoulos, dans son *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν νεωτέρων*, considèrent l'histoire byzantine comme faisant seulement partie intégrante de l'histoire de la nation grecque.

(4) Il est question des *Grecs byzantins* notamment dans une lettre de Jean Tzimiscès. Cf. Vasiliev, *op. cit.* p. 377.

(5) Cf. Diehl, *Byzance : grandeur et décadence*, p. 67; Neumann, *op. cit.* p. 107. Au XI^e siècle, Romain III veut encore ressembler aux empereurs romains, d'après Psellos, *Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance*, trad. E. Renauld, p. 34.

(6) Cf. Vasiliev, *op. cit.* p. 35. Il faut remarquer toutefois qu'en 476, pour la première fois les deux consulats sont assumés par l'Empereur résidant en Orient. Romulus n'a pas revêtu le consulat. Cf. Liebenam, *Fasti consulares*, p. 49.

(7) Le terme employé par M. Stein, *op. cit.*, p. 1, est celui de *frühbyzantinisch*.

(8) L'exemple de la Gaule est frappant; l'œuvre de M. Jullian le démontre. Le régime du *dominat*, qui a succédé au principat, n'est qu'une armature extérieure et qui tend à se briser.

pour refondre le monde, un creuset trop étroit (1). Les compétitions qui se manifestent à l'époque de Gallien sont tout à fait symptomatiques. Plusieurs provinces, la Pannonie, l'Égypte, la Grèce, la Thessalie, l'Isaurie, l'Afrique, les Gaules veulent avoir des empereurs particuliers. Si aucun de ces empereurs n'a tenté vraiment de démembrer l'Empire, si l'unité de l'Empire s'est maintenue bien au delà du III^e siècle, bien après le V^e siècle, et même théoriquement bien après l'an 800, il n'est pas douteux que les compétitions survenues du temps de Gallien dénotent déjà un certain particularisme. M. Lot affirme que si la situation s'était maintenue longtemps, l'Empire se fût cassé en six, huit, dix morceaux, et qu'à la longue le particularisme provincial aurait engendré des nationalités (2). Sans envisager ces hypothèses, nous devons constater que des milieux divers existent dans l'Empire, et que, dès le III^e siècle, ces milieux se montrent avec leurs traits particuliers, avec une histoire, qui n'est presque plus l'histoire romaine, et qui est surtout l'histoire particulière du contenu humain de ces milieux.

Parmi ces milieux divers, il en est qui, en même temps qu'ils affirment leur importance, tendent à se grouper. Qu'on observe à ce propos l'extension progressive du sens du mot *Orient*, employé pour désigner une division administrative de l'Empire. Sur les cartes dont est pourvu le livre de Stein, on remarque en 309 un diocèse d'Orient (*Diocesis Orientis*) comprenant la Cilicie, la Haute-Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte et la Lybie. En 390, ce diocèse est partagé en deux, mais au-dessus d'eux le mot *Orient* sert à désigner une division plus large, la *Præfectura prætorio per Orientem*, qui comprend cinq diocèses : ceux d'Égypte, d'Orient, du Pont, d'Asie, de Thrace. Le jour n'est pas loin où l'Orient va s'étendre à toute une moitié de l'Empire ; dès 395, à la mort de Théodose, le partage semble définitif entre l'Occident et l'Orient, la *pars Occidentis* et la *pars Orientis* (3).

Il ne pouvait pas en être autrement. L'Orient, ou pour parler plus précisément la *pars Orientis*, qui correspond au *Proche Orient*, dont on parle aujourd'hui, a une individualité qui lui vient à la fois de la géographie et de l'histoire.

Géographiquement, l'unité du *Proche Orient* est très nette. Il est l'Orient méditerranéen. Mélange de terre et de mer, c'est la mer joignant le Sud au Nord, l'Est à l'Ouest qui assure son unité. Il comprend des territoires très différents, mais qui se font pendant, et dont aucun ne se suffit, qui doivent vivre solidaires. Il est le carrefour naturel entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il n'a pas de limites fixées par la nature, et il peut s'étendre plus ou moins dans ses diverses directions (4).

Ainsi il était préparé à devenir une *région historique* (5). Il a été de très bonne heure le foyer des plus brillantes civilisations et le domaine des plus puissants Empires. Le dernier venu avant l'Empire romain, l'Empire d'Alexandre, a soumis l'Orient à

(1) Cf. Lot, *op. cit.*, p. 24.

(2) Cf. Lot, *op. cit.*, p. 12 et p. 261.

(3) Vasiliev, *op. cit.*, p. 78.

(4) C'est ainsi que Naples, Venise, et l'Illyricum, malgré son parler latin, sont venus dans l'orbite de l'Orient ; cf. Jorga, *Formes byzantines*, p. 124, et *Essai de Synthèse*, I, p. 367. M. Halphen, *op. cit.*, p. 368, considère l'Égypte comme une dépendance de l'Asie ; c'est à l'Orient qu'elle appartient.

(5) Sur l'Orient, région historique, on peut voir notre article *Europe centrale, Orient méditerranéen et Question d'Orient*, dans la Revue de Synthèse historique, juin 1928, p. 43-67.

l'influence de l'hellénisme, et il a étendu les frontières de l'Orient très loin vers l'Est jusqu'à l'Inde. Plus tard, au moment de la conquête romaine, l'hellénisme, qui s'était orientalisé entre temps (1), s'est imposé à Rome victorieuse; cette progression de l'Orient vers l'Ouest a préparé la voie au christianisme.

A partir du III^e siècle après Jésus-Christ, la situation se renverse. On a dit qu'à partir de cette époque l'Occident romain, la *pars Occidentis* « se barbarise » (2) ou se germanise, les barbares Germains s'y établissant de plus en plus nombreux, au point que l'armée romaine devient une armée de barbares et que la connaissance de la langue germanique s'impose aux généraux romains (3).

L'Orient ne devait pas se laisser germaniser (4). Tandis que ses frontières reculent, il se replie sur lui-même; il prend de plus en plus conscience de son individualité et de sa supériorité sur l'Occident (5); il en viendra à mépriser Rome. Une sorte de cristallisation s'opère dans cette *pars Occidentis* qui reste la partie saine de l'Empire. Avant même de se trouver séparé en fait de la partie occidentale, l'Orient chrétien en voie de régénération a pris pour lui sinon l'Empire, du moins l'empereur.

Depuis assez longtemps, tandis que Rome cesse d'être la capitale de l'Empire ou la résidence des empereurs (6), l'Orient, parce que sa vitalité est extrême, parce qu'il reste le foyer inviolé de cette culture gréco-orientale qui s'est imposée aux Romains, exerce sur les empereurs un attrait de plus en plus grand. César pensait déjà à restaurer Ilion (7). Dioclétien a fait de Nicomédie sa résidence. Le pouvoir suprême s'orientalise alors de toute manière; les empereurs se sont mis à porter le diadème; l'Empire est devenu une monarchie absolue, en même temps qu'un Empire universel, à l'exemple des Empires d'Orient.

Comme l'édit de Milan, la fondation de Constantinople et le choix de Constantinople, comme résidence impériale, constituent la conclusion logique de l'hellénisation ou plus exactement de l'orientalisation de Rome. Ce geste s'imposait à Constantin le Grand. L'heure était venue pour l'Orient d'affirmer sa suprématie et son triomphe sur l'Occident devenu barbare (8).

En ce sens, M. Diehl a pu dire, avec juste raison, que le jour de la fondation de Constantinople, l'Empire byzantin commence (9). Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un Empire nouveau (10); c'est l'Empire unique et universel qui continue; mais une ère nou-

(1) Cf. Lot, *op. cit.*, p. v.

(2) Cf. Lot, *op. cit.*, p. xii et 272.

(3) Cf. Lot, *op. cit.*, p. 273, et Stein, *op. cit.*, p. 189. Stein parle spécialement du IV^e siècle.

(4) Les invasions glissèrent le long de l'Empire d'Orient; les Empereurs d'Orient s'employèrent aussi à les détourner vers l'Occident. Théodose ayant pratiqué une politique nettement germanophile, une réaction très violente s'ensuivit.

(5) Cf. Lot, *op. cit.*, p. 43; M. Lot constate ce fait spécialement pour le V^e siècle.

(6) A partir d'Aurélien, d'après M. Lot, *op. cit.*, p. 24.

(7) Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 73.

(8) On a expliqué de diverses façons la fondation de Constantinople, mais sans tenir compte peut-être assez de l'influence du milieu. Toutefois, M. Jorga, *Essai de Synthèse*, I, p. 360, indique la nécessité où se trouvait l'Empire de se placer au milieu de la vitalité du monde romain. M. Lot, *op. cit.*, p. 39, voit plutôt l'influence qu'a exercée sur le milieu la fondation de Constantinople; dans l'acte de fondation lui-même, il voit plutôt un fait d'exaltation religieuse; Stein, *op. cit.*, p. 193, l'explique par la nécessité où se trouvait l'Empereur de fonder une Rome chrétienne; par là, il semble reconnaître en quelque manière l'influence du milieu.

(9) Diehl, *Byzance : grandeur et décadence*, I.

(10) Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 34.

velle s'ouvrir pour lui parce que son centre et son axe ont changé (1), qu'il est l'Empire d'une ville nouvelle placée dans un autre milieu. La capitale à Constantinople, c'est tout l'héritage de l'antiquité remis à sa vraie place, rendu à son lieu d'origine ; c'est l'Empire en Orient, dans le cadre des anciens Empires, au foyer des plus anciennes civilisations, et c'est en même temps l'Empire à l'Orient, à cette région qui semble faite pour commander toutes les autres. La forme de l'Empire fondé par Rome peut subsister ; mais cette forme doit épouser une réalité qui n'est plus du tout l'histoire romaine, qui est l'histoire byzantine, greffée en quelque sorte sur celle de tout le vieux monde oriental.

Essayons de voir maintenant dans quel sens cette histoire se développe.

Il n'est pas douteux que, comme on l'a dit bien des fois, après la fondation de Constantinople, l'Empire s'orientalise (2). Mais il faudrait pouvoir dire en quoi consiste cette orientalisation. De l'influence de quel Orient s'agit-il ? De celle de l'Orient moyen ou de celle de la Grèce propre ? De celle de l'Orient contemporain ou de celle de l'ancien Orient (3), du milieu naturel ? Il faudrait savoir encore si cette orientalisation est continue ou bien si elle correspond plutôt à certaines circonstances.

D'autre part, souvent les mêmes auteurs, qui parlent de l'orientalisation de l'Empire, croient pouvoir affirmer que l'Empire évolue dans le même sens que les pays occidentaux, de l'antiquité vers le Moyen Age (4), la ressemblance avec le milieu occidental devenant à la fin si parfaite que les croisés nouvellement établis en Grèce ont été frappés d'y trouver la même organisation que chez eux (5). Ces considérations devraient peut-être se renforcer de précisions, pour savoir si vraiment le régime féodal de l'Orient est de même nature que celui de l'Occident (6), si ce dernier ne s'est pas superposé en Orient, à partir d'une certaine époque assez tardive, à un régime qui existait déjà à l'époque romaine, voire même dans l'ancien Orient (7).

Enfin, tout le monde convient que l'histoire intérieure de l'Empire a pu se ressentir profondément des événements extérieurs, événements aussi importants que la pénétration des Slaves dans les Balkans, le péril perse, l'invasion arabe, le péril bulgare, la création de l'Empire d'Occident, le péril normand, les croisades avec l'intervention de Venise, et, pour terminer, le péril turc.

(1) « The Roman Empire translated on the Bosphore », dit Frederic Harrison dans son étude intitulée : *Byzantine History in the early middle Ages*, p. 6. Bury, *op. cit.*, p. 216, explique de même pourquoi à l'expression *Roman Empire* il a cru devoir ajouter *Eastern* pour désigner l'Empire byzantin.

(2) Par exemple, Neumann, *op. cit.*, p. 70 ; Diehl, *Byzance : grandeur et décadence*, p. 70, etc.

(3) « C'est dans l'antique Orient, dit M. Diehl, *Ibid.*, p. 270, que l'État byzantin a puisé sa tradition monarchique, que l'Église byzantine a puisé beaucoup de ses cérémonies, et c'est là que l'art byzantin a appris que sa fonction essentielle était de glorifier Dieu et l'Empereur. »

(4) Rambaud, dans *l'Empire grec au X^e siècle*, notamment, p. VII, présente l'Empire byzantin comme un État médiéval. Au contraire, Jorga déclare dans son *Essai de Synthèse*, I, 388 : les mille ans de Byzance ne sont pas « un Moyen Age ».

(5) Cf. Rambaud, *op. cit.*, p. 259.

(6) Il manque à la féodalité orientale la stricte hiérarchie de suzeraineté (Diehl, *Byzance*, p. 177). Et l'Orient dispose de la bureaucratie compliquée qui manque à l'Occident (Neumann, *op. cit.*, p. 133).

(7) Neumann, *op. cit.*, p. 150, dit : « Cette longue évolution, que la quatrième croisade seulement et la conquête de Constantinople par les Occidentaux décidèrent dans le sens du Moyen Age » ; M. Lot, *op. cit.*, p. 125, trouve des éléments du Moyen Age dans les antiques monarchies de l'Asie et de l'Égypte. M. Jacques Pirenne s'est exprimé de même dans une étude intitulée *Le lien vassalique à l'époque de la première féodalité dans l'ancienne Égypte* ; cf. *Revue historique de droit français et étranger*, 4^e série, t. VIII, Journées d'histoire du droit, 6-8 Juin 1929.

Pour nous, nous serions disposés à penser que si l'Empire a évolué au cours de sa très longue histoire, ce n'est pas tant de lui-même — la vie de l'Orient changeant peu malgré son désordre apparent (1), — que sous la pression de ces événements extérieurs (2). Chacun d'eux semble avoir agi sur l'Empire un peu de la même façon que la germanisation de l'Occident à partir du III^e siècle. Sous leur influence, l'Empire a réagi, il a repris conscience de lui-même et, dans une certaine mesure, il a renouvelé sa personnalité. Cela expliquerait que l'histoire de Byzance ne se présente pas du tout comme une suite continue, mais bien plutôt comme une série de recommencements.

Nous croyons aussi que pour comprendre l'histoire de Byzance, il faut tenir compte essentiellement de l'influence du milieu, telle qu'elle s'est exercée à toutes les époques de l'histoire. A ce milieu s'appliquent sinon des lois, du moins des observations générales (3). Le proche Orient, comme l'a écrit M. Jules Cambon, c'est le domaine de la juxtaposition des races. Les éléments des races subsistent les uns auprès des autres, sans pouvoir se fondre, et tout en se sentant très proches à certains égards (4); à tout moment, des rapprochements peuvent s'opérer, comme à tout moment des conflits peuvent naître. Aussi les Empires d'Orient ne se conservent qu'à condition d'avoir une organisation assez flottante, sans vouloir imposer de force une domination. Parce qu'ils ne peuvent fermer absolument leurs frontières trop vastes, ils peuvent difficilement s'opposer à la pénétration des éléments nouveaux, qu'attire sans cesse le carrefour oriental. Ces éléments cherchent à s'organiser, à se faire une place, et ils tendent parfois à la domination de l'Orient. Mais le milieu les use et ils s'effritent, s'ils ne parviennent pas à leur but dans un délai assez court.

Une considération annexe doit entrer, suivant nous, en ligne de compte. Établi à Byzance, l'Empire reste celui d'une ville. Or, bien qu'elle soit la grande ville ou même la ville par excellence, ἡ πόλις, Byzance pas plus que Rome ne suffit à l'Empire. Celui-ci a d'autres très grands centres qui peuvent aspirer eux aussi au rôle de villes capitales. Il comprend aussi des provinces dont certaines, comme l'Asie Mineure (5), parce qu'elles font vivre l'Empire, prétendent en disposer. Les rapports de ces villes et de ces provinces avec la capitale ne sont pas à négliger, pas plus que les intrigues des factions qui leur sont dévouées à Constantinople même.

Il en résulte que l'histoire byzantine apparaît comme superposée à d'autres couches d'histoire extrêmement nombreuses, et plus ou moins profondes, qui ont toujours tendance à se dominer, ensemble fragile et mouvant, dont l'ordre est aisément bouleversé par les circonstances extérieures.

Nous avons vu que l'Empire, surtout après Théodose, a réagi violemment contre

(1) F. Harrison, *op. cit.*, p. 7, fait un mérite à Byzance de la continuité de son gouvernement et de sa culture. Bury, *op. cit.*, p. 225, indique pourtant que l'Empire byzantin a plus évolué que l'Empire chinois.

(2) A plusieurs endroits de son *Essai de Synthèse*, M. Jorga souligne, à propos de Byzance, l'importance des événements extérieurs.

(3) Neumann, *op. cit.*, p. 150, en a énoncé certaines. De même, M. Jorga, *Formes byzantines et réalités balkaniques*, p. 126 et p. 157. Voir aussi notre étude déjà citée, p. 56.

(4) *Les Problèmes de l'Europe centrale, Conférences*, p. 109-110.

(5) Sur le rôle prépondérant de l'Asie Mineure, voir Neumann, *op. cit.*, p. 60 et p. 77.

la germanisation. De ce fait, son orientalisation s'accroît (1) ; il est influencé par la Perse. Il s'hellénise aussi ; le grec tend à remplacer le latin (2). Au point de vue social, on note que la petite propriété se défend malaisément contre l'extension de la grande (3) ; ce n'est peut-être pas l'annonce du Moyen Âge, — c'est la continuation d'un mal extrêmement ancien.

Justinien rétablit la domination de l'Empire sur une partie de l'Occident ; mais ses conquêtes sont éphémères ; l'Empire revient à l'Orient comme à son cadre naturel. Ayant gaspillé ses ressources au VII^e siècle, il est moins en état de se défendre. Il a raison des Perses ; mais les Slaves, les Lombards et les Arabes ont raison de lui. Les nouveaux venus se font admettre presque sans difficulté des populations de l'Empire (4). Il se resserre une fois de plus, comme au IV^e siècle, dans un cadre plus étroit. Les *Thèmes* ont été organisés, pour renforcer la défense ; ce sont comme des provinces proconsulaires. D'autre part, l'Empire ne cesse pas de subir l'influence du milieu, de l'Orient. Certains empereurs ont pu concevoir l'idée de transporter leur capitale à l'Occident (5) ; mais cette idée n'est pas réalisée. Quand la Perse est réduite par les Byzantins à la situation d'État vassal, l'Empereur en profite pour s'attribuer le titre nouveau de *basiléus*, qui correspond au titre perse de grand roi (6). La rivalité avec l'Église romaine s'aigrit ; c'est une autre forme de la concurrence entre l'Orient et l'Occident. Le mouvement iconoclaste apparaît comme un nouveau geste de l'Orient ; Byzance semble vouloir suivre l'exemple de l'Islam, qui lui est apparu d'abord comme une sorte de christianisme (7). On croit voir se dessiner une nationalité byzantine (8). L'Occident répond à cette nouvelle cristallisation de l'Orient en se détachant de lui (9), en essayant de lui prendre l'Empire, en reconnaissant Charlemagne empereur.

L'Empire carolingien ne dure pas, tandis qu'au X^e siècle du temps de la dynastie macédonienne, l'Empire qui peut maintenant s'appeler byzantin semble être à son apogée après sa victoire sur les Bulgares. Malheureusement pour lui, les éléments étrangers de pénétration ancienne ou récente prennent sur son territoire un rôle de plus en plus grand, tandis que les gouverneurs et même les grands propriétaires se comportent comme des féodaux rebelles (10), ou plutôt, dirions-nous, comme des satrapes en révolte ou d'indociles proconsuls. C'est la raison pour laquelle, dès le temps de la dynastie macédonienne, le péril normand et le péril turc, qui ne semblaient pas plus graves que d'autres, ont failli amener la fin de l'Empire.

(1) M. Collinet dans ses *Études historiques sur le Droit de Justinien*, I, p. 7-44, tient compte de cette orientalisation.

(2) Les *Novelles* de Justinien sont en grec. Stein, *op. cit.*, p. 443, note que la progression du grec aurait été lente : ce n'est pas l'avis général ; M. Jorga, *Essai de Synthèse*, II, 141, cite l'exemple d'un Empereur du IX^e siècle, traitant le latin de langue barbare.

(3) Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 193 ; Justinien luttait contre cette tendance.

(4) Cf. Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 74, et Vasiliev, *op. cit.*, p. 254.

(5) D'après Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 65-66, l'empereur Maurice aurait voulu au moins donner un chef à la partie occidentale de l'Empire, et l'empereur Héraclius aurait songé à s'établir en Afrique. Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 269.

(6) Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 241.

(7) Cf. Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 86.

(8) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 12, et Vasiliev, *op. cit.*, p. 260.

(9) Cf. Lot, *op. cit.*, p. XII ; pour M. Diehl, *Byzance*, p. 11, l'avènement de Charlemagne contribue à rejeter Byzance vers l'Orient.

(10) Cf. Neumann, *op. cit.*, p. 70 et 120.

En 1054 encore, l'Orient byzantin croit pouvoir s'affirmer en rompant définitivement avec Rome. Mais, bientôt après, les croisades vont couvrir l'Orient à l'Occident, et le tenir ouvert non seulement aux chevaliers, mais aux commerçants italiens. L'Empire alors cesse de s'appartenir. Il ne peut même plus s'empêcher de subir l'influence de l'Occident ; il adopte sa féodalité. L'événement de 1204 est décisif, moins peut-être parce que la dignité impériale passe aux Latins que parce que les Latins, en plus des Slaves, des Arabes, des Turcs, s'installent sur le domaine de Byzance.

Un nouveau fait de cristallisation s'observe à ce moment. Tandis que l'Orient se morcelle en domaines hiérarchisés, à la façon de l'Occident, un État de nationalité, un État grec se constitue autour de Nicée. A partir de 1261, l'histoire byzantine qui est aussi maintenant de l'histoire grecque, reprend sa place dans le domaine de Byzance à peine restauré. Tout auprès se forment des Empires, l'Empire serbe, l'Empire bulgare, qui semblent être comme on l'a dit, de contre-façon byzantine (1). Dans le même cadre de l'Orient, les Latins et les Turcs continuent leur destin (2).

De toutes les couches d'histoire superposées, laquelle atteindra la surface ? Les éléments se mêlent, puis l'obscurité se dissipe. Ce sont les Turcs qui l'emportent. Mais, même après 1453, l'histoire byzantine continue : Byzance demeure en dépit de Stamboul ; les populations chrétiennes de l'Orient, groupées autour du patriarche œcuménique, ajoutent leur histoire à celle d'autrefois... (3).

II. — HISTOIRE EXTERNE

Les rapports de l'État byzantin avec le reste du monde

Le rôle de Byzance dans l'histoire de l'Europe

A condition de situer exactement l'histoire de Byzance, à la fois par rapport à l'histoire de Rome et par rapport à l'histoire de l'Orient, l'appréciation du rôle historique de l'État byzantin, et l'étude de ses relations avec le reste du monde ne sauraient prêter à confusion.

Byzance a hérité de l'Empire de Rome sa fonction organisatrice et son prestige universel. D'autre part, l'État byzantin, ayant pour domaine la Méditerranée orientale, foyer des plus anciennes et des plus brillantes civilisations, a été appelé à remplir ce rôle si important d'intermédiaire entre les peuples, qui de tout temps a appartenu au Proche Orient.

Il s'ensuit que jamais le Proche Orient n'a aussi bien tenu sa place dans le monde, que quand son histoire et celle de l'histoire byzantine se confondaient. Il s'ensuit de même que le rôle historique de Byzance peut sembler avoir été sans égal.

(1) Cf. Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 410.

(2) Il y avait des Latins jusque dans l'armée grecque, et chaque grande ville grecque finit par devenir la capitale d'un groupement turc ; *ibid.*, II, p. 428 et 489.

(3) Cf. Paparrigopoulos, *op. cit.*, livre XIV. Il a fallu une nouvelle intervention de l'Occident pour rompre à l'époque moderne la nouvelle unité byzantine, qui existait dans le cadre de l'Empire ottoman. L'idée de nationalité, érigée par l'Occident en principe souverain, a amené la formation des États actuels de l'Orient et des Balkans, qui font penser aux monarchies hellénistiques.

On s'explique ainsi que l'historien anglais Harrison ait pu présenter l'Empire byzantin comme « one of the chief keys to general history » (1); que l'historien allemand Neumann ait pu parler de Constantinople comme du meilleur observatoire pour étudier le monde entier (2); que l'historien russe Vasiliev parle de Byzance avant le VII^e siècle comme du plus puissant État du monde (3); que notre maître M. Diehl représente Byzance encore au XII^e siècle comme un des centres principaux de la politique européenne (4); enfin, que l'historien roumain ou plus exactement peut-être néo-byzantin, M. Jorga, exalte l'universalisme de Byzance, en la plaçant au centre de l'histoire (5).

Sans doute, les Byzantins renchérisaient sur la réalité quand ils ne voulaient voir autour d'eux que des barbares (6), quand ils représentaient leurs empereurs comme les maîtres de la terre entière (7), quand ces empereurs ne reconnaissaient d'autorité légitime dans le monde qu'à ceux qui s'avouaient leurs subordonnés (8). Pourtant il est de fait que l'Empire byzantin, dont les monnaies eurent cours pendant longtemps dans tous les pays (9), apparut aux contemporains comme l'Empire par excellence (10), de même que Byzance était la ville par définition. Vue de Byzance, l'histoire de notre Moyen Âge prend des proportions modestes (11), et l'histoire de l'Orient lointain se rapproche de notre horizon. L'histoire générale, telle que nous l'avons décrite de notre point de vue d'Occidentaux, semble devoir être révisée (12). Avec la position centrale qu'elle occupe dans le temps, pareille à celle que le carrefour oriental occupe dans l'espace, l'histoire byzantine peut avoir été le pivot de l'histoire universelle. On ne peut donc ni l'ignorer, ni l'isoler.

Si l'on veut étudier de plus près les rapports de l'État byzantin avec le reste du monde, il semble qu'on doive se tourner successivement vers chaque côté de l'horizon. On a reconnu particulièrement à propos de la politique de Justinien que l'Empire était un Janus à deux faces (13), l'une tournée vers le monde occidental, germanique et latin, et l'autre regardant vers le monde oriental, persan et sémitique. Cette observation nous paraît pouvoir être étendue à l'ensemble de la politique byzantine. Nous croyons même qu'il conviendrait encore de distinguer l'attitude de Byzance à l'égard des peuples du Nord, Slaves et Scandinaves (14). Et nous pensons aussi qu'aux régions étrangères considérées nous devons ajouter les provinces

(1) Cf. Harrison, *op. cit.*, p. 5.

(2) Cf. Neumann, *op. cit.*, p. 81.

(3) Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 259.

(4) Diehl, *Byzance*, p. 18.

(5) C'est l'impression qui ressort de toute l'œuvre historique de M. Jorga; Neumann, s'inspirant de la tradition germanique, conteste cet universalisme.

(6) Diehl, *Byzance*, p. 255.

(7) Les basileis étaient intitulés dans les proclamations officielles *δεσπόται τῆς οἰκουμένης*.

(8) Diehl, *Byzance*, p. 196; Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 1.

(9) Vasiliev, *op. cit.*, p. 200-201.

(10) Aux yeux des barbares, l'empereur de Constantinople est l'empereur romain; Halphen, *op. cit.*, p. 92.

(11) Lot, *op. cit.*, p. 401, parle des roitelets mérovingiens qui étaient peu de chose en face des empereurs; Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 117, 305, 452, parle de même des empereurs d'Occident à commencer par Charlemagne.

(12) Cf. Halphen, *l'Importance historique des grandes invasions*, dans le Bulletin du Comité international des Sciences historiques, n° 5, p. 578.

(13) A. Dyakonow, *Jean d'Éphèse et son œuvre d'histoire de l'Église*, p. 52-53.

(14) Bury, *op. cit.*, p. 223, distingue ainsi parmi les ennemis de Byzance, ceux de l'est, de l'ouest et du nord.

plus ou moins dépendantes de l'Empire qui se trouvent dans leur prolongement (1).

Dans les rapports que Byzance entretient avec les diverses régions du monde, nous retrouverons les deux éléments que nous avons notés dès le début : Byzance héritière de Rome, et l'État byzantin partie intégrante de l'Orient. Un troisième élément, Byzance champion de l'orthodoxie (2), serait à considérer s'il ne se combinait avec les deux autres, l'orthodoxie ayant été à la fois religion d'État et religion d'Orient.

A certains moments et à l'égard de certains peuples, Byzance se comporte surtout comme l'héritière de Rome, comme la puissance qui détient l'Empire universel en même temps que la vraie foi. A d'autres moments, et à l'égard de certains autres peuples, elle se comporte moins comme Empire que comme une puissance de l'Orient ; elle se montre dans ce cas plus orthodoxe que chrétienne.

En tant que disposant de l'Empire et comme héritière de Rome, Byzance a pratiqué une politique de prestige. Elle a essayé sans cesse de faire reconnaître sa suprématie, de maintenir les peuples sous sa tutelle, de faire rayonner son influence le plus loin possible. Elle a essayé aussi de reprendre les territoires qui appartenaient jadis à l'Empire romain, et elle n'a jamais reconnu ses pertes (3). D'un autre côté, elle s'est trouvée en butte aux dominations qui prétendaient elles-mêmes à l'Empire universel.

Quand Byzance agit comme puissance de l'Orient, son action fait partie intégrante de ce que l'on est convenu d'appeler la question d'Orient (4). En tant qu'elle prend

(1) Nous croyons qu'on doit considérer ensemble les rapports de Byzance avec les régions du Nord et avec la Crimée et les Balkans ; ses rapports avec l'Occident barbare et avec l'Italie, la Sicile et l'Afrique du Nord ; ses rapports avec l'Orient Moyen et avec l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte. La même politique se suit des régions extérieures aux confins et des confins aux provinces. L'explication naturelle de ce fait se trouve dans la pénétration progressive des *barbares* vers l'intérieur, et aussi dans la fraternisation de certaines populations des provinces avec les peuples de l'extérieur.

(2) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 14.

(3) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 197.

(4) Nous croyons avoir démontré par ailleurs, dans notre étude sur les *Régions historiques*, dans la *Revue de Synthèse*, juin 1928, p. 43-67, que la Question d'Orient est permanente comme l'Orient lui-même, et aussi qu'elle n'est pas seulement une question d'existence pour tel ou tel Empire, qu'elle peut être une question d'expansion, et qu'elle est surtout la question de l'organisation de l'Orient. En faveur de son application à l'histoire byzantine, nous pourrions citer bien des témoignages. Non seulement M. de Malkhazouny a composé, en 1898, une étude qui a pour titre le *Panslavisme et la question d'Orient*, et pour sous-titre *Essai sur l'origine et l'établissement des Slaves méridionaux dans la péninsule illyrique*. Non seulement, en 1907, M. A. Luchaire a fait paraître son ouvrage intitulé : *Innocent III, la Question d'Orient*. Mais, en 1912, dans leur ouvrage sur les *Commènes*, MM. Chalandon et Bréhier ont consacré un long développement à la Question d'Orient, que trois fois, d'après eux, l'Empire byzantin faillit résoudre à son profit, d'abord sous Justinien, puis sous Héraclius, et enfin, au IX^e et au X^e siècle, sous la dynastie macédonienne.

Encore, dans les études les plus récentes, il est parlé de la Question d'Orient, à propos de Byzance. Notre maître, M. Diehl, *Byzance*, p. 251 et 258, nomme la Question d'Orient à propos des relations instables de l'Orient et de l'Occident, entre le XI^e siècle et le milieu du XV^e siècle ; M. Halphen, *op. cit.*, p. 320, écrit à propos des efforts tentés par les Bulgares au X^e siècle pour atteindre la mer : « A plus d'un égard, on peut dire que la Question d'Orient était déjà posée. » M. Halecki, dans le rapport qu'il a présenté au Congrès d'Oslo sur l'*Union des Églises*, Bulletin du Comité international des sciences historiques, n° 5, p. 615, déclare que les conséquences de la rupture de 1054 ont réagi sur toute la Question d'Orient depuis les Croisades. Nous-même, nous avons présenté au second Congrès international des Études byzantines, à Belgrade, une communication intitulée : *la Question d'Orient à l'époque de Byzance*, qui a paru dans la *Revue des Études historiques*, janvier-mars 1928.

M. Jorga qui, dans son *Essai de Synthèse*, s'est attaché spécialement à étudier les rapports des formes Église-Empire et le développement des réalités populaires, s'est trouvé amené à reconnaître à son tour (*Formes byzantines et réalités balkaniques*, p. 71) que toute l'histoire de cette époque, qu'on appelle le Moyen Âge, ne tient pas uniquement dans des compétitions pour l'Empire, qu'une place doit y être faite aux compétitions proprement territoriales, et aussi au conflit des intérêts et des influences qui dresse les uns contre les autres toutes les forces en présence pour la domination de l'Orient. S'il ne nomme pas proprement la Question d'Orient, M. Jorga, *Formes byzantines et réalités balkaniques*, p. 156, parle du problème balkanique que Byzance n'avait pas pu résoudre, pas plus que les nationalités balkaniques, et qui sera résolu vers le milieu du XV^e siècle au profit des Ottomans.

part à la question d'Orient, Byzance s'est efforcée de maintenir en sa faveur le statut de l'Orient. Elle s'est efforcée, comme Psellos l'a écrit à propos de Basile II « de purger l'Empire des barbares d'alentour, tous tant qu'ils sont qui encerclent nos frontières » (1), τὸ περίξ βαρβαρικόν. Elle s'est efforcée aussi de maintenir les peuples de l'Orient sous son obéissance. Elle a recueilli les influences de civilisation, et se les est assimilées, pour les répandre ensuite par le monde. Elle a donné sa marque particulière et celle de l'Orient à la religion, à l'art, au droit. D'un autre côté, elle a dû se défendre contre toutes les forces qui aspiraient à la domination de l'Orient, et contre toutes les convoitises qu'excitaient les richesses incomparables de Constantinople.

Il est arrivé que sa politique d'Empire et sa politique de puissance orientale se sont contrecarrées (2). Il est arrivé que les succès qu'elle a pu remporter d'un côté ont déterminé, d'autre part, des contrecoups qui ont rendu ces succès inutiles (3).

A l'égard de l'Occident germanique et latin, Byzance a surtout pratiqué une politique d'Empire. Elle l'a pratiquée le plus qu'elle a pu jusqu'à compromettre sa situation de puissance orientale (4), et le plus longtemps qu'elle a pu, même quand l'Occident a eu son Empire à lui et quand cet Empire est devenu assez puissant pour avoir à son tour des visées orientales (5).

L'Occident est resté pour Byzance presque jusqu'au XIII^e siècle ce qu'il était au VI^e siècle, le domaine de la barbarie (6), une barbarie redoutable, usurpatrice et brutale, en face de laquelle l'Empire universel établi à Constantinople devait rester la domination intangible, le centre unique d'autorité légitime (7) et le foyer unique de civilisation. Ce qui est occidental passe en Orient pour méprisable. « Pour les barbares d'Occident, écrit Psellos de Romain III, rien ne lui paraissait grand » (8). Les ambassadeurs de l'Empereur d'Occident sont traités à Byzance avec moins d'égards que les envoyés des Bulgares (9). Justinien lui-même ne craint pas de ruiner la vieille Rome occidentale (10). L'Occident à ses pieds, Byzance le domine du haut de sa grandeur; elle se tient d'ailleurs sur ses gardes; entre elle et lui, ce n'est pas le régime de la porte ouverte, c'est celui de la porte fermée (11).

A l'égard de l'Occident, il arrive aussi à Byzance, mais plus rarement, de se

(1) Cf. Psellos, *op. cit.* p. 14.

(2) Par exemple, au temps des conquêtes occidentales de Justinien, et quand les empereurs essayèrent de se rapprocher de Rome, ce dont les populations de l'Est prenaient ombrage. Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 163, pour Justin II.

(3) Quand, par exemple, les Perses et les Ostrogoths firent alterner sous Justinien leurs attaques contre l'Empire; cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 260. De même, plus tard, les Normands et les Turcs; cf. Neumann, *op. cit.*, p. 156.

(4) L'exemple de Justinien et de ses conquêtes occidentales peut encore être cité.

(5) De bonne heure, ces idées vinrent aux Occidentaux; au XII^e siècle, elles prédominent. Cf. Diehl, *Byzance*, p. 251.

(6) Même sous les Paléologues; cf. Diehl, *Byzance*, p. 255. Voir aussi Bury, *op. cit.*, p. 222; les croisades lui font l'effet d'invasions de barbares, p. 220.

(7) Certain empereur se considérait comme le maître des Saxons qui n'avaient jamais dépendu de l'Empire. Cf. Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 110.

(8) Psellos, *op. cit.*, p. 34.

(9) Neumann, *op. cit.*, p. 75.

(10) M. Lot, *op. cit.*, p. 314, rapporte que Justinien supprima à Rome les distributions de vivres. Les jeux du cirque furent supprimés eux-mêmes en 549. Rome est ruinée avec l'Italie.

(11) L'Empire byzantin ne s'intéresse pas aux affaires d'Allemagne; cf. Neumann, *op. cit.*, p. 75. Il faut noter pourtant qu'à partir du X^e siècle, Byzance s'est ouverte au commerce des villes italiennes. Il est vrai que Venise notamment faisait partie constitutive de l'Empire. Cf. Diehl, *Byzance*, p. 51, et Jorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient au Moyen Âge*, p. 50 et 51.

comporter comme puissance de l'Orient. C'est notamment quand Léon III réduit au profit du patriarche de Constantinople, c'est-à-dire au profit de l'Orient, le ressort de l'évêque de Rome, en retranchant à ce dernier l'Illyricum, la Sicile, la Calabre, et ses annexes (1). C'est encore quand l'Empire s'acharne à défendre par les armes les confins qui séparent l'Orient de l'Occident (2), ou quand il essaie de rompre les alliances dangereuses pour lui des adversaires occidentaux (3). Et puis Byzance remplit son rôle de puissance d'Orient quand par elle, sans qu'elle en ait d'ailleurs toujours le dessein arrêté (4), l'influence culturelle de l'Orient se fait admettre en Occident. En ce qui concerne l'art, on sait par M. Diehl, en particulier, ce que l'Occident doit à l'Orient (5). On connaît aussi ses emprunts au droit byzantin (6). Et l'on n'ignore pas que la conception impériale de Charlemagne et des Othons a été très fortement imprégnée de l'exemple oriental de Byzance (7).

A l'égard des populations, surtout slaves, venues du Nord, qui ont pénétré dans les Balkans et à l'égard de celles qui sont restées établies au delà des frontières septentrionales de l'Empire (8), Byzance s'est comportée autant comme puissance d'Orient que comme Empire, et elle a fait valoir au maximum ces deux éléments, l'un renforçant l'autre, au lieu de se contrecarrer, comme il est arrivé dans les affaires d'Occident.

La région du Nord est pour Byzance la région la plus ouverte. Elle y accède par la Crimée (9) et par le Danube, voie impériale (10). Les Scandinaves, pas très nombreux mais très actifs, semblent même avoir travaillé pour elle en établissant des bases d'organisation sur tout l'isthme européen de la Baltique à la mer Noire (11). Les Slaves qui forment le fond de la population, sont tout prêts à admettre des influences. Ils n'appartiennent à aucune Église. En se rapprochant de l'Empire, en y pénétrant, ils pourront éprouver certaines convoitises, et même le désir de l'Empire (12). Certains groupements de populations pourront prendre corps et former des organisations ambitieuses et dangereuses. Mais ces organisations pourront être opposées les unes aux autres (13) ;

(1) Cf. Halphen, *op. cit.*, p. 185.

(2) Encore, au début du XI^e siècle, Byzance essaya de reconquérir la Sicile. Cf. Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 245.

(3) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 57.

(4) Au VII^e siècle, comme l'a remarqué M. Jules Gay (*Mélanges offerts à M. G. Schlumberger*, p. 51), au moment même où s'affaiblit en Occident l'autorité politique de Byzance, les régions de cet Occident sont pénétrées plus que jamais d'hellénisme et d'orientalisme.

(5) Voir à ce sujet l'étude toute récente de M. Diehl, sur *les Influences de l'art oriental en Occident*, dans le n^o 5 du Bulletin du Comité international des sciences historiques, p. 685-694.

(6) Voir, en plus de l'ouvrage de M. Collinet déjà cité, celui de M. I. A. Pokrovsky, *Histoire du droit romain*.

(7) Cf. pour Othon le Grand, Diehl, *Byzance*, p. 319.

(8) Neumann, *op. cit.*, p. 76-77, distingue nettement ces barbares des frontières du Nord de ceux de l'Ouest et de l'Est, d'après le *De administratione imperii*, 81 ss.

(9) Les Byzantins étaient installés à Cherson, qui leur servait de base.

(10) Cf. Jorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'Orient*, p. 11.

(11) Cf. Halphen, *op. cit.*, p. 306-309.

(12) On lit dans le *De administratione imperii*, 81 ss., au sujet des barbares du Nord : « Ils portent naturellement en eux, semble-t-il, une telle avidité qu'ils veulent tout avoir et toujours davantage ; même pour de petits services, ils exigent les prix les plus élevés. Une fois pour toutes, il faut à leurs exigences insolentes répondre avec calme et prudence. Ils veulent avoir des ornements comme en porte seulement l'empereur, et des ornements d'or comme ceux de l'autel de l'Église Sainte-Sophie ! »

(13) Byzance se sert notamment des Russes et des Petchénègues. La lutte avec Siméon le Bulgare donne lieu à toute une combinaison d'alliances ; cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 386. Sur les différentes sortes de traités conclus par un Manuel Comnène avec les princes russes, voir l'étude de G. Vernadskij, intitulée *Relations byzantino-russes au XII^e siècle*, dans Byzantion, t. IV, p. 273-275.

la politique de Byzance prévaudra. Et l'influence de l'Empire, en même temps que celle de l'Orient, s'étendra de ce côté, aussi loin qu'elle peut aller (1), et assez profondément pour faire de cette partie de l'Europe une Europe spéciale, presque byzantine, qui est restée l'Europe orientale (2).

C'est le chef-d'œuvre de la diplomatie byzantine. Il arrive à Byzance d'avoir recours à la force, comme au temps de Basile II. Mais le meilleur moyen à employer à l'égard des barbares du Nord, c'est la propagande religieuse. Byzance multiplie les missions (3). Elle cherche à assimiler les barbares, quand ils sont en terre d'Empire. Quand ils sont au delà, elle s'efforce de les conquérir à la paix romaine ou byzantine, en leur offrant sa religion, mais sans leur imposer sa langue. Les missionnaires byzantins traduisent les livres saints à l'usage des populations barbares ; ils en profitent pour leur donner l'alphabet dont elles ont besoin (4). Les ingénieurs venus de Byzance vont construire au loin pour les clients de l'Empire des villes avec des églises (5). A son tour, le droit byzantin se fait admettre (6). Et le jour vient où les princes et les princesses barbares se rendent à Byzance pour se convertir (7) ; pour eux surtout semble avoir été imaginée la pompe byzantine, dont ils s'émerveillent, avec le culte de l'Empereur joint au culte de Dieu dans une surnaturelle apothéose (8).

Byzance a pu se sentir pendant longtemps très supérieure aux barbares de l'Ouest et à ceux du Nord ; quant à ceux de l'Est, exception faite pour les nomades asiatiques (9), le nom de barbares ne leur convient pas, au moins au sens où nous l'entendons (10). C'est de leur côté, vers l'Orient moyen de la Perse et de l'Inde et vers l'Extrême Orient chinois qu'on trouve les civilisations supérieures ; situé comme il l'est, le Proche Orient semble fait pour drainer vers l'Ouest et vers le Nord les courants de civilisation venus de l'Est. Byzance parfaitement consciente de cet état de choses témoigne aux prétendus barbares orientaux des égards particuliers. Dans ses rapports avec eux, elle va jusqu'à oublier son rôle d'Empire unique. Elle qui fait face à la barbarie véritable de l'Ouest et du Nord, elle a plaisir à se voir dans le prolongement du monde le plus anciennement civilisé, à rivaliser avec des Empires qui se disent universels comme elle (11), qui ont, eux aussi, des capitales monumentales, des cours luxueuses, une bureaucratie compliquée (12) et des mœurs raffinées. Entre ces Empires, y compris

(1) Jusqu'en Norvège, M. Rostovtzeff a trouvé des influences orientales à la Stavkirke d'Ornes, et la colonne qui porte la statue de saint Olaf, à Trondhjem, forme un ensemble byzantin.

(2) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 64.

(3) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 61.

(4) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 293. Ce fut l'œuvre notamment des moines Cyrille et Méthode ; ils eurent des imitateurs.

(5) *Ibidem*.

(6) Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 297, pour l'influence du droit byzantin sur le droit russe.

(7) La visite à Byzance d'Olga, grande princesse de Kief, peut être citée comme exemple. Cf. Diehl, *Byzance*, p. 59 ; Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 179.

(8) Cf. le chapitre sur le gouvernement de l'Empire dans Diehl, *Byzance*, p. 25 ss.

(9) Sans Byzance, d'après M. Diehl, *Byzance*, p. 309, les Arabes seraient restés des demi-barbares.

(10) « Pour la Perse, dit M. Lot, *op. cit.*, p. 300, il ne peut être question de barbares ».

(11) Le roi des rois, souverain de la Perse, s'intitulait frère du Soleil et de la Lune et aussi de l'Empereur byzantin ; Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 2. De même, en 1058, d'après Halphen, *op. cit.*, p. 385, le sultan se fait donner le titre de « Roi de l'Orient et de l'Occident ». D'autres exemples pourraient être cités.

(12) Par exemple, à Bagdad ; cf. Halphen, *op. cit.*, p. 215.

l'État byzantin, on ne saurait dire toujours exactement lequel est l'émule et qui donne l'exemple (1).

Arcadius déjà avait une telle considération pour le roi de Perse qu'il lui aurait demandé son patronage pour son jeune successeur (2). Psellos déclarait à propos de Romain III qu'il se faisait honneur de combattre contre les barbares de l'Orient. « Il trouvait, dit le chroniqueur, qu'il y avait là matière à se comporter d'une manière imposante et à conduire fastueusement les affaires de l'Empire » (3). Même un patriarche de Constantinople écrivant à l'émir de Crète, ne craignait pas de rapprocher l'Empire sarrasin de celui de Byzance, et d'affirmer que ces deux Empires étaient comme les deux grands astres du ciel, qu'ils devraient vivre en communauté comme des frères (4).

D'aucun autre côté, les empereurs byzantins n'ont porté aussi souvent leurs armes. D'aucun autre côté, l'État byzantin ne fut davantage attaqué. Soit pour s'ouvrir des routes de commerce (5), soit pour faire prévaloir la croix sur le croissant (6), soit pour garantir sa propre existence, Byzance négocia (7) et guerroya sans cesse avec les barbares de l'Est. C'est de ce côté que la question d'Orient fut le plus constamment ouverte. Et cependant l'emprise de l'Orient s'exerçait de telle manière sur ces peuples tous orientaux qu'ils semblaient frères autant qu'ils étaient ennemis, et qu'ils étaient aussi près de se rapprocher que de se combattre. Non seulement les empereurs byzantins prirent plus d'une fois les barbares de l'Est à leur service (8). Non seulement plus d'un mariage unit des princes asiatiques à des princesses byzantines (9). Mais encore à certains moments une fraternisation de l'orthodoxie et de l'Islam parut se dessiner (10). Les Byzantins préférèrent toujours le turban des Musulmans à la mitre des Occidentaux (11).

Le moment vint d'ailleurs, à partir du ^x^e siècle, où Byzance, tout en gardant ses prétentions (12), ne put guère suivre à l'égard de l'Ouest et du Nord d'autre politique que celle qu'elle avait adoptée à l'égard de l'Est, et qui s'était imposée à elle de ce côté dès le ^{vii}^e siècle par le fait de l'invasion arabe. L'Occident s'étant organisé fortement sous l'égide de la papauté (13), les invasions touraniennes ayant, d'autre part, barré la route de la Baltique à la mer Noire (14), l'État byzantin, pressé de toute part,

(1) Sur les relations entre les Empires d'Orient, voir l'étude de M. Millet, sur les sceaux des commerciaux byzantins, *Mélanges Schlumberger*, p. 363.

(2) Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 120.

(3) Cf. Psellos, *op. cit.*, p. 34. Quand ils combattaient contre la Perse, les empereurs avaient l'impression de reprendre l'œuvre d'Alexandre le Grand (Vasiliev, *op. cit.*, p. 240).

(4) Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 373.

(5) Justinien, notamment, essaya de se libérer de l'intermédiaire de la Perse pour commercer avec la Chine (Vasiliev, *op. cit.*, p. 206).

(6) Dès 622, la guerre d'Héraclius contre la Perse a une allure de croisade; cf. Halphen, *op. cit.*, p. 115. Voir aussi les chap. VIII et IX du second volume de l'*Essai de Synthèse*, de M. Jorga; il y est question de la croisade byzantine.

(7) Byzance négocia et s'allia même avec les Turcs avant de les combattre; par exemple, entre 568 et 580; cf. Henri Cordier, *Turks et Byzance*, dans les *Mélanges Schlumberger*, p. 26-27.

(8) Notamment les Turcs, même vers la fin de l'Empire.

(9) Cf. Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 430.

(10) Notamment dans les débuts de l'histoire de l'Islam, et au moment du mouvement iconoclaste.

(11) Même aux derniers jours de Byzance, en 1453.

(12) Sur les prétentions de Manuel Comnène, cf. Diehl, *Byzance*, pl. 18; voir aussi Jorga, *Essai de Synthèse* II, p. 531.

(13) A Byzance, on reprochait au pape de jouer le rôle d'empereur; cf. Diehl, *Byzance*, p. 202.

(14) Cf. Vasiliev, *op. cit.*, p. 393.

ne peut plus que subir la question d'Orient, laquelle s'est tournée contre lui. Elle est devenue la question de sa propre existence. Lui, Empire universel, il est obligé de se placer sous l'obédience de Rome (1), ou de devenir le vassal du sultan (2). L'empereur germanique Frédéric Barberousse, dans une lettre qu'il adresse à l'empereur byzantin, se contente de l'appeler le noble et illustre roi des Grecs, tout en rappelant qu'il tient lui-même de ses prédécesseurs, les glorieux empereurs romains, le droit non seulement de gouverner l'Empire romain, mais aussi d'administrer « le royaume de Grèce » (3). La question de l'Empire s'est donc aussi tournée contre Byzance, en se greffant sur la question d'Orient.

Si l'on pouvait suivre les péripéties des quatre siècles qui ont été les derniers de l'État byzantin, on serait frappé de l'analogie que leur histoire présente avec celle de l'Empire ottoman, à partir de 1740. Les puissances attachées à la perte de Byzance auraient, elles aussi, volontiers érigé en dogme la soi-disant *intégrité de l'Empire* parce qu'elles voulaient l'avoir chacun en son entier. D'autre part, il a pu y avoir pour l'Empire byzantin, comme pour l'Empire ottoman, *cent projets de partage* (4). Et, à propos de Byzance, on aurait pu parler également de *l'homme malade* qui ne venait jamais à bout de mourir.

Disparu en 1453, sans que sa chute pût étonner personne, l'État byzantin, comme naguère la Grèce antique, conquise par Rome, fit la conquête de ses vainqueurs, qui n'étaient pas seulement les *barbares* de l'Est, qui étaient aussi ceux de l'Ouest, sans parler de ceux du Nord.

L'État byzantin ayant cessé d'exister, tous les éléments de civilisation et d'organisation qui étaient siens, se dispersent à travers le monde. Ce sont les étincelles de l'incendie. L'histoire byzantine, nous avons vu qu'elle se continuait après 1453, modestement autour du patriarche œcuménique (5). Mais le rayonnement de Byzance ruinée s'étend bien au delà.

Depuis assez longtemps, au moins depuis Psellos (6), l'hellénisme renaissait à Byzance avec le culte de l'antiquité (7), par opposition à l'occidentalisme. Après 1453, Byzance, avec ses savants et ses artistes émigrés, va reconquérir l'Europe occidentale à l'antiquité (8) ; elle contribuera pour une large part et de l'Occident à la Russie à l'épanouissement de la Renaissance (9). Ensuite l'Occident deviendra, comme naguère l'Orient grec, la proie des disputes religieuses et même des guerres de religion. La papauté sera mise en échec par l'hérésie.

Elle sera mise en échec également par les nouvelles monarchies. D'où viennent les principes sur lesquels elles se fondent ? Psellos parlait déjà du roi soleil, ἥλιος

(1) En 1274, et encore en 1439.

(2) Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 531.

(3) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 205.

(4) Cf. Djuvara, *Cent projets de partage de l'Empire ottoman*.

(5) M. Jorga, *Formes byzantines et réalités balkaniques*, p. 170, parle même de la politique du patriarcat comme d'une nouvelle forme de l'impérialisme byzantin.

(6) Neumann, *op. cit.*, p. 140, considère Psellos comme le type de l'humaniste de la Renaissance.

(7) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 21-22.

(8) Ce qu'on appelle le Moyen Âge n'avait-il pas été seulement une crise que l'Occident et l'Occident seul avait traversée à la suite des invasions germaniques ?

(9) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 306, 323, 331.

βασιλεύς (1). L'autorité sans limites et le droit divin des monarques furent des réalités byzantines, avant d'être enseignées par les glossateurs de Bologne en faveur des souverains d'Occident (2). La bureaucratie qui s'épanouira au XVIII^e siècle en Occident, c'est encore à Byzance qu'elle a son berceau (3). Les méthodes de colonisation, de propagande religieuse avaient aussi servi d'instruments à Byzance. Et l'Empire, cet Empire universel dont Byzance avait disposé en tant qu'héritière de Rome, sera l'enjeu, à défaut d'un possesseur légitime, de combien de dominations concurrentes ? L'Empire ottoman qui dénoncera Charles-Quint comme un usurpateur (4) ; l'Empire russe qui pourra se croire l'héritier légitime parce qu'il est essentiellement byzantin (5), et parce que le tsar Ivan III a épousé la dernière des Paléologues (6) ; l'Empire germanique, fondé jadis par Charlemagne qui prétendit être, comme à Byzance, un empereur universel (7) ; l'Empire napoléonien qui aurait voulu restaurer l'Empire romain (8), après avoir effacé l'Empire germanique ; l'Empire britannique lui-même qui, d'après M. Jorga, a les mêmes prétentions que Byzance (9) ; et dans quelque temps peut-être un nouvel Empire romain restauré à Rome même...

La possession de l'Empire comporte la domination effective de l'Orient. Pour avoir le monde, il faut posséder Constantinople (10). La question du Rhin est moins importante que celle des Détroits. Après 1453, comme avant, l'Orient continuera de s'opposer à l'Occident ; le Saint Empire combattra l'Empire ottoman. A partir du XVIII^e siècle, la politique mondiale résultera surtout de l'antagonisme de l'Angleterre et de la Russie. L'Europe mettra-t-elle la main sur l'Orient, comme au temps de l'Empire vénitien ? Ou bien l'Orient turc, russe et balkanique, fera-t-il reculer l'Occident ? Ce sont les constants problèmes qui se posent et auxquels l'histoire byzantine préside. Elle ne saurait perdre ni son actualité ni son caractère universel.

De même qu'aboutit à elle toute l'histoire ancienne, orientale, grecque et romaine, pour l'histoire moderne et contemporaine de l'Orient, de l'Europe et du monde, on la trouve au point de départ.

Paris.

Michel LHÉRITIER.

(1) D'après Harrison, *op. cit.*, p. 17.

(2) Cf. Diehl, *Byzance*, p. 319.

(3) Cf. Harrison, *op. cit.*, p. 16.

(4) Cf. Jorga, *Essai de Synthèse*, III, p. 172.

(5) Il faut relire dans *Byzance*, de M. Diehl, les pages si attachantes qu'il a consacrées à la Russie au sujet de l'héritage de Byzance, p. 300 ss.

(6) Diehl, *op. cit.*, p. 331.

(7) Vasiliev, *op. cit.*, p. 325.

(8) C'est la thèse fondamentale de M. Driault, dans *la Vraie figure de Napoléon*, p. 152.

(9) Cf. Jorga, *Essai de Synthèse*, II, p. 258.

(10) C'est un mot de Napoléon : « Celui qui possède Constantinople est le maître du monde. »

Le pouvoir impérial au temps de Léon VI le Sage ⁽¹⁾

I

PRINCIPE DE L'AUTORITÉ DU BASILEUS

On l'a depuis longtemps remarqué, à Byzance, comme dans toutes les sociétés fortement pénétrées de la croyance religieuse à une Providence dirigeant dans leurs détails les événements humains, on considérerait théoriquement, selon l'expression donnée par saint Paul, les puissances terrestres comme étant d'institution divine, et, en particulier, le pouvoir souverain du Basileus était étroitement rattaché à cette idée mystique. Cette relation entre l'idée divine et l'idée royale, nous la trouvons souvent exprimée et parfois sous une forme remarquablement nette dans les textes qui émanent de Léon VI ou de son entourage, et il serait aisé de dresser une liste assez longue d'extraits de documents de cette époque énonçant la théorie du droit divin des puissances terrestres en général, et de celui du Basileus en particulier (2).

De cette conception fondamentale que le Basileus est le représentant de Dieu sur terre dérive cette conception complémentaire que les actes de souveraineté du Basileus sont des actes inspirés par Dieu lui-même. C'est avec le concours de Dieu que le Basileus rédige et promulgue les lois, et ainsi la loi est d'institution divine (3). Les dignités que le Basileus confère sont comme conférées par Dieu (4).

Cette conception mystique que l'autorité du Basileus a, comme source et principe légitime, l'autorité de Dieu implique comme conséquence, ici comme dans la *Politique tirée de l'Écriture sainte* de Bossuet, l'obligation d'un certain nombre de devoirs pour le Basileus. Ces devoirs sont énumérés dans les cinq premiers paragraphes, qui sont originaux, du titre II de l'*Épanagôgê* : ce sont l'esprit de justice (§ 1), le souci de maintenir ou de rétablir les éléments de force de l'Empire (§ 2), la bonté bienfaisante

(1) Diehl, *Byzance, grandeur et décadence*, 1919, p. 25-36 ; Monnier, *les Nouvelles de Léon le Sage*, 1923, p. 8-II.

(2) Voici quelques-unes de ces formules qui peuvent être retenues : *Novelle 109* : « τοῖς ἐκ Θεοῦ τὴν οἰκονομίαν τῶν κοσμικῶν ἐγκυβερτισμένοις πραγμάτων... » ; *Novelle 2* : « ἡ ἐκ Θεοῦ βασιλεία ἡμῶν... » ; *Première lettre du patriarche Nicolas à l'émir de Crète* (in Migne, *Patrologia Graeca*, t. CXI, col. 28) : « πᾶσα ἐπίγειος ἐξουσία καὶ ἀρχὴ ἐκ τῆς ἁνωθεν ἡρτῆται ἀρχῆς καὶ ἐξουσίας » ; *Tactique de Léon VI* : ὑπόθεσις ἐπιλόγιω § 6 : « καὶ αὐτὸς [ὁ Θεός] καὶ βασιλεῖς καθιστᾷ καὶ γὰρ φησὶ δι' ἐμοῦ βασιλεῖς βασιλεύουσι. » Dans le *Clétorologe de Philothée*, on trouve fréquemment appliquées à Léon VI les épithètes (φιλόχριστος, ἔνθεος, θεοπρόβλητος, θειοτατος, φιλόθεος), qui sont d'usage pour qualifier le monarque byzantin.

(3) *Épanagôgê*, Proœmium : « δέξασθε οὖν τοῦτον τὸν νόμον ὀρθοφρόνως καὶ θεοπρεπῶς ὡς παρὰ Θεοῦ γεγονότα, ὡς ἁνωθεν ὑπαγορευθέντα... » ; *Ibid.* titre I, § 1 : « [Νόμος] ἐστὶ δὲ καὶ θεῖον εὕρημα. »

(4) *De Cerimoniis*, éd. Reiske, II, chap. LII, p. 705.

(§ 3), l'orthodoxie et la piété (§ 5) ; mais surtout le Basileus est tenu de défendre et d'observer tous les commandements de l'Écriture sainte, les décisions des sept synodes et les lois romaines établies (§ 4) (1). C'est sur l'observance par Léon VI des devoirs énumérés dans ce paragraphe que s'engagea l'affaire des quatrièmes noces : Léon VI s'est risqué à commettre un acte interdit par la loi religieuse et la loi civile, il s'est heurté à une résistance très vive du clergé tout entier, soutenu par l'opinion publique, et l'on sait combien de précautions le monarque dut prendre, quelle crise il suscita pour obtenir une tolérance de fait précaire (2).

Le patriarche Nicolas dans sa *Lettre au pape Anastase* (3) insiste longuement sur ce point : le Basileus est strictement tenu d'obéir aux lois, de ne pas leur établir de dérogations spéciales pour sa personne. Il doit les respecter d'autant plus que ses sujets ont les yeux fixés sur lui et le prennent naturellement comme exemple : si le Basileus n'observe pas les lois, ses sujets ne les observeront pas non plus. Il doit se montrer digne du choix que Dieu a fait de sa personne ; d'ailleurs, la punition divine est plus grande si le rang social de celui qui a commis la faute est plus élevé. Nicolas va même jusqu'à déclarer le refus d'obéissance, le droit d'insurrection légitime et même obligatoire vis-à-vis d'un prince qui se laisse gouverner dans ses actes par des passions mauvaises : il faut, dit-il, obéir aux commandements des Basileis, mais seulement à ceux qui sont justes et qui ont pour objet de manifester la dignité royale : tels sont, par exemple, ceux qui ordonnent de combattre les ennemis, d'introduire quelque chose d'utile à la communauté, d'augmenter ou de raffermir la sécurité du peuple : voilà des catégories d'actes auxquels on peut donner son assentiment et son concours. Mais « si le Basileus, ajoute Nicolas, ordonne, sous l'inspiration du Diable, quelque chose de contraire à la loi de Dieu, on ne lui doit point obéissance ; on doit tenir pour nul un ordre impie venant d'un homme impie... » (4).

II

CARACTÈRE ET ÉTENDUE DU POUVOIR IMPÉRIAL

Essayons maintenant de définir, d'après les textes et les faits appartenant au règne de Léon VI, le caractère et les attributions de cette autorité impériale qui dérive avant tout de l'autorité divine et se trouve considérée comme obligée et responsable devant elle.

Le Basileus possède une souveraineté absolue. Les *Novelles* 46, 47 et 78 l'affirment avec des expressions très nettes. Autrefois, le Basileus ne réunissait pas en sa seule personne tous les pouvoirs publics ; il y en avait quelques-uns qui appartenaient

(1) *Épanagogé*, titre II, § 4 : « ὑπόκειται ἐκδικεῖν καὶ διατηρεῖν ὁ βασιλεὺς πρῶτον μὲν πάντα τὰ ἐν τῇ θεῇ γραφῇ γεγραμμένα, ἔπειτα δὲ καὶ τὰ παρὰ τῶν ἐπτὰ ἁγίων συνόδων δογματισθέντα, ἔτι δὲ καὶ τοὺς ἐγκριμένους ῥωμαϊκοὺς νόμους ».

(2) Sur l'affaire des quatrièmes noces, voir surtout C. de Boor, *Vita Euthymii*, 1888, p. 160-188, et Diehl, *Figures byzantines*, 1^{re} série, chap. VIII : *Les quatre mariages de l'empereur Léon le Sage*, p. 181-215.

(3) Nicolas Mystikos, *Lettres* (in Migne, P. G., t. CXI), *Lettre au pape Anastase* (n° 32), passim et notamment col. 200, 209 et 212.

(4) Diehl, *Byzance*, *op. cit.*, p. 192.

à des autorités constituées distinctes de lui : ainsi le Sénat de Constantinople avait une autorité législative légale (nouvelle 78), une autorité municipale légale puisqu'il choisissait trois préteurs pour l'administration des affaires de Constantinople (nouvelle 47). De même les curies des cités désignaient leurs administrateurs, leurs *στρατηγοί*. Mais aujourd'hui, déclare Léon, la constitution de l'État est complètement transformée : l'État est une monarchie où tout est réglé par la volonté du prince. C'est pourquoi Léon VI s'est décidé à consacrer légalement cette abolition des pouvoirs législatifs ou administratifs du Sénat et des Curies qui, depuis longtemps, était un fait accompli (1).

L'autorité absolue du Basileus s'exerce sous différentes formes :

a) *Autorité législative*. — A l'époque de Léon VI, le Basileus possède la plénitude de l'autorité législative; il est la loi non écrite (*νόμος ἄγραφος*). Cette autorité législative règle le droit public et administratif, comme nous le voyons dans les *Basiliques* et les *Novelles*, le droit privé où elle intervient même dans l'art culinaire (*Novelle* 58 qui interdit de se nourrir du sang des animaux), le droit commercial et économique où son rôle, d'après le *Procœmium* du *Livre du Préfet*, est d'empêcher par une surveillance appropriée les fâcheux effets de la concurrence libre et l'écrasement des faibles par les forts. Le Basileus peut même, déclare une *Novelle* de Léon (*Nov.* 109), autoriser des dérogations particulières à la loi, tout en lui conservant son autorité générale. Cependant les sept derniers paragraphes du titre II de l'*Ἐπαναγωγὴ* déclarent l'activité légiférante du Basileus soumise à un certain nombre de règles : il doit interpréter correctement les lois anciennes, et, lorsqu'il n'y a pas de loi écrite, observer la coutume (*τὸ ἔθος καὶ τὴν συνήθειαν*), et, là où il n'y a ni loi écrite ni coutume, se régler d'après les cas analogues.

b) *Autorité judiciaire*. — Le Basileus était le juge suprême et sans appel de tout l'Empire ; à Constantinople, il rendait la justice en personne ; dans les provinces, il déléguaient ses fonctions judiciaires à ses mandataires. Zachariæ de Lingenthal a étudié longuement cette question (2) ; aussi n'insistons-nous pas ici sur ce point. Remarquons d'ailleurs que, au moins en théorie, le pouvoir du Basileus est, ici encore, soumis à quelques obligations d'après le titre I, § 1, de l'*Ἐπαναγωγὴ*, notamment à celle d'être un arbitre impartial (3).

c) *Autorité religieuse*. — L'on sait que le Basileus était, à certains égards, un personnage sacerdotal. Dès son enfance, Léon VI fut le sujet d'une étrange opération de tonsure ecclésiastique que Constantin VII a retracée avec force détails (4) ; cette cérémonie curieuse signifiait, sans doute, l'initiation au sacerdoce du futur Basileus. Plus tard,

(1) *Novelle* 46 : « πρὸς ἑτέραν κατὰστασιν τὰ πολιτικὰ μεταποιῖται πράγματα καὶ πρὸς μόνην τὴν βασιλῆιον πρόνοιάν τε καὶ διοίκησιν ἀνήρτηται πάντα » ; *Novelle* 47 : « νῦν δὲ βασιλικῆς φροντίδος πάντων ἐξηρημένων καὶ σὺν θεῷ τῇ ταύτης προνοίᾳ καὶ σκοποῦμένων καὶ διατωμένων » ; *Novelle* 78 : « Τὸ μόναρχον κράτος τὴν τούτων ἀνήπτει διοίκησιν ». — Voir Monnier, *op. cit.*, p. 9-10. Le rôle et la composition du Sénat (la σύγκλητος βουλὴ), au temps de Léon VI sont malaisés à définir exactement ; comme l'a remarqué M. Lécivain, *le Sénat romain depuis Dioclétien*, 1888, p. 226, « il n'y a en cette matière que confusion et obscurité dans les textes historiques » ; on doit admettre avec M. Diehl, *Byzance*, *op. cit.*, p. 70, que le Sénat, composé des ministres et des hauts fonctionnaires civils de l'Empire, est alors « une sorte de Conseil d'État qui assiste l'empereur ».

(2) Z. de L., *Geschichte des griechisch-römischen Rechts*, 3^e éd., 1892, livre VI, Titre I (sur la constitution des tribunaux), § 2.

(3) D'après ce texte, le Basileus doit être : « μήτε κατὰ ἀντιπάθειαν τιμωρῶν, μήτε κατὰ προσπάθειαν ἀγαθοποιῶν, ἀλλ' ἀναλογὸς τις ἀγνοοῦμένης... »

(4) *De Cer.*, I, chap. xxiii, p. 621-622.

Léon VI manifesta, comme théologien et poète d'Église, une activité littéraire assez remarquable. Dans son recueil de *Novelles*, nous voyons Léon exercer son pouvoir en matière de législation religieuse ; d'une façon générale, il prend des décisions sur la nomination des évêques et des prêtres et sur les rapports entre les membres du clergé, il élève des évêchés au rang de métropoles et d'archevêchés ; bref, il règle le mode de désignation, la hiérarchie et la discipline des dignitaires ecclésiastiques (1) ; il publie des ordonnances sur les cloîtres et sur les moines (2), sur l'observation du repos dominical (3), sur les jours de fête ecclésiastique (4), sur le baptême et le mariage (5) ; il empêche le zèle intéressé des esclaves et des affranchis qui, à l'insu de leurs maîtres, se sont faits moines ou prêtres ou même sont devenus évêques (6) ; il règle des questions concernant la police intérieure de l'Église (7). Comme en témoigne cette brève énumération, l'Église grecque, du moins en matière de discipline, est, à l'époque de Léon VI, fortement subordonnée au Basileus.

Cependant il se trouvait ici en présence d'une autorité considérable, le Patriarche de Constantinople, chef du clergé de l'Empire. L'on trouve au titre III de l'*Épanagogé* une définition originale des pouvoirs et des devoirs du Patriarche (8). D'après ce texte, le Patriarche tient lui aussi son autorité de Dieu, il est la vivante et spirituelle image du Christ (εἰκὼν ζῶσα Χριστοῦ καὶ ἑμψυχος) ; il doit diriger et sauver les âmes des fidèles, gouverner les métropolitains, les évêques, les monastères et les églises ; il prononce des jugements ; il est le gardien de la tradition, l'interprète des textes sacrés et des canons, le défenseur de l'orthodoxie ; bref, au point de vue spirituel, tous les chrétiens de l'Empire sont ses sujets. Il a le devoir de défendre la foi contre le Basileus lui-même (9). Il est, non moins que celui-ci, l'une des deux parties essentielles de l'État, et l'accord entre eux est nécessaire (10).

Selon cette théorie, l'autorité du Patriarche est donc fort étendue, même vis-à-vis du Basileus. Et l'on constate, d'après plusieurs événements du règne de Léon VI, que cette théorie correspond à quelque réalité : mentionnons, par exemple, la position très forte et sans doute inébranlable qu'aurait gardée le patriarche Nicolas, s'il ne s'était point compromis dans une affaire de haute trahison, en entrant en relations avec le chef militaire révolté Andronicos Doucas ; rappelons aussi l'attitude si fière que son biographe prête à Euthymios vis-à-vis des pressantes sollicitations de Zoë Carbo-nopsina, qui voudrait être proclamée solennellement impératrice par le Patriarche (11).

(1) *Novelles* 2 à 4, 16, 75, 79, 86 ; voir aussi *Épanagogé*, titre VIII, et Gelzer, *Notitiæ Episcopatum*, p. 549-567.

(2) *Novelles* 5 à 8, 14.

(3) *Novelle* 54.

(4) *Novelle* 88.

(5) *Novelles* 15, 17, 74.

(6) *Novelles* 9, 10, 11.

(7) *Novelles* 12, 13, 73.

(8) Il est possible que Photius ait été le rédacteur ou l'inspirateur de ce titre ; voir là-dessus Zachariæ de Lingenthal, *Prolegomena à l'Épanagogé*, p. 55-60, et *Geschichte* (op. cit.) p. 22, note 21.

(9) *Épanagogé*, titre III, § 4 : « ὑπὲρ δὲ τῆς ἀληθείας καὶ τῆς ἐκδικήσεως τῶν δογμάτων λαλεῖν ἐνώπιον βασιλέως καὶ μὴ ἀισχύνεσθαι. »

(10) *Ibid.*, § 8 : « τῆς πολιτείας ἐκ μερῶν καὶ μορίων ἀναλόγως τῷ ἀνθρώπῳ συνισταμένης, τὰ μέγιστα καὶ τὰ ἀναγκαιότατα μέρη βασιλεὺς ἐστὶ καὶ πατριάρχης. Διὸ καὶ ἡ κατὰ ψυχὴν καὶ σῶμα τῶν ὑπηκόων εἰρήνη καὶ εὐδαιμονία βασιλείας ἐστὶ καὶ ἀρχιεροσύνης ἐν πᾶσιν ὁμοφροσύνη καὶ συμφωνία. »

(11) *Vita Euthymii*, chap. xvii.

Il est vrai que le Basileus choisit le Patriarche (1), et il a intérêt à le choisir docile et maniable, et qu'une fois le choix fait il tend à le considérer comme un simple ministre des cultes, révocable s'il résiste aux volontés du maître ; en fait, nous constatons que, sous le règne de Léon, il y eut deux patriarches expulsés de leur dignité : Photius et Nicolas. Mais il faut noter que ces deux personnages étaient très compromis et qu'il fut possible de les contraindre à une abdication. Euthymios affirme formellement à Léon VI, qui n'ose le contredire, qu'il n'a pas le droit de déposer un patriarche (2).

d) *Autorité civile et administrative.* — Le Basileus assigne à chacun dans la société son rang par la collation en séances solennelles de l'une des dix-huit dignités à insignes dont Philothée nous a conservé pour l'époque de Léon la liste hiérarchique (3). Il nomme tous les hauts fonctionnaires de l'État, et ces fonctionnaires sont essentiellement révocables ; ce sont les deux traits par lesquels Philothée les caractérise le plus volontiers (4). En fait, nous voyons sous le règne de Léon VI, comme sous celui des Basileis qui l'ont précédé ou suivi, le Basileus nommer ou destituer à son gré, quand il s'agit des hautes fonctions.

Les soixante fonctionnaires qui, au temps de Philothée, occupent les postes les plus importants de l'administration civile et militaire de l'Empire, ont presque tous de nombreux subordonnés : comment sont nommés ces fonctionnaires et officiers, d'ordre inférieur sans doute, mais dont beaucoup sont encore des personnages fort importants ? Sont-ils désignés par le Basileus ou par le haut fonctionnaire chef d'un grand service public ou titulaire d'une stratégie ? — Les textes concernant le règne de Léon VI ne fournissent pas sur ce point les éléments d'une solution complète, mais seulement quelques indications. Ainsi, l'Éparque de la Ville choisit lui-même son substitut (ὁ λεγατάριος), mais soumet son choix à l'approbation du Basileus (5) ; dans le thème des Cibyrrhéotes, le catépan des Mardaites était, comme le stratège du thème, choisi par le Basileus (6). Dans chaque thème, les subordonnés du stratège étaient les uns désignés par l'empereur lui-même, les autres laissés au choix du stratège (7) : ainsi les turmarques étaient choisis par le Basileus (8), tandis que les officiers subalternes (centarques, décarques, pentarques, tétrarques, etc.), étaient nommés par le stratège (9) ; quant aux hauts fonctionnaires civils du thème, le protonotaire, le chartulaire et le juge, ils étaient soumis au stratège pour certaines affaires ; mais pour leurs services particuliers, ils devaient rendre compte au Basileus (10), et, selon toute vraisemblance, ils étaient nommés directement par lui.

L'autorité du Basileus, en matière de gouvernement et d'administration, théori-

(1) Voir pour la procédure de l'élection le texte significatif du *de Cer.*, chap. xiv, p. 564-566.

(2) *Vita Euthymii*, chap. xv, § 4. Ces idées de Léon VI sur le pouvoir de l'empereur, au point de vue religieux, ne lui sont pas personnelles. D'une manière générale, la théorie de Léon VI sur le pouvoir impérial a toujours été, à Byzance, à quelques détails près, la théorie de tous les basileis, du début à la fin de l'Empire.

(3) *De Cer.*, II, chap. LII, p. 705-706 et p. 708-712.

(4) *Ibid.*, p. 707 et 712.

(5) *Le Livre du Préfet*, éd. Nicole, chap. xx, § 1.

(6) Constantin VII, *de administrando Imperio*, éd. Bekker, 1840, chap. I, p. 228-231.

(7) *Tactique de Léon*, chap. I, § 10.

(8) *Ibid.*, chap. IV, § 42.

(9) *Ibid.*, chap. IV, § 32-33.

(10) *Ibid.*, chap. IV, § 31.

quement absolue, paraît cependant rencontrer déjà quelque limitation dans la pratique : au temps de Léon VI, il ne peut guère recruter ses fonctionnaires dans n'importe quelle classe de la société, et il a visiblement perdu sur eux beaucoup de son pouvoir d'autrefois.

La *Tactique de Léon* (chap. II et IV) nous donne sur le premier point quelques renseignements curieux. Dans le second chapitre, l'auteur examine selon quelles règles il convient de choisir les stratèges ; il indique bien quelles sont les qualités intellectuelles et morales requises chez un bon stratège, mais il considère que la richesse et la naissance doivent entrer surtout en ligne de compte (1). De même, il recommande de choisir les turmarques, les drongaires et les comtes parmi les gens riches et nobles ; il faut, en effet, dit-il, que ces officiers aient des ressources suffisantes afin de pouvoir faire eux-mêmes, le cas échéant, les frais de largesses aux soldats (2). Dans les autres grands services publics, il en va alors de même que dans les commandements des provinces : ce sont des gens riches et de bonne naissance qui exercent, au nom du Basileus, les hautes fonctions de l'État. Et cette noblesse ne semble guère ouverte, à l'époque dont nous nous occupons, qu'à des aventuriers militaires, la plupart d'origine arménienne, que les textes citent en assez grand nombre (3).

Nous pouvons constater, d'après quelques *Novelles* qui la concernent, que, dans la pratique, cette noblesse administrative avait alors réussi à rendre en partie illusoire certaines précautions ou menaces brutales prises contre elle par des Basileis antérieurs. Sans doute, les fonctionnaires demeurent tenus de prêter un serment général d'honnêteté au moment de leur entrée en charge (*nov.* 97) ; ils ne peuvent marier ni leurs fils ou petits-fils ou parents mâles, ni même dorénavant leurs filles dans la province qu'ils ont à gouverner (*nov.* 23). Mais, par la *Novelle* 84, ceux de Constantinople acquièrent le droit légal d'acheter des biens mobiliers et immobiliers, de bâtir, de recevoir des legs ou des dons durant le temps de leur magistrature, ceci sans avoir besoin comme jadis d'une autorisation expresse du Basileus ; dans les provinces, où l'appel au Basileus contre les vexations possibles est plus malaisé, sans doute le stratège n'aura, pendant la durée de sa stratégie, aucun des droits reconnus aux magistrats de Constantinople : au contraire, ses subordonnés les posséderont à condition de demander l'autorisation du stratège. Cette *Novelle* sanctionne un état de fait des plus importants à constater ; la permission légale accordée aux plus hauts fonctionnaires d'acheter des propriétés foncières ou de les recevoir en dons ou legs a dû être saisie avidement ; et ainsi s'est préparé ou aggravé l'état de choses que manifeste la longue série des *Novelles* bien connues des Basileis du x^e siècle contre les dynates (4). Par les *Novelles* 62 et 105, la pénalité ancienne, qui était la mort, se trouvait singulièrement adoucie à l'égard des fonctionnaires qui volaient ou trafiquaient des objets appartenant à l'État : ils ne

(1) *Tactique de Léon*, chap. II, § 17 à 25. L'auteur conclut ainsi (§ 25) : « διὰ ταῦτα μὲν οὖν προχειρίζεσθω στρατηγὸς ἀγαθὸς, εὐγενὴς, πλούσιος. Μὴ ἀποβαλλέσθω δὲ πέννης μετὰ ἀρετῆς, εἰ καὶ μὴ ἀπὸ λαμπρῶν καὶ ἐνδόξων προγόνων κατὰγει τὸ γένος. »

(2) *Ibid.*, chap. IV, § 3 : « εὐπορωτάτους αὐτοὺς εἶναι καὶ εὐγενεῖς κατὰ τε τὸ γένος, καὶ τὴν τῆς ψυχῆς ἀρετὴν. »

(3) Rambaud, *l'Empire grec au X^e siècle, Constantin Porphyrogénète*, 1870, p. 535-537, en cite quelques-uns ; l'on pourrait en mentionner beaucoup d'autres, surtout si leurs noms n'étaient pas hellénisés.

(4) Zachariæ de Lingenthal, *Geschichte*, *op. cit.*, p. 265-270 ; Diehl, *Byzance*, *op. cit.*, p. 165-170.

seront désormais condamnés qu'à la perte de leurs fonctions et au paiement d'une amende de valeur double ou quadruple de celle de l'objet volé ou vendu. De même la *Novelle 61* abolit les dispositions rigoureuses édictées par les anciennes lois contre les agents fiscaux de l'État qui osaient augmenter le chiffre de l'impôt et s'approprier le surplus de celui qui avait été fixé par l'autorité centrale : c'était autrefois un cas de peine de mort ; désormais, l'agent prévaricateur paiera, au premier délit, une amende double de la somme perçue indûment ; au second, une amende quadruple, à celui qu'il aura lésé, et il sera, en outre, destitué de sa fonction.

En résumé, à l'époque de Léon VI, à Byzance, l'autorité impériale est conçue comme une émanation de l'autorité divine, ce qui implique pour le Basileus, non seulement des droits, mais aussi des obligations assez strictes, notamment celle de respecter lui-même les lois ou les coutumes religieuses et civiles qui, aux yeux de ses sujets, sont, comme lui, d'institution divine. Cette autorité est absolue, en théorie et même à beaucoup d'égards en fait : en matière législative et judiciaire, elle n'est restreinte que par certaines prescriptions morales un peu vagues ; en matière ecclésiastique, elle est aussi considérable : toutefois, elle trouve ici des limites, une sorte de barrière, dans la puissance sociale du clergé, qui est riche et nombreux, qui possède une organisation hiérarchique sous l'hégémonie du patriarche et, en outre, le droit de tenir des synodes, et qui peut agir fortement sur l'opinion publique qu'il dirige en grande partie ; en matière civile et administrative, elle n'est guère limitée — et encore pour le temps de Léon VI cette limitation paraît-elle demeurer assez faible — que par la force croissante d'une aristocratie qui possède déjà, pourrait-on dire, à titre presque héréditaire, en même temps que d'importantes propriétés foncières, les fonctions de l'État et les dignités auliques. Ainsi, en ces premières années du x^e siècle, alors que l'Empire a déjà parcouru la moitié du millénaire que les destins lui assignèrent, son chef a bien la figure d'un monarque absolu et de droit divin, mais d'un monarque qui trouve dans la loi religieuse à la fois le principe et la limite de son pouvoir et qui doit parfois s'incliner devant l'autorité du clergé gardien de cette loi. C'est que, depuis cinq cents ans, la doctrine et la croyance chrétiennes, maîtresses des esprits et des cœurs, ont peu à peu pénétré le droit public et l'idée de souveraineté : dans la physionomie complexe du Basileus byzantin (1), ce qui apparaît maintenant en pleine lumière, ce n'est plus « l'héritier des Césars romains », ni celui des chefs des vieilles monarchies orientales, mais bien plutôt le « vicaire de Dieu » et son délégué responsable du gouvernement des hommes.

Nantes.

M. MITARD.

(1) Diehl, *Byzance, op. cit.*, p. 25-27.

L'état intellectuel et moral des Byzantins vers le milieu du XIV^e siècle d'après une page de Joseph Bryennios

Si l'on veut juger en toute impartialité la dernière période de l'Empire grec d'Orient, celle des Paléologues, il convient de ne pas se laisser éblouir par le magnifique rétablissement que le fondateur de la dynastie put opérer en 1261. Il était, si l'on peut dire, tout en surface et nullement en profondeur. Certes, Michel VIII Paléologue a rendu un grand service à l'Empire en lui restituant son antique capitale, mais quel service plus important et plus durable ne lui aurait-il pas rendu, s'il avait pu en même temps lui restituer son âme de jadis !

Car, enfin, ce n'est pas d'avoir perdu Constantinople que l'Empire souffrait. La quatrième croisade ne l'en eût jamais dépouillé, s'il n'eût, dès cette époque, ressenti les premiers symptômes d'un mal irrémédiable dont l'établissement des Latins en Orient ne fut qu'une manifestation extérieure et tangible.

Pourquoi ne pas le reconnaître ! Au moment où Venise, poussée par la cupidité, débarquait ses bataillons mercenaires au pied des murs huit fois séculaires de Byzance, l'Empire, d'avoir durant tant de siècles essuyé les assauts de tant d'envahisseurs, se sentait vieilli, épuisé, à bout de souffle. Pour nous servir d'une image chère aux chroniqueurs byzantins, elle chercha bien, cette vieille femme, à recouvrer une fois de plus sa première jeunesse, à se soustraire à la loi fatale du temps. Vains efforts ! Impuissante à puiser en elle-même tout ce qu'il lui fallait d'énergie pour repousser l'assaut de l'Occident, elle se vit enlever quelques-uns des plus beaux fleurons de sa couronne et — honte suprême — sa capitale elle-même. Sans doute, Michel VIII Paléologue devait la lui reconquérir un demi-siècle plus tard, grâce à la faiblesse croissante des spoliateurs, mais cette restitution ne guérissait pas le mal incurable dont elle souffrait et, par conséquent, ne la mettait pas à l'abri d'un nouvel ennemi plus puissant.

Qu'on se rappelle les formidables événements du xiv^e siècle. L'Empire n'est plus alors qu'un pauvre navire, rebelle au gouvernail, dansant sur une mer démontée qui le rejette de Charybde à Scylla ! De combien s'en est-il fallu que la Serbie d'Étienne Douchan ne lui portât un coup mortel (1) ? Et puis, quand le danger serbe se fut miraculeusement dissipé, qui doute que le terrible Bajazet n'eût pas mis un terme

(1) Cf. Ch. Diehl, *Histoire de l'Empire byzantin*, p. 202-203.

à sa misérable existence, sans la providentielle intervention de Timour-Leng (1)!

Et du moment que la disparition subite d'Étienne Douchan, et surtout la défaite inattendue de Bajazet ne sauraient être ni directement ni indirectement rapportées à Byzance, n'est-on pas en droit de penser que, si le hasard aveugle ne s'en était mêlé, l'issue fatale de 1453 eût été avancée de cent ou pour le moins de cinquante ans? C'est ce qui ne nous paraît faire le moindre doute, et c'est ce qu'en toute justice on est obligé d'accepter, si l'on veut porter un jugement équitable et sur le ^{xiv}e siècle que l'on aurait tort de rendre responsable de la catastrophe finale et sur les derniers Paléologues dont quelques-uns méritaient un sort meilleur et n'ont eu que la mauvaise fortune de venir trop tard dans un Empire trop vieux. Car, enfin, qui peut contester que Manuel II, par exemple, n'eût pu sauver Byzance, si Byzance avait pu être sauvée? Quant au ^{xiv}e siècle, dont les errements ne sont que trop évidents, peut-être n'est-il pas aussi coupable qu'il en a l'air à première vue. Les guerres fratricides, l'oblitération du sens patriotique, enfin toutes les fautes dont il a donné le spectacle, ne sont peut-être que des effets au lieu d'être des causes.

Si la débâcle finale n'avait pas été à deux reprises différée par le hasard, si elle s'était produite à son heure logique, on ne serait pas tenté aujourd'hui d'incriminer le ^{xiv}e siècle et l'on chercherait dans un passé plus lointain les causes d'une catastrophe moins récente.

En fait, les errements du ^{xiv}e siècle ne furent que les manifestations de plus en plus violentes d'un mal invétéré, profond et sans remède : l'abaissement progressif du niveau intellectuel et moral.

* * *

Les Byzantins ne s'y sont pas trompés. Quand il leur est arrivé de s'interroger sur les malheurs qui les accablaient sans relâche, c'est bien à des causes morales et intellectuelles qu'ils les ont rapportés. Tel est l'esprit qui anime Joseph Bryennios, sermonnaire apprécié du ^{xiv}e siècle et témoin oculaire digne de foi (2).

Nous avons conservé de lui, entre autres ouvrages, un opuscule composé de quarante-neuf chapitres (3) dont le quarante-septième est justement consacré tout entier à l'énumération de ce que l'auteur considère comme les causes des malheurs de son pays. De ce texte, dont Krumbacher a depuis longtemps signalé l'importance (4), sans qu'on en ait d'ailleurs tiré parti depuis, semble-t-il, il n'existe qu'une seule édition (5) — fort rare et difficilement accessible — et point de traduction, ni de commentaire en français. Aussi avons-nous pensé qu'une traduction française accompagnée d'un commentaire serait favorablement accueillie par tous ceux qui sont curieux de choses byzantines et que la rareté de l'édition *princeps* justifiait et même imposait la reproduction simultanée du texte original.

(1) *Ibid.*, p. 205.

(2) Cf. Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, p. 113 et ss.

(3) κεφάλαια ἐπτάκις ἐπτά.

(4) *Op. cit.*, p. 113.

(5) Celle d'Eugène Bulgaris, *Œuvres du moine Joseph Bryennios*, en trois volumes, parue à Leipzig dans la seconde moitié du ^{xviii}e siècle, en deux fois : en 1768 (les deux premiers volumes) et, en 1784 (le troisième volume). C'est ce dernier qui renferme le chapitre dont nous nous occupons.

ΤΙΝΕΣ ΑΙΤΙΑΙ ΤΩΝ ΚΑΘ' ΗΜΑΣ ΛΥΠΗΡΩΝ (I)

Εἴ τις τὰς ἐπαγομένας ἡμῖν ἐκ Θεοῦ παιδείας ὁρῶν, ἐξίσταται ἀπορῶν, μὴ μόνον ταύτας ἀλλὰ καὶ τὰς γινομένας παρ' ἡμῶν ἀτοπίας λογιζόμενος, θαυμάζετω πῶς οὐ φέρονται σκηπτοὶ καθ' ἡμῶν. Καὶ γὰρ οὐκ ἔστι κακίας εἶδος, ὃ μὴ διὰ βίου παντὸς ἐπιμελῶς μετερχόμεθα· δῆλον δὲ, ὅτι βαπτιζόμεθα οἱ μὲν εἰς μίαν κατὰδυσιν, οἱ δὲ εἰς τρεῖς μὲν καταδύσεις, τοσαύτας δὲ καὶ τῆς Ἀγίας Τριάδος ὀνομασίας. "Ὅτι οἱ πλείους ἡμῶν οὐ μόνον τί ἐστὶ χριστιανός ἀλλ' οὐδὲ τὸν σταυρὸν αὐτὸν ποιεῖν ἴσασιν· ἢ ἴσασι μὲν, περιφρονοῦσι δὲ τὸ ποιεῖν. "Ὅτι οἱ ἱερεῖς ἡμῶν ἐπὶ χρήμασι χειροτονοῦνται· καὶ πρὸ τοῦ γάμου, ὥς οἱ πολλοί, ὁμιλοῦσι ταῖς ἑαυτῶν γυναιξίν. "Ὅτι ἐπὶ δώροις ἢ τῶν ἀμαρτημάτων ἄφεςις καὶ ἢ τῶν θείων δώρων μετάληψις δίδεται παρὰ τοῖς λεγομένοις πνευματικοῖς. "Ὅτι μοναστρίαις ἀναίδην συνοικοῦσιν οἱ παρθεναὶ ἐπαγγειλάμενοι μοναχοί. "Ὅτι τὸ θεῖον ὄνομα βλασφημούμενον οὐκ ἐπεκδικοῦμεν, ὀφείλοντες ὑπὲρ τούτου ἀποθανεῖν. "Ὅτι τῶν ἐχθρῶν τοῦ σταυροῦ τὸ κοινὸν ὄνομα, καὶ ἀλλήλους ὀνομάζομεν καὶ συνεχῶς ἐπικαλούμεθα. "Ὅτι καὶ ἡμᾶς αὐτοὺς καὶ ἑτέρους καὶ ἀναθεματίζομεν τὸ καθ' ἡμέραν καὶ μυρίαὶς ἀραῖς ὑποβάλλομεν. "Ὅτι πάντα ὄρκον, ῥήτὸν ἅμα καὶ ἄρρητον, ὁμνύομεν ἀδεῶς· καὶ εἰς τὸ τοῦ Θεοῦ καὶ Σωτῆρος φρικτὸν καὶ ἅγιον ὄνομα ἐπιπορούμεν ὁσῶραι· καὶ ταῦτα προκειμένης ἀνάγκης μηδεμιᾶς. "Ὅτι γογγύζομεν πρὸς Θεόν, ὅτε μὲν πῶς βρέχει, ὅτε δὲ πῶς οὐ βρέχει· πῶς καύσωνα ποιεῖ· πῶς ψῦχος ἐργάζεται· πῶς τοῖς μὲν ἔδωκε πλοῦτον, τοὺς δὲ πένεσθαι συγχωρεῖ· πῶς νότος ἡγέρθη· πῶς πνέει μέγας βορρᾶς καὶ ἀπλῶς κριταὶ καθιστάμεθα τοῦ Θεοῦ ἀδιάλλακτοι. "Ὅτι πολλοὶ ἐξ ἡμῶν εἰς τὴν ὀρθόδοξον πίστιν, εἰς τὸν Σταυρὸν, εἰς τὸν Νόμον, εἰς Ἄγιον, εἰς αὐτὸν βλασφημοῦσι τὸν Θεὸν παρρησίᾳ, ὥς οὐδεὶς ἀσεβής, τῇ βλασφημίᾳ προστιθέντες καὶ ἄρνησιν· καὶ οὐδεὶς τῶν ἀκουόντων ἐπεκδικεῖ. "Ὅτι τοῖς Ἑβραίοις χρώμεθα ἱατροῖς, καὶ τὰ τοῖς ἐκείνων χερσὶ ψηλαφώμενα, καὶ μολυνόμενα τοῖς σιέλοις, ἀλογίστως ἐσθίομεν. "Ὅτι πνικτὰ καὶ θνησιμαῖα καὶ θηριόλωτα καὶ αἷματα ζῶων ἀπερισκέπτως, ὥς ἐθνικοί, οἱ ὀρθόδοξοι κατεσθίουσιν. "Ὅτι γυμνοὶ ὥς ἐγενήθησαν, οὐ μόνον ἄνδρες, ἀλλὰ καὶ τὸ τῶν γυναικῶν φύλον, καθεύδειν οὐκ ἐπαισχύνονται. "Ὅτι τὰς θυγατέρας αὐτῶν ἀνήβους παιδοφθορίᾳ παραδιδόασιν. "Ὅτι στολαῖς ἀνδρिकाῖς τὰς ἑαυτῶν γυναῖκας ἐνδύουσιν. "Ὅτι τὰς ἱεράς τῶν ἑορτῶν αὐλοῖς καὶ χοροῖς καὶ σατανικοῖς πᾶσιν ἄσμασι, κώμοις τε καὶ μέθαις καὶ αἰσχροῖς ἄλλοις ἔθεσιν ἐπιτελεῖν οὐ καταισχυνόμεθα. "Ὅτι βλασφημίαις ἄρρητοις, ἃς οὐδὲ γραφῇ θεμιτὸν παραδοῦναι, τὸν μὲν Θεὸν ἁρνούμεθα, τῷ δὲ ἐχθρῷ προστιθέμεθα. "Ὅτι κινοῦντες ἀτάκτως τὰς ἁγίας εἰκόνας, τὰ μέλλοντα δῆθεν διὰ τῶν κινήματων αὐτῶν τεκμαιρόμεθα. "Ὅτι τὰ πλείω τῶν ἡμετέρων ἀμαρτημάτων ἀνεξαγόρευτα μένει, ὅθεν καὶ ἀσυγχώρητα. "Ὅτι πάντα ἡμῶν τὰ τοῦ σώματος μέλη, ταῖς παρατηρήσεσιν, ὅργανα παρέχομεν τῷ ἐχθρῷ κνησμὸν χειρῶν καὶ ῥινός, παλμὸν ὄμματος καὶ ὠτὸς ἤχον· καὶ ἀπλῶς τοῖς φυσικοῖς τῶν μελῶν κινήμασι τὰ μέλλοντα τεκμαιρόμενοι. "Ὅτι ταῖς ἀπαντήσεσι καὶ τοῖς χαριετισμοῖς τῶν ἀνθρώπων οἰωνίζομεθα. "Ὅτι ταῖς τῶν κατοικιδίων ὀρνίθων φωναῖς καὶ ταῖς πτήσεσι καὶ κραυγαῖς τῶν κοράκιων προσέχομεν, ὀρνεοσκοποῦμενοι. "Ὅτι ὥραις καὶ τύχαις καὶ μοίραις καὶ ῥιζικοῖς καὶ ζωδίοις καὶ πλανήταις διευθύνεσθαι τὸν ἡμέτερον βίον, ὥς ἀστρολόγοι, πιστεύοντες ἀπατώμεθα. "Ὅτι Νηρηίδας ἐν θαλάσῃ καὶ στοιχεῖα ἐξάρχοντα κατὰ τόπους εἶναι πειθόμεθα. "Ὅτι δευτέρας καὶ τρίτας καὶ πέμπτας καὶ νομηνίας καὶ δρύμας παρατηρούμεθα. "Ὅτι τὰς τε συκᾶς καὶ τοὺς σικυοὺς καὶ τὰ τῆς οἰκίας στοιχεῖα θυμιῶσί τινες ἡμῶν καὶ ταῦτα ὀρθόδοξοι. "Ὅτι ἄνθρακας καὶ φῶς τοῖς γείτοσιν ἡμῶν διδόναι παρατηρούμεθα· καὶ τὴν σελήνην νεάζουσιν προσκυνοῦσιν τινες χαριετίζοντες. "Ὅτι καλὰνδρας τελοῦμεν καὶ Μαρτίου περιάμματα φέρομεν καὶ τὸν Μάϊον στεφανοῦμεθα καὶ κληδῶνας ποιοῦμεν καὶ ὑπεραλλόμεθα τῶν πυρκαϊῶν. "Ὅτι τοῖς ὀνειράσι προσέχομεν καὶ μέλλον εἶναι πιστεύομεν καὶ φυλακτῆρια τραχήλοις ἐξαρκῶμεν τοῖς ἡμετέροις καὶ μαντευόμεθα ταῖς κριταῖς. "Ὅτι μάγοις καὶ μάντεσιν, ἀθιγγάνους

(I) Ce chapitre se trouve aux pages 119-123 du volume III de l'édition de Bulgaris.

καὶ γόησι προσκείμεθα ὁσημέραι· καὶ ἐπὶ παντὶ ἀρρωστήματι τὸ βοηθοῦν ἡμῖν γοητεία· καὶ θηρία δι' αὐτῆς καὶ ἀνθρώπους ὅτε μὲν λύομεν, ἄλλοτε δὲ καὶ δεσμοῦμεν· ἐπὶ ἀγρῶν εὐφορία καὶ βοσκημάτων πληθυσμῶ καὶ ὑγείᾳ, κυνηγεσίῳ ἐπιτυχία τε καὶ ἀμπέλων ἐπικαρπία, αἱ ἐπωδαὶ ἡμῖν καταφύγιον. "Ὅτι πληθύνεται νῦν τῆς ἀρετῆς ἡ φυγὴ καὶ αὖξεται τῆς ἀμαρτίας ἡ δίωξις· οὐ χάριν τὸ τῆς ἀγάπης ἐξώσθη χρῆμα, ἀντεισέχθη δὲ ὁ τῆς βασκανίας ἐσμός. "Ὅτι πᾶς ἀδελφὸς πτέρνῃ πτερνιεῖ καὶ πᾶς φίλος δολίως πορεύεται. "Ὅτι ἐμακρύνθη ἡ εὐσπλαγχνία, παρανάλωται ἡ συμπάθεια, ἀφῆκται τὸ μῖσος, καὶ ἐπληθύνθη ἡ ἱταμότης. "Ὅτι οἱ ἄρχοντες ἡμῶν ἀδικοὶ, οἱ ἐπιστατοῦντες τοῖς πράγμασιν ἄρπαγες, οἱ κριταὶ δωρολῆπται, οἱ μεστῖται ψευδεῖς, οἱ ἀστικοὶ ἐμπαῖκται, οἱ ἀγροῖκοι ἄλογοι, καὶ οἱ πάντες ἀχρεῖοι. "Ὅτι αἱ παρθέναι ἡμῶν ὑπὲρ πόρνῃς ἀναίσχυντοι, αἱ χῆραι περιέργοι τοῦ δέοντος πλεόν, αἱ ὑπανδρὸι καταφρονοῦσαι καὶ μὴ φυλάττουσαι πίστιν, οἱ νεώτεροι ἀκόλαστοι καὶ οἱ γηράσαντες πάρονοι· αἱ κανονικαὶ καθύβρισαν τὸ ἐπάγγελμα· οἱ ἱερεῖς ἐπελάθοντο τοῦ Θεοῦ· οἱ μοναχοὶ πάντῃ ἐτράποντο τῆς εὐθείας ὁδοῦ· καὶ οἱ κοσμικοὶ ὅλως ἔξω γεγονάσιν ἑαυτῶν, ὡς μόρφωσιν εὐσεβείας λόγῳ ἔξωθεν περικεῖσθαι, τὴν δὲ δύναμιν αὐτῆς ἔργῳ ἔνδοθεν ἀπαρνεῖσθαι. "Ὅτι ὅψις ἡμῖν πόρνῃς ἐγένετο καὶ πρόληψις ἀμαρτίας, πώρωσις ἅμα καὶ λήθη καὶ σκότωσις· ὡς μὴδὲ νομίζουσιν, τὰ πάνδενα κακὰ διαπραττομένους ἢ πάσχοντας, πράττειν ἢ πάσχειν δεινά. Διὸ καὶ πρὸς πάντα καὶ πάντας ἡναισχυντήσαμεν ἅπαντες. Εἰλικτὴ καὶ μάτην πᾶσαι αἱ διδασκαλίαι ἀνηλῶσθαι εἰκόνασι. Φλυαρία τις καὶ λῆρος τὰ τῶν παραινέσεων εἶναι δοκεῖ, φιλοτιμίας ἀκαίρου εἰρηῆσθαι καὶ ἐνδείξεως ἔνεκα. Καὶ μᾶλλον τιμῶνται οἱ αἰσχροῦς ἄρτι ζῶντες ἢ οἱ τῇ ἀρετῇ συζῆν διὰ βίου πειρώμενοι. Ἐκοπίασαν κράζοντες πᾶσαν ἡμέραν οἱ Ἅγιοι Πατέρες ἡμῶν. Τί με ἔδει ποιῆσαι καὶ οὐκ ἐποίησα ὑμῖν ; λέγει καὶ πάλιν ὁ Χριστός. "Ὅτι οὐχ ἡμέρα ἢ ὥρα παρέρχεται ὅτε μὴ τοὺς ἀδελφοὺς ἡμῶν κατεσθίωμεν ταῖς συκοφανταίαις καὶ κατακρίσεσιν ἅπαντες. "Ὅτι γαστριμαργίαις, μέθαις, πορνείαις, μοιχείαις, ἀκαθαρσίαις, ἀσελγείαις, ἔχθραις, ζήλοισι, φθόνοις καὶ κλοπαῖς συζῶσι πολλοὶ ἐξ ἡμῶν. "Ὅτι ἐγενόμεθα υπερήφανοι, ἀλαζόνες, φιλάργυροι, φίλαντοι, ἀχάριστοι, ἀπειθεῖς, λειποτάκται, ἄρπαγες, προδόται, ἀνόσιοι, ἀδικοὶ, ἀμετανόητοι, ἀδιάλλακτοι. Εἶπω τὸ μεῖζον ; "Ὅτι πολλοὶ τῶν τοῦ κλήρου ἀσελγαίνοντες τῇ σεβαστῇ τραπέζῃ προσίασι καὶ ἱεουργοῦσιν. Ὡ φεῖσαι, Κύριε ! Τοῦτο, πρὸ πάντων καὶ ὑπὲρ ἅπαντα, θεοσυγεῖς ἡμᾶς εἶναι καὶ δεινοῖς μυρίοις ἐνόχους ἐργάζεται. Καὶ ἐγὼ τὰ ἄλλα, τὰ κοινῶς καὶ ἰδίᾳ, ἀναίδην καὶ κρύφα γινόμενα παρὰ τοῖς πολλοῖς, ὡς σιωπῆς ὄντα ἄξια καὶ γωνίας καὶ σκότους. Ταῦτα τοίνυν καὶ τὰ τοιαῦθ' ἡμῖν τὰς ἐκ Θεοῦ παιδείας ἐπάγει, τούτων αὐτῶν καὶ τῶν τούτοις ὁμοίων οὐσας κακῶν ἀναιρετικὰς. Οὕτω καὶ γὰρ Κύριος παιδεύει τοὺς ἑαυτοῦ.

Quelles sont les causes de nos malheurs ?

Si la vue des châtements que Dieu nous inflige provoque l'étonnement et la perplexité, qu'on réfléchisse aussi à nos extravagances et l'on trouvera surprenant que nous ne soyons pas frappés par la foudre. Il n'est point de forme de perversité que nous n'ayons à cœur de pratiquer durant toute notre vie. Des preuves, en voici : Nous sommes baptisés, les uns par une seule immersion, les autres par trois immersions, et le nom de la Sainte Trinité est invoqué tantôt une, tantôt trois fois. La plupart de nous non seulement ignorent ce qu'est un chrétien, mais aussi comment se fait le signe de la croix ; ou, s'ils le savent, ils ont honte de le faire. Nos prêtres se font ordonner à prix d'argent et, comme la plupart des hommes, ils ont des relations avec leurs femmes avant le mariage. C'est, en échange de cadeaux que les prêtres accordent la rémission des péchés et la communion des dons divins (l'Eucharistie). C'est sans honte que les moines, en dépit de leur vœu de chasteté, cohabitent avec

des nonnes. Nous ne vengeons pas le nom de Dieu blasphémé alors que nous devrions mourir pour lui. Le nom commun des ennemis de la croix (diable), nous le donnons les uns aux autres et nous l'avons constamment à la bouche. Tous les jours, nous déclarons anathèmes et soumettons à mille malédictions et nous-mêmes et les autres. Nous faisons sans hésiter tout serment dicible ou indicible et nous jurons faussement à toute heure par le nom redoutable et saint de notre Dieu et Sauveur, et cela sans aucune nécessité. Nous nous plaignons à Dieu tantôt qu'il pleut, tantôt qu'il ne pleut pas, qu'il fait chaud, qu'il fait froid, qu'il a donné des richesses aux uns et laissé pauvre les autres, qu'un vent du Sud s'est levé, qu'il souffle un grand vent du Nord; et tous simplement nous nous érigeons en juges intransigeants de Dieu. Beaucoup d'entre nous blasphèment impudemment contre la Foi orthodoxe, la Croix, la Loi, les Saints, Dieu lui-même, alors qu'un impie n'en ferait pas autant, et ils ajoutent le reniement au blasphème; et parmi ceux qui les entendent, il n'y a personne pour les châtier. Nous avons recours aux médecins juifs; nous mangeons sans réflexion ce qu'ils touchent de leurs mains et souillent de leur salive. Tels des Païens, les Orthodoxes dévorent inconsidérément les chairs d'animaux étranglés, morts de maladie ou pris à la chasse par d'autres bêtes sauvages et ils boivent le sang des animaux. Hommes et femmes n'ont aucune honte à dormir tout nus ainsi qu'ils sont venus au monde. Ils livrent à la prostitution leurs filles encore impubères. Ils habillent leurs femmes de vêtements masculins. Nous n'avons pas honte de célébrer les fêtes sacrées avec des flûtes et des chœurs, des chants sataniques de toute sorte, des festins où l'on s'enivre et d'autres pratiques honteuses. Par des blasphèmes indicibles qu'il n'est pas même permis de formuler par écrit, nous renions Dieu et nous nous rangeons aux côtés de l'ennemi (le diable, l'ennemi du genre humain). Nous imprimons des mouvements désordonnés aux saintes images et prétendons conjecturer l'avenir par ces mouvements. La plupart de nos péchés ne sont pas confessés, aussi sont-ils impardonnables. En interrogeant toutes les parties de notre corps, nous les mettons au service de l'ennemi : ne conjecturons-nous pas l'avenir par la démangeaison des mains ou du nez, la palpitation de la paupière, le bourdonnement de l'oreille, bref par les manifestations naturelles des organes? Nous tirons des augures des réponses et des saluts des hommes. Nous prêtons attention aux cris des oiseaux domestiques, aux vols et croassements des corbeaux et nous en tirons des présages. C'est nous tromper que de croire, avec les astrologues, que notre existence est dirigée par les Heures, le Sort, les Parques, le Destin, les signes du Zodiaque et les Planètes. Nous sommes convaincus qu'il existe des Néréides dans la mer et des Génies dominant en chaque lieu. Nous tirons des observations des lundis, des mardis, des jeudis, des nouvelles lunes et des six premiers jours d'août (1). Quelques-uns d'entre nous, et ce sont des orthodoxes, encensent les figuiers, les concombres et les génies de la maison. Nous observons la coutume de donner des charbons et de la lumière à nos voisins. Certains adorent et saluent la lune nouvelle. Nous fêtons les calendes, nous portons les bagues de Mars, nous orons nos demeures des couronnes de mai, nous célébrons la fête des présages (2), et nous sautons par-dessus les feux de la

(1) δρύμας.

(2) κληδόνας.

saint Jean. Nous prêtons attention aux songes et nous croyons qu'ils prédisent l'avenir. Nous suspendons des amulettes à nos cous et nous pratiquons la divination par l'orge. Nous nous adressons journellement aux magiciens, aux devins, aux tziganes, aux sorciers; pour toute maladie, nous avons recours à la sorcellerie; grâce à elle, nous envoûtons et nous désenvoûtons hommes et bêtes. Pour la fertilité des champs, le croît et la santé des troupeaux, le succès des chasses, l'abondante récolte des vignes, nous avons recours aux incantations. On fuit de plus en plus la vertu et l'on recherche de plus en plus le vice. L'amitié est bannie et la méchanceté en a pris la place. Chaque frère foule aux pieds son frère; chaque ami suit un chemin de ruse. Plus de miséricorde, plus de compassion, c'est le règne de la haine, le triomphe de l'impudence. Nos chefs sont iniques; ceux qui président à nos affaires, rapaces; nos juges, corruptibles; nos arbitres, menteurs; les gens de ville, trompeurs; les campagnards, privés de jugement; et tous, en général, abjects. Nos vierges plus impudiques que des prostituées; les veuves curieuses plus que de raison; les femmes mariées dédaigneuses d'une foi qu'elles ne gardent point; les jeunes gens perdus de débauche; les vieillards adonnés à l'ivresse. Les femmes appartenant au clergé insultent à leur condition; les prêtres ont oublié Dieu; les moines se sont complètement détournés du droit chemin; les gens du monde sont arrivés à ce point d'égarement qu'en paroles ils se donnent les apparences extérieures de la piété, alors qu'en fait ils en nient intérieurement la vertu. Notre visage est celui d'une prostituée et d'une pécheresse. Tel est notre endurcissement, notre oubli (du devoir), notre aveuglement que nous ne croyons même pas commettre les actions les plus scélérates ou en souffrir, alors qu'en réalité, nous en sommes les auteurs ou les victimes. Aussi sommes-nous tous sans pudeur pour tout et envers tous. C'est en pure perte, semble-t-il, que tous les enseignements furent prodigués. Les conseils, c'est du bavardage, c'est du radotage, semble-t-il, c'est la preuve d'une ambition inopportune et d'une vaine ostentation. On estime plus ceux qui vivent dans le vice que ceux qui s'efforcent de suivre la vertu pendant leur vie. Nos saints Pères se sont épuisés à crier tous les jours. Qu'aurais-je dû faire que je n'aie pas fait pour vous, dit à son tour le Christ. Il ne se passe de jour ni d'heure sans que nous déchirions nos frères par des calomnies et des critiques. La gloutonnerie, l'ivresse, la prostitution, l'adultère, l'impureté, l'impudence, la haine, la jalousie, l'envie, le vol, telle est la vie de la plupart d'entre nous. Nous sommes devenus orgueilleux, fanfarons, avaricieux, égoïstes, ingrats, indociles, déserteurs, rapaces, traîtres, impies, iniques, impénitents, intransigeants. Dirai-je ce qui est le comble? Bien des membres du clergé, après s'être comportés d'une manière dissolue, s'approchent de la sainte table et officient. O épargne-nous, Seigneur. C'est surtout ce dernier péché plus que tous les autres qui nous attire la haine de Dieu et nous expose à mille maux. Je laisse de côté les autres péchés que la plupart des hommes commettent soit en public, soit en particulier, d'une manière impudente ou en cachette, car ils méritent le silence, l'oubli et les ténèbres. Ce sont ces péchés et d'autres semblables qui nous valent les châtements que Dieu nous envoie pour le rachat de ces fautes et de turpitudes aussi graves. C'est ainsi que le Seigneur châtie les siens.

* * *

Il faut bien le reconnaître, ce violent réquisitoire manque un peu d'ordre. Joseph Bryennios n'a pas de plan. Il se contente d'énumérer les vices de ses compatriotes au fur et à mesure qu'ils se présentent à sa mémoire. Ne nous en plaignons pas, car, s'il est décousu, il est du moins précis et assez complet. Il a concentré en quelques pages des observations extrêmement précieuses qui font de son texte un des documents les plus pleins et les plus vivants que nous ait laissés l'époque byzantine. C'est à nous de coordonner les renseignements qui s'y étalent avec une si heureuse profusion.

Les vices incriminés par Joseph Bryennios peuvent aisément se répartir en deux grandes catégories bien distinctes. Il y a lieu de considérer, d'un côté, les vices proprement dits : ceux du clergé et ceux des fidèles ; de l'autre, les survivances du culte païen et les pratiques superstitieuses. Si les vices proprement dits témoignent de l'état moral des Byzantins, les survivances du culte païen et les pratiques superstitieuses nous permettent de mesurer leur niveau intellectuel.

On peut s'étonner que les vices du clergé figurent parmi les causes des malheurs de Byzance. C'est que Joseph Bryennios était homme d'église et devait nécessairement, en cette qualité, considérer les aberrations du clergé comme le signe de la licence la plus effrénée et la plus dissolvante. D'ailleurs, quand les personnes, préposées pour ainsi dire à la sauvegarde de la morale publique, s'abandonnaient à toutes sortes d'excès, ne devait-on pas s'attendre à pis encore chez les autres ? Joseph Bryennios ne s'y trompait pas. Des gens d'église qui prenaient l'habit, non par vocation, mais par cupidité ; des prêtres simoniaques, qui vendaient la confession et la communion, qui avaient commerce avec leurs futures femmes avant le mariage ; des moines et des nonnes dépravés étaient autant de signes manifestes d'une démoralisation profonde et étendue.

Tels prêtres, tels fidèles. Et Joseph Bryennios de nous révéler une Byzance doublement coupable, coupable envers la religion, coupable envers la morale, manquant foncièrement de foi, ignorante même des pratiques extérieures de la religion, dissimulatrice jusque dans la confession, prompte au blasphème, à l'anathème, à la malédiction, au serment inutile quand ce n'était pas au faux serment, inconsidérée dans ses jugements téméraires sur la Providence, la bouche toujours pleine du nom du diable, en proie à des vices de toutes sortes, tels que : l'ivrognerie, la gloutonnerie, l'avarice, l'égoïsme, l'orgueil, la coquetterie, la jalousie, l'envie, la haine, la calomnie, l'hypocrisie, l'ingratitude, et par-dessus tout rongée par une corruption profonde allant de la mise impudique au lit jusqu'à l'adultère des femmes et à la prostitution des vierges impubères.

Ce portrait moral de Byzance se trouve complété par un portrait intellectuel des plus impressionnants, si longue est la liste des survivances païennes et des pratiques superstitieuses que Joseph Bryennios énumère.

Si extraordinaire que la chose puisse paraître, mille ans de christianisme triomphant n'avaient pas encore réussi, en plein XIV^e siècle, à effacer toute trace de paganisme. D'ailleurs, parmi les survivances païennes que Joseph Bryennios signale, toutes

ont-elles complètement disparu du sol de la Grèce contemporaine, et si, à notre connaissance, on n'y encense plus ni figuiers ni concombres, par contre, ne croit-on pas toujours aux Néréides et surtout aux génies de la maison ? Ce n'est pas la domination turque qui pouvait faciliter l'œuvre de la civilisation dans ce malheureux pays.

En ce qui concerne la superstition proprement dite, le réquisitoire de Joseph Bryennios est un document unique, d'une inappréciable abondance de renseignements (1). Ce n'est pas qu'il soit toujours explicite. Joseph Bryennios n'avait pas non plus à l'être. Il s'adressait à ses contemporains : pour se faire entendre d'eux, il lui suffisait de désigner par un seul mot, le mot propre, la chose qu'il visait. Ce laconisme ne laisse pas d'embarrasser quelquefois la postérité qui eût fait son profit d'une explication même brève. Examiné cependant à la double lumière des époques qui l'ont précédé et de celles qui l'ont suivi, le texte de Joseph Bryennios devient, le plus souvent, parfaitement clair. Quelques-unes des pratiques superstitieuses qui sont énumérées avaient déjà, dans le passé, retenu l'attention et mérité le blâme de l'église orthodoxe. D'autres ont survécu à Byzance et passé jusqu'à nous. C'est ainsi que s'est perpétué l'usage des amulettes, qui nous protègent, soit contre les maladies, soit contre le mauvais œil et celui des bagues de Mars, qui ont pour mission de conserver sa fraîcheur à notre teint, en lui épargnant les brûlures d'un soleil méridional, et celui des couronnes de Mai qu'il nous suffit de suspendre au balcon ou à la porte de notre domicile pour nous assurer une année de prospérité, et celui, d'ailleurs universel, des feux de la saint Jean. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, en Grèce du moins, on se flatte de connaître l'avenir, soit en ayant recours aux tziganes, soit en prenant part à la fête des présages (*κλήδονας*) (2), soit en interprétant les songes, soit enfin en tenant compte des palpitations des paupières, des bourdonnements des oreilles, des démangeaisons des mains ou du nez.

Pour se guérir des maladies, pour se préserver des envoûtements, le Byzantin du *xiv^e* siècle avait encore la possibilité de s'adresser aux sorciers (3).

Pour la connaissance de l'avenir, tout lui était bon : l'orge, les saintes images, les saluts des hommes, les moyens indiqués plus haut, d'autres encore, l'art augural par exemple, et surtout l'astrologie à qui des apparences scientifiques valurent, au Moyen Age, une vogue universelle.

* * *

Superstition d'une part, corruption de l'autre, voilà les deux pôles par où passe, au *xiv^e* siècle, l'axe de la vie byzantine. Dégénéré moralement, abâtardi intellectuellement, tel nous apparaît le Byzantin moyen de cette époque. Qu'il y ait eu par ailleurs des exceptions, nous n'en disconvenons point. Nous pensons même que ce

(1) Sur la question de la superstition byzantine, cf. notre thèse, *la Vie religieuse dans l'Empire byzantin au temps des Comnènes et des Anges*, p. 65-102, et p. 223-229.

(2) Sur la *κλήδων* byzantine et sur le *κλήδονας* grec moderne, voir notre thèse déjà citée, à la page 226.

(3) Cf. dans notre thèse, p. 69, l'anecdote rapportée par Balsamon.

serait commettre une erreur grossière que de juger et de condamner en bloc la dernière période de l'Empire grec d'Orient. Mais il n'en est pas moins vrai que, tout en mettant une dernière auréole de gloire autour de Byzance moribonde, l'action des âmes d'élite n'était plus assez efficace pour régénérer le milieu dans lequel elle s'exerçait. Les âmes d'élite avaient décliné, les autres s'étaient multipliées. Accroissement du mal; diminution du remède. Le plateau des vices l'emportait sur celui des vertus et si jadis, quand il y avait balance entre les causes de grandeur et les causes de décadence, un règne sage et laborieux suffisait à réparer les brèches et même à donner de l'éclat, ce miracle, qui s'était produit tant de fois, ne pouvait plus se reproduire du jour où s'était rompu sans retour l'équilibre des vices et des vertus.

Chartres.

L. ŒCONOMOS.

Les débuts de la Querelle des Images

I. — Le clergé iconoclaste d'Asie Mineure

La première mention d'une intervention hostile contre le culte des Images se trouve dans la *Chronique* de Théophane, à propos du décret, pris en 722-723, par Jazîd II, décret par lequel le calife interdisait aux Chrétiens, dans son Empire, le culte des images (1). Le représentant du patriarcat oriental, au deuxième concile de Nicée, le moine de Jérusalem, Jean, qui avait pour mission d'exposer au concile les débuts de la querelle des images, commence, lui aussi, son récit par l'acte hostile au culte des images du calife Jazîd (2). D'après ces deux auteurs, Théophane et Jean, les iconoclastes byzantins auraient suivi l'exemple du calife arabe et celui-ci (ce qui semble, du reste, être une pure légende) devrait à un Juif sa haine contre les images. Ce n'est pas le lieu d'examiner ici la question de savoir dans quelle mesure l'iconoclasme byzantin est dû à des influences orientales; préciser et établir la chronologie des événements indiscutables, qui sont immédiatement antérieurs à la querelle des images à Byzance, et qui y conduisent, mais non pas chercher à découvrir une relation entre les événements religieux et l'état de la civilisation d'alors, ce qui nous ferait remonter trop loin, tel est le but de la présente étude. On peut aussi laisser de côté la question de savoir si Théophane et Jean, comme beaucoup d'autres auteurs byzantins, ont eu raison de regarder les iconoclastes orthodoxes comme les continuateurs et les élèves des Arabes ou des Juifs; par contre, il est important d'étudier la question de savoir qui, à leur avis, a importé l'iconoclasme à Byzance et, par suite, qui est le promoteur de l'iconoclasme, à l'intérieur même de l'Église chrétienne. Or, sur ce point, Théophane et Jean, dont les récits sur l'attitude iconoclaste de Jazîd II sont dans l'ensemble identiques (aussi bien dans les parties légendaires que dans celles qui reposent sur des faits historiques) ne sont pas absolument d'accord. Jean de Jérusalem conclut ainsi son exposé : Τούτων ἀκηκοὼς ψευδοπίσκοπος Νακωλείας καὶ οἱ κατ' αὐτὸν ἐμιμήσαντο τοὺς παρὰ νόμους Ἰουδαίους καὶ ἀσεβεῖς Ἀράβας (3). Par contre, Théophane écrit : Μεταλαβὼν δὲ ταύτης τῆς πικρᾶς καὶ ἀθεμίτου κακοδοξίας Λέων ὁ βασιλεὺς πολλῶν κακῶν ἡμῖν αἴτιος γέγονεν· εὐρὼν δὲ ὁμόφρονα τῆς ἀπαιδευσίας ταύτης Βησῆρ τινὰ τοῦνομα, γενόμενον μὲν ἀπὸ Χριστιανῶν αἰχμάλωτον ἐν Συρίᾳ, ἀποστάντα δὲ τῆς εἰς Χριστὸν πίστεως καὶ ποιωθέντα τοῖς Ἀράβων δόγμασιν, οὐ πρὸ πολλοῦ δὲ χρόνου

(1) Théophane, 401 ss. (de Boor).

(2) Mansi, XII, 197 ss.

(3) Mansi, XII, 200 A.

ἀπελευθερωθέντα τῆς ἐκείνων δουλείας καὶ καταλαβόντα τὴν Ῥωμαίων πολιτείαν· διὰ ῥώμην δὲ σώματος καὶ δόμονιαν τῆς κακοδοξίας ἐτιμήθη παρὰ τοῦ αὐτοῦ Λέοντος· ὅστις καὶ συνασπιστὴς τοῦ μεγάλου κακοῦ τούτου γέγονε τῷ βασιλεῖ· συνεφρόνει δὲ κακῶς αὐτῷ καὶ ὁ πάσης ἀκαθαρσίας ἀνάπλεως καὶ συντρόφῳ ἀπαιδευσίᾳ συζῶν Νακωλείας ὁ ἐπίσκοπος (1).

Ainsi, d'après Jean, le parti de l'évêque de Nacoleia déchaîna la querelle iconoclaste à Byzance. Pour Théophane, l'empereur Léon III en est le principal auteur; l'évêque de Nacoleia n'est, à ses côtés, qu'un partisan des mêmes idées, et encore la figure, probablement légendaire, du renégat Beser, le fait-il passer au second plan (2). C'est là un fait tout à fait important : le rôle, joué au début de la querelle des images par le clergé iconoclaste, tombe dans l'oubli dans les siècles suivants. Il est fortement sous-estimé par Théophane, dans les autres documents du IX^e siècle, comme dans ceux des siècles postérieurs, pour la plupart il n'est pas même fait mention de l'évêque de Nacoleia (3). Par contre, dans les sources du VIII^e siècle, l'évêque de Nacoleia est formellement et fréquemment désigné comme « hérésiarque ». « Ἡ γὰρ ἀρχὴ τῆς αἵρέσεως ἐξ αὐτοῦ ἐγένετο » dit, dans la quatrième séance du septième concile œcuménique, le président de l'Assemblée, le patriarche de Constantinople, Tarasios (4). Et encore : Ὡς καὶ προέφην, τίμιοι ἀδελφοί, ἡ εἰσαγωγή τῆς ἐπεισάκτου καινοτομίας ταύτης γέγονεν ἐκ τοῦ προειρημένου ἀνδρὸς ἐπισκόπου Νακωλείας (5).

Assurément, les membres du concile de Nicée, en croyant devoir ménager Constantin VI, obéissaient surtout au désir de laver autant que possible la mémoire des empereurs iconoclastes, les ancêtres de Constantin VI, et de rejeter la faute sur le clergé iconoclaste. Toutefois, le patriarche Germanos, dans le traité *De hæresibus et synodis* qu'il écrivit après sa déposition, c'est-à-dire à un moment où il n'avait plus rien à perdre, déclare que Constantin, évêque de Nacoleia, fut l'ἐξάρχος τε καὶ ἡγήτωρ du mouvement iconoclaste. Mais le témoignage le plus important est la Correspondance de ce patriarche.

Les ouvrages modernes ne tiennent, la plupart du temps, aucun compte ou font peu de cas, bien à tort, des lettres de Germanos, qui sont une source historique de première valeur (6). Ce qui manque précisément dans les documents postérieurs se trouve dans les écrits du patriarche Germanos; ils nous renseignent sur l'activité du clergé iconoclaste d'Asie Mineure, qui a préparé la querelle des images à Byzance. Cette Correspondance éclaire aussi la figure de Constantin de Nacoleia. A son côté se tient Thomas, évêque de Claudiopolis (7), un autre chef du parti iconoclaste. La présence à Constantinople, peu avant l'intervention des autorités civiles dans la

(1) Théophane, 402.

(2) Théophane en fait encore une fois mention (405) et le présente comme l'unique partisan de Léon.

(3) Toutefois, le *Libellus Synodicus* et Scylitzès-Cédrene I, 794, en font mention; ce dernier qui, dans l'exposé de la querelle des images, suit surtout de très près Théophane dit, dans le passage indiqué : εὐρὼν γὰρ τινας ὁμοφρονοῦντας αὐτῷ καὶ τὸν Νακωλείας ἐπίσκοπον...

(4) Mansi, XIII, 105 A.

(5) *Ibid.*, 108 A.

(6) Seul, I. D. Andreev, *German i Tarasij, patriarchi konstantinopolskie* (Sergiev Posad, 1907) a accordé à ces lettres l'attention que leur confère leur importance historique.

(7) La première lettre du Pape Grégoire II à Léon III cite l'archevêque Théodose d'Ephèse, un fils d'Apsimaros (l'empereur Tibère III) comme l'un des partisans de l'empereur iconoclaste et comme son principal conseiller. Cf. Mansi, XII, 968.

querelle des images est, comme l'a déjà signalé Andreev (1), un fait très important. L'hypothèse que les chefs du clergé iconoclaste se mirent en rapport avec l'empereur et le poussèrent à intervenir contre le culte des images s'impose par elle-même (2). Ils avaient trouvé alors l'occasion de s'entretenir avec le patriarche ; mais ces entretiens avaient dû les convaincre de l'inébranlable sympathie du patriarche, déjà âgé, pour les images ; aussi, Constantin de Nacoleia, comme Thomas de Claudiopolis, jugeaient-ils à propos d'observer, dans ces conversations, la plus expresse retenue. Germanos était renseigné sur les dispositions iconoclastes de l'évêque de Nacoleia par son supérieur, le métropolite Jean de Synnada et il manda l'évêque de Nacoleia. Interrogé, Constantin de Nacoleia fit remarquer que le culte des images était contraire aux prescriptions de l'Ancien Testament. Mais, comme Germanos se déclarait un partisan très énergique des images, Constantin feignit la soumission et ne ménagea pas ses déclarations pleines de repentir. Germanos crut alors pouvoir rassurer le métropolite de Synnada sur les dispositions de Constantin et il lui écrivit une lettre où il lui racontait en détails sa conversation avec Constantin de Nacoleia (3). Il était si confiant qu'il donna cette lettre à l'évêque de Nacoleia en personne, en le priant de la remettre au métropolite Jean. Mais, de retour dans sa province, Constantin changea d'attitude et ne pensa plus à transmettre la lettre du patriarche à son supérieur. Quand Germanos l'apprit, il envoya une lettre à Constantin de Nacoleia, où il lui enjoignait de remettre au métropolite Jean, la lettre qu'il lui avait confiée, et il lui interdisait l'exercice de son ministère, au cas où il ne lui obéirait pas (4). Il est hors de doute que Constantin, cette fois encore, n'obéit point à l'injonction du patriarche et persista dans ses dispositions iconoclastes. Germanos, lui-même, l'appela, plus tard, le chef de la querelle des images (5).

L'évêque Thomas de Claudiopolis ménage au patriarche une surprise aussi grande, pour ne pas dire plus forte encore. Dans les conversations répétées qu'il eut pendant son séjour dans la capitale avec Germanos, « il ne dit pas un mot des images » (οὐδένα λόγον κεκίνηκεν ἡμῖν ποτε περὶ εἰκόνων) ; de retour dans son évêché, il se mit délibérément à faire disparaître les images. Germanos fut ainsi amené à lui adresser aussi un avertissement (6). Le brusque changement dans l'attitude des deux hommes après leur humilité vis-à-vis du patriarche, au début, permet de reconnaître que leurs entretiens avec l'empereur avaient eu le succès désiré et qu'ils étaient plus ou moins assurés de l'appui du pouvoir central, quand ils quittèrent la capitale et qu'ils rejoignirent leur siège. Les lettres de Germanos, qui nous mettent sous les yeux, ce changement d'attitude, montrent comment le mouvement iconoclaste gagnait peu à peu du terrain.

(1) *Ibid.*, p. 24.

(2) L'hypothèse, soutenue par K. Schwarzlose (*Der Bilderstreit* (1890), p. 44), que Léon serait entré en relation avec ces personnages, lors de son commandement en Asie Mineure, a, somme toute, assez peu de valeur. Cela ne veut pas dire que cette hypothèse est invraisemblable ; elle pourrait faire connaître un moment de l'évolution des idées de Léon qui l'amena à l'iconoclasme ; par contre, le séjour, environ dix ans plus tard, de membres du clergé iconoclastes à Constantinople, témoigné clairement par les lettres de Germanos, est de toute première importance, car il incita directement l'empereur à intervenir dans la querelle des images.

(3) Migne, *Patr. Gr.* XCVIII, col. 156 sqq.

(4) Migne, *ibid.*, col. 161 ss.

(5) *De hæresibus et synodis*, loc. cit. (composé après 730).

(6) Migne, *P. G.* XCVIII, col. 164 ss.

Mais on saisit mieux encore les progrès de l'iconoclasme, quand on rapproche l'une de l'autre les trois lettres citées. La lettre à Jean de Synnada est écrite sur un ton d'assurance et a pour but de rassurer le destinataire et de dissiper les craintes qui pouvaient encore alors paraître exagérées au patriarche. Dans la lettre d'avertissement, adressée à Constantin de Nacoleia perçe déjà une amère désillusion ; toutefois, l'acte de Constantin n'apparaît encore que comme un cas isolé, qui n'a pas en soi grande importance. Par contre, la lettre à Thomas de Claudiopolis est empreinte d'une profonde émotion, parce que le mouvement iconoclaste a fait, entre temps, de grands progrès et mis en effervescence des villes entières (νῦν δὲ πόλεις ἔλαι καὶ τὰ πλήθη τῶν λαῶν οὐκ ἐν ὀλίγῳ περὶ τούτου θορύβῳ τυγχάνοντες) (1).

Cette lettre est encore antérieure à l'intervention de l'empereur dans la querelle des images, car on cite à Thomas l'exemple des εὐσεβέστατοι καὶ φιλοχριστοὶ ἡμῶν βασιλεῖς, qui témoignent aux images le respect qui leur est dû (2). Avant que le gouvernement central soit ouvertement intervenu en faveur de l'iconoclasme, l'activité du clergé iconoclaste d'Asie Mineure a donc profondément bouleversé le pays. La lettre de Germanos à Thomas de Claudiopolis est écrite à la veille de troubles graves, que l'adhésion de Léon III au parti iconoclaste va encore précipiter et aggraver.

2. — L'intervention de l'empereur Léon III dans la Querelle des Images

La première manifestation officielle de Léon contre le culte des images est signalée par Théophane en l'an 6217 (1 septembre 724-31 août 725), dans la phrase suivante : Τούτῳ τῷ ἔτει ἤρξατο ὁ δουσεβῆς βασιλεὺς Λέων τῆς κατὰ τῶν ἁγίων καὶ σεπτῶν εἰκόνων καθαιρέσεως λόγον ποιεῖσθαι (3).

On voit, en général, dans ces mots une allusion à un édit lancé par Léon III contre le culte des images. Par suite, on parle de deux édits, promulgués par Léon à cette occasion : l'édit de 730, appelé deuxième édit et un premier édit, auquel doit faire allusion le passage cité de Théophane et qu'on place en 725 ou 726 (4). Il faut abandonner complètement une pareille interprétation : ni la *Chronique* de Théophane, ni aucune autre source ne parlent, en fait, d'un édit antérieur à 730 ; aucun événement de cette époque n'impose l'hypothèse d'un semblable édit, et plusieurs faits, par contre, interdisent cette supposition.

Schwarzlose traduit ainsi la phrase en question de Théophane : « En cette année, l'empereur Léon commença à promulguer un édit prescrivant la destruction des

(1) Migne, *P. G. ibid.*, col. 184 C.

(2) *Id.*, *ibid.*, col. 185 A.

(3) Théophane, 404, 3-4.

(4) Placent l'édit en 725 : Leclercq, *Dict. d'Arch. chr.* VII, 240 ; Hubert, *Rev. Hist.*, LXIX, 1899, 1 ss. ; K. Schenk, *Byz. Z.* 1896, 257 ss. ; L. M. Hartmann, *Unters. z. Gesch. der byz. Verwaltung* (1889) ; F. Dölger, *Kaiserregesten*, I, 289. — La plupart des savants le mettent en 726 : Ch. Diehl, dans la *Cambr. Medieval Hist.* IV (1923) ; J. B. Bury, *Hist. of the Later Rom. Emp.* II (1889) ; Hefele, *Conciliengesch.* III (1877) ; K. Schwarzlose, *Der Bilderstreit* (1890) ; H. v. Schubert, *Gesch. d. christl. Kirche im Frühmittelalter* (1921) ; F. Uspenskij, *Istorija vizantijskoj Imperii*, II (1927), etc. ; Duchesne, dans le *Liber Pontificalis*, p. 423, place le prétendu édit en 727.

saintes et vénérées images (1) ». Le distingué historien de l'Église Andreev a, avec raison, signalé la maladresse de cette traduction (2). Mais il est difficile de traduire autrement cette phrase, si celle-ci doit contenir nécessairement une allusion à un édit. Par contre, la phrase a un sens très satisfaisant, si l'on ne veut pas lui faire dire autre chose que ce qu'elle signifie réellement et si on la traduit tout simplement : « En cette année, l'impie empereur Léon commença à parler de la destruction des saintes et vénérées images. » Cette phrase n'a d'autre intention que d'indiquer le moment, lourd de conséquences pour Byzance, où Léon III abandonna son attitude réservée et attaqua en paroles le culte des images.

Il n'est pas question davantage d'un édit, à cette époque, dans l'histoire de Nicéphore. En plein accord avec Théophane, Nicéphore écrit, quand il mentionne la première intervention de l'empereur contre les images : ἐκδιδάσκειν δὲ τὸν λαὸν τὸ οἰκεῖον ἐπεχειρεῖ δόγμα (3), autrement dit, il (Léon III) essayait d'amener le peuple à ses idées.

La *Vita Stephani*, la source historique la plus sûre et la plus riche sur l'époque de la querelle des images avec Théophane et Nicéphore, dit, au même endroit : καὶ τὸν ὑπ' αὐτοῦ λαὸν ἐκκλησίας, μέσον πάντων λεοντοειδῶς βρύζας ὁ ἀνήμερος θῆρ... καὶ εἶπεν· « Εἰδολικῆς τεχνουργίας ὑπαρχούσης τῆς τῶν εἰκόνων ἀνατυπώσεως, οὐ δεῖ ταύτας προσκυνεῖν » (4).

Ce passage est celui qui permet le mieux de reconnaître ce qui se passa réellement alors. L'empereur commença à prêcher contre le culte des images et tenta de gagner ses sujets aux idées iconoclastes auxquelles il songeait. Léon fit donc exactement la même chose qu'un quart de siècle plus tard, avec beaucoup plus de zèle encore, son fils Constantin V, lorsque celui-ci reprit la lutte contre les images et fit, dans ce but, des sermons, composa des ouvrages et tint des réunions (5).

Quant à l'époque, où il faut placer ce geste préliminaire de l'empereur, il ne faut

(1) Schwarzlose, *ibid.* p. 51 : « In diesem Jahre begann Kaiser Leo von der Wegnahme der heiligen und verehrungswürdigen Bilder ein Edikt zu erlassen. »

(2) Andreev, *ibid.*, p. 25, Rem. 2.

(3) Nicéphore, 57,26 (De Boor).

(4) Migne, P. G., C, col. 1084 B.

(5) Cf. mes *Studien zur Geschichte des Bilderstreites* (Breslau 1929) p. 7 sqq. Pour éviter une discussion trop longue des théories des savants, qui admettent un édit en 725 ou 726, je me contente de prendre position au sujet du n° 289 des *Kaiserregesten* de Dölger, où sont indiqués la plupart des témoignages, qu'on peut invoquer en faveur d'un semblable édit. Il y est noté un « Edikt gegen die Bilderverehrung », en 725, avec renvoi aux sources suivantes : Ign. V. Nic. 170, 4-6 ; Nic. patr. 57,27 ; 58,27 (Théoph. 405,24) ; Vita Steph. : Migne, C, col. 1084 B. Cet « Édit » est appelé, d'après la *Vie de Nicéphore*, par Ignace le Diacre « διατάγματα », et, d'après Nicéphore le patriarche « δόγμα ». On ne voit vraiment pas pourquoi le témoignage, cité en première place, extrait d'un sermon de Léon V, inventé par le biographe du patriarche Nicéphore, se rapporte à « l'édit de 725 » et non pas au décret de Léon III, en 730 ou encore mieux aux décisions du concile de 754. Le deuxième témoignage est la phrase, tirée de l'Histoire de Nicéphore, citée par moi, plus haut. Que δόγμα ne signifie pas ici édit, mais doctrine, c'est évident, car on ne peut ἐκδιδάσκειν un édit. Dans Nicéphore le patriarche 58,27, δόγμα, qui a cette fois certainement le sens de édit, se rapporte d'une façon évidente à l'édit de 730 (Dölger le cite aussi lui-même sous le n° 294. Dölger place cet édit en 729, parce qu'il suit les conclusions inexactes de l'enquête chronologique de Bury et d'Hubert, voir plus bas). La *Vita Stephani*, col. 1084 B, ne dit pas un mot d'un édit de ce genre. On ne voit pas bien non plus ce que la phrase de Théophane, mise entre parenthèses, peut avoir affaire avec un édit. (αὕξει δὲ τῇ κακίᾳ Λέων ὁ δυσσεβὴς καὶ οἱ τοῦτου σύμφρονες τὸν κατὰ τῆς εὐσεβείας διωγμὸν ἐπιτείνοντες). On pourrait croire à une faute d'impression, pour ce qui est de l'indication de la pagination, si Dölger ne citait pas aussi, au n° 294 (à propos du « second édit ») une phrase tout à fait analogue (Théophane, 409,18). Quant au témoignage de Théophane, 404,18, cité plus haut, et regardé par la plupart des savants comme la preuve la plus forte en faveur du « premier édit » de Léon III, Dölger ne le fait pas figurer dans ses citations et, comme nous venons de le montrer, il a raison de ne pas le faire. Sans doute, on ne comprend pas très bien alors ce qui l'amène à admettre la date de 725, que seule pourrait justifier ce témoignage de Théophane ; les auteurs, cités par lui sous la rubrique *Chronologie*, fondaient leur théorie précisément sur ce témoignage.

pas suivre Théophane, qui donne l'année 724-725 (A. M. 6217) (1). Il faut bien plutôt le mettre à l'année suivante, pour les raisons que voici.

Pendant l'été de la neuvième indiction (= 726) (2) se produisit un phénomène naturel tout à fait extraordinaire. Entre Théra et Thérasia, au nord-est de la Crète, surgit brusquement en pleine mer un volcan assez important et une île émergea. Théophane et Nicéphore sont d'accord pour déclarer que ce phénomène fit une profonde impression sur Léon III, car il y vit un signe de Dieu qui le poussait à engager la lutte contre le culte des images. Nous n'avons aucun motif de mettre en doute ce renseignement. Voir dans les empereurs iconoclastes des esprits éclairés fut une lourde erreur, commise par la critique d'autrefois, mais qui, aujourd'hui, est complètement abandonnée (3). Nous ferons donc bien d'accorder notre confiance au patriarche Nicéphore, qui expose logiquement le récit de la première intervention de Léon contre les images, après avoir raconté ce phénomène (4), et ne pas croire Théophane, qui remarque à cette occasion : *ὅς τὴν κατ' αὐτοῦ θείαν ὁργὴν ὑπὲρ ἑαυτοῦ λογιζάμενος ἀναιδέστερον κατὰ τῶν ἁγίων καὶ σεπτῶν εἰκόνων ἤγειρε πόλεμον* (5), mais signale, néanmoins, que l'année précédente déjà, l'empereur fit ses premières manifestations contre les images. Car, il faut aussi remarquer, avant tout, que Léon écrivit aussi, pendant la neuvième indiction, une lettre au Pape, où il étale des sentiments orthodoxes et où il ne dit pas un mot de la question des images. Il est donc invraisemblable qu'il ait pris, dans la huitième indiction, nettement parti contre les images, alors qu'il a très bien pu le faire, vers la fin de la neuvième indiction, le phénomène naturel, en question, s'étant produit en été, *ὥρᾳ θεροῦς* (6). Il me semble donc possible d'admettre que la première intervention de Léon III contre les images est de l'année 726 et date vraisemblablement de la fin de l'été de cette même année.

(1) Au VII^e et au VIII^e siècle, la chronologie de Théophane est souvent inexacte, car les indictions et les années ne concordent pas. Dans la courte période qui s'étend de 715 à 726 les dates, par contre, concordent à nouveau; aussi suffit-il de soustraire de l'année mondiale de Théophane, qui suit l'ère alexandrine, le nombre 5492, pour obtenir le millésime, sans oublier, toutefois, que l'année de Théophane commence avec le 1^{er} septembre. Par suite, l'année mondiale 6217 de Théophane correspond au 1^{er} septembre 724-31 août 725. Par contre, dans la période qui s'étend de 607 à 714 et pour celle qui va de 727 à 774, où les indictions et les années de Théophane ne cadrent pas, il faut ajouter chaque fois une année. Ainsi, le *silentium iconoclaste*, signalé par Théophane en 6221 de l'ère mondiale, correspond à janvier 730, et non à l'année 729, comme on a l'habitude de l'écrire aujourd'hui. Car c'est la chronologie de Théophane qui est fautive, et non les indictions byzantines de l'époque de la Querelle des Images, comme on l'admet, partout, depuis Bury (*op. cit.*, p. 425 ss.) et Hubert (*Byz. Z.*, 1897, p. 491 ss.) V. mon étude « Die Chronologie des Theophanes im 7. und 8. Jahrhundert » (*Byz.-Neugr. Jahrb.* VII, p. 1-56).

(2) Théophane, 404.

(3) Cf. sur ce sujet, Diehl, *op. cit.*, p. 7 ss.

(4) Nicéphore, 57.

(5) Théophane, 405, 1-2.

(6) Cf. aussi ce que dit Grégoire II (*Epist. I ad Leonem*), Mansi, XII, col. 959 D : *τοὺς δέκα ἐνιχύτους* (cod. Vindob. Theol. gr. 272 : *χρόνους*) *χάριτι Θεοῦ καλῶς περιεπάτης καὶ εἰς μνησὶν τὰς ἁγίας εἰκόνας οὐκ ἤγαγες*. Sur ce témoignage reposent aussi les sources byzantines : *Adv. Const. Caball.*, Migne, P. G. XCV, col. 336; *Vita Steph.*, *id.*, C, col. 1084 B, qui placent la première intervention de Léon contre les images, dans la dixième année du règne de cet empereur. (Scylitzès-Cédrenè I, 794, qui suit Théophane dit, par contre : *τῷ θ' ἔτει ἤρξατο ὁ δυσσεβὴς βασιλεὺς Λέων...*, etc., comme Théophane, 404, 3 sqq. Cf. plus haut.)

En soi, ces renseignements, sur lesquels s'appuient d'ordinaire les savants, qui mettent en 726 le « premier édit », ne permettent nullement de fixer l'année, où Léon III intervint pour la première fois contre le culte des images (que ce soit par un édit ou par une manifestation préliminaire, comme je l'admets). Comme on peut regarder l'année 716, aussi bien que l'année 717, comme étant la première année de règne de Léon, on ne sait pas si la dixième année de règne de cet empereur tombe en 725 ou en 726. Par contre, la question de savoir si la dernière lettre orthodoxe de Léon au pape date de la 9^e indiction, comme je serais tenté de l'admettre, ou de la 8^e,

En cette même année, ou au début de l'année suivante, il y eut encore une tentative faite contre les images. Sur l'ordre de l'empereur, le spatharocandidat Julien dut détruire une statue du Christ, surnommé Antiphonètès, qui se trouvait dans le quartier des Chalcoprataia. Il y eut un grand tumulte. Le peuple courut en foule aux Chalcoprataia et, lorsque Julien gravit les marches de l'échelle et frappa d'un coup de hache au visage cette statue si vénérée, il fut jeté à bas de l'échelle et massacré. L'empereur fit mettre à mort les coupables, qui étaient surtout des femmes (1). C'est l'unique cas d'un attentat contre les images, fait sur l'ordre du pouvoir central, de même que c'est l'unique exemple d'une persécution sanglante des partisans des images, avant 730 (2). Par ailleurs, nous ne connaissons que des manifestations locales d'hostilité, dans les provinces : l'éloignement, bien avant, des images par l'évêque de Claudiopolis, dont il a été question plus haut et un incident insignifiant à Nicée, sur lequel Théophane s'étend longuement, à l'année 727, et auquel il ajoute des détails légendaires (3). Il est bien question çà et là, dans la *Chronique* de Théophane de persécutions, mais le chroniqueur ne cite aucun fait précis. En tout cas, il vaut la peine de remarquer que Nicéphore, qui est plus réservé et plus pondéré, dit expressément que les persécu-

comme on l'admet ordinairement, depuis Hefele (*Conciliengeschichte*, III, 393) est capitale pour dater la première intervention hostile de Léon contre le culte des images. Hefele date de la 9^e indiction la lettre de Léon, qui contient son programme iconoclaste et qui provoqua la lettre-avertissement du pape, tandis que les dix lettres orthodoxes de Léon doivent avoir été écrites entre la 14^e (716) et la 8^e indiction (725). Dans ces conditions, on pourrait fort bien admettre que la première intervention de Léon contre les images, comme l'indique Théophane 404,3, tombe encore en 725. Nous exposerons plus loin comment les renseignements du pape sur la chronologie des dix lettres orthodoxes et de la onzième lettre iconoclaste de Léon doivent être réellement compris.

(1) Grégoire II, *Epist. I ad Leonem* (Mansi, XII, 970 CD), Théophane, 405 ; *Vita Stephani*, Migne, P. G., C, col. 1085 CD ; *De sanctis Martyribus Constantinop.*, ASS. ad 9 Aug., 428 ss. rapportent cet événement et, malgré quelques différences de détail, sont d'accord sur le fond. Théophane rapporte le fait à l'année du monde 6218, après l'été de la 9^e indiction (726) et avant le mois d'avril de la 10^e indiction (727). (L'année du monde 6218 comprend, chez Théophane, deux indictions si bien que sa chronologie, à partir de cette date jusqu'en 775, présente un désaccord entre les indictions et les années). La *Vita Stephani* place l'événement sous le patriarche Anastase, qui monta sur le trône patriarcal, le 22 janvier 730. Les *Actes des Martyrs* l'indiquent à la date du 19 janvier 730 (cf. chap. xv, col. 442). Mais comme cet événement est déjà mentionné dans la lettre de Grégoire II, qui date, nous le montrerons, d'avant 730, il faut suivre l'ordre chronologique de Théophane, autrement dit, l'acte de Chalcoprataia doit être placé dans la deuxième moitié de l'année 726 ou au début de 727. Les *Actes des Martyrs*, comme on peut le conclure du chapitre xx, col. 445, ont été composés en 869 ; pour ce qui est de la partie historique, ils reposent sur Théophane. L'auteur inconnu de ces *Actes* n'est d'ailleurs probablement personne d'autre que l'archidiacre Léon, dont les *Actes* font plusieurs fois mention ; le chapitre xxii rapporte en détail la conversation qu'il eut sans témoins avec le patriarche Ignace. Dans la dernière partie des *Actes*, on voit mentionné, à côté de Léon, un moine Joseph, σκευοφύλαξ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας, dont il est souvent question. Mais tandis que ce dernier est toujours cité avec l'épithète εὐλαβέστατος, il n'en est jamais de même de Léon, ce qui convient tout naturellement à la modestie que doit avoir un auteur, quand il parle de lui-même.

Quant au nom du spatharocandidat, envoyé par Léon III, on ne le lit que dans la lettre de Grégoire II. Dans le manuscrit de Paris, qui sert de base à notre texte imprimé, il s'appelle 'Ιουβίνος, forme que l'on retrouve dans les ouvrages modernes, mais, dans le cod. Theol. gr. 272 de Vienne, dont le texte est mieux établi, ce personnage s'appelle 'Ιουλιανός. Sur les manuscrits et leurs divergences, voyez plus bas.

(2) L'incendie du célèbre οἰκουμηνικὸν διδασκαλεῖον et de ses treize professeurs par Léon III, que racontent Georges le Moine et les écrivains postérieurs, mais dont les sources plus anciennes ne disent pas un mot, est une légende, dont on a fait justice, il y a longtemps. (Cf. surtout l'excellente étude de E. Rein, *Jahrb. d. finnischen Akad. d. Wissensch.* 1919, 24 ss ; v. aussi L. Bréhier, *Byzantion* IV, 13 ss.). Quant aux renseignements de F. Fuchs (*Die ökumenische Akademie von Konstantinopel im frühen Mittelalter* (Bayer. Blätter für d. Gymn.-Schulwesen, 1923, p. 177 ss.) et *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter* (Byz. Arch. 8, 1926, p. 10 ss.), il y a lieu de remarquer que la *Vita Germani*, source de Fuchs et regardée par lui comme contemporaine et indépendante de Théophane et de Nicéphore, n'est qu'une compilation tardive et sans valeur, qui dépend non seulement de Théophane, de Nicéphore et de la *Vita Steph.*, mais aussi de Georges le Moine ; il y a vingt ans que Andreev (*op. cit.*, p. 187 ss.) l'a montré d'une façon irréfutable (Bréhier, *loc. cit.*, ne connaît pas non plus l'ouvrage remarquable d'Andreev et suit, en ce qui concerne la date de la *Vita Germ.*, les renseignements erronés de Fuchs).

(3) Théophane, 406.

tions contre les partisans des images commencèrent après le *Silentium* et l'édit de de janvier 730 (1) et laisse entrevoir par là, qu'il n'y avait pas eu des persécutions systématiques avant cette date. La tentative de destruction d'une image, qui n'aboutit qu'à un échec, convainquit l'empereur qu'il fallait commencer par mieux préparer le terrain pour appliquer le plan qu'il méditait.

C'était d'autant plus nécessaire qu'il se dessinait aussi dans les provinces une opposition, et, chose remarquable, dans l'une des provinces d'Europe (les provinces d'Europe, au cours de la querelle des images, se tinrent toujours du côté des partisans des images). L'effervescence qui à la suite de la propagande iconoclaste s'était emparée du pays, même avant l'intervention de l'empereur dans la querelle des images (voir plus haut), augmenta naturellement à la nouvelle que l'empereur se rangeait du côté du parti iconoclaste. En Grèce, dans le thème *Ἑλλαδικῶν*, cette nouvelle provoqua un soulèvement « *θεῖω κινούμενοι ζήλω* » (2) et « *οὐ προσιέμενοι τὸ δυσσέβημα* » (3), les *Ἑλλαδικοὶ τε καὶ οἱ τῶν Κυκλάδων νήσων* se soulevèrent contre Léon III (4). Ils proclamèrent empereur un certain Cosmas et apparurent, le 18 avril de la dixième indiction (727), devant les murs de Constantinople, avec une flotte, sous le commandement du turmarque du thème *Ἑλλαδικῶν*, Agallianos et d'un certain Étienne. Avec l'aide du feu grégeois, Léon réussit à détruire cette flotte. Agallianos fut tué au cours de la bataille; quant à Cosmas et à Étienne, ils furent décapités (5).

3. — Les négociations avec le Patriarche Germanos

Le principal souci de Léon III fut alors d'amener le patriarche Germanos et le Pape Grégoire II à interdire le culte des images. C'était là une entreprise difficile, car, à côté de Jean Damascène, nos sources (6) désignent précisément ces deux hommes comme les principaux adversaires de la politique iconoclaste de l'empereur Léon III.

De Jean Damascène, l'illustre auteur des trois ouvrages fondamentaux contre les « détracteurs des saintes images », nous ne dirons ici que quelques mots. Ce qui est important pour notre étude, c'est de bien noter la différence qui distingue les deux premiers ouvrages apologétiques de Jean Damascène. Le premier, composé avant 730, est purement théorique; son but est de montrer que les images, pour des raisons dogmatiques et philosophiques, doivent être acceptées et vénérées et que le culte des images a pour lui toute la tradition patristique. C'est une discussion théorique, présentée avec assez de calme, des idées adverses, qu'il s'agit de réfuter. Nulle part il n'est fait mention d'un acte officiel quelconque hostile aux images. Bien différent

(1) Nicéphore, 58,25.

(2) Théophane, 405,14.

(3) Nicéphore, 58,1.

(4) Théophane, 405,16.

(5) Théophane, 405; Nicéphore, 57 ss.

(6) Théophane, 408.

est le second ouvrage, où se trouve mentionnée la déposition de Germanos et qui, par suite, fut écrit après 730. L'objet de cet écrit, rempli de violentes invectives contre l'empereur, est moins la discussion de questions philosophiques et dogmatiques que celle de problèmes relatifs à la politique de l'Église, problèmes dont il n'est pas du tout question, fait à noter, dans le premier ouvrage. Le centre de l'ouvrage c'est la sommation faite à l'empereur de ne pas s'occuper des affaires de l'Église, où il s'était immiscé, entre temps, par un décret arbitraire. La comparaison des deux ouvrages montre donc que l'édit de 730 créa une situation essentiellement nouvelle.

C'est ce que montre encore plus nettement le fait que le patriarche Germanos put rester en fonction jusqu'en 730 (1). La première indication de Théophane, relative à la tentative faite par Léon pour amener le patriarche à se rallier à ses théories iconoclastes, ou plutôt pour l'y contraindre, se rapporte à la fin de l'été 727 (2). De nouvelles discussions sur la question des images n'eurent lieu entre l'empereur et le patriarche qu'à l'automne 729 (3). Que Léon, après la première et, comme nous le montre l'histoire, infructueuse tentative de gagner le patriarche, soit resté aussi longtemps sans renouveler sa tentative, la chose s'explique par le fait qu'il attendait la réponse du pape, avec lequel (on le montrera plus loin) il avait échangé, à cette époque, deux lettres relatives à la question des images. Avec une réponse favorable du pape en main, il pouvait espérer contraindre aussi le patriarche.

Le refus du pape, qui n'apparaissait que trop clairement dans ses deux lettres, amena aussi l'empereur à modifier son attitude envers le patriarche. Tandis, qu'en 727, « ἀναιδῶς τῷ μακαρίῳ Γερμανῷ προσετρίβετο », il essayait maintenant de gagner le patriarche par les flatteries (λόγοις θωπευτικοῖς). Germanos qui déjà avec Constantin de Nacoleia et Thomas de Claudiopolis avait montré une confiance allant jusqu'à la naïveté, crut alors avoir convaincu et converti l'empereur et il écrivit dans ce sens au pape. Cette lettre du patriarche ne nous est pas parvenue, mais nous avons la réponse du pape, qui, fort heureux de cette nouvelle, envoyait à Germanos ses félicitations pour ses succès (4). Le fait que Germanos, à l'automne 729, pouvait croire qu'il avait détourné l'empereur de ses intentions iconoclastes et que, de son côté, le pape pouvait ajouter foi aux nouvelles que le patriarche lui donnait à ce sujet, montre bien, une fois encore, que l'empereur n'avait pas encore pris, dans la querelle des images, une décision définitive et ayant force de loi.

(1) Pour expliquer ce fait, Andreev (*op. cit.*, p. 27 ss.) a imaginé l'hypothèse suivante. Jusqu'en 730, seules les statues auraient été atteintes par l'iconoclasme. Contre cette destruction de représentations plastiques, Germanos n'aurait rien eu à dire. Mais, quand après le silentium de 730 on aurait voulu aussi détruire les icônes, le patriarche s'y serait opposé et il aurait abdiqué. Cette hypothèse, qui ne repose sur rien de solide et qui conduit à de nombreuses contradictions, n'est pas, à mon sentiment, nécessaire. Le maintien de Germanos en fonction s'explique suffisamment par le fait que jusqu'en 730 la querelle des images n'en était qu'à sa période préliminaire et que l'empereur espérait encore gagner le patriarche, comme celui-ci espérait convertir l'empereur.

(2) Théophane, 406.

(3) Théophane, 407.

(4) La réponse du Pape a donc été écrite à la fin 729 ou au début de 730 (avant, en tout cas, d'avoir connu la déposition de Germanos, qui eut lieu le 17 janvier 730). Il est certain que Germanos n'a pu écrire au Pape une lettre optimiste qu'après son second entretien avec l'empereur et non après le premier, lorsque Léon « lui témoignait aussi insolemment du dédain », comme l'admet Andreev, *op. cit.*, p. 32.

4. — Les négociations avec le Pape Grégoire II

L'empereur Léon III a écrit par deux fois au pape Grégoire II à l'occasion des images. Les lettres de Léon ne nous sont pas parvenues, mais nous avons les réponses du pape, bien que nous ne les possédions que dans une traduction grecque. Les deux écrits de Grégoire II nous donnent de nombreux renseignements sur le contenu des lettres de l'empereur, car elles en citent de nombreux extraits (1).

Cependant, la plupart des savants tiennent aujourd'hui les lettres de Grégoire II pour apocryphes. Étant donné la grande importance de ces documents, il est nécessaire d'étudier ici en détail la question d'authenticité.

L'hypothèse que les deux lettres sont apocryphes a déjà été formulée par Semler et Rössler (2). Elle fut renforcée, lorsque Duchesne l'appuya de son autorité et apporta toute une série de raisons de douter (3). Après les considérations de Guérard et celles de Hodgkin, après surtout l'exposé fouillé de Schwarzlose (4), qui repose sur Duchesne et indique encore d'autres raisons de douter (5), cette manière de voir est acceptée presque de tout le monde. La réfutation de H. Mann (6) passa inaperçue. Le même sort fut réservé malheureusement aux remarques de Loofs, qui, dans un compte rendu de l'ouvrage de Schwarzlose, avertissait d'une façon pressante qu'il ne fallait pas « tenir pour apocryphes deux opuscules aussi importants, sans examiner si l'on n'avait pas affaire à des fautes de traduction, déformant le sens, ou à des corruptions, additions ou lacunes, du texte » (7). La discussion qui suit va montrer combien justifié était cet avertissement, car il n'arrive que trop souvent que les raisons que l'on croit pouvoir invoquer contre les lettres en question n'atteignent que le travail d'un copiste postérieur.

On connaît jusqu'ici six manuscrits, qui nous conservent, soit en entier, soit en partie, ces lettres. Guérard (8) distingue parmi eux deux groupes : 1^o Bibl. Nat. 143 (xvi^e s.) et Escorial 564 (xvi^e s.); 2^o Vatican. 308 (x^e-xi^e s.), Vienne 272 (xiv^e s.), Turin 135 (xiv^e s.) et 154 (xvi s.). Ces deux derniers manuscrits, comme me le fait savoir très obligeamment le professeur L. Torri, ont été très endommagés par l'incendie de la

(1) Mansi, XII, 959 ss.

(2) Semler, *Sel. cap. hist. eccl.*, II, 228 ; Rössler, *Bibl. d. K. V.*, X, 474 ss. (1785).

(3) *Liber Pontificalis*, 413, Rem. 45.

(4) L. Guérard, *Les lettres de Grégoire II à Léon l'Isaurien* (*Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1890, p. 44 ss).

Malgré les erreurs qu'elle renferme, cette étude est précieuse, car elle renferme des renseignements sur les manuscrits existants des lettres de Grégoire ; Th. Hodgkin, *Italy and her invaders*, VI (1895), p. 501-505 ; K. Schwarzlose, *op. cit.*, 113 ss. ; d'après L. M. Hartmann, *Unters. z. Gesch. d. byz. Verw. in Italien*, p. 131 ss., la première des deux lettres serait apocryphe et fabriquée à l'aide de la seconde qui serait authentique (cf. aussi L. M. Hartmann, *Gesch. Italiens im Mittelalter*, II, 2, 118, Anm., 20 et 22.)

(5) Cf. l'exposé le plus récent de *l'Histoire de la Querelle des Images*, par Leclercq, *op. cit.*, où, p. 248, nos lettres sont données comme « notoirement apocryphes » et où, p. 243, est donnée comme un fait acquis, l'affirmation que les lettres ont été fabriquées après 753. Leclercq suit, lui aussi, le système chronologique erroné de Bury-Hubert (cf. plus haut) et place, en conséquence, le synode de Constantin V en 753, au lieu de le mettre en 754.

(6) H. Mann, *The lives of the popes*, I (1902), p. 189 et 498 ss. (discussion de l'exposé de Hodgkin).

(7) *Theol. Literaturzeitung*, 1891, col. 544. La solidité des arguments dubitatifs de Schwarzlose est aussi mise en doute par R. Seeberg, *Lehrb. der Dogmengesch.* II (1910), p. 326, Rem. 2, et par Bonwetsch, *Real-Enc. f. prot. Theol.*, III (1897), p. 223. Dölger, *Regesten I*, n^o 279, se montre aussi bien réservé sur ce point.

(8) *Op. cit.*, p. 45 ss.

Bibliothèque Nationale de Turin, en 1904. Le texte, découvert par Fronton le Duc et qui servit de base aux éditions postérieures, est celui du manuscrit cité en premier lieu, le manuscrit de la Bibliothèque Nationale 143. C'est l'œuvre du copiste grec du ^{xvi}^e siècle, Palæokappa. Cette copie se distingue d'une façon très sensible des copies plus anciennes du deuxième groupe. J'ai eu l'occasion d'examiner le manuscrit de Vienne, qui, d'après Guérard, offre les mêmes leçons, dans l'ensemble, que les manuscrits des bibliothèques italiennes ; cela n'exclut pas naturellement la possibilité que la connaissance aussi des autres manuscrits puisse compléter sur bien des points les développements qui suivent (1).

Quand on étudie les objections, qu'on fait valoir contre l'authenticité des lettres, il est opportun de partir des considérations de Schwarzlose, car les arguments des savants antérieurs y sont repris et les exposés plus récents n'ont pas enrichi la question de points de vue essentiellement nouveaux. Schwarzlose adoucit le jugement de Duchesne : « Je considère donc les prétendues lettres de Grégoire II comme ayant été fabriquées à Constantinople par quelque défenseur des images, pour suppléer à la perte des véritables », en disant : « les deux lettres, *dans la forme où nous les possédons aujourd'hui* (souligné par Schwarzlose), ne peuvent provenir de la main de Grégoire II. » Pour éviter tout malentendu, disons tout de suite de quoi il s'agit, en discutant ici la question d'authenticité de ces lettres. Les lettres, qui ne nous sont parvenues que dans une traduction grecque, ne sont pas arrivées jusqu'à nous sous leur forme originale, cela est clair ; mais il s'agit de savoir si, cependant (tout en observant la circonspection de mise devant toute traduction) on doit les regarder comme écrites par le pape, ce pourquoi elles se donnent, et si, en conséquence, elles peuvent être utilisées comme des sources d'une haute valeur *historique*, ce qui est précisément le cas, à mon avis, mais ce qui est nié nettement par Schwarzlose.

Schwarzlose cite d'abord cinq raisons formelles de rejeter ces lettres : 1^o dans la suscription des lettres, est accolé au nom du pape Grégoire II le surnom de Dialogus, porté, on le sait, par Grégoire I, mais non par Grégoire II. « Les Lettres se présentent ainsi sous un faux pavillon, dit Schwarzlose, et éveillent, par là, chez le lecteur, avant même de les lire, des soupçons justifiés. » Mais, en fait, ce surnom ne se trouve que dans un manuscrit, que le hasard donna comme base au texte imprimé que nous possédons ; on ne trouve ce surnom dans aucun autre manuscrit. Ainsi, la première raison, invoquée par Schwarzlose, repose sur des suppositions inexactes et ce fait éveille, chez le lecteur, avant de connaître les véritables raisons de douter que donne Schwarzlose, des soupçons justifiés, surtout lorsqu'il voit que la remarque faite par Schwarzlose, rapprochée du fait que Cédrene (I, 799), donne aussi à Grégoire II le surnom de Dialogus, est pour ce savant « la première raison de supposer que l'auteur de nos lettres appartient à l'Empire grec » ;

2^o Quant aux renseignements de Théophane et de la *Vita Gregorii* sur les lettres des Grégoire à Léon III, Schwarzlose n'aurait dû, logiquement, y faire appel que si ces renseignements contredisaient, par leur teneur, nos lettres. Il n'en est rien. Les

(1) Je dois à Mgr G. Mercati communication de quelques leçons du manuscrit du Vatican. Qu'il trouve ici l'expression de ma profonde reconnaissance.

renseignements, tirés de Théophane, donnent même, comme le remarque Schwarzlose lui-même, « un des principaux détails contenus dans les lettres » ;

3^o Le fait que les deux lettres ne furent pas lues au septième concile œcuménique est, d'ordinaire, regardé comme un argument particulièrement grave contre leur authenticité (1). Je ne puis me rallier à cette manière de voir. Prétendre déjà que « les Pères du concile faisaient tous leurs efforts pour citer tout témoignage possible et antérieur à leur époque, à l'appui de leurs théories », n'est pas tout à fait exact. On n'y cita, par exemple, aucun des sermons de l'auteur si respecté, Jean Damascène, et, pourtant, l'authenticité de ces sermons n'est pas mise en doute pour cela. On donna lecture d'une lettre de Grégoire II à Germanos, où était exposé assez clairement le point de vue du pape dans la querelle des images. Qu'on n'ait pas lu ses lettres à l'empereur, il y avait à cela une raison très importante. Quiconque a lu les actes du deuxième concile de Nicée, sait avec quel soin on évita, à ce concile, toute parole de désapprobation contre les empereurs Léon III et Constantin V et quels efforts héroïques on fit pour diminuer le plus possible la responsabilité des empereurs dans les troubles religieux. On agit ainsi, certainement, par égard pour les empereurs alors régnants, Constantin VI et Irène ; Constantin VI n'était-il pas un arrière petit-fils de Léon III et un petit-fils de Constantin V, et Irène, une belle-fille du dernier empereur nommé ? Les ménagements témoignés à la mémoire des ancêtres de la famille impériale allèrent si loin que, par exemple, Jean de Jérusalem, dans son exposé, cité plus haut, sur les débuts de la querelle des images, ne mentionne pas du tout Léon III. Et l'on aurait dû y donner lecture d'un écrit, où il était dit que l'empereur était devenu un sujet de risée pour les écoliers ! Plus tard, quand on n'eut plus de raison de montrer pareils ménagements, la première lettre de Grégoire, comme nous l'apprend la suscription des deux manuscrits les plus anciens, fut lue, chaque année, au « jour de l'Orthodoxie » (2).

Les quatrième et cinquième raisons de Schwarzlose méritent à peine qu'on s'y arrête. Que les lettres ne nous soient parvenues que dans une traduction grecque, ce fait ne peut, cela va de soi, être une raison de nier leur authenticité. Il en est de même de l'argument que le texte ne fut découvert qu'au xvi^e siècle, bien que « ces deux documents auraient pu être utilisés dans l'intervalle par le Saint-Siège ». Bien des choses utiles, nous le savons, dorment dans les bibliothèques, même aujourd'hui, où nous avons à notre disposition des catalogues généraux.

Les « arguments internes » de Schwarzlose ne sont pas meilleurs ; il les énumère à la suite des « arguments externes », que nous venons de voir :

1^o Il signale « la gaucherie du style et la nonchalance dans l'expression », qui seraient « à un haut degré sujets à caution ». Mais il s'agit donc d'une traduction ! Que Grégoire n'ait pu écrire qu'en latin, personne ne le met en doute, et Schwarzlose le premier, comme il ressort de ses développements, p. 116 ss. Et lorsque, plus loin,

(1) D'après Loofs (*op. cit.* col. 544), c'est là l'unique et réel argument de valeur contre l'authenticité.

(2) Cf. H. Stevenson, *Codices mss. Palatini Græci Bibl. Vaticanæ*, 308, fol. 243 v (x-xi^e siècles) : *S. Gregorii Papæ Epistola ad Imp. Leonem Iconomachum quæ die Orthodoxiæ legitur* ; J. Pasini, *Codices mss. Bibl. Regiæ Taurinensis*, Cod. 135, fol. 17 (xiv^e siècle) : *Dominica prima jejuniorum epistola Gregorii Papæ II Romæ scripta ad Leonem Imperatorem de sanctis et venerandis imaginibus*.

Schwarzlose nous révèle que « d'une comparaison avec les autres lettres de Grégoire que nous possédons, on ne peut malheureusement rien trouver qui permette de se décider d'une façon formelle pour ou contre l'authenticité de nos lettres », on est alors réellement curieux d'apprendre avec quoi il a pu comparer au point de vue stylistique, les lettres originales, écrites en latin, de Grégoire, et que nous possédons. Est-ce avec la traduction grecque ? A moins que ce ne soit avec la traduction qu'en fit, à son tour, en latin Fronton le Duc ?

Suit l'argument, bien connu, du ton trop cassant de ces lettres. Nous n'avons, cependant, aucun moyen qui nous permette de juger si le ton de ces écrits est, en fait, trop cassant, car nous n'avons aucun ouvrage de polémique de Grégoire II, qui nous permette une comparaison. Il est, méthodiquement, inadmissible, de s'appuyer sur le ton adouci de la lettre de Grégoire I (!) à Maurice (!), comme le fait Hodgkin (*op. cit.*, p. 502). Au reste, les quelques expressions, qu'on a coutume de relever, ont été, sans aucun doute, renforcées par la traduction et grossies encore par les copistes postérieurs. On peut déjà remarquer des divergences dans les expressions incriminées, entre la copie de Vienne et le texte imprimé d'après la copie de Palaeokappa. Par exemple, Vienne, fol. 3 : ἀνάγκην ἔχομεν γράψαι σοι παχέα καὶ χονδρά, ὥσπερ εἰ χονδρὸς καὶ παχύς. Par contre, Mansi, XII, 962 A : ἀνάγκην ἔχομεν γράψαι σοι παχέα καὶ ἀπαίδευτα, ὥσπερ εἰ ἀπαίδευτος καὶ παχύς. Dans une autre phrase, il est dit que les images τὸν νοῦν ἡμῶν τὸν παχὺν καὶ χονδρὸν ἄνω ἀναφέρονται (Vienne, fol. 6). De cette juxtaposition, il ressort clairement que le Pape, même dans le passage cité plus haut et relatif à l'empereur, n'avait d'autre intention que de marquer le caractère profane et tourné vers les choses d'ici-bas de ce dernier, et que les expressions, choisies dans ce but par lui, n'ont pas été très heureusement rendues par le traducteur. Le zèle de Palaeokappa va même si loin qu'il construit τὸν νοῦν ἡμῶν avec les mêmes attributs : σκαῖον καὶ ἀπαίδευτον καὶ παχύν.

2° On donne à entendre à l'empereur qu'il devait rejeter la responsabilité des doctrines hérétiques relatives aux images sur le pape et sur le patriarche, pour faciliter ainsi sa rétractation. Schwarzlose estime qu'« il est peu admissible... qu'un évêque romain... ait pu lui-même donner mission de le discréditer ». Mais il serait tout à fait inadmissible qu'un faussaire ait mis dans la bouche du pape de semblables déclarations, d'autant plus qu'un faussaire récent n'avait rien à gagner à faciliter à Léon III le moyen de désavouer ses manifestations iconoclastes. Ce sont, au contraire, des explications de cette nature, qu'on ne s'attendait pas à rencontrer, qui témoignent de l'authenticité d'un document : elles naissent d'une situation de fait réelle et ne peuvent avoir été inventées.

3° La « distinction très nette entre προσκύνησις λατρευτική et σχετική « serait » surprenante, à cette époque, surtout, pour un Occidental. » Mais cette distinction n'est introduite que par le copiste du xvi^e siècle. Dans le manuscrit de Vienne du xiv^e siècle, nous ne rencontrons pas les mots οὐ λατριῶς, ἀλλὰ σχετικῶς, qu'on lit dans Mansi XII, 963 C ;

4° On critique la phrase : εἰκοσιτέσσαρα στάδια ὑποχωρήσει ὁ ἀρχιερεὺς Πρώτης εἰς τὴν χώραν Καμπανίας καὶ ὑπαγε δίωξον τοὺς ἀνέμους (Mansi, XII, 971 B ; cf. aussi 971 E). Déjà Duchesne a fait remarquer que la distance qui séparait, à ce moment, le pape des Lombards ne pouvait être aussi petite. Mais, cette donnée si précise (24 stades)

est le résultat d'un calcul du copiste Palæokappa. Le manuscrit de Vienne, fol. 11 et 11 v^o donne, par contre : τρεῖς μιλίους, et nous ne savons guère si cette indication, de son côté, correspond vraiment à celle que contenait le texte original. D'autre part la question reste entière de savoir si le Pape était disposé en fait à se rendre chez les Lombards, lorsqu'il rappelait à l'empereur la possibilité qu'il avait de le faire; c'est pourquoi les efforts de Schwarzlose pour montrer que Grégoire II ne pouvait souhaiter devenir l'obligé, en une manière quelconque, de Luitprand, ne sont pas très compréhensibles.

5^o On objecte encore contre la possibilité de voir en Grégoire II l'auteur de ces lettres d'autres faits historiques. Telle est la mention d'un prince occidental, Septetus, qui désirait recevoir le baptême de la main du pape. Duchesne disait très spirituellement, à propos de ce détail : « Sous ce nom, qui ne voit qu'il s'agit d'un roi imaginaire du pays de Σέπτας, c'est-à-dire, de Ceuta, la plus lointaine possession de l'Empire sur la côte d'Afrique et, pour un Byzantin, le coin le plus reculé de l'Occident. » Toutefois, il est difficile de voir là un argument de valeur, quand on voit comment les noms propres sont déformés, non seulement dans les traductions, mais aussi dans les transcriptions, et comment un homme, qui s'appelle dans une copie, Julianus, est appelé, dans une autre, Juvinus (Cf. plus haut 241, note 1) (1). Pour la même raison, il ne faut attribuer aucune importance au fait, regardé déjà comme inquiétant par Duchesne, que, dans l'énumération des Occidentaux, présents à Constantinople, lors de la destruction de la statue du Christ, à Chalcostrateia, se trouvent nommés aussi des Vandales et des Mauritiens; ils peuvent très bien aussi avoir été ajoutés par le copiste. Qu'on ait gardé des écrits impériaux et d'autres documents importants dans l'église de Saint-Pierre, la chose n'est pas aussi impossible que le croyait Duchesne et après lui Schwarzlose et Hodgkin, et Mann l'a montré (*op. cit.*, p. 501). Mais que le pape ait transmis lui-même les lettres officielles impériales aux princes occidentaux, c'est là une chose dont, à l'encontre de ce que dit Duchesne, il n'est parlé nulle part dans les lettres. Si Duchesne pense à la phrase de Mansi, XII, 970 C, c'est qu'il ne l'a pas très bien comprise. Il n'est pas question, non plus, de la correspondance de l'empereur avec les princes occidentaux, et encore moins, à plus forte raison, d'une correspondance « régulière », comme le dit Schwarzlose. Ce dernier, de plus, tient pour douteux les renseignements détaillés de l'auteur relatifs à l'affaire de Chalcostrateia; et cependant, on trouve formellement indiqué dans l'écrit la source où l'auteur a puisé ces renseignements. A cela, Guérard (*op. cit.*, p. 56) objectait quelques inexactitudes dans le récit sur la convocation du sixième synode œcuménique, à Constantinople. Donc, lorsque l'auteur montre une connaissance approfondie des événements byzantins, on déclare qu'un Occidental ne pouvait en savoir autant; si ses renseignements sont imprécis, on dit que le pape n'a pu faire d'aussi graves erreurs (2).

(1) La remarque d'Hodgkin (*op. cit.*, p. 501) qu'Ozias est confondu avec Ezéchias, ne mérite, par suite, aucune attention.

(2) Comme unique passage qui, pour des motifs historiques, offre des difficultés, je citerai celui qui rapporte la chute de Ravenne (Mansi, XII, 970 E; Schwarzlose n'en dit rien. Cf., par contre, Ch. Diehl, *Étude sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne*, p. 378, et Hodgkin, *op. cit.*, p. 504). De Paul le diacre on peut conclure que Ravenne fut reconquise avant 735; Ch. Diehl, *op. cit.*, *id.*, et L. M. Hartmann, *Unters. z. Gesch. d. byz. Verw. in Italien*, p. 129 ss., ont montré que Ravenne fut prise sous le pontificat de Grégoire III et Hartmann, *op. cit.*, p. 128 ss., en s'appuyant sur l'inscription à Ravenne, dans Sprei, I, n. 325, que Ravenne était entre les mains

6° L'affirmation avancée par Schwarzlose que les lettres de Grégoire sont en étroit rapport avec les sermons de Jean Damascène sur les images et, en particulier, avec son second sermon, que Grégoire ne peut avoir connu, manque de preuve solide. Les développements politico-religieux, tirés des deux écrivains, et cités à l'appui de cette thèse, n'ont rien de commun entre eux sinon l'idée générale, autrement dit, la sommation faite à l'empereur de s'abstenir de se mêler des événements religieux, qui sont exclusivement l'affaire des prêtres. Cette pensée n'avait rien de neuf, alors, et on ne voit pas pourquoi Grégoire est tenu de l'avoir empruntée à Jean Damascène. On pourrait, avec le même succès, comparer les passages des lettres de Grégoire, citées par Schwarzlose, avec toute une série de passages empruntés aux Pères de l'Église grecque et à ceux de l'Église romaine, en commençant par saint Athanase. La mention faite à cette occasion, des insignes impériaux, le diadème, par exemple, mention à laquelle Schwarzlose semble attribuer une importance particulière, n'a elle aussi, absolument rien de nouveau. Cf. par exemple, *Acta Maximi*, Mansi XI, 6 B.

Tels sont les arguments que l'on a fait valoir contre l'authenticité de ces lettres. La critique de ces arguments a montré qu'ils ne se rapportent qu'au travail du traducteur ou à celui du copiste ou qu'ils ne reposent sur rien de solide. Par là même tombe l'hypothèse que ces lettres seraient des faux d'un Grec ; il ne peut être question que de fautes de traduction, multipliées par les copistes postérieurs. Au reste, comme preuves que ces lettres ne peuvent émaner d'un Grec, on pourrait citer les suivantes. Il est difficile d'admettre qu'un Byzantin du VIII^e siècle, ou même d'un siècle postérieur, ait appelé tout uniment Maxime le Confesseur Μάξιμον τὸν μονάζοντα (1). En outre, il est très surprenant que, dans l'énumération des empereurs, qui ont particulièrement mérité de l'orthodoxie, on voit citer, à côté de Constantin le Grand, de Théodose I, de Justinien I (manque dans Mansi) et Constantin IV, l'empereur occidental Valentinien, dont le nom devait être alors, à Byzance, complètement tombé dans l'oubli (2).

Mais la meilleure preuve en faveur de l'authenticité des lettres est que la convocation d'un synode œcuménique y est encore déclarée une chose non nécessaire. Cette déclaration est absolument impossible chez un partisan des images d'une époque

des Byzantins le 29 janvier 731. Si donc notre lettre parle de la prise de Ravenne par les Lombards, il faut conclure soit que, déjà avant sa chute à l'époque de Grégoire III, Ravenne, sous le pontificat de Grégoire II, était passée pour quelque temps sous la puissance des Lombards, soit encore que le sens du passage en question de cette lettre a été déformé par le traducteur. Pour une première conquête de la ville, sous le pontificat de Grégoire II, on pourrait invoquer le fait que la *Vita Gregorii*, depuis le passage où est signalée la publication de l'écrit iconoclaste de Léon, c'est-à-dire depuis à peu près le moment où, à en croire notre lettre, Ravenne aurait été prise, ne mentionne pas une seule fois le séjour de l'exarque à Ravenne : Eutychius, envoyé exarque, se rend à Naples (p. 405), puis, plus tard, à Rome (p. 408). Ce fait, toutefois, n'est pas une preuve irréfutable, il me paraît donc plus vraisemblable d'admettre pour le passage en question une faute de traduction, car on s'expliquerait difficilement, et Duchesne a déjà attiré l'attention sur ce point, le silence sur un événement aussi important de la part du biographe de Grégoire II, qui note avec tant de soin toutes les expéditions des Lombards, tandis que le silence de la *Vita* de Grégoire III, qui s'inquiète fort peu des Lombards, n'est pas autrement surprenant. Dans la *Vita Gregorii II*, p. 430, on lit seulement ceci : « Rex vero Langobardorum Liutprandus generali motione Ravenna progressus est atque illam obsedit per dies et castrum pervadens Classis, captos abstulit plures et opes tulit innumeras ». Il se peut qu'un passage de ce genre, qui a pu se lire dans la lettre de Grégoire II, ait amené le traducteur à parler de la chute de Ravenne.

(1) Mansi XII, 971 C ; cod. de Vienne, fol. 11.

(2) Mansi XII, 975 D, E ; cod. de Vienne, fol. 13.

postérieure et même après l'édit iconoclaste de Léon, en 730, quand Germanos affirmait hautement que la question ne pouvait être tranchée que par un concile œcuménique, semblable assertion est difficile à admettre. Elle donne aux lettres une vérité et une authenticité qui y apparaissent, d'ailleurs, à tous égards.

On oppose au fait que l'empereur s'appuyait sur la défense mosaïque d'honorer τὰ χειροποίητα, que, même dans l'Ancien Testament, aussi, et même sur l'ordre de Dieu, on honora des objets fabriqués par la main de l'homme. On expose aussi que s'il fut possible de reproduire la personne du Christ, après qu'il se fut fait homme, le Père ne saurait être représenté. Les discussions de nature théologique amenèrent le pape à reprocher à Léon de n'avoir pas interrogé, au moment convenable, des gens plus compétents sur ce point et à lui remontrer que la croyance est exclusivement l'affaire des prêtres. A la menace de l'empereur, qu'il ferait arrêter le pape, s'il ne se montrait pas obéissant et qu'il le ferait déporter, Grégoire répond, d'un côté, par cette déclaration qu'il est prêt à s'engager sur le chemin illustre du martyr, que souffrit Martin I, et, de l'autre, par la réflexion qu'il n'était pas au pouvoir de l'empereur de le faire arrêter. Comme Léon opposait, dans sa seconde lettre, l'expression « Βασιλεὺς καὶ ἱερεὺς εἰμι », aux avertissements du Pape, qui l'exhortait à ne pas franchir les limites assignées au pouvoir impérial, Grégoire s'étend plus longuement, dans sa seconde réponse, sur les questions politico-religieuses. Et, comme l'empereur répondait au reproche de n'avoir pas demandé conseil sur ce point aux personnes compétentes en s'appuyant sur l'autorité du sixième synode œcuménique, où il n'est nullement question de la nécessité d'honorer les images, Grégoire essaie de lui montrer clairement la faiblesse d'un pareil argument. Tel est le fond de cette correspondance; la suite des idées est parfaitement claire et tout apparaît parfaitement naturel.

Il y a lieu aussi de remarquer que les discussions théologiques de la première lettre répondent parfaitement, quant au fond, à ce qui est connu de la théorie de Grégoire II sur la question des images. Les mêmes points de vue se retrouvent, sous une forme différente, dans la lettre mentionnée plus haut de Grégoire II au patriarche Germanos.

Il y aurait urgence à donner une édition critique de ces lettres en utilisant tous les manuscrits connus : ainsi serait rendue possible une étude sur les particularités de langue des textes transmis.

Il y a lieu, maintenant, de se poser la question de savoir quand les lettres ont été écrites. Il nous faut partir des mots qui commencent la première lettre. « Τὰ γράμματα τῆς ὑμετέρας θεοφρουρήτου βασιλείας καὶ ἀδελφότητος ἐδεξάμεθα διὰ αὐγουσταλίου (cod. Vienne: δι' αὐγουσταλίου) τοῦ σπαθαροκανιδιάτου, βασιλεύσαντός σου εἰς τὴν τεσσαρεσκαίδεκάτην ἐπινέμησιν, αὐτῆς τε τῆς ιδ' καὶ ιε' καὶ α' καὶ β' καὶ γ' καὶ δ' καὶ ε' καὶ ς' καὶ ζ' καὶ η' καὶ θ' τῶν ἐπινεμήσεων δεξάμενοι τὰς ἐπιστολάς σου, ἀσφαλῶς διακατέχομεν ἐν τῇ ἀγίᾳ ἐκκλησίᾳ ἀποκειμέναις εἰς τὸ πρόσποδον τῆς κοιμήσεως τοῦ ἀγίου καὶ ἐνδόξου καὶ κορυφαίου τοῦ ἀποστόλου Πέτρου... τοὺς δέκα ἐνιαύτους (cod. Vienne: χρόνους) χάριτι Θεοῦ καλῶς περιεπάτης, καὶ εἰς μνηεῖαν τὰς ἀγίας εἰκόνας οὐκ ἤγαγες. Νῦν δὲ λέγεις, ὅτι εἰδῶλων τόπον ἀναπληροῦσι... κ.τ.λ. (I).

(1) Mansi XII, 959. Dans le manuscrit, les chiffres sont écrits en toutes lettres.

Depuis Hefele (1), on admet que la lettre, citée en premier lieu, est la plus ancienne et date de l'année 716 (14^e indiction), que les dix lettres orthodoxes commencent avec elle et s'étendent jusqu'à la huitième indiction (725) et que la lettre de la neuvième indiction (726), qu'on cite en même temps que celles-ci, a contenu « l'édit » iconoclaste. Cette manière de voir, est, à mon sentiment, insoutenable. Le sens des phrases citées ne laisse aucun doute que la lettre, mentionnée en premier lieu, est la plus récente et qu'elle renferme les déclarations iconoclastes de l'empereur, tandis que les lettres de la quinzième à la neuvième indiction (717-726) représentent les dix lettres orthodoxes, et, par suite, des lettres plus anciennes de l'empereur. Car, c'est seulement si la lettre, citée en premier lieu, est la plus récente, et si c'est à elle que s'adresse la réponse du pape, qu'on s'explique que soit aussi indiqué le moment où elle a été reçue, ce qui n'a lieu pour aucune autre lettre. On s'explique aussi que le nom de celui qui la porta soit donné, alors qu'il n'est donné pour aucune autre. Il suffit, par contre, de soulever la question de savoir si le pape a pu donner ces renseignements relatifs à une lettre reçue dix ans auparavant, alors qu'il négligeait d'en faire autant pour la lettre, reçue en dernier lieu, la seule qui importe dans ce qui suit, pour reconnaître l'impossibilité d'accepter la chronologie d'Hefele. De plus, l'indication que les lettres impériales sont conservées, au pied du tombeau de saint Pierre, se rapporte manifestement à la lettre de la neuvième indiction (τὰς ἐπιστολάς... ἀποκειμένας), et seule la lettre, citée en premier lieu (τὰ γράμματα), en est exceptée. Le pape aurait-il déposé l'« édit iconoclaste » qu'il avait reçu, au pied du tombeau de saint Pierre, pour ensuite jeter feu et flamme contre lui ?

Ces considérations montrent clairement que les dix lettres, où Léon ne parle pas de la querelle des images, datent des années 717 (15^e indiction) à 726 (9^e indiction), tandis que sa lettre iconoclaste est postérieure (2). Il y a lieu, maintenant, de déterminer l'époque à laquelle fut écrite cette dernière lettre. L'indication fournie par notre texte : quatorzième indiction (3), c'est-à-dire, 1^{er} septembre 730 — 31 août 731 est inacceptable. Grégoire II était déjà mort le 11 février 731, mais il a reçu de l'empereur deux lettres sur la question des images et il lui a répondu par deux fois. Si l'empereur avait écrit la première lettre immédiatement, après le 1^{er} septembre 730, il y aurait eu, dans l'espace de cinq mois en tout, quatre lettres écrites et il y aurait eu, au moins, trois voyages entre Rome et Constantinople, même si la dernière lettre du pape n'était parvenue à l'empereur qu'après la mort du souverain pontife. Mais c'est là quelque chose d'impossible. La rapidité des relations entre Constantinople et l'Italie, que nous connaissons, pour ce qui est du début de la période byzantine (4), s'était modifiée

(1) *Op. cit.*, p. 403 ss.

(2) La remarque d'Hodgkin (*op. cit.*, p. 503) et de Guérard (*op. cit.*, p. 53 ss.) que Léon III a pu difficilement écrire déjà en 716 au pape, n'est pas sans fondement. Cependant ce n'est pas un argument contre l'authenticité des lettres, comme le croyaient les deux savants, mais seulement un argument contre la chronologie d'Hefele, suivie par eux.

(3) Comme Mgr G. Mercati a l'amabilité de me le faire connaître, le plus ancien manuscrit, Vatic. 308, donne la même date. De son côté, M. le Prof. L. Torri a l'obligeance de m'écrire que dans les deux manuscrits de Turin le passage en question a été détruit par l'incendie de 1904.

(4) Cf. O. Körbs, *Untersuchungen zur ostgothischen Geschichte* I (Diss. Jena 1913), Rem. 21, p. 22 ss.; Duchesne, *Bibl. de l'école des Chartes*, 1891, p. 17, Rem 1; Rudakov, *Očerki po istorii vizantijskoj kultury* (Moscou, 1917), 162 ss.

depuis le VII^e siècle, comme l'a montré Hartmann (1). Agnellus (chap. cxxxii) déclare d'une façon expresse que personne ne pouvait faire aller et retour le voyage de Ravenne à Constantinople en trois mois. Par ailleurs, les deux lettres ignorent la déposition du patriarche Germanos, survenue en janvier 730. On lit encore, dans la deuxième lettre : Γερμανοῦ τοῦ νῦν προέδρου (2). Il est naturellement impossible que le pape n'ait pas entendu parler, pendant un an, de la déposition de Germanos et de la nomination du nouveau patriarche Anastase et que, de son côté, l'Empereur, au cas où réellement il aurait correspondu alors avec le pape sur la question des images, ne l'en n'ait pas informé. En outre, nous avons, dans la *Vita Gregorii II*, l'indication claire qu'Anastase a envoyé au pape ses « synodica » et que Grégoire s'est refusé à reconnaître le patriarche iconoclaste (3).

Il ne reste d'autre hypothèse que celle que l'indication de notre texte est fausse et qu'au lieu de 14 il dut y avoir un autre chiffre. Étant donné le grand nombre de fautes, dues aux traducteurs et aux copistes, que nous avons reconnues plus haut, il ne sera pas trop difficile d'admettre une hypothèse pareille. Comme nombres possibles pour l'indiction, en question, on peut songer aux nombres 10, 11, 12 et 13, car, d'une part, comme on l'a montré, l'indiction 14 est impossible, et, d'autre part, il ne peut s'agir du temps, antérieur à la 10^e indiction, puisque l'empereur, comme nous le savons, ne toucha pas, dans ses lettres au pape, jusqu'à la neuvième indiction, à la question des images. On ne peut admettre que l'empereur ait écrit, dans cette même neuvième indiction, où il a écrit ses dernières lettres orthodoxes, sa première lettre iconoclaste au pape, car, quelle que soit l'indiction où ce fait se produisit, Léon n'a pu envoyer cette lettre, à la fin de l'indiction en question. Le pape l'a, en effet, reçue avant la fin de cette même indiction. Mais nous avons vu plus haut que Léon avait, vraisemblablement, pris la parole contre les images, à Byzance, tard dans l'été, autrement dit vers la fin de la neuvième indiction. Comme, en outre, la nouvelle de la destruction de la statue du Christ aux Chalcoprateia est parvenue au pape encore avant la lettre iconoclaste de l'empereur, il a dû s'écouler un certain temps entre la première intervention de Léon contre les images et la rédaction de sa lettre au pape. Il en résulte que la première lettre iconoclaste de Léon à Grégoire II n'a pu être rédigée avant la dixième indiction et reçue par le pape, avant cette date. La *Vita Gregorii II* nous indique, d'autre part, que ce fait ne peut avoir eu lieu plus tard que la onzième indiction. Le premier événement daté, qui, dans la biographie du pape, suit le renseignement relatif à la réception de la lettre iconoclaste de Léon, est de la onzième indiction. Ainsi, la lettre impériale ne peut être parvenue à Rome qu'au début de cette même onzième indiction, ou, auparavant, c'est-à-dire, dans la dixième indiction.

Ainsi, nous arrivons à établir comme date de la première lettre iconoclaste de Léon III, l'indiction 10 (726-727) ou l'indiction 11 (727-728). C'est de cette époque à l'année 729 que se placent les autres pièces de cette correspondance : la réponse

(1) *Mitt. des Inst. f. österr. Geschichtsf.* XIII (1892), p. 241 ss.

(2) Guérard, *op. cit.*, p. 55, Rem. 2 déclare que le mot νῦν, omis dans le texte imprimé, est dans tous les manuscrits.

(3) *Lib. Pont.*, 409.

du pape, la seconde lettre de l'empereur et la réponse du pape à celle-ci. Léon dut recevoir la dernière lettre de Grégoire, à l'automne 729, à la suite de laquelle il essaya de convaincre à nouveau le patriarche Germanos (cf. plus haut).

La *Vita Gregorii II* dit, au sujet de la réception de la lettre iconoclaste de Léon III : « Jussionibus itaque postmodum missis decreverat imperator, ut nulla imago cuiuslibet sancti aut martyris aut angeli ubicumque haberetur; maledicta enim omnia assebat : et si acquiesceret in hoc pontifex, gratiam imperatoris haberet : si et hoc fieri præpediret, a suo gradu decideret. » Nous n'avons aucune raison de mettre en doute que ce passage se rapporte à la lettre impériale à laquelle Grégoire répond dans la première lettre, mentionnée plus haut, d'autant plus que se trouve mentionnée la menace que Grégoire extrait de la lettre de Léon. Que la lettre de Léon, dont il s'agit, ait eu le caractère d'une lettre personnelle et ne représentât pas un édit, comme le voulait Hefele (1), c'est ce qui apparaît clairement par les extraits qu'en donne Grégoire. On comparera, par exemple, la phrase suivante : καὶ ὅτι πληροφορήσόν με, τίς ἡμῖν παρέδωκε σέβεσθαι καὶ προσκυνεῖν χειροποιήτα, κἀγὼ ὁμολογῶ, ὅτι Θεοῦ νομοθεσία ἐστίν (2). (Cf. aussi les courtes indications sur le fond de cette correspondance, plus haut) D'un édit iconoclaste, à cette époque, on ne trouve nulle trace ni dans les lettres de Grégoire, ni, d'une façon générale, dans les sources occidentales, ni dans les sources byzantines.

Une certaine hostilité existait d'ailleurs entre l'empereur et le pape où n'avaient rien à voir les idées iconoclastes de Léon III et antérieure même au moment où il les manifesta. Cette hostilité était due à des raisons financières, les efforts de Léon pour percevoir de plus lourds impôts dans les possessions de l'Église en Italie, et l'opposition, que Grégoire menait contre cette prétention (3). On a reconnu depuis longtemps que Théophane (4) fait erreur quand il déclare que cette opposition de Grégoire était déjà causée par la politique iconoclaste de l'empereur (5), et il se trompe complètement quand il rapporte que le pape interdit absolument le recouvrement des impôts en Italie et aurait refusé la soumission, au point de vue politique, à l'empereur.

Au contraire, toute la politique de Grégoire II est caractérisée par les efforts qu'il fit pour rendre toujours possible une entente avec Byzance ; il a fait tous ses efforts pour empêcher que ne s'aggravent les raisons existantes d'antagonisme au delà de la

(1) *Op. cit.*, p. 399 et passim. Cf. aussi F. Uspenskij, *Istorija vizantijskoj imperii*, II, 1, p. 25 ss.

(2) Mansi XII, 959 E.

(3) « Censum in provincia ponere praepediebat et suis opibus ecclesias denudare ». Cf. *Vita Greg.*, chap. xvi, alors que la réception de la lettre iconoclaste de l'empereur n'est indiquée qu'au chap. xvii. La menace de la lettre de Léon est indiquée d'une façon caractéristique par le biographe du pape, dans les termes suivants : « Et si acquiesceret pontifex, gratiam imperatoris haberet ; si et hoc fieri præpediret, a suo gradu decideret. » Que ce « census » ait eu pour but d'alourdir les impôts perçus sur les biens de l'Église, c'est ce que montre clairement le sens de la phrase citée plus haut « suis opibus ecclesias denudare ». Par contre, est fausse la théorie, soutenue par Hubert, *Revue Hist.* LXIX, 1899, p. 7, à la suite de Bury, que Léon III aurait, en 726, redoublé l'indiction, ce qui aurait permis de percevoir deux fois, en un an, les impôts. Voyez mon étude, citée plus haut, sur la chronologie de Théophane dans les Byz-Neugr. Jahrb. VII p. 1 sqq.

(4) Théophane, 404. cf. aussi 409.

(5) Cette fausse conception des faits explique que Théophane fait faire un an trop tôt à Léon III ses déclarations iconoclastes (cf. plus haut) ; il lie ces déclarations à l'opposition de Grégoire II, relative aux impôts, placée, du reste, par lui, sans doute, justement, en 725.

limite, qui laissent encore place à cette possibilité. La crainte de voir cette éventualité se produire, malgré tout, autrement dit, la crainte que l'empereur appliquât son programme iconoclaste, explique l'extraordinaire émotion, qui s'étale dans ses lettres sur la question des images. Au surplus, ces lettres sont encore imprégnées de l'espoir de convertir l'empereur. Grégoire a souhaité longtemps encore un changement d'idées, chez l'empereur, et il l'a regardé comme possible. Sa lettre, écrite au plus tôt à la fin de 729, à Germanos, repose sur cette croyance, nous l'avons vu plus haut, que le patriarche avait réussi à détourner l'empereur de ses idées iconoclastes. Grégoire n'abandonna pas sa loyale attitude envers Byzance, même après avoir reçu la lettre iconoclaste de l'empereur; il continua de demeurer un partisan fidèle de l'empereur, en essayant d'apaiser les mouvements hostiles à celui-ci, en Italie; son biographe nous dit, en termes formels, qu'il agit ainsi, « sperans conversionem principis (1) ». Par ces mots, ce dernier infirme lui-même la remarque que le pape, après avoir reçu la lettre iconoclaste de Léon III, « jam contra imperatorem quasi contra hostem se armavit ». Il se contredit, aussi, en faisant précéder le récit de la déposition de Germanos et de la nomination d'Anastase des mots : « Nam post hæc claruit eiusdem imperatoris malitia ». Seulement à partir de ce moment, la situation était, enfin, éclaircie d'une manière définitive.

5. — Le Silentium et l'édit iconoclaste de 730

Le mardi 17 janvier 730 (2), Léon III tint au tribunal des 19 Acubites un « σιλέντιον », auquel il convoqua aussi le patriarche Germanos. Un édit contre le culte des images allait être promulgué et Léon essayait de contraindre le patriarche à signer cet édit : συγγράφειν κατὰ τῆς καθαιρέσεως τῶν εἰκόνων τῶν ἁγίων ἡνάγκασεν (3). Germanos répondit qu'on ne pouvait modifier ce qui touche à la foi que par un synode œcuménique et il refusa de signer. Il dut, là-dessus, abdiquer, quitter la capitale et se retirer dans ses propriétés. Son syncelle, Anastase, fut nommé patriarche; il était prêt à faire exécuter le programme iconoclaste de l'empereur. Il fut intronisé le dimanche 22 janvier et il envoya au pape ses synodica. Grégoire II les refusa énergiquement (4).

(1) Lorsqu'en Italie fut proclamé un usurpateur qu'on devait conduire à Constantinople, « conpescuit tale consilium pontifex, sperans conversionem principis » (chap. xvii, p. 405). On aurait assassiné, à Rome, un envoyé de l'Exarque, « nisi defensio pontificis nimia præpediret » (chap. xix, p. 406). Le pape rappelle à ceux qui sont irrités contre l'empereur de Byzance « ne desisterent ab amore vel fide Romani imperii » (chap. xx, p. 407). Le pape soutint l'exarque Eutychius contre un rebelle, qui s'était déclaré pour l'usurpateur en Toscane (chap. xxiii, p. 408). Nous n'avons pas à entrer dans le détail des troubles qui eurent lieu alors en Italie; nous avons sur ce sujet les remarquables études de Ch. Diehl et de L.-M. Hartmann. Au reste, ces troubles, comme on l'a déjà montré, aggravés sans doute par les décrets iconoclastes de Léon III, n'eurent en rien pour origine la politique religieuse de l'empereur.

(2) Théophane, 408, 31 ss. τῇ δὲ ζ' τοῦ Ἰαννουαρίου μηνός... ἡμέρᾳ γ' τῆς ἐβδομάδος, Déjà Pinius, *ASS, Aug. I*, p. 92, a reconnu très justement qu'il fallait lire ιζ', au lieu de ζ', car c'est le 17 et non le 7 janvier 730 qui tombait un mardi. Une autre preuve en est l'intronisation d'Athanase, le 22 janvier, qui tombe le dimanche suivant. Cf. aussi Hefele, *op. cit.*, p. 382, qui, sans connaître la correction de Pinius, avait aussi proposé cette modification.

(3) Nicéphore, 58, 19 ss. Cf. Théophane, 409, 3.

(4) A cet endroit, Théophane, 409, 15 ss. et la *Vita Greg. II*, 409, 19 ss. déclarent que le pape écrivit aussi à l'empereur pour l'engager à ne pas donner suite à ses intentions. Il s'agit, vraisemblablement, des lettres antérieures du pape, dont il a été question plus haut.

L'édit de janvier 730 donnait force de loi à la doctrine iconoclaste. Il ouvre la querelle des images, proprement dite. La *Vita Gregorii II*, d'accord avec les sources byzantines (cf. Nicéphore, 58, 25), rapporte, pour la première fois, la destruction des images et les persécutions dont furent victimes les partisans des images.

Ainsi s'évanouissaient les espoirs qu'avaient eus le patriarche Germanos et le pape Grégoire II, de détourner l'empereur de ses intentions. De leur côté aussi, échouèrent les espérances que Léon avait eues au début, qu'il aurait l'appui des deux hommes. Quand il se fut convaincu de l'inutilité de continuer les conversations, il bannit le patriarche, qu'il essayait, peu auparavant encore, de se concilier par des flatteries (cf. le chapitre relatif aux pourparlers avec Germanos) et il imposa par la force sa volonté à Byzance. En Italie, il dut, en apparence, renoncer à sa politique iconoclaste. Mais il changea complètement d'attitude vis-à-vis de Rome. Tandis qu'il essayait de s'entendre avec Grégoire II sur la question des images, tandis qu'il lui écrivait des lettres et recevait de lui des réponses, les légats, chargés de lui remettre la lettre d'avertissement de Grégoire III, furent simplement jetés en prison. De son côté, un concile romain, sous Grégoire III, excommuniait les iconoclastes (1). Ainsi on aboutit finalement sinon à la rupture politique, du moins, à la rupture religieuse.

Breslau.

Georges OSTROGORSKY.

(1) On admet généralement que Grégoire II, lui aussi, tint, à l'occasion de la question des Images, un concile à Rome. C'est ce que semble prouver une lettre d'Hadrien I^{er} à Charlemagne (Mansi XII, 267). Comme la *Vita Gregorii II* n'en dit pas un mot, il est plus juste de croire que les renseignements de la lettre d'Hadrien se rapportent au concile tenu par Grégoire III, sur lequel le biographe de ce pape s'étend longuement. Le silence de la *Vita Gregorii II* sur un événement aussi important serait inexplicable. Le *Libellus Synodicus* place un concile romain contre les iconoclastes, en 730, et, par suite, sous le pontificat de Grégoire II. Naturellement, il ne faut pas se fier à la date du *Libellus Synodicus*. Mais, le fait que le concile, qui eut réellement lieu, sous Grégoire III, n'est pas mentionné dans le *Libellus Synodicus*, semble être la preuve qu'il y a eu confusion entre les deux papes du même nom. Le témoignage de Zonaras, sur lequel on a l'habitude de s'appuyer, peut se rapporter aussi bien à Grégoire III qu'à Grégoire II.

Une lettre de Grégoire Chioniadès, évêque de Tabriz (Rapports entre Byzance et les Mongols de Perse)

Au cours du ^{xiv}^e siècle, la ville de Trébizonde était devenue un foyer actif d'études astronomiques et scientifiques (1).

Un auteur de cette époque, Andréas Livadinos, nous rapporte qu'étant animé par le désir de se perfectionner dans les études astronomiques, il quitta sa chère patrie, Constantinople, et se rendit à Trébizonde, car « c'est là que cette science était le mieux cultivée ».

Cela ne signifie pas que la culture intellectuelle était en décadence à Constantinople. Bien au contraire. Les écoles de la vieille capitale étaient toujours florissantes. Mais l'instruction se trouvait sous l'impulsion que lui avait imprimée la renaissance littéraire du temps des Comnènes : le classicisme s'était emparé de tout. Voilà pourquoi à Nicée, où tous les intellectuels de Constantinople s'étaient réfugiés, un esprit positif, Georges de Chypre (2) n'avait pas pu trouver ce qu'il désirait : « On n'y enseignait, dit-il, que les déclinaisons des noms, l'enlèvement d'Hélène par Pâris, la chute de Troie, l'entr'égorgement des fils d'Œdipe et tout ce qu'inventa la fiction des poètes. » Et ce contemporain de Roger Bacon se lamente amèrement et se repent d'avoir quitté l'affection des siens et sa chère patrie : « Δυσθυμίαι εἶχον αὐτὸν καὶ μετάρμελοι (3) ».

Les savants qui se sont occupés de l'histoire de l'Empire de Trébizonde ne nous disent rien sur l'Académie des sciences qui fonctionnait dans cette ville. Fallmerayer en ignore même l'existence. Du reste, abstraction faite de ses belles descriptions et de son style admirable, le livre (4) de cet auteur sur Trébizonde n'a qu'une valeur historique médiocre.

Ce qui intéresse surtout Fallmerayer, ce sont les scandales de la Cour, dans le récit desquels il se complaît avec délices. A noter aussi qu'il ne comprend pas bien les textes grecs, inconvénient qui l'a induit plus d'une fois en erreur (5).

(1) Sur l'Académie des Sciences qui fonctionnait à Trébizonde, voir mon étude « Περὶ τῆς ἐν Τραπεζοῦντι Σχολῆς θετικῶν Ἐπιστημῶν », publiée d'abord en résumé dans la Revue Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, Constantinople, 1919, puis plus en détail dans le Νέος Ποιμὴν (supplément de l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια), Constantinople, 1922.

(2) Il devint plus tard patriarche de Constantinople, sous le nom de Grégoire (1283-1289).

(3) Migne, P. G., t. CXLII, p. 25.

(4) Fallmerayer Jac. Ph., *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, Munich, 1827.

(5) J'ai indiqué ces erreurs dans les séances de la section archéologique du Syllogue littéraire grec de Constantinople, pendant les années 1916 et 1917. J'en cite ici un exemple : Fallmerayer, ayant publié la Chronique de Panaréto dans les « *Original Fragmente* » zweite Abteilung, au lieu d'écrire Ἀμηνᾶς τάταρις ἔχων καὶ χάνην, a écrit ἔχων καὶ χάνην, et s'efforce inutilement d'expliquer ce mot étrange : « ...Diese Handschrift allein konnte

Parmi les maîtres qui ont rendu célèbre l'école de Trébizonde pendant le xiv^e siècle, nous citerons particulièrement Constantin Loukitès et Grégoire Chioniadès.

Du premier, nous savons qu'il était originaire de Macédoine. A Trébizonde, où il se rendit de bonne heure, sa haute culture et ses vertus personnelles lui ouvrirent une magnifique carrière scientifique et politique. Alexis II, le grand Comnène (1297-1330), le revêtit des grandes dignités de protovestiaire et de protonotaire. Après la mort de cet empereur, Loukitès continua encore à être couvert d'honneurs. André Livadinos mentionne le protovestiaire et protonotaire Constantin Loukitès dans la préface d'un livre qu'il fit paraître en 1335. Quant à Grégoire Chioniadès, on ne sait presque rien de lui, sinon qu'il introduisit à Trébizonde les méthodes astronomiques de Perse.

Espérant trouver quelques détails sur la vie et sur l'œuvre scientifique de ce savant, j'ai pu, grâce à la bienveillance de l'administration de la Bibliothèque Nationale de Vienne, faire photographier les lettres de Grégoire Chioniadès, contenues dans la collection Nessel de cette bibliothèque.

Mes espérances n'ont été réalisées qu'en partie. Ces lettres sont au nombre de treize, mais elles ne contiennent presque rien sur l'œuvre scientifique de leur auteur. Quant à sa vie, les renseignements qu'on y peut puiser sont fort importants et ils offrent même, comme nous le verrons plus bas, un intérêt plus général.

Grâce à ces renseignements, nous apprenons que Grégoire Chioniadès, après avoir été longtemps professeur à Trébizonde, se retira à Constantinople, qui paraît être sa ville natale. Il y menait une vie inactive, ne vivant que des souvenirs du passé, lorsque l'empereur de Constantinople l'appela au service actif et le nomma, de concert avec le patriarche, évêque de Tabriz.

Le fait que Grégoire Chioniadès devint évêque de Tabriz est rapporté dans la lettre que je publie plus bas. Ce renseignement est très intéressant sous un autre rapport aussi ; il jette plus de lumière sur les relations de l'Empire byzantin avec les Mongols de Perse.

Nous savions bien que les Kans de Perse s'étaient montrés très favorables aux Chrétiens. Nous savions aussi qu'ils avaient des rapports avec le Saint-Siège. Mais nous ignorions qu'ils avaient permis à l'empereur de Constantinople d'envoyer un prélat grec comme chef spirituel de leurs sujets chrétiens (πρὸς συντήρησιν τῶν ἐκεῖσε εὐρισκομένων Χριστιανῶν καὶ ἐπισκόπησιν) et que cet évêque avait comme siège la capitale même de leur empire, la ville de Tabriz, dont il portait le nom comme titre épiscopal : « κατὰ τὴν πόλιν φημὶ τοῦ Ταυρῆζ ἐν ᾗ καὶ ἐπικέκλημαι ».

C'est Houlagou, le premier des Kans Mongols de Perse (1258-1265) qui inaugura cette politique de bienveillance envers les Chrétiens. Il favorisa aussi les arts et les sciences et fit bâtir l'observatoire de Maragha, petite ville située près de Tabriz.

vielleicht das *Χάων* des Trapezuntischen Chronisten (c'est-à-dire de Panarétos) erklären. Der magere Auszug den die Compileren der *Geograph. græc. minor.* am Schluss ihres III Bandes geben, nennt in der Provinz *Μαυράνα* (Nawr en-neh'r) unter andern die Stadt *Κάθ*, in Touristan den Namen *Χουτάν* (Tibet) *Ντζίν* (Tschin), *Καταία* und *Χαντζού*, in Chorasán (*Χορασάν*) aber *Καίν*. Ganz wahrscheinlich stellt *Χάων* einen und zwar den letzten dieser Städte und Landernamen vor. In Wlughbegs arabischen Tafeln wird dieses Wort *Kain* geschrieben was in der Aussprache dem byzantinischen *Χάων* (Chajin) eben so angemessen ist, wie das *Χατάνα* für das morgenländische *Κατάνα* bei Laonicos Chalcocondyles (Fallmerayer, *Original Fragmente*, zweite Abteilung, p. 101-102).

On voit par là qu'un savant astronome de la valeur de Grégoire Chioniadès devait être *persona grata* à la cour de Tabriz.

Malheureusement, nous ne connaissons pas la date exacte de la nomination de Chioniadès comme évêque de Tabriz. Tout ce que nous savons, c'est qu'il fut le contemporain de Loukitès. Ceci nous permet de supposer que l'empereur Alexis, à qui Grégoire Chioniadès adressa deux lettres, n'est autre qu'Alexis II, le grand Comnène (1297-1330).

Certaines allusions, disséminées dans cette lettre même que nous publions plus bas, pourraient éclairer la question de date et beaucoup d'autres points. Ainsi, la phrase « καὶ αὖθις τῶν προτέρων ἀγώνων ἐπιλαβέσθαι » (assumer de nouveau les anciens travaux) nous montre que Chioniadès avait déjà rempli bien longtemps auparavant une mission en Perse. Sa première mission dut avoir lieu en partie sous le règne du prédécesseur d'Alexis II, c'est-à-dire avant 1297, en partie sous le règne de ce même prince : « τὴν τῶν προγόνων φυσικὴν εὐνοίαν ἀποσφύζων ἀκριβῶς... « ἂν ἀναβῶ εἰς τὸν τόπον ἐκεῖνον καλὸν δοῦλον καὶ πάλιν μέλλεις ἔξειν... ἐπεὶ καὶ αἱ δουλοσύναι μου αἱ πρώην... οὐκ ᾔσαν ἀδόκιμοι εἰς τὴν βασιλείαν σου ».

Ces passages nous montrent, au surplus, que la mission de Chioniadès, indépendamment de son caractère religieux, était plutôt diplomatique.

Jean Cantacuzène rapporte que, vers cette même époque, la nomination d'un évêque dans les pays occupés par les sultans Mamlouks d'Égypte devait être sanctionnée par ces princes : « aucun évêque, ajoute-t-il, ne peut s'établir dans les villes soumises à ces barbares sans un décret promulgué par le sultan » (1). Tout nous fait croire que cette formalité n'était pas indispensable dans les pays des Mongols. Il semble que la nomination de Chioniadès, à l'évêché de Tabriz, fut tout simplement le résultat d'une entente entre les chancelleries de Constantinople et de Tabriz.

C'est à une autre difficulté que se heurtait cette nomination. L'Empire de Trébizonde était en relations étroites avec les Mongols de Perse et avait des intérêts nombreux à défendre dans ce pays. Il fallait, par conséquent, obtenir l'assentiment de l'empereur de Trébizonde. A l'examiner de près (2), la lettre que nous publions n'a d'autre but que d'obtenir cet assentiment. En effet, Chioniadès y annonce à Alexis II le grand Comnène, sa nomination par le « très divin empereur », et lui demande l'autorisation de passer par Trébizonde avant de gagner son poste, afin de lui présenter ses respects. Mais ce n'est là qu'un prétexte, comme le montre le reste de la lettre de Chioniadès. Il rappelle les services « δουλοσύναι », qu'il avait rendus aux « ancêtres » d'Alexis II et à ce prince même. Il promet, en outre, que ces services, aussitôt qu'il aura gagné son siège, seront de beaucoup plus considérables « εὐδοκιμώτεροι » et que l'empereur de Trébizonde aura en sa personne un bon serviteur, un bon esclave « καλὸν δοῦλον ».

Une seconde lettre, que Chioniadès adressa à l'Empereur de Trébizonde (3), nous apprend que ce prince acquiesça à la demande qu'il lui avait faite de passer par Trébizonde et qu'il lui adressa même des paroles encourageantes pour sa nouvelle mission.

(1) Jean Cantacuzène, éd. de Bonn, t. III, p. 90.

(2) Voir plus bas les remarques sur la langue de la lettre.

(3) Collection Nessel, fol. 27 r^o-28 r^o.

On voit par là que la Chancellerie de Constantinople choisit à dessein pour cette mission délicate la personne de Chioniadès, qui seul pouvait être agréable aux Kans Mongols et à l'empereur de Trébizonde.

Il est fort probable que Chioniadès mourut à Tabriz. Dans une lettre qu'il adressa de cette ville au patriarche de Constantinople, il dit : « Bien que les saints canons nous prescrivent (aux évêques) de venir de temps en temps à Constantinople pour nous présenter devant Votre Sainteté, nous ne pouvons le faire ; nous n'osons pas même franchir la porte de notre maison. Du reste, le chemin est plein de dangers et nos parages sont infestés de pirates. *Par surcroît de malheur, notre vieillesse est accompagnée de toutes sortes d'infirmités* » (1).

L'atticisme est le caractère général de la langue de Chioniadès, qui, bien entendu, porte l'empreinte de l'époque et celle de la personnalité de l'auteur.

Les nombreuses fautes d'orthographe incombent vraisemblablement au copiste, mais le style aussi offre des défauts qui rendent le texte lourd et difficile à comprendre. La lettre, qui nous occupe, débute en un style pompeux, fleuri et presque attique, mais se termine en une langue qui se rapproche de plus en plus de la langue familière et parlée. La substitution à l'infinitif et, ce qui est plus déconcertant, au participe, d'une proposition subordonnée à un mode personnel, la construction défectueuse de l'optatif, l'emploi des adverbes à la place des conjonctions, l'abus de l'emploi de καί en sont les traits les plus fréquents. On peut expliquer ce procédé par le fait que Chioniadès, désirant obtenir l'assentiment d'Alexis II pour sa nomination à l'évêché de Tabriz, s'efforce de devenir de plus en plus insinuant.

J'ai corrigé toutes les fautes d'orthographe, mais je les ai signalées en notes. Je n'ai pas touché pourtant aux formes et aux constructions consacrées par l'usage. Telle est, par exemple, προσήμην au lieu de προσῆν, imparfait de πρόσειμι, pris dans le sens de πρόσκειμαι. J'ai respecté aussi la formule de souhait : « ὁ Θεὸς ἵνα μὲ ἀξιώσῃ », formule encore usitée aujourd'hui en grec moderne sous la forme : « ὁ Θεὸς νὰ μὲ ἀξιώσῃ ». On sait que les prépositions sont bien souvent employées par les auteurs byzantins, les unes à la place des autres. On le voit dans la lettre de Chioniadès, par exemple ἐκ employé à la place de la préposition διὰ : « ἵνα διέλθω ἐκ τῶν αὐτόθι ».

A l'époque de Chioniadès, il était d'usage de remplacer l'infinitif par ὅτι ἵνα ou ὥς ἵνα suivi du subjonctif « ὅτι ἵνα ἔλθω », « ὥς ἵνα διέλθω ». On rapprochera de cette construction qui se trouve dans notre lettre les exemples que nous offre la lettre grecque, adressée par le sultan Mamlouk d'Égypte à l'empereur de Constantinople : « ὅτι νὰ ἔναι ἀγάπη ». « ὅτι νὰ γίνεταί ἀνταλλαγὴ » (2). ἐντεῦθεν est pris dans le sens de οὕτω = *de cette manière* : « ὥς ὁ παρεληλυθὼς χρόνος..., οὕτω καὶ ταῖς ἀποδημίαις ᾤμην... » Ὅπως dans la phrase « ὅπως τοῦτ' ἐγένετο » est pris dans le sens de ὥς = τίνι τρόπῳ = *comment* : « Mais comment cela se faisait... » La traduction en français de ce passage peu clair revient à ceci : « Je ne sais pas pourquoi vous ne m'écrivez plus. »

Dans le manuscrit, on lit « ἀν σὲ ἐδηγῇ ὁ Θεός ». Pourtant je me suis permis de changer ἀν en ἄς ; ainsi seulement on peut donner un sens à ce passage très mal construit. Du

(1) Collection Nessel, fol. 29 v^o-31 r^o.

(2) Jean Cantacuzène, éd. de Bonn, t. III, p. 95, 15-97, 23.

reste, en grec moderne, la phrase « ἄς σὲ φωτίσῃ ὁ Θεὸς » a absolument le même sens et est employée dans le même cas. Ἄς provenant de ἄφες se rencontre très souvent dans les écrits de cette époque. Dans la lettre par exemple du sultan, citée plus haut, on le rencontre plusieurs fois « καὶ ἄς γινώσκῃ τοῦτο ἀληθινά... » « ἄς μᾶς φθάνῃ μανδάτον (1) Nicéphore Blemmydès l'emploie aussi souvent (2).

Notons aussi que l'adjectif composé τρισάλκιμος ne figure pas dans les dictionnaires grecs et que le mot δουλοσύνη qui signifie en grec ancien *servitude*, est pris ici dans le sens de « services dévoués et obligatoires ». C'est la signification que lui a donné le moyen âge grec et qui persiste aujourd'hui encore en grec moderne.

Lettre de Grégoire Chioniadès à l'empereur de Trébizonde Alexis II le grand Comnène

Cod. theolog. gr. 203 de la Bibliothèque Nationale de Vienne
(Collection Nessel), f. 25 v^o-27 r^o

Τοῦ αὐτοῦ πρὸς τὸν τρισμακάριστον καὶ τρισαλκιμώτατον ἐκεῖνον κύριον Ἀλέξιον Βασιλέα τὸν Μέγαν Κομνηνόν.

Ἡλιοειδέστατε βασιλεῦ, ἡ τὰ πάντα διεξάγουσα καὶ διακρατοῦσα εἰδοποιὸς (3) καὶ παντοκρατορικὴ δεξιὰ τοῦ μεγάλου Θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ εἴη διαφρουροῦσα (Fol. 26) τὴν βασιλείαν σου, σκέπουσα περιέπουσα ἐπὶ χρόνους μακράωνας καὶ ἀνωτέραν δείξειε πάσης ἐναντίας ἐπιβουλῆς τῶν τε ὁρατῶν καὶ ἀοράτων ἐχθρῶν καὶ ἔσει (4) διὰ παντὸς ἀσφαλῶς βαίνων ἐπὶ ἐπάλλξεων ἀπαράτρωτος, ἀετοῦ ὑψιπέτου (5) τάς τε ἐναερίους καὶ ὑπεργείους πτήσεις ἀπομιμούμενος. Καὶ γὰρ τουτὶ δι' ἐφέσεως καὶ εὐχῆς ἀενάου (6) ἡμῖν καθέστηκεν καὶ ὁρᾷ καὶ ἀκούειν διηνεκῶς, κἂν ὅποι παρείημεν γῆς καὶ τελοῦμεν (7), τὴν φυσικὴν τρέφοντες εὐνοίαν.

Ἄλλ' ἤδη χρόνος μετὰ τὸν τρίτον συμπεριριπεύει καὶ τέταρτος καὶ γραφὴν βασιλείου οὐδαμῶς ἐξέγενετο ἡμῖν δέξασθαι καὶ εὐνοϊκῶς ἀναπτύξαι ὡς ἂν ἐκ τοῦ πολλοῦ βάρους καὶ αὖ συνήθως ἀνεκτώμεθα καὶ ταῦτα κατ' ἔτος τῶν πρέσβειων τῆς βασιλείας σου ὧδὶ στελλομένων πρὸς τὸν θειότατον αὐτοκράτορα. Καὶ οἶμαι ὡς, εἰ μὴ ἡπάτημαι, ὡς ὁ παρεληλυθὼς χρόνος καθάπαξ παρέστησεν, ὅπως διὰ παντὸς τοῦ χρόνου εὐνοϊκῶς προσήμην τῷ κράτει τῆς βασιλείας σου, ἐκεῖθεν τὴν τῶν προγόνων φυσικὴν εὐνοίαν ἀποσφῶζων ἀκριβῶς, ἐντεῦθεν κἂν ταῖς ἀποδημίαις ὥμην δέξασθαι πλεονα τῶν προτέρων. Ὅπως τουτὶ δ' ἐγίγνετο καὶ διὰ τούτων οὐκ ἀξιούμαι γραμμάτων τῆς βασιλείας σου (F. 26 v.), παντάπασιν ἀγνοῶ τὴν αἰτίαν. Ὅμως εἴτε τούτων οὐκ ἀξιούμεθα εἴτε μὴν ἐπιτύχοιμεν, τὰ ὀφειλόμενα (8) καὶ εἰπεῖν καὶ νοεῖν ὑπὲρ τοῦ κράτους σου ἐνελείπομεν (9) πολλοῦ γε καὶ δεῖ, οὐδ' ὡς τὸ εἶκος ἡμελήσαμεν, ὧν μὴ ἔδει ἀμνημονεῖν.

(1) Jean Cantacuzène, éd. de Bonn, t. III, p. 98, 10-II.

(2) *Festa N. Theodori Ducae Lascaris epistulae*, Florence, 1898, p. 317.

(3) εἰδοποιὸς] ἡδοποιὸς.

(4) ἔσει] ἔση

(5) ὑψιπέτου] ὑψηπέτους.

(6) ἀενάου] ἀενάου.

(7) τελοῦμεν] τελείημεν.

(8) τὰ ὀφειλόμενα] τὰ Φειλόμενα.

(9) ἐνελείπομεν] ἐνελλείπομεν.

Πλὴν ἄλλ' ἐπειδὴ πρόκειται ἡμῖν καὶ αὖθις τῶν προτέρων ἀγώνων ἐπιλαβέσθαι βασιλικῇ προτροπῇ καὶ συνοδικῇ μετ' ἀρχιερατικοῦ ἀξιώματος καὶ πρὸς συντήρησιν τῶν ἐκεῖσε εὐρισκομένων Χριστιανῶν (I) καὶ ἐπισκόπησιν (2) ἐξελθεῖν, κατὰ τὴν πόλιν φημι τοῦ Ταυρέζ, ἐν ᾗ καὶ ἐπικέκλημαι εὐδοκίᾳ τοῦ παναγίου καὶ ζωοποιοῦ πνεύματος καὶ βούλομαι καὶ μᾶλλον σκοπός μοι ἐστὶ πρὸ πολλοῦ, ὥς ἵνα διέλθω ἐκ τῶν αὐτόθι καὶ προσκυνήσω καὶ τὴν βασιλείαν σου καὶ ἐπεύξομαι ταύτῃ ὅσα λυσιτελῇ καὶ συμφέροντα καὶ οὕτως ἀνέλθω πρὸς τὸν τεταγμένον μοι τῆς ἐπισκοπῆς θρόνον. Καὶ εἰ μὲν δοκοίη (3) καὶ τοῦτο καὶ ἀποδέχεται καὶ ἡ βασιλεία σου ὅτι ἵνα ἔλθω, ἅς σε ὁδηγῇ ὁ Θεός, ἵνα δέξωμαι (4) τοῦτου (5) καὶ διὰ προστάγματος τῆς βασιλείας σου πληροφορίαν. "Ὅτι ἐκ Θεοῦ οἶδεν ἡ βασιλεία σου, ὅτι, ἂν ἀναβῶ εἰς τὸν τόπον ἐκεῖνον, καλὸν δοῦλον καὶ πάλιν μέλλεις ἔξειν Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ χάριτι (6), ἐπεὶ καὶ αἱ δουλοσύναι μου αἱ πρώην, ὥς δοκῶ, οὐκ ἦσαν ἀδόκιμοι εἰς τὴν βασιλείαν σου. Καὶ πάλιν ὥς ἐλπίζω, ἵνα γένωνται (Fol. 27) καὶ εὐδόκιμώτεραι (7), ἐπεὶ καὶ εἰς τὸ σχῆμα τὸ τοιοῦτον ἅγιον κατηντήσαμεν καὶ πεφθάκαμεν. Ὁ Θεὸς ὁ ἅγιος ἵνα με ἀξιῶσοι προσκυνῆσαι καὶ ἐπεύξασθαι τῇ βασιλείᾳ σου.

Salonique.

Jean B. PAPADOPOULOS.

- (I) χριστιανῶν] χρηστιανῶν.
 (2) ἐπισκόπησιν] ἐπισκόπισιν.
 (3) δοκοίη] δοκείη.
 (4) ἵνα δέξωμαι] ἵνα δέξομαι.
 (5) τοῦτου] τοῦτο.
 (6) χάριτι] χάριτη.
 (7) εὐδόκιμώτεραι] εὐδοκιμότεροι.

Le poème

de Michel Glykas sur son emprisonnement

Ce poème de 581 vers, édité par Legrand au tome I de sa *Bibliothèque grecque vulgaire*, est important pour l'histoire du grec byzantin et moderne. Non seulement on en connaît l'auteur, qui était de Corfou, et dont d'autres ouvrages nous sont parvenus, mais la date même s'en trouve fixée : il a été composé en 1156 (1).

Glykas était alors enfermé, par ordre de Manuel Comnène, dans la prison de Nouméra, sous des inculpations auxquelles il fait allusion à un passage de son poème, v. 542-550. C'est là qu'il a écrit celui-ci. Il s'agit manifestement d'une supplique, et le cas devait être grave, car, sans insister sur ce dont on l'accusait, sans même oser s'adresser en propres termes à l'empereur, Glykas s'efforce d'apitoyer ce dernier par le récit de ses souffrances et de le dérider par quelques facéties. Moins plaisante, et pour cause, que les poèmes prodromiques, cette composition appartient cependant au même type. On y retrouve notamment, v. 204-216, un passage sur la misère des écrivains, qui est comme le canevas du poème prodromique n° IV.

Une note manuscrite jointe au poème de Glykas déclare que la supplique ne parvint pas jusqu'à l'empereur et qu'un courrier venu en grande hâte de Cilicie, où se trouvait alors Manuel Comnène, apporta la sentence qui condamnait Glykas à l'aveuglement. Krumbacher suppose, non sans vraisemblance, qu'elle fut exécutée sous une forme assez douce, puisque Glykas poursuivit sa carrière littéraire. Toujours est-il que le monarque, jugeant sans doute que la punition avait effacé la faute, ne tint pas rigueur à Glykas. Un poème de ce dernier, composé quatre ou cinq ans plus tard, nous donne l'épilogue de cette affaire. Il est adressé à Manuel Comnène à l'occasion de sa victoire sur les Hongrois. L'auteur y fait amende honorable ; il reconnaît (v. 68 ss.) que l'acte « par lequel il avait offensé Dieu et son prince » était digne de mille morts, que le châtement fut au-dessous du méfait et il remercie l'empereur de la mansuétude dont il a fait preuve en cette occasion.

Le manuscrit d'après lequel Legrand a entrepris sa publication (Bibl. nat. de Paris, grec 228) est du XIII^e siècle, première moitié, à l'estimation de Legrand ; seconde

(1) Psichari, *Essais*, II, p. 79-81 ; Krumbacher, *Mittelgriechische Sprichwörter*, 1893 ; Michael Glykas, *Eine Skizze seiner litterarischen Thätigkeit nebst einem unedierten Gedichte und Briefe desselben*, 1895 ; *Byz. Lit.*², 380 ss., 806 ss. ; Hatzidakis, *Kritische Bemerkungen zu einigen mittelgr. Autoren*, B Z. I, 98-106.

moitié, suivant Omont et Krumbacher. Le texte qu'il nous donne est relativement bien conservé dans l'ensemble. Il y a quelques lacunes de peu d'importance, mais le copiste s'est borné à transcrire, sans ajouter du sien et sans commettre trop de bévues.

Les données sont en somme si précises et si concordantes qu'il ne peut subsister aucun doute sur l'authenticité du poème ni sur la personnalité de l'auteur. Nombreux sont les passages tirés des Écritures, dans lesquelles Glykas était très versé. L'abondance des proverbes ou locutions proverbiales cadre bien aussi avec l'intérêt que témoignait Glykas aux sentences et au folklore.

En ce qui concerne la langue, nous ne sommes pas en présence du grec qu'on parlait alors. Il s'agit la plupart du temps de grec savant. On peut, à première lecture, se rendre compte que l'auteur a des lettres. Les formes archaïques ou recherchées ne le gênent d'aucune manière, ce sont même celles qu'il emploie de préférence. Mais, quand le sujet devient plus familier, il n'hésite pas à émailler son style de mots, de formes, d'expressions vulgaires. Les quelques notes qui vont suivre ont pour but de dégager les faits les plus essentiels à ces quelques points de vue, mais je laisserai de côté en principe ce qui se rapporte à la langue savante, dont l'emploi est si visible qu'il n'a besoin d'aucune démonstration.

Fait digne de remarque, on pouvait à cette époque, dans une composition destinée à être mise sous les yeux de l'empereur, se servir de la langue vulgaire; toutefois cette licence dépendait de la nature des idées qu'on exprimait.

Citations des Écritures

Je ne signalerai que quelques passages, le détail important peu. Un ecclésiastique, plus au courant que moi de ces textes et de la liturgie, trouverait certainement dans ce poème matière à de nombreux renvois.

Légende de Jonas, v. 232-236; Jon. II 1-4. L'auteur transforme un peu la Septante pour les besoins de son texte: Sept: καὶ ποταμοὶ με ἐκύκλωσαν, Glyk. ἐκύκλωσάν με ποταμοί.

Ps. XXIX 30: τὸ ἐσπέρας αὐλισθήσεται κλαυθμός, | καὶ εἰς τὸ πρωτὶ ἀγαλλίασις. Glyk. 316-317: ἐσπέρας αὐλισθήσεται κλαυθμός, οὐαὶ καὶ θρῆνος, | καὶ θυμηδίας ἥλιος λάμψει κατὰ τὴν ἔω. Il ne faut pas de virgule après οὐαὶ, qui est pris substantivement.

Ps. CXXV 5: οἱ σπεύροντες ἐν δάκρυσιν ἐν ἀγαλλιάσει θριοῦσιν. Glyk. 325: ὁ σπεύρων γὰρ ἐν δάκρυσιν μεθ' ἡδονῆς θερίζει.

Glyk. 336: ὁ λύκος γὰρ ἐν τῇ δορᾷ κρύπτεται τοῦ προβάτου. Cf. Matth. VII 15.

II Tim. IV 8: ἀπόκειται μοι ὁ τῆς δικαιοσύνης στέφανος. Glyk. 343: ἀπόκειται σοι στέφανος. Goliath, v. 360. Abel et Caïn, v. 430-436.

Ps. XXXVI 35: εἶδον ἀσεβῆ ὑπερυψούμενον καὶ ἐπαιρόμενον ὡς τὰς κέδρους τοῦ Λιβάνου. Glyk. 374: κὰν ὑπὲρ κέδρους ὑψωθῇ καὶ κορυφὰς ὄρεων.

Ps. XL 10: ὁ ἐσθίων ἄρτους μου ἐμεγάλυνεν ἐπ' ἐμὲ πτερνισμόν. Cf. Jean XIII 18. Glyk. 384: ἐκεῖνος ἐμεγάλυνεν ἀρτίως πτερνισμόν σου, qu'il conviendrait peut-être de corriger ἐν πτερνισμόν σοι.

Glyk. 343 : ὁ ζῆλος... καὶ σὲ καταφαγέτω. Le manuscrit présente une lacune. M. Hatzidakis rappelant Ps. LXVIII 10, ὁ ζῆλος τοῦ οἴκου σου καταφάγεται με et Jean II 17, restitué ὁ ζῆλος τοῦ οἴκου θεοῦ οὐ ὁ ζῆλος ὁ τοῦ οἴκου του. Peut-être vaut-il mieux lire ὁ ζῆλος τοῦ κυρίου σου, puisque le vers suivant est ἐκεῖνος πάσχων ἔφερε καὶ σὺ ποσῶς γογγύζης.

Glyk. 412 : οὐ τάξιν ὑπερέχουσιν, οὐ πρωτοκαθεδρίαν. Luc. XI 43 : ὅτι ἀγαπᾶτε τὴν πρωτοκαθεδρίαν ἐν ταῖς συναγωγαῖς.

Luc XVI 24 : ἵνα βιάσῃ τὸ ἄκρον τοῦ δακτύλου αὐτοῦ καὶ καταψύξῃ τὴν γλῶσσαν μου. Glyk. 421 : ἄκρῳ δακτύλῳ δεηθεὶς τὴν γλῶσσαν δροσισθῆναι.

Cf. Glyk. 485 : ῥητὸν τὸ τοῦ προφήτου. Les vers 196 et 198, ψυχὴ μου κακοτύχερε, μίαν. ἐχάρης ὦραν... ψυχὴ μου κακορρίζικε, μίαν ἐχάθης ὦραν semblent bien être aussi imités de quelque troyen. Κλοιός 579 est emprunté à la Septante.

Proverbs et locutions proverbiales

La question a été traitée par Krumbacher, *Mittelgr. Sprichwörter*, p. 54 ss. Je n'ai que quelques menues observations à ajouter.

V. 12 : οὕτως εἰς πλάτος ἐμαυτὸν ἀφῆκα, τὸ τοῦ λόγου. Ce τὸ τοῦ λόγου, qui signifie « comme on dit », indique une expression courante, dont le sens paraît avoir été « prendre le large ».

V. 43 : ἐγγύς που τὸ παράδειγμα καὶ ὁ μάρτυς ἀφ' ἐστίας. Glykas a repris la même locution au vers 64 de la pièce qu'a publiée Krumbacher, *Michael Glykas*, p. 447 ss. : ὁ μάρτυς ἀφ' ἐστίας μοι, λέγει ἢ παροιμία, mais avec une variante qui rend suspecte la leçon ἀφ' et qui même autorise peut-être à corriger ἐγγύς που en ἐγγύς μου.

V. 127 : οὐκ ἔχει φόβον πενθερᾶς semble être aussi une locution proverbiale.

V. 261-263. Variantes du proverbe πέρσι κάηκε ὁ λαγός, φέτο ἦρθε ἢ τσίκνα του. Les mots καὶ τῶρα ἐποῖκε τὸν σταυρὸν sont une allusion au signe de croix que font encore, par un mouvement de l'index devant la bouche, des gens du peuple, quand ils bâillent. Le geste doit avoir pour but d'empêcher l'entrée du Malin. On peut le rapprocher de deux coutumes que j'ai signalées dans mon *Ile de Chio*, p. 103, 220, et peut-être notre habitude de mettre en pareil cas la main devant la bouche n'est-elle qu'un reste transformé de ce geste conjuratif.

Quant au mot ἀπεσφραγίσθη, il suffit, pour la comprendre, de se rappeler que σφραγίς signifie non seulement « sceau », mais aussi « signe de croix ». Pourtant une difficulté subsiste. Le sens serait : « Quelqu'un jadis a bâillé par hasard, et c'est maintenant qu'il vient de se signer et de se dessigner. » Il est plus probable que le second hémistiche n'est, comme il arrive à chaque instant, que la répétition du premier, sous une forme légèrement différente et que ἀπεσφραγίσθη doit être corrigé en ἐπεσφραγίσθη.

V. 270 : ἡ παπαδιά παρέπεσεν... καὶ καθαιροῦσιν τὸν παπᾶν, proverbe aussi, sans doute, et synonyme de ἐλάκτισεν ὁ γαῖδαρος καὶ δέρουσι τὸ σάγμα 274, ainsi que de ἡ θάλασσα ζαλίζεται... καὶ τὸν περάτην τὸν πτωχὸν ὡς πταίστην ἀνατάσσουν 276.

Le vers 282, ὁποῦ τὸν φοῦρνον ἔκτισεν πάλε (?) ἄς τὸν χαλάσῃ, rappelle l'apostrophe bien connue de Michel Cérulaire : ἐὼ σ' ἔκτισα, φοῦρνε, ἐὼ νὰ σὲ χαλάσω.

V. 369. L'expression ἡ ἄρκος παίζει μετ' ἐσέν, νὰ παίξῃ (= θὰ παίξῃ) καὶ μετ' αὐτον, paraît elle aussi proverbiale et indique qu'il y a des retours de fortune. Elle fait sans doute allusion à quelque fable du genre de celle de La Fontaine (V, 20). Politis (*Proverbs*, II, 456) en rapproche (III, 458) "Όταν βλέπεις τὴν ἄρκουδα στοῦ γειτόνου σου τὰμπέλι, πρόσμενέ την στὸ δικό σου.

V. 458 : καὶ θέλω οὐ θέλω γίνομαι καὶ τοῦ μωροῦ σαμάριν. Le manuscrit porte τὸ μωροῦ. Faudrait-il lire τομαρᾶ ?

La versification

Tous les vers du poème sont de 15 syllabes. Les accents sont répartis suivant les règles habituelles. Il n'y a que peu de cas exceptionnels : ἔχεις, ἡλιέ μου, παιδὶν 210, ὡς ἐκεῖ παίζει μετ' ἐσέν, ὡς ἐκεῖ μετριάζει 214. Il arrive que l'accent soit modifié pour les besoins du rythme : Χριστέ, παραμυθῆσον με 162, καὶ ὡς οὗ νὰ ἐμπλάκῃς 243, ce dont on trouve d'autres exemples dans la poésie médiévale. Au vers 369, νὰ παίξῃ καὶ μετ' αὐτον est un fait de langue et non de versification. Le verbe ἔχω peut devenir enclitique, pour faire le vers : τὰ γράμματα τιμὴν ἔχουν 214, τὰ βόλια γυρισθεῖν ἔχουν 368. Au vers 219 on lit : εἰς τὸ ἐκ παντὸς θέλει ἐλθεῖν, vers correct, avec hiatus entre τὸ et ἐκ, mais le manuscrit porte εἰς τὸ ἐκ παντὸς ἐλθεῖν θέλει, qui n'est pas impossible avec θελεῖ enclitique et synizèse entre τὸ et ἐκ ; voir plus loin la correction au vers 244.

En général Glykas évite l'hiatus. Quand deux voyelles se rencontrent, d'un mot à l'autre, elle forment synizèse : ποτὲ οὐ πιστεύει νηστικόν, ποτὲ οὐ ψυχοπονᾶται 118, ἐσὺ ἂν ἰσθήκης εἰς βουνὶν καὶ ἀπὸ μακρὰ ἐντρανίζης 119, οἱ πόνου ὅπου σὲ εἰσέβησαν 182, φοβοῦμαι οὐ μὴ ἀπαντήσης 195. Les cas d'hiatus se présentent en majorité avec l'article : χρυσοῦς ἐκεῖνος ὁ εἰπών 28, νὰ παύσουν αἱ ὀδύναι μου 163, αἱ πόνος ὁ ἡμερινός 175, τοῦ πόνου τὸ ἀνώφορον 192, καὶ τὸ εὐχάριστόν σου 394, μόνῃ τῶν ἔργων ἡ ἰσχὺς 418, ἀνὴρ ὁ "Αβελ δίκαιος 430. Rares sont les autres exemples. Les plus nets sont : ἔσω σὲ ἔχω, κόσσυφε 245, ἐκεῖ χαρὰ καὶ ἄνεσις 327. Au vers 240, φίλον τινὰ οὐκ ἔχει peut et doit probablement se lire φίλον τινὰ οὐκ ἔχει ; cf. τινὰ ἐκ τοῦς ἐχθροῦς σου 246. Au vers 282 πάλε ἄς τὸν χαλάσῃ est douteux lui aussi ; partout ailleurs, on lit πάλιν : 154, 236, 265, 444. Il ne reste que ὡς οὗ νὰ ἐμβῇς εἰς κάρτσουκον καὶ ὡς οὗ νὰ ἐμπλάκῃς, dont le deuxième hémistiche devient dès lors sujet à caution : καὶ ὡς οὗτου laisserait encore un hiatus : νὰ ἐμπλάκῃς.

Les constatations de ce genre méritent d'être prises en considération dans l'établissement des textes médiévaux. Il est clair qu'au vers 152, βλέπεις ἡμέραν, θλίβεσαι, φοβεῖσαι ὡς οὐ (πρέπει), la conjecture n'est pas satisfaisante, puisque φοβεῖσαι ὡς doit faire synizèse : ὡς οὐ, qui est peut-être ὡς οὐ doit être suivi d'un mot de trois syllabes commençant par une consonne, ou de quatre commençant par une voyelle. Il en est de même à la fin du premier hémistiche du vers 177 : πόσα πανθάνω (ἀγνοῶ), πῶς (εἰς ἄδην) οὐ φθάνω ; et il est bien peu probable que le second hémistiche puisse avoir un accent sur la troisième syllabe.

A l'intérieur des mots, Glykas est moins strict. Le parler de son temps l'amène à employer θεωροῦν 125, θεός 216, νεός 223, θέμα 287, βαρεᾶ 293, κρυόν 357, δίκαιον 373, etc.

Mais on lit aussi θεωροῦσι 89, θεόν 238, νέος 220, νεόφυτον 223, δίκαιος 478, etc. Sans doute, le choix n'est pas toujours arbitraire et dépend parfois du style du passage, mais souvent aussi l'existence ou l'absence de la synizèse n'est motivée que par les besoins du vers.

Corrections au texte

M. Hatzidakis en a déjà indiqué un certain nombre dans l'article de la *BZ.* précédemment cité en note. Pour la commodité du lecteur, je les rappellerai brièvement, en mentionnant celles que je ferais moi-même.

V. 129 : ὥς ὄρνεον πελάζεται. Hatz. : πετάζεται.

V. 134 : κανείς ποτὲ οὐκ ἐπόνεσεν. Hatz. : κείνος ποτὲ οὐκ ἐπόνεσεν. Glykas n'emploie nulle part ailleurs κείνος. Mieux vaudrait ἐκεῖνος οὐκ ἐπόνεσεν.

V. 140 : (αὐτὴν) ἂν εἴπῃς κόλασιν, avec une conjecture de Legrand certainement erronée. On attend quelque chose comme χεῖρον ou θλίψιν.

V. 154 : ἐδῶ κ' ἐκεῖ προσ(κρούεις). Hatz. : προσ(βλέπεις). Il est à remarquer, en effet, que πάλιν τὴν νύκτα δειλιᾷς ne signifie pas « tu as peur la nuit », mais « tu crains la venue de la nuit ». On pourrait songer aussi à προσ(πίπτεις).

V. 159 : ὅψε καὶ μόλις γρηγορεῖς, μόλις ἐπαναφέρεϊς. Le contexte indique qu'il faut lire μόλις γρηγορῆς, μόλις ἐπαναφέρῃς, sans point en haut et en donnant à μόλις le sens de « à peine ».

V. 164 : καὶ... ὥς οὐκ ἤθελες, ἡ εὐχὴ... Le deuxième hémistiche est probablement ἡ εὐχὴ σου ἐπηκούσθη ou εἰσηκούσθη.

V. 171 : μορῶπνον ἐγείρεσθαι, περιπατεῖς χαωμένον. Lire ἐγείρεσαι. Ces neutres sont justifiés par ὥς ἐννοιασμένον περπατεῖς καὶ ὡσάν ἐνταλωμένον. Mais que sont-ils au juste? Une sorte de diminutifs ou des neutres pris adverbiallement? Je penche pour cette seconde hypothèse, qui expliquerait en même temps pourquoi les mots du vers suivant sont au nominatif. Comparer καλόν 538, ἀθρόον 379 et surtout μανικόν 463. Il y a, dans mes *Mélo-dies populaires de l'île de Chio*, sous le n° 70, une forme qui m'a toujours embarrassé : τὰ δυό σου μαῦρα μάτια κι ὁ ἄσπρος σου λαιμὸς | μ' ἐκάμαν τὴν καημένη καὶ πορπατῶ τρελλό. La leçon primitive était certainement μ' ἐκάμαν τὸν καημένο καὶ πορπατῶ τρελλός, mais la chanteuse n'a pu dire ici une absurdité. Ce τρελλό n'est-il pas un synonyme de τρελλά, comme καλὸ l'est de καλά?

V. 188 : καὶ πολεμοῦν τὴν πνίξιν. Hatz. : καὶ πολεμοῦν τὴν πνίξιν, « et ils s'efforcent de l'étouffer ». La correction est confirmée par θαρρῶ τὸν ἀπαντήσιν 303.

V. 205 : θάρρει νὰ εὖρης τὴν τύχην σου. Mieux νὰ εὖρῃς, comme au vers suivant.

V. 220-221 : ἀφ' οὗ γηράσῃς καὶ σαπῇς, πότε νὰ γένῃς νέος; | ἀφ' οὗ ἀποθάνῃς καὶ σαπῇς, πότε νὰ ἐξαναστήσῃς. Lire ἀφ' οὗ ἀποθάνῃς καὶ ταφῇς. Cf. ὁ δὲ θανών, ὁ δὲ ταφεῖς 467.

V. 241 : μακάρι μὴ κουρσίζεται μετὰ δισσὰ ματίτσια. Ce vers paraît corrompu. Μὴ κουρσίζῃ σε? Le contexte permet, en effet, de songer à « puisse la prison ne pas te poursuivre en te faisant les yeux doux. »

V. 244 : καὶ πότε λέγει αὐτοῦ θέλεις, οὐδὲ οἶδα οὐδὲ νὰ ἐγνωρίζω. Hatz. : καὶ τότε λγ(ει) αὐτοῦ θέλεις οὐδ(ε) οἶδ(α) οὐδὲ γνωρίζω. On peut ponctuer : καὶ τότε λέγει· αὐτοῦ θέλεις;

οὐδὲ οἶδα οὐδ' ἐγνωρίζω. Pour *θελεις* enclitique, voir ce qui a été dit du vers 219 à la versification.

V. 261 : ποτὲ καιροῦ ἐχασμήσετον ὁκάτις κατὰ τύχην. On voudrait lire *πρὸ καιροῦ*, mais l'hiatus et la place de l'accent y font obstacle ; ἀπὸ καιροῦ ?

V. 266 : καθ' ὕπνου. Lire καθ' ὕπνον.

V. 281 : ἐδῶ τὸ δός, ἐκεῖ τὸ δός, παρέκει οὐκ ἔλαθέ μας. Le texte ne paraît pas altéré, mais quel est le sens ? Comparer ἀλλ' ἔλαθε τὸν ἄγγελον 565.

V. 284 : ἀλλ' ὃ παρέκει οὐ δύναμαι κρατῶ καὶ οὐχ ὑπομένω. Lire ἄλλο παρέκει οὐ δύναμαι, κρατῶ καὶ οὐχ ὑπομένω et voir ἄλλο aux adverbes.

V. 291 : ἐγὼ ψηφίζω θάνατον, χρεωστῶ καὶ νὰ τὸν δώσω. Il faut manifestement ἀψηφίζω « ne compter pour rien ».

V. 297 : μάτην, ψυχὴ μου, ἀδημονεῖς, μάτην περιστατεῖσαι. Hatz. : παραπονεῖσαι. Mais le vers suivant, ἐκεῖνο τὸ σὲ ἀπόκειται καὶ τὸ σὲ περιμένει reste ainsi privé de verbe. Vraisemblablement ἀνασταταῖ σε | ἐκεῖνο...

V. 312 : παίζει κ' ἐσὲν ἡ τύχη. Hatz., παίζει μ' ἐσέν.

V. 343 : ἀπόκειται σοι στέφανος, μηδὲλως ἐκκακίσσης. Lire ἐκκακῆσης. Réminiscence probable d'un des passages du NT où ce mot est employé comme variante de ἐγκακῶ, par exemple Luc XVIII 1.

V. 344 : ἐκεῖνος πάσχων ἔφερε καὶ σὺ ποσῶς γογγύζεις. Plutôt γογγύζης, en prenant ποσῶς dans le sens de μηδὲλως.

V. 353 : καὶ τότε ὡς χόρτος φθείρεται, ὡς ἄνθος τότε πίπτει. Hatz. : ὡς ἄνθος καταπίπτει. Je préférerais καὶ πότε ὡς ἄνθος φθείρεται, ὡς ἄνθος πότε πίπτει.

V. 371, voir au lexique le mot κοτῶ.

V. 414 : καὶ γλῶσσα συκοφάντης. Hatz. : συκοφάντις.

V. 444 : ms. οὐδὲν θεωρεῖται τί ἐν τοῦτο πάλιν ἀρχὴ δακρύων. Legrand adopte la correction de Wagner : οὐδὲν θεωρεῖτε τοῦτο ἐν'. Elle est inadmissible, mais le premier hémistiche est difficile à deviner avec ces éléments.

V. 471 : ὡς ἐναντὰς λογίζομαι. Hatz. : ὡς ἐναν τὰς λογίζομαι.

V. 490 : ὃ μὲν γὰρ ἐκκολάζεται (ms. ἐκολάζεται). Hatz. : ὃ μὲν γὰρ ἐκολάζετο.

V. 525 : ἐκύκλωσάν με σήμερον. Hatz. : ἐκύκλωσάν σε σήμερον.

V. 529 : ἐκεῖνος ἄρει τὸν κλοῖόν. Hatz. : ἄρη, avec subjonctif-futur ; voir plus loin au *subjonctif*.

V. 531 : οὐκ ἦλθεν εἰς μετάνοιαν καλέσαι τοὺς δικαίους ; sans point d'interrogation, comme l'a fait observer M. Hatzidakis, qui renvoie à Matth. IX, 13.

V. 573 : καὶ νὰ χαωθῶ παράτωρα. Lire παράκαιρα.

V. 581 : καὶ τύχης ναζωώσεως. Il est certain qu'il faut écrire ἀναζωώσεως, en faisant de ωω une seule syllabe.

Particularités grammaticales

Elles sont en général peu frappantes, mais offrent quelque intérêt parce que le poème est daté.

PHONÉTIQUE. — Changement de ο en ου : ἀγούριν 210, forme d'ailleurs bien connue. Changement de ου en ο : ἡκόμπησες 165. — νὰ κάτσω 571, mais νὰ καθίση 20, καθίσας 34. —

Μιχάλη 518, mais Μιχαήλ 574, dans un contexte plus savant ; voir χαώνω au *lexique*. — βμ > μμ : ἐρρεμματίσθη 263. Les formes ἡκροεξύσπαζε 51 et ἐξυσπασμένος 172 (lire ἐκσυσπ — au lieu de ἐξυσπ —) se présentent sans dissimilation ; gr. mod. ξυπάζω, ξυπασμένος.

ARTICLE. — καὶ ἰδὲ τὸ ποῦ κατήγησαν 60, τὸ τί νὰ φέρῃ οὐκ οἶδες 153, τὸ ποῦ καὶ πῶς 185, τὸ τί λαλῶ οὐκ ἐξεύρω 285, tournures fréquentes en grec.

GENRE. — J'ai signalé plus haut l'emploi assez curieux des neutres ἐννοιασμένον, ἐνταλωμένον, μορόυπνον, χαωμένον, mais en y voyant moins des diminutifs que des adverbes.

DIMINUTIFS. — ὑπνίτσειν 160, γρουτίτσα 264, λαδανίτσειν 264, ὠρίτσα 165, μικροῦ παιδισκαρίου 361.

DÉCLINAISON. — Les formes γονέαν 208, τινάν 246 (et 240, par correction), κατάβαν 363 (mais ἀνάβα, *ibid.*), ἔναν 471, sont les rares traces d'un phénomène pourtant courant à cette époque. On trouve un assez grand nombre de substantifs en ιν, tous dans des mots de la langue familière : παιδίν 1, 203, 210, βουνίν 119, καράβιν 123, πουλίν, 148, 226, μόδιν, 149, καρβούνιν 176, κουκκίν 183, ἀγούριν 210, παλληκάριν 210, σχοινίν 211, λυχνάριν, 259, πεπόνιν, 266, οινάριν, 268, σαμάριν 558 (mais σάγμα, 274) ; cf. μαχαιρίου 146, παιδισκαρίου 361, βόλια 368. Noter ἐκ τῆς ἀγκάλης τῆς μητρός τὸ βρέφος ἀφαρπάζει, | τὸ βρέφος ἀπεστέρησε μητέρος θηλαζούσης 35-36. Glykas n'a pas l'habitude des formes barbares et ce passage me fait croire que μητέρος a été, à un moment donné, du domaine courant.

PRONOMS PERSONNELS. — ἐμέναν 131, ἐσύ 119, 124, 125, μετ' ἐσέν 242, 369, μ' ἐσέν 312 (ms. κ' ἐσέν), λαλῶ σας 115, τὸ δεῖπνον μας 258, οὐκ ἔλαθέ μας 281. Pour le pronom simple de la troisième personne les formes sont τον, του en fonction de possessif, την, τας, τα.

Place du pronom personnel dépendant du verbe. — Les règles ne sont pas celles du grec commun actuel. D'une façon générale ce pronom se place après le verbe. Mais, quand le verbe est précédé d'une particule comme ἄς, νά, μή (mais non pas οὐ) ou bien d'un mot auquel ce verbe se trouve lié intimement, le pronom se place avant. Exemples pour la première personne : συνετάρασσέ με 51, ἀποκοίμισέ με 162 ; cf. 64, 235, 285, 290, 524, 572, etc. νὰ μὲ κερδίση... νὰ μὲ φάγῃ 572, τὰ μὲ οὐδὲν ἀρμόζουν 294, etc. Cas exceptionnels : καὶ ζῶντα μὲ κατέστησεν 65, ἡ μάνα μου μ' ἐγέννησε 296. Exemples pour la deuxième personne : θροεῖ σε 148, χωρεῖ σε 156 ; cf. 115, 170, 190, 195, 201, 206, 207, 216, 304, 319, 346, 387, 390, etc. νὰ μὴ σὲ κατακρούσῃ 147, ὅποῦ σὲ εἰσέβησαν 182 ; cf. 190, 191, 202, 206, 222, 229, 245, 298, 300, 305, 362, 364, 443, 523, 537. Cas exceptionnels : καὶ σὲ καταφαγέτω 343 (citation), καὶ σὲ κακῶς διέθηκεν (citation?). Exemples pour la troisième personne : δοκοῦν τον 129, πνίξε το 211 ; cf. 206, 211, 212, 214, 267, 308, 331, 335, 366, 519, 536. μὴ τὸν πιστεύῃς 133, θαρρῶ τὸν ἀπαντήσῃς 303 ; cf. 131 (ἐγὼ τὸ ἡξεύρω), 167, 188, 206, 208 (πολλὰ τὸν ἔχω εὐχαιρητήν), 211, 213, 225, 282, 290, 291, 307, 364, 471 (καλὸν τὸ λέγεις), 571. Cas exceptionnel : ὡς ἔναν τὰς λογίζομαι 471.

La place du pronom personnel employé comme possessif n'a pas encore toute la rigueur du grec actuel. Glykas écrit par exemple : τρόμος λοιπὸν κατέλαβε καὶ φόβος τὴν ψυχὴν μου, | καὶ τὴν καρδίαν μου παλμὸς καὶ κλόνος μου τὰ μέλη 52-53.

En ce qui concerne le pronom complément indirect, on sait que la Grèce est actuellement partagée en deux régions : l'une très large, où l'on dit γρψε ἄμου, l'autre plus

restreinte et ayant pour centre Constantinople, où l'on dit γράψε με. Cette construction, qui s'étendait durant la période byzantine, non seulement au pronom, mais encore au substantif (λέγει τὸν βασιλέα « il dit au roi »), est maintenant en régression. Glykas n'emploie que l'accusatif : δοκοῦν τον 129, ὁποῦ σὲ εἰσέβησαν 182, ἀφῆκε σε μνημόσυνον 207, λέγουν τον 264, 267, σὲ ἀπόκειται 298. Il serait hasardé d'en conclure que tel était alors le cas à Corfou. On imitait la langue de la capitale et c'est sans doute la raison pour laquelle nous trouvons si abondamment ce type d'accusatif dans les textes médiévaux.

La substitution du génitif au datif s'explique, en partie tout au moins par la construction mentionnée plus haut chez Glykas : dans des phrases comme τύπτω σου τὴν κεφαλὴν, πολλά σου τὰ ἔτη, le génitif a été rattaché au verbe, au lieu de l'être au substantif. Pour ce qui est de l'emploi de l'accusatif en pareil cas, je ne connais encore aucune explication précise. Il se peut que le pronom ait joué, ici aussi, un rôle primordial. On notera que jamais Glykas ne se sert d'un substantif à l'accusatif comme complément indirect. Les substantifs compléments indirects, d'ailleurs rares dans le poème, sont toujours au datif. On dirait que l'auteur a évité de parti pris cette particularité.

PRONOM DÉMONSTRATIF. — τούτας 186 (mais ταύτας 470), τούτη 314, τοῦτα 519.

PRONOM RELATIF. — Le relatif ὅς, ἥ, ὅ n'est employé que dans des contextes savants : 5, 27, 279, 462, 475, 488. Ce sont là manifestement des formes archaïques. Les formes de la langue parlée sont τὸ et τὰ, qui n'ont pas encore totalement disparu des dialectes modernes : μῆνυμα τὸ οὐκ ἤθελες 150, ἐκεῖνο τὸ σὲ ἀπόκειται καὶ τὸ σὲ περιμένει 298, καὶ λέγω τὰ οὐκ ἐκδέχονται 294. Mais déjà ὁποῦ était courant, tout au moins pour le nominatif : οἱ πόντοι ὁποῦ σὲ εἰσέβησαν 182, τὸν γονέαν | ὁποῦ διδάξῃ γράμματα 209. On trouve encore une troisième forme, qui est ἥτις : 72, 73, 74, 76. Voir mes *Études sur la langue des Évangiles*, p. 163 ss.

Dans le sens de « celui qui » deux formes sont en concurrence : εἵτις 133 (εἵτις ἄν λέγῃ) et ὁποῦ 133 (ὁποῦ ἔχει ἀμέριμνον ψυχὴν), 135 (ὁποῦ πονέσῃ κεφαλὴν καὶ ὁποῦ πονέσῃ πτέρναν), ce dernier même avec un pluriel : 202 (ὁποῦ σὲ βλέπουσιν).

Au vers 482 (οἷα καλῶς βιώσασιν), οἷα est un synonyme de ὥς, qui se trouve deux vers plus loin : ὥς γευσάμενοις τοῦ φυτοῦ. La forme γοιδόν (= οἷον) est courante dans le même sens en chypriote médiéval et moderne.

PRONOMS INDÉFINIS. — Le mot vulgaire pour « chaque » est καθὰ (gr. mod. κάθε) : καθὰ χρυσὸς ἐλέγχεται τῇ λίθῳ τῇ λυδίᾳ 350, et pour « chacun » καθείς : 305, 365, 366.

« Quelqu'un » ὁκάτις 261, 265, 261. Le neutre ὁκάτι est pris adverbiallement (gr. mod. κάτι) dans ὁκάτι δειλιάζω σε 195.

VERBES. — Augment : κατήφερες, 307, ἡμροεκούσπαζε 51. Double augment : ἐκατεσκούρωσαν 190, ἐκατεστάθησαν 215. Les formes en -ουν (129, 163, 185, 188, 191, etc.) alternent avec les formes en -σι(ν) sans qu'on en puisse tirer de conclusions précises. Ἦτον 283 est la forme intermédiaire entre ἦτο et ἦταν. On a de même ἐχασμήσετον 261 (le gr. mod. dit χασμουριέμαι, probablement par contamination de χασμοῦμαι et de βαρειέμαι). Le ν a pénétré jusqu'aux troisièmes personnes de l'ind. aor. ἐψύγην, ἐμαράνθην 203, ἠφάνισθην 355. L'impératif aor. actif est tantôt en -ον, tantôt en -ε, ces dernières

formes étant sans doute les seules courantes. A la voix passive : ἀνακομπώσου 303, περιωρεύθησε 189; cf. Achilléide, éd. Hesselings, p. 33, § 73. Les infinitifs κατακλιθῆν 359, γυρισθῆν 368 seraient plus corrects sous les formes κατακλιθεῖν, γυρισεῖν, car il y a bien des chances pour qu'on soit en présence d'une intrusion de la désinence active. Ce sont sans doute les formes du type ἀνέβην, ἀναβεῖν (et ἀνεβεῖν) qui ont servi d'intermédiaire. On constate l'influence inverse dans θρύβας 231, pour θρυβεῖς.

ἀπαίρω : ἀπῆρες 166, ἀπῆρε 285, mais ἔπαρε 212; cf. *Poèmes prodr.*, p. 121. Il semble bien que le gr. mod. παίρνω remonte à ἐπαίρω (comparer le sens de σηκώνω) et que ἀπαίρω soit dû à un simple changement de préfixe. — γίνομαι : γίνη 275, γένη, 149, 283, 289, γένης 220. — εἶμαι, 541, 547, ἄς εἶσαι, 216, ἔνι, 14, 79, 134, 193, 273, 303, 519, οὐκ ἔν' μελαγχολία, 273, ἔναι 146. Aucun exemple de ἐστίν, même dans les passages savants, ce qui prouve à quel point ἔνι était alors entré dans la langue. ἤμουν 1, ἦτον 283. Il est curieux de constater que Glykas se sert de ἤμουν dans le début du poème, rédigé en langue savante, alors que les formes en -ην sont fréquentes à d'autres endroits. C'est manifestement παιδὶν qui a entraîné ἤμουν. — ἐξεύρω 131, 285. Au vers 3, ce verbe n'a pas le sens de « savoir », mais de « découvrir, explorer ». Gr. mod. ξέρω « savoir », comme dans les deux premiers exemples. Il y a eu probablement dissimilation de ν par μ dans ἐξεύρομεν. L'orthographe ξαίρω est insoutenable. — ἰστήκω : ἐσὺ ἂν ἰστήκης εἰς βουνὶν 119. — κάθημαι : νὰ κάτσω 571; voir plus haut à la phonétique. — ἐκρυβήθης 199. — ἐποῖκε 262, νὰ ποίσω 287, νὰ ποίσης 311, νὰ τὸ ποιήσω 290, ἂν ποιήσης 228 (ces deux exemples purement orthographiques). — ὑπαγαίνω, 292, 354. — φοβοῦμαι μὴ « craindre de » 150, 193, φοβοῦμαι οὐ μὴ « craindre de ne pas » 195.

Futur et subjonctif. — Les futurs anciens οὐ βλαστήσει 225, συντρίψει 579 sont exceptionnels et probablement savants. Pour ce dernier vers, j'hésite à corriger en ἄρη, comme l'a proposé M. Hatzidakis, mais d'autre part ἄρεϊ fausserait le mètre. Bien que le subjonctif avec sens de futur soit un phénomène fréquent, on n'en trouve aucun exemple net dans ce poème. Ἰδῆ τις 324, πῶς ἀπαγγεῖλω θάνατον 463, πῶς ἀπαγγεῖλω χωρισμόν 464, gardent une nuance de possibilité. Le futur le plus courant est formé de νὰ et du subjonctif : νὰ μάθης 137, νὰ γεμίση 183; cf. 153, 218-221, 229, 287, 288, 291, 307, 523. Ἐχω suivi de l'infinitif avoisine le futur et en est très près dans τὰ βόλια γυρισθεῖν ἔχουν 368, χαλάσειν ἔχει ὀψέποτε, κατακλιθεῖν καὶ πέσειν 359, sans cependant se confondre avec lui. A d'autres passages on sent encore le sens de « advenir » : ἂν ἔχη δρακοντιάσειν 347 « même s'il arrive qu'il devienne, même s'il doit devenir gigantesque », ἂν ἔχη τὸ κοντάριν του φθάσειν εἰς (οὐ ὡς ?) τὸ Δυρράχιν 348, ἂν ἔχη εἰς ὄρος ἀνεβεῖν, ὡς κέδρος ἀνυψῶσαι 358, ἂν ἔχη εἰς τὰ ἐπιθάνατα νὰ τὸ εὔρη μὴ σὲ μέλει 364.

Un souhait peut s'exprimer au moyen du simple subjonctif : ὁ θεὸς ἐλευθερώσῃ σε 216, εἰς φυλακὴν ἀποκλεισθῆς 248, εἰς χέρια ἐγκρούσης στοματᾶ 249, καὶ τύχης ἀναζωώσεως καὶ τύχης σωτηρίας 581. Un souhait irréalisable se marque par ἄς suivi de l'ind. aor. : καὶ κἄν ἄς τὸν ἐκέρδιτες καὶ κἄν ἄς τὸν ἐχάρης 167, ἄς εἶδες κἄν ἐνύπνιον 168. Ἀς suivi du subjonctif a, comme aujourd'hui encore, le sens concessif : ὅποῦ τὸν φοῦρνον ἔκτισε πάλιν ἄς τὸν χαλάσῃ, | ἄς μείνῃ ὁ τόπος ἔρημος, ἄς γένη ὡς ἦτον πρῶτον 282-283. Au vers 216, c'est un impératif adouci : ὁ θεὸς ἐλευθερώσῃ σε καὶ ἄς εἶσαι ψωμοζήτητος « et sois plutôt mendiant ton pain ».

ADVERBES. — L'adverbe peut être formé d'un adjectif neutre au singulier : γοργόν 228, ἄθρόον 379, μανικόν 463, καλόν, 538 ; voir ce qui a été dit plus haut à propos du vers 170. Un autre adverbe de ce genre est ἄλλο, synonyme de πιά (dial. πιά) et de παρέκει. J'ai déjà signalé cette particularité de ἄλλο (*Mélanges Schlumberger*, p. 214) : καὶ οὐκ ἔχουν ἄλλο ἐνθύμησιν, ὥς βλέπω, νὰ σὲ ἀφήσουν 191, ὅσα καὶ ἂν τὸ ποτίζουσιν, ἄλλο ποτὲ οὐ βλαστήσει 225, ἄλλο νὰ μὴ λακτίσῃ 275, ἄλλο παρέκει οὐ δύναμαι 284 (éd. ἄλλ' ὅ). J'y vois une preuve de plus de l'origine corfiote de l'auteur. Il en existe une autre encore au vers 348 : ἂν ἔχη τὸ κοντάριν του φθάσειν εἰς τὸ Δυρράχιν. Peut-être ce vers cache-t-il une allusion à la personnalité de celui dont Glykas avait à se plaindre. En tout cas la mention de Dyrrachium n'est pas un simple hasard.

ἀκομή 178, ἀκόμη 184 — ἀπὸ μακρὰ 124 — ἄρτι « désormais, maintenant », 78, 278 ; cf. *Poèmes prodr.*, I, 32, III, 30, 431, IV, 172. — αὐτίκα 228 — ἀψά 190 « fortement, durement ». Le sens de « fort, à haute voix » s'est conservé dialectalement. Voir Hatzidakis, *Μεσαιωνικά καὶ νέα Ἑλληνικά*, I, 167. — δωρεάν « vainement », 296. Il se peut que δωρεάς 24 soit, comme le pense M. Hatzidakis, une faute de copiste, mais il n'en reste pas moins qu'au XIII^e siècle un copiste a donné à cet adverbe une désinence en -ας. — ἐδᾶ 518 (= τώρα), gr. mod. dialectal. — ἐδάρτε, 204, dans le contexte ἐδάρτε μάθε γράμματα, donc avec un singulier ; cf. *Poèmes prodr.*, p. 146. — ἐδῶ 154, 281 ; ailleurs ὦδε. — ἔσω, 245, ἀπέσω εἰς 120 ; l'auteur n'emploie ni μέσον, ni μέσα. — ἐφέτο 263 — κἂν « du moins » 167 καὶ κἂν ἄς τὸν ἐκέρδισες, καὶ κἂν ἄς τὸν ἐχάρης). — καμψίχα 122 (καὶ σὺ καμψίχα οὐ γνώθεις et toi tu ne t'en aperçois mie). Au vers 202, ὅποῦ σὲ βλέπουσιν καμψίχα ὅτι ἀναπνέεις, le sens est « un tant soit peu ». Cette forme vulgaire est à ajouter aux composés de καν- et κα-, ce dernier provenant de καν- par dissimilation. — ὀκάποτε, 258 et ὀκάτι 51, 304 — ὀψέ 159 — ὀψέποτε 359 « tôt ou tard » — πάλε (?) 282 — παρέκει 281, 284, 286 — πολλά (= πολὺ), 208 — ποτέ του 209 — ποῦ καὶ πῶς, 185 — πούποτε 20, 147, 149 — ἄψυχον τὴν τελείαν 158 (= ὀλοτελῶς) — πρότρίτα 46, dans le sens vague de « il y a quelque temps » qu'a quelquefois προχτές. — τὸ σύνολον, 536, 564, « du tout » — τώρα 260, 262.

PRÉPOSITIONS. — δίχα « sans » 146, 568 ; cf. *Poèmes prodr.*, p. 141.

CONJONCTIONS. — ἀμμή 169 — ἀφ' ὧν ἡμεῖς ἐπάθομεν ἐμάθομεν ἀρκοῦντως 45 ; il semble bien que ἀφ' ὧν ait ici le sens de « du moment que, puisque » — ἀφ' οὗ « au moment que, une fois que » 218-221 — ἀφ' ὅτου φθάσῃ ὁ πειρασμός, même sens, 329. — καὶ « pour voir si, pour que » 265 (πίνε γρουτίσαν, λέγουν τον, μυρίζου λαδανίσιν, | καὶ διαβῇ ὁ ῥεμματισμός) — ὅτι « parce que », 114 — πλὴν ἀλλά, 50. — Il y a absence de conjonction et simple juxtaposition dans ὀκάτι τώρα βλέπω σε πολλὰ εἶσαι βαρεμένη, 304.

INTERJECTIONS. — αἶ « hélas » 175, 176, αἶ αἶ 180 — ἔδε a conservé quelque chose de son sens original (ἐ + ἰδέ) dans ἔδε κριταὶ καὶ δίκαια, mais signifie « voyons, allons » aux vers 293, 311.

LEXIQUE. — γάϊδαρος, 274. Le mot, qui est d'origine orientale, est attesté en grec dès le VI^e siècle. M. Kretschmer (*Archiv für slavische Philol.*, 1905, XXVII, p. 232-233), a cherché dans le vers que cite Const. Porph., *De themat.*, p. 53, γαρασδοειδὴς ὄψις ἐσθλαβομένη, le vieux slave *gorazdŭ* « peritus ». Ne faut-il pas lire ici γαῖδαροειδής, qui irait mieux avec le contexte ?

ἀγγέλους βλέπω ου θεωρῶ, 125, 149 « être à toute extrémité » ; comparer πράσινους ἀγγέλους εἶδε « voir des anges violets », Politis., *Prov.*, I, 206, dans le sens de « voir trente-six chandelles ».

ἀκροεκουσπάζω, 51. Cf. Hatzidakis, *Μεσ.*, I, 478. Le préfixe ακρο — donne au verbe le sens de « un peu » et le fait que Glykas écrit à ce passage ἡκροεκουσπάζει prouve que, dès cette époque, on ne sentait plus guère l'étymologie ἄκρα.

ἀκρόστιχον οὐκ ἔφαγα, χρῆος οὐδὲν φοβοῦμαι 545. Le mot est attesté par Girolamo Germano, p. 139, sous la forme ἀκρώστικον et avec le sens de *censo perpetuo*. Il a passé de là dans Portius et Somavera. Legrand renvoie déjà à Ducange et Somavera.

ἀλλοίμονον 125, gr. mod. ἀλλοίμονον.

ἀνάγκη 142 « détresse », ἀναγκάζομαι, même sens, 136, 187.

ἀνακομπώσου, 331 ; *Poèmes prodr.*, p. 117.

ἀνατάσσω 227. Forme analogique de ἀνετάζω ; comp. εἶδον ψυχὰς ἐλεεινὰς δεινῶς ἐταζομέναις 449.

ἀνώφορον 192, gr. mod. ἀνήφορος ; voir κατώφορον.

ἀπαντῶ « supporter », 181, 189, 195, 303, gr. mod. βαστῶ.

μὴ ἀποσταθῆς φοβοῦμαι 193. Gr. mod. ἀποσταίνω. Peut-être à cette époque le présent était-il ἀποσπάνομαι et nōn plus ἀποστέκομαι.

ἀστρικόν 295 « étoile » au point de vue du sort.

βόλια : τὰ βόλια γυρισθεῖν ἔχουν 368, probablement « le sort changera » τὰ βόλια « les dés ? » voir à κοτῶ.

γέρα : καὶ χάσης τὰ γέρα σου 537. L'accent ne permet guère de penser à γέρα, γεράματα et cette expression m'embarrasse : ὕγιηρά ou ἱερά ?

γνώθω 122 « s'apercevoir », forme refaite sur le type κλώθω d'après l'aor. et qui a entraîné ensuite νοιώθω au lieu de ἐνοιώνω.

γρουτίτσα 264 ; voir γροῦτα, *Poèmes prodr.*, p. 136.

διάβολος : παρὰ διαβόλου ἐπήδησεν ἐκ τὸ λυχνάριν τζῖον 259. La locution est à rapprocher de *Poèmes prodr.*, I, 177 καὶ δώση καὶ ποιήση με στραβὸν παρὰ διαβόλου. Elle signifie quelque chose comme « inopinément, malencontreusement ».

δουλεύω : δούλευσέ τον 331, synonyme de κυβέρνησε 328, πραγματεύου 346.

ἐλαδᾶς « marchand d'huile », 370.

ἐννοιάζομαι 151 « être en souci » ; cf. ἐννοιασμένον 155.

ἐνταλωμένος 155. Germano mentionne *abbagliare*, ἐνταλώνω, θαμπώνω, donc « éblouir », de même que ἐνταλώνομαι, ἐντάλωσις, ἐνταλωμένος. Somavera y ajoute ἐντάλωμα en indiquant en outre νταλώνω, νταλώμένος, νταλόνομαι. Il est hors de doute que nous sommes en présence d'une forme employée à Chio. Coray connaît aussi ('Ατ. I, 164, II, 134), ἐνταλώνω, νταλώνω, peut-être d'après Somavera. Georg. Rhod., 283, ἐντάλωσε τὸ φῶς μου = θάμπωσε. M. Hatzidakis (*Μεσ.* I, 238) cite en Crète ἐντελμα = φάντασμα, ντέλλομαι = βασανίζομαι, ντέλλω = βασανίζω, ἐνοχλῶ, en donnant comme étymologie ἐντέλλομαι. Je crois que ἐντελμα, ἐντέλλομαι, puis ἐντέλλω, remontent à ἰνδαλμα, ἰνδάλλομαι. Cette hypothèse est confirmée par Hésychius : ἰνδάλματα, φαντάσματα, ἀφομοιώματα, εἰκόνες. L'α s'est changé en ε sous l'influence de λ ; l'ε initial est analogique et a passé du verbe au substantif. Ἐνταλωμένος me paraît avoir la même origine. On attendrait ἐνταλμένος. Il a dû y avoir changement

de désinence sous l'influence d'un synonyme. Mlle Antoniadis me signale, à Athènes même, l'expression στὸ ντάλα μεσημέρι « en plein midi », mais le rapprochement est sujet à caution, à cause de la particule turque *dal*. Les divers sens sont en somme : « vision, fantôme, tourment, éblouissement » ; ce dernier explicable par le mot θαμπώνω lui-même, qui aujourd'hui signifie à la fois « rendre trouble ou vague, éblouir ». Quel est le sens de ἐνταλωμένον Glyk. 155 ? Le contexte indique assez nettement « tourmenté ».

ἐντρανίζω 119, probablement « regarder » ; de τρανός « clair ».

εὐκαιρητής 208 « celui qui fait quelque chose à propos ». La forme peut être savante. Nos dictionnaires de grec ancien ne donnent que εὐκαιρῶ, εὐκαιρία, εὐκαιρος, mais on n'en peut conclure que εὐκαιρητής ne soit pas ancien lui aussi. Attirés, comme il était naturel, par l'étude du grec vulgaire, nous n'avons pas accordé une attention suffisante au grec savant des différentes époques. On ne saurait dire, sans exagération, qu'il s'agisse là d'une langue morte et son étude méthodique, jusqu'à la période actuelle y comprise, reste d'un haut intérêt au point de vue du grec lui-même comme de la linguistique générale.

ἡπορῶ : καὶ ὡς ἡπορεῖς ἀπάντα 189. Grec moderne (ἐ)μπορῶ « pouvoir ». Cet ἡπορῶ légitime les formes savantes actuelles ἡπορῶ et ἡξεύρω. L'η vient sans doute de l'imparfait. On donne comme étymologie εὐπορῶ, qui se rencontre en effet avec le sens de « pouvoir » chez Moschus (p. 2869). Il y a une difficulté phonétique, mais l'étymologie ne paraît pas douteuse.

καπνός : καὶ τοῦ καπνοῦ ὑπαγαίνει 354. Même emploi du génitif que dans la chanson populaire : νᾶμουν πουλὶ νὰ πέταγα, νὰ πῆγαινα τοῦ ψήλου.

κάρτσουκον 243. Du Cange cite : ποδοκᾶκη (πεδοικλ-?), τὸ ἐν εἰρκτῇ ξύλον, ὅπερ κλάπα λέγεται καὶ καρτσικεῖον καὶ κοῦσπος et rattache le mot à κάρτσα = κάλτσα. Si κάρτσουκον est une bonne graphie, la forme repose sur *καρτσουκειόν.

κατασκουρώνω : οἱ πόννοι ἀψὰ σὲ εἰσέβησαν κ' ἐκατασκουρώσαν σε 190. Plutôt de σκουριά que de σκουῖρος.

κατώφορον 187 ; grec moderne κατήφορος ; voir ἀνώφορον.

κέκτημαι. Le sens de ce verbe paraît affaibli chez Glykas : ἡ φυλακὴ δὲ πάντοτε κέκτηται τὴν πικρίαν (cf. *Poèmes prodr.*, 151, var. : σκόληκα τὸν ἀκοίμητον κέκτημαι τὴν πενίαν), τιμὴν εἰς πάντα κέκτημαι 552. A ce dernier passage le sens est simplement τιμῶ.

καπικλάρης : εἰς χέρια ἐγκρούσης σροματᾶ, μωροῦ καπικλαρίου 249. Voir Du Cange, aux mots καπικλάριος et κλαβικλάριος. Ils s'agit du « geôlier », litt. du « porte-clés ». Κλαβικλάρης est devenu κλαβικλάρης par une dissimulation combinée avec un changement de suffixe, ce qui explique pourquoi c'est le second λ qui a disparu et non le premier, puis il y a eu parétymologie d'après κλάπα ; voir ci-dessus au mot κάρτσουκον.

κοτῶ : ἄρα καὶ κότου τὸν καιρόν, ὅλον ὑστέρου μίαν 371. Legrand ajoute en note : « Je ne comprends pas ce vers ». Tous les mots, sauf ἄρα καὶ, y sont en effet difficiles. Le sens général est donné par le vers 376 : ὁ βίος οὗτος ἄστατος, ἀλλάσσεται καθ' ὥραν. En considérant ὑστέρου comme l'impératif du verbe ὑστερῶ, non seulement on n'obtient rien de satisfaisant, mais ὅλον reste en suspens. N'aurait-on pas affaire à l'adverbe [καὶ] ὁλοῦστέρου (grec moderne ὁλοῦστερα) « en tout dernier lieu » ? Mais que signifie κοτῶ ? Il s'agit probablement de κοττῶ, doublet de κοττίζω et apparenté à κόττος « coup de dés » ; voir Du Cange, Coray

Ἄτ., I, 305, Hatzidakis, Μεσ., 465. Les formes κοττῶ et ἀποκοττῶ « oser », ἀπόκοττος « hardi » sont encore fréquentes dialectalement. Les *Poèmes prodr.* (III, 375) donnent : καὶ κατεβῆ τὸ λέγουσιν τινες τὸ κόττου βόλον, où le dernier mot fait penser aux βόλια de Glykas, 368. C'est, semble-t-il, du côté de ῥιψοκινδυνεύω « hasarder, risquer » qu'il faut chercher. Le sens doit être « compte sur les vicissitudes du temps et en tout dernier lieu sur une heure qui ne peut manquer de venir : ταῦτα τὰ βλέπεις νὰ διαβοῦν, ἔχει ὁ καιρὸς ἡμέρας' μιᾷ καταστραφῆσεται καιροῦ ῥοπή καὶ ὥρα. »

κρούω καὶ λαμβάνω : εἰς τὸ ἐκ παντὸς ἐλθεῖν θελεῖ μὴ κρούης καὶ λαμβάνης 252. Cf. ὅσα καὶ ἂν λέγῃς ὁ πονῶν καὶ κρούης καὶ λαμβάνης 252. C'est l'expression moderne δίνω καὶ παίρνω : *Poèmes prodr.* III, 168 : νὰ δώσω καὶ νὰ πάρω. On pourrait traduire, au premier vers, par : « ne t'insurge pas contre ce qui doit arriver immanquablement », et au second par : « quoi que tu dises, dans ta souffrance, et quoi que tu fasses ».

μορόυπνος 171 « en plein cauchemar », de μόρα, mot slave, G. Meyer, *Neugr. Stud.*, II, 41.

ὀλιγός 165 ; sous l'influence de μικρός.

παραδίδω : πῶς ἀκομή ψυχοκρατῶ καὶ πῶς οὐ παραδίδω 178. Entendez : παραδίδω ψυχὴν, πνεῦμα « rendre l'âme ».

πειρασμός : ἀφ' ὅτου φθάσῃ ὁ πειρασμός, τὸ πόθεν μὴ γυρεύης 329. Il ne s'agit pas du diable, mais de l'épreuve.

πλαντῶ 255. Synonyme du grec moderne σκάω et, comme lui, susceptible d'un double sens, matériel et moral. Le premier se trouve au vers 255 : πῶς οὐ πλαντᾷς παράδοξον, πῶς οὐ χαλᾷς καὶ πίπτεις, et le second au vers 273 : οὐκ ἐνι τοῦτο πλανταμός, οὐκ ἐν' μελαγχολία. Voir Du Cange. Coray (Ἄτ. II, 302) donne comme étymologie, non sans vraisemblance, πλαταγῶ.

πολεμῶ 188 « s'efforcer ». Comp. le chiote εἶντα πολεμᾷτε, synonyme de τί κάνετε ; « comment allez-vous ? »

τῆλον 259. Probablement τσίον. Le sens paraît être « étincelle ». Étymologie ?

τσίκνα 124, 130, 175. Du Cange, Germano, p. 252, Somavera, Coray Ἄτ. I, 198-199. Grec ancien κνίσσα. Glykas n'emploie le mot que dans le sens figuré de καημός. Cf. *Poèmes prodr.*, p. 259.

φθάσας : ὡς φθάσας εἶπον ἄνω 49, cliché de langue savante, qui se retrouve fréquemment dans les textes de cette époque. Voir *Poèmes prodr.*, p. 88, v. 214.

φλαμμουλίζω 351 « flamboyer », latin *flammula*. Du Cange, s. v. φλάμουλον.

φροῦ καὶ φρᾶ (τὸ) 362, « le flafra ».

χασμῶμαι 262.

χάωνω et χάνω : περιπατεῖς χαωμένον 171, χάωνεις τὸν Ἰονᾶν σου 236, καὶ νὰ χαωθῶ παρά-καιρα 573, ἐχάθης 198, ἐχάσας τὴν 206, καὶ χάσῃς τὰ γερά σου 537. Glykas sent donc encore l'étymologie de χάνω. Voir le *Thesaurus*. Il est douteux que le présent χαῶ, donné par les dictionnaires de grec ancien, ait jamais existé. Au vers 236, où le sens est, non pas « tu perds », mais « tu précipites ton Jonas dans l'abîme », c'est χάωνω et non χάνω que l'auteur emploie.

χεῖλος : καὶ σὺ τὸ χεῖλος κρούεις 367 semble signifier « tu bats des lèvres, tu trembles de peur ».

Les quelques citations de Du Cange faites au cours de cette étude montrent combien son *Glossaire*, malgré des erreurs fréquentes et du reste très excusables à cette époque, reste une mine précieuse de renseignements pour la lexicographie du grec byzantin et moderne. L'œuvre de Du Cange est loin d'être achevée. Un érudit jeune et possédant le grec actuel tirerait certainement beaucoup encore, à ce point de vue, des nombreux manuscrits de notre Bibliothèque nationale.

Paris.

Hubert PERNOT.

Les taxes maritimes et commerciales d'après des actes de Patmos et de Lavra

Parmi les exemptions d'impôts dont bénéficient les monastères dans l'Empire byzantin, il en est qui sont relatives, non pas aux terres et aux parèques, comme c'est généralement le cas, mais aux bateaux des moines. Certains monastères, obligés par leur situation d'aller se ravitailler au dehors, disposent en effet d'une flottille. Tel est le cas du monastère de Patmos et de Lavra au mont Athos ; aussi trouve-t-on dans leurs archives des pièces concernant le privilège qu'ont leurs bateaux de naviguer en pleine et entière franchise, libres de toutes les charges et impôts dont sont redevables les navires des commerçants (1).

Les privilèges analogues accordés plus ou moins largement par les *basileis* aux marchands occidentaux vénitiens, génois, pisans ou catalans, suivant les fluctuations de la politique extérieure sont bien connus et les chrysobulles, où ils sont énumérés, permettent d'entrevoir quelque peu le régime fiscal auquel étaient soumis non seulement les commerçants étrangers, mais aussi les propres sujets de l'Empire byzantin.

Les textes de Patmos et le texte de Lavra que nous nous proposons d'examiner apportent sur ce dernier point quelques renseignements supplémentaires, et contribuent ainsi à la connaissance de toute une série d'impôts assez mal connus qui n'entrent pas dans la catégorie des impôts généraux (*δημόσια*), c'est-à-dire les impôts indirects, les prestations en nature et les corvées. Ces textes permettent aussi de suivre d'assez près la procédure usitée en cas d'exemption et d'indiquer, au moins dans les grandes lignes, quels services administratifs étaient intéressés à la perception des impôts pesant sur la marine marchande.

(1) 1° pour Patmos : *Acta et diplomata græca medii ævi...*, ed. F. Miklosich et I. Müller VI, chrysobulles d'Alexis Comnène, p. 51 ; de Jean Comnène, p. 99 ; d'Isaac Ange, p. 119 ; d'Alexis III Ange, p. 137 ; de Théodore Lascaris, p. 165 ; de Jean Ducas Vatatzès, p. 183 ; de Michel Paléologue (?), p. 219, 226 ; de Théodora, femme de Michel Paléologue, p. 225 ; d'Andronic II Paléologue, p. 235, 238 ; lettres du grand logariaste Jean Belissariotes, p. 139, 140 ; d'un fonctionnaire, p. 233 ; actes de la secrète de la mer, p. 122, 127, 142. — 2° Pour Lavra, nous disposons des photographies faites par M. G. Millet, de trois copies d'un chrysobulle inédit d'Alexis Comnène, daté de 1102. Au sujet des bateaux acquis par les moines de Lavra, voir Ph. Meyer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, p. 155. — D'après le typikon d'Isaac Comnène pour le cloître de Kosmosoteira (cf. F. Dölger, *Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit*, A, I, 2, n. 1284) ; ce couvent avait l'exemption pour 12 bateaux. Cf. le chrysobulle de 1199 pour Chilandar (*Vizant. Vrem.*, 17), n° 5, de 1259 pour Sainte-Marie de Chio (Miklosich et Müller, v. p. 10.)

§ 1. — *Le jaugeage des bateaux par les fonctionnaires de la marine et des finances*

Un fait se dégage nettement de l'examen des textes : tout bateau possédé par un particulier est sujet à l'impôt et est inscrit de ce chef sur les registres de l'administration financière. Dans les textes relatifs aux exemptions dont jouit le monastère de Patmos, il est dit, en effet, que les moines pourront posséder tel nombre de bateaux, d'un tonnage déterminé qui seront ignorés du fisc (ἀνεπιγνώστων τῷ δημοσίῳ) (1) non inscrits sur les registres publics (μὴ καταγεγραμμένων τοῖς δημοσιακοῖς κώδιξιν) (2).

Dans le cas où ces bateaux seraient devenus inutilisables, par suite de leur mauvais état, ou s'ils faisaient naufrage, les moines seront autorisés à les remplacer par des bateaux d'un tonnage égal (3) et il est stipulé que cette autorisation sera valable non pas une fois ou deux, mais une fois pour toutes.

L'inscription des bateaux sur les registres du fisc est naturellement un fait essentiel ; aussi, lorsqu'une embarcation est exemptée des impôts, toute une procédure est nécessaire pour régulariser sa non-inscription sur les rôles. On saisit bien l'importance de la chose en voyant avec quelle précise minutie et quelle solennité même on agit dans ce dernier cas. On connaît les détails de l'opération par trois actes provenant des bureaux de la *secrète de la mer* relatifs aux bateaux de Patmos (4).

Les moines ayant obtenu du *basileus* un chrysobulle d'exemption, la pièce est enregistrée dans les bureaux du grand sacellaire, du grand logariaste, du logothète τοῦ γενικοῦ et de la secrète de la mer (5).

La secrète de la mer ayant été ainsi avisée (6), procède, sur la demande de l'higoumène et des moines, à l'« examen habituel ». Elle s'est livrée d'abord à une enquête préalable relative à la propriété du bateau en question (7). Cette enquête a, sans doute, pour but d'éviter les fraudes et de dépister l'ingéniosité des commerçants qui auraient songé à faire circuler leurs bateaux sans bourse délier, en les faisant entrer tout simplement dans la flotille d'un monastère. L'opération dont le bateau est l'objet a un double but : 1^o le bateau doit être jaugé (ἐξαμωθῆναι) ; 2^o il doit être délivré légalement à ses propriétaires (παραδοθῆναι), qui le tiennent ainsi en quelque sorte de la secrète de la mer.

Le bateau étant au mouillage, les fonctionnaires de la secrète se rendent sur place et l'examen a lieu en leur présence et en présence de l'higoumène et des moines représentant le monastère. L'un des fonctionnaires de la secrète agit comme délégué

(1) Miklosich et Müller, VI, *op. cit.*, p. 139.

(2) *Id.*, p. 119, 127. A la p. 137, il est question d'un bateau ainsi qualifié : δημοσιόκοις κώδιξιν ἀκατάγραφτον καὶ ἀνεπιδέστων μετὰ τῶν ἐν αὐτῷ ἐμπλεόντων. cf. l'expression τὸ ἀναγεγραμμένον κοιμέριον (*Id.*, III, p. 99).

(3) *Id.*, p. 52, 100, 122, 129, 138 ; chrysobulle de Lavra : ἡ χρόνος διαφθείρει ἢ βί... τῷ βυθῷ ἐπιπέμψη ἢ ἄλλῳ οἴῳ δὴποτε τρόπῳ καταντήσαιεν αὐτὰ εἰς ἀχρηστίαν, ἔχειν ἐπ' ἀδείας ἕτερα ἀντ' αὐτῶν ἐκ καινῶν... τῆς τοσαύτης ὑπάρχοντα χωρήσεως... καὶ οὐχὶ δις, εἴτε τρίς ἢ πολλάκις.... Cf. *Chilandar*, n° 5.

(4) Ces textes ont été étudiés par : M. Γούδας, Ἡ καταμέτρησης τῶν ἐμπορικῶν πλοίων καὶ ἡ νηολόγησις καὶ φορολογία αὐτῶν κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους (Βυζάντις, I, 1909, 35-47).

(5) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 121, 139.

(6) *Id.*, p. 142, ἐπιγνώσθεις καὶ τῷ καθ' ἡμᾶς σεκρέτῳ.

(7) *Id.*, p. 123, ἐπεὶ τὸ προιστάμενον ἦν οὐδὲν διὰ τὸ ιδιόκτητον εἶναι τὸ τοιοῦτον πλοῖον, p. 129 : ἡμεῖς ἐν ἀκριβεῖ πληροφορίᾳ ὄντες τοῦ ιδιόκτητον εἶναι τῇ δηλωθείσῃ μονῇ τὸ πλοῖον.

d'un autre service. Deux fonctionnaires de la secrète « tenant la corde » mesurent le bateau ; l'un d'eux est mandataire du logothète du drome. Notant la longueur de l'embarcation depuis le mât jusqu'à la galerie de poupe, la largeur et la profondeur, ils établissent son tonnage réel. Tenant compte de l'espace nécessaire pour placer les agrès et de la place perdue à la proue à cause de la présence du mât d'artimon, ils défalquent du tonnage réel, suivant l'usage, 10 pour 100, afin de fixer le tonnage imposable. On peut voir dans le détail comment on procédait pour le jaugeage et pour les défalcatons dont bénéficient les propriétaires des bateaux dans un texte du XIII^e siècle contenant des instructions adressées à un fonctionnaire au sujet de l'examen et de la mesure des embarcations qui est conservé à la Vaticane (1).

L'exemption accordée en vertu d'un chrysobulle portant sur un tonnage de chiffre précis sous bénéfice d'une légère tolérance (μικρόν τι πλέον ἢ ἔλασσόν) est valable, comme on l'a vu, une fois pour toutes et les moines peuvent remplacer, aussi souvent qu'il est nécessaire, tel bateau perdu ou devenu inutilisable sans adresser de nouvelle demande à l'empereur. Il n'en est pas de même en ce qui concerne l'examen auquel se livre la secrète de la mer. Chaque fois que les moines de Patmos remplacent un bateau naufragé, ils ne sauraient l'utiliser avant de l'avoir fait jauger par la secrète de la mer qui le leur remet officiellement et procède à l'opération en vertu du chrysobulle qui avait accordé l'exemption une fois pour toutes (2). On agit de même s'il arrive que les moines, jouissant d'une exemption portant sur un tonnage déterminé, obtiennent du *basileus* une nouvelle exemption pour un tonnage d'un chiffre plus élevé (3).

De ces examens des bateaux de Patmos que sommes-nous en droit de conclure pour ce qui regarde les bateaux marchands non exemptés ? L'inscription obligatoire sur les registres du fisc après le jaugeage des bateaux ne fait pas de doute et cette dernière opération avait spécialement pour but l'établissement du tonnage imposable en vue du transport des prestations en nature et du paiement de l'*antinaulon*, ainsi que nous le voyons clairement dans le texte déjà cité contenant des instructions pour le jaugeage (4).

Où se passait cette formalité ? Dans les trois *praxeis* relatives à l'examen des bateaux de Patmos, ceux-ci sont toujours mouillés à Constantinople, au port du Néorion (5) ou au port de Sikaïticos (6). Faut-il penser que pour tous les bateaux marchands l'inscription devait se faire à Constantinople ? La chose paraît assez invraisemblable et l'on peut très bien supposer, au contraire, que dans tous les ports de l'Empire où il existait des chantiers de construction, un délégué provincial de la secrète de la mer, peut-être le représentant du parathalassite dont il est question dans le texte de Lavra, procédait à l'inscription des bateaux.

(1) Νέος Ἑλληνομνήμων, IX, 1912, p. 166 ss.

(2) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 122, 129.

(3) *Id.*, p. 142.

(4) Νέος Ἑλληνομνήμων, IX, 1912, p. 168 : καὶ οὕτως ψηφίζων εὐρήσεις ἑκάστου πλοίου τὴν τε σιτηγὴν, ξυληγὴν καὶ διὰ μεγαρικῶν χώρησιν ὅση ἐστίν.

(5) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 123, 129.

(6) *Id.*, p. 142.

§ 2. — *Les charges et les impôts pesant sur les bateaux, leur équipage et leur cargaison*

Une fois en possession du chrysobulle impérial et de la *παῤῥξις* dressée par la secrète de la mer, les moines peuvent, en principe du moins, naviguer en pleine franchise (1) dans tous les ports du levant et du couchant sans crainte d'être inquiétés par les fonctionnaires impériaux, pour les besoins de leur monastère (2).

Ce déploiement de formalités à propos de quelques embarcations utilisées par les moines s'explique du fait que toute embarcation est un moyen de trafic, de commerce, et qu'elle peut, d'autre part, concourir au transport des denrées et objets multiples que les contribuables doivent à l'État pour les prestations en nature; elle représente ainsi un élément qui est loin d'être négligeable pour le fisc. Aussi l'État exerce-t-il un contrôle rigoureux sur la circulation des bateaux, sur leur droit d'aborder dans les ports et marchés et d'y séjourner.

Les impôts exigés des propriétaires des bateaux se divisent en deux groupes. Le premier comprend les charges qui grèvent le bateau lui-même. Celles-ci sont établies en proportion de son tonnage ainsi qu'on peut le conclure des actes d'exemption où il est stipulé que le privilège dont jouissent les moines se rapporte à un tonnage précis, des *πραξεις* de la secrète de la mer veillant à ce que le tonnage réel des navires corresponde bien au tonnage pour lequel ils sont légalement exemptés et dégageant sa responsabilité pour les changements ultérieurs que pourrait subir ce tonnage (3).

Le second groupe comporte les impôts qui frappent non plus le bateau lui-même, mais les marchandises qu'il transporte.

Un troisième groupe est formé par les gratifications payées en sus des impôts des deux premiers groupes à un certain nombre de fonctionnaires. Ces divisions générales s'imposent naturellement pour le classement des nombreux impôts énumérés dans les textes; il est beaucoup moins aisé de préciser le sens exact de certains termes désignant des impôts particuliers.

Dans le premier groupe, il faut placer l'*ἀγγαρεία*, l'obligation pour le bateau de servir pour les travaux publics et le transport des fournitures civiles et militaires dues par les contribuables pour les besoins de l'Empire (4): du blé, du vin, de la viande, des légumes et autres denrées alimentaires, du fourrage, des armes, du fer, du bois à travailler et à brûler, du bois recourbé pour des travaux publics: la

(1) *Id.*, p. 166 : ἐξκουσσειαν παντοίαν; cf. p. 52, 99, 119, 139, 166, 183, 239, 238; p. 122 : διαπλοῖζεσθαι ἐν πάσαις ταῖς κατὰ τε ἀνατολὴν καὶ δύσιν παραλίαις χώραις τῆς Ρωμανίας καὶ ἐν αὐταῖς ταῖς νήσοις. Les restrictions ne portent, semble-t-il, que sur le port de Constantinople où les bateaux ne pourraient débarquer qu'une fois l'an, d'après certains textes (Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 122, 137).

(2) *Id.*, p. 51, p. 138, p. 227; chrysobulle de Lavra : ἐπεὶ δὲ τὸ πλεόνασαν πλῆθος τῶν μοναχῶν καὶ ἡ ἐπισυμβ[ῆσα τῶν] προσόδων ἀπορία ἐστενοχώρησε αὐτήν... Cf. *Chilandar*, n° 5, l. 51.

(3) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 123, 129 : εἴπερ μέντοι μετασκευασθὲν τὸ τοιοῦτον πλοῖον ἐσίστητον εὐρεθῇ χωρήσεως πλείονος, οὐ κατὰ τι ἔνεκεν τούτου εὐθυνθήσεται.

(4) *Id.*, p. 138 : χάριν μετακομιδῆς τινῶν χρειῶν τῇ βασιλείᾳ μου ἀποστελλόμενον. Dans un chrysobulle d'Alexis Comnène de 1109, conservé à Lavra, on lit : δρόμου καὶ πλοῦς βάρους... ἐπιτεθῆναι τοῖς κτήμασι τῆς μονῆς.

construction des vaisseaux (1), de la cochenille (2). Le texte de la Vaticane contient la liste, avec leurs équivalences en livres, des diverses mesures employées pour le blé, l'huile, le vin blanc, le vin rouge, le bois à brûler, dont on usera pour établir le tonnage imposable des bateaux (3).

Le transport des prestations en nature doit peser plus lourdement sur les bateaux marchands en temps de guerre. Dans le chrysobulle de Lavra, on voit que dans telle circonstance grave, l'empereur se réserve le droit de supprimer les exemptions, et c'est par une faveur particulière que les bateaux du monastère demeureront libres de toutes charges, même dans ce cas extraordinaire (4).

L'ἀγγαρεία à laquelle sont sujets les bateaux comporte naturellement la réquisition de l'équipage, mais les marins qui montent les embarcations de Patmos (5) ou de Lavra (6) n'auront pas à être inquiétés à ce sujet.

On ne devra pas davantage exiger d'eux certains impôts : l'ἐμβλητικίον, l'ἐξεμβλητικίον (7). A quoi ceux-ci correspondent-ils ? On pourrait peut-être rapprocher leur nom de deux expressions usitées pour désigner le transport obligatoire des prestations en nature : le mot ἐμβλησις et le mot ἐκβλησις employés dans certains actes à propos du transport de la cochenille notamment (8).

Quelle différence y a-t-il entre l'ἐμβλησις et l'ἐκβλησις d'une part, l'ἐμβλητικίον et l'ἐξεμβλητικίον de l'autre ? On conçoit facilement que l'ἐμβλησις puisse désigner l'embarquement des fournitures publiques et l'ἐκβλησις leur débarquement. L'ἐμβλητικίον et l'ἐξεμβλητικίον seraient peut-être alors des taxes de remplacement que payaient les marins au lieu de collaborer effectivement à ces travaux. Il en serait de même de l'ἐκπροσωπίκιον (9).

Dans un certain nombre de textes, on trouve parmi les impôts le *naulon* (10) et l'*antinaulon* (11). D'après Nicétas Choniata, l'*antinaulon* aurait été imposé aux marins par Alexis III Ange (12) ; mais nous constatons que cet impôt existait déjà au temps d'Alexis Comnène en 1102. Pour essayer de déterminer la nature de l'*antinaulon* et du *naulon*, on peut se rappeler que dans la terminologie administrative, ce mot désignait naguère l'impôt payé par tout propriétaire foncier, en Égypte, pour assurer le trans-

(1) Chrysobulle de Lavra : εἰσαγωγῆς συνωνῆς, ἐμβλήσεως γενημάτων, οἴνου, κρεῶν, ὑσπρίων καὶ παντοίων ἄλλων εἰδῶν, πανοπλίας στρατιωτικῆς, σιδέρων... πρὸς δὲ καὶ ξυλῆς ἐργασίμης τε καὶ καυσίμης, στραβοξυλῆς τῆς πρὸς τὰ κάτεργα καὶ πλοῖα. Cf. *Id.*, p. 20, dans une liste d'impôts et charges : κτίσεως χελανδίων, ἀγραρίων, ζερμώνων καὶ ἐτέρων πλοίων et p. 121 ; πλωίμων ἐκβολῆς ; Zachariæ von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, p. 432 : ἐλκομένων εἰς ἀπόδοσις πλωίμων καὶ λοιπῶν δημοσιακῶν ἐπηρεϊων ; p. 571 : ἐξελάσεως πλωίμων.

(2) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 52, 138.

(3) Νέος Ἑλληνομνήμων, IX, 1912, p. 166.

(4) ἀλλὰ καὶ εἴπερ ποτὲ κοινὴ τις περίστασις ἐπιγένηται τῇ ῥωμαϊκῇ ἐπικρατείᾳ καὶ διὰ προσταξέως ἴσως ἐπηρεασθήσονται τὰ τῶν λοιπῶν ἐξικούσατα πλοῖα...

(5) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 137, 138.

(6) οὔτε μὴν οἱ κατὰ καιροὺς ἐνεργοῦντες ἐν τῷ στολῷ ἢ ἐτέραν οἰανδήποτε ἀρχὴν ἐμπειπιστευμένοι λήψονται ἀπὸ τῶν τοιούτων πλοίων ναύτας χάριν ἀγγαρείας.

(7) Chrysobulle de Lavra ; cf. Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 225 : ἐκβλητικίου, ἐκβλητρίκιου ; *Chilandar*, n° 5, l. 54.

(8) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 52, 138 ; cf. chrysobulle de Lavra : ἐμβλήσεως γενημάτων.

(9) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 166, 225.

(10) *Id.*, p. 128, 142.

(11) *Id.*, p. 101, 122, 128, 138, 142 ; chrysobulle de Lavra ; *Chilandar*, n° 5, l. 54, etc.

(12) P. 639 de l'édition de Bonn.

port de l'ἐμβολή, du blé fourni par la province à Constantinople (1). Plus tard la terminologie a changé, la fourniture du blé s'appelle συνωνή; cependant, au XIII^e siècle encore, il existe un rapport entre la fourniture du blé et le *naulon* (2). Quelle différence y a-t-il entre le *naulon* et l'*antinaulon*? Si le premier terme s'appliquait au transport effectif du blé, on concevrait facilement que l'*antinaulon* désignât la taxe de remplacement payée en espèces par les contribuables pour se racheter d'avoir à travailler à ce transport et l'*antinaulon* eût été au *naulon* ce que l'ἀντικανισκίον était au κανισκίον, ce que les ἀντιμιτατικά étaient aux *metata*. Mais, dès l'origine, le *naulon* lui-même était payé en espèces et dans le texte du Vatican il paraît s'opposer au transport effectif ou εἰσχωγή. Faut-il donc supposer que les mots *naulon* et *antinaulon* étaient employés indifféremment au XII^e et au XIII^e siècle pour désigner la taxe de remplacement? On pourrait d'autant mieux le penser que dans les textes on trouve tantôt le premier terme, tantôt le second. Une chose est certaine c'est que l'*antinaulon* était proportionnel au tonnage imposable du bateau (3).

Aux impôts de ce premier groupe se rattachent sans doute les droits que payaient les bateaux dans les ports pour y aborder (καταρτιατικόν) (4) et pour y mouiller (λιμενιατικόν) (5). Sous les Paléologues, ce droit d'abordage se confond avec le *naulon* en un seul impôt le ναυλοκαταρτιατικόν (6). Il faut mentionner enfin le droit d'échelle le σκαλιατικόν (7). On comprend que le droit d'échelle ait été différent du καταρτιατικόν ou droit de quai, puisque les σκάλοι servaient aux marchands, non seulement de quai de débarquement, mais d'entrepôts pour leurs marchandises et qu'on y concluait semble-t-il des marchés (8); les fonctionnaires préposés à leur surveillance peuvent exiger des impôts des bateaux marchands et il semblerait, sinon à Constantinople, du moins dans les petits ports du Levant, que le fonctionnaire ayant autorité sur la *scala* fût le commerçant (9). On est ainsi frappé de l'analogie qui existe entre les *scalae* et les *metata* du début du IX^e siècle (10) sur ces deux points: les *scalae* sont à la fois des entrepôts pour les marchandises et des lieux d'échange. Sans doute elles ne comportent pas, comme les *metata* ou les *fundici* de Sicile, des logements pour les commerçants étrangers,

(1) G. Rouillard, *l'Administration civile de l'Égypte byzantine*, 2^e éd., p. 143 ss. Au XIV^e siècle, on percevoit encore sur les bateaux un impôt relatif au blé: τοῦ κεφαλαίου τοῦ σιταρίου τοῦ εἰσποταχθέντος ἀπαιτεῖσθαι ἀπὸ τῶν καραβίων (Miklosich et Müller, *op. cit.*, v. p. 166).

(2) Νέος Ἑλληνομνήμων, IX, 1912, p. 168: ὀφείλει τεθῆναι αὐτὸ εἰς τὴν εἰσχωγὴν συνωνὴν βασιλικήν, ἄνευ δηλονότι δόσεως ναύλου.

(3) *Id.*, p. 171: καὶ λογίζεσθαι εἰς χώρασιν μοδίων καὶ ἀπαιτεῖσθαι τὸ ἀναλογοῦν ἀντίναυλον. *

(4) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 166.

(5) Chrysobulle de Lavra: λιμενιατικόν; Zachariæ von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, p. 436, 521: *limenatici*. Cf. *Chilandar*, n° 5, l. 53.

(6) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 219, 225, 235.

(7) *Id.*, p. 219, 225; chrysobulle de Lavra; Zachariæ von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, p. 636; *Chilandar*, n° 5, l. 54.

(8) Zachariæ von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, p. 546, dans un chrysobulle d'Isaac Ange en faveur des Pisans: *scala dabitur vobis in qua debeant naves vestrae applicare et onera earum deponi*; Michel Attaliote, p. 277-278 éd. de Bonn: ἐν ταῖς παραλίοις ἀκταῖς ταῖς τὴν βασιλίδα περιζωννυούσαις τῶν πόλεων προτειχισμάτια διὰ ξύλων ἐκ χρόνων μακρῶν γενόμενα καὶ τῇ γείτονι θαλάσῃ οἷον περιπλεκόμενα ἢ περιπτυσσόμενα ἢ τοὺς ἐλιγμοὺς αὐτῆς ἀντωθούμενα καὶ ταῖς καταίρουσιν ὀλκάσι καὶ τοῖς ἐκ γῆς ἐμπόρους εὐμάρειαν πρὸς τὴν στάσιν καὶ τὴν τῶν συναλλαγμάτων σύστασιν παρεχόμενα (σκάλοι τῇ κοινῇ διαλέκτῳ κατονομάζονται).

(9) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 183: μήτε παρ' ἐτέρου κρατοῦντος τὸ κομμέρκιον τῆς Ἀναίας ἢ καὶ αὐτὰς τὰς σκάλας τῶν Παλατίων, τῆς Στροβήλου, τῆς Ἐφέσου...

(10) G. Millet, *Sur les sceaux des commerciaux byzantins* (*Mélanges Schlumberger*, p. 303-327), p. 321.

et, d'autre part, lorsque les *basileis* accordent des « échelles » aux marchands italiens, ils leur accordent, en outre, des habitations et des locaux pour la vente (1). Peut-être faut-il en conclure que seulement certains échanges en gros se faisaient dans les « échelles ». Le *σκαλιατικόν* dont sont dispensés les moines était-il alors un droit d'entrée payé par les acheteurs qui pénétraient dans les « échelles », soit par terre, soit par mer ? Portait-il comme le *jus fundici* sur les marchandises achetées et faut-il le rattacher non plus aux impôts qui grèvent le bateau lui-même, mais à ceux qui frappent les marchandises qu'il transporte ? S'il en est ainsi, les moines de Patmos ou de Lavra venant directement par mer dans les échelles pour s'y approvisionner, comme auraient pu le faire des négociants, auraient eu le droit d'y acheter des produits sans payer le *σκαλιατικόν*.

Parmi les impôts frappant la cargaison, le *commercium* et la *decatè* sont bien connus et figurent dans un grand nombre de textes. Le rôle des commerçants, d'abord agents commerciaux, puis collecteurs d'impôts, a été éclairci et l'on sait qu'au début du IX^e siècle, on commence à nommer *κομμέρκιον* les deux catégories de l'impôt indirect : l'impôt sur la vente et l'impôt sur la circulation (2). Plus tard, la même imprécision subsiste dans l'emploi de ce terme : alors que dans certains textes le mot peut désigner une taxe sur la transaction (3) ; dans d'autres, il a nettement le sens d'impôt sur la circulation des marchandises et s'applique aux droits d'entrée et de sortie (4). On serait ainsi amené à croire qu'il portait sur la circulation. Le flottement que l'on constate toujours dans son emploi ne tiendrait-il pas à ce fait que, dans la pratique, on n'avait guère lieu d'envisager le transport des marchandises en faisant abstraction des négociations dont elles avaient été l'objet. Les patrons des navires marchands faisaient à la fois le transport et le commerce ; et, d'autre part, les objets vendus ou achetés dans les échelles de l'Empire byzantin venaient du dehors ou étaient destinées à en sortir. C'est ainsi que les moines de Patmos et de Lavra exportent les provisions qu'ils vont chercher avec leurs bateaux et devraient, en conséquence, payer le *commercium* pour leur cargaison s'ils ne jouissaient du privilège d'exemption. Lorsqu'ils sont autorisés à acheter du blé en Crète, par exemple, ils peuvent l'emporter sans payer le *commercium* (5).

A côté du *commercium*, parmi les impôts dont sont exemptés les moines, figure la *δεκατή* (6) ou *δεκατία* (7) ou *δεκατισμόν* (8). Il semble bien que cette taxe porte uni-

(1) Cf. par exemple, Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi* III, p. 11, σκάλα ἵνα δοθῇ ὑμῖν, ἐν ᾗ μέλλουσι καταλρεῖν τὰ πλοῖα ὑμῶν καὶ ὁ φόρτος ἐκβάλλεσθαι τούτων καὶ κατατόπιον τοῦ πραγματεῦσθαι ἐπιτήδειον καὶ ἐνδεχόμενον μετὰ οἰκημάτων.

(2) G. Millet, *art. cit.*, p. 305.

(3) Zachariae von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, p. 561 (Nov. d'Alexis Ange) : nec qui eis aliquam speciem vendiderint vel ab eis emerint, exigentur commercium pro illa tali specie ; p. 587 : ὅπως λαμβάνουσιν οἱ κατὰ τόπους κομμερκιάριοι τῆς βασιλείας μοῦ τὸ σύνθηες κομμέρκιον ἀπὸ τῶν ἐξωνουμένων αὐτάς (Nov. de Michel Paléologue, p. 708 : commercium, quod non accipitur, nisi accipitur generaliter a nostris Grecis ementibus ab aliis Grecis mercurionia). Cf. *Id.*, p. 550 (Nov. Isaac Ange), p. 606 et 635 (Nov. d'Andronic Paléologue).

(4) Miklosich et Müller, *op. cit.*, III p. 11 : κομμέρκιον εἰς τὸ εἰσαγόμενον παρ' ὑμῶν χρυσάφιον καὶ ἀσήμιον ; (Isaac Ange), *id.* VI, p. 118, διαβιβάζειν ἀπὸ τούτων ἀκομμέρκευτα ; (Manuel Comnène), p. 141 : διαβιβάζεσθαι καὶ τούτων ἀκομμερκεύτων (Alexis III Ange) ; Zachariae von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III p. 607 : ἀποδιδόναι ὀφειλοντας χάριν κομμερκίου ὑπὲρ ἐμβολῆς εἰς τὸ ἑκατὸν ὑπέρπερον ὑπέρπερα τρία καὶ ὑπὲρ ἐκβολῆς ὁμοίως ἕτερα ὑπέρπερα τρία ; cf. *id.*, p. 636, 640 (chrysobulles d'Andronic Paléologue).

(5) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 118, 141.

(6) Cinname, éd. de Bonn, p. 281 : τὰς κατ' ἐμπορίαν δεκάτας.

(7) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 122, 128, 138, 139 ; Zachariae von Lingenthal, *Jus*, III, p. 636 ; *Chilandar*, n° 5, l. 55.

(8) Chrysobulle de Lavra.

quement sur la vente (κατ' ἐμπόριαν). A-t-elle remplacé l'ancienne *octava* (1) ? Dans le chrysobulle de Lavra, l'empereur insiste sur l'exemption du *commercium* et de la *decatè* : οὐδὲ κομμερκίARIOS ἢ δεκατηστής τὸ σύνολον τούτοις ἐπιβαλεῖ οὔτε μὲν κομμέρκιον ἢ δεκατησμὸν ἐξ αὐτῶν εἰσπραθήσεται. Les denrées sur lesquelles portaient la *decatè* : vins, cochenille, sont parfois spécifiées dans les textes (2).

On ne saurait préciser ce qui distinguait la *decatè* du *pratikon* qui était, sans doute, aussi un impôt sur la vente (3).

Il faut mentionner aussi le διαβατικόν (4) et le ποριατικόν ou πορτιατικόν (5) qui portaient vraisemblablement sur la circulation et, enfin, les taxes sur les poids et mesures, le μετρητικόν (6) par exemple, payées vraisemblablement lors de la vente des marchandises.

Les gratifications aux fonctionnaires tiennent une place importante parmi les impôts indirects. On connaît bien les gratifications qui sont ainsi payées aux percepteurs (7) en sus de l'impôt foncier, la συνήθεια et l'ἐλατικόν, dont la pratique paraît avoir des origines lointaines dans l'administration byzantine (8). Cette habitude de faire payer directement le traitement de certains fonctionnaires par les contribuables, après que ceux-ci ont déjà payé leurs impôts, s'est ainsi généralisée au XII^e siècle, et l'on voit, d'après les actes d'exemption, que les patrons des bateaux payaient la συνήθεια, le κανίσκιον, le πρακτορικόν aux fonctionnaires maritimes, parathalassite, épitérètes de la mer, ἐξαγγελισταὶ et agents du port (λιμενάριοι) (9) et l'ἀρχοντικόν aux fonctionnaires des provinces (10).

Outre le mot ἀγγραρεία, qui désigne notamment les transports des fournitures publiques, d'une façon générale, on trouve appliqué à ces multiples impôts sur la circulation et le commerce le mot ἐπήρεια, accompagné de synonymes variés, συζήτησις, κάκωσις, ὄχλησις, διενόχλησις, βαρύς, καινοτομία (11). Ce dernier terme mérite une mention spéciale. On le voit prendre peu à peu, dès le début de l'époque byzantine, dans la langue administrative et juridique un sens péjoratif ; ajoutant au sens classique de « changement » une idée toujours défavorable, il finit par être employé sans épithète dans le sens de changement fâcheux, dommage, vexation (12), puis le sens s'affaiblissant

(1) G. Millet, *art. cité*, p. 304.

(2) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 122 : δεκατείας οἰναρίων, cf. *id.*, p. 119, 122, 142 ; p. 138 : κομμερκίου καὶ δεκατίας τῶν οἰναρίων τοῦ λινοκόκκου καὶ παντὸς ἑτέρου εἵδους καὶ πράγματος.

(3) *Id.*, p. 225 ; Zachariæ von Lingenthal, *Jus græco-romanum*, III, p. 436, 521, 561 ; chrysobulle de Lavra.

(4) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 166, 225 ; chrysobulle de Lavra ; Zachariæ von Lingenthal, *Jus græco-romanum*, p. 637.

(5) Zachariæ von Lingenthal, *Jus græco-romanum*, III, p. 436, 521, 637.

(6) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 166, 225 ; chrysobulle de Lavra ; Zachariæ von Lingenthal, *op. cit.*, p. 636 : μετρητικοῦ. Dans *Chilandar*, n° 5, l. 54, figure l'ἀμμιατικόν.

(7) Fr. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung bes. des 10 und 11 Jahrhunderts*. (Byzantinisches Archiv, IX), p. 60.

(8) G. Rouillard, *l'Administration civile de l'Égypte byzantine*, 2^e éd., p. 76 ss.

(9) Chrysobulle de Lavra. Pour les *caniskia*, cf. Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, 166, 225 ; Zachariæ von Lingenthal, *op. cit.*, p. 436, 521.

(10) *Id.*, p. 436, 521 ; chrysobulle de Lavra : οἱ κατὰ χώραν ἄρχοντες ἐπηρεάσουσιν ὁπερδήποτε ταῦτα ἢ τὸ λεγόμενον ἀρχοντικόν ἐξ αὐτῶν ἐπιζητήσουσιν.

(11) Chrysobulle de Lavra et Miklosich et Müller, *op. cit.*, 101, 119, 128, 137, 142, 235.

(12) P. Caire, 67295 : ὥστε μ[η]τ[ε]ριαν συναρπαγὴν γενεσθαι [μητε] καινοτομίαν κατὰ τῶν ἐπιεικῶς βιούντων ; Evagrius, *Hist. eccles.* I, 7 : πανουργία δὲ καὶ τινὶ ἀθέσμῳ καινοτομία Κυρίλλου τεχνάζοντος. Dans un texte publié par Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 95 ss., il est question à diverses reprises des dommages (καινοτομίαι) subis par des cultivateurs à propos de l'usage de l'eau d'une rivière ; *Cod. Just.*, X, 16, 13, 5 : καὶ πρὸς τῷ

quelque peu, il devient l'équivalent des divers termes qui désignent les charges frappant les contribuables en dehors des impôts généraux ou δημόσια (1).

§ 3. — *Les fonctionnaires intéressés par les taxes maritimes et commerciales.*

Un certain nombre de fonctionnaires de l'administration centrale et provinciale interviennent à propos des charges qui grèvent les bateaux et leur cargaison.

En premier lieu, nous voyons agir la secrète de la mer qui enregistre les chrysobulles d'exemption, prend l'initiative et la direction du jaugeage des bateaux, rédige l'acte qui valide l'examen et la remise de l'embarcation à son propriétaire. La secrète de la mer est composée de notaires qui signent ses actes et d'ἐλαιοπάροχοι (2). Quel est le rôle de ces derniers ? Il est bien question, dans les instructions relatives au jaugeage, d'une mesure de capacité, dite ἐλαϊκὸν μέτρον. Existait-il quelque rapport entre l'ἐλαϊκὸν μέτρον et les ἐλαιοπάροχοι et le nom de ces derniers n'était-il pas plutôt ἐλαϊκοπάροχοι ? Il est vrai que s'ils avaient été préposés à la garde ou au contrôle des mesures de capacité, on pourrait s'étonner qu'on leur ait donné le nom d'une seule des mesures envisagées à propos du jaugeage des bateaux avec le θαλάσσιος μόδιος, le θαλάσσιον οἰνηγόν, le θαλάσσιος καμπανός (3).

Quant aux parathalassites qui s'occupent, comme on le sait, de la police de la mer, ils dépendent au x^e siècle, d'après le *Clétorologe* de Philothée, du préfet de la ville (4). Ils signent les *praxeis* promulguées par la secrète de la mer et figurent dans les actes parmi ceux qui ne devront rien exiger des exemptés (5). Percevaient-ils des impôts indirects ou leur rôle se bornait-il à assurer la police de la mer ? Dans ce cas, la συνήθεια qu'ils reçoivent serait de même nature que la συνήθεια qui était payée naguère, au vi^e siècle, par les patrons des bateaux, aux marins de la flotte qui gardaient l'Hellespont (6). Dans la *Notice* de Philothée, il n'est question que d'un seul parathalassite ; de même dans le chrysobulle de Lavra, qui est de l'année 1102, où le parathalassite a un représentant (7). Dans la *praxis* de la secrète de la mer, qui est de 1188, deux

τέλει τῆς ἐπινεμήσεως ἐξ ἴσων τριῶν μερῶν διαουμένων τῶν δημοσίων καὶ μηδεμιᾶς καινοτομίας ἐν τῷ μέσῳ γινόμενης κατὰ τῶν συντελῶν. Ce sens péjoratif du mot καινοτομία est plus satisfaisant, semble-t-il, que le sens de « changements » dans deux textes sur papyrus du iv^e siècle : P. Bouriant, 20, II, l. 36-37, et H. I. Bell, *Jews and Christians in Egypt*, 1913, l. 14-15. Cf. sens analogue du franç. *novité* ; par ex. *Chron. de Morée*, éd. Longnon, p. 134.

(1) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, 101 ; Zachariæ von Lingenthal, *op. cit.*, p. 607, 608 (ἀκαινοτόμητον) ; chrysobulle inédit de Lavra au sujet des bateaux ; chrysobulle de Constantin Monomaque (= Dölger, *Corpus*, n° 907) et deux autres chrysobulles inédits d'Alexis Comnène conservés à Lavra et relatifs : l'un aux exemptions des parèques du monastère : ἀπὸ τε παντοίας ζημίας καὶ καινοτομίας, ἀγγραφίας ; l'autre aux Valaques : οἱ ὑπ' αὐτὴν ὄντες Βλάχοι χάριν νομῆς τῶν προσόντων αὐτοῖς παντοίων ζώων ἀνενοχλήτως καὶ ἀνεπηρέαστως καὶ ἀκαινοτομήτως. Dans une lettre d'un doge de Venise (*Bibl. nat.*, gr. 2583, fol. 192), il est question des navires chargés de blé qui ne devront pas être inquiétés : non debeatis facere aliquam novitatem, arrestationem, vel molestiam.

(2) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 123, 142 ; cf. Zachariæ von Lingenthal, *op. cit.*, p. 437, 521. Dans Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 123, 129 et 142, on lit : Ἰωάννου ἀναγνώστου τοῦ Καματηροῦ ; il semble que le mot ἀναγνώστης, employé généralement dans la hiérarchie ecclésiastique, ne désigne pas ici un fonctionnaire spécial et que ce soit plutôt un nom propre.

(3) Νέος Ἑλληνομνήμων, IX, 1912, p. 166.

(4) Bury, *The imperial administrative system in the ninth century* (The British Academy supp. papers), p. 139 ; Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 120, 138.

(5) Zachariæ von Lingenthal, *op. cit.*, p. 306, 437, 521 ; chrysobulle de Lavra.

(6) H. Grégoire, *Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, n° 4. Il semble bien que l'échanson et le primicier des Vardariotes représentés à la signature d'un acte (Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 131), par des personnages respectivement qualifiés de ἐνεργῶν τὴν τῆς θαλάσσης δουλείαν soient deux parathalassites.

(7) τοῦ κατὰ τὴν ἡμέραν παραθαλασσίτου καὶ τοῦ ἀντιπροσωποῦντος αὐτῶν.

parathalassites signent l'acte. Les épitérètes de la mer, les ἐξαγγελισταί et les λιμενάριοι paraissent dépendre du parathalassite (1). On peut se demander enfin quels sont exactement les rapports du parathalassite et de la secrète de la mer. Tout ce que l'on peut dire de certain, c'est que ces rapports doivent être assez étroits, puisque dans un acte de Patmos, on trouve parmi les signataires un personnage, Constantin Schoinas, qui est à la fois notaire de la secrète et parathalassite (2).

L'administration du logothète du drome est directement intéressée par tout ce qui concerne les ἀγγαρεῖαι; aussi voyons-nous, lors de l'opération du jaugeage des bateaux de Patmos, que l'un des deux fonctionnaires qui « tiennent la corde » est le représentant du logothète du drome, Constantin Tornikès (3). Ce dernier figure également à la suite d'un acte relatif à l'exemption des bateaux du monastère (4). On sait, d'autre part, que les navires des Vénitiens jouissant du privilège de l'exemption des droits ne peuvent être examinés et mesurés que par le seul logothète du drome (5).

Lors de la cérémonie du jaugeage, l'un des fonctionnaires de la secrète de la mer représenterait le βεστιάρτης. M. Dölger (6) pense qu'il faut corriger la lecture du texte et qu'il s'agit ici, en réalité du βεστιάριον : si c'était un βεστιάρτης, qui figure dans ce passage, étant donné le nombre des collègues de ce fonctionnaire, il ne serait pas ainsi nommé sans l'indication de son nom comme *le* βεστιάρτης. A cela on peut répondre que si l'on examine une autre *praxis* où l'on retrouve la même formule (7), on voit que le fonctionnaire en question est bien nommé Eustathe Kastamonitès dans les deux textes et qu'il suffit en réalité de supprimer la virgule entre τοῦ Εὐσταθίου et τοῦ Κασταμονίτου dans le second texte. Il n'en est pas moins vrai qu'il est plus satisfaisant de voir le βεστιάριον plutôt que le βεστιάρτης dans ces deux passages. C'est l'une des grandes administrations centrales des finances que l'on s'attend à voir représentée ici à côté du logothète du drome, plutôt qu'un fonctionnaire d'importance bien relative, et il est logique que cette administration soit le βεστιάριον. On sait que les fournitures pour l'armée et pour la flotte y sont centralisées et que des liens étroits ont toujours subsisté entre le βεστιάριον et la marine (8). Le mot πρωτοελατικόν qui est employé pour désigner

(1) Chrysobulle de Lavra : ἐκ τε πασῶν συν[ηθειῶν] κανισκίων τοῦ κατὰ τὴν ἡμέραν παραθαλασσίτου καὶ τοῦ ἀντιπροσωποῦντος αὐτῷ πρακτορι[κοῦ], συνηθειῶν τῶν ἐπιτηρητῶν τῆς θαλάσσης ἐξαγγελιστῶν καὶ λιμεναρίων καὶ οὐδέποτε πρὸς τινὰ τούτων συνήθειαν ὅπως ἢ κανίσκιον ἢ ἕτερόν τι καταβαλοῦνται, ἀλλ' οὐδὲ πρὸς αὐτὸν τὸν παραθαλασσίτην.

(2) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 144 ; cf. p. 124 et 129 où il signe en qualité de notaire.

(3) *Id.*, p. 123 ; dans les deux autres *praxeis* de la Secrète de la mer, Constantin Tornikès est devenu ἐπὶ τῶν δεήσεων (p. 129), et on lit à la page 142 : ἐπὶ τῶν δεήσεων καὶ ἐπάρχου. Y aurait-il quelque rapport entre cette mention de Constantin Tornikès en qualité d'ἐπὶ τῶν δεήσεων et le fait que le fonctionnaire pourvu de cette dernière charge devait accompagner l'empereur quand il faisait des excursions en mer dans le voisinage de Constantinople (*De adm. imp.* 234) ?

(4) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 238. Cf. *Chilandar*, n° 5, qui porte le cachet du logothète du drome.

(5) Zachariæ von Lingenthal, *op. cit.*, p. 305 et note 6 ; cf. F. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts* (*Byzantinisches Archiv*, IX), p. 23, note 4.

(6) F. Dölger, *op. cit.*, p. 30 et note 3.

(7) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 242 : Βασιλείου τοῦ Ἀρμενοπούλου, τοῦ ἐνεργοῦντος τὸ πρωτοελατικὸν δικαίῳ τοῦ βασιλικοῦ βεστιάρτου, κυροῦ Ἐυσταθίου τοῦ Κασταμονίτου, Μανουῆλ τοῦ Κινάμου... (Texte cité par M. Dölger) ; cf. *id.*, p. 129 : Βασιλείου τοῦ Ἀρμενοπούλου τοῦ ἐνεργοῦντος τὸ πρωτοελατικὸν δικαίῳ τοῦ βασιλικοῦ βεστιάρτου, τοῦ Ἐυσταθίου, τοῦ Κασταμονίτου, τοῦ Συροπούλου Ἰωάννου, τοῦ Τζίτα Κωνσταντίνου...

(8) Codin, V, (p. 41 ss., éd. de Bonn) ὁ βεστιάριος ἔχει ὑπηρετήμα θαλάσσιον ; cf. F. Dölger, *op. cit.*, p. 28 ; Ch. de la Roncière, *Charlemagne et la civilisation maritime au IX^e siècle (le Moyen Age, 2^e série, I, 1897, p. 201-233), p. 207.*

les pouvoirs du représentant du βεστιάριον, dans les deux textes en question, semblerait montrer que ce représentant agit en qualité de protélate, de premier maître des rameurs, dont les fonctions sont connues dans la marine byzantine (1). Si on compare ce passage à celui où il est question du représentant du logothète du drome, dans les trois *praxeis* de Patmos, on voit que le terme qui désigne les pouvoirs de ce représentant est πρωτομυχανδορικόν; or, il y avait justement des *mandatores* sous les ordres du logothète du drome (2) et il se pourrait bien que, par analogie, un protélate, agissant d'ailleurs par procuration dans le cas qui nous occupe, fût un délégué du βεστιάριον; de même que le *protomandator*, également représenté par un autre fonctionnaire, eût été le délégué du logothète du drome. Aux services placés sous la direction de ce dernier, incombait spécialement le soin d'assurer le transport forcé des fournitures civiles, tandis que les employés du βεστιάριον s'occupaient des fournitures destinées à l'armée et plus particulièrement à la marine, les armes et le bois de construction pour les navires, par exemple, qui sont mentionnés dans nos textes.

Le grand sacellaire, le logothète τοῦ γενικοῦ et le grand logariaste interviennent au sujet des exemptions accordées aux bateaux de Patmos en ce sens que les chrysobulles relatifs à ces privilèges sont enregistrés dans leurs bureaux respectifs (3).

Le rôle du grand sacellaire s'expliquerait si l'on admet, qu'après avoir été supprimé puis restauré, ce fonctionnaire est préposé au contrôle des comptes du βεστιάριον (4). L'enregistrement à la secrète τοῦ γενικοῦ correspond à ce fait que les recettes du *commercium* étaient versées à cette administration (5).

Quant au grand logariaste, sous Alexis III Ange, son rôle est nettement tracé : il est chargé expressément de la surveillance (ἐφορεία) des bateaux de Patmos et, en outre, il a pleins pouvoirs pour châtier les fonctionnaires qui ne respecteraient pas les privilèges des moines, contrairement aux volontés impériales (6).

C'est à ce titre que le grand logariaste Jean Belissariotès écrit au duc de Crète, Nicéphore Constostephanos, pour l'inviter à ne rien réclamer aux moines (7); une autre fois (8), il écrit au même duc pour le prier de payer au monastère une somme donnée par l'empereur sur les revenus de l'île avec laquelle ils achèteront des provisions sans payer le *commercium*. Le logariaste agit ainsi comme intermédiaire entre le pouvoir central et les fonctionnaires provinciaux pour la défense des intérêts des moines et l'on ne saurait conclure que, dans l'administration financière, le grand logariaste ait été investi de fonctions particulières au sujet des impôts sur la circulation et le commerce. Cette sorte de tutelle d'un haut fonctionnaire sous laquelle sont placés

(1) *De adm. imp.*, 237.

(2) Bury, *The imperial administrative system in the ninth century*. (*The British Academy, supp. papers*), p. 140.

(3) Miklosich et Müller, *op. cit.*, p. 121, 139.

(4) F. Dölger, *op. cit.*, p. 19.

(5) Bury, *op. cit.*, p. 19.

(6) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 138 : τὸν κατατολμήσοντα ἀθετῆσαι ἢ παραθραῦσαι τι τῶν ἐνταῦθα διελημμένων σφοδρῶς καθυποβάλλει ἀγανακτήσει πρὸς τῷ καὶ τὸ ἴσον ἀφαιρεθσόμενος ἀπὸ τοῦ εἰρημένου πλοιαρίου ἢ τῆς οὐσίας αὐτοῦ, εἴτε καὶ τὴν ἐπενεχθισομένην αὐτῷ ζῆμίαν, ἐς τὸ τετραπλάσιον ἀποτίσειν αὐτόν, ἐπαναγκάζόμενον παρὰ τοῦ κατὰ τὴν ἡμέραν λογοθέτου τῶν στρατιωτικῶν καὶ μεγάλου λογαριαστοῦ ᾧ καὶ ἡ ἐφορεία τῶν τῆς... μονῆς πλοιαρίων ἀνάκειται.

(7) *Id.*, p. 139.

(8) *Id.*, p. 140.

les bateaux du monastère n'est pas chose nouvelle en soi. D'une façon générale, les intérêts temporels de Lavra, par exemple, avaient été confiés par Constantin Monomaque à l'ἐπὶ τοῦ κανικλείου qui devait notamment prendre la défense des moines contre les percepteurs (1). Il se pourrait fort bien que le grand logariaste eût été chargé de défendre tous les privilèges de Patmos et non pas seulement ceux dont jouissent les bateaux du monastère : on possède, en effet, deux lettres d'un personnage, le grand logariaste sans doute, adressées, la première au commerciaire d'Anaia, la seconde à un autre fonctionnaire, pour leur enjoindre de ne pas molester les moines, soit au sujet de leurs bateaux, soit au sujet de leurs parèques exemptés les uns et les autres (2). L'auteur de ces lettres déclare agir en sa qualité d'éphore du monastère.

Dans le cas qui nous occupe, le *basileus*, n'estimant pas suffisant de mettre le monastère sous le patronage actif d'un puissant fonctionnaire, a chargé le grand logariaste de l'exécution des sanctions pénales dirigées contre les fonctionnaires trop avides. Cette précaution ne devait pas être inutile au moment où Alexis III Ange, venant de promulguer un ψήφισμα abrogeant toutes les exemptions relatives aux bateaux, maintenait cependant les privilèges de la flottille de Patmos (3).

Les fonctionnaires de l'administration provinciale affectés à la perception des droits qui frappent les bateaux marchands et leur cargaison, se répartissent en divers groupes correspondant aux groupes d'impôts.

Les taxes à percevoir dans les ports sont levées, sans doute, par des fonctionnaires spéciaux, peut-être les *limenarii*. Le droit de réquisitionner les bateaux et leurs équipages pour tous les transports au titre civil appartient aux employés du logothète du drome, aux *mandatores*. Les ducs, catépanes et taxéotes, les officiers de la flotte, stratèges, turmarques, mérarques, ducs de la flotte, s'occupent de ce qui concerne les fournitures pour l'armée et la marine (4), tel est évidemment le rôle du βεστιαρίτης cité dans le texte de Lavra et connu, d'autre part, par ses doubles fonctions d'officier et de percepteur et qu'on voit lever notamment des matelots et des attelages (5).

Les impôts sur la circulation des marchandises et sur la vente, le *commercium* et la *decatè*, sont perçus par les commerciaires (6) et les *decatistes* (7), répartis dans tout l'Empire.

Quant aux gratifications, *συνήθεια* et *κανίσκια*, elles sont payées par les marins aux fonctionnaires préposés sans doute à la police de la mer et à certains fonctionnaires provinciaux peut-être.

De l'étude des textes de Patmos et de Lavra on peut conclure, semble-t-il, que les ressources fournies au Trésor par les impôts et les charges pesant sur les navires

(1) F. Dölger, *Corpus*, n° 907, on lit dans le texte l'énumération des avantages qui résulteront de ce patronage et en particulier, p. 45 ss : ὡς ἂν μήτε οἱ ἐπηρεάζειν βουλόμενοι χώραν ἔχοιεν πρὸς τὸ ἀδικεῖν ἀλλ' ἀναστέλλωνται τῆς ἀδίκου ὁρμῆς τῇ τοῦ ἐφορῶντος ἰσχυρῇ ἀποκρούμενοι.

(2) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 233-234 : γινώσκειν σε βούλομαι, ὡς ἐφορός εἰμι ἔγωγε τῆς τοιαύτης μονῆς.

(3) *Id.*, p. 137.

(4) Chrysobulle de Lavra ; *Chilandar*, n° 5.

(5) F. Dölger, *Beiträge*, p. 31.

(6) Miklosich et Müller, *op. cit.*, III, p. 108 ; VI, p. 138, 183, 233, etc. Faut-il rattacher à l'administration, à laquelle appartiennent les commerciaires, les *hypologues* τοῦ γενικοῦ, cités parmi les fonctionnaires qui ne devront rien réclamer des navires exemptés (Zachariae von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, p. 306) ?

(7) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 138 ; chrys. de Lavra.

marchands et leur cargaison constituaient un sérieux appoint pour le Trésor et que le soin de leur perception tenait une place, somme toute assez considérable, dans l'administration des finances au temps des Comnènes et des Anges. Celle-ci semble à ce propos être dominée par deux faits. Tout d'abord, c'est le développement des gratifications payées par les contribuables aux fonctionnaires en sus des impôts. Le système s'est constitué peu à peu au cours des siècles ; pour les δημόσια, il a pris toute son ampleur au temps des Comnènes et le système des quatre suppléments est alors régulièrement constitué. Les choses n'en sont pas à ce point pour les impôts indirects ; mais ceux qui doivent ces derniers n'en sont pas moins obligés de verser les κανίσκια, la συνήθεια, le πρακτορικόν et l'ἀρχοντικόν à divers fonctionnaires. Ne faut-il pas voir dans ces faits la marque d'une lente évolution qui trahit le malaise des finances byzantines ? En second lieu, l'octroi d'exemptions de plus en plus nombreuses est préjudiciable à l'État et complique outre mesure le jeu de l'administration. Pour ce qui concerne les bateaux, le dommage qui en résultait pour le Trésor est devenu tel qu'Alexis III Ange doit supprimer toutes les exemptions.

Au point de vue pratique, celles-ci déchaînent une véritable lutte soutenue par les *basileis*, impuissants à faire respecter les privilèges qu'ils ont octroyés, contre l'avidité tenace des percepteurs. Malgré toutes les précautions prises dans les chrysobulles contre les sophismes et les mauvais prétextes dont ceux-ci ont coutume d'user (1), des rappels à l'ordre adressés aux fonctionnaires provinciaux par l'autorité centrale, nous montrent les moines molestés en dépit des privilèges impériaux. Les chrysobulles qu'ils ont obtenus nécessitent confirmation sur confirmation. Bien que l'immunité leur soit accordée pour tout l'Empire, les bateaux des couvents rencontrent des percepteurs prétendant que la franchise ne s'étend pas à leur district et l'empereur doit intervenir pour détailler la liste des ports où les moines auront le droit d'aborder sans être inquiétés (2). Aux injonctions d'ordre religieux, le *basileus* doit, dans les chrysobulles, ajouter des clauses comminatoires d'ordre temporel, des amendes (3), et finalement placer la flotte de Patmos sous la tutelle menaçante du grand logariaste.

La fonction extraordinaire dont est ainsi revêtu ce haut dignitaire des finances révèle l'incurable faiblesse des institutions régulières ; elle rappelle quelque peu l'expédient auquel recouraient naguère les empereurs en créant le *defensor civitatis* pour remédier à l'inutilité de leurs constitutions.

Cette âpreté des fonctionnaires ne s'exerce évidemment pas sur les seuls bateaux des monastères ; tous les commerçants en sont victimes et l'on comprend mieux encore en voyant les lourdes charges qui leur incombent, les haines qui les animaient parfois contre le Latin détesté, autorisé de par la faveur impériale à commercer librement dans les échelles de l'Empire.

Paris.

Germaine ROUILLARD.

(1) Chrysobulle de Lavra : "Ἵνα δὲ μὴ πολλοῖς τῶν ἐρεσχελούντων καὶ κομψευομένων τὰ ἄκαιρα ἀφορμὴ τις εὐρεσιλογίας ὑπολεῖ[φθῇ], διὰ τὸ μὴ ῥητῶς ἢ ἐξ ὀνόματος ἀνατετάχθαι πάσας τὰς ἐπηρείας κατὰ τὸ ἐπὶ τῆς τῶν ἐξκουσσίας τῶν πλοίων.

(2) Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 166.

(3) *Id.*, p. 120, 138. Dans le chrysobulle de Lavra, Alexis Comnène insiste à deux reprises sur les clauses comminatoires. Il est à remarquer que le mot ἐξκουσσία désignant l'exemption est parfois renforcée par le mot δεφένδευσις (Miklosich et Müller, *op. cit.*, VI, p. 225).

Une inscription byzantine de Rome

Tout le monde sait que Charlotte de Lusignan, reine de Chypre, fut dépouillée de son royaume en 1464 et se réfugia à Rome, où elle mourut en 1487. Elle fut enterrée dans la basilique de Saint-Pierre ; on y voit encore dans les cryptes dites *Grotte Vaticane* sa pierre tombale, avec son épitaphe en latin (1).

Un érudit romain, Alfarano, écrivant, vers 1600, une description de ces *Grotte Vaticane*, ouvrage demeuré inédit, mais dont le manuscrit est conservé aux archives

ἌΝΝΑ·ΣΙΝΟΠΙΤΩ·ΞΥΜΒΙΟΣ·ΤΩΝΕΝ
ΓΕΝΩΝ·ΕΚΝΕΑΣ·ΡΩΜΗΣ·ΠΑΤΡΙΔΟΣ
ΜΕΘ'ΟΤΙ·ΠΛΕΙΣΤΑΣ·ΠΛΑΝΑΣ·ΥΠΕΣΤΗ
ΞΥΝΑΜΑ·Τῇ·ΓΑΛΗΝΟΤΑΤΗ·ΚΑΡΟΛΗ
ΛΟΥΣΙΓΝΑΝΑ·ΤΥΡΑΝΝΙΚῇ·ΒΙΑ·ΤΗΣ
ΒΑΣΙΛΕΙΑΣ·ΕΞΩΣΘΕΪΣΗ·ΤΗΣ·ΚΥΠΡΩ
ΕΝ·ΡΩΜΗ·ΤῇΔΕ·ΤῇΠΑΛΑΙΑ·ΤΕΘΗΚΕ·
ΘΕΩ·ΜΕΝ·Τ'ἈΘΑΝΑΤΟΝ·ΤῇΔΕ·Τὸ
ΘΝΗΤΟΝ·ἈΠΟΔΟΥΣΑ·ΝΙΕΪ·Δ'ΕΝΓΗΩΜ
ΟΝΙ·ΤΑΦΟΝ·ΕΜΕΛΗΣΕ·ΔΗΜΗΤΡΙΩ

Inscription byzantine de Rome

de Saint-Pierre, signale, auprès de la tombe de la reine, une deuxième sépulture, celle d'une dame noble de Constantinople, nommée Maria, ayant accompagné la reine dans ses voyages ; son épitaphe aurait été rédigée en grec (2) : *In pavimento sub lapide magno corpus Carolæ Cypri et Hierusalem reginæ, Sixto IV, in Urbe peregrinationis gratia vita junctæ, honorifice conditum fuit et non longe a dicta regina fuit etiam sepulta Maria Constantinopolitana nobilissima quæ pari modo peregrinationis caussa in Urbe venerat, cum epitaphio litteris graecis marmori insculpto quæ adhuc exstant monumenta.*

(1) D. Dufresne, *les Cryptes Vaticanes* (Paris et Rome, 1902, in-8°), p. 34-35.

(2) Alfarano, Ms., n° 70, cité ici d'après E. Sarti et G. Settele, *Ad Ph. L. Dionysii opus de Vaticanis cryptis appendix* (Rome, 1840, in-fol.), p. 106-107.

Un peu plus tard, Francesco Maria Torrigio (1) nous apprend que cette épitaphe a disparu : *Maria Constantinopolitana la quale fù sepolta presso alla regina di Cipri con bellissimo epitaffio greco che per trascuragine peri.*

En 1693, Giovanni Ciampini, dont le témoignage doit dériver de celui d'Alfarano, mentionne également l'épitaphe, mais sans détails nouveaux et sans même indiquer qu'elle a disparu ; il se trompe, d'ailleurs, en indiquant comme rédigée en grec l'inscription de Charlotte de Lusignan ; après avoir parlé de cette dernière, il signale *nec longè ab illa Maria Constantinopolitana genere nobilissima fato non impari excepta ; earum monumenta graeco caractere marmori incisa fuere* (2).

En 1840, Sarti et Settele (3), retrouvant dans les *Grotte Vaticane* quelques débris d'une inscription grecque, se sont demandé s'ils n'étaient pas en présence de fragments de l'inscription disparue, mais se sont bien vite prononcés pour la négative, les fragments publiés par eux datant évidemment du III^e ou IV^e siècle et non de la fin du XV^e siècle (4).

On pouvait donc croire à jamais perdu pour la science le texte d'une des très rares épitaphes byzantines ayant existé à Rome. Par bonheur, il n'en est rien : au milieu du XVI^e siècle, un épigraphiste distingué en avait exécuté une copie et cette copie, j'ai eu la bonne fortune, il y a une trentaine d'années, de la retrouver dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican (5). Le précieux volume, où Alde Manuce le Jeune a transcrit tant d'inscriptions romaines, m'a fourni, en effet, le texte grec suivant, accompagné de la note : *S. Pietro, in una capella delle nuove, in terra.* Ce texte se laisse transcrire sans difficulté, après une correction insignifiante :

Ἀννα Σινοπίτο, ξύμβιος τῶν εὐγενῶν, ἐκ Νέας Ῥώμης πατρίδος, μεθότι πλείστας πλάνας ὑπέστη, ξυνάμα τῇ γαληνοτάτῃ Καρόλῃ Λουσιγνάνα, τυραννικῇ βίᾳ τῆς βασιλείας ἐξωσθείσῃ τῆς Κύπρου, ἐν Ῥώμῃ τῇδε τῇ παλαιᾷ τέθνηκε, θεῶ μὲν τ' ἀθάνατον, [Υ]ῆ δὲ τὸ θνητὸν ἀποδοῦσα, υἱ [ᾠ] δ' εὐγνώμονι τάφου ἐμέλησε Δημητρίῳ (6).

La dame de Constantinople ne s'appelait donc pas Maria, mais Anna ; à part cela, l'excellent Alfarano avait parfaitement compris l'inscription dont il nous a conservé le souvenir.

D'autres épigraphistes avant moi ont dépouillé le manuscrit d'Alde Manuce : le seul, à ma connaissance qui y ait noté l'épitaphe en question, est un savant du XVII^e siècle, Doni, dont les papiers sont conservés à la Marucelliana de Florence (7).

Paris.

SEYMOUR DE RICCI.

(1) *Le Sacre Grotte Vaticane* (Rome, 1635 ou 1639, in-8°), p. 604.

(2) G. Ciampini, *De sacris aedificiis a Constantino Magno constructis* (Rome, 1693, in-fol.), p. 69.

(3) Sarti et Settele, op. laud., p. 106-107, pl. XXXV, n. 3.

(4) Le texte de ces fragments a été également donné par D. Dufresne, *les Cryptes Vaticanes*, p. 91-92, n. 171, qui ne paraît pas avoir senti la force de cette objection paléographique.

(5) Ms. Vaticanus latinus, 5241, p. 386.

(6) A la fin, on s'attendrait à υἱὸς et à Δημήτριος. Le tombeau paraît bien avoir été élevé par le fils à la mémoire de la mère.

(7) Ms. A. 293, p. 174.

Quelques remarques sur les voyageurs du Moyen Age à Constantinople

En 1918, M. Jean Ebersolt a publié un petit livre, très intéressant et instructif, *Constantinople byzantine et les voyageurs du Levant* (E. Leroux, Paris), où il a réuni les renseignements que les voyageurs de divers pays ont recueillis sur Constantinople depuis le Moyen Age jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Une longue série de voyageurs arabes, juifs, russes, français, anglais, allemands, etc., passe devant les yeux du lecteur qui, en parcourant le livre de M. Ebersolt, devient familier avec les monuments de Constantinople, avec la décadence graduelle de cette capitale du monde, et en même temps avec les sources et la littérature.

Le but de mon article est de faire quelques additions au livre de M. Ebersolt.

Je commencerai par une petite correction d'un nom propre. M. Ebersolt appelle le voyageur arabe qui visita Constantinople au IX^e siècle Ibn ben Jahja (p. 28-30).

Le vrai nom de ce voyageur qui donne quelques renseignements précieux sur la capitale est Haroun ibn-Yahya.

Au IX^e siècle également, le saint géorgien Grégoire de Khandzith, qui mourut en 861, fit un voyage à Constantinople. Le monastère de Khandzith, dont Grégoire était le fondateur, appartenait au groupe, assez nombreux, des monastères fondés dans le Clardzethi russe, à quelque distance au sud de Batoum, dès le IX^e siècle. Cette petite région montagneuse fut jadis appelée le « Sinaï de la Géorgie ». Quatre-vingt-dix ans après la mort de Grégoire, sa biographie fut rédigée en géorgien par un moine appelé Georges Merčul. Cette Vie de Grégoire de Chandzith fut publiée d'après un manuscrit du XII^e siècle, de la bibliothèque du patriarcat grec de Jérusalem, traduite en russe, et copieusement annotée par M. N. Marr en 1911 (1).

Ce que la vie de Grégoire nous apprend sur son séjour à Constantinople n'a pas grande valeur ; les renseignements donnés sont trop courts et vagues. Cependant, ils méritent, je crois, d'être reproduits ici.

Georges Merčul écrit (p. 97) :

« Le père Grégoire décida de partir pour le trésor du Christ, la seconde Jérusalem, c'est-à-dire, pour Constantinople, pour visiter les lieux saints remarquables de la

(1) Georges Merčul, *la Vie de saint Grégoire de Khandzith*, publiée et traduite en russe par N. Marr, Saint-Petersbourg, 1911 (Textes et recherches de philologie arménienne et géorgienne, en russe, VII).

Grèce et pour y prier... Il emmena avec lui son cousin Sabbas et aussi un de ses disciples, alla en Grèce, arriva à Constantinople, adora l'arbre de la vie et toutes les reliques, fit joyeusement le tour de tous les pèlerinages, parce qu'il connaissait plusieurs langues et apprit beaucoup en piété. Un spectacle lui enseignait où était le bien, un autre l'avertissait où était le mal... Et réjouis par l'esprit de la grâce divine, ils tournèrent leurs pas vers leur pays. »

Un autre voyageur arabe, qui visita Constantinople au ^{xiii}^e siècle, fut Aboul Hassan Ali al-Harawy (Aly-el-Herewy). Dans sa vie errante, il parcourut la Syrie, l'Irak, la Mésopotamie, les provinces de la Perse et du pays de Roum (Byzance), le Yemen, le Hedjaz, l'Égypte et les îles de la Méditerranée et séjourna pendant quelque temps à Constantinople où il fut bien accueilli par l'empereur Manuel Comnène (1143-1180). En 1174-1176, il était en Égypte et fit ensuite un voyage en Sicile. Le navire, sur lequel al-Harawy s'embarqua à Trapani, fit naufrage sur la côte, et ses papiers, ses notes et les lettres qu'il avait sur le bateau furent en grande partie perdus ; parmi les notes perdues, étaient celles sur Sainte-Sophie de Constantinople. Après un court séjour dans l'île de Chypre, al-Harawy arriva en Palestine où il voyageait avec cette immense caravane, qui fut surprise et pillée par Richard Cœur de Lion, en 1192. Vers la fin de sa vie, al-Harawy se retira à Haleh, où il mourut en 1215.

Dans son *Guide des pèlerinages* al-Harawy indique brièvement les monuments qu'il avait vus dans la capitale de l'Empire byzantin. L'intention de l'auteur était de donner dans un autre ouvrage, *le Livre des merveilles*, une description plus détaillée de tous les anciens édifices, des monuments et des talismans, qu'il avait vus dans ses voyages. D'après M. Charles Schefer, aucun exemplaire de cet ouvrage ne se trouve dans les dépôts publics de l'Europe (1).

Dans son *Guide*, al-Harawy parle des monuments de Constantinople dans deux passages différents. Dans mon texte, je me sers de la traduction française de M. Schefer, parce que, si je ne me trompe, le texte arabe d'al-Harawy n'est pas encore publié. Le titre complet de cet ouvrage est : *le Livre des indications relatives à la connaissance des lieux qui doivent être visités en pèlerinage* (2).

Voici la courte notice consacrée par al-Harawy à Constantinople (3) :

« En dehors des murs de la ville, se trouve le tombeau d'Abou Eyoubel Ançary, un des compagnons du Prophète. La grande mosquée, élevée par Maslamah, fils d'Abdel Melik, est dans l'intérieur de la ville. On y voit la tombe d'un descendant de Husseïn, fils d'Aly, fils d'Abou Thalib (4). »

« On admire à Constantinople des statues en bronze et en marbre, des colonnes,

(1) Aboul Hassan Aly el-Herewy, *Indications sur les lieux de pèlerinage*, extraits traduits par Ch. Schefer dans les *Archives de l'Orient Latin*, I (1881), 587-609.

(2) Sur al-Harawy, voir Ch. Schefer, *op. cit.* ; Mednikov, *la Palestine depuis sa conquête par les Arabes*, II, Saint-Petersbourg, 1897, p. 948-966 (en russe) ; Ibn Khallikan, *Dictionnaire biographique*, Boulaq, I, 493 ; édit. Wüstenfeld, Gotha, 1838, n. 470, fasc. V, p. 49-50 ; la traduction anglaise de Mac Guckin de Slane, Paris, 1843, II, 286-288 ; Reinaud, *Géographie d'Aboul Féda*, Paris, 1848, I, p. cxxvii-cxxix (courte notice) ; Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, 478 ; II, 704 ; Röhrich, *Bibliotheca geographica Palæstinæ*, Berlin, 1890, p. 42. Le nom d'al-Harawy n'est pas donné dans l'*Encyclopédie de l'Islam*.

(3) Schefer, p. 588-590.

(4) Cette notice d'al-Harawy pourrait trouver place dans l'article de M. Canard, *Les expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et dans la légende*, *Journal Asiatique*, CCVIII, 1926, 61-121.

des talismans merveilleux, des obélisques et des monuments qui n'ont leurs pareils dans aucun des pays de l'islamisme.»

« La grande église porte le nom d'Aya Sofia. Elle est, dit-on, gardée par un ange et l'endroit où il se tient est entouré d'une grille en or. Il y a, à ce sujet, une légende extraordinaire que je rapporterai en son lieu. Je parlerai également, en détail, de l'ordonnance de cette église, de son plan, de sa hauteur, de ses portes, de son étendue en longueur et en largeur et de ses colonnes. Je ferai l'énumération des merveilles que renferme Constantinople ; je décrirai ses grands palais, la porte d'or, ses tours, ses marbres, ses grands chevaux de bronze, les restes admirables de l'antiquité et les statues de l'Hippodrome. Tous ces détails trouveront place, s'il plaît à Dieu, dans mon *Livre des merveilles*. »

« Constantinople est une cité plus grande encore que ne le proclame la renommée. Que Dieu, dans sa grâce et dans sa générosité, daigne en faire la capitale de l'islamisme ! »

Dans les pages consacrées à Alexandrie, al-Harawy donne quelques renseignements sur les colonnes de Constantinople. Il écrit : « Le phare d'Alexandrie ne présente plus rien de remarquable ; il n'est plus qu'une tour de garde qui s'élève sur le bord de la mer. Mais les colonnes dignes d'exciter l'admiration sont celles que l'on voit à Constantinople. Il y en a une dans le Bodrom (l'Hippodrome), qui est la place où l'on fait courir les chevaux, dont la construction a été rendue plus solide, par l'emploi du plomb et du cuivre, et qui, au souffle du vent, incline sur sa base, dans la direction de l'Est, de l'Ouest, du Nord ou du Sud (1). Il y a, également dans cette place, une colonne en bronze fondue d'un seul jet ; on ne peut monter dans l'intérieur (2). Une troisième colonne s'élève non loin de l'hôpital ; elle est entièrement recouverte de bronze. C'est le tombeau de Constantin sur lequel est placée la statue équestre de ce prince. Les pieds du cheval sont solidement soudés à la pierre avec du plomb, à l'exception du pied droit qui est relevé comme s'il marchait. Constantin a la main droite étendue vers le ciel, la paume ouverte et il désigne, par son geste, le pays de l'islamisme. Il tient un globe dans la main gauche. Les navigateurs aperçoivent en mer cette colonne, à la distance de près d'une journée. Les opinions varient au sujet de ce monument. Selon les uns, ce globe est un talisman dont la puissance empêche les Chrétiens de pénétrer dans les contrées de l'islamisme, ou ne permet pas aux Musulmans d'envahir la chrétienté. Selon les autres, ce globe porte une inscription conçue en ces termes : « J'ai possédé le monde et je l'ai eu dans ma main comme ce globe ; néanmoins, je l'ai quitté sans rien emporter. »

« Il y a également, dans le marché appelé Istoborin (εις τὸν φόρον), une colonne en marbre blanc, entièrement couverte de personnages sculptés en relief avec un art admirable. Elle est entourée d'une grille d'une seule pièce et on y voit un talisman. Quand on monte au haut de cette colonne, la vue embrasse la ville dans toute son étendue. Je donnerai dans mon *Livre des merveilles* la description de cette colonne. J'en marquerai la hauteur, la circonférence et je dirai le nombre des degrés qu'il faut

(1) C'est l'obélisque de Constantin.

(2) C'est la colonne serpentine. Cf. *Preliminary report upon the excavations carried out in the Hippodrome of Constantinople, in 1927, on behalf of the British Academy*, Londres, 1928, p. 12-14.

monter pour arriver jusqu'au sommet. Je parlerai aussi de la vénération que les habitants de la ville professent pour elle et pour les figures qui la couvrent (1). Je rapporterai les opinions diverses relatives aux statues de bronze et de marbre ; je parlerai du talisman qui tourne aux quatre vents (2), de la dalle de l'ange (3), de la croix folle et de la légende qui s'y rattache. Cette croix est placée dans la direction de la Qiblèh des musulmans. Je décrirai les hôpitaux de la ville, ainsi que les statues qui se trouvent dans le marché du change » (4).

« Tous ces détails se trouveront dans le *Livre des merveilles*, car la présente relation ne les comporte pas. »

Un fragment de la description de Constantinople par al-Harawy est conservé aussi dans un des ouvrages d'al-Kazwini. Zakariya-ibn-Muhammed-ibn-Mahmud Abu Yahya al-Kazwini, né vers 1203 à Kazwin, en Perse, juriste, cosmographe, géographe et naturaliste, quitta sa patrie, vécut pendant quelque temps en Irak, où il remplit les fonctions de kadi, et mourut en 1283 (5). Dans son ouvrage : *les Monuments des pays et l'histoire des serviteurs (de Dieu)*, nous trouvons le fragment d'al-Harawy sur Constantinople, que je traduis ici en français (6). Je dois avouer que quelques passages dans le texte ne sont pas tout à fait clairs.

« Aux merveilles du monde dont parle al-Harawy (appartient) le phare de Constantinople. C'est un phare affermi par le plomb et le fer ; il se trouve dans l'Hippodrome (ou sur une place ?). Lorsque les vents soufflent, ils l'inclinent sur sa base dans la direction du Sud, du Nord, de l'Est et de l'Ouest ; et les gens apportent de la vaisselle de terre (des tessons d'argile ?) et des noisettes dans la fente de ce bâtiment et les écrasent (moulent ?) » (7).

« Dans le phare, se trouve une horloge dans laquelle, conformément au nombre des heures, sont faites douze petites portes, chaque battant de la porte étant d'un empan de haut. Lorsqu'une heure de la nuit ou du jour passe, une porte s'ouvre et en sort une figure, qui reste debout jusqu'à ce que l'heure soit finie ; lorsque l'heure finit, cette figure rentre par la porte. Alors, s'ouvre une autre porte, et en sort une autre figure de la même façon. Les Grecs racontent que (cette horloge) est l'œuvre du sage Blinas (Appollonius). »

« Près de la porte du Palais impérial, se trouvait un talisman, — trois images de bronze — en forme de chevaux. Elles furent faites par Apollonius, pour empêcher les chevaux (de la ville) de faire du bruit ou de hennir à la porte de l'empereur. »

(1) La colonne de Théodose dans le *Forum Tauri* ; Schefer, p. 589, n. 7.

(2) L'anemodulium, voir Schefer, p. 589, n. 8 ; cf. Ebersolt, *Constantinople byzantine*, p. 260.

(3) Schefer dit (p. 590, n. 9) : « Il faut entendre par ces mots la chapelle où, selon la croyance populaire, était l'ange qui veillait sur l'église de Sainte-Sophie ».

(4) D'après Schefer (p. 590, n. 10), les mots *marché du change* désignent la partie du *Forum Tauri* où se trouvait le monument de Lambros. « Cet emplacement est occupé aujourd'hui par le Bezestein ».

(5) Sur Kazwini, voir Mednikov, *la Palestine depuis sa conquête par les Arabes*, II, Saint-Petersbourg, 1897, p. 1113 ; C. Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur*, I, 481 ; M. Streck, dans *l'Encyclopédie de l'Islam* ; 31^e livraison, 1925, p. 891-895.

(6) Zakarija ben Muhammed ben Mahmud el-Cazwini, *Kosmographie*, II, herausgegeben von F. Wüstenfeld, Göttingen, 1848, p. 407-408.

(7) Ce récit d'al-Harawy sur le phare se trouve textuellement dans le Dictionnaire géographique de Jacut, *Jacut's Geographisches Wörterbuch*, herausgegeben von F. Wüstenfeld, IV, Leipzig, 1869, p. 96. Jacut ajoute aux métaux, qui affermissent le phare (le plomb et le fer), un métal énigmatique *bouçroum* ; peut-être, une espèce de plomb. Voir de Goeje, dans Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, p. 221, note.

Vers la fin du XIII^e siècle, le moine Rabban Çäuma fut envoyé, comme ambassadeur auprès des princes chrétiens de l'Europe par Argoun, roi des Mongols. Le texte syriaque du récit de ce voyage, un document historique du plus haut intérêt, a été publié en 1888, par M. Bedjan (1). Ensuite, dans les deux premiers volumes de la *Revue de l'Orient Latin* (1893-1894), J.-B. Chabot a publié la traduction française, annotée de ce texte, qui est devenu depuis accessible à tous les savants non-orientalistes (2). Rabban Çäuma visita Constantinople, en 1287, et fit une description intéressante de son séjour dans la capitale de l'Empire byzantin, sous le règne du second Paléologue, Andronic II. Ce livre a dû être composé dans l'Adherbajjan, par un écrivain nestorien, et peu de temps après la mort du patriarche nestorien Jabalaha III (mort en 1317) (3).

Voici ce que nous lisons dans le voyage de Rabban Çäuma (4) :

« Après un certain nombre de jours, il parvint à la grande ville de Constantinople. Avant d'y entrer, il envoya deux de ses serviteurs au Palais royal pour faire savoir qu'un ambassadeur du roi Argoun arrivait. Le roi ordonna à ses hommes d'aller au-devant de lui et de l'introduire avec pompe et honneur. Quand Rabban Çäuma fut arrivé, on lui assigna pour demeure une maison, c'est-à-dire un palais. »

Après une entrevue avec « le roi *Basileus* » qui, à cette époque, était Andronic II (1282-1328), « le roi confia Rabban Çäuma à des grands de son royaume qui lui montrèrent tout ce qu'il y avait en ce lieu ».

« Il entra premièrement dans la grande église de ἡ Σοφία. Elle avait trois cent soixante colonnes, toutes taillées dans le marbre. Quant au dôme de l'autel, personne ne peut en parler à celui qui ne l'a pas vu, ni dire quelle est son élévation et sa grandeur. Il y avait dans cette église l'image de Notre-Dame Marie, peinte par l'évangéliste Luc. »

« Il vit aussi les reliques de Lazare et de Marie-Magdeleine, ainsi que la pierre qui avait recouvert le sépulcre de Notre-Seigneur, lorsque Joseph le Noble le descendit de la croix. Marie pleura sur cette pierre et jusqu'à présent la place de ses larmes est humide ; aussi souvent qu'on essuie cette humidité, elle réapparaît. Il vit aussi une urne de pierre dans laquelle Notre-Seigneur changea l'eau en vin, à Kana, en Galilée, ainsi que la châsse d'une sainte qu'on expose chaque année, — et tout infirme qu'on place au-dessous est guéri ; — la châsse de Mar Jean Chrysostome ; la pierre sur laquelle se tenait Simon Pierre lorsque le coq chanta ; il vit le tombeau de l'empereur Constantin le Victorieux, qui était de matière rouge, et le tombeau de Justinien, qui était en pierre verte ; il vit également le tombeau des trois cent dix-huit Pères qui furent tous déposés dans une grande église et dont les corps ne sont pas corrompus, parce qu'ils ont confirmé la foi. »

(1) *Histoire de Mar Jabalaha, patriarche et de Rabban Çäuma*, édit. M. Bedjan, Paris, 1888.

(2) *Histoire du patriarche Mar Jabalaha III et du moine Rabban Çäuma*, traduite du syriaque par J.-B. Chabot, *Revue de l'Orient Latin*, I-II (1893-1894). L'édition séparée a paru en 1895, sous le titre : *Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche des Nestoriens (1281-1317), et du moine Rabban Çäuma, ambassadeur du roi Argoun en Occident (1287)*, traduite du syriaque et annotée par J.-B. Chabot, Paris, 1895.

(3) Voir l'avant-propos de M. Chabot, *Revue de l'Orient Latin*, I, 567-571.

(4) *Revue de l'Orient Latin*, II (1894), p. 82-87 ; dans l'édition séparée, Paris, 1895, p. 54-59.

« Ils virent encore de nombreux reliquaires des saints Pères, beaucoup de chefs-d'œuvre et une image formée de bronze et de pierre. »

« Or, Rabban Çauma se rendit près du roi et dit : « Vive le roi, à jamais ! Je rends grâces à Notre-Seigneur de m'avoir jugé digne de voir ces saintes reliques. Maintenant, si le roi permet, j'irai accomplir l'ordre du roi Argoun qui m'a prescrit de pénétrer chez les Francs. »

« Le roi le combla alors de bienfaits et lui donna des présents d'or et d'argent. »

« De là, il descendit à la mer et vit sur le rivage un monastère des Romains dans le trésor duquel se trouvaient deux châsses d'argent : dans l'une était la tête de Mar Jean Chrysostome, dans l'autre celle du pape qui baptisa l'empereur Constantin. »

Madison-Wisconsin, U. S. A.

A.-A. VASILIEV.

Le site de Justiniana Prima

La question de l'identification topographique de Justiniana Prima, l'archevêché ou primatie créée par l'empereur Justinien au lieu ou au voisinage de son village natal, Tauresium, près de Bederiana, a autrefois soulevé de nombreuses controverses (1). La solution en paraissait néanmoins acquise depuis un certain temps déjà : l'identification de Justiniana Prima avec Lychnidos, en Nouvelle Épire, qui fut jadis en faveur (2), ne s'expliquait, à vrai dire, originellement que par les prétentions rétrospectives du patriarcat bulgare d'Ochrida ; d'autres, qui n'avaient jamais compté que des partisans isolés, n'avaient à peu près aucun titre réel à faire valoir ; de l'étude approfondie d'Evans dans ses *Antiquarian Researches in Illyricum* (3), il semblait bien résulter en définitive qu'une seule identification s'imposait : celle de Scupi (en turc Uskub, aujourd'hui Skoplije, en Yougoslavie), capitale de la province romaine de Dardanie. J'avais, pour ma part, cherché, dans mon travail sur *Les Origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain* (4), à fortifier de quelques arguments nouveaux une thèse que je jugeais ne plus devoir être mise en discussion.

Elle l'a cependant été récemment, et avec beaucoup non seulement d'ingéniosité, mais de vigueur, dans une communication que M. le professeur Nicolas Vulić a présentée au II^e Congrès international des Études byzantines, à Belgrade, en 1927, et qu'il a publiée ensuite dans le *Musée belge* (5).

M. Vulić rejette formellement l'identification de Justiniana Prima avec une ville quelconque de la province de Dardanie, dont Scupi était la métropole, et il établit que ce nouveau chef-lieu ecclésiastique et politique — Justiniana Prima étant devenue à la fois archevêché et préfecture — se trouvait en Dacie Intérieure, *Dacia Mediterranea* (6).

Jean d'Antioche dit, en effet (7), que la forteresse de Bederiana, lieu de naissance de l'empereur Justin, voisine du village natal de son neveu Justinien, Tauresium, était

(1) Cf. Le Quien, *Oriens christianus*, II, p. 281 ss. ; Farlati, *Illyricum sacrum*, VIII (ce tome est l'œuvre du continuateur de Farlati, Coleti), p. 158 ss., où l'on trouvera la référence de plusieurs autres ouvrages où la question a été discutée.

(2) C'est l'identification de Le Quien et de Farlati.

(3) Part. IV, dans *Archaeologia*, XLIX (1885), p. 79-167.

(4) P. 385-393.

(5) N. Vulić, *Où était Justiniana Prima* (*Musée Belge*, 1928, p. 65-71).

(6) Opinion déjà soutenue par W. Tomaschek, *Miscellen aus der alten Geschichte* (*Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien*, 1874, p. 658 ss.), qui place Justiniana Prima non loin de Naissus (Nisch).

(7) Ed. Th. Mommsen, *Bruchstücke des Johannes von Antiochia und des Johannes Malalas* (*Hermes*, VI, p. 323 ss.).

située près de Naissus, ville de la *Dacia Mediterranea*. Mais le texte de la *Novelle XI*, qui institua la primatie ecclésiastique de Justiniana Prima, est encore plus prooant : « ... *ut Primæ Justinianæ patriæ nostræ pro tempore sacrosanctus Antistes non solum Metropolitanus sed etiam Archiepiscopus fiat, et ceteræ provinciæ sub eius sint auctoritate, id est tam IPSA MEDITERRANEA DACIA, quam Dacia Ripensis, necnon Mysia Secunda, Dardania et Prævalitana Provincia et Secunda Macedonia et pars Secundæ etiam Pannoniæ... necessarium duximus ipsam gloriosissimam Præfecturam, quæ in Pannonia erat, IN NOSTRA FELICISSIMA PATRIA COLLOCARE, cum nihil quidem magni distat a Dacia Mediterranea Secunda Pannonia* (1). »

Le passage paraît décisif : les mots que nous soulignons, à la suite de M. Vulić (2), qui a attiré notre attention sur ce point, ne signifient-ils pas, sans contestation possible, que Justinien déclare pour patrie la Dacie, et non pas la Dacie sans détermination, terme dans lequel on pourrait comprendre la Dardanie, qui faisait partie du diocèse civil de Dacie, mais la Dacie Intérieure, *Dacia Mediterranea* ?

On oppose bien à ce texte que Procope (3) a placé le lieu natal de Justinien en pays dardanien ; mais M. Vulić répond (4) que Procope ne parle pas de la province de Dardanie, *stricto sensu*, mais de la région habitée par les Dardanes, qui s'étend sur une partie de la *Dacia Mediterranea*. Et comment ne pas accepter cette réponse, si l'on est obligé de reconnaître que le passage précité de la *Novelle XI* fixe bien dans cette dernière province le berceau de l'empereur qui l'a promulguée ?

Il semble donc qu'il n'y ait plus qu'à se rallier à la thèse victorieusement démontrée et désormais bien acquise de M. Vulić : Justiniana Prima est en Dacie intérieure, non en Dardanie, et, par conséquent, ce n'est pas le siège épiscopal de Scupi, métropole de la Dardanie, qui s'est continué sous ce nom nouveau.

*
* *

Il semble, sans doute, et cependant il demeure en faveur de l'identification de Justiniana Prima et de Scupi en tant que siège ecclésiastique des arguments d'un poids tel qu'on ne voit pas la possibilité de résister à leur pression. Scupi, dont l'évêque Johannes avait encore joué un rôle assez en vue dans les dix dernières années du ve siècle (5) et qu'on n'a aucune raison de croire détruite sous Justinien, Scupi disparaît brusquement de l'histoire ecclésiastique au moment où Justiniana Prima s'élève, comme si à la première s'était substituée la seconde (6). L'archevêque de celle-ci, lors de l'affaire des Trois Chapitres, Benenatus, est alors invoqué comme chef de file, dont la conduite doit faire loi pour eux, en même temps que par l'évêque de Naissus,

(1) *Corpus iuris civilis*, t. III : *Novellæ*, éd. K. Schoell et G. Kroll (Berlin, 1895). La *Novelle XI* est du 14 avril 535.

(2) *Loc. cit.*, p. 66.

(3) *De Ædific.*, IV, 1, 17.

(4) *Loc. cit.*, où l'auteur fait remarquer que Procope emploie l'expression ἐν Δαρδάνοις et non pas ἐν Δαρδανίᾳ.

(5) Cf. Thiel, *Epistolæ romanorum pontificum*, I, 34.

(6) Scupi est encore cité dans le *Synecdemus* d'Hiérocès. Mais on ne connaît plus d'évêque de Scupi après Johannes, tandis qu'à partir de 535 on voit se succéder Catellianus, Benenatus et un autre Johannes à Justiniana Prima.

Projectus, par un évêque de Dardanie, Paul d'Ulpiana, et par celui d'une troisième ville, Zappara, qui, si elle a appartenu à la *Macedonia Salutaris* ou Macédoine II^e, paraît avoir ensuite été rattachée à la Dardanie (1). Enfin, voulant se faire représenter au concile de Constantinople, où il ne tenait pas à se rendre personnellement, Benenatus choisit le métropolitain d'une province comprise dans son ressort primatial, l'évêque Phocas de Stobi, métropolitain de la Macédoine II^e (2); or, à côté de celui de Phocas, on connaît aussi les noms des métropolitains de Dacie Intérieure (3) et de Nouvelle Épire (4) à cette époque; celui de la Prévalitane, la dernière des provinces du diocèse civil de Dacie ayant, au VI^e siècle, leur organisation ecclésiastique intacte, n'est pas connu lors du II^e concile de Constantinople; mais, comme un de ses successeurs coexiste avec un successeur de Benenatus au temps de saint Grégoire le Grand (5), ce n'est pas non plus en Prévalitane qu'il faut chercher la résidence du primate de Justiniana. Benenatus occupe donc un siège qui n'est aucune des métropoles précédentes: il n'en reste qu'un susceptible de lui être attribué, c'est le siège métropolitain de Dardanie, Scupi.

Cette identification de l'évêché que gouvernait Benenatus à celui de Scupi s'impose tellement que Le Quien, défenseur, dans son *Oriens christianus* (6), de l'assimilation de Justiniana Prima à Lychnidos-Ochrida, dédouble Benenatus en deux personnages contemporains, l'un évêque de Scupi et l'autre archevêque de Justiniana Prima, et que Farlati, dans l'impossibilité d'assigner à Benenatus une autre église que celle de Scupi, s'épuise, dans son *Illyricum sacrum* (7), en vains efforts pour ne pas le reconnaître, au mépris de témoignages aussi explicites que celui de Victor de Tonnenna et implicitement aussi probants que ceux des procès-verbaux du concile de Constantinople, comme primate de Justiniana: Victor de Tonnenna (8), en effet, appelle expressément Benenatus évêque de Justiniana Prima, et, d'autre part, le fait que non seulement Paul d'Ulpiana, en Dardanie, mais des évêques de provinces voisines, comme Projectus de Naissus, en Dacie Intérieure, le prociaient leur archevêque; puis ce titre même, alors supérieur à celui de métropolitain, enfin la délégation donnée par Benenatus, au métropolitain Phocas de Stobi, qui apparaît comme relevant de lui, constituent dans ce sens une convergence d'attestations qui ne saurait laisser place au doute.

Comment contester devant ce faisceau de preuves que le siège épiscopal, décoré du titre d'archevêché, investi de la primatie sur tout le diocèse dacique et de la légation du Saint-Siège (9), qui a reçu le nom de Justiniana Prima, représente la continuation de l'ancien évêché de Scupi, métropole de la province de Dardanie, s'il ne se confond absolument avec lui? Et pourtant l'on a vu tout à l'heure qu'on ne pouvait plus mettre en question l'appartenance de Justiniana Prima à la province de *Dacia Mediterranea*,

(1) Mansi, IX, p. 199-200.

(2) *Ibid.*

(3) Basiliscus de Sardique (cf. Facundus d'Hermiane, *Contra Mocianum* [P. L., LXVII, p. 853 ss.]).

(4) Marianus de Dyrrachium (cf. *ib.*).

(5) *Stephanus Scodrensis* (cf. *Gregorii Epist.*, I, 36, ann. 591, éd. Ewald, *Mon. Germ.*).

(6) *Loc. cit.*, p. 281-287 et p. 310.

(7) *Loc. cit.*

(8) *Chronicon* (éd. Th. Mommsen, *Mon. Germ., Chronica minora*, II, p. 184), ad ann. 549.

(9) Sur le titre de légat du Saint-Siège, donné à l'archevêque de Justiniana Prima, comme à son collègue de Thessalonique, cf. Duchesne, *Églises séparées* (2^e éd., Paris, 1905), p. 229-280.

et non à celle de Dardanie. Le texte de Jean d'Antioche, seul, ne serait pas décisif en ce sens, car l'expression ἐκ Βεδεριανοῦ φρουρίου πλησιάζοντος Ναίσσῳ manque de précision et permettrait d'admettre une distance assez grande entre Naissus et Bederiana. Mais le moyen d'expliquer les données de la *Novelle* XI autrement que par l'appartenance de Justiniana Prima à la Dacie Intérieure ?

Que cette province soit, dans ce texte législatif, nommée en tête de celles qu'il rattache à la juridiction supérieure du nouvel archevêché, on aurait le droit d'en chercher la raison, comme je l'ai fait moi-même naguère (1), dans la situation antérieure de Sardique, devenue, lors de l'organisation des diocèses civils qui groupaient plusieurs provinces, chef-lieu du diocèse dacique. Elle aurait, en 535, gardé un rang privilégié, tout en passant, au point de vue ecclésiastique, sous la juridiction plus haute de l'archevêque de Justiniana Prima-Scupi (2). Mais cette interprétation demeure impuissante devant le second passage de la *Novelle* ici souligné : « *necessarium duximus ipsam gloriosissimam Præfecturam, quæ in Pannonia erat, IN NOSTRA FELICISSIMA PATRIA COLLOCARE, CUM NIHIL QUIDEM MAGNI DISTAT A DACIA MEDITERRANEA SECUNDA PANNONIA* ». Ceci signifie trop clairement que Justiniana Prima était dans la Dacie Intérieure, choisie comme siège de la préfecture, autrefois placée à Sirmium, en *Pannonia Secunda*, à cause de sa proximité, d'ailleurs toute relative, de cette dernière province ; la remarque, quoique complaisante, faite sur la distance peu considérable qui les séparait, aurait complètement cessé d'être exacte pour la Dardanie située plus au Sud.

* * *

Ainsi Justiniana Prima appartient bien certainement à la *Dacia Mediterranea* ; mais il est non moins assuré que son siège archiépiscopal n'est autre que l'ancien siège métropolitain de Scupi. Affirmations au premier abord inconciliables, qui ne peuvent l'être cependant. De fait, — et M. Vulić le dit lui-même dans son trop bref article (3), — la limite entre les deux provinces de Dacie Intérieure et de Dardanie est mal connue. Il semble bien pourtant qu'elle devait suivre d'abord, en descendant du Nord-Ouest vers le Sud-Est, entre Naissus et Scupi, le Margus (aujourd'hui Morava), puis franchissant sans doute le massif montagneux d'où sort cette rivière, elle suivait vraisem-

(1) *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, p. 387.

(2) Les difficultés faites, à la fin du VI^e siècle, par l'évêque Félix de Sardique pour reconnaître la primatie de Justiniana Prima, dont témoigne une lettre du pape saint Grégoire le Grand (*Epist.*, v. 8), n'eurent sans doute d'autre cause que ce renversement des préséances. Il est inexact que, comme le dit M. Vulić, *art. cit.*, p. 68, en se référant à une affirmation, sur ce point tout à fait erronée, d'Evans, *Antiquarian Researches in Illyricum* (*Archæologia*, XLIX (1885), p. 138 ss.), le métropolitain de Scupi ait eu déjà antérieurement à la création de Justiniana Prima une juridiction supérieure sur la *Dacia Mediterranea*. Evans a cru reconnaître dans un évêque Bonose, de siège non désigné, suffragant probable du métropolitain Johannes de Scupi dont il a contresigné, en 492, une lettre au pape Gélase (Thiel, *Epist. romanorum pontificum* I, 34), le célèbre Bonose de Naissus, condamné comme auteur de l'hérésie qui porte son nom plus de cent ans auparavant ! En revanche, il est certain qu'au bas de la lettre à Gélase figurent les noms de plus d'évêques que ne paraît en avoir compté la province de Dardanie proprement dite : il est fort possible que les titulaires d'églises appartenant à des provinces voisines, alors désorganisées par les invasions et le schisme acacien, se soient associés à la démarche d'adhésion au Saint-Siège dont prit à ce moment l'initiative le métropolitain dardarien.

(3) *Loc. cit.*, p. 70.

blement l'un des petits affluents de gauche de l'Axius (Vardar), jusqu'à sa rencontre avec celui-ci, passant ainsi à très faible distance de Scupi, qu'elle laissait à quelques kilomètres seulement à l'Ouest. Que l'excentricité reconnue de la sorte à Scupi par rapport à la province dont elle était la métropole n'apparaisse pas comme une objection contre l'exactitude de ce tracé : on a plus d'une situation analogue sans sortir de l'Illyricum : Sirmium était à l'extrémité orientale de la *Savia* ; Viminacium et Ratiaria, respectivement capitales de la *Mœsia I** et de la *Dacia Ripensis*, baignées l'une et l'autre par le Danube, apercevaient à quelques centaines de mètres devant elles, immédiatement au delà du fleuve, un pays que l'abandon de la Dacie Trajane avait fait étranger, tandis que tout le territoire des deux provinces qu'elles commandaient s'étendait en direction opposée. S'il en était de même pour la position de Scupi, le castellum de Bederiana et le village de Tauresium, qui occupaient peut-être à une quinzaine de kilomètres à l'Ouest l'emplacement des localités de Bader et de Taor, où Evans a relevé des restes romains (1), auraient bien appartenu à la *Dacia Mediterranea*, tout en étant très voisins du chef-lieu de la Dardanie.

Justiniana Prima, en effet, de toute façon, ne se confond pas avec Scupi même : Procope dit expressément (2) que c'était une ville neuve. Transféré à Tauresium ou à Bederiana, le siège métropolitain de Scupi, promu au rang, alors supérieur d'archevêché, continuait son existence à la fois sous un nom nouveau et en un nouveau lieu, d'ailleurs tout proche de l'ancien et pourtant séparé de lui par la frontière qui délimitait deux provinces. Scupi a pu rester capitale de la Dardanie, comme Sardique de la *Dacia Mediterranea*, tandis que *Justiniana Prima*, édifiée à Tauresium ou à Bederiana, restaurée et agrandie, devenait à la fois préfecture civile et métropole religieuse supérieure.

Objectera-t-on encore qu'une préfecture distincte de la capitale de la province où elle se trouve et une primatie ecclésiastique attachée à un siège extérieur à la province sur laquelle il exerce sa juridiction métropolitaine sont des impossibilités administratives ou ecclésiastiques ? On trouve des situations administratives et ecclésiastiques étrangement analogues dans l'Empire d'Occident au siècle qui a précédé celui de Justinien. N'avait-on pas vu, au *v^e* siècle, la ville d'Arles, simple cité de la province de Viennoise, érigée en préfecture, passer alors, dans la hiérarchie civile, au-dessus de Vienne, jusque-là non seulement capitale de la province, mais chef-lieu du diocèse civil des *Septem Provinciæ* ou de Viennoise, tandis que son évêque, sans égard aux titres de celui de Vienne, se faisait attribuer non seulement l'autorité métropolitaine, mais des droits plus étendus, qui lui conféraient sur l'épiscopat gaulois une véritable primatie, que le temps d'ailleurs ne consacra pas ? Marseille de même, et cela, sans doute, à cause des origines particulièrement anciennes de son église, joua quelque temps, encore que simple cité, le rôle de métropole vis-à-vis d'une partie des évêchés de la province de Narbonnaise II^e, à laquelle cependant elle n'appartenait même pas. Et, de même encore, lorsque l'établissement de la cour impériale à Ravenne eut donné à cette ville, elle aussi simple cité et non point métropole de sa province, la *Flaminia*, un prestige particulier,

(1) *Op. cit.*, p. 134 ss.

(2) *De Ædific.*, IV, I, 17.

ses évêques étendirent leur juridiction sur la province voisine d'Émilie, qui lui était pourtant extérieure (1)

Tout se trouverait ainsi éclairci si, Bederiana et Tauresium étant bien situés là où Evans croyait déjà en avoir retrouvé les vestiges, c'est-à-dire au voisinage de Scupi, la frontière entre les provinces de Dacie Intérieure et de Dardanie n'en séparait pas moins de cette dernière ville les deux localités : Justiniana Prima, restauration et agrandissement de l'une ou l'autre ou des deux réunies en une ville plus grande, continue Scupi, mais est cependant en Dacie. Ainsi s'explique le texte de la *Novelle*. Ainsi s'explique de même celui de Jean d'Antioche, qui dit Justiniana Prima près de Naissus, puisque Naissus, quoique beaucoup plus éloigné de Justiniana Prima que Scupi, n'en est pas moins la ville importante de la province de Dacie Intérieure la plus proche. Ainsi s'expliquent, encore mieux que dans une autre hypothèse, les velléités de résistance de l'évêque de Sardique au nouveau primat, s'il a vu celui-ci installer dans sa propre province une supériorité hiérarchique inattendue, comme, un siècle plutôt, le primat arlésien avait voulu obliger le métropolitain de Vienne, peu disposé à se laisser faire, à reconnaître la sienne.

Les deux thèses, l'une et l'autre fondées, et qui semblaient d'abord incompatibles, sur la situation de Justiniana Prima, ne s'opposent donc plus, et l'on peut espérer que les dernières difficultés soulevées à propos de l'identification géographique de l'institution ecclésiastique créée par la *Novelle* XI, seront enfin jugées résolues.

Paris.

Jacques ZEILLER.

(1). Sur ces trois cas, cf. mon volume, *L'Empire romain et l'Église*, p. 251-255 et 339-342.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PLANCHE HORS TEXTE

Portrait de M. Charles Diehl	Frontispice.
------------------------------------	--------------

FIGURES DANS LE TEXTE

	Pages
Schéma de l'attelage antique.....	184
Itala de Quedlinbourg. Berlin (miniature).....	185
Monastère du Pantocrator. Mont Athos. Ms. gr. 61 (miniature)	186
Coffret byzantin. Musée de Cluny (détail).....	186
Octateuque du Vatican. Ms. gr. 746 (miniature).....	187
Bibliothèque Marcienne. Venise. Ms. gr. 479 (miniature)	187
Octateuque de Smyrne (miniature).....	188
Bibliothèque nationale. Paris. Ms. gr. 2736 (miniature).....	188
Bibliothèque nationale. Paris. Ms. gr. 2737 (miniature).....	188
Bibliothèque nationale. Paris. Ms. gr. 2736 (miniature).....	189
Inscription byzantine de Rome (fac-similé).....	291

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Titres de M. Charles Diehl.....	V
Liste des collaborateurs.....	VII
Liste des souscripteurs.....	IX
Bibliographie de M. Charles Diehl.....	XIII
Les indications chronologiques de Yahya relatives à la guerre de Tzimiscès contre les Russes, par M. D. ANASTASIJEVIĆ.....	
	I
Les Juifs et le fisc dans l'Empire byzantin, par M. A. ANDRÉADÈS.....	7
Peut-on identifier le <i>Zamblacus</i> des documents ragusains ? par M. N. BĂNESCU.....	31
L'hyperpère byzantin et la monnaie d'or des républiques italiennes au XIII ^e siècle, par M. G. I. BRĂTIANU.....	37
Sur l'expression « ceux qui partent dans les bagages ». (<i>Ecloga</i> , chap. XVIII), par M. P. COLLINET.....	49
Le roi Manfred de Sicile et la bataille de Pélagonie, par M. M. DENDIAS.....	55
La lutte entre Byzance et Rome à propos de l'Illyricum au IX ^e siècle, par M. F. DVORNIK..	61
Sur les fonctions et les dignités du Vestiarium byzantin, par M. J. EBERSOLT.....	81
Le patriarche Nicolas le Mystique et son rôle politique, par M. J. GAY.....	91
L'acte de fondation d'un monastère dans les provinces grecques du Bas-Empire au V ^e et au VI ^e siècle, par M. B. GRANIĆ.....	101
Mahomet et le Monophysisme, par M. H. GRÉGOIRE.....	107
La Correspondance inédite d'Athanase, patriarche de Constantinople (1289-1293 ; 1304-1310), par M. R. GUILLAND.....	121
Le rôle des « Latins » dans l'histoire intérieure de Constantinople à la fin du XII ^e siècle, par M. L. HALPHEN.....	141
Sur un aide-mémoire de thérapeutique byzantin contenu dans un manuscrit de la Biblio- thèque nationale de Paris (Supplément grec 764). Traduction, notes et commentaires, par M. E. JEANSELME.....	147
Le patriarcat de Peé a-t-il été reconnu par l'Église de Constantinople en 1375 ? par M. M. LAS- CARIS.....	171
Byzance et les origines du sultanat de Roum, par M. J. LAURENT.....	177
Le système d'attelage du cheval et du bœuf à Byzance et les conséquences de son emploi, par le Ct LEFEBVRE DES NOËTTES.....	183
Contribution à l'étude des manuscrits et du texte de l' <i>Alexiade</i> d'Anne Comnène, par M. B. LEIB.....	191
L'histoire byzantine dans l'histoire générale, par M. M. LHÉRITIER.....	201
Le pouvoir impérial au temps de Léon VI le Sage, par M. M. MITARD.....	217

L'état intellectuel et moral des Byzantins vers le milieu du xiv ^e siècle, d'après une page de Joseph Bryennios, par M. L. ŒCONOMOS	225
Les débuts de la Querelle des images, par M. G. OSTROGORSKY.....	235
Une lettre de Grégoire Chioniadès, évêque de Tabriz. (Rapports entre Byzance et les Mongols de Perse), par M. J. B. PAPADOPOULOS.....	257
Le poème de Michel Glykas sur son emprisonnement, par M. H. PERNOT.....	263
Les taxes maritimes et commerciales d'après des actes de Patmos et de Lavra, par Mlle G. ROUILLARD.....	277
Une inscription byzantine de Rome, par M. SEYMOUR DE RICCI.....	291
Quelques remarques sur les voyageurs du Moyen Age à Constantinople, par M. A. VASILIEV.	293
Le site de Justiniana Prima, par M. J. ZEILLER.....	299
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	305
TABLE DES MATIÈRES.....	305

90759		949.5 + M48d v.1	
Mélanges Charles Diehl			
JAN 19 73	Bohemia		

90759

949.5
M48d
v.1

St. Mark's Library
The General Theological Seminary

175 Ninth Avenue
New York, N. Y. 10011

Please stamp date in left column, write your name legibly in center column and leave right column blank. Deposit circulation card in slot marked 'Circulation cards'.

There is no date due, but books must be returned promptly upon request. Do not lend books charged to you to others. You are responsible for them.

